PAUL JOSEPH SACHS

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/traverscinqsiecl01bour

GUSTAVE BOURCARD
Membre d'honneur de la Société de
Peintres-Graveurs Français
Membre d'honneur de la Société des
Peintres-Lithographes

A travers Cinq Siècles de Gravures

1350-1903

LES ESTAMPES CÉLÈBRES
RARES OU CURIEUSES

PARIS
GEORGES RAPILLY
MARCHAND D'ESTAMPES DE
LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
9, Quai Malaquais, 9
1903

Avant-Propos

Le but absolument défini de cet ouvrage — qui aurait aussi bien pu se rubriquer **Les meilleures Estampes des meilleurs Maîtres** *— est la mise en vedette des gravures les plus remarquables de toutes les écoles et de tous les temps.*

A l'heure où la matière collectionnable ancienne *agonise et où la difficulté à se la procurer devient de plus en plus grande, nous avons jugé opportun d'attirer d'une façon toute spéciale l'attention des amateurs sur les pièces les plus rares et les plus recherchées, afin de les mettre à même de ne pas les laisser échapper lorsque l'occasion se présentera.*

Nous tenons à bien spécifier que c'est surtout au point de vue de la collection *que nous nous sommes placé ici, entendant par là que notre objectif a été avant tout, pour la partie ancienne, le signalement de la pièce* cotée *et* classée *— continuant ainsi les errements de nos devanciers — c'est-à-dire éliminant à dessein certaines estampes qui, à tort ou à raison, ont été et sont encore de parti pris tenues à l'écart. Nous confessons néanmoins nous être souvent laissé aller à mentionner quelques pièces qui, toutes délaissées qu'elles étaient, avaient eu le don de nous séduire.*

Quant à la partie contemporaine originale — *la seule dont nous nous occupons — nous devons reconnaître que dans celle-là nous ne relevons pour ainsi dire que de nous-même. Si donc, quelquefois un peu bruyant dans nos éloges, nous avons été d'une extrême sobriété dans nos critiques, c'est que — sans émettre la prétention ridicule d'attribuer à nos jugements une portée qu'ils ne sauraient avoir — nous avons estimé que pour se prononcer sur la valeur d'un vin, il fallait au moins permettre au temps de développer en lui les qualités que seule la bouteille était à même de lui donner. Or, la bouteille, ici, c'est le recul, la comparaison, la perspective, c'est en un mot le jugement froid et assagi qu'on ne doit porter sur une œuvre que lorsque l'emballement et la première impression ont disparu pour faire place à une étude plus tranquille et plus approfondie du sujet.*

Ce sont ces considérations, avec beaucoup d'autres, qui nous ont déterminé à être muet sur les prix pratiqués en ventes publiques pour les œuvres d'artistes vivants ou pour celles récemment écloses, car nous ne nous reconnaissons pas le droit d'impressionner faussement peut-être les amateurs et de porter préjudice à des artistes, en venant indiquer des cotes qui, quelquefois absolument étrangères à la valeur de la pièce, la mettent à la merci des hasards heureux ou malheureux d'une adjudication.

Ne pouvant invoquer les mêmes raisons et redouter surtout les mêmes conséquences pour les pièces anciennes, nous n'avons pas hésité un instant à mettre sous les yeux des acheteurs, les prix pratiqués dans les ventes publiques durant ces vingt-cinq dernières années, ils trouveront là des renseignements précieux qui constitueront de véritables criteriums.

Un des côtés absolument neuf de notre travail — celui aussi où la critique pourra se donner plus libre cours — a été la sélection que nous avons dû opérer dans l'immense pro-

duction française et étrangère de ces dernières années. Nous ne nous dissimulons pas la délicatesse de la tâche et tenons à dire hautement que nous avons agi avec la plus entière indépendance, sans obéir à aucun sentiment de camaraderie, sans subir aucune influence, nous avons naïvement cueilli la fleur dont le parfum nous a grisé, dont la couleur nous a séduit. Si d'aventure, nous avons omis quelques pièces de valeur, qu'artistes et amateurs nous le pardonnent, car il n'y a eu aucune mauvaise intention de notre part, mais simplement ignorance ou oubli. Et maintenant, nous nous demandons, profondément anxieux, si la postérité ratifiera nos préférences et donnera une indiscutable valeur à des appréciations purement personnelles ; le point d'interrogation se dresse, nos fils ou nos neveux se chargeront d'y répondre.

Nous avions caressé un projet qu'à notre grand regret, nous n'avons pu mettre à exécution ; il s'agissait d'établir une liste très précise des amateurs des deux mondes avec leur adresse et la nature de leur collection, des difficultés insurmontables nous ont forcé d'y renoncer ; les marchands d'abord qui auraient pu nous aider le plus puissamment, se sont retranchés carrément derrière le secret professionnel, alléguant le mécontentement qu'ils causeraient à leurs clients s'ils se permettaient de dévoiler leur personnalité ; beaucoup d'amateurs ensuite ont feint d'ignorer les noms de leurs confrères, d'autres ont manifesté le désir qu'on ne parlât ni d'eux, ni de leur collection. Il eut été pourtant désirable et très opportun, croyons-nous, de pouvoir établir entre les acheteurs une sorte de franc-maçonnerie qui leur eut permis, se connaissant, de se renseigner les uns les autres ou d'échanger leurs doubles à l'occasion ; on en a jugé autrement, force est donc de nous incliner en exprimant à nouveau nos regrets.

Puisque nous venons de parler des collectionneurs, disons aussi que quelques-uns d'entre eux nous ont instamment prié

de ne pas mentionner — bien que la plupart du temps ce soit le secret de Polichinelle — certaines pièces précieuses ou rares qui se trouvent en leur possession ; nous le leur avons promis ; on voudra donc bien pour cette fois ne pas mettre sur le compte de l'ignorance, ce qui n'est que le respect de la parole donnée.

Il est de tradition de s'excuser près du lecteur de ses erreurs, de ses défaillances, plus que tout autre nous éprouvons ce besoin, car personne mieux que nous ne craint d'avoir entrepris un travail au-dessus de ses forces ; c'est maintenant qu'il est terminé qu'il nous apparaît dans toutes ses imperfections, n'est-il pas un proverbe qui dit : « Qui trop embrasse, mal étreint » *et n'avons-nous pas trop embrassé ! ! On sera donc indulgent, très indulgent même, et pour le style quelquefois par trop familier et pour les répétitions* [1], *les mêmes accouplements de mots qui, dans un travail d'aussi longue haleine, reviennent inévitablement sous la plume, et surtout pour les* bourdes colossales *qui, émaillant probablement ce volume, dérideront les plus neurasthéniques. Que de fois n'aurons-nous pas pris le Pirée pour un homme ; que de fois, passant près de la rose, n'aurons-nous pas cueilli le chardon, délaissé le chef-d'œuvre pour la médiocrité...*

Indépendamment de notre objectif spécial — la mention des grandes pièces collectionnables — nous avons donné, comme on pourra le voir, maints renseignements sur les états, collections, ventes, classements, marchands, livres relatifs à la matière, etc..., etc..., en un mot, et quelque incomplet que soit ce travail — et il l'est par son essence même, puisque

[1] Ces *mises en garde* n'étaient malheureusement pas superflues, car nous venons de nous apercevoir — trop tard pour y porter remède — que relativement *aux titres* à donner aux gravures, nous avons, pages 459 et 460, fait les mêmes réflexions et dans des termes à peu près identiques ; ce n'était pourtant pas le cas d'appliquer le *bis repetita placent.*

ce n'est qu'un triage, qu'une sélection — nous avons la conscience d'avoir mis aux mains du collectionneur tout *ce qu'il lui fallait pour aller plus loin et pousser à fond son étude.*

Et maintenant, qu'il nous soit permis de remercier bien vivement — nous ne pouvons malheureusement les nommer tous — ceux qui de près ou de loin ont été nos collaborateurs assidus et courtois et particulièrement parmi les conservateurs de cabinets d'estampes : MM. Bouchot et Courboin de la Bibliothèque Nationale, Sydney Colvin et O'Donoghune du British Museum, Dr Lippmann, Dr R. Schöne de Berlin, Dr Max Lehrs de Dresde, Dr W. Schmidt de Munich, Dr Lichwtwark de Hambourg, J. Schönbrunner et Dörnhöffer de Vienne, van der Kellen d'Amsterdam, Hymans de Bruxelles, Somof de Saint-Pétersbourg, Frank Weitenkampf de New-York, Yves Gilman de Boston, Ettore Pais de Naples, A. Venturi de Rome, John Beavan secrétaire du Burlington Club, Harold Child secrétaire de la Royal Society of Painter Etchers and Engravers ; les grands collectionneurs Sir Seymour Haden, baron Edmond de Rothschild et son si aimable bibliothécaire M. Hector Silvy, MM. Beurdeley, comte Gilbert des Voisins, Rouart, Delafosse, Giacomelli, Usslaub, A. Lotz-Brissonneau notre ami et concitoyen, Gerbeau, H. Béraldi, comte Matheus, Dr H.-H. Meier de Brême, H.-S. Theobald de Londres, John Wordie de Glasgow, M. et Mme Atherton Curtis et Avery de New-York ; MM. les commissaires-priseurs P. Chevallier et M. Delestre ; MM. les libraires et marchands d'estampes de Paris, Danlos, Dumont, Gosselin, Hessèle, Kleinmann, Mme Salvator Mayer, Paulme, Pellet ; Rapilly et Edouard Rahir qui, avec une bonne grâce sans égale ont mis à notre disposition leur richissime bibliothèque de livres d'art ; Roblin, Edmond Sagot, ainsi que leurs confrères étrangers Colnaghi et Gutekunst de Londres, Artaria

de Vienne, Halle de Munich, Meder de Berlin, Mensing d'Amsterdam, Deman de Bruxelles, Wunderlich & Kennedy, Frederik Keppel de New-York, H.-G. Gutekunst & Wilhem Gaiser de Stuttgart; nous devons vraiment à tous *ces Messieurs une mention bien spéciale car ils ont poussé pour nous la complaisance jusqu'à ses extrêmes limites.*

Un dernier mot; puisse ce volume écrit un peu en égoïste pour y revivre des heures de griserie et de charme en refaisant les étapes parcourues et déjà lointaines, apporter à ceux qui nous feront l'honneur de nous lire les mêmes sensations de jouissance, et réveiller chez eux des souvenirs pleins de magique attirance qui, aussi doux qu'une caresse, aussi troublants qu'un baiser, sont comme le sourire de la vie: c'est le vœu le plus ardent de l'auteur.

G. B.

CAUSERIE SUR LA GRAVURE

à bâtons rompus

L'Art est la fleur éternelle dont les pétales embaumés se dispersent au souffle du temps, enivrant quiconque les recueille et les respire.

Nous ne venons point aujourd'hui refaire l'historique de la gravure et la suivre pas à pas dans son évolution à travers les âges, nous ne nous sentons point armé pour cela, cette tâche a du reste été remplie avec compétence et autorité par nombre d'illustres devanciers dont la consultation sera infiniment supérieure à la nôtre.

Nous en causerons donc sans la moindre prétention à l'érudition, tout à fait à *la bonne franquette,* tremblant même de voir se reproduire sous un autre aspect quelques-unes des gaffes auxquelles nous faisions allusion dans notre avant-propos ; nous essayerons simplement d'en présenter les différentes phases sous une sorte de vue panoramique, si nous pouvons nous exprimer ainsi, en en donnant la physionomie générale, brève et sommaire. Nous éviterons par là de noyer nos grandes lignes dans des minuties de détails qui ne feraient qu'en atténuer la netteté, en alourdir les contours.

Cet exposé sera suivi de renseignements nombreux et variés qui, classés chacun sous une rubrique particulière, rendront les recherches faciles et complèteront ce travail. La plupart des choses énoncées ici, n'auront certes point toujours le mérite de la nouveauté ou le piquant de l'inédit, mais elles seront comme les indispensables points de suture servant à rattacher entre elles les grandes généralités de la gravure que nous avons tenu à mentionner.

LES PROCÉDÉS

Les voici dans leur ordre *chronologique* simplement énoncés et sans entrer dans des détails de technique que ne comporte point la nature de notre programme.

Gravure sur bois. — La gravure sur bois ou en *relief* est le plus ancien des procédés, on ignore absolument à quelle époque exacte il remonte, et quant aux estampes *millésimées* telles que : *La Vierge et l'Enfant Jésus entourés des quatre saints* de 1418 et le *saint Christophe* de 1423, les dates en sont très discutées et très discutables; elles peuvent avoir été mal lues, mal imprimées ou même parfaitement truquées, il n'y a donc point à en faire sérieusement état. Toute autre chose est du fameux *bois de Protat,* découvert près de l'ancienne abbaye de La Ferté-sur-Grosne en Saône-et-Loire, sur lequel M. Henri Bouchot a écrit son savant et si intéressant volume : *Un Ancêtre de la gravure sur bois.* Il appert maintenant et d'une façon pour ainsi dire irrécusable, que ce xylographe fut taillé en Bourgogne aux environs de 1370 [1]. L'éminent écrivain — peut-être le mieux informé de notre génération sur la matière — a su lui reconstituer son état civil, d'après les documents et les présomptions les plus valables, et se basant sur maints détails : costumes, vouge [2] du soldat, inscription en lettres onciales [3] de la banderole, etc., reculer ainsi par ses révélations lumineuses, de près de cent ans les origines de la gravure. Au commencement du XVIe siècle, on vit apparaître les gravures dites en *clair-obscur* ou *camaïeu;* ces estampes obtenues par un ingénieux procédé de planches *superposées* reproduisaient avec une étonnante fidélité en monochromie ou en polychromie les dessins des Maîtres; la perfection en était telle que souvent même elles furent prises pour des *originaux.* — A la fin de ce siècle, le bois avait vécu.

Manière criblée, dite encore *interrasile,* presque contemporaine de la gravure sur bois, procédé bâtard toujours resté mal défini ; on opérait sur métal à l'aide de creux, relief, évidement, pour n'obtenir qu'une grossière image.

Gravure sur métal en creux. — Pas plus que pour le *bois* ou *la manière criblée,* on ne peut assigner une date précise à cette découverte ; *La Paix de Florence* de Maso Finiguera 1452, est aussi bien discutée que la date de 1446 inscrite sur *La Flagellation* — une des pièces de la série des 7 dites *La Passion* [4] actuellement à Berlin — quant à l'eau-forte, même mystère que pour le burin [5], c'est au commencement du XVIe siècle qu'elle fit timidement son apparition,

[1] C'est cette date et différents renseignements complémentaires qui nous ont fait inscrire sur notre volume le millésime un peu audacieux peut-être, mais très vraisemblable, de 1350.

[2] Sorte de lance dont étaient porteurs les hommes d'armes de cette époque.

[3] Ces lettres, d'une forme bien spéciale, usitées au temps de Jean II et de Charles V, disparurent complètement et bien avant 1380, comme on a pu s'en convaincre par l'examen approfondi des inscriptions gravées sur les pierres tombales.

[4] De l'école de Cologne, croit-on.

[5] Nous disons *burin,* parce que même les *niellés* étaient gravés à l'aide de cet instrument.

ayant quelques disciples, Le Parmesan, Andrea Schiavone en Italie, Wenceslas d'Olmutz et Durer en Allemagne et un vieux maître hollandais à monogramme[1] dont le nom est resté inconnu et qui pourrait bien en être le véritable inventeur.

On ne sait donc rien d'absolument positif, et on n'en saura probablement jamais davantage sur les origines de ces découvertes, aussi Renouvier l'a-t-il fort judicieusement fait remarquer en écrivant : « Plus on parvient à connaître d'estampes incunables, plus on est persuadé que l'origine de la gravure est un fait *complexe* qui ne saurait être précisé, quant au procédé, à l'inventeur, au pays, à la date ; tous les documents n'aboutissent qu'à des généralités, des hypothèses. »

Ce ne sont donc pas plutôt les Italiens que les Allemands qui en sont les inventeurs. Nous le répétons, on n'en sait *rien*, et certains écrivains d'aujourd'hui vont jusqu'à dire que les *vrais primitifs* en toute chose ont été les Hollandais. Firmin Didot avait formé naguère le curieux projet de réunir à Paris, en un immense congrès typographique, toutes les personnalités françaises et étrangères s'occupant de l'estampe ; chacun y serait venu apportant ses documents et on y eut discuté l'origine de la gravure, chaque nation ayant été mise à même d'y faire valoir ses revendications. Il ne fut malheureusement pas donné suite à ce dessein.

Manière noire. — Procédé dit aussi *mezzotinte* ou *manière anglaise* inventé en 1642, par Louis Siegen et exploité par le Prince Rupert.

Gravure en couleurs. — Inventée en 1739 par Jacques-Christophe Le Blond de Franckfort, le Roi lui accorda un Privilège en 1740. L'impression se faisait à l'aide de plusieurs planches à repérage ; Debucourt, Janinet, Descourtis et quelques autres s'en sont particulièrement servis en le perfectionnant.

Gravure en manière de crayon. — C'est de 1750 à 1755 que les français Bonnet et Demarteau — on dit même que c'est ce dernier qui en est exclusivement l'inventeur — le mirent en pratique ; la roulette y joue le principal rôle et les dessins reproduits à l'aide de ce procédé le sont avec une telle perfection, que sous verre les gravures qui en résultent pourraient être prises pour les véritables originaux. Cent ans plus tôt, vers 1656, Jean Lutma en avait usé, mais n'ayant pas de roulette, il se servait d'un marteau ou maillet d'où le nom de *opus mallei*.

[1] En 1895, M. Lehrs, le très érudit conservateur du Musée de Dresde, a publié chez Hiersemann, à Leipzig, un important travail sur cet artiste, en voici le titre : *Der Meister* *ein Kupferstecher der zeit Carls des Kühnenn*, ce qui veut dire : *Un maître graveur du temps de Charles Le Téméraire.*

Gravure en manière de lavis. — C'est J.-B. Leprince qui le fit connaître en 1768, on désigne aussi ce procédé sous le nom *d'aquatinte ;* on assure que le véritable inventeur était Saint Non et que Leprince n'en fut que le propagateur.

Lithographie. — Inventée par Aloys Senefelder en 1798, comme il l'atteste *lui-même,* et non en 1796 comme on le croit généralement, ce procédé ne prit vraiment son essor que vers 1816 [1] ; ses dérivés furent la chromolithographie qui débuta aux environs de 1848 chez Lemercier, et se perfectionna chez Engelman ; l'Angleterre nous avait devancés de quelques années.

De tous les procédés, le *bois* est sans conteste celui qui supporte le mieux les *exagérations* de tirage ; une planche menée avec soin, peut facilement tirer 4000 à 5000 épreuves, sans que ces épreuves subissent de différence et sans qu'elles accusent les traces de fatigue de la planche ; un bois robuste à tailles épaisses et à gravures larges, peut même aisément fournir 10000 exemplaires et mieux, surtout si l'on tire *à sec* — c'est-à-dire sans mouiller le papier — moyen du reste abandonné depuis longtemps ; le papier lui aussi joue son rôle et suivant qu'il est doux ou rugueux, mince ou épais, il vient contribuer au plus ou moins d'usure de la planche. La lithographie au point de vue de la robustesse est à peu près dans le même cas que le bois et, délicatement menée, son tirage peut au moins égaler le tirage de ce dernier. Il n'en est pas de même de la gravure en taille-douce — burin et eau-forte — le cuivre, quand il n'est *pas aciéré* s'entend, s'use vite et l'on en constate facilement le surmenage par la faiblesse des épreuves ; quant à la pointe sèche, c'est un déjeuner de soleil, lorsqu'on a tiré une *vingtaine* d'épreuves la planche est généralement finie au point de vue de la *belle* épreuve, les barbes ou plutôt les *ébarbes* comme on devrait plus *régulièrement* dire, étant parties, tout s'est évanoui.

DES ÉCOLES

On a coutume de classer les estampes en quatre écoles : Italienne [2], Allemande, Française et Néerlandaise, l'Espagne ne compte pas avec ses deux seuls artistes Ribera et Goya, et l'Angleterre n'entre vraiment en scène qu'au XVIIIe siècle.

[1] Lire la très claire et très intéressante préface de H. Béraldi qui se trouve en tête du catalogue de l'*Exposition générale de la Lithographie* qui eut lieu en 1891, quai Malaquais.

[2] Elle se subdivise en école florentine, ombrienne, romaine, vénitienne et milanaise, on y joint quelquefois la piteuse école bolonaise ou des Carraches, celle de la décadence.

Ce furent l'Italie et l'Allemagne qui eurent les prémices de la gravure, à moins toutefois que ce ne soient les Pays-Bas ; des études se poursuivent, patientes et lentes, qui apporteront peut-être de curieuses révélations destinées à révolutionner et bouleverser des classifications restées inattaquées jusqu'à ce jour ; qui sait même si la France reléguée au second plan dans la découverte de la gravure ne viendra pas à son tour faire entendre ses revendications en les appuyant pièces en mains !

Quoiqu'il en soit les XVe et XVIe siècles furent exceptionnellement brillants chez les deux premières nations. L'Italie, en suivant à peu près l'ordre chronologique, débuta avec ses primitifs [1] Finiguera, Mantegna, Baldini, Mocetto, Brescia, Robetta, Peregrini da Cesena, pour continuer avec Campagnola, Raimondi, Le Maître au Dé, Cesare da Sesto, Del Porto, Mazuoli, Vico, Antoine de Trente, Fantuzzi, Meldolla, Baroche, Bonasone, Ghisi, Rota, et finir avec Pelligrini, Tempesta, Guido Reni, etc... L'Allemagne avec le Maître aux Banderoles, le Maître de 1466, Zagel, Wolgemuth, Bocholt, Schongauer, Meckenen, Glockenton, Durer, Burgmair, Wetchlin, Cranach, Jost Amman, Baldung, Aldorfer, les Beham, Pencz, Aldegrever, Binck, Brosamer, Lauthensach, Solis, etc..., et quelques rares maîtres au XVIIe siècle, tels que Lucas Kilian, Merian et Hollar.

Quant aux deux autres écoles, Française et Néerlandaise, aux XVe et XVIe siècles, leurs artistes sont beaucoup moins nombreux et nous dirons même bien moins connus, nous citerons cependant pour la première, Duvet dit le Maître à la Licorne, Jean Cousin, Léonard Thiry, René Boivin, Beatrizet, Etienne Delaulne, et pour la seconde, Le Maître de 1480 dit du cabinet d'Amsterdam, le Maître à la Navette, Dirck van Staaren, le Maître à l'Ecrevisse et Lucas de Leyde, celui-ci étoile de toute première grandeur et enfin Claas, Matsis et les Wierix. Mais voici venir le XVIIe siècle, alors ces deux nations brillent d'un éclat comparable à celui de leurs illustres devancières, la France avec ses Thomas de Leu, Jean Rabel, Léonard Gaultier, Pierre Firens, Pierre Daret, Claude Gellée, Michel Lasne, Claude Mellan, Jacques Callot, Abraham Bosse, N. Cochin, Nanteuil, Picart, Pitau, Masson, Morin, les Audran, Edelinck, Leclerc et les Drevet... Les Pays-Bas avec les Bolswert, Crispin de Passe, Rubens et son école [2], Pontius, Vorsterman, Soutman, Sompel ; Jacques Matham, Van Dyck,

[1] On nomme *primitifs* tous les artistes qui vécurent et travaillèrent jusqu'à la fin du XVe siècle, et *vieux Maîtres* ceux qui existèrent pendant le XVIe.

[2] C'est au commencement du XVIIe siècle que l'autonomie artistique de la Flandre et de la Hollande — si nous pouvons nous exprimer ainsi — se révéla d'une façon absolument tranchée et caractéristique ; en Flandre avec Rubens et en Hollande avec Rembrandt vers 1630. Disons, en général, que l'école des Pays-Bas brilla aussi par son admirable indépendance et qu'elle sut échapper à l'influence que les écoles Allemande et Italienne ne cessèrent d'exercer l'une sur l'autre.

Blœmart, Rembrandt et ses élèves, Lievens, Vliet, Virbeecq, Bol, Rottermondt, Savry, de Coninck; puis enfin J. Muller, Visscher, Roos, Marc de Bye, Suyderhoef, Berghem, Potter, Bega, Stoop, Backhuizen, van Ostade, Waterloo, Karel Dujardin, Swaneweldt, Ruysdaël, Everdingen, Zeeman, van Dalen, Dusart, van de Velde, Romyn de Hooghe, etc.

Voici enfin le XVIIIe siècle; les trois grandes écoles Italienne, Allemande et Néerlandaise n'existent plus qu'à l'état de souvenir, mais l'école Française demeure et continue ses brillantes traditions avec cette admirable pléiade de graveurs — interprètes il est vrai pour la plupart — qui se nomment: Cars, Daullé, Lebas, Fessard, Cochin, Saint-Aubin, Aliamet, Demarteau, Ficquet, Savart, Grateloup, Lemire, Beauvarlet, Fragonard, Bonnet, de Ghendt, Choffart, de Longueil, de Launay, Voyez, Massard, Tilliard, Masquelier, Moreau le jeune, Gaucher, Vidal, Duclos, Lebeau, Patas, Ponce, Watteau, Dequevauviller, Miger, Janinet, Sergent, Guyot, Tresca, Lecœur, Chapuy, Debucourt, Voysard, etc., puis l'école anglaise qui vient jeter à son tour sa note éclatante avec ses habiles traducteurs: Dixon, Earlom, Watson, Valentine Green, Smith, Keating, Dickinson, Ward, Dunkarton, Mac Ardell, Simon, Houston, Faber...

En résumé: XVe et XVIe siècles, apogée des écoles Italienne [1] et Allemande, qu'à tort ou à raison on a coutume d'appeler les écoles *mères*, et de quelques rares mais excessivement remarquables artistes du XVe de l'école Néerlandaise — XVIIe siècle, disparition complète des deux premières écoles au profit des Néerlandaise et Française qui brillent du plus vif éclat — XVIIIe, éclipse totale de l'école Néerlandaise; l'école Française subsiste seule et se continue glorieuse, marchant de pair avec l'école Anglaise qui naît et atteint dès ses débuts à son incomparable renommée.

Nous n'avons point à rechercher ici à quelle école la suprématie doit être attribuée, c'est une affaire de goût et d'appréciation et les discussions qu'on pourrait avoir à cet égard seraient purement oiseuses et ne convaincraient personne; quant à nous, comme métier, séduction de procédé — et dans la collection ce qu'il y a de vraiment intéressant, c'est le beau morceau — nous n'hésitons pas à reconnaître une écrasante supériorité dans son ensemble à l'école Allemande; à l'exception de quelques virtuoses Italiens de primo cartello il est vrai, mais peu nombreux, nous trouvons la technique de ces artistes lourde, poncive et monotone. On voudra bien nous accorder qu'en musique comme en gravure, dans une création ou

[1] L'âge d'or de la renaissance italienne commença vers 1470 avec Laurent le Magnifique, pour se terminer avec Raphaël en 1520.

dans une interprétation, *l'instrument* joue son rôle indiscutable, eh bien, si nous ne craignions de risquer une comparaison qui pourra sembler quelque peu saugrenue, nous dirions que l'allemand joue du violoncelle et l'italien de la clarinette, marquant ainsi nettement et matériellement l'abîme qui sépare pour nous les sensations éprouvées.

Pendant les XVe et XVIe siècles, les sujets gravés furent pour ainsi dire, à l'exclusion de tous autres, ceux ayant trait à l'ancien et au nouveau testament, ainsi qu'aux scènes mythologiques ; le bois et le burin jouèrent seuls leur rôle dans ces interprétations, et il y avait à ces époques fort peu d'états [1].

C'est au XVIIe siècle seulement avec les maîtres Hollandais qu'apparaissent les marines et les paysages.

Aujourd'hui comme aux premiers siècles, les estampes ne portent pas de titre [2] et souvent même pas de signature et on n'abuse plus des états comme au XVIIe et au XVIIIe.

Il est curieux de constater que les deux grandes écoles Allemande et Italienne — les deux *écoles mères* comme on se plait à les nommer — n'existent plus comme école contemporaine, la dernière surtout. A l'heure qu'il est il n'y a plus à avoir de grande envergure que les écoles Française, Anglaise et Américaine [3], ce qui ne veut pas dire, entendons-nous bien à cet égard, car c'est loin de notre pensée, que l'Allemagne, la Hollande, la Belgique et la Suède ne comptent pas de très grands artistes, cela signifie tout simplement que la production de ces pays étant relativement très limitée, ne constitue pas un ensemble pouvant prétendre, croyons-nous, au *titre* d'école.

[1] Chacun sait qu'on entend généralement par *état* les différentes transformations que subit une planche de la première à la dernière épreuve; ce mot, *état*, ne peut cependant pas toujours être pris dans cette acception et s'appliquer à toute modification apportée au cuivre dans le cours de son impression. Sir Francis Seymour Haden l'a si bien compris qu'il a appelé *trial proofs* — épreuves d'essai — les exemplaires que de temps en temps l'artiste juge opportun de tirer de sa planche pour se rendre compte de l'avancement de ses travaux. Il fait fort judicieusement remarquer que ces exemplaires répondent exactement aux épreuves soumises à l'auteur qui vient faire imprimer son manuscrit tandis que le 1er état correspond seul à l'œuvre finie, c'est-à-dire à la *première édition* du livre; les états qui suivent sont donc comme autant de *nouvelles éditions*.

On a souvent abusé de *l'édition* — de l'état voulons-nous dire — aux XVIIe et XVIIIe siècles, et toutes les particularités de : *avant les noms des artistes, avec les noms des artistes à la pointe, avant toutes lettres, avant les armes, avant la dédidace, avec les armes mais avant la dédicace*, etc...., n'étaient que des moyens *commerciaux* bien transparents qui devaient exciter le désir de la possession et par suite occasionner une majoration de prix.

[2] Au début de la gravure, les sujets ne portaient aucune rubrique, c'est Bartsch, le premier des catalogueurs, qui leur donna celles qui servent à les désigner et qu'ils conservent encore aujourd'hui.

[3] *Presque* tous les artistes Anglais et Américains portent en leur œuvre les traces indélébiles des manières de Seymour Haden et de Whistler, ces puissants génies ont tellement impressionné leurs compatriotes, que ceux-ci, inconsciemment hantés par eux, arrivent difficilement à s'affranchir d'une technique qui les a si profondément séduits.

Si les gravures datent du XIVe ou du XVe siècles, l'idée de les collectionner ne prit guère naissance que vers 1625; c'est l'abbé de Marolles qui le premier — et avant que tout cabinet public y ait songé — s'occupa de les réunir, et ce n'est que cent trente ans plus tard qu'on commença à les inventorier et à en dresser des catalogues [1]. Aujourd'hui on peut presque dire que les monographies de tous les grands artistes sont faites, c'est assez marquer combien la tâche se trouve singulièrement facilitée pour nos collectionneurs.

Les estampes ne deviennent vraiment intéressantes au point de vue métier ou dessin que dans la seconde moitié du XVe siècle pour les écoles étrangères; avant cette époque, il faut carrément le reconnaître, elles ne doivent attirer l'attention que par leur caractère archéologique; leur naïveté et leur brutalité leur enlèvent en effet tout le charme qu'on serait tenté d'y chercher.

En France, ce n'est qu'à partir de la fin du XVIe siècle, sous le règne de Henri IV, qu'on commence à trouver le *portrait volant*, si nous pouvons nous exprimer ainsi, c'est-à-dire le portrait *détaché*, l'estampe en un mot, car avant cette époque il faisait partie intégrante du livre qu'il servait à illuster, représentant la plupart du temps l'auteur ou le personnage principal du volume en question, les Maîtres graveurs de cette période étaient alors Jean Rabel, Thomas de Leu, Léonard Gaultier, etc., etc.

DE LA COLLECTION

En collationnant nos documents nous avons retrouvé quelques notes adressées à *L'Estampe* en janvier 1898, relatives à la collection et au montage des gravures, nous allons les reproduire ici en y ajoutant la manière dont nous entendons le classement, et profiterons de la circonstance pour formuler quelques nouvelles réflexions, et hasarder quelques conseils.

Tout d'abord quand on se sent attiré vers l'estampe et que le goût de la collectionner se révèle, il est avant tout nécessaire de commencer par apprendre à la connaître, car nous nions absolument le prétendu *flair originel* qui met à l'abri des bourdes colossales, au point de vue art et argent; il faut donc par un contact incessant faire l'éducation de l'œil, voir beaucoup dans les cabinets d'estampes, chez les marchands, chez les amateurs, causer, comparer, demander des avis, puis enfin quand on commence à posséder son sujet, procéder aux achats avec prudence, avec timidité. Mais nous ne cesserons de le répéter, il faut du temps, beaucoup de temps, et se bien persuader

[1] Consulter les travaux de Heinecken.

que la meilleure *maîtresse* est *l'expérience* qui ne s'acquiert qu'à la longue, lentement et progressivement, car, qu'on se le dise, nul ne peut arriver *d'emblée* connaisseur.

A moins de chercher à donner à une collection l'importance d'une *histoire de la gravure,* c'est-à-dire s'étendant du XIVe siècle à nos jours, nous estimons qu'il est beaucoup plus sage de se cantonner dans tel ou tel siècle, on arrive ainsi à limiter ses dépenses et à posséder la connaissance beaucoup plus approfondie de l'école que l'on exploite. Inutile de mettre l'amateur en garde contre les pastiches et copies trompeuses, qui abondent aujourd'hui, on peut presque dire qu'il *n'y a pas* une seule estampe de valeur qui n'ait été reproduite ; pour les écoles anciennes surtout, il y a certaines pièces dont il est prodigieusement difficile de distinguer la copie de l'original sans avoir ce dernier sous les yeux et comme point de comparaison. Nous connaissons un photograveur réputé qui, ayant reproduit sur véritable papier ancien certaines pièces célèbres, était *incapable* à quelques années de distance de reconnaître *ses copies* des *originaux !!!* C'est assez dire combien il est mal aisé, même aux plus malins, de ne pas être quelquefois *estampés* [1].

Un jour que nous interrogions Danlos et lui demandions si vraiment on ne risquait pas quelquefois de se tromper en présence de certaines gravures : *oui* quand on *achète, jamais* quand on *revend,* nous répondit-il avec son habituelle franchise, soulignant hautement par là, qu'ayant eu le temps de se retourner et d'authentiquer la pièce avec *un original,* toute erreur n'était plus permise.

Du reste les *belles* estampes anciennes deviennent tellement rares et tellement chères, que nous n'hésitons pas à conseiller à l'amateur qui veut débuter, de se lancer de préférence dans le XIXe siècle, il y trouvera d'admirables choses, de *pures merveilles* — et nous tenons à l'écrire très nettement ici — absolument dignes de soutenir la compa-

[1] Nos confrères les collectionneurs de Paris, ont sur nous, pauvres provinciaux déshérités, une incontestable supériorité ; d'abord ils voient beaucoup, ils voient tous les jours et, de plus, ils ont sous la main *l'étalon,* si le moindre doute les rend hésitants.

Quant à l'éternelle question posée par les jobards — et cette race remonte à la plus haute antiquité — mais comment donc, cher monsieur, reconnaissez-vous une estampe vraie d'une estampe fausse ? nous nous contenterons de répondre en leur demandant à notre tour, et vous, comment pouvez-vous reconnaître le bordeaux du bourgogne ? ils comprendront et n'insisteront pas davantage.

Nous devons avouer cependant avoir été quelquefois fort surpris de la spontanéité avec laquelle amateur et marchand n'hésitaient pas du premier coup d'œil à déclarer carrément fausse la pièce qu'on venait de leur présenter. En voici l'explication : beaucoup de ces copies circulent et ont déjà passé entre leurs mains, or il arrive souvent que malgré la perfection du procédé, il y ait des défaillances, des défauts de cuirasse *qu'ils connaissent,* et qui, dans la reproduction, se trahissent par une taille, un chiffre, un point, un rien *ajouté* ou *supprimé;* leur œil va de suite à ces tares qui sont pour eux des criteriums, s'ils les retrouvent ils sont fixés, voilà tout leur secret. Ajoutons qu'il y a cependant des cas où ces points de repère n'existent pas, c'est alors que la difficulté commence et que *l'expérience seule* jointe au savoir peut permettre de se prononcer.

raison avec celles qui les ont précédées ; il aura de plus la certitude d'avoir des pièces [1] qui n'auront pas été *truquées* et la satisfaction d'aider des artistes de talent qui vivent de leur pointe, comme nous vivons de notre plume ou de notre industrie. Les amateurs des écoles anciennes — ceci peut sembler bizarre — ne soupçonnent pas la valeur de la production contemporaine, et ils paraissent complètement ignorer que *la personnalité* et *l'originalité* n'ont jamais été plus à l'ordre du jour qu'actuellement ; les écoles, au vrai sens du mot n'existent plus et l'artiste véritable n'essaie pas comme autrefois de copier *servilement* le Maître, il cherche avant tout à être *lui-même* et à cela nous ne pouvons qu'applaudir, on juge par là de la variété pleine de pittoresque que présente un portefeuille de contemporains.

Enfin, quelles que soient les pièces que vous collectionniez, croyez-nous, ne vous attachez *exclusivement* qu'aux œuvres de choix, la qualité avant la quantité ; inévitablement — inconsciemment pourrait-on dire — au début d'une collection on s'encombre, le désir d'acheter, de posséder, vous pousse en avant et au bout de quelques années, comme le Sicambre d'autrefois, on brûle ce qu'on avait adoré, tout simplement parce qu'au fur et à mesure que l'on collectionne l'œil s'affine et le goût s'épure, aussi de temps à autre faut-il procéder à l'émondage du portefeuille et éliminer les pièces qui n'y étaient entrées que par surprise.

Toutes ces recommandations ne s'adressent, bien entendu, qu'à l'amateur raffiné, délicat et indépendant qui, fuyant le snobisme comme la peste, n'a pour objectif que la réunion de pièces pures et exemptes de toute tare.

Il y a de nombreuses catégories de collectionneurs dont nous n'essaierons pas de retracer la physionomie : collectionneurs de documents généraux ou simplement locaux en vue de grouper des matériaux pour un travail ultérieur, collectionneur par chic, collectionneur d'occasion glanant sans esprit de suite la pièce qui se présente et qui le séduit, collectionneur spéculateur et enfin le collecneur *qui ne veut pas montrer* ce qu'il possède ; celui-là mérite un éreintement à grand orchestre et nous ne cacherons pas que personnellement nous professons pour lui la plus profonde aversion, ces *oiseaux-là* devraient être tenus en rigoureuse quarantaine et par leurs confrères et par les marchands, nous voudrions qu'on leur vendit mille francs ce qui ne vaut pas cent sous ; ce sont d'ignobles avares, des pochards — qu'on nous passe la vulgarité des mots — qui se grisent seuls, buvant la bonne bouteille sans trinquer avec les camarades ; égoïstes dans les moëlles, ce sont des jouisseurs solitaires, pour ne

[1] Actuellement on peut, depuis 20 francs jusqu'à 200 francs, se procurer *toutes les plus belles estampes* du XIXe siècle, il n'y a que quelques très rares pièces — 40 à 50, moins peut-être — d'une dizaine de Maîtres que nous pourrions nommer, qui font exception à cette règle, elles valent alors de 400 à 3000 francs, ce dernier chiffre est du reste fort rarement atteint.

pas nous servir d'une expression plus nerveuse et plus colorée qui pourrait choquer nos lecteurs. Aussi conseillons-nous fort à nos amis de leur fermer rigoureusement au nez leurs portefeuilles ; donnant donnant, après tout. A ceux qui se reconnaîtraient dans ces lignes, nous sommes trop polis pour oser dire : Qui se sent morveux se mouche, nous dirons plus courtoisement : A bon entendeur salut.

Nous engageons vivement aussi à ne *jamais* souscrire aux *publications* de *longue haleine* et à échéances périodiques, les meilleures *ne valent rien* — toujours au point de vue de la *belle épreuve* s'entend — voici généralement ce qui arrive : la planche commandée, terminée, l'artiste la livre à l'éditeur qui, à son tour, la porte à l'imprimeur avec ordre de la tirer à 400, 500 ou 600 exemplaires, suivant le nombre des souscripteurs, on mène cela tambour battant, à la diable, comme le tirage d'un journal, et la farce est jouée. Ça nous fait l'effet d'un musicien de talent pressé qui donnerait son Stradivarius à son concierge en lui disant : je suis obligé de m'absenter et de quitter mes hôtes, faites-moi donc le plaisir de jouer mon grand air : le musicien, c'est le graveur ; le Stradivarius, le cuivre ; le concierge, l'imprimeur, et les hôtes, les souscripteurs qui sont *roulés ;* car, nous le répétons, il n'y a pas *une seule* bonne épreuve dans toutes celles qui sont ainsi tirées ; nous nous étonnons même que des artistes de talent se prêtent à de semblables combinaisons qui ne peuvent que les démonétiser aux yeux des connaisseurs ; il nous a souvent été donné de voir de ces cuivres mal traités, et nous nous demandons vraiment comment des graveurs sont assez peu soucieux de leur réputation pour permettre qu'on abuse ainsi de leur signature.

Nous ne sommes pas davantage partisan de faire ce qu'on appelle *l'œuvre d'un artiste,* cela entraîne toujours loin et nous préférons ne recueillir de lui que les pièces de tout premier plan, on aura quand même la physionomie de son œuvre dans ce qu'il a de plus séduisant, de plus délicat.

DU CLASSEMENT

Un amateur doit pouvoir *séance tenante* retrouver dans ses portefeuilles l'estampe qu'il y a déposée ; voici donc sans entrer dans de trop minutieux détails, la façon dont il procédera à son classement.

Au point de vue du matériel, on aura un cartonnier *ouvert* divisé en deux parties égales par un montant vertical, se fermant de chaque côté par deux plates-bandes mobiles formant pilastre ; ce petit meuble mesurera $1^{m}50$ de hauteur, $1^{m}65$ de largeur et $0^{m}62$ de profondeur ; il contiendra de chaque côté 14 tablettes *horizontales* reposant sur crémaillères, ce qui permettra d'y loger 30 porte-

feuilles[1] ayant les dimensions suivantes : épaisseur du dos, $0^{m}08$, largeur, $0^{m}70$, et hauteur, $0^{m}57$; chaque carton pouvant contenir une centaine de pièces, deux de ces meubles abriteront donc dans un espace très restreint 6000 estampes, chiffre déjà fort respectable.

Les portefeuilles en carton épais et résistant, porteront collée au dos, sur une large étiquette, une lettre très visible accompagnée d'un numéro d'ordre $\frac{A}{1}$, $\frac{A}{2}$... $\frac{B}{1}$, $\frac{B}{2}$, $\frac{B}{3}$..., etc., etc.

Aussitôt qu'on viendra de se rendre acquéreur d'une estampe, on l'entrera dans la collection sous *deux fiches*[2] ; la première portera le *nom de l'artiste* et la *rubrique* de la pièce, la seconde la *rubrique* et le *nom de l'artiste.*

Vient-on d'acheter par exemple le 15 janvier 1903 *Frascati* de Debucourt, avant toutes lettres, pour 1200 francs, immédiatement on établira deux fiches ainsi libellées :

DEBUCOURT **Frascati** (F 196) *Avant toutes lettres* 15 Janvier 1903 B C M M **Carton** $\frac{D}{6}$	**FRASCATI** **Debucourt** — **Carton** $\frac{D}{6}$

que l'on placera l'une à la lettre *D*, l'autre à la lettre *F*. La capitale *F* suivie du numéro *196*, placés entre parenthèses, signifie que la pièce est cataloguée sous le numéro *196* dans la monographie de Debucourt

[1] Quelques portefeuilles supplémentaires seront nécessaires pour les rares pièces de formats exagérés et heureusement peu usités dans les gravures collectionnables.

[2] Nous recommandons d'une façon toute particulière la maison Georges Borgeaud, 41, rue des Saints-Pères, à Paris, qui a pris pour devise : *L'ordre et la lumière du travail ;* on trouvera là *absolument tout* ce qui concerne *le classement* et, entre autres, les précieuses fiches articulées mobiles, système F. Bonnange, ainsi que le petit meuble spécial au logement de ces fiches. Demander le catalogue général.

dressée par M. Fenaille et les lettres B C M M [1], le prix d'acquisition 1200 fr. Nous avons *deux fiches* parce qu'il peut arriver quelquefois que trahi par sa mémoire, on ne se souvienne que de la rubrique d'une pièce, et qu'on ait oublié le nom de l'auteur; comment par exemple, pourrions-nous retrouver *Frascati* s'il nous était demandé et que nous n'ayions plus présent à l'esprit qu'il était de Debucourt? On le voit donc pour parer à cet inconvénient la *seconde* fiche portant la rubrique est *indispensable;* pour les pièces *capitales* comme celle que nous venons de citer, elle peut sembler superflue, mais pour les autres moins connues et dont le nom de l'artiste peut échapper, nous estimons qu'on ne peut s'en passer.

DU MONTAGE

Toujours sur un bristol *double* à charnière de toile, c'est plus résistant, moins épais et moins coûteux que le papier de format double replié sur lui-même. Ce bristol doit avoir une certaine *rigidité*, afin que pris à la main il ne fléchisse pas lorsque pour examiner la gravure on l'éloigne ou on le rapproche de l'œil. Tous seront de mêmes dimensions bien d'équerre et formant par leur réunion comme les feuillets d'un album. Nous désapprouvons absolument la façon de procéder qui consiste à monter à *charnière* la pièce sur bristol *simple;* l'estampe ainsi fixée, n'est pas protégée, elle est *folle* pourrions-nous dire, l'ouverture ou la fermeture seule du portefeuille suffit pour la soulever et lui faire contracter des plis qui, avec certains papiers, se redressent difficilement. Les fumés de bois, par exemple, tirés sur papier *pelure* ne peuvent absolument pas supporter ce genre de monture.

Quant à l'ouverture ménagée dans le bristol pour laisser voir l'estampe, elle devra être assez large pour permettre bien entendu de voir toute la *partie gravée,* plus le texte imprimé qui pourrait se trouver dans la partie inférieure, telles que : lettre, dédicace, armoirie, etc., quant aux eaux-fortes contemporaines, dont la plupart pour ne pas dire toutes, n'ont pas de titre, nous laissons simplement 6 ou 7 millimètres de blanc autour du trait carré.

1 Comme il peut être quelquefois besoin de ne pas laisser connaître le prix à un marchand ou à un confrère, nous jugeons utile de l'inscrire à l'aide d'un jeu de lettres conventionnel, tel que celui-ci par exemple :

b	c	d	f	g	h	j	k	l	m
1	2	3	4	5	6	7	8	9	0

on comprendra que g h b g voudra dire 5615 francs, b c d 123, etc..., inutile d'ajouter que toute autre combinaison peut être choisie par le collectionneur et que nous ne présentons celle-ci qu'à titre de pure indication.

Nous reproduisons *ci-contre* une estampe toute *montée* sortant de notre portefeuille, *Kilgaren Castle*, la délicieuse eaux-forte de sir Seymour Haden ; la vue de cette pièce nous dispensera d'entrer dans de nouveaux détails, ceux-ci nous ayant déjà par trop absorbé. Le trait carré *renforcé* qui entoure notre pièce simule ici l'ouverture faite dans le bristol. Il est bien entendu que sur les montures comme sur les fiches *surtout*, on peut inscrire toutes mentions aidant à la reconstitution de l'état civil de la gravure, ceci est l'affaire du collectionneur ; ces notes auront l'avantage de pouvoir être utilisées lors de la rédaction du catalogue qu'on aurait à dresser en prévision d'une vente future.

Cabinets d'Estampes Français et Etrangers

Bibliothèque Nationale [1]	M. Henri Bouchot	Paris
Bibliothèque de l'Arsenal [2]	M. Gaston Schefer	—
Musée Carnavalet [3]	M. Georges Cain	—
Bibliothèque Nationale et spéciale des Beaux-Arts [4]	M. Marcheix	—
Chalcographie du Louvre, cour Visconti	M. Boucher	—
British Museum	M. Sidney Colvin	Londres
Fitzwilliam Museum	M. R. James	Cambridge
Oxford University-Bodleian library	M. A. Macdonald	Oxford
Kupferstich Kabinet der Kœnigl-Museen.	Dr F. Lippmann	Berlin
Kœnigl-Kupferstich Kabinet [5]	Prof. Dr Max Lehrs	Dresde
Kœnigl-Kupferstich Kabinet	Dr Wilhelm Schmidt	Munich
Kunsthalle Hamburger	Prof. Dr Lichtwark	Hambourg
Albertina	M. J. Schönbrunner	Vienne
K. K. Hofbibliothek	Dr Dörnhöffer	—
Rudolfinum	M. F. A. Borovski	Prague
Rijks Museum-Prenten Kabinet	M. J. Ph. van der Kellen	Amsterdam
Teyler Museum	M. H. Scholten	Harlem
Musée de Leyde	M. F. G. Waller	Leyde
Bibliothèque royale de Belgique	MM. E. Fétis et H. Hymans	Bruxelles
Musée Plantin [6]	M. Max Rooses	Anvers
L'Ermitage Impérial [7]	M. A. Somof	St-Pétersbourg

[1] Rue Richelieu, 58.

[2] Rue Sully, 1 et 3. — Environ 100000 estampes.

[3] Rue Sévigné, 23. — Environ 150000 estampes.

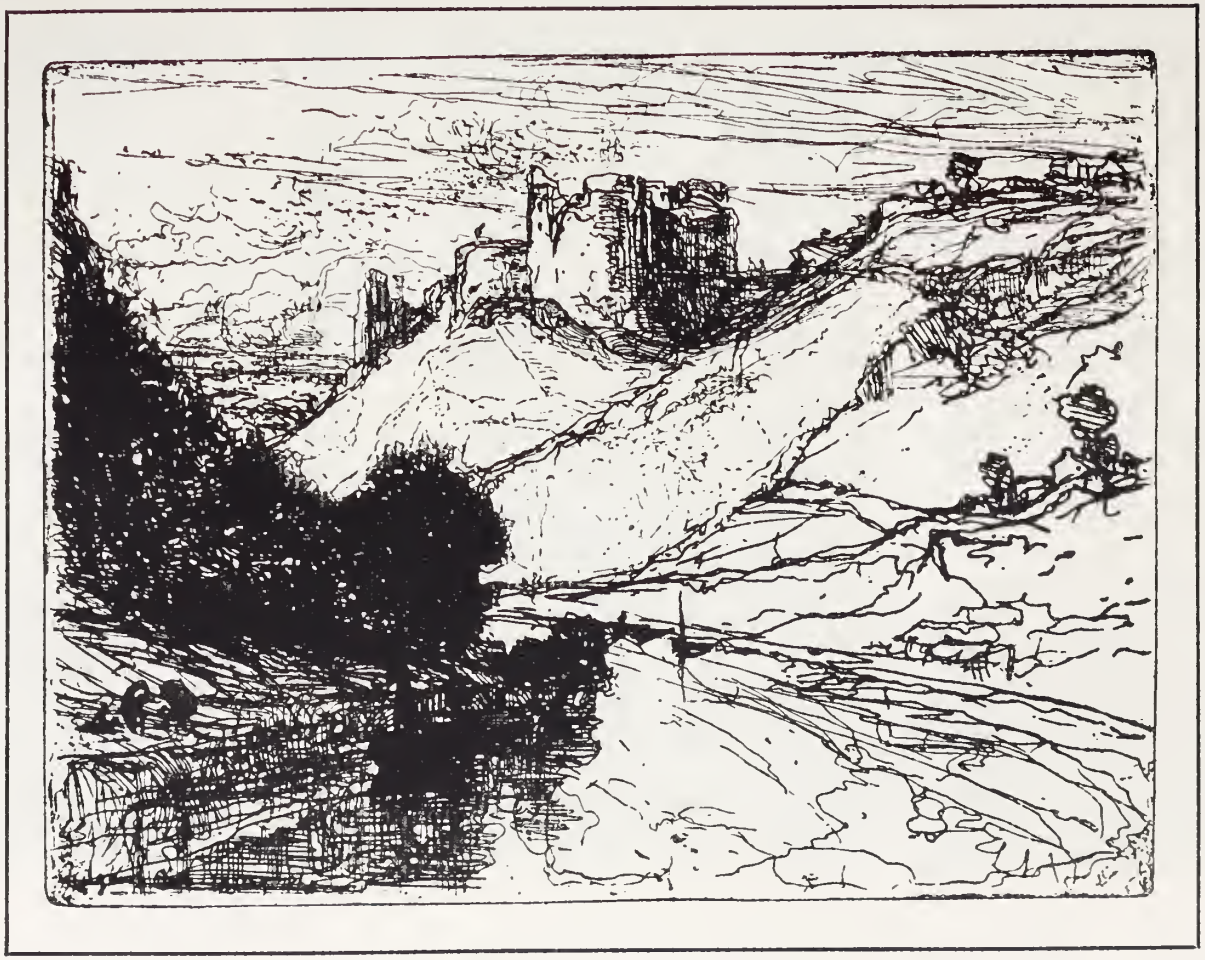
[4] Rue Bonaparte, 14. — M. Schseleher a légué à l'Ecole environ 6000 gravures; la bibliothèque en contient près de 100000.

[5] Possède près de 500000 estampes et dessins, dont une collection de *nielles* allemands *unique*.

[6] N'est pas à *proprement* parler un cabinet d'estampes, étant donné le *petit nombre* de pièces réunies. — La Bibliothèque Royale de Bruxelles en possède environ 90000.

[7] Environ 200000 pièces.

Kilgaren Castle, 1864 (Dr 58) — *1er état publié. Planche détruite*



Janvier 1889.

K. G.

Prindsens Palais [1]	M. V. Steffensen	Copenhague
Galleria Nazionale d'Arte antica e Gabinetto delle Stampe	M. le Prof. Adolfo Venturi	Rome
R. Calcographia	M. Tommasso di Lorenzo	—
Museo Nazionale	M. le Prof. Ettore Pais	Naples
Galleria e Museo Nazionale	M. le Prof. Enrico Ridolfi	Florence
Galleria degli Uffizi	M. Nerino Ferri	—
Bibliotheca Marucelliana	M. le chev. A. Bruschi	—
Bibliotheca Nazionale	M. le baron Potesta	—
Pinacoteca	M. le chev. A. Guadagnini	Bologne
Biblioteca Nazionale	M. le chev. Aloisi	Parme
R. Galleria e Medagliere Estense [2]	M. le Dr Ginlio Bariola	Modène
The New-York public Library	M. Frank Weitenkampf	New-York
Museum of Fine Arts [3]	M. Benj. Yves Gilman	Boston

Parmi les nombreux cabinets que nous venons d'énumérer, le *Département des Estampes* de la Bibliothèque Nationale arrive en toute première ligne, c'est le *plus riche dépôt* qui soit *au monde;* il y a là réuni près de *trois millions* d'estampes, dessins ou photographies.

Voici quelques notes très brèves [4] sur cet important établissement qui est, nous ne saurions trop le répéter, sans rival [5].

C'est en 1667 que remonte son origine, c'est-à-dire après que Colbert en eut constitué le premier fond par l'achat des 123000 pièces de la précieuse collection de Michel de Marolles, abbé de Villeloin. Ce dépôt s'augmenta rapidement, soit par des dons, soit par des achats, dont voici les principaux et les plus remarquables : Don des portraits de Nicolas Clément, environ 18000 pièces en 1712 — Acquisition du marquis de Beringhen, 90000 pièces, iconographie et

[1] Environ 80000 pièces, parmi lesquelles un œuvre de Durer particulièrement remarquable.

[2] Nous pouvons signaler encore les cabinets moins importants, croyons-nous, de : *R. Galleria di Torino* qui possède un œuvre remarquable de Raimondi; *Museo civico di Bassano* et enfin le *Museo Malaspina di Pavia.*

[3] Fondé en 1870.

[4] Nous recommandons très vivement aux amateurs les trois ouvrages suivants : *Le Département des Estampes à la Bibliothèque Nationale,* par le Ve Henri Delaborde. E. Plon et Cie, Paris, 1875 — *Le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale,* par Henri Bouchot. E. Dentu, Paris, 1895 — *Catalogue sommaire des gravures et lithographies composant la Réserve,* par François Courboin, 2 vol. Paris, G. Rapilly, 1900-1901; les *deux derniers* surtout sont les indispensables compagnons de ceux qui fréquentent notre *Département,* rédigés avec une haute et indiscutable autorité, ils viennent singulièrement faciliter la tâche du travailleur qui peut dès lors arriver à la Bibliothèque avec ses jalons tout plantés, ses grandes lignes tout établies, s'il a eu le soin de se procurer ces précieux auxiliaires. Aucun cabinet européen ne met en mains des chercheurs semblables instruments, aucun n'a eu le souci — que nous sachions du moins — de faire imprimer l'inventaire de ses richesses, nous devons donc être profondément reconnaissants à nos Conservateurs de nous être ainsi venus en aide, et nous croyons être ici l'écho fidèle de tous les collectionneurs en leur adressant nos remerciements les plus sincères et les plus sympathiques.

[5] Une seule ombre au tableau, *l'éclairage* y est absolument *déplorable,* l'hiver à 3 heures il y fait nuit. La médaille *sans revers* n'est point encore frappée....!!

histoire, 1731 — Don Lallemant de Bèze [1], topographie et portraits, 15000 pièces, 1753 — Acquisition à la vente P.-J. Mariette [2] de 12504 estampes en 1775 — Acquisition de 728 Rembrandt à la vente du peintre Peters en 1784 — Acquisition Vivant Denon, dont 1574 Callot en 1827 — Acquisition Laterrade, près de 20000 pièces sur la Révolution en 1845 et plus tard en 1863 nouvelle cession de 14000 autres pièces — Acquisition Debure, 65000 portraits en 1854 — Acquisition Achille Deveria, 113000 pièces très précieuses pour l'histoire de la lithographie, en 1858 — Donation Hennin [3], collection unique et sans prix de 14807 pièces très précieuses pour notre histoire nationale; on leur a conservé leur classement d'origine, en 1863 — Don A. Raffet fils, 3814 pièces de 1869 à 1891. Le cabinet s'enrichit encore par le *dépôt légal* qui astreint l'imprimeur à remettre deux exemplaires de toute planche gravée et imprimée en France; ce dépôt, on l'a fait observer bien des fois, est loin de rendre les service qu'on serait en droit d'en attendre.

Le classement se trouve réparti en 24 séries avec subdivisions numérotées, qui correspondent aux 24 lettres de l'alphabet. Les séries les plus intéressantes et les plus consultées par *le collectionneur d'estampes* sont les suivantes : E *graveurs de toutes les écoles* — N *les portraits* — O *costumes et mœurs* — puis viennent ensuite P^d^ *tournois, carrousels, entrées triomphales, sacres* — P^e^ *pompes funèbres, obsèques royales*, et enfin la série Y la *bibliographie*, c'est-à-dire la nomenclature de presque tous les ouvrages publiés sur les arts, c'est une inépuisable mine d'or pour le chercheur.

Ajoutons qu'en plus des ouvrages de MM. Bouchot et Courboin que nous venons de mentionner tout à l'heure, on a *sous la main* dans la salle de travail comme instruments complémentaires : 13 vol. *répertoires alphabétiques* — 3 vol. *dispositions méthodiques* plus un vol. de supplément, et enfin 2 vol. des pièces qui sont à *la Réserve*.

Veut-on par exemple se renseigner sur l'œuvre de *Grateloup*, on prend une fiche sur laquelle à la suite de son nom et de son adresse [4] on inscrit le nom de l'artiste que l'on fait précéder de la cote *Ef 31* sous laquelle il est mentionné au *répertoire alphabétique*, et l'on remet son bulletin à l'un des gardiens, ces derniers connaissent *admirable-*

[1] Le catalogue dressé par M. Flandrin, n'est pas encore publié.

[2] En 1825, croyons-nous, la Bibliothèque se rendit acquéreur à la vente François Regnault-Delalande, moyennant 700 francs, de neuf portefeuilles annotés par le célèbre collectionneur, portefeuilles dans lesquels Bartsch puisa de précieux renseignements pour l'établissement de son colossal ouvrage.

[3] Le catalogue en a été rédigé par feu M. G. Duplessis, il contient une table générale fort utile; 5 vol., 1877-1884.

[4] Quand on veut travailler aux *Estampes*, il faut avoir eu soin préalablement, lorsqu'on n'y est pas connu, de s'être fait délivrer *une carte* en s'adressant à l'Administration générale de la Bibliothèque et en précisant dans sa lettre de demande, la nature de ses recherches; un *étranger* doit joindre à sa requête une *constatation d'identité* établie par son *ambassade*.

ment leur département et la communication vous est faite séance tenante avec la plus intelligente célérité. Si, novice encore, on ne sait comment orienter ses recherches, on n'a qu'à s'adresser ou au conservateur ou à l'un des bibliothécaires, ces Messieurs mettront à votre disposition avec la plus exquise bonne grâce et leur expérience et leur savoir ; nous en avons maintes fois abusé, aussi nous permettront-ils de leur en témoigner à nouveau toute notre affectueuse gratitude et tout particulièrement à MM. Bouchot et Courboin qui nous ont été si précieux dans le travail que nous présentons au public aujourd'hui.

Les *reliures mobiles* en usage au Cabinet des Estampes ont été introduites par Achille Devéria qui était Conservateur vers le milieu du siècle dernier, elles sont particulièrement utiles pour faire rentrer dans leurs séries les pièces qui y manquaient au moment de leur formation.

A l'heure actuelle, le fonctionnement de notre célèbre *Département* [1] est assuré par un conservateur, six bibliothécaires et sous-bibliothécaires, deux surveillants-gardiens et trois relieurs.

Nous croyons intéressant de donner ici les noms des différents Conservateurs qui se sont succédés depuis l'origine jusqu'à ce jour :

1720-1722	La Hay	1795-1829	J. Adrien Joly fils
1723-1729	L'Advenant	1829-1839	Charles Thévenin
1731-1735	L'Abbé de Chancey	1839-1855	Jean Duchesne aîné
1735-1736	Ch. Antoine Coypel	1855-1857	Achille Devéria
1737-1750	Delacroix	1858-1886	Henri Delaborde
1750-1792	H. Adrien Joly	1886-1898	Georges Duplessis
1792-1795	M. H. Bounieu	1898	Henri Bouchot

Disons pour en terminer, qu'un *atelier de photographie* est mis à la disposition des personnes qui ont des estampes à faire reproduire et permettons-nous de leur indiquer comme photographe M. Sauvanaud, 45, rue Jacob, qui est presque de la maison.

Marchands d'Estampes Français et Etrangers

Alisié	176, rue de Rivoli	Paris
Bihn	68, rue Richelieu	—
Chausson	20, rue Le Peletier	—
Danlos	15, quai Voltaire	—
Dumont	27, rue Laffite	—

[1] Ouvert toute l'année — excepté pendant les 15 jours qui précèdent Pâques, c'est-à-dire du lundi de la Passion au mardi de Pâques — de 10 heures du matin à 4 heures de l'après-midi.

Dupont aîné	15, rue de Seine	Paris
Girard	9, quai Voltaire	—
Godefroy-Mayer	15, rue Pigalle	—
Gosselin	57, quai des Grands-Augustins	—
Hessèle	13, rue Laffitte	—
Kleinmann	8, rue de la Victoire	—
Mayer (Mme Salvator)	5, rue Laffitte	—
Meyer & J. Weil	43, rue Laffitte	—
Moline	22, rue Laffitte	—
Paulme	10, rue Chauchat	—
Pellet	51, rue Le Peletier	—
Pierrefort	12, rue Bonaparte	—
Rapilly [1]	9, quai Malaquais	—
Roblin	65, rue Saint-Lazare	—
Rousseau-Girard	1, quai Voltaire	—
Sagot (Edmond)	39 bis rue de Châteaudun	—
Sagot (Clovis)	46, rue Laffitte	—
Soccard	20, rue Drouot	—
Strölin	24, rue de la Rochefoucauld	—
Vollard	6, rue Laffitte	—
P. & D. Colnaghi & Co	13 & 14, Pall Mall East	Londres
R. Gutekunst	16, King street, St-James' square	—
Dunthorne	5, Vigo street	—
Urban Noseda	33, King street, St-James' square	—
Frank. T. Sabin	118, Shaftesbury Avenue	—
Obach & Co	168, New Bond street	—
James Rimel & Son	53, Shaftesbury Avenue	—
E. Parsons & Sons	45, Brompton Road	—
Artaria	I. Kohlmarkt, 9	Vienne
Wawra	I. Dorotheergasse, 14	—
Josef Pollak	II. Obere Donaustrasse, 37	—
S. Kende	I. Gluckgasse, 3	—
Gilhofer & Ranschburg	I. Bognergasse, 2	—
Amsler & Ruthardt — L. G. Meder Sr	Behrenstrasse, 29 a	Berlin
Albert Cohn	30 a Winterfeldtstrasse	—
H. Sagert	132, Leipzigerstrasse	—
H. G. Gutekunst & W. Gaiser	1 b Olgastrasse	Stuttgart
Alex. Danz	2, Gellerstrasse	Leipzig [2]
Oswald Weigel	1, Königstrasse	—
C. G. Bœrner	44, Nürnbergerstrasse	—
R. van Zahn & Emil Jaensch	10, Waiserhausstrasse	Dresde
Aumuller	42, Maximilianstrasse	Munich
G. Hess	27/1, Karlstrasse	—
J. Halle	3 a Ottostrasse	—
Hugo Helbing	21, Liebigstrasse	—
Jacques Rosenthal	10, Karlstrasse	—

[1] Possède *le plus riche* assortiment en *livres d'art* de Paris; nous en parlons avec connaissance de cause, car nous avons, pourrions-nous dire, mis *indécemment* à contribution son aimable propriétaire qui a été pour nous d'une complaisance qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer, aussi, lui adressons-nous l'expression de notre vive gratitude.

[2] Nous nous faisons un plaisir en même temps qu'un devoir de signaler aux amateurs de livres *traitant des arts*, les deux grandes librairies de cette ville: A. Twietmeyer, 16 Gellerstrasse et Karl W. Hiersemann, 2 Königstrasse. Ces maisons publient des catalogues.

Ludwig Rosenthal	16, Hildegardstrasse	Munich
Emil Hirsch	6, Karlstrasse	—
Prestel		Frankfort-sur-le-Mein
Frederik Muller & Cie — Mensing Sr	10, Doelenstraat	Amsterdam
R. W. P. de Vries	146, Singel	—
Van Stockum & fils	36, Ruitenhof	La Haye
Martinus Nijhoff	18, Nobelstraat	—
E. Deman	86a rue de la Montagne	Bruxelles
Dietrich & Co	52, Montagne de la Cour	—
Velten	Perspective de Newski	St-Pétersbourg
Skandinavisk Antiquariat	35, Bredgade	Copenhague
Frederick Keppel & Co [1]	20 East. 16 th street	New-York
H. Wunderlich & Co	220, Fifth Avenue	—
C. Klakner	7, West Twenty Eight street	—
W. Schauss & Co	204, Fifth Avenue	—
Bonaventure	6, West Thirty Third street	—
W. K. Vickery	236, Post street.	San-Francisco
Albert Roullier		Chicago

Imprimeurs en taille-douce et en lithographie

Ardail, Poreabœuf	187, rue Saint-Jacques	Paris
Delâtre	102, rue Lepic	—
Leroy	32, rue Boursault	—
Wittmann	10, rue de l'Abbaye	—
Belfond [2] — Imprimerie Engelmann	16, rue Nansouty	—
Duchatel — Imprimerie Minot	34, rue des Martyrs	—
Jules Chéret — Imprimerie Chaix	20, rue Bergère	—
Clot	33, rue du Cherche-Midi	—
Ducourtieux & Huillard, photo-graveurs	57, rue de Seine	—
Goulding	53, Shepherd's Bush road	London
Stengel & Co	Elisabethenstrasse	Berlin
Gustav Fischer	32, Wilhemstrasse	—
O. Felsing [3]	8, Schönebergerstrasse	—
Stengel & Co	Gabelsbergerstrasse	Dresde
A. Pisani	16, Mayerhofgasse	Vienne
Blechinger & Leykauf	16, Waisenhausgasse	—
S. Czeiger	43, Alleegasse	—
J. Löwy	15, Parkgasse	—

[1] A Londres 3, Duke Street, Adelphie — A Paris 27, quai de l'Horloge.

[2] Que les familiers appellent *Henry* dans l'intimité. Les imprimeries Engelmann, Minot, Chaix et Clot sont des imprimeries lithographiques. Nous n'avons mentionné ici que les principaux établissements auxquels s'adressent les *peintres-graveurs* pour le tirage de leurs planches, cuivres ou pierres.

[3] C'est l'imprimeur de la Cour.

K. K. Hof & Staats Druckerei [1]	16, Rennweg	Vienne
Rœloffzen, Hübner & Van Sauten		Amsterdam
L. Van Leer & Cº		—
Kinnel & Voigt	Canal street	New-York

Commissaires-Priseurs

Paul Chevallier	10, rue Grange-Batelière	Paris
Maurice Delestre	5, rue Saint-Georges	—
Christie Manson & Woods	8, King Street St-James' square	London
Sotheby, Wilkinson & Hodge	13, Wellington Street, Strand	—
Bangs & Cº	93, Fifth Avenue	New-York

Il n'y a qu'en Angleterre et en France où le commissaire-priseur intervient dans les ventes publiques. En Angleterre, il agit seul ; chez nous, il est toujours doublé d'un *expert* qui est la plupart du temps un marchand d'estampes [2] ; en Allemagne, c'est l'expert seul qui vend sans le concours de cet officier ministériel.

En France, les acquéreurs ont à payer en sus du prix d'adjudication, 10 °/₀ ; en Allemagne, 5 °/₀ ; en Angleterre, rien.

Les commissaires-priseurs sont très nombreux à Paris et à Londres, et nous n'avons nommé ici que les seules grandes charges s'occupant spécialement des estampes [3].

La question de la confection des catalogues est une grosse affaire, très délicate, très épineuse ; le rédacteur n'ayant pas toujours ses coudées franches, en ce sens qu'il est talonné par le vendeur — qui est très porté à faire annoncer que tous ses poulets sont chapons — et par sa conscience d'expert avec laquelle il ne peut, ni ne doit transiger.

Il faudra donc se défier un peu des désignations indiquées, et quand on lira *belle* épreuve, *bonne* épreuve, se bien persuader que c'est une méchante épreuve *courante* et tout ce qu'il y a *de plus ordinaire*. Ce ne sera donc *vraisemblablement* que lorsque les qualificatifs

[1] Imprimeurs de la Cour et de l'Etat.

[2] Pas toujours cependant, car depuis deux ou trois ans, certaines ventes sont faites par M. Loys Delteil, qui n'est qu'artiste-graveur, 22 rue des Bons-Enfants.

[3] Ce qui ne veut pas dire que toutes autres ventes leur soient interdites. M. Paul Chevallier, au contraire, a le monopole, pourrait-on dire, de toutes les grandes ventes *sensationnelles* du jour : tableaux, objets d'art, ameublements, etc., etc., il vient de donner tout dernièrement encore un magistral coup de marteau dans la colossale vente de Mme C. Lelong, dont les six premières vacations ont produit 9.139.409 francs. M. Chevallier est un galant homme dans l'acception la plus délicate du mot, qui sait avec une courtoisie sans égale faciliter la tâche au travailleur, aussi, l'en remercions-nous cordialement ici ainsi que son charmant confrère Maurice Delestre.

très belle, admirable, superbe épreuve seront employés, qu'on sera en droit de croire que ces mots sont *sincères* et ont la valeur qui doit leur être réellement attribuée.

Nous avouons éprouver quelque faible pour la façon dont sont rédigés les catalogues français et allemands, tous deux donnent au moins des détails extrêmement précieux pour le provincial ou l'étranger qui n'ayant pas le loisir d'examiner les portefeuilles ou d'assister à la vente, peut alors sur ces bases en écrire à son marchand et donner avec connaissance de cause une commission en rapport avec la valeur de l'objet décrit.

Nous nous plaisons à reconnaître la sincérité avec laquelle sont dressés ceux de MM. Danlos, Gutekunst & Gaiser, Amsler & Ruthardt, Artaria et Halle [1], Sagot, Dumont et Rapilly, pour ne citer que ceux les plus répandus et que nous connaissons le mieux.

Souvent les catalogues des grandes ventes d'Allemagne sont *illustrés*, en France, très rarement, et en Angleterre, jamais. Les Allemands ont la très bonne coutume de mettre en *italique gras* les remarques d'états ou de conditions exceptionnels faites sur la pièce annoncée, afin d'attirer l'attention de l'amateur sur ces *particularités;* les Anglais, au contraire, mettent en *grandes capitales* la rubrique des estampes les plus remarquables de la collection, puis généralement ils mentionnent l'état, mais la condition pour ainsi dire jamais ; on le voit, c'est d'une sécheresse d'indication vraiment désespérante de laconisme. On ne se douterait guère quand on a dans les mains les catalogues d'apparence si modeste des ventes Holford et Blyth [2] par exemple, que celles-ci ont produit la première £ 28119 [3], et la seconde £ 21717 [4].

Ceux qui ne sont pas initiés aux ventes s'étonnent souvent de voir qu'on ne suit pas toujours l'ordre des numéros du catalogue, la raison est tout simplement qu'on cherche à vendre les gros morceaux quand l'adjudication bat son plein vers les 3 ou 4 h. [5], c'est-à-dire au moment où les gros amateurs se trouvent réunis et commencent à s'échauffer, on essaie aussi autant que possible de varier les œuvres vendues, pour tenir toujours le public en haleine et éviter de le fatiguer par une suite souvent monotone d'un Maître peu ou point intéressant.

[1] Ce dernier s'occupe plus spécialement du XVIII' siècle qui devient très en faveur en Allemagne.

[2] Pour celle-ci — une des plus grosses ventes de ces dernières années — on avait *négligé* la mise en vedette des pièces les plus importantes, en ne les inscrivant même pas en grandes capitales.

[3] C'est-à-dire 702975 francs.

[4] C'est-à-dire 542925 francs.

[5] En Allemagne les ventes commencent le matin à 9 heures et demie pour reprendre à 3 heures de l'après-midi.

Les grandes ventes publiques ont lieu généralement à Paris, Londres, Berlin, Munich, Vienne et Stuttgart; chaque année M. Wilhem Gaiser, le très aimable et très érudit associé de H.-G. Gutekunst en fait une en mai dans cette dernière ville, mais avant l'adjudication il prend la peine de passer par Paris, Londres, Vienne, Berlin et Dresde pour communiquer aux amateurs et aux marchands les plus belles pièces de son portefeuille.

A l'heure présente, il ne reste plus rien des grandes collections [1] formées depuis ces 50 ou 60 dernières années, l'énorme plus value pour les pièces belles et rares a été telle, que presque tous les amateurs ont voulu en profiter et se sont empressés de réaliser.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant ci-dessous une liste des ventes publiques de leur origine à nos jours. Nous l'avons établie à double entrée — ordre chronologique et alphabétique — afin de faciliter leurs recherches.

Aperçu des Ventes d'Estampes Françaises et Etrangères les plus remarquables [2]

ORDRE CHRONOLOGIQUE

1666 Marolles [3] (abbé de).
1734 Six (W.).
1739 Hermann.
1739 Mortemart (duc de).
1752 Chubéré.
1753 Sloan [4] (Hans).
1754 Tonnemann.
1755 Chabannes (comte de).
1755 Burgy [5] (A. de).
1756 Fleury (abbé de).
1757 Heinecken.
1757 Virtue (G.).
1758 Christ.
1758 Basan.
1759 Le Prince.
1760 Pond (A.).
1760 Astley (sir Jacob).
1761 Huquier.
1765 Walraven.
1766 Quarré de Quintin.
1766 Héricourt (d').
1768 Chiquet de Champrenard.
1769 Roussel.

[1] Nous devons cependant signaler celle, très remarquable, conservée par M. Franc° di F° Basilio, de Trieste; elle se compose d'environ 4000 pièces des écoles italienne et française.

[2] Toutes les ventes énumérées ci-dessus sont loin d'avoir la même importance, il en est même un certain nombre qui, fort modestes dans leur ensemble, ne doivent d'être mentionnées ici qu'à cause de quelques pièces rares ou hors ligne qui s'y étaient égarées.

[3] Cette collection *admirable* acquise par Louis XIV, pour 26000 livres, sous le ministère Colbert, constitua le premier fond du *Département des Estampes*. Il y avait là 123000 pièces contenues dans 400 grands volumes et 120 petits, parmi lesquelles 17300 portraits, 3150 images de la Vierge, 224 Rembrandt, portraits et *caprices fort curieux*, disait le collectionneur qui avait consacré quarante ans à réunir ces merveilles.

[4] Collection acquise par *The British Museum* qui fut également le premier fond de cet important dépôt.

[5] Réunion de Rembrandt remarquables, commencés à recueillir en 1728.

1770 Grosc.
1770 Legendre.
1771 Audran.
1772 Surugue.
1773 Hooghe.
1773 Tournier.
1773 Gravelot.
1773 Crozat.
1773 West (J.).
1773 Clairon (Mlle).
1774 Van der Dussen.
1774 Damery (de).
1774 Lallemant de Betz.
1775 Marietta [1].
1776 Neyman.
1777 Crébillon.
1777 Delorme.
1778 Servat.
1778 Ysidore.
1779 Marcus.
1779 Dargenville.
1779 Peters.
1780 Buldet.
1780 Chardin.
1780 Moitte.
1781 Vivarès.
1781 Paar (prince) [2].
1783 Lebas.
1784 Watson.
1784 Carter.
1785 Portland (Dchesse de).
1786 Blackburn.
1786 Watelet.
1787 Steenberghen.
1788 Stephens.
1789 Allen Barnard.
1790 Van Hustenbout.
1792 Flippart.
1792 Longueil.
1794 Chancy.
1794 Brandes.
1794 Marmol [3] (Del).
1795 Morel de Vindé.
1797 Hall Baillie.
1798 Barnard (John).
1798 Cancel Montfirmin.
1798 Danser Nijmann [4].
1798 Basan.
1799 Sandby.
1799 Cracherode [5].
1799 Stern Tighe.
1800 Donegal.
1800 Musgrave.
1800 Mayer.
1800 Daulby.
1800 Palmer (W.).
1800 Purling.
1800 Murray.
1801 Valois (de).
1802 Tyssen (S.).
1802 Coehorn.
1803 Alibert.
1804 Boulle.
1804 Grawe.
1805 Van Leyden.
1805 Winckler.
1806 Dighton.
1807 Detienne.
1808 Lake.
1808 Saint-Aubin (A. de).
1808 King (E.).
1809 Hibbert.
1809 Dowdeswell.
1810 Dodd.
1810 Gulston.
1810 Fonnereau.
1810 Ploos Van Amstel.
1810 Mangin.
1811 Sylvestre.
1811 Marcenay de Guy.
1812 Salé.
1813 Richardson.
1814 R. Delaunay.
1815 Tresca.
1815 Stern Tighe.
1815 Brydges.
1816 Paignon Dijonval [6]
1816 Roscoe.
1817 Logette.
1817 Boulle.
1817 Rigal [7]
1818 Boydell.
1818 Townley.
1818 Ibbot (H.).
1819 Blaisot.
1819 Thane.
1819 Bindley.
1820 Potowski (comte de).
1821 Durand [8] (Edme).
1821 Hunin.
1822 Volpato et Morghen.
1822 Massard.
1822 Bervic.
1823 Fries (comte de)
1823 Despereux.
1824 Mark Sykes.
1825 Wilkins.
1825 Karcher.

[1] Qualité d'épreuves exceptionnelle, la vente commencée le 15 novembre 1775 ne se termina que le 30 janvier 1776, elle produisit 288500 livres.

[2] Vendu sous le nom de Thomas de Pange dit, croyons-nous, le catalogue Durazzo.

[3] Beaucoup de Rubens et de Van Dyck.

[4] Œuvre complet de Van Ostade actuellement au Musée Teyler, à Harlem,

[5] Légué au *British Museum.*

[6] Achetée en bloc 120000 francs par Woodburn qui revendit les belles pièces au duc de Buckingham.

[7] La vente de cette collection exerça une grande influence sur les amateurs de l'époque et en fit éclore de nouveaux.

[8] Cette vente fut interrompue, les enchères ne donnant pas satisfaction, le reste passa à l'étranger.

1825 Wlassof.
1826 Vivant Denon [1].
1826 Robert Dumesnil [2].
1826 Bath (marquise de)
1828 Townley (John).
1829 Van Puten.
1830 Revil [3].
1832 Moeneh.
1832 Maron.
1832 Crochard.
1833 Einsiedel de Reibersdore.
1833 Druon.
1834 Buckingham (duc de)
1835 Pole Carew.
1835 Laurent (A.).
1836 Poggi.
1836 Durand (Edme).
1836 Menars.
1837 Cicognara (comte)
1837 Ottley.
1838 Pierri Benard.
1838 Revil.
1838 Wilson [4].
1839 Rivoli (duc de).
1839 Es. . . (prince d').
1840 Esdaile.
1841 Boutourlin (comte de)
1841 Knight.
1842 Weigel.
1842 Walpole (H.).
1843 Petzold.
1843 Seitivaux [5].
1844 Soleinne.
1844 Claussin.
1844 Ackermann.
1844 Debois.
1845 Delleeq.
1845 Weigel.
1845 Clément père.
1845 Boucher de Crèvecœur.
1845 Stanley (H. P.).
1846 Van Hulthem.
1846 Magnancourt (cte de)
1846 Dubois.
1846 Thane.
1846 Charlet.
1847 Verstolk de Soelen [6].
1848 Villenave,
1849 Smith (W. & G.).
1849 Lesueur.
1849 Deflorenne.
1849 Stowe.
1850 Cabre (baron de).
1850 Pissaref.
1850 Klewitz.
1850 Hawkins.
1851 Maberley.
1851 Otto.
1852 Weber [7] (H.).
1852 Delessert.
1852 Trémant (baron de).
1853 Thorel.
1853 Masquelier.
1854 Paar (prince).
1854 Bammeville (de).
1854 Bertin.
1854 Woodburn (S.).
1854 Buré [8] (de).
1855 Van den Zande.
1855 Maurel.
1855 Véze [9] (baron de).
1855 Duchesne aîné.
1856 S (Delbergue Cormont)
1856 Saint-Aubyn (Lady).
1856 His de la Salle.
1856 Weber.
1857 Villars (de).
1857 Lacombe.
1857 Busche.
1857 Combrouse.
1857 Harford.
1857 Thibaudeau (comte).
1858 Laterrade.
1858 Henneville.
1858 Forster.
1858 Martelli.
1858 Bliss (Ph.).
1858 Wellesley.
1858 Norblin (E.).
1859 Tealdo.
1859 David.
1859 Szwykowski.

[1] Directeur des Musées Impériaux; une partie de cette collection fut vendue en 1827 pour 300000 francs, Woodburn acheta les Rembrandt 40000; cette collection avait été formée par Zoomer, ami du fils de l'artiste, elle passa à Zani qui la céda à Denon en 1791.

[2] Il y eut 25 ventes, tant à Londres qu'à Paris, elles commencèrent le 30 janvier 1826 et finirent en mars 1864. La collection complète de ces catalogues est *rarissime*.

[3] Achetée à l'amiable par Pieri Benard 70000 francs.

[4] Tous les beaux Rembrandt passèrent chez le duc de Buccleuch.

[5] Les héritiers vendirent cette collection 36000 francs au marchand Villedieu; les pièces capitales furent acquises par Debois.

[6] Admirable collection, peut-être *la plus belle* qui ait jamais existe au point de vue de la rareté et de la qualité des épreuves qui provenaient toutes des collections européennes les plus renommées telles que : Houbraken, Mariette, Barnard, Vivant-Denon, de Fries, Pole Carew, Buckingham, R. Dumesnil, Wilson, etc... Jean Gisbert baron Verstolk, de Soelen, était ministre d'Etat. Les trois ventes eurent lieu à Amsterdam en 1847 et 1851, les Durer et les Rembrandt étaient surtout d'une incomparable beauté, l'œuvre de ce dernier comportait 815 pièces.

[7] Marchand à Bonn.

[8] Réunion de 65000 portraits.

[9] C'est la première vente publique *exclusivement* composée de XVIIIe siècle.

1859 Leblond.
1859 Férol.
1859 Mayor.
1859 Laterrade.
1859 Defer.
1859 Villot.
1860 Drugulin.
1860 Raffet.
1860 Le Blanc (Ch.).
1860 Tiffin.
1860 Gervaise.
1860 Johnson.
1861 Lajariette.
1861 Smith (G.).
1861 Searisbrick.
1861 Naumann.
1861 Gildemeester.
1861 Sotzmann.
1861 Arozarena.
1861 Rietschel.
1861 Soleirol.
1861 Parguez.
1861 Grevedon.
1861 Vans Os.
1861 Filipi.
1861 Dreux.
1862 Hawtrey.
1862 Jourdan.
1862 Boulanger.
1862 Simon.
1862 Poggioli.
1862 Clark (D. R.).
1862 Archintoff.
1863 De la Combe (colonel).
1863 P. D. de Lyon [1]
1863 Ramberg.
1864 Aussant.
1864 Daniel (G.).
1864 Raifé.
1864 Delacroix (E.).
1864 Villestreux (de la).
1864 Marshall.
1864 Bruynincky.
1865 Desperet.
1865 Corneillan (de).
1865 Camberlyn.
1866 Wellesley (Révd).
1866 Kat (de).
1866 Puttick.
1866 Leblanc.
1866 Dubois.
1866 Oudet.
1866 Drugulin.
1867 Davalet.
1867 Posony [2] (A.).
1867 Pelletier.
1867 Harrack (comte).
1867 Price.
1868 Capé.
1868 Van der Helle.
1868 Marochetti (baron).
1868 Hippisley.
1868 Langlais.
1868 Puibusque (Mme) [3].
1868 Slade [4] (Félix).
1868 Palmer.
1869 Alferoff.
1869 Lefort.
1869 Blakhuysen.
1869 Le Cauchois-Féraud.
1870 Hourlier.
1870 Dupper.
1870 Brentano-Birkenstock (Mme).
1871 Santarelli.
1871 Dromont.
1871 Keller.
1872 Weigel.
1872 Tougard.
1872 Gihaut.
1872 Buignet.
1872 Villestreux (de la).
1872 Persigny (duc de)
1872 Durazzo.
1872 Mecklemburg (Bon de)
1872 Soleil.
1872 Rochoux.
1873 Morel de Vindé.
1873 Forget.
1873 Niel.
1873 Jefferys.
1873 Gigoux.
1873 Howard.
1873 Palla.
1875 Galichon (E.).
1875 Villot.
1875 Paillet.
1875 Kalle.
1875 Guichardot.
1875 Gouverneur [5].
1876 Herzog.
1876 Combes.
1876 Burty [6].
1876 Liphart.
1876 Hume.
1876 Rose (J. A.).
1877 Sensier (A.).
1877 Behague.
1877 Heimsoeth.
1877 Martin (E.).
1877 Biberstein.
1877 Didot.
1878 Danby-Seymour.
1878 Roth.

[1] C'est, croit-on, Pierre Defer.

[2] Réunion de Durer exceptionnelle.

[3] Cette collection de gravures *historiques*, dont le catalogue fut dressé en 1866, se composait de 2275 pièces concernant presque exclusivement l'histoire d'Angleterre, elle fut achetée aux héritiers par Danlos et Delisle en 1867. Ils la revendirent dans son entier à Mme Noseda, marchande de Londres, qui, à son tour, en fit une vente publique en avril 1868 par le ministère de Sotheby et Cie.

[4] Donné au *British Museum*.

[5] Valet de chambre de Monseigneur le duc d'Aumale.

[6] Vendue à Londres comme celle de 1878.

1878 Burty.
1878 Rignon.
1879 Michel.
1879 Meaume.
1879 Drugulin.
1879 Knowles.
1879 Garnier.
1879 Sicurin [1].
1879 Bonnomet de Vedreuil.
1879 Wolff.
1879 Ensenberg.
1879 Laperlier.
1879 Cannenburg (de).
1880 Schloesser.
1880 Walferdin.
1880 Mahérault.
1880 Roth.
1880 Wasset.
1880 Michelot.
1881 Jacquemart.
1881 Berthier (comte).
1881 Loftie.
1881 Mailand.
1881 Rivet de Malval.
1881 Saint-Geniès.
1881 Michelot.
1881 Lobanow Rostowski.
1881 Muhlbacher.
1881 Sackville Balle.
1881 Viollet le Duc.
1881 His de la Salle.
1882 Beresof.
1882 Dubois du Bais.
1882 Kaminski.
1882 Lefilleul.
1882 Martineau des Chesnals
1882 Corneillan (de).
1882 Beckford.
1882 Oppermann.
1883 Tesseire.
1883 Wibiral [2] (docteur).
1883 Griffiths.
1883 Labanoff (prince).
1884 Clément de Ris.
1884 Dent.
1884 Geller.
1884 Fountaine.
1884 Monnerot.
1884 Vignères [3].
1885 Lihatchef.
1885 Chency (Ed.).
1885 Beurnonville (B^on de)
1885 Béraudière (Cte de la)
1885 Hocquart de Turtot (Cte)
1885 Lehmann.
1885 Hebich [4].
1885 Vico.
1886 Verloren van Themaat.
1886 Cuzcko.
1886 Loizelet (Mme).
1886 Biegeleben.
1886 Adington.
1886 Retberg.
1887-88 Chaloner Smith.
1887 Conches (de).
1887 Allemand.
1887 Meaume.
1887 Malinet.
1887 Wilson (J. W.).
1887 Lalanne.
1887 Martin.
1887 Jacquinot.
1887 Aubin.
1887 Buccleuch (duc de).
1888 Roth.
1888 Bonnardot.
1888 Marcelin.
1888 F. G.
1888 Glairon.
1889 Webster.
1889 Berend.
1889 Decloux.
1889 Hedouin.
1889 Klinkosch.
1890 Piot (E.).
1890 Blaisot (Mlle).
1890 Destailleur.
1890 Marquis [5].
1890 Gardien.
1891 Moignon.
1891 Haden (Seymour).
1891 Burty.
1891 Bayard.
1891 Kinnen.
1891 Champfleury.
1891 Bérard.
1891 Salicis (de).
1892 Hulot.
1892 Fisher.
1892 Wogram.
1892 Belenet.
1892 Bardin.
1892 Hutchinson (J. H.).
1892 Baudet.
1892 James.
1892 Drake.
1892 Michel.
1893 Ferdinand (le Roi).
1893 Aylesford.
1893 M. P.
1893 Gouzien.
1893 Holford [6].
1893 W. H.
1893 Geoffroy Dechaume.

[1] Composée exclusivement de vignettes.

[2] Exclusivement de Van Dyck.

[3] Le marchand d'estampes ; il y eut 37 ventes consécutives qui commencèrent le 3 novembre 1884 pour ne se terminer que le 13 juin 1889.

[4] Le catalogue ne mentionnait pas ce nom, et désignait le vendeur comme *un amateur Hambourgeois bien connu ;* il y avait de fort beaux Durer.

[5] Ce n'était pas une vente d'estampes, mais il s'y trouvait une suite *hors ligne* du *Monument du Costume* de Moreau et de Freudeberg, c'est à ce titre que nous avons cru devoir la mentionner.

[6] Cette collection, absolument *hors ligne*, est la plus remarquable de celles passées en ventes publiques depuis 10 ans; les 144 Rembrandt firent à eux seuls 450000 francs, et les 689 numéros du catalogue produisirent 702975 francs ! !

1894 Bouvenne.
1894 Stogdon (J. C.).
1894 G. (de).
1894 Bérard.
1895 Destaillcur.
1895 Galichon (L.).
1895 Ducoin.
1895 Hamerton.
1895 Angiolini [1].
1895 Malcolm [2].
1895 Huth.
1895 Shearwood.
1895 Bird.
1896 Artaria.
1896 Holtzer.
1896 Parr (prince).
1896 Pavie.
1896 Gentien.
1896 Cuzcko.
1896 Cope.
1896 Hollandt.
1897 Goncourt.
1897 Tricou.
1897 Bouillon.
1897 Piat.
1897 Pichon (baron).
1898 Courtry.
1898 Michelin.
1898 Casimir Périer.
1898 Conquet.
1898 Straeter.
1898 Whitehead.
1898 Sallet (de).
1898 Greppe.
1899 Mène.
1899 Lebrun.
1899 Ligaud.
1899 Bättig.
1899 Pommer-Esche.
1899 V***.
1900 Cornill d'Orville.
1900 Heredia.
1901 Edgcumbe.
1901 Riggall.
1901 Defer-Dumesnil.
1901 Esterhazy (comte).
1901 Lacroix.
1901 Fordham.
1901 Blyth.
1901 Reiss.
1901 Sligo.
1901 Bonfield (G. R.).
1901 Hansen.
1901 Rosenberg.
1901 Normanton.
1901 Clark.
1901 Schultze.
1901 French.
1901 Runnenberg-Detmold.
1901 Pochet.
1902 Pochet.
1902 Jourdier & Kinnen.
1902 Zilcken.
1902 Patelier.
1902 Mallet.
1902 Dreux (H.).
1902 Lee Warner.
1902 H. G.
1902 F. de L... (baron).
1902 Waldburg - Wolfegg (prince).
1902 Beaufoy (B. H.).
1902 Stern (J.).
1902 Saye (E. G.).
1902 Tollemache.
1902 Arenberg (duc d').
1903 H. L. N.
1903 Lelong (Mme).
1903 Tscharner [3] (de).
1903 H. L. N. [4].
1903 Roux (L.).
1903 Tissot.

ORDRE ALPHABÉTIQUE [5]

Ackermann	1844	* Angiolini	1895	* Aubin	1887
Adington	1866	Archintoff	1862	Audran	1771
* Alferoff	1869	Arenberg (duc d')	1902	Aussant	1864
Alibert	1803	* Arozarena	1861	* Aylesford	1893
Allemand	1887	* Artaria	1896		
Allen Barnard	1789	Astley	1760		

[1] Collection extrêmement remarquable dans laquelle des éléments étrangers furent néanmoins introduits, entre autres les admirables niellés de Grandi.

[2] Collection acquise par le *British Museum* moyennant 625000 francs.

[3] Exclusivement composée de Rembrandt.

[4] C'est la vente de Mme Leroy.

[5] Nous avons fait précéder d'un *astérique* toutes les ventes les plus remarquables.

Bammeville (de) 1854
Bardin 1892
* Barnard (J.) 1798
Basan 1758
Basan 1798
Bath (marquise de) 1826
Bättig 1899
Baudet 1892
* Bayard 1891
Beaufoy 1902
* Beckford 1882
* Behague 1877
Belenet (comte de) 1892
Bérard (E.) 1891
Bérard (Ch.) 1894
* Béraudière (Cte de la) 1885
Bérend 1889
Beresof 1882
Berthier (comte) 1881
* Bertin 1854
Bervic 1822
* Beurnonville (Bon de) 1885
Biberstein 1877
Biegeleben 1886
Bindley 1819
Bird 1895
* Blackburn 1786
Blaisot 1819
Blaisot (Mlle) 1890
Bliss 1858
* Blyth 1901
* Blokhuysen 1869
Bonfield 1901
Bonnardot 1888
Bonnomet de Vedreuil 1879
Boucher de Crèvecœur 1845
Bouillon (J.) 1897
Boulanger 1862
Boulle 1804
Boulle 1817
Boutourlin (Cte de) 1841
Bouvenne 1894
Boydell 1818
Brandes 1794
* Brentano - Birkenstock (Mme) 1870
Bruynincki 1864
Brydges 1815
* Buccleuch (duc de) 1887
* Buckingham (duc de) 1834
Buignet 1872
Buldet 1780
Bure (de) 1854
* Burgy (A. de) 1755
* Burty 1876
* Burty 1878
* Burty 1891
Busche 1857

Cabre 1850
* Camberlyn 1865
Cancel Montfirmin 1798
Cannenburg (de) 1879
* Capé 1868
Carter 1784
Casimir Périer 1898
Chabannes (Cte de) 1755
* Chaloner Smith 1887-1888
Champfleury 1891
Channey 1794
Chardin 1780
Charlet 1845
Cheney 1885
Chiquet de Champrenard 1768
Christ 1758
Chubéré 1752
* Cicognara (comte) 1837
Clairon (Mlle) 1773
Clark 1862
Clark 1901
* Claussin 1844
Clément de Ris 1884
Clément père 1845
Cochorn 1802
* Cope 1896
Combes 1876
Combrouse 1857
Conches (de) 1887
Conquet 1898
Corneillan (de) 1865
Corneillan (de) 1882
* Cornill d'Orville 1900
Courtry 1898
* Cracherode 1799
Crébillon 1777
Crochard 1832
Crozat 1773
Cuzcko 1886
Cuzcko 1896

Damery (de) 1774
* Danby Seymour 1878
Daniel 1864
* Danser Nijmann 1798
Dargenville 1779
* Daulby 1800
Davalet 1867
David 1859
* Debois 1844
* Decloux 1889
Defer 1859
* Defer Dumesnil 1901
Deflorenne 1849
* De la Combe (colonel) 1863
* Delacroix (E.) 1864
Delaunay (R.) 1814
Delbecq 1845
Delessert 1852
Delorme 1777
* Dent 1884
Desperet 1865
Despereux 1823
* Destailleur 1890
* Destailleur 1895
Detienne 1807
* Didot 1877
Dighton 1806
Dodd 1810
Donegal 1800
Dowsdeswell 1809
* Drake 1892
Dreux 1861
Dreux 1902
Dromont 1871
Drugulin 1860
Drugulin 1866
Drugulin 1879
Druon 1833
* Dubois 1846
Dubois 1866
* Dubois du Bais 1882
* Duchesne aîné 1855
Ducoin 1895
Dupper 1860
* Durand (Edme) 1820
* Durand (Edme) 1836
* Durazzo 1872

* Edgeumbe	1901
Einsiedel de Reibersdorf	1833
Ensenberg	1879
Es... (prince d')	1839
* Esdaile	1840
Esterhazy (comte d')	1901
Ferdinand (Roi de Portugal)	1893
Férol	1859
* F. de L... (Bon)	1902
F. G.	1888
Filipi	1861
* Fisher [1]	1892
Fleury (abbé de)	1756
Flippart	1792
Fonnereau	1810
Fordham	1901
Forget	1873
Forster	1858
Fountaine	1884
French	1901
Fries (comte de) [2]	1823
G*** (de)	1894
* Galichon (E.)	1875
Galichon (L.)	1895
Gardien	1890
Garnier	1879
Geller	1884
* Gentien	1896
* Geoffroy-Dechaume	1893
Gervaise	1860
Gigoux	1873
Gihaut	1872
Gildemeester	1861
Glairon	1888
Gravelot	1773
Grawe	1804
Greppe	1898
Grevedon	1861
* Griffiths	1883
* Goncourt	1897
Gouverneur	1875
Gouzien	1893
Grose	1770
* Guichardot	1875
* Gulston	1810
* Guyot de Villeneuve [3]	1900
* Haden (Seymour)	1891
Hall Baillie	1797
* Hamerton	1895
Hansen	1901
Harford	1857
* Harrack (comte)	1867
* Hawkins	1850
Hautrey	1862
* Hebich	1885
Hedouin	1889
Heimsoeth	1877
* Heinecken	1757
Henneville	1858
Heredia	1900
Héricourt (d')	1766
Hermann	1739
* Herzog	1876
* Hibbert	1809
Hippisley	1868
* His de la Salle	1856
His de la Salle	1881
H. G.	1902
H. L. N.	1903
* Hocquart de Turtot (comte)	1885
* Holford	1893
Hollandt	1896
Holtzer	1896
Hooghe	1773
Hourlier	1870
* Howard	1873
* Hulot	1892
* Hume	1876
Hunin	1821
Huquier	1761
Hutchinson	1892
Huth	1895
Ibbot	1818
Jacquemart	1881
Jacquinot	1887
James	1892
Jefferys	1873
Johnson	1860
Jourdan	1862
* Jourdier & Kinnen	1902
* Kalle	1875
* Kaminski	1882
Karcher	1825
* Kat (de)	1866
* Keller	1871
King	1808
* Kinnen	1891
Klewitz	1850
Klinkosch	1889
Knight	1841
* Knowles	1879
Labanoff (prince)	1883
Lacombe	1857
Lacroix	1901
Lajariette	1861
* Lake	1808
Lalanne	1887
Lallemant de Betz	1774
Langlais	1868
Laperlier	1879
Laterrade	1858
Laterrade	1859
Laurent	1835

[1] Aux premières pages de cet ouvrage le nom a été, par erreur, orthographié *Fischer*.

[2] Au *verso* des estampes du célèbre amateur viennois se remarquait souvent la signature de son conservateur *F. Rechberger*.

[3] Bibliothèque où se trouvaient des *Callot*, des *Ficquet* et des *Grateloup* hors ligne.

Lebas 1783
Le Blanc 1860
Leblanc 1866
Leblond 1859
Lebrun 1899
Le Cauchois-Féraud 1869
Lee Warner 1902
Lefilleul 1882
Lefort 1869
Legendre 1770
Lehmann 1885
Lelong (Mme) 1903
Le Prince 1759
Leroux de Liney 1855
Lesueur 1849
* Ligaud 1899
Lihatchef 1885
* Liphart 1876
* Lobanow Rostowsky 1881
Loftie 1881
* Logette 1817
Loizelet (Mme) 1886
Longueil 1792

* Maberley 1851
Magnancourt (Cte de) 1846
* Mahérault 1880
* Mailand 1881
* Malcom 1895
Malinet 1887
* Mallet 1902
Mangin 1810
Marcelin 1888
Marcenay de Guy 1811
Marcus 1779
* Mariette 1775
* Mark Sykes 1824
* Marmol (del) 1794
Marochetti (baron) 1868
* Marolles (abbé de) 1666
Maron 1832
* Marquis 1890
* Marshall 1864
Martelli 1858
Martin (E.) 1877
Martin 1887
Martineau des Chesnais 1882
Masquelier 1853
Massard 1822
Maurel 1855
Mayor 1800
Mayor 1859
Meaume 1879
Meaume 1887
Mecklemburg (Bon de) 1872
Ménars 1836
* Mène 1899
Michel 1879
Michel 1892
* Michelin 1898
* Michelot 1880
* Michelot 1881
Moench 1832
* Moignon 1891
Moitte 1780
Monnerot 1884
Morel de Vindé 1795
Morel de Vindé 1873
Mortemart (duc de) 1739
M. P. 1893
* Muhlbacher 1881
* Murray 1800
Musgrave 1800

Naumann 1861
Neymann 1776
* Niel 1873
Norblin 1858
* Normanton 1901

* Oppermann 1882
* Ottley 1837
Otto 1851
Oudet 1866

Paar (prince) 1781
* Paar (prince) 1854
Paar (prince) 1896
* Paignon Dijonval 1816
Paillet 1875
* Palla 1873
* Palmer (W.). 1800
* Palmer 1868
* Parguez 1861
Patelier 1902
* Pavie 1896
P. D. de Lyon 1863
Pelletier 1867
Persigny (duc de) 1872
* Peters 1779
Petzold 1843
Piat 1897
Pichon (baron) 1897
* Pierri Benard 1838
Piot 1890
Pissaref 1850
Ploos Van Amstel 1810
* Pochet 1901
* Pochet 1902
* Poggi 1836
* Poggioli 1862
* Poie Carew 1835
Pommer-Esche 1899
Pond 1760
Portland (Dchesse de) 1786
Posanyi 1867
Potowski (comte de) 1820
* Price 1867
* Puibusque (Mme) 1868
Purling 1800
Puttick 1866

Quarré de Quintin 1766

Raffet 1860
Raifé 1864
Ramberg 1863
* Reiss 1901
* Retberg 1886
* Révil 1830
* Révil 1838
Richardson 1813
Rietschel 1861
* Rigal 1817
Riggall 1901
Rignon 1878
* Rivet de Malval 1881
Rivoli (duc de) 1839
* Robert Dumesnil 1826
Rochoux 1872
Roscoe 1816
Rose 1876
Rosenberg 1901
* Roth 1878

Roth 1880
* Roth 1888
Roussel 1769
Roux (L.) 1903
Runnenberg-Detmold 1901

* S. [1] 1856
Saekville-Balle 1881
Saint-Aubin (A. de) 1808
* Saint-Aubyn (Lady) 1866
Saint-Geniès 1881
Salé 1812
* Salieis (de) 1891
Sallet (de) 1898
Sandby 1799
Santarelli 1871
Saye 1902
Searisbrick 1861
* Sehloesser 1880
Sehultze 1901
* Seitivaux (de) 1843
Sensier 1877
Servat 1778
Shearwood 1895
* Sieurin 1879
* Simon 1862
* Six 1734
* Slade 1868
Sligo 1901
* Sloan 1733
Smith 1849
Smith 1861
* Soleil 1872
Soleinne 1844
* Soleirol 1861
Sotzmann 1861
Standy 1845
Steenberghen 1787
Stephens 1788
Stern 1902
Stern Tighe 1799
Stern Tighe 1815
Stogdon 1894
Stowe 1849
* Straeter 1898
Surugue 1772
Sylvestre 1811
Szwykowski 1859

Téaldo 1859
Tesseirre 1883
Thane 1819
Thane 1846
Thibaudeau (comte) 1857
* Thorel 1853
Tiffin 1860
Tissot 1903
Tollemaehe 1902
Tonnemann 1754
Tougard 1872
Tournier 1773
* Townley 1818
Townley 1828
Trémont (baron de) 1852
Tresea 1815
Trieou 1897
Tseharner (de) 1903
Tyssen 1802

V*** [2] 1899
Valois (de) 1801
* Van den Zande 1855
Van der Dussen 1774
Van der Helle 1868
Van Hulthem 1846
Van Hustenbout 1790
* Van Leyden 1805
Van Os 1861
Van Puten 1829
Verloren van Thermaat 1886
* Verstolk de Soelen 1847
* Vèze (baron de) 1855
Vieo 1885
Vignères 1884
Villars (de) 1857
Villestreux (de la) 1864
Villestreux (de la) 1872
Villenave 1848
Villot 1859
Villot 1875
Viollet le Duc 1881
Virtue 1757
* Vivant-Denon 1826
Vivarès 1781
Volpato et Morghen 1822

Waldburg - Wolfegg (prince) 1902
* Walferdin 1880
Walpole 1842
Walraven 1765
* Wasset 1880
Watelet 1786
Watson 1784
Weber 1852
Weber 1856
* Webster 1889
Weigel 1842
Weigel 1845
* Weigel 1872
Wellesley 1858
Wellesley 1866
West 1773
W. H. 1893
Whitehead 1898
* Wibiral 1883
Wilkins 1825
* Wilson 1838
Wilson 1887
Winkler 1805
Wlassof 1825
Wogram 1892
Wolff 1879
Woodburn 1855

Ysidore 1778

Zileken 1902

[1] C'est la vente *Delbergue-Cormont.*

[2] Collection exclusivement composée de Meryon, propriété de M. Hedouin, le frère du graveur, qui la possédait depuis près de 40 ans.

Restaurateurs d'Estampes

Paul Vigna	74, rue de Seine	Paris
W. Clay [1]	17, Cromwell Avenue, Highgate	Londres
F. Petzold	367, Linzerstrasse	Vienne
Samtleben [2]	Königl Kupferstich Cabinet	Dresde
J. A. Boland [3]	203, Kerkstraat	Amsterdam

Il nous est impossible de passer sous silence le nom de *Vigna* et de ne pas consacrer ici quelques lignes à une de nos plus marquantes *célébrités* contemporaines.

C'est vers 1840 qu'Auguste Vigna père, artiste-peintre, élève de Ch. Louis Muller, sur les conseils de son oncle, le libraire Abry, commença à s'occuper de la restauration des manuscrits, il y ajouta bientôt, en la créant [4], la réparation des livres anciens; raccommodages des feuilles déchirées ou trouées, lavage des vieux textes et des vieux bois, toutes opérations singulièrement délicates. Il eut alors pour clients les amateurs les plus distingués de son temps, tels que : MM. de Lignerolles, Taschereau de la Bibliothèque Nationale, de Behague, de Ganay, etc., etc., il se trouva même, bien inconsciemment — nous n'avons pas besoin de le dire — mêlé à la fameuse et retentissante affaire Libri.

En 1873 il mourut des suites d'une maladie contractée pendant le terrible hiver du siège de Paris.

Son fils, Paul Vigna, resté seul avec sa mère, décédée il y a cinq ans, continue actuellement et avec le même succès la maison de son père en s'adonnant *personnellement* [5] et d'une façon toute spéciale à la restauration des estampes anciennes, pièces en couleurs, dessins, aquarelles et gouaches du XVIIIe siècle; il sait avec une virtuosité sans égale redonner *le ton* à ces couleurs si fragiles que le temps a fanées et pâlies, délicate besogne qu'il n'accomplit pas — il le confesse lui-même — sans trembler.

Il faut avoir vu comme nous, ces anémiées, ces chlorotiques rendues à la santé, à la vie, maintenant pleines de fraîcheur et de

[1] Restaurateur du *British Museum*.

[2] Restaurateur du *Cabinet Royal d'Estampes*.

[3] Il est attaché au Musée de cette ville.

[4] Avant lui cette profession n'existait pas.

[5] Au début de sa vie il songea un instant à se faire médecin, ce qui le força à étudier la chimie et l'aida puissamment dans sa nouvelle carrière.

séduction, pour se rendre compte de l'habileté prodigieuse qu'a déployée l'éminent artiste, qui — c'est le revers de la médaille — ne peut même pas, quand il retrouve ses anciennes pensionnaires, dire à leur nouveau père d'adoption : « C'est moi le médecin qui a guéri ton enfant, c'est moi le jardinier qui a embelli ton parterre, en redonnant à la fleur qui se mourrait ses premières et vives couleurs... Quelque modeste qu'on puisse être, il doit parfois sembler dur de ne pouvoir jouir de son triomphe, et cependant, dans l'occurrence, ne vaut-il pas mieux qu'il en soit ainsi, et que l'artiste ait le courage de sacrifier son orgueil à la vanité de son client, en songeant à la désillusion que chez ce dernier pourraient faire naître des confidences.

M. Vigna n'est pas seulement un réparateur hors ligne, il est, de plus, un graveur et un artiste extrêmement habile qui a gravé en couleurs, à l'aide de quatre planches à repérage — procédés Janinet et Debucourt — *Les Amours de Psyché et de Cupidon*[1] édité par Belin en 1899 ; il a donné surtout la mesure de son talent en reproduisant *en grandeur* de l'original et avec une incomparable maëstria le beau portrait de *Marie-Antoinette*[2], par Janinet, avec son cadre mobile.

A une personnalité aussi marquée, n'était-il pas naturel de payer le tribut d'hommages qui lui est si légitimement dû.

Un petit conseil bien pratique en passant : il arrive quelquefois que l'on ait besoin de redresser une pièce *froissée*, le plus simple pour les estampes imprimées en *noir* est de les mettre à tremper dans de l'eau chaude, très chaude même, en ayant soin — c'est ici que nous attirons tout spécialement votre attention — de mettre toujours *la partie gravée face au fond de la cuvette,* on évitera ainsi de voir venir se *déposer* sur la gravure les *silicates de chaux* qui se produisent dans l'eau en ébullition et qui pourraient par leur contact avec les noirs en atténuer la beauté; inutile aussi de dire qu'on doit toujours *essuyer* la pièce avec un linge doux, afin d'en enlever la poussière, avant de l'immerger. Quand on retire l'estampe de l'eau, on l'assèche à l'aide de papier buvard et on la met sous presse, le temps nécessaire, entre deux bristols rigides. Notre presse à nous, bien rudimentaire, se compose d'une plaque de marbre aux coins arrondis mesurant 70 centimètres sur 55, épaisse de trois centimètres, avec quatre trous par lesquels passe une cordelette qui nous permet de la saisir en en facilitant le mouvement, et de trois poids de 20 kilos qui servent à la charger.

Ajoutons encore que pour régulariser les marges d'une estampe nous usons d'une règle plate en acier, d'un tranchet bien trempé et d'une plaque de verre d'une épaisseur de 8 millimètres, sur laquelle nous posons la gravure.

[1] Deux volumes de 26 gravures tirés à 250 exemplaires.

[2] Tiré à 200 exemplaires.

Quelques-unes des expressions techniques les plus fréquemment employées dans les Catalogues de ventes allemands, anglais et français.

Le petit vocabulaire qui suit sera, croyons-nous, de quelque utilité aux amateurs qui, peu versés dans la connaissance des langues allemande et anglaise, sont appelés cependant par leur goût ou leur passion pour l'estampe à suivre sur catalogues les grandes ventes étrangères; il leur en facilitera la lecture en leur permettant de se rendre compte *à peu près* des conditions d'état, de conservation ou de rareté dans lesquelles la pièce leur est présentée. Si notre traduction n'est pas toujours absolument *littérale*, nous pouvons du moins affirmer qu'elle correspond exactement *au sens* des termes employés :

Collection.	Sammlung.	Collection.
Etat [1].	Zustand.	State.
Œuvre.	Werk.	Work.
Epreuve.	Abdruck.	Proof.
Epreuve d'essai.	Probedruck.	Trial proof [2].
Premier tirage.	Ganz früher Abdruck [3].	Early proof.
Ancienne.	Alter Abdruch.	Ancient print.
Bonne.	Guter.	Good.
Belle,	Schöner.	Fine.
Admirable.	Vorzuglicher, trefflicher.	Of great brillianey.
Unique.	Unicum.	Unique.
Rare.	Selten.	Rare.
Très rare.	Sehr selten.	Very scarce.
De la dernière rareté.	Von ausserster Seltenheit [4].	Of the greatest rarity.
De la plus grande beauté.	Von grosser Shönheit.	In matchless condition.
Epreuve d'artiste.	Künstlerdruck.	Artist's proof.
Pièce capitale du Maître.	Hauptblatt des Meisters.	The artist's masterpiece.
Sans le titre.	Der Titel fehlt.	Without the tittle.
Avec la lettre.	Mit der Schrift.	With the letter.
Avant la lettre.	Vor der Schrift.	Before the letter.
Avant toute lettre.	Vor aller Schrift.	Without any letters.
Avec la lettre grise.	Nadelschrift.	With open letter.
Avec la lettre tracée.	Mit Nadelschrift.	Whit etched letters.

[1] Premier, deuxième, troisième, quatrième, cinquième, etc... se disent en allemand et en anglais : *Erster, zweiter, dritter, vierter, fünfter ; first, second, third, fourth, fifth*, etc.

[2] Désigne surtout une épreuve *d'artiste ;* l'exemplaire courant ou de tirage se dit *print.*

[3] Ou encore : *Erster Abdruck.*

[4] Ou : *Von den grössten Seltenheit.*

Avec les armes.	Mit den Wappen.	With the arms.
Avant les armes.	Vor den Wappen.	Before the arms.
Avec la dédicace.	Mit der Widmung.	With the dedication.
Avant la dédicace.	Vor der Widmung.	Before the dedication.
Avec l'inscription.	Mit der Unterschrift.	With the inscription,
Avant l'inscription.	Vor der Unterschrift.	Before the inscription.
Avec l'adresse.	Mit der Adresse.	With the adress.
Avant l'adresse.	Vor der Adresse.	Before the adress.
Avec le numéro.	Mit der Nummer.	With the number.
Avant le numéro.	Vor der Nummer.	Before the number.
Avant le trait carré.	Vor der Einfassunglinie.	Before the square line.
Avant la retouche.	Vor der Ueberarbeitung.	Before the retouch.
Avant le millésime.	Vor der Jahreszahl.	Before the date.
Avec les noms des artistes.	Mit den Kunstlernamen.	With the artist's names only.
Avant les noms des artistes.	Vor den Kunstlernamen.	Before the artist's name.
Avec les noms à la pointe.	Mit den Kunstlernamen in Nadelschrift.	With the etched names.
Avec la planche sale.	Mit Plattenschmutz [1].	With the uncleaned plate [1].
Avec la bordure fine.	Mit der feinem Einfassungslinie.	With the square line slightly traced.
Avant la bordure renforcée.	Vor Versterkung der Einfassung.	With the square line thickly traced.
Epreuve non terminée.	Unvollendeter Abdruck.	Unfinished proof.
Avec marge.	Mit Rand.	With margin.
Sans marge.	Ohne Rand.	Without margin.
Petite marge.	Mit Rändchen.	Small margin.
Grande marge.	Mit viel Rand.	Ample margin.
Toute marge.	Mit vollem Rand.	All margin.
Marge du cuivre.	Plattenrand.	Copper plate's margin.
Coin.	Ecke.	Corner.
Filigrane.	Wasserzeichen.	Watermark.
Coupée au trait carré.	Am Stichrande beschnitten [2].	Cut to the square line.
Coupée à l'ovale.	Um das Oval ausgeschnitten.	Cut to the oval.
Coupée en haut.	Oben verschnitten.	Cut at top.
Coupée en bas.	Unten verschnitten.	Cut at bottom.
Coupée à droite.	Rechts verschnitten.	Cut on the right.
Coupée à gauche.	Links verschnitten.	Cut on the left.
Pleine de barbes.	Mit viel Grat.	Full of burrs.
Un peu tachée.	Leicht fleckig [3].	Slighty stained.
Tachée d'humidité.	Stock fleckig.	Foxy.
Froissée,	Gerieben.	Rubbed.
Un peu rognée.	Etwas verschnitten.	Rather cut.
Endommagée.	Beschädigt.	Damaged.
Légérement rognée.	Leicht verschnitten.	Slighthy cut.
Restaurée au côté droit.	Rechts am Rande ergänzt.	Repaired on the right side.
Restaurée au côté gauche.	Links am Rande ergänzt.	Repaired on the left side.
Raccommodée.	Unterlegt.	Mended.
Petite déchirure.	Riss.	Slight torn.
Doublée.	Aufgezogen.	Backed, laid.
Non décrite.	Unbeschrieben.	Undescribed.

[1] Ou : *Mit schmutzigen Platterändern* ou en anglais : *Before the cleaning of the plate.*

[2] On dit encore *an der Einfassungslinie beschnitten.*

[3] Se dit aussi en allemand *unrein* et en anglais *spoiled* ou encore *spotted.*

Nulle part décrite.	Nirgends beschrieben.	Not any where described.
Inconnue.	Unbekannte.	Unknown to.
Même qualité.	Ebenso.	Same condition.
Le plus bel exemplaire connu.	Das schönste bekannte Exemplar.	The finest proof in existence.
Suite de...	Folge von...	Set of...
Pendants.	Gegenstücke.	Pair, companion.
Collection.	Sammlung.	Collection.
Gravure sur cuivre.	Kupferstich.	Engraving on copper.
Eau-forte.	Radirung.	Etching.
Eau-forte pure.	Aetzdruck.	Pure etching.
Pointe sèche.	Kalte Nadel.	Dry point.
Burin.	Grabstichel.	Line engraving, pure line.
Vernis mou.	Vernis mou.	Soft ground.
Bois.	Holzschnitte.	Woodcut.
Nielle.	Niellum.	Niello.
Lithographie.	Lithographien.	Lithography.
Clair obscur.	Helldunckel.	Chiaroscuro.
Manière criblée.	Schrotblatt.	Manière criblée.
Manière noire [1].	Schabkunst.	Mezzotinto,
Aquatinte.	Aquatinta.	Aquatint, mezzotinto.
Pointillé.	Punktiert.	Stipple.
Gravure en couleurs.	Abdruck in Farben [2].	Colour prints.
Encadrée.	Gerahmt.	Framed.
Sur chine.	Auf chinesischem Papier.	On India paper [3].
Sur japon.	Auf japanischem Papier.	On japan paper.
Estampes en lot.	Convolute.	Miscellaneous lot of engravings.
Supplément.	Nachtrag.	Supplement.

Des Expositions. — Exception faite des expositions annuelles des Salons, de la Société des Peintres Lithographes, de la Société des Peintres-Graveurs français et des Expositions Universelles de 1889 et de 1900, voici les sept qui ont eu lieu à Paris durant ces vingt-cinq dernières années :

Gravures anciennes et modernes exposées en 1881 au Cercle de la Librairie, intéressante quoique, en somme, assez pauvre, en tout 240 numéros — *Exposition de Gravures du Siècle* en 1887, chez G. Petit; très remarquable, 291 numéros — *Exposition générale de la Lithographie* à l'Ecole des Beaux-Arts en 1891, fort belle, classification par ordre chronologique, 1000 numéros — *Cinquième Exposition Internationale de Blanc et Noir*, au Champ de Mars en 1892, à l'exception des 376 estampes japonaises de tout premier ordre prêtées par MM. Bing

[1] Dite aussi quelquefois *manière anglaise*.

[2] Ou encore *Farbdrucke*.

[3] Nous devons constater ici que dans les catalogues anglais on se sert indifféremment des mots *India paper* ou *Japan paper* pour désigner les *Rembrandt* sur *japon*.

et Vever, la partie rétrospective était plutôt faible, les écoles française et anglaise du XVIIIe siècle principalement ne pouvaient être *plus piteusement* représentées; il eut été bien préférable, selon nous, de ne pas faire d'exposition, on eut ainsi évité de fausser l'esprit du public, car en lui mettant sous les yeux ces méchants *résidus* de portefeuilles, on ne pouvait que lui donner une piètre idée d'un art auquel on était censé vouloir l'initier — *Le Centenaire de la Lithographie*, 1795-1895, très belle réunion — extrêmement instructive — d'estampes françaises et étrangères fort bien groupées; elle eut lieu au Champ de Mars et contenait 1.531 numéros, représentant les œuvres d'environ sept cents artistes; on y avait adjoint une section relative à la lithographie *industrielle* qui la complétait fort heureusement — En 1896 eut lieu, à l'Ecole des Beaux-Arts, l'*Exposition Nationale de l'Eau-forte Moderne*, rien de particulier à y signaler, elle était même, disons-le franchement, très banale. Enfin, en mai 1902, dans le même bâtiment, nous eûmes la très belle *Exposition de la Gravure sur Bois*.

En 1898, à Londres, au *South Kensington Museum*, on avait réuni une merveilleuse collection de 2.254 lithographies françaises et étrangères obligeamment prêtées par tous les amateurs de marque tels que: M. et Mme Atherton Curtis, MM. J. Pennell, T. Way, A. Reid, W. Simpson, Legros, F. E. Hulme, W. Day, F. Goulding, W. Strang, F. L. Emanuel, F. Vincent Brooks, Montague Marks, Ch. Holme, etc., etc., ainsi que par *The Art National Library; The Company of the Butterfly* avait envoyé, une sélection de Whistler absolument *hors ligne;* tous avaient tenu à honneur de rehausser l'éclat de cette exposition en confiant aux organisateurs les pièces les plus précieuses de leurs portefeuilles.

Terminons par un souhait respectueusement exprimé, celui de voir un peu plus d'élan en France dans les sphères *officielles* pour tout ce qui touche à la gravure, nous ne voudrions ici incriminer personne, mais nous somme forcé de constater qu'on utilise bien peu nos immenses richesses artistiques; il serait pourtant bien facile de faire de temps en temps des expositions — au quai Malaquais par exemple — de l'œuvre des grands Maîtres-Graveurs français et étrangers. MM. Benedite et G. Cain semblent heureusement vouloir entrer dans cette voie, aussi, leur adressons-nous nos plus sincères compliments, ainsi que ceux des amateurs dont nous nous faisons ici le chaleureux interprète. Serait-ce devenir trop exigeant que de demander aussi aux grands Cercles artistiques de Paris, qui comptent tant de personnalités distinguées, d'organiser à l'instar du *Burlington Fine Arts Club*, de Londres, des expositions[1] annuelles d'artistes vivants, ces derniers s'en montreraient particulièrement flattés et seraient heureux de mettre à la disposition du Comité les pièces les

[1] Celles faites jusqu'ici par ce Club étaient presque toutes affectées à des Maîtres anciens.

plus précieuses de leur œuvre; nous sommes persuadé que ces expositions seraient bien accueillies et qu'elles aideraient puissamment à la création de nouvelles couches de collectionneurs.

Record des prix en ventes publiques. — Voici les pièces qui, dans chaque école, ont obtenu jusqu'à ce jour le prix le plus élevé soit en France, soit à l'étranger :

Ecole Allemande :

Saint-Gérome au Saule, de Dürer (B 59), vente Cornill d'Orville 15.000 francs.

Ecole Néerlandaise :

Rembrandt au Sabre et à l'Aigrette de Rembrandt (B 23), vente Holford 50.000 francs.

Ecole Italienne :

Pierre Arétin, par Raimondi (B 513), vente Howard 19.500 francs.

Ecole Anglaise :

Mrs Carnac, par J.-R. Smith (Sm 31), vente Edgcumbe 30.450 francs.

Ecole Française :

L'Oiseau ranimé, de Debucourt (F 9), vente Lelong 9.200 francs.

Ecole du XIXe siècle :

L'Abside, de Méryon (W 22), vente de Salicis 3.125 francs.

Au sujet de la vente publique d'une collection vraiment *importante* et *précieuse* — nous ne parlons pas, bien entendu, des *fatras* qu'on rencontre si souvent en Province — qu'on nous permette de donner le conseil de faire toujours la vente à *Paris* et non dans sa ville ; si l'on agissait autrement, les marchands avertis se rendraient bien à la vente, mais sentant qu'ils ne trouveront pas de *contre-partie* chez les amateurs — ces derniers n'existant pas dans la région, ou ayant hésité à se déplacer dans la circonstance — ces marchands, disons-nous, s'arrangeraient entre eux pour ne pas se concurrencer et *révisionner* ensuite ; vous recevriez de ce fait *un coup de fusil* de première classe qu'il faut éviter à tout prix et contre lequel nous avons cru de notre devoir de vous mettre expressément en garde.

Etat du marché. — A l'heure qu'il est, voici, pour employer un terme commercial — car, après tout, l'estampe est une marchandise comme une autre — la physionomie de son marché.

On ne recherche plus dans les écoles *anciennes* que les pièces *originales*, c'est-à-dire celles des *primitifs* et des *peintres-graveurs*; l'école italienne a cependant, il faut bien le reconnaître, considérablement baissé, l'allemande et surtout la néerlandaise tiennent la corde; le XVIIe siècle français, un instant délaissé, commence à remonter vivement. On se porte plus que jamais sur le XVIIIe français et anglais, ce dernier a fait un bond *ascensionnel* énorme depuis quatre ou cinq ans; on s'arrache les romantiques, et les contemporains, entrant carrément en scène, sont vigoureusement recherchés, c'est le moment de les recueillir, car certains *s'épuisent* et le flot monte avec la rapidité d'un cheval au galop.

École Allemande

ÉCOLE ALLEMANDE

ALDEGREVER (Henri)

Né à Soest, en Westphalie, en 1502, est mort vers 1558. Elève de Dürer, le plus fameux des *petits Maîtres*[1], a gravé tous les genres ; ses figures rappellent souvent celles du Maître, mais où il a surtout excellé, c'est dans la gravure d'ornementation et dans la reproduction des pièces d'orfèvrerie.

La collection Mariette était particulièrement riche en son œuvre, plus de 289 pièces ; sur ce nombre figuraient une centaine de vignettes. Il a aussi fait quelques très rares bois.

Hâtons-nous de dire que les quelques pièces que nous allons mentionner ici, sont généralement recherchées, et que la plupart sont d'une très grande finesse et fort intéressantes.

La Vierge assise, l'Enfant Jésus dans ses bras (Bartsch 55). — La Vierge est au pied d'un arbre, à droite ; en bas sur une pierre, du même côté, le monogramme et la date *1527*.

Ventes[2] *:* Fischer, 187 — En avril 1893 et en mai 1900, par H.-G. Gutekunst, 219 et 162.

Tarquin et Lutèce (72). — Tarquin violentant Lutèce. En bas à droite, le monogramme et le millésime *1539*.

Le 1er état est *fort rare*, il est *avant* le nom de *G. Pencz* qui se trouve au-dessus du monogramme dans le 2e état — A la vente Angiolini, un 1er état fut adjugé 104 francs.

[1] On a coutume de classer sous la dénomination de *petits Maîtres* de l'école de Nuremberg et de la Basse-Allemagne les artistes dont les noms suivent : Aldegrever, Altdorfer, Hans Sebald Beham, Barthélémy Beham, Jacob Binck, Virgile Solis, Henri Gœrting et Pencz ; ils étaient ainsi appelés, parce que tout d'abord, ils imitaient les grands maîtres et qu'ensuite *les formats* des pièces qu'ils gravaient étaient fort *réduits*. Nous n'avons fait qu'indiquer les principaux ; beaucoup d'autres, dont certains connus seulement par des monogrammes, peuvent être encore rangés dans cette catégorie.

[2] Faisons observer une fois pour toutes que, pour les estampes qui ont passé par une série de ventes successives, nous ferons suivre le nom du vendeur purement et simplement du chiffre obtenu à cette vente sans y ajouter le mot *franc*, qui par sa répétition deviendrait fastidieux en surchargeant inutilement notre texte. Disons aussi que le prix indiqué est celui de *l'adjudication en salle*, c'est-à-dire *sans* la majoration d'un pourcentage variable et toujours payable par les acquéreurs.

La Nuit (180). — Sur un lit, dans une pose abandonnée, une femme nue est endormie. En haut à droite, le monogramme et la date *1553*. On lit aussi : *Nox et Amor*. Au bas, une tablette avec le titre : *Die Nacht*.

Pièce *rarissime* qui est une copie en *contre-partie* de l'estampe de H.-S. Beham.

Guillaume, duc de Juliers (181). — De trois quarts à droite, à mi-corps, âgé de 24 ans. En haut à droite, ses armoiries; du même côté, à mi planche, le monogramme de l'artiste. En haut, on lit : *Von gottes*... et sur une pierre, au bas de l'estampe : *Bis duo lustro*...

Pièce *capitale* et de *toute rareté :* 1er état, celui décrit — 2e, dans le bord supérieur de la pierre on lit : *In imaginem*... — 3e, on a ajouté au bord inférieur de la pierre des mots grecs.

Ventes : Liphart, 316 — Angiolini, 1er état 388.

Le Poignard au couple nu (259). — Un poignard dont la poignée et la gaîne sont ciselées ; sur cette dernière, à gauche, un homme nu tenant un écusson ; à droite, une femme également nue, une sorte de trompette de Renommée à la main.

Morceau de tout *premier ordre* adjugé vente Vico 120 francs, l'épreuve avait ses témoins ; à une adjudication des doubles de Berlin, en mars 1886, un exemplaire fut payé 164 francs.

Portrait de Knipperdoling (183). — A mi-corps et de trois quarts à droite. En haut, on aperçoit une main armée d'un glaive dans une couronne de laurier. En dessous, le monogramme de l'artiste. En haut dans la marge : *Waerhaftich*... et au bas : *Ignotus millis*... et le millésime *1536*.

Ce morceau *fort rare* a été copié par Jean Muller et par le Maître au monogramme N. NW.

Il existe des épreuves *avant la retouche*, c'est-à-dire *avant* le trait vertical *échappé* sur le bonnet, ce sont celles-là qu'il faut rechercher de préférence.

Ventes : Liphart, 313 — Didot, 250 — Knowles, *avant la retouche*, 501, épreuve provenant de la collection Mariette avec *sa signature* au verso et la date *1669*.

Citons encore : *Le Souvenir de la Mort* (134) — *Portrait du Maître à 35 ans* (189) et *Titus Manlius* (72), curieuse pièce où figure une *guillotine*, ce qui prouve une fois de plus, et comme on le croit souvent à tort, que ce n'est point le Docteur Guillotin qui fut l'inventeur du fatal instrument.

ALTDORFER (Albert)

Né en Bavière, à Aldorf en 1488, mourut à Ratisbonne en 1538. On l'appelle quelquefois le *petit Albert*. Il a gravé sur bois et sur cuivre environ 160 pièces. Il fait partie des *petits Maitres*. Son monogramme est presque semblable à celui de Dürer dont il fut l'imitateur. Il appartient à l'Ecole de Nuremberg ou de la Basse-Allemagne.

Génie sur un cheval de bois (Bartsch 46). — Un enfant ailé est à cheval sur un bâton qu'il tient de la main gauche, ayant un fouet dans l'autre main; il se dirige vers la droite et semble galoper. A droite, le monogramme.

Extrêmement rare, un exemplaire fut adjugé, en avril 1894 par H.-G. Gutekunst, à Stuttgart, 168 francs.

La grande Fortune (59). — Debout sur une boule qui porte le monogramme de l'artiste et le millésime *1511,* une femme nue, ailée, soutient un enfant qui, les yeux bandés, s'apprête à monter sur des échasses.

Vente Straeter, 260 : pièce d'une extrême finesse et superbe de condition.

Paysage aux deux grands Pins (70). — Un pays de montagnes aux pieds desquelles on voit des arbres et des usines. Vers la droite, au premier plan, mais presque au milieu de l'estampe, se profilent deux sapins très rapprochés. En haut à gauche, le chiffre de l'artiste.

Pièce de *toute rareté,* adjugée en 1894 par H.-G. Gutekunst, 296, et à la vente Angiolini, 156.

L'Orgueil. — Presque de face, une femme est assise sur un dragon, elle tient dans la main droite un miroir dans lequel se reflète son visage, et dans la gauche, une sorte de corne d'abondance. Sous le pied gauche de la femme, le monogramme de l'artiste.

Estampe *inconnue* à Bartsch, mais signalée par Passavant (99), *extrêmement rare,* adjugée en 1894 par H.-G. Gutekunst, 419 francs.

La Femme au Chandelier (P 104). — A mi-corps et nue, les cheveux en coup de vent sur la droite, une femme tient dans la main gauche un chandelier qu'elle semble éloigner d'elle. Sous le chandelier, le monogramme.

Rarissime, adjugée en 1894 par H.-G. Gutekunst, 500 francs

L'Enfant ailé à l'Ecusson. — Ramassé sur lui-même et penché à droite, un enfant ailé tient dans ses mains un écusson sur lequel est gravé le monogramme du Maître.

Rarissime, adjugé à la vente précédente 500 francs. Inconnu à Bartsch et Passavant.

La Foi. — Assise de profil, à droite, près d'une maison qui fait le fond de l'estampe, une femme tient de la main gauche un ciboire qu'elle appuye sur ses genoux. A droite à ses pieds, le monogramme et du même côté, dans le coin supérieur, la date *1506*.

Cette petite pièce, d'une exquise finesse, qui mesure 61 millimètres en hauteur et 37 en largeur, est de la *dernière rareté*, sinon *unique*. Elle a échappé, croyons-nous, à tous les iconographes et est par conséquent, *non décrite* avant nous. En avril 1894, H.-G. Gutekunst en adjugea un exemplaire 575 francs.

AMMAN (Jost)

Né à Zurich en 1538, mort à Nuremberg en 1591 ? Dessinateur extrêmement fécond, a laissé un œuvre gravé considérable, près de 1300 pièces, fort intéressant au point de vue documentaire sur son époque. Il avait quatre ou cinq monogrammes différents dans lesquels entraient toujours les lettres *A* et *J* ou *I*. Il a, croit-on, gravé *lui-même* ses bois.

Le catalogue de son œuvre a été dressé par C. Becker en 1854, et par Andressen.

Jacqueline de Montbel, comtesse d'Entremont. — La deuxième femme de Coligny est vue jusqu'aux genoux, dans une bordure ovale, entourée d'emblèmes mortuaires. En bas, la date *1583*.

Ce portrait, qui fait pendant à celui de *Gaspard de Coligny*, est d'une *extrême rareté* sinon *unique*, il a été gravé dix ans plus tard que ce dernier, il passa à la vente Behague où il fut adjugé 1000 francs.

Il est demeuré inconnu à Bartsch et à Passavant, nous ignorons si Becker et Andressen l'ont signalé.

Vue de la place Saint-Marc, à Venise (Bartsch 27). — La vue est prise au moment où le Doge assiste à une procession avant de monter à bord du Buccentaure pour procéder aux cérémonies des épousailles de l'Adriatique.

Cette grande pièce gravée sur *bois* et composée de 14 morceaux réunis est d'une *extrême rareté*, un exemplaire fut payé à la vente Didot 260 francs.

BALDUNG (Hans)

Né en Souabe vers 1470, mort à Strasbourg en 1552. Ami de Dürer, dont il rappelle la manière, a surtout gravé sur bois — 80 pièces environ — et 7 ou 8 eaux-fortes ; il appartient à l'école de la Haute-Allemagne. On l'appelait aussi *Grün*.

Hercule et Omphale Passavant (5). — Tous deux sont nus et assis l'un près de l'autre sur un banc : Hercule tient sa massue de la main droite et enlace Omphale de son bras gauche qu'il a passé autour de sa taille.

Pièce sans signature, mais attribuée à l'artiste d'une façon presque positive. Cette eau-forte *rarissime* fut adjugée 225 francs à la vente Liphart, et 625 le 16 mai 1900 par H.-G. Gutekunst ; elle provenait de chez Maberly et était d'une irréprochable condition.

Le Christ en croix. — A droite de la croix, la sainte Vierge soutenue par saint Jean ; à gauche la Madeleine à genoux essuyant ses larmes. Dans le coin droit, une tablette portant le monogramme de l'artiste *H. B. G.*

Cette gravure sur bois, dont un exemplaire admirable figurait à l'Exposition de la gravure sur bois en 1902, est d'une *insigne rareté*, elle est imprimée en *clair obscur*, sur fond brun, et mesure H. 372mm — L. 260mm. Une épreuve passa à la vente Didot où elle fut adjugée 1030 francs.

BEHAM (Hans-Sebald)

Né à Nuremberg en 1500, mort à Francfort en 1550, frère et élève de Barthélémy. Artiste de grand talent, mais libertin. Ses dessins d'ornements étaient extrêmement précieux pour les orfèvres de son temps. Il avait deux monogrammes, l'un avec les initiales H. S. P., l'autre avec H. S. B., ce qui a établi quelque confusion dans son œuvre. Il grava sur bois presque autant que sur cuivre, son œuvre se compose d'environ 271 burins et 207 bois. Il reçut des leçons de Dürer. — Il a été catalogué par Aumüller en 1881.

La Vierge à la tête de Mort (Bartsch 20 — Aumüller 22). — La Vierge présente le sein à l'Enfant-Dieu endormi sur une table, elle est à mi-corps et de profil à gauche, près d'elle une tête de mort et un sablier.

Estampe *très rare* qui est une *copie* d'après celle de Barthélémy. Une épreuve fut adjugée en avril 1894 par H.-G. Gutekunst, 237 francs.

Cimon nourri par sa fille (B 75 — A 84). — Enchaîné et assis par terre, Cimon prend le sein que sa fille lui présente en le pressant de la main droite. Sur une colonne à droite de l'estampe, on lit : *Ich leb von der*... En haut à gauche, une tablette au monogramme avec la date *1544*.

Cette estampe est une *copie* d'après celle de Barthélémy. Il y a des épreuves *avant* l'inscription sur la colonne, l'une de celles-ci s'est vendue 125 francs à la vente Angiolini. Il existe 3 pièces de cet artiste portant le même titre, mais de dimensions et de conception toutes différentes.

Lucrèce (B 78 — A 87). — Tenant le poignard qu'elle va se plonger dans le sein, Lucrèce assise à terre et nue enlace de son bras droit le tronc d'un arbre qui se trouve à gauche. En haut à droite, une tablette avec la date *1519* et en bas à terre, du même côté, le monogramme.

Une épreuve du 1er état dit *au fond blanc*, c'est-à-dire *avant* que les bâtisses de droite n'aient été indiquées, fut adjugée à la vente Angiolini, 200 francs ; pièce de *toute rareté*.

La Vierge au Perroquet (B 19 — A 21). — L'Enfant Jésus est soutenu par sa mère qui est assise, il regarde un perroquet qu'elle a sur la main droite auquel elle présente une pomme. En haut à droite, on lit : *S. Maria*, et à gauche, le monogramme et *1549*.

Cette pièce a été gravée d'après Barthélémy, mais en *contre partie*. Elle est *fort recherchée* en 1er état, c'est-à-dire *avant* le pointillé dans les chairs et les contre-tailles dans les ombres des plis de la robe.

Ventes : Knowles, 89 — Schloesser, 69 — Oppermann, 84 — Vico, 39. — En avril 1891 par H.-G. Gutekunst, 102.

Trajan et la Veuve (B 82 — A 91). — Au milieu de l'estampe, une femme prosternée devant l'Empereur à cheval, vient l'implorer en lui demandant de châtier le meurtrier de son fils. Sur la tablette du haut de l'estampe on lit : *Imp. Traianus... Cæsar...*, le monogramme et la date *1537*.

Il existe des épreuves *avant le millésime*, elles sont d'une *insigne rareté*, l'une d'elles fut vendue en avril 1891 par H.-G. Gutekunst, 110 francs.

Combats des Grecs et des Troyens (B 69 — A 78). — Les uns à pied, les autres à cheval se combattent armés de piques et de

massues. A gauche, on lit : *Krichen ;* à droite : *Droioner.* En haut à droite, le monogramme.

Cette pièce, une *des plus belles* de l'œuvre, est une *copie* dans le même sens, du Maître au monogramme Rv. B. Un exemplaire du 1er état, *avant* les *troisièmes* tailles sur le fond, fut adjugé 116 francs à la vente Vico.

La Femme se baignant les pieds (B 207 — A 225). — Nue et assise sur un banc, elle se regarde dans un miroir suspendu à gauche sur un mur, elle vient de retirer son pied gauche d'un baquet. Deux enfants sont près d'elle, l'un d'eux tient dans sa main droite une branche de feuillage. En bas à gauche, le monogramme.

Copie d'après Barthélémy, à laquelle l'artiste a ajouté les deux enfants ; elle est de *la dernière rareté.*

Ventes : Vico, 310 — En mai 1900 par H.-G. Gutekunst, 350.

Les trois Baigneuses (B 208 — A 226). — Dans une étuve, trois femmes nues ; l'une, très grosse, est assise à droite, le pied gauche dans un baquet.

De toute rareté ; copie d'après Barthélémy. Un exemplaire vente Vico, 309 francs.

La Femme nue couchée sur le dos (B 215 — A 71). — Elle est comme l'indique son titre, près d'elle un enfant, au loin un homme sauvage rampant. En haut à gauche : *S. Iohanes Chrisostomus,* plus bas, le monogramme.

Cette estampe est quelquefois rubriquée *La Pénitence de saint Chrysostome.* Un exemplaire vente Vico, d'un 1er état, *avant* l'inscription, le monogramme et le nuage, de la plus *insigne rareté,* fut adjugé 225 francs ; à la même vente, un 2e état, avant le monogramme et le nuage, 38 francs.

Les trois Médailles sur fond noir (B 222 — A 282). — La première, un écu, ou l'agneau[1] bondissant ; la seconde, partie fusée et au lion ; la troisième, un cor de chasse. Le monogramme est placé entre la deuxième et la troisième médaille.

Pièce de la plus *insurpassable rareté,* qui manque à presque toutes les collections. Un superbe exemplaire provenant de la collection Peter Lély fut adjugé à la vente Vico 626 francs. Il existe aussi une autre planche sur fond noir de *trois petites Armoiries* (Passavant 271) qui sont de la *même rareté,* elle figurait à la vente Vico également.

[1] Et non *le cheval,* comme le dit Bartsch.

La Mort surprenant une femme endormie (B 146 — A 159). — Au fond à droite, la mort vient surprendre une femme couchée et nue sur un lit, dans une pose très abandonnée. En bas à droite, on lit : *O die Stund ist aus*. En haut, le monogramme et la date *1548*.

Copie en *contre-partie* d'après Barthélémy.

Ventes : Knowles, 114 — En mai 1900 par H.-G. Gutekunst, 281.

Les sept Planètes (inconnu à B — P 181-187 — A 223-229). — Voici la description très sommaire, mais suffisante pour les distinguer, de ces sept planètes :

Le Soleil, un roi traîné dans un char à deux chevaux ; Saturne, par deux dragons ; la Lune, par deux jeunes filles ; Mars, par deux loups ; Mercure, par deux coqs ; Jupiter, par deux paons ; Vénus, par deux colombes.

Tous ces *bois* portent dans le *1er état* des vers allemands et la première adresse de : *Albrecht Gtockendon Illuminist Prima Augusti 1531*.

Dans cet état qui est *rarissime*, une seule pièce passa à la vente Angiolini ; elle y fut adjugée 625 francs.

Des épreuves *postérieures* ont paru *sans* les vers. Ne pas confondre ces pièces, avec celles des *sept Planètes* plus un *titre* (B 120) sur *cuivre* de composition absolument différente.

Nous aurons cité et mis en vedette les pièces les plus typiques et les plus rares de l'œuvre, quand nous aurons encore signalé : *Les petits Danseurs de noce* (B 166-177 — A 179-190), suite de 12 pièces difficiles à trouver réunies ; *Adam et Eve* (B 1 — A 1) avec le ciel *sans contre-tailles* et *La Mélancolie* (B 144) qu'il faut avoir *avant* le millésime *1539* et le monogramme.

Une Exposition de l'œuvre des Beham eut lieu au *Burlington Fine Arts Club* en 1877.

BEHAM (Barthélémy)

Né à Nuremberg en 1502, mort à Rome en 1540. Cet intéressant et fort habile petit Maître a travaillé à Rome chez Raimondi. Il était peu prodigue de son monogramme, son œuvre d'environ 80 pièces n'est pas très commun. Il a été catalogué avec soin par Aumüller en 1881.

Génie tenant un écusson (Bartsch 52 — Aumüller 66). — Un Génie ailé sonne du cor en soutenant un écusson de la main gauche. En haut, une tablette blanche.

Petite pièce *rare* et délicate, adjugée en mai 1900 par H.-G. Gutekunst, 687 francs.

Les trois Femmes nues et la Mort (B 42 — A 53). — La Mort a saisi par les cheveux celle qui se trouve à droite ; ces femmes sont des sorcières.

Adjugée en mai 1900 par H.-G. Gutekunst, 131 francs.

L'Amour en postillon (B 32 — A 25). — Assis sur un globe dans l'espace et se dirigeant vers la gauche, le petit Dieu tient dans ses mains un bâton qui doit lui servir d'aviron pour traverser le ciel. En haut à droite, *1520*.

Très rare.

Ventes : Liphart, 75 — Vico, 112.

Portrait de Charles V (B 60 — A 100). — Il est en buste de trois quarts à droite, coiffé de la toque et ayant au cou le collier de la Toison d'or. En haut à gauche le monogramme ; en bas dans la tablette : *Progenies divum, etc.*

Très rare et *très recherchée.* 1er état avec le fond blanc ; 2e avant le monogramme ; 3e avec celui-ci, état décrit.

Ventes : En avril 1893 par H.-G. Gutekunst, *avant le monogramme*, 714, *rarissime* — Knowles, 1er état, 390 — Schloesser, 251 — Oppermann, 250 — Seymour Haden, 250, de chez Alferoff — Straeter, 256 — Waldburg Wolfegg, 462.

L'Avare et la Femme qui avorte (B 38 — A 48). — Un homme est nu, debout, un crapaud sur l'épaule ; il tient une bourse de chaque main ; près de lui, une femme se lamente de la naissance d'un avorton. En haut de l'estampe une tablette dans laquelle on lit : *Ecclesiast. 6. Spricht, etc...*

Les premières épreuves n'accusent pas *les muscles des reins* de la femme. En avril 1893, adjugé par H.-G. Gutekunst, 275 francs.

Le Cours du Monde (B 39 — A 49). — A gauche de l'estampe et demi-nue une femme, la Justice, dort enchaînée, à ses pieds un agneau, à ses côtés un enfant ; à droite un renard ou un loup, une épée dans la gueule, donne la chasse à une oie. Dans le haut du milieu de l'estampe, on lit : *Der Welt Lauf 1525.*

En avril 1893 à Stuttgart, H.-G. Gutekunst vendit un exemplaire *avant l'inscription*, 600 francs. Cet état est d'une *insigne rareté.*

Un graveur anonyme a fait une copie de cette pièce avant l'inscription et avant le millésime.

Cléopâtre (B 12 — A 16). — Près d'un arbre, dans la campagne, Cléopâtre demi nue se fait piquer par un serpent. En haut à droite, *Cleopatra*, et plus bas, *1524*.

1er état avant le millésime et le nom ; 2e avec le nom sans le millésime ; 3e celui décrit.

Ventes : Vico, 2e état, 101 — Fischer, même état, 26.

A mentionner encore : *Les quatre Têtes de Mort* (B 28 — A 38), *très rare ; Le Paysan dansant et la Paysanne* (B 72 — A 60), très rare.

BINCK (Jacob)

On ignore le lieu de sa naissance, on suppose cependant qu'il reçut le jour à Cologne vers 1490 et qu'il mourut à Kœnigsberg vers 1560. On sait peu de chose sur sa vie, il habita, dit-on, assez longtemps Copenhague. Son œuvre est d'environ 142 pièces, dont deux bois. D'un talent très souple, il copia en s'assimilant avec une curieuse fidélité toutes ou presque toutes les œuvres de ses devanciers et des Maîtres ses contemporains. Sa taille originale quand il ne copie pas est un peu grêle et maigre. — Son monographiste est Aumüller.

Le Sauveur (Bartsch 14). — Debout, tenant dans sa main gauche l'évangile ouvert, il bénit de la dextre, à ses pieds le globe terrestre. A gauche le monogramme, en bas de l'estampe, sous le globe. En haut, à droite et à gauche, des ornements dans les coins.

Fort belle et *rare* pièce adjugée en avril 1894 à une vente faite à Stuttgart par H.-G. Gutekunst, 644 francs.

Saint Georges à cheval (23). — Tenant un drapeau, armé et revêtu de sa cuirasse, saint Georges à cheval se dirige vers la gauche ayant à ses pieds le dragon qu'il vient de tuer ; ce dernier gît sur le dos. En haut, le monogramme.

Pièce délicate et *rare* adjugée vente Vico, 151 francs.

La jeune Femme et le Fou (Passavant 117). — Une jeune femme se défend contre un homme qui, placé à sa droite, essaie de lui passer la main sous les jupons. En haut, le monogramme.

Restée *inconnue* à Bartsch, un exemplaire fut adjugé en avril 1893 par H.-G. Gutekunst, 362 francs.

Charles Quint. — Il est en buste et tourné de profil à droite, la lèvre et le menton sont proéminents. En bas, en gros caractères : *Carolus Cæsar*, et dans le haut du coin gauche, le monogramme.

Cette estampe qui n'avait *pas encore été décrite* avant nous, est restée *inconnue* à Bartsch, Passavant et Aumüller; elle est de la plus *insigne rareté* et mesure H. 36mm — L. 29mm. Une épreuve fut adjugée en avril 1893 par H.-G. Gutekunst, 225 francs.

La Vierge et l'Enfant Jésus.

Cette pièce, *inconnue des iconographes*, est extrêmement rare; dans l'auréole qui nimbe la Vierge on lit : *Nostra Siniora de Belen*; elle mesure H. 100mm — L. 64mm.

En mai 1900, H.-G. Gutekunst l'adjugea en vente publique, 108 francs.

L'Autel (B 56). — Un jeune homme nu est assis de profil à droite au pied d'un autel antique sur lequel un enfant et une femme viennent de poser deux vases remplis de fleurs. Entre les jambes de l'homme, une tablette avec le monogramme de l'artiste Jacques Binck.

Pièce ronde, gravée paraît-il, d'après un dessin de Raphaël sous la direction de Marc Antoine.

A la vente du prince Waldburg-Wolfegg en 1902, un exemplaire fut adjugé 356 francs.

C'est par erreur que le catalogue a porté cette estampe comme étant gravée par Hans Sebald Beham et comme inconnue à Bartsch et à Passavant. Le monogramme dont elle est revêtue ne laisse *aucun doute* à cet égard. Bartsch, Hubert et Rost ainsi que Le Blanc la classent du reste à J. Binck à qui elle appartient réellement. Aumüller sous le nº 211 et Pauli sous le nº 1387 l'ont à tort également attribuée à H.-S. Beham. Nous tenions à faire cette rectification qui a son importance, d'autant que les monogrammes des deux artistes en cause, sont faciles à distinguer l'un de l'autre; il n'en est pas de même de celui de Baldung Grün qui peut facilement être pris pour celui de Binck.

Mentionnons encore de l'artiste les belles pièces suivantes : *La Justice* (B 57); *Le Vendeur d'œufs* (B 70); *Le Berger* (B 76).

BOCHOLT (Frantz von)

On ne sait rien de sa vie, on le croit né à Bocholt vers 1434, on ignore quand il mourut. Très habile graveur, il est peut-être même le maître de Mecken. Il imita souvent Martin Schöne qu'il copia et fut un reflet de l'école de Van Eyck. Son œuvre, *très rare*, comporte une soixantaine de pièces, qu'il

signait souvent de ses initiales *F. V. B.*; quelques-unes évoquent comme métier le souvenir du Maître de 1466.

Le Jugement de Salomon (Bartsch 2). — Au milieu de l'estampe, assis sur son trône, le Roi tient son sceptre de la main gauche, il vient de prononcer la sentence qu'il souligne de la main droite. La mère qui est à droite est agenouillée devant l'enfant mort, l'autre donne la main à l'enfant vivant. Le Roi est environné de ses courtisans.

Cette gravure, de la *dernière rareté* et qui manque même au *Département des Estampes,* est considérée comme une des pièces *capitales* du xve siècle.

Ventes : Vico, 1025 — Holford, 2500; exemplaire superbe, de la collection Esdaile — Angiolini, 1201. — En mai 1900 par H.-G. Gutekunst, 975.

L'Annonciation (3). — A gauche, la Vierge à genoux; près d'elle à droite, l'ange, un sceptre dans la main gauche et bénissant de l'autre, lui annonce qu'elle va être mère du Sauveur. Au fond une chambre, à droite un siège et à gauche un rideau. En bas au milieu de l'estampe, les initiales *F. V. B.*

Au moins aussi rare que la précédente, si ce n'est davantage, manque à presque toutes les collections publiques, même à la nôtre. — A la vente Liphart, un exemplaire fut adjugé 1937 francs.

Saint Georges (33). — Le saint armé et cuirassé galope à droite, l'épée haute pour achever le dragon qui gît à ses pieds, transpercé par la lance qui s'est brisée en le frappant. Au fond, un paysage où l'on aperçoit une femme et un mouton.

Pièce *fort rare;* le 1er état porte les initiales *F. V. B.* et le 2e la signature de Israhel van Meckenen; un exemplaire de cet état fut adjugé en avril 1894 par H.-G. Gutekunst, 1062 francs.

Mentionnons encore: *saint Mathieu* (12), rarissime gravure adjugée à la vente du prince Waldburg-Wolfegg, 537 francs, et *saint Christophe,* pièce *inconnue* à Bartsch, dont le *British Museum* possède un exemplaire.

BURGMAIR (Hans)

Le Vieux et le Jeune

Les œuvres de ces deux artistes — le père et le fils — se confondant les unes avec les autres, on considère ces deux graveurs comme ne faisant qu'une seule et même personne. Le père naquit vers 1474 et mourut en

1543? Le fils vivait en 1559, ils sont bien plus intéressants par leurs bois que par leurs eaux-fortes. — Ch. Le Blanc mentionne 644 bois.

Maximilien Ier (Bartsch 32). — L'Empereur, armé de toutes pièces, est à cheval et tourné vers la gauche. Au-dessous du pied droit de devant du cheval, on lit : *Jost de Negker.* La date qui est sur la banderolle à terre, sous le ventre de la monture, n'est exprimée qu'avec trois chiffres : 15 8. C'est 1508 qu'il faut lire. Dans un cartouche blanc en haut de l'estampe, on lit : *Imp. Cæs. Maxime. Aug.*

C'est un *clair obscur* dont la couleur dominante est le rouge brique. Pièce *capitale extrêmement rare.*

Ventes : Liphart, 1250 — Didot, 1025 — Oppermann, toute première épreuve, avec adresse et millésime, d'un ton *vert jaunâtre,* 4388, probablement *unique ;* dans les secondes épreuves en camaïeu rouge, on voit à la place du *0* du millésime, un trait en biais de la grandeur des autres chiffres, trait qui dans *les derniers tirages* a été transformé en chiffre 1.

Femme montée sur le dos d'un homme (73).

A la vente Emile Galichon, un très bel exemplaire de ce bois, avec marge et *entouré d'une bordure*, particularité qui a échappé à Bartsch et à Passavant, fut adjugé 215 francs.

Saint Georges (231). — Saint Georges à cheval se dirigeant à droite. En haut : *Divus Georgius...*

Une très curieuse épreuve de ce bois si rare, passa à la vente Holford, elle était sur parchemin, retouchée et rehaussée d'or ; elle fut adjugée 3000 francs, et provenait de la collection Esdaile.

Jeune Femme poussant des cris et fuyant la Mort qui tue son amant (40).

Très rare, *clair obscur* à trois planches, adjugé, vente Liphart, 437 — vente Schloesser, 750 ; il provenait de la collection Liphart, était en brun et portait au bas l'adresse de : *Jost de Negker zu Augspurg.* Vente Fischer, 375.

CRANACH LE VIEUX (Lucas Sunder, dit)

Né à Kronach en 1472, mort à Weimar en 1553 ; ses œuvres, des bois surtout, se confondent avec celles de son fils, qui lui est de beaucoup inférieur. Leur monogramme était *un dragon,* dont les ailes étaient *verticales* pour le père, et *horizontales* pour le fils ; ils y ajoutaient quelquefois leurs initiales *L. C.*, séparées ou entrelacées, qu'ils plaçaient souvent aussi dans

une tablette. Nous ne pouvons malheureusement pas ici, cela dit une fois pour toutes, reproduire les monogrammes ou entrer dans les détails de leurs descriptions, nous renvoyons le lecteur aux dictionnaires de Brulliot ou de Nagler. — A été catalogué par Schuchardt.

Le repos en Egypte (Bartsch 3). — Assise au pied d'un arbre, la Vierge entourée d'anges, donne le sein à l'Enfant Jésus. En bas à droite, une tablette avec le dragon, les initiales et la date *1509*.

Bois *extrêmement rare* qui existe aussi en *clair obscur* à 2 planches.

Ventes : Didot, 185 — Schloesser, 256, et en clair obscur, 337 — Angiolini, 47.

La Confrérie de sainte Ursule. — Au milieu de l'estampe, le Christ sur la croix, et sur la poutre transversale de celle-ci, deux plateaux suspendus ; dans celui de gauche le démon, dans le droit un groupe d'âmes humaines. En haut à droite, quatre anges avec des instruments de torture, à gauche un prêtre officiant. Au milieu en bas, un navire avec des saints et des dignitaires ecclésiastiques, et devant eux, une table avec hosties et calice ; à droite un évêque, à gauche un prince en pied, au-dessus les armes de Saxe. Sous l'estampe, un texte allemand de quinze lignes, se terminant par ces mots : *Soliche löbliche*, etc. ; c'était les règles et privilèges de la confrérie de Branau, en Bavière.

Ce bois d'une *insigne rareté*, s'il n'est pas *unique*, n'a été décrit nulle part. Il mesure H. 575 mm — L. 435 mm. Un exemplaire fut adjugé à la vente Angiolini, 1600 francs.

Vénus accompagnée de l'Amour (113). — La déesse est nue et regarde Cupidon qui essaye son arc. Une inscription : *Ad Imaginem Veneris.*

Ce bois de *1505* est au 1er état, avec la *ligne droite* sur l'épaule gauche de Vénus, ligne retouchée et arrondie dans les épreuves postérieures.

Ventes : Howard, 32 — Liphart, 37 — Didot, en *clair obseur* à 2 planches, 720, *très rare* — Fischer, 1er état, 20.

Martin Luther (6). — Le réformateur est en buste, de profil à gauche, coiffé d'un haut bonnet.

Cuivre, dont les épreuves sont *rarissimes.*

Ventes : Mai 1900 par H.-G. Gutekunst, 406 — Schultze, 705.

Saint Christophe (58). — Le saint revêtu d'un ample manteau, porte l'Enfant Jésus sur son épaule, il vient d'atterrir sur la rive gauche ; il a dans sa main une branche d'arbre qui lui sert de bâton. Derrière lui, des rochers et la campagne, et à gauche, un arbre dans les branche duquel trois écussons armoriés sont suspendus. Tout à fait à droite, un ermite sort de sa retraite, une lanterne à la main.

Ce bois *superbe* figurait à l'Exposition de la gravure sur bois en 1902.

Mélanchton. — En buste, de trois quarts à droite. A gauche et au-dessus de son épaule, le monogramme au dragon. Dans le haut : *Viva imago...* En bas, vingt-deux vers latins, sur deux colonnes, signés : *Henricus Mollerus Hessus 1560.*

Cette *très rare* estampe sur bois, qui est positivement de Cranach *le Jeune*, a échappé à Bartsch, Passavant et Heller, elle est par conséquent *non décrite ;* elle mesure H. 237mm — L. 190mm. Un exemplaire passa à la vente Didot où il fut adjugé 105 francs. Ne pas confondre cette pièce avec celle décrite par Passavant sous le *n° 41*, où le personnage est revêtu d'un vêtement avec fourrure.

DÜRER (Albert)[1]

Né à Nuremberg le 20 mai 1471, mort dans cette ville le 6 avril 1528. C'est le plus grand génie de l'Allemagne. Aucun pays, aucune école ne peut mettre en ligne un aussi sublime artiste. Ses burins ont un éclat et une souplesse merveilleuse. Les cuivres et les encres dont il se servait donnaient à ses épreuves un reflet *argentin* très particulier que ne purent jamais obtenir les plus habiles graveurs de son époque, tels que les Martin Schöne, les Lucas de Leyde, etc. Il fut un des premiers en Allemagne à se servir de l'eau-forte dont l'inventeur est peut-être Wenceslas d'Olmutz, ou plutôt un vieux maître néerlandais à monogramme, dont le nom est resté ignoré.

Son œuvre se compose de 110 à 115 pièces sur cuivre et d'environ 220 bois, qu'il dessina mais qu'il *ne grava pas.*

Dans ses débuts — ceci est un critérium — la lettre A de son monogramme avait presque la forme ordinaire de cette lettre, ce n'est que plus tard qu'il adopta l'écartement des jambages, qui lui permit de remplacer le *petit d* qui s'y trouvait primitivement intercalé, par sa majuscule.

Les *premières* épreuves étaient généralement tirées sur papier filigrané à la tête de bœuf, à la grande couronne, aux deux tours, et à la balance dans le cercle.

1 Consulter : Œuvre de Albert Dürer, reproduit et publié par Amand Durand, texte par G. Duplessis, à Paris, chez Rapilly.

L'artiste voyagea beaucoup ; à 35 ans il partit pour l'Italie et à 49 ans pour les Pays-Bas ; il a laissé des relations de ses voyages.

Parmi les nombreux ouvrages consacrés au glorieux artiste, les plus importants sont ceux de : Heller 1831, B. Haussmann 1861, Ralf von Retberg[1] 1871, et Moriz Thausing traduit par G. Gruyer en 1878. MM. E. Galichon et Charles Ephrussi ont également écrit de très remarquables études dans la *Gazette des Beaux-Arts* sur ce peintre-graveur.

Trois expositions de l'œuvre du Maître sont à noter : la première, en 1869, eut lieu au *Burlington Fine Arts Club,* en même temps que celle de Lucas de Leyde ; la seconde, en 1889, au *Museum Fine Arts de Boston,* exposition fort complète extraite des collections de M. H.-S .Sewal, de New-York, et de celle de Gray, appartenant au collège de Harvard ; le catalogue était précédé d'une savante notice de feu M. S.-R. Kœhler, le distingué conservateur de ce musée, et enfin la troisième, au *Grolier Club de New-York* en 1897, peut-être la plus remarquable des trois, dont le catalogue illustré, devenu *introuvable* aujourd'hui, fut strictement limité au nombre des membres de ce cercle ; il se vendait 10 dollars.

Les plus belles collections formées de l'œuvre du Maître furent celles de Verstolk de Soelen, Hebich, Retberg, Didot, et très dernièrement celle de Cornill d'Orville[2] ; toutes sont aujourd'hui dispersées.

Les Offres d'amour (Retberg 2 — Bartsch 93 — Heller 891). — Dans la campagne, assis l'un près de l'autre et tournés à droite, un vieillard tête nue entoure de son bras droit la taille de la femme qui est à ses côtés ; celle-ci avance la main gauche, sollicitant l'argent que va lui donner son compagnon. Derrière eux un château situé sur une colline, et à droite de la composition, un cheval attaché à un arbre. Au bas et au milieu de l'estampe, le monogramme du Maître.

Cette pièce est quelquefois rubriquée *Juda et Thamar* ou encore *Berthold Tucher et Anna Pfinzing,* allusion à un vieux scandale qui eut lieu à Nuremberg ; la lettre A du monogramme *est étranglée à son sommet,* comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, dans les premières pièces gravées — Il en existe une copie en *contre-partie.*

Ventes : E. Galichon, 300 — Didot, 150 — Knowles, sur papier au P gothique, 312, provenant de chez Alferoff — Oppermann, 63 — Cope[3], 170 — Cornill d'Orville, papier au P gothique, 400.

[1] C'est l'ordre chronologique adopté par cet écrivain que nous avons suivi dans la nomenclature des pièces que nous citons.

[2] Les 48 numéros qui la composaient, bois compris, atteignirent près de 180.000 francs.

[3] La collection de Edwin R. Cope, de Philadelphie, fut vendue par les soins intelligents de M. Stanislaus V. Henkels en mai 1896 ; c'était une des plus importantes collections d'Amérique, ses trois catalogues contenaient 3187 numéros. Il n'y avait pas, à proprement parler, de pièces rares ou hors ligne, mais parmi celles-ci se trouvait une réunion de portraits de Napoléon Ier et de Washington telle qu'il serait impossible d'en reconstituer une semblable aujourd'hui.

La Sainte Famille au Papillon[1] (R 3 — B 44 — H 643). — Assise sur un rustique banc de bois, ayant derrière elle fleuve, bateau, montagne et maison, la Vierge de face regarde à gauche. Elle tient l'Enfant Dieu sur son bras droit, et l'élevant à la hauteur de sa tête, semble lui parler. En haut de l'estampe, sur les nues, le Père Eternel et le Saint-Esprit, dans un rayonnement au-dessus de la tête de la Vierge. En bas au milieu de l'estampe, le monogramme, et tout à fait à droite par terre, un papillon.

Cette estampe fut très probablement gravée par l'artiste en 1494, lors de son voyage à Venise. E. Galichon est absolument d'accord avec Retberg pour la considérer comme une des premières gravures signées du Maître, qui n'a pas encore acquis la souplesse de burin qu'il nous montrera plus tard. — De la série des *Vierges*, au nombre de 16, nous signalerons seulement les plus rares et les plus recherchées.

Ventes : Howard, 210 — Didot, 200, avant la planche retouchée, c'est-à-dire *avec l'ombre* sur la joue de la Vierge — Knowles, 115 — Oppermann, 77 — Hebich, 250 — Stracter, papier à la tête de bœuf, 219 — Cornill d'Orville, papier au P. gothique, 425.

Meckenen l'a gravée en *contre-partie* et l'a signée.

L'Enfant prodigue (R 5 — B 28 — H 477). — Dans une cour de ferme, un genou en terre, les mains jointes, de profil à droite, les yeux désolés et levés au ciel, le personnage est au milieu des pourceaux qu'il garde ; au fond les bâtiments de la ferme, et en bas de l'estampe, le monogramme de l'artiste.

Il existe une *copie* trompeuse, qui est plus rare que l'originale, et qui lui est peut-être supérieure ; elle est très facile à reconnaître, en ce que *les trois lucarnes* de la haute maison, à droite de l'arbre, se trouvent *toutes* sur une *même ligne horizontale*, ce qui n'existe pas dans l'originale, où elles chevauchent légèrement.

Cette estampe, encore de début — vers 1500 — présente une très grande incorrection de dessin dans la jambe droite, qui est pliée ; on se demande comment elle se rattache au tronc. — Le dessin original à la plume est au *British Museum*.

Ventes : Didot, 510, de la collection Brentano — Knowles, 187 — Schlocsser, 250, sur papier au P gothique — Oppermann, 125 — Griffiths, 231, des cabinets Mariette et Beckford — Buccleuch, 475 — Artaria, 240 — Stracter, 325 — Cornill d'Orville, 419 — Stern, 1469, de la collection Enzenberg.

[1] Ou encore *à la Sauterelle*.

Saint Jérôme en pénitence (R 8 — B 61 — H 776). — Aux pieds de rochers abrupts que couronnent des arbres et une chapelle dont on aperçoit le toit et le clocher, le saint le torse nu, à gauche de l'estampe, est à genoux de trois quarts à gauche, priant devant un crucifix planté dans le rocher ; sa main droite serre un caillou dont il va se frapper la poitrine. Son lion fidèle est couché à droite. En bas au milieu de l'estampe, le monogramme.

Cette pièce fut gravée en 1514. Il en existe des *copies* trompeuses, une entre autres, dans laquelle la *touffe d'herbe de droite,* qui se trouve sur la pierre qui est au premier plan à gauche, compte *5* brins d'herbe, au lieu de 3 ou 4 qui existent dans l'originale.

Ventes : E. Galichon, 220 — Didot, 325, avant la retouche, c'est-à-dire *avant le trait* sur la montagne de droite, elle était sur papier au P gothique et provenait de la vente Debois où elle fut adjugée 101 francs — Schloesser, 300 — Oppermann, 182, au P gothique — Griffiths, 212 — Straeter, état Didot, 375 — Cornill d'Orville, 156 — Hansen, 106.

La Vierge aux cheveux longs liés avec une bandelette [1] (R 9 — B 30 — H 489). — Sur un croissant et dans un rayonnement, la Vierge, la tête penchée à gauche, les cheveux épars sur les épaules et retenus sur le sommet par une bandelette presque invisible, tient l'Enfant Jésus nu sur le bras droit. En bas sous le croissant, le monogramme.

Une des plus séduisantes pièces de la série. — Il existe des *copies*. La meilleure est celle où l'on distingue nettement les *cinq* doigts de la main gauche que l'Enfant Jésus a placée sur la pomme, alors que l'originale n'en laisse voir que *trois*.

Ventes : Didot, 2420, peut-être la *plus belle connue ;* elle provenait de chez Verstolk de Soelen — Knowles, 875, sur papier à la tête de bœuf ; elle provenait également de chez de Soelen ; était-ce l'exemplaire de Didot, nous l'ignorons. Constatons néanmoins l'énorme écart sur deux pièces superbes vendues à deux ans de distance !! Schloesser, sur filigrane à la tête de bœuf, 612 — Oppermann, 25 — Fischer, 1275 — Cornill d'Orville, sur papier à la haute couronne, 575.

La Vierge allaitant l'Enfant Jésus (R 52 — B 34 — H 564). — Assise dans la campagne, de face, la tête penchée à droite, la Vierge donne le sein à l'Enfant Dieu qu'elle enveloppe d'un regard plein de tendresse ; sur l'un des montants de la barrière à laquelle elle est

[1] Ou *La Vierge au Croissant sans la couronne.*

adossée, à droite, un petit oiseau[1]; à gauche, sur une tablette suspendue, le millésime *1503*[2], et en bas, sur la pierre qui est au premier plan, le monogramme.

Il existe au Cabinet de Berlin une épreuve antérieure *sans* le millésime.

Ventes : Guichardot, 980 — Didot, 800 — Knowles, 1125, elle provenait de chez Guichardot et passe pour une des *plus belles connues* — Schloesser, 276 — Oppermann, 100 — Buccleuch, 325 — Fischer, 1150 — E. Galichon, 245 — Artaria, 1180 — Cornill d'Orville, 750 — Prince Waldburg Wolfegg, 3150.

Les Armoiries à la tête de Mort (R 53 — B 101 — H 1022). — Dans un écusson, une tête de mort de face penchée à gauche et timbrée d'un casque tourné à gauche et surmonté d'un vol, accompagné de lambrequins ; à gauche debout, une femme les yeux baissés que cherche à embrasser une sorte d'homme sauvage appuyé sur une trique dans la fourche de laquelle est passée une lanière de cuir qui soutient les armoiries. Sur la pierre où repose l'écusson, le millésime *1503*, et sur cette pierre à droite, une tablette avec le monogramme.

C'est une admirable pièce fort recherchée, à laquelle on donne quelquefois, mais rarement, le nom de *la Fiancée mourante*. La main droite de la femme qui relève sa robe est très mal dessinée, on dirait que la première phalange des quatre doigts est coupée. — Il existe une *copie* très trompeuse, mais facile à reconnaître ; dans la bande de la partie presque horizontale avoisinant l'ouverture du casque, il y a *cinq têtes de clous* dans l'originale, tandis que dans la copie on en compte *six*.

Ventes : E. Galichon, 2150 — Liphart, 375 — Didot, 920 — Oppermann, 1470, sur papier à la haute couronne — Griffiths, 387 — Hebich, 1387 — Buccleuch, 1450 — Seymour Haden, 1275 — Fischer, 1050 — Holford, 1875, sur papier à la haute couronne — L. Galichon, 500, de chez Didot — Destailleur, avec les Armoiries au Coq, 401 — Artaria, 340, papier à la tête de bœuf — Hollandt, 194 — Straeter, 2781, la *perle* de la collection, provenait de chez Holford — de Sallet, 1443 — Cornill d'Orville, 2037 — Defer Dumesnil, 400 — Schultze, 250.

La Nativité[3] (R 54 — B 2 — H 127). — Dans une maison en ruine, à droite saint Joseph remplissant un vase avec le seau d'eau qu'il vient de tirer du puits ; à gauche, dans la partie du logis qu'a respecté

[1] Ce qui, quelquefois, fait appeler cette pièce *La Vierge au Chardonneret*.

[2] A l'exception de la date 1497 inscrite aux *quatre Femmes nues* (R 21). Cette date est *la première* remarquée sur les estampes du Maître.

[3] Dénommée quelquefois aussi *La petite Treille*.

la démolition, la Vierge à genoux adorant l'Enfant Jésus. Tout en haut à gauche, suspendue à une potence, la tablette avec le monogramme et le millésime *1504*.

Dans son journal de voyage au Pays-Bas, l'artiste appelle cette pièce *Noël*. L'épreuve du *Département des Estampes* de Paris *est éblouissante* — Il existe des *copies ;* celles de Jérome Wierix (1566) et de J. Hopfer sont les plus remarquables, ainsi que celle d'Adrien Huber; Montagna l'a gravée aussi, mais en *contre-partie*, elle est loin d'avoir la finesse de l'originale.

Ventes : E. Galichon, 700 — Liphart, 374 — Didot, sur papier à la tête de bœuf, 305 — Knowles, 375 — Hebich, 544 — Buccleuch, 800 — Fischer, 1225 — Angiolini, 250 — Artaria, 660 — Straeter, 3200, la *seconde perle* de la collection, *le plus bel exemplaire connu* — Cornill d'Orville, 787.

Adam et Ève (R. 55 — B 1 — H 116). — Dans le paradis terrestre, debout et nus le corps de face, ils se regardent : Adam à gauche, Ève à droite ; celle-ci présentant de la main droite la pomme au serpent enroulé autour de l'arbre du bien et du mal. Sur la branche feuillée où Adam appuye la main droite, est un perroquet au-dessous duquel est suspendue une tablette sur laquelle on lit : *Albert? Durer Noricus Faciebat,* et le monogramme. Le monogramme *très petit* est à gauche du millésime *1504* et sur la même ligne. A leurs pieds, des animaux ; au fond, des arbres et des rochers.

C'est une des pièces *capitales* de l'œuvre, elle est devenue *excessivement rare.*

La découverte de la statue de l'Apollon du Belvédère qui eut lieu à la fin du XVe siècle en Italie, produisit une immense excitation ; l'artiste en fut lui-même fortement impressionné et le dessin de son Adam s'en ressentit.

Au premier état, l'écorce de l'arbre sous l'aisselle gauche d'Adam n'a pas encore *une crevasse longitudinale de 15 millimètres*, à droite de la grande fente qui descend jusqu'au pied du tronc. A Vienne, dans la collection Albertine (?) et au *British Museum,* il y a une épreuve *non terminée*, c'est-à-dire qu'il n'y a d'achevé que la jambe droite d'Adam et une partie du fond, le reste est au trait[1] ; on a dit aussi qu'il existait un état *avant l'inscription sur la tablette*, mais ceci nous paraît fort douteux ; malgré nos recherches nous n'avons pu découvrir de collections possédant un semblable exemplaire.

Les belles épreuves sont sur papier *à la tête de bœuf ;* celles sur celui *aux deux tours* sont généralement inférieures.

Il existe des *copies.*

Ventes : Howard, superbe épreuve, 1475 — E. Galichon, sur papier à la tête de bœuf, 2990 — Liphart, 1er état à la tête de bœuf, un *des plus beaux*

[1] Cette épreuve provenant de la collection Ottley, fut acquise en 1836 par le *British Museum.*

connus, 2500 — Didot, à la tête de bœuf, 3100 — Knowles, 212 — Schloesser, 1er état à la tête de bœuf, 812 — Oppermann, 2e état à la tête de bœuf, 962 — Griffiths, 4750 du cabinet Verstolk de Soelen — Hebich, 1er état, 2119; 2e état également à la tête de bœuf, 525 — Buccleuch, 825 — Seymour Haden, à la tête de bœuf et avec la signature de Mariette, 2500 — Fischer, sur papier à la tête de bœuf, épreuve *d'une exceptionnelle beauté*, 10250, provenait des collections Barnard, Maberley et Hawkins — Holford, 2500 — Destailleur, 460 — Artaria, 1er état papier à la tête de bœuf, 1220 — Straeter, 1700 — Bättig, 731 — de Sallet, filigrane tête de bœuf, 4000 — Cornill d'Orville, 2e état même filigrane, 1075 — Defer Dumesnil, 2e état, 720 — Loyd, épreuve doublée, 1000.

La Vierge au Singe (R 88 — B 42 — H 628). — La Vierge nimbée est assise sur une sorte de banc de bois; l'Enfant Jésus nu, sur ses genoux, joue avec un oiseau; à leurs pieds, un singe accroupi est enchaîné; un fleuve bordé de montagnes s'étend derrière eux, ainsi qu'une petite construction. En bas au milieu de l'estampe, le monogramme.

C'est de beaucoup, selon nous, la plus remarquable pièce de la série des Vierges; Dürer l'a gravée, croit-on, en *contre-partie* d'après un dessin de Wolgemut. Marc Antoine l'a copiée d'après Dürer, en reproduisant sans pudeur, le monogramme de l'artiste.

Le premier état se reconnait *au museau* du singe qui est *très noir*; le second aux deux traits échappés, l'un *sur le nez du singe*, l'autre presque perpendiculaire *sur son dos;* le cuivre existe encore, mais nous ignorons qui le détient à l'heure actuelle.

Ventes: E. Galichon, 1er état sur papier à la tête de bœuf[1], 510 — Guichardot, 615, provenant du cabinet de J. Saint-Aubin — Didot, 300 — Schloesser, 337 — Oppermann, 256 — Griffiths, 187, de chez Pierre Vischer, où elle fut adjugée 152 en 1852 — Fischer, 475 — Gutekunst, 714 — Destailleur, 541 — Cope, 120 — Straeter, à la tête de bœuf, 1875, sans doute *le plus bel exemplaire connu* — Cornill d'Orville, 2012, superbe épreuve.

L'Oisiveté (R 116 — B 76 — H 854). — Sur un siège élevé, la tête reposant sur un coussin, un homme sommeille tandis qu'un démon à l'aide d'un soufflet lui glisse dans l'oreille des pensées lubriques, que viendra encore aiguiser à son réveil une femme nue placée près de lui. En bas à gauche, un enfant ailé — l'Amour — s'essaye sur des échasses; au milieu de la partie inférieure de l'estampe, le monogramme.

[1] Il existe des premières épreuves sur papier filigrané *à la croix;* particularité qui a échappé à Hausmann.

Cette pièce est quelquefois désignée sous la rubrique *Le Songe* ou *Le Songe du Docteur*. Raimondi l'a encore copiée en y mettant le monogramme de Dürer. Cette estampe fort joliment gravée, n'est jamais vendue à sa valeur.

Ventes : E. Galichon, 500, au recto et au verso on lit la signature de Mariette — Liphart, 220 — Didot, 335 — Knowles, au filigrane de la tête de bœuf, 213 — Oppermann, 115 — Retberg, même filigrane, 656 — Fischer, 300 — Artaria, 260 — Straeter, 262 — Cornill d'Orville, papier au P gothique, 344 — Schultze, 537.

Saint Georges à cheval (R 120 — B 54 — H 746). — Armé de pied en cap le saint à cheval est tourné vers la droite et de profil, la tête dans un rayonnement, l'étendard en travers de la selle incline à gauche, le dragon est étendu à ses pieds, sur le dos, la tête dirigée vers la droite. En bas au milieu de l'estampe, une tablette avec le monogramme et la date *1508* qui primitivement était 1505.

Il y a des *copies* trompeuses — Il existe, croyons-nous, chez le baron E. de Rothschild un pastiche en contre-partie, dans lequel le dragon ne figure pas et où l'on distingue en bas à gauche, sur le terrain, un monogramme aux lettres *R. A. M.*

Ventes : E. Galichon, 460 — Didot, 510, de chez J. de Saint-Aubin — Knowles, 126 — Oppermann, 176 — Straeter, sur papier à la haute couronne, 500 — Cornill d'Orville, 637.

Cette estampe est *fort rare*.

La grande Fortune (R 124 — B 77 — H 839). — Sur un nuage, au-dessous duquel dans un pays montagneux se déroule un fleuve sur le bord duquel est bâti un village — celui d'Eytas patrie de Dürer dit la légende — une femme nue ailée de profil à droite est montée sur un globe, elle tient dans la main droite un vase ressemblant à un ciboire et dans la gauche une bride et des mors, le long voile dont elle est enveloppée passe sous son bras gauche et flotte au vent derrière elle. Dans le bas du coin droit, le monogramme.

Le 1er état est caractérisé par *un trait perpendiculaire échappé* qui se trouve au-dessous du pont, et par une série de points dans le ciel à gauche; dans le 2e état, ce trait *n'existe plus*, mais dans les belles épreuves on distingue encore la *suite de points* entre les deux flots du voile à gauche, points qui devaient sans doute indiquer les contours d'un nuage, et qui dans les dernières épreuves ont complètement disparu.

Cette estampe, dont on ne s'explique guère le sens allégorique, est quelquefois encore dénommée : *Némésis ; La Pandore ; La Tempérance*. On la rencontre assez fréquemment, mais les belles épreuves sont encore assez rares ; celle du *Département des Estampes*, qui est *avec le trait échappé*, est admirable. — Il existe des *copies* en contre-partie.

Ventes : Howard, 394 — Liphart, 600 — Didot, sur papier à la grande couronne, 515 — Retberg, même filigrane, 545 — Buccleuch, 250 — Fischer, 575 — Holford, 450 — Aylesford, 394 — Hollandt, 506 — Gutekunst, 862, très bel exemplaire — Hollar, 200 — Destailleur, 255 — L. Galichon, 305 — Artaria, 170 — Stracter, papier à la haute couronne, 375 — Cornill d'Orville, à la grande couronne royale, 1er état, 575 ; même papier, 2e état, 437, avec la signature de Mariette — Hérédia, même filigrane, 610.

Enlèvement d'Amymone (R 125 — B 71 — H 801). — Au pied d'une vaste colline hérissée de châteaux forts, la mer ; Amymone nue est couchée sur le dos d'un Dieu marin qui l'enlève nageant vigoureusement vers la droite ; à gauche sur le rivage, le père désespéré accourt les bras étendus vers elle. En bas au milieu de la marge, le monogramme.

Dans son journal, Dürer l'appelle *la Merveille de la mer (das Meerwunder)*. Cette estampe est fort belle et peut être obtenue à des prix relativement doux. Dans les premières épreuves, on distingue des *égratignures* dans le ciel.

Ventes : Guichardot, 135 — E. Galichon, 135 — Didot, 92 — Oppermann, 200, avec *les égratignures* — Hebich, sur papier à la haute couronne, 90 — Fischer, 225 — Cornill d'Orville, 387.

Les effets de la Jalousie (R 126 — B 73 — H 815). — Au bas de l'estampe à gauche, au pied d'un bouquet d'arbres, une femme nue est couchée entre les jambes d'un satyre qui tient de la main droite la mâchoire d'un animal quelconque ; tous les deux regardent à droite une femme debout, qui un bâton levé s'apprête à les frapper ; un homme nu coiffé d'un coq va parer le coup ; à droite encore un enfant, l'Amour sans doute, s'enfuit un oiseau à la main, transparente allusion d'une virginité perdue. Au fond de l'estampe, montagnes et château fort. En bas au milieu de la composition, le monogramme.

Cette pièce est quelquefois aussi appelée *Le grand Satyre* ou *Le grand Hercule* ou même simplement *Hercule*, comme la désigne l'artiste lui-même dans son *Journal de voyage aux Pays-Bas*. Il existe à Vienne, dans la collection du duc Albert de Saxe, *une épreuve d'essai* dans laquelle *le bouquet d'arbres et la femme debout sont seuls terminés*, le reste n'est esquissé qu'au trait. Le sujet est toujours resté inexpliqué, quelques-uns y voient une allégorie sur le cocuage.

Il a été fait de cette pièce des fac-similés en photogravure pour la *Société Internationale de Chalcographie*.

Ventes : Howard, 262 — Galichon, 360 — Didot, 495 — Hebich, sur papier à la haute couronne, 250 — Fischer, 144 — Aylesford, 262 — Schloesser, 162 — L. Galichon, 73 — Angiolini, 70 — Bouillon, 125 — Stracter, 255 — Cornill d'Orville, sur papier à la haute couronne, 210.

Saint Eustache (R 127 — B 57 — H 727). — Au bas d'une colline boisée que couronne un château fort, le saint en costume de chasseur, son cheval arrêté près de lui, est à genoux de profil à droite, les bras levés en signe d'admiration à la vue d'un cerf qui se dirige vers lui, l'animal a un crucifix entre ses bois. A gauche un cours d'eau avec une petite passerelle en pierre. Sur le tout premier plan, quatre chiens, et sous celui du milieu, le monogramme.

Cette estampe — la plus grande de l'œuvre — est souvent aussi désignée sous la rubrique de *saint Hubert,* mais comme l'artiste l'a lui-même dénommée, *saint Eustache,* dans son *Journal de voyage aux Pays-Bas.* Nous ne voyons pas pourquoi on se permettrait de la débaptiser ; nous lui avons donc conservé ce titre.

Les *belles* épreuves sont *extrêmement rares ;* elles ont été tirées sur papier à la grande couronne, au pichet et à la tête de bœuf. Il existe des *copies* trompeuses — En 1826, le cuivre original était aux mains de M. Joseph Redtendarher de Kirchdorf.

Ventes : E. Gaichon, 2550 — Liphart, sur papier à la haute couronne, deux exemplaires, l'un à 625, l'autre à 750 — Didot, même filigrane, 1700 — Knowles, 875 — Schloesser, 1000 — Oppermann, 295, à la haute couronne — Griffiths, 2025 — Hebich, 1056 — Retberg, à la haute couronne, 1262 — Buccleuch, 342 — Hulot, 600 — Fischer, à la haute couronne, 1200 — Holford, 3700 ; exemplaire superbe — Aylesford, 325 — Destailleur, 400 — L. Gaichon, l'exemplaire de Didot, 1850 — Cope, 438 — Artaria, 500 — Bouillon, l'exemplaire de Schloesser, 560 — Straeter, 1012 — Cornill d'Orville, à la haute couronne comme le précédent, 825 — Laeroix, une épreuve tirée sur soie, 205 — Hansen, 381.

La Véronique (R 167 — B 64 — H 167). — La sainte debout et de face, la tête auréolée, tient de ses deux mains écartées le voile qui a gardé l'empreinte des traits du Sauveur. En haut dans le coin gauche, le monogramme, et au-dessus *1510.*

Cette toute petite pièce n'est connue que par *deux* exemplaires existant en originaux, l'un se trouve à *l'Albertine,* l'autre est à Dresde dans la collection du Roi de Saxe, Fréderik Auguste II ; c'est d'après Thausing *la première pointe sèche* qu'ait gravée l'artiste.

Il en existe une *copie* sans valeur, gravée par Aloys Petrak. — Passavant affirme à tort que cette pièce est un nielle ; c'est une erreur, car ni le monogramme, ni la date ne sont *renversés* à l'impression.

Saint Jérôme (R 196 — B 59 — H 770). — Dans une anfractuosité de rochers, le saint de profil à gauche est assis, les mains jointes tournées vers un crucifix à gauche, son coude repose sur des livres placés sur la planchette qui lui sert d'appui. A droite un saule, et à

ses pieds un ruisseau sur le bord duquel à gauche est couché un lion endormi. Sur le rocher de gauche, le monogramme, et tout en haut au milieu de l'estampe, le millésime *1512*.

Cette estampe, dite aussi le *saint Gérôme au Saule*, est une des plus admirables planches de l'œuvre, c'est une pointe sèche renforcée de burin ; les exemplaires *avec les barbes* sont pour ainsi dire *introuvables*. Au *British Museum* on en conserve une épreuve tirée *avant l'ébarbage*, dans laquelle le monogramme est pour ainsi dire *ittisible*, ce qui a fait dire à Passavant qu'il n'existait pas, parce qu'il avait disparu sous les barbes. Bartsch, à tort, considère cette pièce comme une eau-forte, le doute n'est cependant pas permis ! Dans les dernières épreuves, la planche est tellement usée que *le crucifix* a disparu. — Il existe une *copie* trompeuse.

Ventes : Didot, 4500, un des plus beaux exemplaires connus fut acheté par M. Meder — Oppermann, 25, de chez Gawet — Fischer, 1575 — Aylesford, 210 — Destailleur, 600 — De Sallet, 575 — Cornill d'Orville, une *éblouissante* épreuve pleine de barbes, 15000.

Les Armoiries au Coq (R 198 — B 100 — H 1020). — Un écusson au lion rampant, timbré d'un casque tourné à droite, entouré de riches lambrequins, est surmonté d'un coq aux ailes déployées et chantant. En bas à droite, le monogramme.

Cette pièce, bien supérieure suivant nous *aux Armoiries à la tête de Mort*[1], malgré sa moindre importance, est peut-être le morceau le plus admirable de l'œuvre ; *il est impossible d'aller plus loin comme métier*, nulle pièce ne lui est comparable, il faut avoir vu la merveilleuse épreuve du *Département des Estampes*, et surtout celle de la vente Cornill d'Orville, la plus belle connue, pour se demander par quel prodige l'artiste a pu arriver à donner à son casque *ces éclats de métal* qui en font une œuvre d'art qui ne sera *jamais* surpassée. On ignore l'année où fut gravée cette estampe ; Retberg suppose qu'elle le fut vers 1512 et Thausing en 1503.

Ventes : Liphart, 269, sur papier filigrané à la cruche, avec la signature de Mariette, Paris 1775 — Didot, 300, de chez Marshall — Knowles, sur papier à la haute couronne, 425 ; un autre exemplaire, sur papier à la cruche, 250 — Schloesser, 213 — Oppermann, 201, de chez Schloesser — Buccleuch, 675 — Fischer, toute première épreuve avant la planche nettoyée et *avant le renforcement du trait carré*, 500 — Holford, 325 — Destailleur, avec *les Armoiries à la tête de Mort*, 401 — L. Galichon, 295, de chez Didot — Angiolini, 294 — Artaria, à la haute couronne, 100, et un autre exemplaire, 430 — Bouillon, 200, de chez Donnadieu — Straeter, 294, de chez Koller — De Sallet, 381 — Cornill d'Orville, sur papier à la haute couronne royale, 4850, *précieux* et admirable exemplaire — Schultze, 287 — Dreux, 800 — Stern, 350.

[1] Et pourtant, comme on peut s'en convaincre, elle se vend incomparablement moins cher que *Les Armoiries à la tête de Mort*, mais ça ne se raisonne pas, c'est de tradition. Oh ! tradition, que d'idioties on commet en ton nom !!!

Le Cheval de la Mort (R 203 — B 98 — H 1013). — Dans un site rocheux et planté d'arbres rabougris, un guerrier casqué et armé se dirige à cheval vers la gauche, derrière lui à droite un animal fabuleux tenant du cerf et de la licorne l'accompagne, serrant dans sa griffe une hallebarde. A gauche, la Mort à cheval le regarde et lui montre un sablier que surmonte un cadran. Entre les jambes du cheval du guerrier un chien et un lézard. Tout au fond de l'estampe, un château fort couronne une colline escarpée. Dans le bas du coin gauche de l'estampe sous une tête de mort, une tablette portant le monogramme, au-dessus duquel le millésime *1513* précédé de la lettre *S*.

Une des pièces *capitales* de l'œuvre, *extrêmement recherchée*. Quant à la lettre *S* qui précède la date, aucune explication satisfaisante jusqu'ici n'a pu être donnée ; on y a vu, les uns l'initiale du baron de Sickingen ou de Stephan Paumgärtner, les autres la première lettre de *Sanguineus*[1], car on suppose aussi que Dürer avait eu l'intention de faire une série de planches représentant *Les quatre Tempéraments*, théorie très à l'ordre du jour à cette époque, et que les deux autres estampes *La Mélancolie* et *saint Jérôme dans sa cellule* faisaient partie de cette suite ; nous estimons pour notre part que ces suppositions sont purement gratuites, et nous préférons tout naïvement admirer ces productions merveilleuses, plutôt que de chercher à en éclaircir le côté resté mystérieux.

Cette pièce est encore connue sous les dénominations : *Le Mariage ; L'Homme mondain ; Le Chevalier, la Mort et le Diable ;* ou tout simplement sous la rubrique *Un Cavalier* qui lui fut donnée par Dürer lui-même dans son *Journal de voyage aux Pays-Bas* — Il existe des *copies*.

Ventes : Liphart, deux exemplaires, dont l'un, d'une qualité exceptionnelle, fut vendu seul 1600 — Didot, 560 — Knowles, une des plus belles existantes, 2126 — Oppermann, 1775 — Schloesser, 1637, superbe — Griffiths, 562, de chez Mariette — Hebich, 925 — Retberg, 1150 avec les témoins[2] — Buccleuch, 1312 — Seymour Haden, 1775, de chez Brooke — Fischer, 2500, de chez Saint-Aubin — Holford, 3625 — Aylesford, 237 — Destailleur, 900 — Angiolini, 1250 — Artaria, 780 — Stracter, 1262 — De Sallet, 1625, provenait de chez Liphart — Cornill d'Orville, 562.

La Vierge au pied de la muraille (R 205 — B 40 — H 610). — Adossée au pied des remparts d'une ville forte, à gauche de laquelle serpente un cours d'eau, la Vierge est assise de trois quarts à gauche

[1] Ou celle de *Salus*.

[2] Particularité extrêmement rare à rencontrer dans les estampes des vieux Maîtres. Dürer, cependant, avait coutume de tirer ses cuivres en y laissant de grandes marges ; mais le goût de l'époque était toujours de les abattre et même de rogner jusqu'au trait carré ces estampes.

tenant l'Enfant Jésus serré dans ses bras, elle porte un trousseau de clefs à sa ceinture. A droite sur le pan du mur à mi-hauteur de l'estampe, *1514* et le monogramme.

La pièce est extrêmement poussée. — Se défier des *copies*, d'une tout particulièrement, qu'on ne peut guère reconnaître qu'en ayant sous les yeux l'originale pour la confronter ; dans la copie, le *4* du millésime est plus petit et différent de forme, le *D* du monogramme est également moins grand, il n'y a pas aussi de parties ombrées dans la portion de l'écriteau qui est sous le monogramme.

Ventes : E. Galichon, 280 — Didot, 110, avec la signature de Mariette datée de 1660 — Oppermann, 56 — Schloesser, 262 — Fischer, 269 — Angiolini, 380 — Cornill d'Orville, 319.

Saint Jérôme dans sa cellule (R 208 — B 60 — H 756). — Au fond de la pièce qui reçoit le jour de gauche par deux vastes croisées à verres ronds le saint est assis, écrivant sur un pupitre posé sur sa table de travail, sa tête est dans un rayonnement et son épaule droite vivement éclairée. Derrière lui un sablier et son chapeau pendu au mur ; des coussins, des sandales, des livres, une tête de mort... un renard et un lion couchés et dormant sur le premier plan complètent le tableau. Sur le parquet à droite, le monogramme et *1514*.

On a accusé avec juste raison l'artiste ne n'avoir qu'un seul plan et d'avoir absolument négligé les valeurs ; reconnaissons ici cependant, que la profondeur de la pièce est assez scrupuleusement accusée. Disons aussi en passant, que la dénomination *dans sa cellule* est impropre, le mot *cellule* impliquant l'idée d'une pièce petite et nue ; or, ici ce n'est nullement le cas, car la pièce est spacieuse, presque luxueusement meublée et de ce fait extrêmement intéressante au point de vue de l'ameublement de l'époque.

Les *premières épreuves* sont tirées sur papier *à la haute couronne* et les dernières sur papier filigrané *au pichet* (ou à la cruche). Les *copies* sont nombreuses. Heller en signale, croyons-nous, treize.

Ventes : E. Galichon, 400 — Liphart, 525 — Didot, 300 — Knowles, 2125, épreuve absolument *hors ligne*, une des plus belles connues [1] — Schloesser, 437 — Oppermann, 451 — Hebich, 462 — Buccleuch, 919 — Seymour Haden, 2750 — Fischer, 412 — Holford, 3250 — Aylesford, 412 — Destailleur, 360 — Artaria, 610 — Straeter, 656 — Cornill d'Orville, 1000 — Schultze, 1500, provenait des doubles de Berlin — Hausen, 756 — Stern, 1912.

[1] La collection de cet amateur avec celles de Seymour-Haden, Holford, Retberg et surtout Cornill d'Orville peuvent être considérées comme renfermant les plus beaux Dürer connus ; elles étaient cependant inférieures encore à celles de Verstolk de Soelen qui acquit les siens en 1824 à la vente du comte de Vries ; cette réunion de Dürer avait été originellement formée par Abraham Ortelius qui, à sa mort en 1598, la légua à son héritier Jacques Collius.

Les écarts énormes des prix ci-dessus montrent à quel point *la belle épreuve* est appréciée ; il y a là un enseignement qui, plus aujourd'hui que jamais, a sa valeur et peut se résumer en ces mots : N'hésitez jamais à payer le gros prix l'épreuve exceptionnelle ; si vous êtes spéculateur, vous y trouverez profit tôt ou tard ; si vous êtes simple collectionneur, une grande satisfaction en songeant qu'on vous enviera la perle que vous n'avez pas voulu laisser échapper.

La Mélancolie (R 209 — B 74 — H 846). — Songeuse la tête laurée de profil à gauche, une femme ailée est assise au milieu d'instruments de toutes sortes, le coude gauche est appuyé sur son genou, sa main droite tient un compas ouvert, un chien est couché à ses pieds ; près d'elle à sa droite un enfant assis, écrit ; tout à fait à gauche en haut de l'estampe, la mer avec une comète qui semble y sombrer, un arc-en-ciel et une chauve-souris fantastique tenant une banderolle sur laquelle on lit : *Melencolia S I.* Sur la marche où la femme est assise, le monogramme, et au-dessus *1514* peu apparent.

On trouve assez facilement cette pièce en bonne épreuve, c'est ce qui explique pourquoi, quoique merveilleusement belle, elle n'atteint jamais les prix de certaines estampes inférieures de qualité, mais infiniment plus rares.

Il y a plusieurs *copies* trompeuses, entr'autres une fort remarquable et presque aussi belle que l'originale, elle est gravée par un inconnu et ne porte ni monogramme, ni signature, mais on la reconnaît facilement en ce que la grande clef du trousseau qui pend à la ceinture a *quatre croisillons* au panneton, tandis qu'il n'en existe que *trois* dans l'originale. Dans la copie de Jérôme Wierix, *le signe ressemblant à un S* qui se trouve entre le mot *Melencolia* et le *I n'existe pas.*

On croit reconnaître dans ce portrait, la femme de l'artiste, Agnès Frey merveilleusement belle, mais inquiète et violente.

On a cherché aussi ce que pouvait signifier le signe *I.* Thausing y voit le numéro 1 de la première planche pour la suite des *quatre Tempéraments ;* Passavant mieux inspiré, croyons-nous, donne la seule explication plausible en considérant ce signe comme un *I,* ce qui voudrait alors dire : *Mélancolie fuis ; I* étant la seconde personne de l'impératif du verbe latin *Ire* qui signifie aller, fuir.

Au temps de Dürer, cette estampe avec sept autres composant une feuille entière se vendaient un florin !!!

Ventes : Howard, épreuve d'une *incomparable beauté,* 1000 — E. Galichon, 960 — Liphart, 568 — Didot, 1000 — Knowles, 1312, provenait de chez Howard — Oppermann, 126 — Hébich, 500 — Buccleuch, 650 — Fischer, 975, de chez Woodburn — Holford, 1550 — Hollar, 475 — Destailleur, 420 — L. Galichon, 600 — Angiolini, 305 — Artaria, 1060 — Straeter, 1000 — De Sallet, 269 — Heredia, 308 — Cornill d'Orville, 844 — Schultze, 319 — Hansen, 629.

La Sainte Famille (R 222 — B 43 — H 648). — De face, assise au milieu de l'estampe sur un banc gazonné, la Vierge tient sur ses genoux l'Enfant Jésus nu ; à gauche au second plan, saint Joseph vu à mi-corps. Derrière la Vierge à droite, trois autres personnages ; tout au fond de l'estampe au trait, une montagne avec tour et maison. Ni date, ni monogramme.

Cette pièce exécutée à Venise pendant son voyage se ressent de l'influence italienne ; c'est une pointe sèche dont les bonnes épreuves sont *extrêmement rares*, le cuivre ayant été très superficiellement attaqué ; une des caractéristiques des beaux exemplaires, est *la vigueur des traits de la tour*.

Le 1er état est *avant les rayures* sur le visage de la Vierge.

Ventes : Liphart, 1er état, 1100 — Didot, même état, 600, de la collection Arozarena où elle fut adjugée 655, elle était avec toutes ses barbes — Hebich, 156 — Hulot, 1er état, 900 — Fischer, 1025 — Holford, 2755 — Gutekunst[1], exemplaire d'une insurpassable beauté, 4250 — Artaria, 1er état, 520 — Cornill d'Orville, 219.

La Vierge couronnée par les Anges (R 226 — B 39 — H 547). — Assise sur une large pierre dans la campagne et adossée à une forte barrière, la Vierge de face la tête penchée à droite, tient l'Enfant Jésus sur ses genoux et une pomme dans la main droite. Deux anges descendus du ciel s'apprêtent à lui poser une couronne sur la tête. En bas dans le coin droit de l'estampe, le monogramme et *1518*.

Ventes : E. Galichon, 225 — Didot, 100 — Schloesser, 126 — Cornill d'Orville, 906.

Thausing fait remarquer que cette estampe appartient à la mauvaise période de Dürer (1513-1520) qui négligeait ses gravures, trop occupé par les dessins de ses bois pour la publication de l'Empereur Maximilien — La série des Vierges de petit format sont moins faciles à rencontrer que celles de format supérieur, pour cette raison que les premières furent pour la plupart intercalées dans les livres d'heures d'où elles ne sortirent plus.

Le Crucifix (R 227 — B 23 — H 435). — Sur la croix, la tête penchée à droite dans un rayonnement, le Christ est entouré à droite par la Vierge et deux saintes femmes, à gauche par saint Jean derrière lequel est un homme d'arme portant un bouclier. A genoux, la Madeleine tient embrassé le pied de la croix. Ni monogramme, ni date.

Très petite pièce ronde *rarissime* dite : *le Pommeau d'épée* ou *la Plaque de chapeau de l'Empereur Maximilien Ier*. C'est un nielle sur plaque d'or ; c'est

[1] Vente faite en avril 1894.

la plus petite pièce gravée par le Maître. Elle mesure 37 millimètres de diamètre. On suppose qu'elle fut exécutée en 1518. Les lettres *INRI* sont renversées comme dans toutes les nielles. La *copie* qui en existe est si remarquable, qu'on la confond souvent avec l'originale. Du reste, Bartsch et Passavant ne sont pas d'accord sur celle qui est l'original ou sur celle qui est la copie.

Ventes : Liphart, original de Passavant, 2887 — Didot, 300, avec un autre exemplaire original de Bartsch, 200 — Hébich, 756 — Retberg, 1025 — Buccleuch, 925 — Holford, 450; dans ces cinq ventes, sont les originaux de Passavant — Artaria, de Passavant, 600; de Bartsch, 120 — Cornill d'Orville, de Bartsch, 131 — un autre exemplaire d'une exceptionnelle beauté, original de Passavant, provenant de chez Verstolk de Soelen, 1237.

Le Crucifiement (R 253 — Passavant 109 — H 2250). — Au milieu de l'estampe, le Christ de face sur l'arbre de la croix, à droite saint Jean debout les mains jointes et les yeux levés au ciel, à gauche la Vierge entourée des saintes femmes. La Madeleine est agenouillée au pied de la croix qu'elle tient embrassée, près d'elle tête de mort et ossement. Au fond de l'estampe Jérusalem, et à droite des rochers couronnés par un château fort, dans le ciel des anges. Près de la tête de mort, le monogramme de l'artiste, sur le terrain presque au milieu un peu à droite.

Cette pièce, d'une *insigne rareté*, est inconnue à Bartsch ; elle est gravée au trait pur et semble être le décalque d'un dessin et une préparation de planche. Retberg, Passavant et Ephrussi la croient de Dürer ; Heller et Thausing la répudient.

Passavant nous apprend qu'une copie en a été faite par Nussbiegel, et qu'il y a deux états : l'un *avant* le monogramme, l'autre *avec* le monogramme; mais ce dernier n'est pas placé comme dans l'original, il est à gauche, près du manteau de la Vierge.

Ventes : Didot, 75 — Retberg, *copie* avant le monogramme, 62 — Cornill d'Orville, sur papier au petit globe, 62 — Defer Dumesnil, 1er état avant le monogramme et sur papier aux armes d'Amsterdam, 150.

Cette estampe au point de vue artistique est sans valeur.

Erasme d'Amsterdam (R 266 — B 107 — H 1047). — Dans son cabinet de travail entouré de ses livres, vêtu d'un ample vêtement et coiffé d'un bonnet qui lui cache les oreilles, Erasme debout vu à mi-corps de trois quarts à gauche, écrit sur un pupitre, la main gauche tient un encrier. Sur la table à gauche, un vase avec des fleurs et en haut du même côté une large tablette où on lit : *Imago Erasmi... MDXXVI* et le monogramme en dessous.

Ce portrait est superbe et supérieur de beaucoup à tous les autres faits par Dürer ; tout porte à croire que c'est un des derniers cuivres qu'il a gravés, peut-être même le dernier.

Faisons remarquer que le portrait de Joachim Patenier (B 108) n'a jamais été gravé par l'artiste, mais bien d'après son dessin par Cornélius Cort[1] ; on ne s'explique guère qu'on ait voulu attribuer cette pièce de tout second plan au grand artiste ; elle est tellement éloignée de sa manière que le doute n'est pas permis.

Ventes : Guichardot, 150 — Liphart, sur papier aux deux lys dans un écu, 750 — Didot, 810 — Oppermann, 200 — Buceleuch, 500 — Fischer, 446 — Hollandt, 381 — Aylesford, 194 — Artaria, 590 — De Sallet, 394 — Cornill d'Orville, 1112 — Schultze, 256 — Prince Waldburg Wolfegg, 275.

Saint Jérôme (R supp[t] 3 — B 62 — H 782). — Un genou en terre, la tête dans un rayonnement, le saint de trois quarts à droite, prie devant un crucifix ; derrière lui son chapeau et ses vêtements sont accrochés, à ses pieds son lion fidèle. Au dernier plan à droite, on aperçoit une petite maison qui semble renversée tant elle est penchée à gauche. La lumière vient de droite.

Cette petite estampe ronde de la dimension d'une pièce de deux francs *n'est qu'attribuée* au Maître. Bartsch, Heller et Passavant la croient gravée par l'artiste, Haussmann en doute, Thausing et Retberg supposent que Dürer n'en a fait que le dessin. Quoiqu'il en soit, ce nielle, car c'en est un, est d'une *insigne rareté*, on n'en connaît que cinq originaux qui sont à Paris, Dresde, Amsterdam, Brême et Vienne à l'Albertine. — Il y a plusieurs *copies* qui sont sans valeur, une entre autres est de Aloys Petrak, de Vienne, il l'a du reste signée : *A. Petrak Cop.*

Ne pas confondre cette pièce avec celle de même titre, ronde également, mais un peu plus grande (R supp[t] 12 — B 115) qui est gravée sur *bois* et représente le saint la tête auréolée, à genoux tourné à gauche, il est au pied d'un arbre où sont appuyés un christ et un livre, dans la campagne derrière lui son lion est couché, et tout à fait au fond de l'estampe à droite, on aperçoit un cerf debout. Cette estampe est *rarissime* ; à la vente Cornill d'Orville elle fut adjugée 650 francs.

Le Jugement de Pâris (R supp[t] 4 — B 65 — H 793). — Dans la campagne, demi couché à gauche de l'estampe et semblant assoupi, Pâris armé en guerre — ce qui n'est guère le fait d'un berger — semble peut se soucier des trois déesses nues qui sont à *sa* gauche ; un vieillard placé derrière, lui présente une pomme. La lumière vient de droite.

[1] Thausing émet un avis opposé, il croit que le graveur est Egidius Sadeler.

Ce nielle de petite dimension et de forme ronde reste toujours *discuté*, Bartsch, Heller, Passavant et Haussmann l'acceptent ; Retberg et Thausing le rejettent. Le *seul* exemplaire original connu est à l'Albertine de Vienne. Petrak en a fait une *copie* qu'il a signée. Il y a eu aussi une gravure sur bois de cette pièce avec quelques modifications (B 134), elle est *fort rare* et fut adjugée à la vente Cornill d'Orville le prix coquet de 2000 francs.

Le titre même donné par Bartsch à cette estampe est certainement erroné, ça ne peut être en effet le berger Pâris, puisque le personnage représenté ici est un guerrier, c'est plutôt comme le dit Passavant un incident de la légende du moyen âge relative à Alfred III, roi de Mercie. On raconte que dans une visite que ce dernier fit à Guillaume d'Albanac, il remarqua ses trois filles merveilleusement belles, le père croyant s'apercevoir qu'il désirait faire de l'une d'elles sa maîtresse, les fit venir toutes nues et força le Roi à en prendre une pour épouse. C'est la scène reproduite dans l'estampe que nous venons de décrire.

Le grand Courrier (R supp^{t} 5 — B 81 — H 1098). — Sur un cheval, lancé à plein galop vers la droite, un homme coiffé d'un bonnet se retourne un fouet dans la main gauche. Au dernier plan à droite, une montagne sur le sommet de laquelle se silhouette un clocher pointu.

Encore une pièce *douteuse* qui est considérée par ceux qui l'admettent comme une des toutes premières estampes du Maître, elle est en tous cas extrêmement peu intéressante comme métier et comme sujet. Bartsch y voit la même technique que dans *Le Violent* (R 1 — B 92 — H 893).

Il n'y a que *deux originaux* de connus, l'un est à la *Bibliothèque Impériale* de Vienne, l'autre à Dresde où il est classé aux anonymes. Petrak en a fait une *copie* qu'il a signée de son monogramme A. P accolés.

Nous avons mentionné les cuivres les plus rares et les plus recherchés du Maître, nous allons maintenant indiquer quelques bois, mais comme nous envisageons surtout l'œuvre de Dürer au point de vue *gravure* et non au point de vue *dessins*, nous passerons rapidement sur les bois qu'il n'a fait que dessiner en confiant, comme on le sait, l'exécution à un praticien habile et consommé qui se nommait Jérôme Resch *dit* Hieronymus.

La Colonne (R suppl^{t} 14 — B 129). — Grande pièce sur quatre feuilles, la base représente deux Génies ailés et le haut un chapiteau sur lequel est assis un satyre.

Cette estampe, *d'une insigne rareté*, a échappé, croyons-nous, aux investigations de Thausing ; elle manque à presque toutes les collections publiques ou privées, elle a passé à la vente Cornill d'Orville et y fut adjugée 3312 francs ; elle était d'une beauté merveilleuse et rappelait par sa netteté et sa finesse un dessin à la plume. Le papier était filigrané *au chien*. Elle était *sans date*, ce qui caractérise une toute première épreuve ; celle de Berlin est avec le millésime de 1517.

L'Apocalypse de saint Jean (R 27-42 — B 60-75 — H 1652-1667).

Rare et admirable suite de 16 pièces qui furent adjugées à la vente Cornill d'Orville 7837 francs ; c'était la première édition publiée en 1498, de condition et de beauté exceptionnelles. Le titre n'apparut pour la première fois que dans l'édition de 1511.

La Vie de la Vierge (R 63-82 — B 76-95 — H 1692-1711).

Suite de 20 pièces qui peuvent être considérées comme le *chef-d'œuvre* des bois de l'artiste. Passavant semble croire que Dürer s'y consacra de 1504 à 1510. Il existe trois éditions : le premier tirage, *sans texte*, fleur de bois est d'une insurpassable beauté, les exemplaires bien complets sont pour ainsi dire *introuvables*, même dans les collections les plus célèbres ; les estampes sont tirées sur papier *à la grande couronne* et *à la balance dans un cercle*. — Voici quelques prix pour de toutes premières épreuves :

Ventes : Didot, 2020 — Galichon, 1600, de chez John Barnard — Artaria, 580 — Straeter, superbe exemplaire relié en maroquin, provenant des collections Stosch et sir Joshua Reynolds — De Sallet, 1443 — Cornill d'Orville, 3375, état et condition exceptionnels.

Dürer parle souvent de la vente de ces pièces dans son *Journal de voyage*, il cédait quatre suites pour un florin !! *La grande Passion, L'Apocalypse* se vendaient sur le même pied.

A remarquer que les belles premières épreuves de bois sont toujours exemptes de ces petites *piqûres* blanches qui proviennent des trous de vers ; celles qui en présentent, sont à rejeter.

Les Saints Patrons de l'Autriche (R 219 — B 116 — H 1880). — Ils sont au nombre de huit debout l'un près de l'autre, leurs noms en latin au bas de l'estampe sur une banderolle sont les suivants en allant de gauche à droite : *Quirin, Maximilien, Florian, Sévérin, Coloman, Léopold, Poppo* et *Otto*. Ni date, ni monogramme.

Cette pièce est d'une *insigne rareté* en 1er état, c'est-à-dire *avant que les deux saints Poppo et Otto aient été ajoutés ;* elle manque à presque toutes les collections. Le 2e état, après l'adjonction des deux saints, porte en tête une inscription commençant par ces mots : *Ad Sanctos Austriæ...* puis un poème latin de 40 lignes, c'est l'édition de 1517.

A la vente Cornill d'Orville, un superbe exemplaire de 1er état fut adjugé 1325 francs.

Le Triomphe de l'Empereur Maximilien (R 218 — B 139).

Superbe suite de huit planches que l'on croit avoir été dessinées sur le bois même par Dürer. On en compte quatre éditions qui sont :

1re édition de 1522 sans le Privilège.
2e — avec le Privilège : *Cum Gratia et Privilegio Cæsaree Maiestatis.*
3e — 1523, avec explications latines.
4e — 1589, dernier tirage sur les originaux. L'édition de 1609 de Heller, publiée à Amsterdam, est une copie exécutée par Liefrinck.

On connaît les principaux graveurs qui travaillèrent à cette suite, leurs noms ayant été consignés au dos des blocs de bois à cette époque, ce sont : Jérôme Andréa, Claus Seman, Wolfgang Resch, William et Cornélis Liefrinck, Hans Franck, Jan de Bom, Alexius Lindt et Jost Necker.

On exécuta à Vienne, ces dernières années, des retirages sur les bois originaux, et en 1886, au Musée de Boston, on en fit une exposition.

Ventes : Didot, exemplaire admirable de la première édition, 4050 — Cornill d'Orville, deuxième édition, 2612; exemplaire de toute fraîcheur.

Mentionnons encore quelques gros prix obtenus pour les très beaux et très rares *bois* suivants, passés à la vente Cornill d'Orville :

Les Armoiries de Dürer (B 160) ; dans un écusson, un triple monticule sur lequel repose une porte ouverte à deux battants, l'écu est timbré d'un casque au-dessus duquel, dans un vol, se profile à droite le buste d'un nègre coiffé d'un bonnet ; le tout est surmonté d'un cartouche contenant le monogramme accompagné du millésime 1523 ; de riches lambrequins entourent l'écu ; pièce *rarissime* adjugée 1137 — *Saint Sébald sur une colonne* (P 185), 2375 — *La Tête du Christ couronnée d'épines* (P 192), 875 — *L'Homme attaqué par la Maladie vénérienne* (P 198), 2750 — *Le Christ présenté au Peuple* (P 174), grande estampe représentant le Sauveur debout de face à mi-jambes, attaché à une colonne, les mains sont enchaînées, il est entre deux bourreaux qui, brutalement, entr'ouvent le manteau dont il est revêtu. En haut du coin droit, la date 1521 ; pièce de la *dernière rareté,* adjugée 4075.

FALCK (Jérémias)

Artiste habile, né à Dantzig en 1629, mort en 1729, a gravé un peu de tous les genres — 150 pièces environ — nous ne retiendrons de lui que le beau et *rarissime* portrait de :

Copernic.

Un exemplaire superbe fut adjugé à la vente Behague, 400 francs ; il était *avant toutes lettres.*

Nous pouvons encore citer : *Louis XIII,* en habit de chasse et à cheval, adjugé à la même vente, 99 francs.

FURSTENBERG (Théodore Caspar de)

Tête de saint Jean-Baptiste sur un plat (Smith 1). — La tête du saint est de trois quarts à gauche, les yeux sont clos et les cheveux bouclés. Du centre du nimbe qui est à gauche part un rayon en forme de vrille dirigé perpendiculairement vers sa tête. En bas

dans le coin gauche, on lit : *Theod. Casp. à Furstenberg. Pinxit et sculpsit.*

Manière noire de la *dernière rareté* dont un exemplaire fut vendu le 23 avril 1894 par H.-G. Gutekunst, 631 francs.

HOLBEIN (Hans le jeune)

Né à Augsbourg[1] vers 1497, mort à Londres de la peste en 1543. Un des artistes les plus considérables de l'école allemande, a gravé ou plutôt dessiné nombre de morceaux pour l'illustration de livres, bordures, ornementation de lettres, marques d'éditeurs, etc..., mais s'est surtout immortalisé par son impérissable *Danse des Morts* dont les bois ont été gravés par Hans Lützelburger, quoique certains d'entre eux portent la signature du Maître. — A noter que les bois gravés en Angleterre par les artistes de ce pays sont de beaucoup inférieurs à ceux gravés à Bâle.

Signalons le beau portrait suivant, d'après le Maître, gravé par H. Lützelburger dit *Franck* graveur *hors pair.*

Erasme de Rotterdam (Passavant 57). — Ce catalogueur le décrit ainsi : Figure entière, debout, tourné vers la droite et tenant la main droite sur un Terme, au-dessous d'un arc richement orné. Du haut, pend une tablette avec l'inscription : *E R. ROT.* Dans un compartiment au-dessous, une inscription imprimée en caractères mobiles, qui varie suivant les différents états, savoir :

1er état 2 lignes de texte.
2e — 4 lignes de texte.
3e — 4 lignes de texte, mais avec d'autres caractères et au-dessous : *Erasmi Rotterdami effigies...* Indication souvent enlevée pour *truquer* la pièce et la faire passer pour un 2e état.
4e — Epreuve moderne sans inscription, le bois est au Musée de Bâle.

Ventes : Schloesser, 2e état, 26 — Oppermann, 70.

HOLLAR (Wenceslas)

Né à Prague en 1607, mort à Londres, en prison en 1677. Dessinateur et graveur dont les eaux-fortes sont souvent très poussées et très finies. Il eut pour maître, Mérian. De son vivant ses estampes se vendaient mal et ce fut toujours un besogneux. Il se distingua d'une façon très marquée dans le rendu des

[1] D'autres disent à *Bâle*, ce qui nous semble plus vraisemblable. Il a généralement pour monogramme deux H séparés et sur le même plan, ou deux H presque accolés avec une seule barre horizontale les rassemblant, formant comme un *trois* en chiffre *romain* coupé par une barre horizontale, ou enfin un H sur la barre transversale duquel est à cheval un autre petit H.

fourrures, dans les coquillages, les animaux, les insectes; ses figures étaient moins bonnes. Son œuvre qui se monte au chiffre considérable d'environ 2800 pièces fut catalogué par Virtue de Londres, d'abord en 1745, puis une seconde fois en 1759, et enfin par Parthey, à Berlin, en 1853; il y a dans ce dernier volume, 2733 pièces de décrites. Les deux premiers sont en anglais, le troisième en allemand.

En somme, artiste très remarquable, très probe, très sincère de métier, très recherché de nos jours, surtout en Angleterre, mais n'atteignant jamais cependant de gros prix. Une exposition des pièces les plus intéressantes de son œuvre eut lieu en 1875 au *Burlington Club* de Londres.

Le plus bel œuvre existant actuellement est celui du *British Museum,* il est à peu près complet et fut acheté en grande partie à sir Hans Sloan, qui le tenait de la veuve de l'artiste.

Le Portail de la Cathédrale d'Anvers (Parthey 824). — Une procession rentre dans l'église; sur la place à gauche, une fontaine près de laquelle se battent des chiens; quelques personnes disséminées sur la place; juste en face la porte de l'église, un carosse à deux chevaux se dirigeant vers la droite.

Cette très belle pièce, grand in-folio en hauteur, doit être recherchée surtout en 1er état, c'est-à-dire, *avant les contre-tailles* sur le toit de la maison qui est à droite, et *avec une seule ligne* au bas de la planche: *Prospectus turris...* et à gauche en bas: *Wenceslaus Hollar delineavit et fecit 1649.* Aux épreuves postérieures il y a trois lignes commençant par: *Anterpiae...*

Ce cuivre a passé en Angleterre, la marge du bas a été coupée et on lit dans le haut: *The Cathedral Church of Antwerp.*

Ventes: Behague, 1er état, 200 — Oppermann, même état, 201 — Bouillon, 115 — Loyd, 125.

La Nef de la Chapelle Saint-Georges (P 1079).

C'est un *bijou de finesse* qui est devenu *très rare.*

Une Anglaise en costume d'hiver (P 1999).

Une rare épreuve de cette estampe, *une des meilleures* de l'artiste fut adjugée à la vente Angiolini, 81 francs.

Le Lièvre pendu (P 2058). — Il est pendu par une patte de derrière près d'un panier de gibier, à droite un chien vient le flairer. D'après Pierre Boel.

Pièce presque *célèbre* qu'il faut avoir en *1er état,* c'est-à-dire avec le nom de l'artiste et le millésime *1649.* Au 2e état on a substitué au nom du Maître celui de *J. Le Pouter ex.* Au 3e état le nom de l'artiste a été rétabli, mais sans l'année.

Lady Catherine Howard (P 1721).

De toute rareté ; elle est appuyée sur une table, à mi-jambes. — Il en passa un exemplaire à la vente Seymour Haden *avant le terrain ombré et avant toutes lettres.* C'était une des *quatre épreuves connues.* Dans les états postérieurs la planche *a été coupée.*

Lady Elizabeth Sherley (P 1503).

Gravé d'après Van Dyck, d'une *excessive rareté* dans tous ses états. Le *British Museum* en possède deux épreuves *non terminées* et une autre avec le nom et l'adresse de *Stent.*

Jeune Homme jouant de la mandoline. — Le musicien est assis près d'une croisée ouverte à travers laquelle on aperçoit une tour et quelques navires.

De la plus *insigne rareté ;* c'est peut-être la pièce *la plus séduisante* de l'œuvre. Il n'en existe que *deux exemplaires connus,* l'un est au *British Museum,* l'autre chez M. A. Morrisson. — Parthey ne la connaissait pas.

Mentionnons encore pour en terminer : *L'Ecce Homo,* d'après Le Titien ; *Le Christ en croix,* d'après Van Dyck ; sa série des *Manchons* (P 1945-1952) ; des *Coquillages* (P 2187-2224) qui sont *d'exquises merveilles* et de plus de *grandes raretés* ; *Les quatre Saisons,* en pied (P 606-609), ne pas les confondre avec celles à *mi-corps* qui sont bien inférieures.

KRUG (Louis)

Mort à Nuremberg vers 1430, a gravé une vingtaine de pièces, signait souvent d'une *cruche* entre ses initiales *L* et *K,* ce qui le fait désigner sous la rubrique le *Maître à la cruche.*

L'Homme de Douleur. — Jésus-Christ debout, à mi-corps, sur un fond parsemé d'étoiles ; il est couronné d'épines et tient un roseau dans ses mains croisées. En haut à droite : *Ecce Homo.* En bas au milieu de l'estampe qui est entouré d'un encadrement, le monogramme.

Bois *inconnu* à Bartsch et à Passavant, mais mentionné par Leblanc. Un exemplaire adjugé 630 francs à la vente Delacroix.

La Nativité (Bartsch 1). — Sur le tout premier plan au milieu de l'estampe, un berceau dans lequel est couché l'Enfant Jésus et autour duquel sont agenouillés la Vierge, saint Joseph et des anges. Un berger vient d'arriver à gauche et s'arrête appuyant ses deux mains sur son bâton. Au fond, une construction en ruines à travers

l'arche de laquelle on distingue sur un petit tertre, bergers et moutons. Sur un pilier à droite, le monogramme au-dessus de la tête de la Vierge, et l'année *1516*.

Nous croyons, sans toutefois l'affirmer, avoir vu un exemplaire sans le millésime. — Le cuivre *existe* et il y a des retirages.

MAIR DE LANDSHUT (Nicolas-Alexandre)

Né, croit-on, en Bavière et mort vers 1520. Très fin graveur, mais en somme de second plan, qui, dit Passavant, couvrait ses estampes d'une teinte gris verdâtre ou brunâtre pour les rehausser ensuite par des lumières à l'aide de couleurs opaques blanches ou jaunes, cherchant ainsi à rendre l'aspect de ses propres dessins.

Certains de ses bois en clairs-obscurs rappellent beaucoup ceux de Pilgrim. Son œuvre est très difficile à se procurer, ce n'est guère là que son seul mérite.

Samson portant la porte de Gaza (Bartsch 2 — Samson se dirige à gauche vers la montagne d'Hébron, ayant sous chaque bras un des battants de porte de la ville de Gaza, il est poursuivi par deux soldats armés de piques. En bas à gauche : *MAIR*.

Pièce de *toute rareté ;* une épreuve provenant de la collection Durazzo fut adjugée à la vente Angiolini 676 francs.

MAITRE E S 1466

Dit le *Maître de 1466*[1], parce que inconnu autrement, ses estampes portaient ce millésime. Les uns le croient originaire de Cologne, d'autres de Salins, de Valenciennes, de Lorraine ou même des Pays-Bas ; Nagler opine pour qu'il soit né à Munich ; la vérité est, qu'à l'heure actuelle, on n'en sait absolument rien. On a dit aussi qu'il s'appelait Engelbrechtzen, ou Stern, ou Stechm ou encore Erhard Schoen, à cause des initiales gothiques E. S. dont il usait souvent. En somme, même mystère pour son nom que pour sa naissance. Un fait se dégage, dont on s'est encore exagéré l'importance, c'est la question des papiers filigranés dont il se servait et qui provenaient de la Haute-Allemagne : à la tête de bœuf avec l'étoile sur la tige ; à la tête

[1] Il y a eu encore de nombreux autres Maîtres au millésime ; les principaux sont ceux de : 1418 — 1423 — 1430 — 1437 — 1439 — 1441 — 1451 — 1457 — 1458 — 1461 — 1464 (dit aux Banderolles) — 1479 — 1480 (du Cabinet d'Amsterdam) — 1511 — 1515. Mais les deux plus importants sont, sans conteste, ceux de 1466 et de 1480.

de bœuf avec la rose sur une tige; la grappe de raisins; la grappe avec une croix; l'ourson; le P. gothique; le soleil, etc... mais là encore, la certitude que les deux contrées Allemagne et Pays-Bas, usaient souvent des *mêmes filigranes*, ne permet pas d'en tirer de sérieuses conclusions quant à la nationalité de l'artiste.

Ses pièces datées 1465 et 1467 sont très inégales, parce qu'on suppose qu'un certain nombre devaient être exécutées par ses élèves, tels que le *Maitre au jeu de cartes*, le *Maitre à l'alphabet*, etc... Souvent peu correct, il est d'une naïveté pleine d'originalité et on peut dire de lui qu'il est le *premier artiste* dont les œuvres aient eu de la séduction; d'un métier bien à lui, dit Bartsch, il faisait les nez minces, les prunelles claires, les cheveux serpentants, les doigts et les pieds très allongés, les vêtements bordés d'un rang d'étoiles entre deux bandelettes; ses arbres étaient en forme de boule, taillés comme autrefois les orangers en caisse qui bordaient nos pelouses. Un fait à noter: il *ne croisait* jamais ses tailles *en losange*. Somme toute, très grande figure d'artiste, burin extraordinairement net faisant ressembler certaines de ses pièces à de fins dessins à la plume.

Son œuvre comprend 200 et quelques pièces, c'est le cabinet de Munich qui en détient la plus riche réunion avec celui de Dresde. Ces estampes sont *très rares* et fort cher.

Saint Jean-Baptiste (Passavant 165). — Nous empruntons la description de cette *patène* à Passavant, n'ayant pu voir la pièce :

Il est assis dans un paysage rocailleux, au milieu de l'estampe, entouré d'un cercle. On voit autour quatre médaillons avec les symboles des évangélistes et quatre avec les pères de l'église, tous bordés de riches rinceaux et de feuillages. Dans les banderolles qui contiennent les noms des évangélistes, on voit encore le signe ꝑ, et dans le médaillon de saint Jérôme, le millésime *1466*.

Les belles épreuves doivent avoir une marge, les exemplaires postérieurs ont le millésime entre deux traits *perpendiculaires* qui forment pour ainsi une parenthèse *non cintrée*.

Cette pièce ronde d'une *insigne rareté*, est possédée par le *British Museum*, l'*Albertine* de Vienne et le Cabinet de Dresde.

Ventes[1] : Fischer *avant* les deux traits perpendiculaires, 875, du cabinet Maberly — Vico, 1100 — Angiolini, 625 — de Sallet, 1312.

Le Bouffon. — Sur un petit tertre rocailleux, un bouffon coiffé du bonnet traditionnel est debout et de face — il louche — et gesticule. Le bras gauche est revêtu d'une manche presque collante, tandis que

[1] En 1852 à la vente Pierre Vischer de Bâle, une épreuve fut adjugée 1000 francs, nous constatons avec surprise que les prix pour cette estampe n'ont pas suivi la marche ascensionnelle générale.

celle de l'autre bras présente un long pli tombant orné en bas d'une petite boule ; à sa ceinture, est passé une bourse et une flûte ; par terre à ses pieds, un petit chien et une cornemuse. Au-dessus de sa tête, une banderolle aux deux extrémités roulées.

Cette pièce qui mesure H. 125mm — L. 73mm est *non décrite* et de la plus *grande rareté ;* un exemplaire *avant l'inscription* sur la banderolle, et un 1er état sans doute, fut adjugé à la vente Vico, 550 francs, la conservation en était parfaite.

Un Quatre de la couleur des fleurs.

Telle est la rubrique donnée à une pièce représentant quatre fleurs différentes et faisant partie du grand jeu de cartes dont parle M. Max Lehrs (page 17, no 17) dans son ouvrage sur les jeux de cartes des vieux Maîtres allemands conservés dans le Cabinet de Dresde.

Cette pièce restée *inconnue* à Bartsch et à Passavant est d'une *insigne rareté,* elle fut adjugée à la vente Vico, 600 francs.

La Sainte Famille (P 106). — Dans une sorte de tryptique à portion cintrée qu'encadrent deux colonnes torses, on aperçoit au milieu la Vierge et sainte Anne assises sur un petit tertre jonché de fleurs où se voient des oiseaux. A gauche debout, saint Joseph portant une branche de lys ; à droite également debout, saint Joachim. Sur le premier plan de proportion réduite, un chartreux et un religieux agenouillés ; le premier a un livre ouvert à la main ; le second vêtu d'un long manteau, tient un rosaire. Au tout dernier plan dans un paysage à gauche un château, et à droite une mosquée profilent leur silhouette. Les quatre personnages et l'Enfant Jésus sont auréolés.

Une épreuve d'une rare beauté et probablement *unique* provenant de la collection Heimsöth passa à la vente Vico et fut adjugée 637 francs. Elle était en 1er état, *avant les inscriptions* dans les auréoles et avec une belle marge.

Le musée Wallraff-Richartz à Cologne en possède une épreuve de 2e état avec les inscriptions.

La Vierge debout avec l'Enfant Jésus marchant sur le Serpent.

Pièce *non décrite* mesurant H. 112mm — L. 77mm, adjugée vente Vico, 50 fr. ; elle portait encore des traces d'ancienne enluminure.

Saint Jean l'Evangéliste. — Debout, un calice à la main.

Pièce *non décrite* de toute *rareté* mesurant H. 102mm — L. 66mm ; vente Vico, 250 francs.

La Véronique (P 178). — Debout, de face et nimbée, la tête entourée d'un turban, le corps légèrement penché à gauche, la sainte femme les yeux baissés tient devant elle le mouchoir qui porte l'empreinte de la face du Sauveur. Deux anges agenouillés à droite et à gauche en soulèvent les coins.

En avril 1891, à Stuttgart, H.-G. Gutekunst en adjugea en vente publique un exemplaire d'une irréprochable beauté, 5950 francs.

Jésus dépouillé de ses vêtements par deux soldats, à droite la Vierge et saint Jean.

Petite pièce ronde mesurant 3 centimètres de diamètre, *non décrite ;* elle fut vendue par H.-G. Gutekunst de Stuttgart, 67 francs.

Le Sauveur (B 84). — A mi-corps de face, revêtu de son manteau, la tête dans un rayonnement et légèrement penchée à droite, le divin Maître tient dans sa main gauche le globe terrestre surmonté d'une croix, et bénit de la dextre, dont l'index et le majeur sont levés. Sur la ligne à la hauteur des yeux, on lit : *Sanctus Salffidor* et tout en haut dans la partie cintrée qui encadre la gravure, le millésime *1467* entre les deux lettres *E. S.*

A la vente Angiolini une épreuve d'*insigne rareté* et de beauté *exceptionnelle* fut adjugée 4000 francs.

Le Saint Suaire (B 86). — Deux saints soutiennent le précieux suaire, celui de gauche est revêtu d'un manteau bordé d'étoiles. Au milieu de l'estampe en haut, les clefs de l'église que surmonte une tiare. En bas entre les deux lettres *E. S.*, le millésime *1467*.

Ventes : Angiolini, 2125 — Hulot, épreuve doublée, 450.

Le Guerrier et la Femme à l'Étendard (B 91). — Ils sont sur le même plan et debout tous les deux ; la femme à gauche presque de face, la tête ornée de feuillages, légèrement penchée à droite, tient dans la main gauche le casque du guerrier et dans l'autre un étendard dont la hampe repose à terre. Le guerrier qui est à droite, tourné à gauche et vis-à-vis de sa compagne, soulève de sa main droite légèrement la jupe à longue traine de cette dernière et appuie son autre main sur son bouclier qui touche à terre. Les jambes de ce guerrier revêtu de son armure, sont très écartées.

Pièce de la *dernière rareté* dont un exemplaire de la plus grande fraîcheur atteignit à la vente Angiolini le prix énorme de 7012 francs.

La Visitation (P 119). — Sur un sol jonché de cailloux et de fleurs, sainte Elisabeth saisit la main de la Vierge qui est à gauche de l'estampe. Au fond à droite, se profile un château fort et on aperçoit au tout dernier plan, un tertre sur lequel est un arbre mort. Les deux femmes sont vêtues de longs manteaux, se font face et leurs têtes apparaissent dans un rayonnement.

Dans cette estampe, les bras et les mains sont d'une maigreur de décharnées. — Un exemplaire à la vente Angiolini fut adjugé 3687 francs.

La Vierge (P 139). — Dans une chambre ornée à droite d'une sorte de lavabo et d'une tablette, on aperçoit à gauche près de la fenêtre d'un autel, la Vierge en prières. En haut deux écussons armoriés et le millésime *1467* entre les deux lettres *E. S.*

Vente : Angiolini, un exemplaire d'une *éblouissante* beauté 3250 francs.

La Vierge (P 143). — Assise et auréolée presque de face, la tête légèrement penchée à droite, sous un riche baldaquin la Vierge tient l'Enfant Dieu nu sur ses genoux et tourné à gauche, il porte le monde dans la main gauche et la hampe d'un étendard dans la droite. De chaque côté du trône trois anges, l'un à droite agenouillé soutient un des pans du manteau de la Vierge. En haut de chaque côté sur le chapiteau de la colonne droite, deux autres anges de dimension plus réduite soulèvent le rideau du baldaquin. Au-dessus de la tête de la Vierge, une couronne royale que surmonte une colombe, personnifiant le Saint-Esprit. Dans la partie cintrée de l'estampe tout en haut du baldaquin, le millésime *1467* entre les lettres *E. S.*

Fort belle pièce et *rare* estampe, dont la tête de la Vierge qui est *démesurément grosse* gâte l'harmonie. En la décrivant, Passavant a omis de mentionner la présence de l'Enfant Jésus sur les genoux de sa mère.

A la vente Angiolini une épreuve d'une *insurpassable* beauté fut adjugée 6387 francs.

Saint Jean dans l'île de Pathmos (P 161). — Dans la campagne, assis et tourné de trois quarts à gauche, saint Jean écrit, la tête légèrement relevée, semblant chercher l'inspiration, un aigle est près de lui à gauche. Au second plan derrière lui à gauche, une montagne à pic au sommet de laquelle est bâti un château fort ; à droite un bois épais où se jouent un lion et un cheval. Au dernier plan au bas d'un

tertre, saint Cristophe[1] portant l'Enfant Jésus sur ses bras, s'apprête à traverser un fleuve. Tout en haut de l'estampe un peu à gauche, dans un rayonnement, la Vierge tenant l'Enfant Dieu dans ses bras, à droite le millésime *1467* entre les initiales *E. S.*

Vente : Angiolini, 4062 francs.

Saint Michel tuant le Dragon. — Il tient dans sa main droite son épée et dans la gauche un étendard, le dragon gît à ses pieds. Le saint est revêtu d'un justaucorps sur lequel est jeté un large manteau.

Pièce non décrite, mesurant H. 134mm — L. 83mm, adjugée à la vente Angiolini 987 francs ; *très rare.*

Saint Judes Thadée et saint Simon (P 72). — Saint Simon lit, la main droite posée sur une scie, tandis que saint Judes a le bras gauche appuyé sur une croix.

Pièce *rarissime* adjugée à la vente Louis de Paar, 1512 francs.

Ars moriendi : Tentation diabolique.

Pièce *inconnue* à tous les iconographes et sans doute *unique,* adjugée vente Didot, 980 francs. — Attribuée au Maître.

A noter encore : *Les Marie d'Einsiedlen* (B 35 et 36), pièces *capitales* ainsi que *Samson tuant le lion* (B 5).

Le Cabinet de Vienne — collection du Prince Charles commencée vers 1787 — possède *une Nativité* représentant : à terre au milieu de l'estampe dans un rayonnement l'Enfant Jésus, et à genoux près de lui à droite la Vierge, à gauche saint Joseph, derrière eux deux bœufs dans une étable, au fond à gauche, deux femmes dont l'une tient une lanterne. Dans le lointain Bethléem et dans les airs un ange avec une banderolle. Pièce *unique,* croyons-nous.

MAITRE A L'ANCRE

On ne sait rien de cet artiste qui travaillait vers 1480. Il relève de l'école de Martin Schöne et son œuvre ne compte que 6 pièces. Il signait d'une *ancre* placée entre les lettres *B R.*

[1] Voici l'explication de la scène du saint Christophe si souvent reproduite aux XVe et XVIe siècles. On raconte, dit la légende, que le saint avait fixé sa demeure sur le bord d'un torrent, et que solide et vigoureux, il avait coutume de passer les voyageurs d'une rive à l'autre. Or, il advint qu'un soir de tempête, un enfant frappa à sa porte lui demandant de le conduire sur l'autre rive. Le saint s'empressa de satisfaire à son désir, le mit sur ses épaules et entra dans le torrent, mais sentant la charge devenir de plus en plus lourde à mesure qu'il avançait, il s'écria : O enfant que tu es pesant ! Ne t'en étonne pas, répliqua ce dernier : tu portes celui que porte le monde.

Le Christ en croix (Passavant 6). — Le Christ est crucifié entre les deux larrons ; la croix sur laquelle il est attaché est plus élevée que les deux autres et ses deux bras dominent la tête des deux voleurs. Au-dessus de la tête du Sauveur, l'inscription *INRI*. Les deux larrons ont les bras attachés et passés par dessus les bois de la croix qui sont ronds. Au bas de la croix même sur laquelle le Christ est attaché, le monogramme.

Le fort bel exemplaire superbe de fraîcheur, qui est au *Département des Estampes*, provient de la vente Debois où en 1844 il fut payé 580 francs.

La Vierge assise sur un banc de gazon (Bartsch 4). — Sur un banc de gazon recouvert de planches de bois, la Vierge tournée à gauche tient sur ses genoux l'Enfant Jésus à qui elle offre une pomme de la main gauche. Au fond un château entouré d'eau. En bas le monogramme.

A la vente Arozarena en 1861, un 1er état *non décrit* avant la retouche et *avant* que la tête de la Vierge et de l'Enfant Jésus aient été *entourées de rayons poussés très au noir*, fut adjugé 700 francs ; il provenait de chez Wilson et Esdaile. — Pièce de *toute rareté*, manque au *Département des Estampes*.

MAITRE A LA NAVETTE

C'est Jean de Cologne qui est ainsi dénommé et encore improprement, car l'instrument dont il signait n'est point une navette, on n'a jamais pu définir d'une façon certaine ce qu'il était. On l'appelle aussi quelquefois *Zwott* parce qu'il signait ses pièces de ce nom écrit en gothique. C'est un fort bel artiste dont l'œuvre est recherché.

Les trois Rois (Bartsch 1). — Assise au milieu de l'estampe ayant debout derrière elle saint Joseph, la Vierge soutient l'Enfant Dieu sur ses genoux ; les trois rois sont présents qui lui présentent l'un une coupe, l'autre un vase d'or et le troisième une boîte de même métal ; au fond l'étable. En haut au milieu de l'estampe, *Zwott* et en bas, la prétendue navette.

Pièce *fort rare*.

Ventes : Didot, 400 — En avril 1893 par H.-G. Gutekunst, 375 — Angiolini, 637 — L. Galichon, 360.

Saint Georges (B 13). — Armé d'une lance, le saint combat le dragon qui est dans les airs et le tue. Il est sur son cheval dans une rivière, à gauche un rocher sur lequel une femme avec un agneau

est agenouillée et prie les mains jointes. On aperçoit une grotte devant laquelle est un second dragon et deux têtes de mort. En haut au milieu de l'estampe, *Zwott* et la navette.

Un exemplaire à la vente Holford fut adjugé 6625 francs à M. Meder de l'ancienne maison Amsler et Ruthardt de Berlin.

Le Christ sauveur du monde. — Le Christ est debout entouré de banderolles.

Un exemplaire de cette *rarissime* pièce *non décrite* vente Vico, 760 francs ; elle était, croyons-nous, avant les inscriptions sur les banderolles et mesurait H. 99mm — L. 66mm.

La Prise de Jésus-Christ (B 4). — A la droite de l'estampe, entouré d'hommes d'armes qui le brutalisent, le Christ se penche pour recoller l'oreille de Malthus que Pierre vient d'abattre d'un coup de sabre. Au fond, on aperçoit Judas donnant le baiser de trahison.

Pièce *capitale* et *rarissime*.

Ventes : Vico, sur papier au P gothique, 969 — Angiolini, 750.

Le Christ montré au peuple (Passavant 20). — Près de Pilate qui se lave les mains dans une salle, le Sauveur revêtu du long manteau de pourpre apparaît dans un état de prostration profonde, un chien assis complète la scène.

Pièce d'une *insigne rareté,* adjugée vente Angiolini, 862 francs.

Sainte Anne assise sur un trône (B 15).

De la *dernière rareté,* adjugée vente Liphart, sur papier à la tête de bœuf, 2802 francs.

Le Calvaire (B 6). — Au milieu de l'estampe, le Christ en croix entre les deux larrons. Une sainte femme et saint Jean soutiennent la Vierge pendant que Magdeleine se lamente. Une foule de Juifs entourent la croix. En haut, *Zwott.*

Vente Arozarena en 1861, un exemplaire provenant de chez Edme Durand fut adjugé 910 francs.

MAITRE A LA SYBILLE

On ne sait rien sur ce Maître qui ne signait jamais ses estampes et qui ne les datait pas davantage. On l'a ainsi nommé parce que sa principale pièce est la suivante :

La Sybille et Auguste (Passavant 1). — Au milieu de l'estampe, la Sybille debout un petit chien à ses pieds, montre à l'Empereur Auguste la Vierge et l'Enfant Jésus qui sont dans le ciel. L'Empereur, un sceptre dans la main gauche, regarde de profil. Au dernier plan, une ville et une rivière.

Cette pièce, de la *dernière rareté,* est l'œuvre *capitale* de l'artiste qui n'en a produit que six autres. — Une répétition de cette planche a été gravée en *contre-partie,* et on y *a omis* le petit chien.

Ventes : Vico, 1000 — Angiolini, 825.

MAITRE au monogramme B. M.

On ne sait rien de sa vie ; son faire absolument allemand fait songer à Martin Schöne. Il est né, suppose-t-on, vers 1480. Son monogramme affectait quatre formes différentes et ne peut être confondu avec celui de Benedetto Montagna.

Le Jugement de Salomon (Bartsch 1). — Sur un trône au milieu de l'estampe, le sceptre à la main, les yeux baissés, entouré de sa cour, l'enfant mort étendu à ses pieds, le Roi va juger ; à droite, les deux mères, l'une est agenouillée ; à gauche, le bourreau s'apprêtant le glaive en main à couper en deux l'enfant vivant que tient dans ses bras un homme. En bas au milieu de l'estampe, les initiales de l'artiste.

Cette très importante pièce est de la *plus insigne rareté ;* elle est fort intéressante mais vraiment un peu gâtée par la façon *absolument horrible* dont sont dessinées les mains de tous les personnages, entre autres celles du roi et de la mère agenouillée.

Ventes : Didot, 1er état avec *le petit nuage* dans le haut à gauche, 4060, de chez Gawet — Liphart, même état, sur papier à la haute couronne, 1876 — Defer Dumesnil, même état, 1700.

Le Corps de Jésus-Christ descendu de la croix (Passavant 5).— N'ayant pu nous procurer la gravure, nous en empruntons la description à Passavant : Le corps est étendu sur les genoux de la Vierge et sa tête est soutenue par saint Jean debout à gauche, tandis que la Madeleine lui baise la main droite, derrière elle se trouve une autre femme et vis-à-vis une troisième les mains jointes. Le fond représente un paysage plein de rochers avec un fleuve et une ville. Un crâne et une couronne d'épines sont à terre, et au-dessous le monogramme.

Vente Didot, 500 francs ; *ravissime.*

MANIÈRE CRIBLÉE

Les estampes de cette manière sont *extrêmement rares* et généralement grossières et dénuées de tout intérêt artistique ; on sait qu'elles étaient presque les contemporaines des premiers bois ; M. Delaborde a essayé d'établir d'une façon peu claire à nos yeux, en faisant jouer des combinaisons de cycle solaire, nombre d'or, comput, etc., que c'est en 1406 que furent gravés *Le Portement de Croix* et la *Sainte Face* dont le *Département des Estampes* se rendit acquéreur en 1869.

Comme il est indispensable d'avoir au moins un spécimen de ces gravures, ne serait-ce qu'à titre de pure curiosité, nous conseillons d'essayer de se procurer la suivante, qui est une des plus belles du genre qu'il nous ait été donné de rencontrer et qui est extrêmement typique. Elle semble avoir été gravée vers 1460 et nous devons ajouter qu'elle est malheureusement de la *dernière rareté*. On ignore à qui en attribuer la paternité.

Mariage mystique de sainte Catherine d'Alexandrie. — La Vierge Marie assise occupe le milieu de l'estampe, la tête auréolée légèrement penchée à droite, ayant l'Enfant Jésus nu sur ses genoux ; sainte Catherine un glaive à la ceinture est à gauche et à genoux, elle est tournée vers l'enfant qui lui tend les bras. Cinq autres personnages les entourent, deux à gauche et trois à droite, deux portent des palmes. Le fond de l'estampe est une sorte de treillage tapissé de branches et de feuillages. Le double trait qui délimite la gravure est parsemée d'étoiles. Tous les personnages portent leur nom inscrit dans leur auréole. Sainte Catherine et sainte Dorothée sont assises l'une à gauche l'autre à droite, sur des bancs qui semblent être en briques, leurs vêtements sont en pointillé.

Cette pièce mesure H. 270 mm — L. 190 mm.

Ventes : Vico, 1375 — Angiolini, 1325. Ces deux exemplaires portaient encore des traces de coloris de l'époque.

MECKENEN (Israël van)

On ignore où et quand il naquit ; tout ce que l'on sait, c'est qu'il mourut à Bocholt vers 1503 ; aucune particularité de sa vie n'est connue. Ils étaient deux, le père et le fils, mais c'est ce dernier seulement qui grava. Son œuvre, composé de 250 à 280 pièces, est extrêmement intéressant au point de vue documents, costumes, scènes de mœurs ; il y a des morceaux tout à fait *supérieurs* et qui dénotent un ouvrier consommé, mais pas très original cependant. Il a copié beaucoup de pièces d'après différents Maîtres :

Dürer, le Maître E. S., le Maître de 1480, mais surtout d'après Schöne, dont il subit l'influence d'une façon très marquée et très nette. L'artiste signait généralement de ses initiales *I. V. M.* en caractères gothiques un peu fantaisistes, quelquefois simplement *Israhel,* ou *Israhel V. M.,* deux fois seulement il écrivit son nom en toutes lettres ; c'est le *premier graveur,* dit Zani, qui inscrivit *son prénom* avant son nom patronymique.

Judith (Bartsch 4). — A droite de l'estampe, Judith mettant dans un sac tenu par une servante la tête d'Holopherne qu'elle vient de tuer dans sa tente ; à gauche, château fort, canons, et guerriers se combattant. En bas et du même côté : *Israhel V. M.*

Fort belle et *très rare* estampe, adjugée vente Holford 1950 francs et vente Angiolini[1] 137 ; cette dernière avait été restaurée et laissait à désirer.

Danse d'Hérodiade (9). — Allant de gauche à droite, en costume allemand du xve siècle, une longue théorie de personnages de la cour d'Hérode, hommes et femmes deux par deux dansent et marchent au son d'instruments dont jouent trois musiciens montés sur une sorte de colonne à pans coupés, ils se dirigent vers une table où se tient le Roi, qui vient de recevoir la tête de saint Jean-Baptiste dont Hérodiade avait obtenu la mort. Au fond à gauche, la scène de la décollation. Au milieu du bas de l'estampe : *Israhel V. M.*

Cette grande et curieuse pièce est *fort rare ;* elle peut être considérée comme l'œuvre *capitale* du Maître ; un exemplaire à la vente Oppermann fut adjugé 1137 francs.

La Naissance de la Vierge (31). — Sur un lit, au fond à gauche, sainte Anne est étendue ; sur le premier plan du même côté, une femme qui a un trousseau de clefs pendu à sa ceinture, essuie la Vierge qui vient de naître et qui sort du bain ; dans la pièce, au milieu d'ustensiles de cuisine, des femmes vaquent au soin du ménage. En bas dans le milieu de la marge : *Israhel V. M.*

Cette fort belle estampe qui, avec les deux suivantes, fait partie de la remarquable série des 12 pièces dite : *La Vie de la Vierge* (30-41), fut adjugée 375 francs à la vente Didot.

L'Annonciation (34). — L'ange Gabriel à gauche, tenant un bâton autour duquel s'enroule une banderolle où on lit : *Ave gracia plena,* se présente à la Vierge qui est agenouillée à droite de l'estampe

[1] La collection de cet amateur était particulièrement riche en œuvre de l'artiste.

et qui se retourne pour écouter. Par une fenêtre on aperçoit la scène de la Visitation. En bas au milieu de la marge : *Israhel V. M.*

A la vente Angiolini, une épreuve d'une beauté et d'une fraîcheur exceptionnelles fut payée 1202 francs.

Le Massacre des Innocents (38). — A gauche de l'estampe, assis sur son trône, Hérode assiste impassible au massacre des enfants; des femmes pleurant, sont à genoux devant lui au milieu des pauvres innocents qui gisent à terre inanimés. Au fond à droite, la fuite en Egypte. En bas sous le trait carré : *Israhel V. M.*

Pièce extrêmement typique et autrement intéressante, suivant nous, que celle si vantée de même nom, gravée par Marc Antoine. En avril 1891, un exemplaire superbe fut vendu par H.-G. Gutekunst 732 francs ; à la vente Griffiths, une épreuve ordinaire fut payée 337.

La Vierge, saint Bernard et sainte Catherine (45 et P 242). — Dans une sorte de temple, la Vierge est assise de face et, les yeux baissés, regarde en coulisse — si l'expression ne semblait pas trop irrespectueuse dans la circonstance — saint Bernard qui est à sa droite en adoration de profil à droite, elle presse sa mamelle droite dont le lait va rejaillir sur la figure du saint. L'Enfant Jésus nu est placé sur un coussin de trois quarts à droite et demi couché devant sa mère qui le soutient du bras gauche, il passe une bague dans le doigt de sainte Catherine. Derrière la Vierge, un tapis est suspendu ; saint Bernard tient une crosse d'abbé et sur une banderolle on lit : *Monstrate ee matre*[1]. En bas dans la tablette les initiales *I. V. M.*

Cette estampe pourrait aussi s'appeler : *Le Mariage mystique de sainte Catherine ;* elle est *rarissime,* une épreuve fut adjugée à la vente du prince Waldburg-Wolfegg 2175 francs.

La Vierge immaculée (49). — Debout sur un croissant, la Vierge tient de la main gauche l'Enfant Dieu et de l'autre un crucifix, deux anges supportent la couronne qui est au-dessus de sa tête, deux autres dans l'espace sont près d'elle, l'un joue de la guitare, l'autre de l'orgue. A ses pieds deux archanges combattant chacun un démon. Dans le bas une légende latine commençant par : *Omnes maculavit...* et : *Israhel V. M. A° 1502.*

[1] Et non : *Mostra te ee matre,* comme l'indique par erreur Passavant.

Un exemplaire d'une beauté remarquable de cette *très rare* pièce existe au *Département des Estampes.* — En avril 1893, H.-G. Gutekunst en fit adjuger une épreuve 601 francs.

Saint Stéphane (94). — De profil à gauche sur un terrain fortement penté, agenouillé les mains jointes et les yeux levés vers le ciel, le saint est en but aux six bourreaux qui sont en train de le lapider; celui de l'extrême droite se fait enlever son vêtement pour être plus à l'aise sans doute. A gauche un château fort, et aux tous derniers plans, les silhouettes de trois autres châteaux. En haut au milieu de l'estampe, et au-dessus du personnage qui tient un gros caillou dans ses bras levés, les initiales *I. M.*

C'est par erreur que Bartsch l'appelle *saint Etienne,* c'est bien *saint Stéphane* qu'il faut lire. — Une admirable épreuve de cette *rareté* fut adjugée à la vente Angiolini 1900 francs.

Une Partie de Jeu (114). — Assis l'un en face de l'autre à une table de jeu, une femme montre à son partenaire la figure qu'elle tient à la main; un vase à rafraîchir avec un pot et une fiole complètent le tableau.

Rare estampe adjugée 1262 francs à une vente faite par H.-G. Gutekunst, en mai 1900, à Stuttgart.

La Sainte Famille (148). — Sainte Anne assise sur un trône reçoit l'Enfant Jésus des mains de la Vierge. Au-dessus d'eux le Saint-Esprit, et Dieu le Père plus haut encore. Près de Marie, saint Joseph à gauche, et à droite trois saints debout près de sainte Anne. En bas au milieu de l'estampe, *I. M.*, et en haut dans le trait cintré, *Bocholt;* à gauche un petit écusson aux armoiries de Meckenen, à droite un second écusson faisant pendant, est vide.

Au *Département des Estampes,* l'exemplaire est *aux deux écussons blancs.* — Cette pièce, une *des plus rares* et des plus *capitales* de l'œuvre, fut adjugée à la vente Vico 1312 francs, elle était d'une insurpassable beauté; une autre, en 1er état et avant beaucoup de travaux, atteignit 600 francs à une vente faite par H.-G. Gutekunst en mai 1900; elle provenait de la collection Durazzo.

La Mort de Lucrèce (168). — Tarquin ayant ravi l'honneur de Lucrèce, celle-ci se donne la mort en présence de son époux Collatin et des premiers citoyens de Rome; elle est environnée de ses femmes

qui sont à gauche de l'estampe comme elle ; Collatin est à droite. En bas au milieu de la pièce, on lit : *Israhel V. M.*, et dans la marge la légende latine : *Pro nece lucretie*, etc.

Ventes : Aylesford, 225 — En mai 1894, par H.-G. Gutekunst, une épreuve *merveilleuse* fut vendue 1087 — Angiolini, 912 — En mai 1900, par H.-G. Gutekunst, un exemplaire de la dernière rareté *avant la légende* fut adjugé 1050.

Homme et Femme en habits de voyage (171). — Homme et femme marchant ; l'homme a le bras gauche sur le dos de sa compagne, il est coiffé d'un bonnet de voyage et a un couteau passé à la ceinture, la femme a la tête recouverte d'un voile. Au-dessus d'eux des banderolles. En bas au milieu, *I. M.*

Pièce *très rare,* adjugée vente Griffiths 200 francs, et en mai 1900 par H.-G. Gutekunst, 862.

La Chanteuse et le Joueur de guitare (174). — Tous deux sont assis ; la femme à gauche avec un cahier de musique, l'homme à droite accompagnant avec sa guitare la chanteuse. Au milieu de la marge, les initiales *I. M.*

Très rare ; adjugée à la vente Didot 440, et à deux autres ventes, en avril 1893 et mai 1900 par H.-G. Gutekunst, 668 et 194 francs.

Le Joueur d'orgue (175). — Sur une table est placée un orgue dont joue un homme qui est à droite, les soufflets sont manœuvrés par une femme assise. En bas au milieu de la marge, les initiales *I. M.*

Très rare.

Ventes : Didot, 450 — Angiolini, 1650 ; l'épreuve était éblouissante — H.-G. Gutekunst, 600 — Waldburg-Wolfegg, 950.

Le Moine et la Religieuse (176). — Une religieuse tenant dans ses mains jointes un long rosaire, suit un moine qui, un bâton dans la main gauche, se dirige vers la droite et se retourne pour la regarder. En bas au milieu de la marge les initiales *I. M.*

Pièce rare.

Ventes : Schloesser, 813, de la collection Alferoff — Vico, 350 — H.-G. Gutekunst, 437 — De Sallet, 500, sur papier à la cruche.

Le Concert instrumental (178). — Assise à gauche, une femme joue de la harpe, tandis qu'à droite, un homme pince de la guitare,

ayant à ses pieds la boîte de l'instrument demi ouverte. Au milieu de la marge en bas, les initiales *I. M.*

Très rare.

Ventes : Didot, 430 — Liphart, 613 — Angiolini, 1562; d'une *beauté exceptionnelle* — H.-G. Gutekunst, 1006 — Schultze, 150.

L'Officier et sa Maitresse (182). — A gauche de l'estampe, un jeune homme vêtu d'un manteau et l'épée au côté, semble causer avec une jeune femme de profil qui est en face de lui et qui relève sa robe par derrière. En bas au milieu de l'estampe *I. M.*

Pièce *rarissime* dont une épreuve fut adjugée à Stuttgart, en mai 1900, par H.-G. Gutekunst, 762 francs.

La Fileuse (183). — Assise à droite et de profil une femme file, près d'elle et d'une armoire un homme est là, revêtu d'un manteau. En bas à gauche : *I. V. M.*

Ventes : Knowles, sur papier au P gothique, 289 — En mai 1900 par H.-G. Gutekunst, une *admirable* épreuve, 1750.

Enfants jouant (188). — Sept enfants se livrent à des jeux divers, dont deux à droite remplissent un vase d'eau. En bas de ce côté, *I. M.*

Ventes : Knowles, 313 — Angiolini, 875 ; *superbe* exemplaire.

Le Rinceau au Couple amoureux (205). — Au milieu d'entrelacs et d'ornements, une jeune femme est assise ayant un épagneul sur ses genoux ; un jeune homme lui offre une pomme de la main gauche. Au-dessus d'eux une banderolle avec la signature : *Israhel V. M.*

Pièce de la *dernière rareté.*

Ventes : Oppermann, sur papier au P gothique, 1450 — Holford, 1775 — En avril 1894 par H.-G. Gutekunst, 1875.

La grande Crosse d'Evêque (B sup^{t} 139). — Une crosse tournée à gauche, de style gothique et extrêmement ornementée; dans la partie formant une espèce d'entablement, au-dessus duquel se dessine l'arceau d'une sorte de tabernacle, on aperçoit la Vierge couronnée debout et de face tenant dans ses bras l'Enfant Jésus, elle a les yeux baissés. Très au-dessus, et dans la partie où la courbure va bientôt se produire, on distingue trois statuettes, à gauche saint Pierre, au milieu un saint tenant une banderolle, et à droite un évêque ; à gauche

de ces trois personnages, s'accrochant à une partie courbe, un Génie ailé soutient de sa main gauche un écusson aux armes de l'artiste. A gauche de la hampe : *Israhel*, et en face à droite : *V. M.*

Cette estampe imprimée sur deux feuilles est une fort belle pièce ; mais on demeure bouche bée quand on a vu payer 13800 marcks soit *17250 francs!!!* l'exemplaire qui passa à la vente Angiolini. L'épreuve était, il est vrai, avec sa marge et d'une beauté parfaite, mais le prix atteint n'en est pas moins hors de toute proportion avec la valeur réelle, quand on songe qu'une estampe de Dürer, le Maître des Maîtres, n'a jamais dépassé, que nous sachions du moins, le prix déjà coquet de 15000 francs. Admettons qu'on ait payé *la rareté*, c'est la seule excuse à invoquer, et passons.

Sainte Hélène. — La sainte est debout, presque de face et dirigée vers la droite, la tête couronnée et la main gauche appuyée contre une croix, elle tient un livre sous le bras droit. Dans la partie supérieure au-dessous de la traverse de la croix, on lit : *Sancta Helena.*

Cette pièce *inconnue*, croyons-nous, à presque tous les iconographes est d'une *insigne rareté*, elle mesure H 121mm — L 72mm.

En 1865 un exemplaire passa à la vente Camberlyn ; il y fut adjugé 78 francs.

MEIER (Melchior)

Graveur de la fin du XVIe siècle, d'un métier très fin, dont la fort belle pièce suivante est au *Département des Estampes.*

Saint Guillaume (P 3). — Guerrier debout et de face, le casque empanaché de volumineuses plumes blanches, le poids du corps repose sur la jambe droite, la main gauche s'appuie sur un bouclier armorié qui est à terre, et la droite sur une lance. Il est ceint d'une écharpe blanche que fait flotter le vent. Au fond de l'estampe, colline, ville et rivière. En bas dans la tablette : *M M sc et excudit in friburgi helvet*, et sous le trait carré : *Miles an Monacus*, etc.

Superbe et intéressante estampe, le personnage tout particulièrement est une merveille de finesse.

MULLER (Frédéric)

Né à Stuttgart en 1786, mort en 1816, au château de Sonnenstein, près Pirna. Ce n'est pas un vieux Maître, comme on le voit par ces dates, mais nous tenions à le mentionner cependant, à cause de la pièce suivante, qui, très délaissée aujourd'hui, a eu son heure de célébrité au point de vue de la haute cote.

La Madone de Saint-Sixt.

A la vente Thorel, en 1853, l'un des *cinq exemplaires connus* avant toutes lettres et *avant l'auréole* autour de la tête de la Vierge fut adjugé 2250 francs, elle venait de chez Révil ; à la même vente, un autre exemplaire avant la lettre, mais avec le titre : *Madona di S. Sisto,* etc., et les noms des artistes en *lettres tracées,* sur chine, fut payé 1349 francs; il provenait de la collection Debois où, en 1844, il fut adjugé 1300 francs.

Cette estampe fut gravée sur le dessin de Mme Seidelman, d'après le tableau en hauteur de Raphaël qui se trouve dans la galerie de Dresde.

PENCZ (Georges)

Né à Nuremberg en 1500, mort à Breslau en 1550. Graveur de grand talent, voyagea en Italie où il connut Marc Antoine. On affirme que *Le Massacre des Innocents* a été gravé *sans le chicot* par notre artiste et d'une manière supérieure à celle de Raimondi. On croit aussi que *Les Prisonniers* de Jules Romain, attribués à Ghisi, sont de Pencz. — Son œuvre est d'environ 125 à 130 pièces, presque toujours de petit format et souvent *trop encrées.*

Le Triomphe de Bacchus (Bartsch 92). — Bacchus couronné de pampres dans un char auquel est attelé un centaure, se dirige vers la gauche ; il est précédé de deux autres centaures et deux satyres. Au bas au milieu de l'estampe, le monogramme[1] sous le pied droit du centaure qui traîne le char qui est poussé par un personnage avec un casque.

Estampe d'une *insigne rareté.* — Un exemplaire, vendu en avril 1893 par H.-G. Gutekunst, atteignit 166 francs.

Jean Frédéric de Saxe (B 126). — A mi-corps de face et légèrement tourné à droite dans une bordure ornée de quatorze écussons de son pays. En bas sur une pierre : *Spes mea...*, le monogramme et *1543.*

Très rare estampe, considérée comme *le chef-d'œuvre* du graveur.

Ventes : Liphart, 150 — Schloesser, 237 — Vico, 237 — Oppermann, 150 — En mai 1900 par H.-G. Gutekunst, 107.

[1] Un *P* dans le pied duquel est passée la boucle supérieure d'un *G.*

RUPRECHT von der PFALZ (Prince)[1]

Né à Pragues en 1619, mourut à Londres en 1682 ; c'est lui qui exploita la découverte faite par Louis de Siegen — *voir ce nom.* — A gravé une douzaine de pièces environ en *manière noire*, et *toutes fort rares*. Il se servait de quatre à cinq monogrammes très différents les uns des autres. Il a aussi gravé quelques eaux-fortes. — Voici de lui une pièce devenue *introuvable*.

Le Bourreau tenant la tête de saintJean-Baptiste (Smith 2). — A mi-jambes de profil à droite, la tête couverte d'un mouchoir blanc, une corde nouée autour de la taille, le bourreau tient par les cheveux, élevée dans sa main droite, la tête de saint Jean qu'il regarde. A gauche derrière le bourreau, enroulée à une croix, une banderolle sur laquelle on lit : *Ecce Agnus Dei*, etc. La main droite et la figure du bourreau sont violemment éclairées, la main gauche qui ne se voit pas, masquée par le corps, tient un glaive sur la lame duquel on distingue difficilement *une couronne* avec les lettres *R P F* et la date *1658*. Au bas de l'estampe, une mince ligne blanche occupant toute la largeur de la pièce, dans laquelle quelques lettres illisibles et oblitérées où l'on croit pouvoir distinguer *Sp*.

A la vente des doubles du prince Waldburg-Wolfegg, en mai 1901, un exemplaire fut adjugé l'énorme somme de 7875 francs !!

SCHONGAUER (Martin)[2]

Né à Colmar (?) en 1420 où il mourut en 1488 disent les uns, en 1499 disent les autres. Surnommé *Martin Schöne* par les Allemands et *le beau Martin* par les Français. Cet artiste qui est un des plus haut cotés de l'école allemande jouit d'une réputation immense et méritée. Ses figures ont plus de distinction que celles de Dürer, il a surtout su poétiser ses Vierges auxquelles malheureusement il a souvent donné des doigts démesurément grêles et effilés. Son art, dans lequel on perçoit nettement le reflet de l'école de Van Eyck, est superbe et sans défaillance. Contemporain du Maître de 1466, son influence fut considérable sur son époque. Il ne datait jamais ses estampes qui étaient presque toutes entourées d'un trait carré, mais il

[1] Dit en France : *Le Prince Rupert*.

[2] Consulter : Œuvre de Martin Schongauer, reproduit et publié par Amand-Durand, texte par G. Duplessis, à Paris, chez Rapilly.

les signait généralement de son monogramme, un M et un S entre lesquels était un signe composé d'une croix qu'enveloppait par le bas à gauche, une courbe formant un peu plus du quart du cercle ; il fut *un des premiers* qui usa d'un *chiffre* comme signature.

Il eut pour maître un Flamand nommé Roger Van der Weyden.

Son œuvre se compose de 116 pièces. — Dans une notice sur le Maître, faite par feu Duplessis, celui-ci attire l'attention des collectionneurs sur les 13 pièces suivantes, qui n'ayant pas été gravées par lui, portent néanmoins son monogramme apposé par des éditeurs peu scrupuleux, afin d'en faciliter la vente.

La Nativité (B. t. VI, p. 167, n° 2) — *Le Christ en croix* (P. t. II, p. 112, A) — *Le Corps de Jésus descendu de la croix* (B. t. VI, p. 107, n° 2) — *Les quatre saintes femmes au tombeau de Jésus* (P. t. II, p. 113, B) — *Jésus au milieu de six anges* (B. t. VI, p. 169, n° 9) — *La Vierge debout* (B. t. VI, p. 172, n° 11) — *Sainte Catherine* (B. t. VI, p. 172, n°?) — *Une des Vierges sages* (B. t. VI, p. 174, n° 14) — *3 figures à mi-corps sur une même planche* (B. t. VI, p. 174, n° 15) — *Portrait de M. Luther,* en haut de la planche : *M. Luyter — Les Armoiries de l'Évêque de Wurstzbourg — Un Éléphant* (B. t. VI, p. 175, n° 15) — *Un Reliquaire* (P. t. II, p. 113, C). — On estime qu'il existe en plus des pièces mentionnées ci-dessus, *90* estampes qui portent sa marque, mais qui ne sont que des *copies.*

Emile Galichon, en 1859, et le Dr Alfred von Wurzbach de Vienne, en 1880, lui ont consacré de très intéressantes études.

Les estampes du Maître se *raréfient* de jour en jour, bientôt elles deviendront introuvables, et les prix montent en raison de leur rareté.

Nous allons extraire les morceaux les plus rares et les plus appréciés de cet œuvre magistral entre tous. Disons pour n'y pas revenir qu'elles portent toutes *en bas au milieu* de l'estampe, le monogramme de l'artiste.

La Vierge recevant l'Annonciation (Bartsch 2). — Debout et de face, les yeux baissés et la tête légèrement inclinée à gauche, la Vierge, la main droite ramenée sur la poitrine et la gauche tombant le long du corps, un livre demi-ouvert entre les doigts démesurément longs, se recueille confuse. Sur le premier plan à gauche, un lys dans un vase.

Ventes : Vico, 700 — Oppermann, 1025 — Holford, 2350 — Angiolini, 1512 — De Sallet, 1000, sur papier à la petite couronne — Battig, même papier, 1255.

L'Annonciation (3). — Agenouillée à droite de l'estampe près d'une chaise à coussin, la Vierge devant un lit que masque un rideau, la tête nimbée, de face et penchée à gauche, prête l'oreille à l'ange qui derrière elle vient lui annoncer qu'elle allait être mère du Sauveur. A gauche sur le premier plan dans un vase, un lys ; au fond dans un rayonnement, le Père Eternel.

Il existe de cette *admirable* pièce une des *capitales* de l'œuvre, de nombreuses *copies* entre autres par Meckenen.

Ventes : Didot, 820 — Vico, 1375 — Straeter, sur papier au P gothique, 625.

La Nativité (4). — Dans une construction de style ogival en ruines, à droite la Vierge est agenouillée les mains jointes devant l'Enfant Jésus couché par terre ; saint Joseph debout, une lanterne et un bâton de voyage à la main, contemple la scène. Un âne et une vache à droite, à gauche trois bergers, et tout en haut dans le coin droit de l'estampe, des anges soutenant une banderolle.

Pièce *admirable* — a été *copiée.*

Ventes : Liphart, 1250 — Didot, 1800 — Griffiths, 235, de chez Bammeville était faible — En 1894 par H.-G. Gutekunst, 2064 — Galichon, 1450, de chez Didot — Angiolini, 375 — Battig, 450 papier au P gothique — Schultze, 637 — Prince Waldburg-Wolfegg, 637.

La Nativité (5). — Dans une étable, la Vierge nimbée de profil à droite, les mains croisées sur la poitrine, adore l'Enfant Dieu couché nu sur une botte de paille, l'âne et la vache sont près de lui. Au fond de l'estampe on aperçoit saint Joseph et une femme qui arrivent, dans le ciel trois anges tenant une banderolle.

A été *copiée* par Meckenen.

Ventes : Didot, 175 — Knowles, 1375 — Vico, 1537.

L'Adoration des Rois (6). — Assise de face à gauche de l'estampe, tenant l'Enfant Jésus nu sur ses genoux, la Vierge abritée sous un édifice en ruines reçoit les Mages venus de l'Orient, l'un d'eux vêtu d'un long manteau est à ses pieds, il vient de lui remettre un coffret précieux qu'elle tient dans sa main gauche. On voit à gauche émerger la tête de l'âne et de la vache, sur le tout premier plan un chien tourné à gauche, au-dessus du toit une étoile scintillante.

Superbe et *très rare* pièce. — Les épreuves qui portent le millésime *1482* sont à rejeter impitoyablement, l'artiste qui s'est permis de retoucher la planche usée l'ayant perdue par sa maladresse.

Ventes : Liphart, 812 — Didot, 1700, de chez Esdaile et Thiers — Holford, 875 — L. Galichon, 1750, de chez Didot — Straeter, papier à la petite tête de bœuf, 2325 — Defer Dumesnil, 45 — Schultze, 106.

La Fuite en Egypte (7). — Occupant le milieu de l'estampe, la Vierge montée sur un âne, l'Enfant Jésus sur ses genoux, attend que saint Joseph ait cueilli des dattes aux branches du palmier que les

anges font ployer devant lui pour les mettre à la portée de sa main. A gauche trois lézards, un par terre et deux autres sur le tronc du dattier.

Une des pièces *les plus séduisantes* de l'œuvre par la poésie de sa composition, ne semble pas appréciée à sa juste valeur, si on en juge par les prix plus que modestes qu'elle atteint aux ventes publiques.

Ventes : Liphart, 1600, sur papier à la petite tête de bœuf — Didot, 490 — Schloesser, 587, sur papier au P gothique — L. Galichon, 1050, l'exemplaire de Didot — Battig, 775 — Reiss, 875, de la collection Scarisbrick.

Le Baptême du Christ (8). — Au milieu de l'estampe, demi-nu dans les eaux du Jourdain, le Christ reçoit le baptême de saint Jean qui, à genoux, lui impose la main droite sur la tête, derrière le Sauveur un ange est debout. Au-dessus de la tête du divin Baptisé, le Père Eternel et le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe.

Il existe une copie en *contre-partie.*

Ventes : Didot, 180 — Oppermann, 375 — Angiolini, 825 — Battig, 156 — Schultze, 119.

Le Portement de Croix (21). — Succombant sous le poids d'une immense croix, le divin Maître couronné d'épines est tombé, il se dirige vers la droite et est entouré de bourreaux dont l'un à gauche le tire brutalement par la corde qui lui ceint les reins. Devant la croix, près d'un guerrier à cheval, la Vierge aux regards attristés assiste à cette scène cruelle. Sur le premier plan, deux chiens à gauche.

Grande pièce admirable et *célèbre* à nombreux personnages. L'exemplaire du *Département des Estampes* est de qualité *exceptionnelle.* — Plusieurs *copies* existent, entre autres par Wenceslas d'Olmutz et van Meckenen.

Ventes : Liphart, 1250 — Didot, 260, mauvaise épreuve doublée — Schloesser, papier au P gothique, 887 — Griffiths, 800, des collections Scitivaux, Debois et Bammeville — Straeter, 825, papier à la petite tête de bœuf — De Sallet, 2250 — Defer Dumesnil, 235 — Hansen, 76 — Stern, 1465, légèrement restauréc.

Le Christ en Croix (24). — Le divin Sauveur de face est crucifié, à gauche la Vierge défaillante est soutenue par saint Jean, deux saintes femmes sont près d'elle. A droite, vu de dos et assis par terre, un de ses bourreaux l'injurie la main droite levée vers lui, du même côté un groupe de soldats, dont l'un porte une éponge au bout d'un long bâton. Au fond, des montagnes ; à terre, sur le premier plan à gauche, une tête de mort.

Ventes : Liphart, 1125, papier au P gothique — Didot, 255 — Holford, 1150 — En 1894 par H.-G. Gutekunst, 1762 — L. Galichon, 660, de chez Alferoff — Straeter, 519, papier à la petite tête de bœuf.

Jésus-Christ en Croix (25). — Au milieu de l'estampe, le divin Sauveur vient d'expirer sur la croix, la tête est retombée sur la poitrine, quatre anges recueillent dans un calice le précieux sang qui coule des mains, du côté et des pieds. A gauche, la Vierge debout, les bras croisés sur la poitrine, la tête baissée ; à droite, saint Jean prie un livre fermé entre les mains. Au pied de la croix, un tibia, une tête de mort ; au fond, des arbres, collines et maisons.

Très rare et *merveilleuse* pièce. — Une épreuve *unique* sans doute, avant que le feuillage de l'arbre s'étendant sur le bras de la Vierge à gauche *ait été effacé*, figurait à l'exposition Dutuit en 1869.

Ventes : Didot, 1950 — Vico, 1487 — Holford, 1650 — En 1894 par H.-G. Gutekunst, 1937 — L. Galichon, 830, de chez Didot — Reiss, 2375, de la collection Festetics.

Jésus-Christ en jardinier apparaissant à la Madeleine (26). — Agenouillée à la gauche de l'estampe sur un tertre, sainte Madeleine de profil à droite étend la main vers le Christ qui lui apparaît à droite, tenant un étendard. Au fond, une haie, un arbre et des collines.

Il existe des *copies*.

Ventes : Didot, 710, de chez Marshall — Fischer, 950 — Angiolini, 812.

La Vierge au Perroquet (29). — Vue à mi-corps la Vierge soutient devant elle, assis sur un coussin, l'Enfant Jésus nu, il a un perroquet sur la main gauche et une poire dans la droite. La Vierge de sa main droite feuillette un livre appuyé tout à fait à gauche sur le mur.

Plusieurs *copies*, une entre autres de Wenceslas d'Olmutz. — Cette estampe est *la première* qu'ait gravée le Maître, dit le docteur Alfred von Wurzbach, dans son intéressant travail sur l'artiste.

Ventes : Didot, 310 — Schloesser, 762 — En 1886, à la vente des doubles de Berlin, 419.

La Mort de la Vierge (33). — Sur un lit à baldaquin dont le rideau de gauche est relevé, la Vierge de face est couchée agonisante, le corps légèrement soulevé par des coussins placés derrière elle ; les

apôtres l'environnent et saint Jean qui est à droite se penche vers elle et lui met un cierge dans la main droite. Sur le devant du lit, à terre un riche chandelier ciselé; à gauche, deux apôtres agenouillés lisent dans un livre de prières sur lequel l'un d'eux a posé ses lunettes.

Nous considérons cette pièce comme *une des plus belles* de l'école allemande, elle est extrêmement recherchée et de composition magistrale.

E. Galichon, dans la *Gazette des Beaux-Arts* de septembre 1859, en donne les états suivants[1] :

1er état — Avant le trait échappé qui coupe le pied du second personnage agenouillé à droite.
2e état — Avec ce trait.
3e état — La planche est brutalement retouchée en maints endroits, notamment sur la figure de l'apôtre qui est le plus près du trait carré à gauche.

Ventes : E. Galichon, 1305 — Liphart, 6312, sur papier à la petite tête de bœuf — Didot, 2000; elle provenait de chez Camberlyn où elle avait été adjugée 455, elle faisait primitivement partie du cabinet Brisart et avait quelques petites restaurations — Knowles, sur papier à la petite tête de bœuf, 750 — Schloesser, 6262, de chez Liphart — Oppermann, 1510 — Griffiths, 1237, de chez Brooke — Des doubles de Berlin, 755 — Fischer, *merveilleux* exemplaire sur papier à la petite tête de bœuf, provenant de chez Hawkins, 7500 — L. Galichon, 405, de chez E. Galichon — Angiolini, 375 — Straeter, sur papier à la petite tête de bœuf, considéré comme probablement *le plus bel exemplaire connu,* la perle de la collection, 6000[2].

La Tentation de saint Antoine (47). — Il est enlevé dans les airs par des démons aux formes fantastiques; pendant que les uns cherchent à lui arracher ses vêtements, d'autres armés de bâtons et de massues vont le frapper; il demeure impassible. A droite un bout de rocher.

Pièce *capitale* et *très rare,* copiée par Meckenen et Bocholt. On raconte — ce qui nous paraît terriblement fantaisiste — que Michel-Ange fut tellement impressionné par la beauté de cette pièce qu'il s'en inspira pour son tableau. — Le 1er état est *avant les tailles croisées* dans le ciel.

Ventes : Liphart, 4350 — Didot, 1er état, 1100 — Knowles, 1200, de chez Didot — Griffiths, 470, avec les témoins; elle provenait de la vente Vischer où, en 1852, elle avait été adjugée, fait curieux à enregistrer, 540 — Fischer,

[1] Nous ferons remarquer que le Maître — comme du reste tous les Primitifs et il peut presque être considéré comme tel — n'avait jamais pour ainsi dire d'états.

[2] Un exemplaire au moins aussi beau fut adjugé à la vente Arozarena 2700 francs; il venait de chez Johnson

en un 1er état *non décrit*, c'est-à-dire avant que la draperie sur la hanche droite du saint ne soit terminée et *avant les taches noires* sur l'aile droite du démon, etc..., 1125 — Angiolini, 600 — Straeter, 2125 ; exemplaire *éblouissant* — Battig, 1035, de chez Alferoff.

Jacques le Majeur (53). — Combat de guerriers à cheval et armés de lances dans un défilé montagneux ; le Saint Patron de l'Espagne, presque au milieu de l'estampe, est aussi à cheval, il se dirige vers la droite brandissant son glaive de la main droite, il excite ses soldats contre les Sarrazins. Au tout premier plan à gauche, un cheval couché dont *la croupe non terminée* est vierge de tailles, ainsi qu'un bouclier qui est à terre, et qui est resté *blanc*. Au milieu de l'estampe, sous le cadavre d'un soldat gisant à terre décapité, le monogramme.

Grande pièce d'une *insigne rareté*. — Au 2e état, un artiste inconnu a placé dans le ciel *un cartouche*, revêtu d'une inscription. — On croit communément que cette estampe est la *dernière* du Maître, se basant sur ce fait, qu'elle n'est pas terminée, ce qui n'est point une preuve.

Ventes : Didot, 200 — Holford, 1275 — Angiolini, 1832.

La Véronique (66). — Debout et de face, les bras écartés tenant le voile où est empreinte la face du Sauveur, la sainte coiffée d'une sorte de turban porte la tête légèrement inclinée à gauche.

Il existe des *copies* de cette petite pièce, qui n'est intéressante que par son *extrême rareté*.

Ventes : Didot, 705 — L. Galichon, 340.

Le Petit Sauveur (67). — Debout et laissé demi-nu par l'envolée du manteau qu'il a sur l'épaule, l'Enfant Jésus bénit de la main droite, portant un monde dans la gauche.

Petite pièce tout à fait insignifiante mais *rarissime*, a été copiée par Meckenen.

Ventes : Didot, 50 — Dans les doubles de Berlin, 1250.

L'Homme de Douleur (69). — Vu dans l'encadrement d'une fenêtre de style ogival, le Christ est debout de face, la tête dans un rayonnement est couronnée d'épines, le torse est nu et les bras sont croisés sur la poitrine ; à gauche la Vierge de profil à droite pleure, à droite saint Jean un livre entr'ouvert dans la main droite, soutient le

coude du Christ de la main gauche ; au-dessus de ces trois personnages des anges prient. Sous l'entablement de la croisée indiqué par un pointillé espacé, le monogramme.

Dans le 2e état, *la planche* ayant été *rognée,* le monogramme a disparu et a été reporté près du pan du vêtement de la Vierge. — On suppose que cette estampe est la seconde qu'a gravée l'artiste.

Ventes : Didot, 1er état, 1055 ; 2e état, 100.

Dieu couronnant la Sainte Vierge (72). — Assis sur un trône, la tête dans un intense rayonnement, le Christ de profil à gauche, le monde sur ses genoux, un sceptre dans la main droite, pose la couronne sur la tête de la Vierge qui, vêtue d'un long manteau, est agenouillée à gauche les mains jointes et la tête nimbée. Derrière elle un ange debout appuie son avant-bras droit sur le montant du trône, afin d'arranger le coussin qui y est placé.

Admirable estampe, une des plus belles de l'œuvre.

Ventes : Liphart, 500 — Didot, 220 — Schloesser, exemplaire de *toute beauté,* avec des *barbes* dans les ombres, sur papier filigrané aux armes avec trois fleurs de lys, 1937 — Aux doubles de Berlin, 519 — L. Galichon, 600, provenant de la collection Debois où elle fut adjugée 350 ; elle sortait de chez Robert-Dumesnil — Straeter, toute première épreuve, avant toutes retouches, particulièrement sur les mains et la robe de la Vierge, 2937 ; provenait de chez Schloesser ; on la considère comme une *des plus belles connues.*

La Crosse (106). — Dans la volute complètement fermée de la crosse, la Vierge aux longs cheveux épandus sur le dos est assise tenant l'Enfant Dieu debout et nu sur ses genoux; à gauche un ange joue de la guitare, à droite un autre de l'orgue. Sous le pied de la Vierge un petit cartouche resté blanc. Dans un des pans du fût de la crosse très bas et à *peine visible,* le monogramme.

D'une *insigne rareté.*

Ventes : Didot, 1210 — Vico, 2125, sur papier au P gothique.

L'Encensoir (107). — Le titre nous dispense de toute description. A été *copiée* par Meckenen.

Ventes : Didot, 250 ; était remargée — Vico, 1187, sur papier à la haute couronne — Angiolini, 662 — De Sallet, 1000, même papier — Battig, 506, papier à la petite tête de bœuf.

Notons pour en terminer : La série bien connue des *Vierges* qui comprend : *cinq Vierges sages, six Vierges folles,* toutes en pied, sauf une des *Folles* qui

est à mi-corps. Le mouvement de la lampe qu'elles portent à la main indique les cascades de leur vertu, et la couronne jetée à terre la perte de leur innocence; pièces bien insignifiantes ainsi que : *Deux Hommes marchant de compagnie* (B 90) et *Les Cochons* (B 95), toutes deux de la *dernière rareté,* adjugées à la vente Didot, la première 615 francs, la seconde 755, prix absolument ridicules. — Le Maître a aussi gravé d'admirables rinceaux d'ornements.

STOSS (Veit)

Né à Cracovie en 1447, mort à Nuremberg en 1542 (?) Il appartient à l'école de la Haute-Allemagne ; son œuvre — une douzaine de pièces — est *extrêmement rare.* D'une grande finesse, mais sans sécheresse cependant, ses estampes, souvent mal dessinées, ont leurs contours très accusés. Il signe généralement d'un monogramme qui affecte quelques légères modifications, se composant toujours d'un F gothique et d'un S ordinaire entre lesquels est une marque de tailleur de pierres.

La Vierge près du Corps de Jésus, derrière elle saint Jean (Bartsch 2). — La Vierge vue de profil, embrasse le corps du Sauveur qui vient d'être descendu de la croix, elle le soutient de la main droite. Saint Jean vêtu d'un ample manteau, enlève la couronne d'épine du divin Crucifié. En bas presque au milieu de l'estampe, le monogramme de l'artiste, la lettre *S* est renversée.

Un exemplaire de cette pièce superbe, qui est de la *dernière rareté,* fut adjugé à la vente Angiolini 3387 francs.

A signaler encore : *La Vierge debout avec l'Enfant Jésus* (3).

WECHTLIN (Hans ou Johann)

On ne sait rien ou fort peu de sa vie. Il travaillait à Strasbourg de 1510 à 1520 et il y mourut.

C'est cet artiste *extrêmement remarquable* pour lequel l'Allemagne revendique l'honneur de l'invention des *clairs-obscurs.*

On le nommait aussi souvent le *Maître aux bourdons croisés* ou *Pilgrim,* qui veut dire *Pèlerin,* parce que le bourdon est le bâton de voyage sur lequel s'appuie le pèlerin, et qu'il se servait de ce signe, qu'il plaçait entre les lettres Io et V.

Il ne procédait pas pour ses *clairs-obscurs* par *teintes,* comme Ugo da Carpi, mais bien par *hachures superposées.*

Une étude intéressante a été publiée sur ce Maître par von H. Loedel en 1863.

Son œuvre est *très rare* et du plus haut intérêt ; il fait quelquefois songer à celui de Baldung.

La Vierge assise dans un jardin (Bartsch 2). — La Vierge tient sur ses genoux l'Enfant Jésus qui feuillette un livre ; à leurs pieds s'ébattent trois lapins. Au-dessus d'eux dans le ciel, deux anges soutiennent une couronne. Au milieu de l'estampe la mer, à droite rochers et château fort, à gauche arbres et rochers.

Il existe au *Département des Estampes* un exemplaire merveilleux de ce *rarissime clair-obscur* à deux planches ; il est d'une conservation telle, qu'on le dirait sortant de la presse. — A la vente Didot, une épreuve portant la signature de Mariette fut payée 610 francs.

La Tête de Mort (B 6). — Elle est de face et placée dans une sorte de niche rectangulaire avec cette inscription au-dessus : *Mundanae foelicitatis gloria.* Sur un entablement et de chaque côté de la partie cintrée qui y figure, deux Amours sont assis ; celui de gauche semble pleurer. En bas à gauche, le monogramme.

Clair-obscur à deux planches, d'une *insurpassable rareté ;* un exemplaire, vente Didot, adjugé 1480 francs.

Orphée (B 8). — Assis de face, nu et regardant à gauche, il est entouré de bêtes fauves, cerfs, biches, oiseaux qu'il charme au son de son violon. En haut au milieu et au-dessus de sa tête, dans une tablette : *Orpheus vates.* En bas à gauche dans un oval, le chiffre.

Superbe clair-obscur *très rare* à deux planches.

Ventes : Didot, 250 ; il provenait de la vente Vischer en 1852, où il fut adjugé 31 — Griffiths, superbe épreuve, 1775, de la collection Beckford.

Alcon de Crête (B 9). — Dans la campagne, Alcon vient de délivrer son fils d'un serpent monstrueux qui le tenait enlacé sur le bord d'un ruisseau, en le tuant d'une flèche qui lui traverse la tête. Dans l'arbre au pied duquel est Alcon, une tablette est suspendue par un ruban avec une inscription commençant par : *Alcon empletas...* En haut, une autre tablette avec un texte latin explicatif. En bas à gauche, un cartouche entre les jambes d'Alcon avec le chiffre du graveur.

Clair-obscur à deux planches, aussi *rare* que les précédents.

Ventes : Didot, 780, du cabinet Mariette — Hulot, 800 — Holford, 325 — En avril 1894 par H.-G. Gutekunst, 312.

Un Cavalier armé de toutes pièces (B 10). — Il est accompagné d'un hallebardier qui est à pied. En bas, le monogramme.

Clair-obscur à deux planches, *très rare*.

Ventes : Didot, 245 — Defer Dumesnil, 400.

WENCESLAS D'OLMUTZ

Aucune particularité de sa vie n'est connue, il vivait à la fin du xve siècle. Il a copié beaucoup de pièces d'après Dürer et Martin Schöne et il cherchait à imiter tout particulièrement ce dernier. Son œuvre se compose d'une soixantaine de pièces qui sont *très rares* à rencontrer.

Le Christ en Croix (Bartsch 12 — Passavant 59). — Au milieu de l'estampe, le Christ crucifié, la draperie qui recouvre ses hanches flotte à gauche. De ce côté la Vierge revêtue d'un manteau, les quatre saintes femmes, et saint Jean à droite debout un livre à la main. En bas au milieu de la pièce, un *W*.

Un exemplaire de cette *rarissime* estampe fut adjugé 1200 francs à la vente Didot.

Notons encore : *Roma Caput Mundi,* pièce satyrique d'un grotesque inexplicable, portant le millésime : *Janvarii 1496* — *L'Annonciation,* pièce *non décrite,* dit le catalogue de la vente Fischer où elle fut adjugée 600 francs.

ZAZINKER (Martin)[1]

Nous croyons que l'identité de ce graveur, qui florissait vers 1500, n'a jamais été bien établie et que certaines confusions naissent autour de son nom et de ceux de Zinck, Zagel et peut-être même de Zundt ; des similitudes de monogrammes viennent encore augmenter l'obscurité qui enveloppe l'œuvre de ces graveurs ; nous avouons pour notre part n'avoir eu ni le temps ni la facilité de tirer la chose au clair ; nous mentionnerons donc *timidement* les pièces suivantes qui nous ont paru intéressantes, déclinant toute responsabilité d'attribution de paternité. Son faire est sec et très gothique.

Le Grand Bal (Bartsch 13). — Au fond de l'estampe le duc de Bavière assis à une table avec une dame joue aux cartes, trois couples se promènent dans la salle ; à droite sur le devant un

[1] D'autres disent *Mathieu*.

courtisan et une dame, du même côté quatre musiciens dans une tribune, à gauche deux autres jouant, l'un de la flûte, l'autre du tambour dans une tribune faisant également pendant à la première, etc., etc. Au fond, un page apporte un gobelet couvert d'une serviette. En bas au milieu, le monogramme *M. Z.*, et le millésime *1500* au-dessus de la tête du duc.

Ventes : Liphart, 564 — Angiolini, 101 — H.-G. Gutekunst, 252.

L'Embrassement (15). — A gauche dans un cabinet, une jeune femme est embrassée par un homme de qualité vu de dos ; au-dessus d'une fenêtre à droite *1503* et le chiffre de l'artiste *à l'envers* sur une tablette appuyée contre le mur.

Ventes : E. Galichon, 720 — Knowles, 269 — Vico, 187 — L. Galichon, 200 !! c'était l'exemplaire de E. Galichon — Angiolini, 200.

La Pensée de la Mort (17). — Une femme nue de face est debout sur une tête de mort, elle regarde à droite, ses longs cheveux frisottants sont épandus sur son épaule, elle tient dans sa main droite un cadran solaire. Au fond la campagne, et près de la tête de mort le monogramme de l'artiste.

Fort belle pièce finement gravée.

Signalons encore : *Le Martyre de saint Sébastien* (4), adjugé 400 francs à la vente Behague.

ZUNDT (Mathias)

On sait fort peu de choses sur ce graveur qui mourut, croit-on, vers 1586; il signait de son nom tout entier ou de ses initiales *M. Z.*

Nous ne connaissons de lui que le *rarissime* portrait de *Charles IX* (Passavant 8) qui fut adjugé à la vente Behague 490 francs ; le Roi était représenté à mi-corps, tête nue, de profil et revêtu de son armure ; au bas de l'estampe, on lisait : *Charles IX, roy de François, l'an de grasse XVIII, M.D.LXVIII.*

École Française

ÉCOLE FRANÇAISE

AUDRAN (Gérard)

Né à Lyon le 2 août 1640, mort à Paris le 25 juillet 1703, artiste d'une habileté énorme, appartenait à une belle famille de graveurs. Il est un peu délaissé aujourd'hui, dans son œuvre catalogué par Robert Dumesnil et contenant 215 numéros, nous ne mentionnerons que sa suite si populaire : *Les Batailles d'Alexandre*[1] d'après Charles Lebrun qui se compose de : *Le Passage du Granique* (57), 4 cuivres ; *Bataille d'Arbelle* (58), 4 cuivres ; *Porus blessé, amené devant Alexandre* (59), 4 cuivres ; *Entrée d'Alexandre dans Babylone* (60), 2 cuivres. Ces pièces que leurs grandes dimensions rendent d'un maniement difficile, s'encadrent généralement. Elles sont *moins recherchées* qu'autrefois, les cuivres existent du reste à la Chalcographie du Louvre[2], c'est dire que les épreuves avec la lettre sont sans valeur, à moins cependant qu'elles ne soient d'ancien tirage, c'est-à-dire avec le nom de *Goyton*[3] *très apparent,* dans ce cas la série vaut de 250 à 300 francs. Quant à la suite *avant la lettre,* inutile d'en parler, elle est *introuvable* — et manque même au *Département des Estampes* — elle vaudrait aujourd'hui de 500 à 600 francs ; il y a longtemps déjà, à l'époque où elle était prisée, elle fut adjugée 1300 francs dans une vente publique ; la pièce isolée est sans intérêt au point de vue collection.

BÉATRIZET (Nicolas)

Né sans doute à Lunéville vers 1515 et mort vers 1660 à Rome. Il passa la plus grande partie de sa vie en Italie, aussi son *faire* est-il si *italien* que Passavant, à tort cependant, n'a pas hésité à le classer dans cette école, quoique à la suite de son nom il ait ajouté *de Lorraine.*

[1] On y joint généralement la pièce dite *La Tente de Darius* (R-D 42), 2 cuivres, du même peintre et gravée par G. Edelinck, qui complète la suite.

[2] Les 5 pièces s'y vendent 180 francs.

[3] C'était le graveur *de lettres,* dont le nom se trouvait à côté des légendes donnant au bas des estampes l'explication de la composition.

Nous ne retiendrons de lui que le beau et *rare* portrait de :

Henri II (Robert Dumesnil 40). — En buste de profil à gauche, dans un encadrement ovale orné de deux Génies ailés portant les armes de France. Dans la bordure ovale : *Henricus II Gallorum...*, en bas à gauche : *N. B. LOT. F. 1556*, et à droite : *P. R. inv.*

Le 1er état est avec la date *1556*, le second avec celle de *1558*, de plus l'inscription *P. R. inv.* a été *effacée*. On le croit gravé d'après L. Penni.

Ventes : Behague, 2e état, 170 — Didot, 1er état, 80 ; 2e, 150 — Guichardot, 1er état, 255.

BOSSE (Abraham)[1]

Né à Tours vers 1602, mort à Paris le 14 février 1676. C'est un artiste extrêmement intéressant, fécond et spirituel, dont l'œuvre *très précieux* au point de vue documentaire, le place au premier rang de son époque. On l'a surnommé à juste titre l'*historiographe de Louis XIII*. Le catalogue a été dressé par Georges Duplessis, l'ancien conservateur du *Département des Estampes*, il a relevé 1505 pièces ; malgré l'intérêt puissant qui s'attache à ces estampes, elles se tiennent toujours dans des prix fort modérés.

Nous nous permettrons cependant une légère critique qui nuit un peu à l'œuvre au point de vue métier ; Bosse gravait un *peu sec*, et Le Blond son éditeur, faisait souvent par trop *encrer* ses planches, mais ceci n'infirme en rien les brillantes qualités du célèbre aquafortiste qui nous occupe ici, et dont nous allons mentionner quelques-unes des pièces les plus séduisantes et les plus recherchées[2].

Le Siège de la Motte (G D 1220). — Accompagné d'un gentilhomme, le maréchal de la Force à cheval dirige le siège. Sur une draperie en haut de la planche, on lit : *Le Siège de la Motte ;* au bas une légende expliquant le mouvement, puis : *A. Boudan excud. auec Priuilège — A. Bosse sculp.*

Ventes : Behague, 275 — Mailand, 31 — Berard, 14.

L'Infirmerie de l'Hôpital de la Charité à Paris (G D 1266). — Dans une vaste pièce, séparée en deux par un large couloir, des lits sont rangés de chaque côté, les malades qui y sont couchés reçoivent les

[1] A écrit un traité toujours curieux à consulter : *De la manière de graver à l'eau-forte et au burin et de la gravure en manière noire.* Nouvelle édition. Paris, Jombert, 1745.

[2] Bosse avait *lui-même* rédigé un catalogue de ses propres ouvrages, qui parut sous le nom de son libraire, Pierre Deshayes.

soins de moines et de dames de la Cour. Sur le tout premier plan et au milieu de la composition une table recouverte d'une nappe blanche sur laquelle sont placés les plats pour ces malades. A gauche, un moine agenouillé en train de prendre quelque chose dans un vase pour le mettre dans l'assiette qu'il tient à la main. En haut : *L'Infirmerie de l'Hospital...* En bas : *A. Bosse jn et fe* et 16 vers : *Vous aurez beaucoup mérité ;* et sous ceux-ci : *à Honorable et vertueuse Dame* Françoise Robin...

Pièce extrêmement intéressante, adjugée ventes : Behague, 245 — Didot, 60 — Mailand, 17.

Le Bal (G D 1400). — Entourés de personnages qui causent entre eux, et au milieu de la composition un jeune homme et une jeune fille se tenant par la main s'apprêtent à danser. Au bas de la planche : *Le Blond excud. auec Priuilège du Roy — A. Bosse jn et fec.*, puis 16 vers : *Qui ne désireroit estre tout...*

Le bel état est *avant* les vers. — Vente Behague, 255, pièce rare et charmante ; à la vente Guichardot, une épreuve avec les vers fut payée 16 francs, 69 à celle de Mailand, et 112 à celle de Bérard avec l'adresse de Le Blond.

Les quatre Ages de la Vie (G D 1046). — Motif d'éventail composé de quatre médaillons sous lesquels on lit : *Aage d'or*, *Aage d'argent*, *Aage d'airain*, *Aage de fer*, gravé par Bosse en 1638. Ces sujets avaient été gravés primitivement en plus grand format sous les rubriques : *L'Enfance*, *L'Adolescence*, *La Virilité*, *La Vieillesse* (1078-1081).

Ventes : Behague, 250 — Didot, 237 — Baron Pichon, 300 ; pièce *très rare* gravée sur une seule feuille, en forme d'éventail.

L'Hôtel de Bourgogne (G D 1268). — Entre un Français et un Espagnol occupant les deux extrémités de la composition, à gauche Turlupin mettant la main dans la bourse de son voisin, à droite gros Guillaume accompagné d'une femme. Sur la corniche en haut : *Ostel de Bourgogne.* En bas la signature de Bosse, l'adresse de Le Blond et 20 vers : *Que ce théâtre est magnifique...*

Ventes : Behague, 85 — Mailand, 72 — Bérard, 20, avec l'adresse de Le Blond.

La Galerie du Palais (G D 1267). — Tout le fond de l'estampe est occupé par des livres, bibelots, dentelles, éventails, boîtes, cartons, etc., etc., et les premiers plans par des acheteurs hommes et femmes qui se font montrer ces divers objets ; on voit à gauche une levrette, et au milieu de la composition un caniche tondu en lion. Au-dessus de l'estampe le titre : *La Galerie du Palais*, et dans la marge en bas, 16 vers : *Tout ce que l'art humain a jamais...*, la signature de Bosse et l'adresse de Le Blond.

Au 2e état, le nom de Bosse est suivi de son adresse : *Demeurant sur le pont N.-Dame, au Pélican.* — Si nous ne devions avoir qu'un seul Bosse, c'est *celui-là* que nous voudrions posséder, la pièce est *délicieuse.* — A la vente Behague, on l'adjugea 175 francs, et à celle de Mailand, 150.

Les Vierges sages et les Vierges folles[1] (G D 43-49).

N° 43. — Dans un vaste appartement, une table occupe le milieu de la composition, sur cette table un livre ouvert appuyé sur une croix. A gauche, deux femmes sont assises et s'entretiennent des mystères de la croix, à droite trois autres lisent. En bas le titre : *Les Vierges sages* ; 16 vers commençant par ces mots : *Ces belles vierges que tu vois...* puis la signature de l'artiste et l'adresse de Le Blond.

N° 44. — Le soir, dans une chambre éclairée par cinq lampes antiques posées sur une table à gauche, près d'un livre appuyé sur une croix, les cinq femmes paraissant endormies[2] sont groupées de profil et de trois quarts à droite, devant une cheminée au feu qui éclaire et pétille, un chat est près d'elles. En bas le titre : *Les Vierges sages*, et 16 vers commençant par : *Nul vain objet ne peut distraire...* puis le nom de l'artiste et l'adresse de Le Blond.

N° 45. — Sur le seuil d'un temple, le Seigneur dans un rayonnement se dirige vers les cinq femmes qui arrivent de la gauche, elles tiennent chacune une lampe allumée à la main ; on remarque deux colonnes à droite sur lesquelles on distingue les figures de la Foi et de la Vérité. En bas le titre : *Les Vierges sages*, et 16 vers commençant par : *Ces Vierges d'un abord si doux...* puis le nom de l'artiste et l'adresse de Le Blond.

[1] Les trois *Sages* portent les nos 43, 44, 45 ; les quatre *Folles* 46, 47, 48, 49.

[2] Contrairement cependant à ce qu'en disent les vers..... *Celles-cy raisonnent et veillent* les 16 vers sont sur quatre colonnes occupant toute la largeur de la marge.

N° 46. — Dans un somptueux appartement quatre femmes jouent aux cartes, lisent ou font de la musique pendant qu'une cinquième au fond se regarde dans une glace. En bas le titre : *Les Vierges folles*, 16 vers commençant par : *Tu vois comme ces vierges folles...*, le nom de l'artiste et l'adresse de Le Blond.

N° 47. — Devant une cheminée quatre femmes sont endormies, une cinquième repose à gauche au fond de la composition, assise, le coude droit appuyé, dans le coin gauche par terre une lampe éteinte. En bas 16 vers : *Ces Vierges au lieu de veiller...* et l'adresse de Le Blond.

N° 48[1]. — A gauche le portique d'un temple, des marches duquel descend une vierge qui pleure parce que l'on n'a pas voulu l'y recevoir, ses quatre compagnes semblent surprises et atterrées et celle de l'extrême droite ne peut retenir ses larmes. Au fond la campagne. Au bas le titre : *Les Vierges folles;* 16 vers : *O qu'une âme a de mal...* et l'adresse de Le Blond.

N° 49. — Les dix vierges sont réunies dans un temple, la lampe à la main, elles obéissent à la voix qui filtre dans le rayon partant du haut de l'estampe à gauche, sur lequel on lit : *Sortez voicy l'espous.* Pas de titre, mais 16 vers : *O que de saints rauissements...* et l'adresse Le Blond.

Très jolie suite qu'il est encore assez rare de trouver complète.

Ventes : Behague, 100 — Guichardot, 56 ; manque le n° 46 — Mailand, 70.

Parmi les nombreuses autres estampes dignes d'être signalées, citons encore : *Les Œuvres de Miséricorde*[2] (50-56), suite de 7 pièces extrêmement remarquables, adjugées vente Behague, 145 — *La Noblesse française à l'Eglise* (1319-1331), suite de 13 pièces *des plus recherchées* et des plus intéressantes, adjugée à la même vente[3] 700 francs et 400 à celle de Mailand — *Les Sept Péchés capitaux* (218), rarissime[4] — *Les Quatre Saisons* (1055), pour écran, *très rare ;* vente Behague, 200 francs — *Les Cinq Sens* (1071-1075), même vente, 200 francs, avec l'adresse de Melchior Tauernier — *Les Métiers* (1391-1397), suite de 7 pièces, avec les adresses de Le Blond et de Melchior Tauernier ; même vente, 140 francs, et 50, vente Bérard — *Le Français et son Laquais* (1406), rare ; vente Behague, 260 francs — A la vente Destailleur, en 1895, trois volumes contenant 297 pièces de l'artiste furent adjugés 1505 francs.

[1] Cette pièce est la plus remarquable de la série.

[2] Dont voici les titres : *Donnez à manger à ceux qui ont faim — Donnez à boire à ceux qui ont soif — Loger les pèlerins — Visiter les prisonniers — Visiter les malades — Vestir les nuds — Ensevelir les morts.*

[3] Il manquait les n^os *1* et *11*.

[4] Nous en connaissons un exemplaire chez M. Eugène Boismen, architecte distingué et savant bibliophile de Nantes.

CALLOT (Jacques)

Né à Nancy en 1593, mort dans cette ville en 1635. — Artiste aussi habile qu'original, qui habita longtemps l'Italie et trouva un puissant patronage dans Come II de Médicis. Son œuvre, composé en partie de petites pièces et de nombreuses suites, est extrêmement considérable, il dépasse 1500 numéros ; il a touché à tous les genres : théologie, histoire, portraits, usages, mœurs, paysages, grotesques, batailles, fêtes, etc., etc...

Dès 1804, J.-H. Green publia à Londres son catalogue, mais le meilleur et le plus complet de beaucoup, le seul qui fasse autorité, est celui de Meaume de Nancy, Paris, 1860. Il est divisé en trois parties et en deux volumes ; la première contient la biographie, la deuxième l'œuvre, la troisième les pièces douteuses. Malgré l'extrême valeur d'art de certaines pièces du Maître, elles n'atteignent jamais de gros prix, nous pourrions même presque dire que l'œuvre est un peu délaissé aujourd'hui. Ses eaux-fortes ont une netteté et une vigueur de burin qui leur donnent un œil très particulier ; on considère que son talent atteignit son apogée de 1612 à 1622. — Consulter aussi dans la bibliothèque des *Merveilles* le volume que lui a consacré Henri Bouchot. — Le Maître eut un imitateur, Stéphane La Belle, dont le catalogue fut fait par Jombert ; la plupart de ses cuivres existent encore. — Les *très belles* épreuves ne sont pas communes.

La Foire de Gondreville (Meaume 623). — Sous un immense arbre aux robustes branchages placé au deuxième plan à droite de l'estampe, de nombreux personnages dansent et causent. Sur le tout premier plan à droite dans le bas de l'estampe, des joueurs s'amusent aux boules, près d'eux et plus à droite un personnage est couché sur le dos, la tête à gauche, dans une charrette à deux roues dont les brancards reposent à terre. A droite et à gauche de la composition, des maisons.

1er état. — Avant le nom de l'artiste sur le terrain à gauche en dedans du trait carré.
2e état. — Avec le nom, mais *avant* l'adresse d'Israël Sylvestre.
3e état. — Avec l'adresse.

Cette pièce, qui porte aussi le nom de *Les Joueurs de boules* ou encore de *La petite Foire*, est une des plus délicates de l'artiste ; elle fut gravée en Lorraine.

Ventes : Didot, 1er état, 250, de la collection Camberlyn, où elle fut payée 106 — Guichardot, 1er état, 128 — Meaume, 1er état, avec la signature autographe de Callot et au verso celle de P. Mariette 1665, adjugée 120 ; la même, 2e état, 30 — Chartener[1], même état, 205, avec la signature autographe de Callot.

[1] Ce n'était pas une vente d'estampes, mais bien de livres.

La Tentation de saint Antoine[1] (139).

Grande pièce fantastique et curieuse que nous trouvons pour notre part peu intéressante. Le 1er état, avec *6 rosettes* dans les armoiries au lieu de *21*, est *fort rare*. — Cette pièce a été *copiée* par Pierre Picault, dans le sens de l'original, et en *contre-partie* par Pacot et par J.-C. Baur. — C'est, croit-on, la *dernière* gravée par Callot.

Ventes : Chartener, 3e état, avec les 21 rosettes et avant le trait échappé, 30 — Malinet, 26 — Casimir Périer, 3e état, 41 — Defer Dumesnil, même état, 38 — Lacroix, avec le trait échappé très apparent, 87.

Le Grand Rocher (616). — Un rocher au milieu de la mer et un aigle apprenant à ses petits à regarder fixement le soleil, une banderole avec une inscription latine commençant par ces mots : *Nec imbellem feroces...*

Pièce *excessivement rare*, dont un exemplaire à la vente Chartener fut adjugé 18 francs.

La grande Foire de Florence[2] (624).

Il n'existe que *trois épreuves connues* du 1er état, c'est-à-dire : *avant* deux écussons aux armes de Bondelmonti qui sont à droite et à gauche de la dédicace *Serenissimo Cosmo...* et avant les mots *in Firenze* qui sont dans les autres états en bas à droite.

Une de ces épreuves figura à l'exposition Dutuit en 1869, elle avait été acquise en 1862 à la vente Simon, moyennant 375 francs — A la vente Behague, la *réplique* réduite fut adjugée en 1er état 81 francs, c'est-à-dire avant le nom de l'éditeur Israël Silvestre — Vente Meaume, 1er état, première planche, 59 francs.

Les Supplices (665).

Cette estampe, une des plus remarquables du Maître, fut gravée à Nancy, elle représente les châtiments des criminels à Florence.

Ventes : Didot, 2e état, avec la correction au mot *meschant* écrit *meschans* dans le 1er état, mais avant l'adresse d'Israël Silvestre, 44 — Behague, 1er état avant la correction, la tour carrée du milieu à gauche ainsi que la

[1] Il y a une *seconde* pièce de même rubrique, un peu plus grande; sur le premier plan on y voit des démons qui boivent, et au milieu une rivière qui traverse la composition.

[2] Dite encore *La Foire de l'Imprunetta*, parce qu'elle se tenait à la fête de saint Luc, le 18 octobre, devant l'église de l'Imprunetta. — Il existe une deuxième planche *réduite*, qui n'a pas d'*écussons* aux deux coins de la terrasse.

statuette de la Vierge dans une niche à l'angle de la rue au fond à droite, apparaissent *très distinctement*, 121[1] — Meaume, 2e état, 82.

L'Eventail[2] ou l'Ecran (617).

A la vente Chartener, 89 francs ; à celle de Meaume, 61 ; fort jolie pièce qui a été copiée par François Collignon — Une autre copie se reconnaît à ce que dans le bas à droite le mot *fec* n'existe pas après Jacomo Callot — Une copie *sur bois* existe par Eckman ; nous ne l'avons jamais vue.

Les grandes Misères de la Guerre (564-581).

Suite de 18 pièces recherchées. — Le 1er état, *très rare*, est avant les vers et les numéros, mais avec le nom d'Israël ; le 2e, avec vers et numéros ; le 3e, avec le nom d'Israël Silvestre effacé.

Ventes : Behague, 2e état, 245 — Meaume, 2e état, 100 — Casimir Périer, même état, g. m., 75 — Defer Dumesnil, même état, 425 — Lacroix, même état, 181.

La Noblesse (673-684).

Suite de 12 pièces.

Ventes : Meaume, 1er état, 100 — Casimir Périer, 1er état, avant l'adresse et les numéros, 70 — Defer Dumesnil, même état, 200.

La Carrière ou la rue Neuve à Nancy (621).

Ventes : Didot, 1er état, avant l'adresse de Silvestre, 120 — Behague, même état, 92 — Malinet, même état, 55.

Le Parterre ou le Jardin de Nancy (622).

Cette pièce se vend à peu près le même prix que la précédente.

Signalons encore comme *insignement rares* deux pièces : *Le petit Prêtre*[3] (154) — *La Sainte Famille* (67), estampe *unique* sans doute et sans nom d'artiste, qui figurait en 1869 à l'exposition Dutuit, et *Pièce de Dédicace à Cosme de Médicis* (882) — A la vente Hulot, en 1892, l'œuvre du Maître, composé de 1450 pièces, fut adjugé 2570 francs — En 1826, le baron Vivant

[1] Le prix n'a pas changé, car en 1856, à la vente His de la Salle, il était de 119 francs.

[2] En haut on lit dans une banderole : *Battaglia del Re Tessi e del Re Tinta...* Cette pièce, qui représente un feu d'artifice tiré à Florence sur l'Arno entre deux ponts, est renfermée dans un cartouche en forme d'*éventail*, ce qui la fait désigner sous ce nom.

[3] Ou *Le Porte-Dieu ;* petite pièce qu'affectionnait particulièrement l'artiste, ce qui fit même dire qu'il en portait le cuivre *pendu* à sa boutonnière ; aussi les épreuves avant la marque du *trou* sont-elles *insignement rares*.

Denon avait réuni un des plus beaux œuvres de Callot, il l'avait payé 1950 francs, il provenait de chez Zanetti — En 1900, à la vente Guyot de Villeneuve, un volume contenant 45 pièces fut adjugé 1000 francs ; à cette même vente, *Les Misères et les Malheurs de la Guerre*, 16 pièces *avant* la lettre, firent 950 francs, et 18 pièces en 2e état, 500.

CASA (Nicollo della)

Ce graveur au burin, que la désinence de son nom porterait à classer dans l'école Italienne, est Français. Il est né en Lorraine au commencement du XVIe siècle, affirme Didot. Son œuvre se compose de 5 pièces qui sont des portraits ; celui que nous allons mentionner est de la *dernière rareté*.

Henri II (Didot 209). — Le Roi est debout à mi-jambes de profil à gauche, il porte cuirasse, sa main droite tient un sceptre et s'appuie sur un casque, tandis que la gauche repose sur son bouclier. En bas on lit : *Henricus II Francor Rex Eta XXVIII 1547*.

Une épreuve, malheureusement très abîmée au verso, passa à la vente Didot, elle y fut adjugée néanmoins 1550 francs à Noséda de Londres, croyons-nous, auquel elle avait été commissionnée ; elle provenait de la collection de M. Niel qui l'avait reçu de New-York. Malgré de fortes présomptions pour que ce portrait *soit de l'artiste*, il ne lui est cependant *qu'attribué ;* Ottley, le célèbre écrivain d'art anglais, y voit plutôt la main puissante de Benvenuto Cellini ; en tous cas, ce portrait relève absolument de l'école de Marc Antoine.

DELAULNE (Charles-Etienne)

Né à Paris ou à Orléans en 1518, mort à Strasbourg en 1595 ; surnommé aussi *Stéphanus*, à cause de ce nom dont il usait souvent pour signer ses estampes. Son œuvre très varié : nouveau testament, histoire profane, sujets allégoriques, mythologiques, dessins d'ornementation, portraits, ceux-ci au nombre de quatre seulement, comporte, suivant Robert Dumesnil et Duplessis, 443 numéros ; le format en est généralement de dimensions restreintes. L'artiste, extrêmement habile, a gravé avec une finesse extrême bon nombre de pièces ; on sent là le premier métier de Delaulne qui débuta par être orfèvre.

Nous croyons que cet artiste, malgré sa grande maîtrise, n'est pas très collectionné.

Voici de lui quelques portraits, qu'il faut avoir comme précieux spécimen d'un métier fort brillant et rappelant, comme le dit R. Dumesnil, la manière de Campagnola dans l'art de finir les estampes *au pointillé*.

François II, duc de Guise. — Dans un cadre sculpté, à mi-corps, vu de profil, il est tourné à droite et tête nue. Revêtu d'une armure, la main gauche tient le bâton de commandement, et le bras droit s'appuie sur un casque empanaché. Au-dessous dans la bordure : *Franciscus Dux A. Guisia.*

Pièce anonyme, *très rare,* attribuée au Maître, qui n'est mentionnée ni dans Robert Dumesnil et Duplessis, ni dans Ch. Le Blanc.

Ventes : Behague, 225 — Didot, 105.

Henri II (R D 311). — Dans un ovale entre le double trait duquel on lit : *Henricus II Galliarum Rex,* le personnage est en buste revêtu de son armure et tourné à gauche.

Portrait *très rare* — réduction du n° 310 — qui fut adjugé 150 francs à la vente Didot.

Ambroise Paré (R D 313). — A mi-corps tête nue, tourné à droite, il regarde de face. Le pan de manteau jeté sur l'épaule masque en partie son vêtement, son cou est garni d'une fraise, il porte barbe et moustaches. Dans une tablette en haut on lit : *Anno* |*Ætatis, 72*| *1582,* et au-dessous, *S. F.*

Cet état est le premier. Dans le second, sur le ciel à droite, on lit : *I. L. R. Excudit.* — Pièce *très rare,* adjugée vente Didot, 310 francs.

Nous ne saurions passer sous silence : *Les douze Mois de l'Année* (225-236); comme invention et exécution, ce sont de véritables bijoux[1], l'artiste n'avait-il pas du reste été orfèvre ! *Mars, Avril, Juin, Août* et *Octobre* sont tout particulièrement remarquables, ainsi que : *Bellone* (361) — *Apollon* (371) — *Hercule* (373) — *Le Péché du premier Homme* (428) — *La Mort d'Abel* (429), qui ont l'apparence de véritables *nielles.*

DREVET (Pierre)[2]

Né à Loire le 20 juillet 1663, mort à Paris le 9 août 1738. Admirable graveur de portraits, dont quelques-uns peuvent aller de pair avec ceux de Nanteuil, Edelinck, Morin et Masson. Nous ne parlerons pas des quelques sujets religieux que lui ou les siens ont traités, s'ils sont d'une *rareté*

[1] Adjugé en épreuves de 1er état le prix dérisoire de 21 francs à la vente Bérard en 1894. A cette vente, *Les Armoiries de Strasbourg,* pièce *non décrite,* portant le monogramme du Maître, fut payée 240 francs.

[2] Consulter le catalogue raisonné : *Les Drevet (Pierre, Pierre-Imbert et Claude),* par Ambroise Firmin-Didot. Paris, 1876.

insigne, ils sont aussi inférieurs de qualité. C'est l'œuvre de Pierre Drevet qui est de beaucoup le plus considérable, Firmin-Didot y relève 225 pièces. Voici les portraits les plus avidement recherchés des collectionneurs :

Jacques-François-Edouard Stuart (F D 13). — Dans un ovale équarri, presque de face à mi-corps, les cheveux longs et bouclés, cravate de dentelles, il porte sur la poitrine le grand cordon en sautoir et les insignes de l'ordre de la Jarretière. Au-dessus de l'ovale, une banderole sur laquelle on lit : *Ick Dien.*

Cette estampe est d'après Largillière; on ne connaît que deux exemplaires *avant la lettre ;* l'un qui est au *Département des Estampes,* l'autre qui fut adjugé à la vente Didot 695 francs.

Christine-Caroline de Wurtemberg (F D 28). — Dans un ovale équarri sur un socle, elle est à mi-corps, tête nue, vue de face, tournée à droite, les cheveux bouclés tombent sur les épaules, le bras droit est demi-nu, le corsage orné de perles est échancré et laisse entrevoir la naissance des seins, le vêtement qu'elle a sur les épaules est doublé d'hermines. A gauche une draperie, sur le socle un cartouche armorié timbré d'une couronne ducale.

Ventes : Behague, avant toutes lettres, l'écusson ou cartouche est en blanc, *état non décrit,* unique sans doute[1], 955; avant toutes lettres, 1er état, 790, grandes marges — Didot, 1er état, 880, un des *trois* connus.

Louis XV (F D 58). — Il est enfant et assis sur son trône, tête nue, de trois quarts, vêtu du manteau royal, son sceptre à la main, les pieds reposant sur un coussin. Les cheveux sont longs, à son cou pend l'ordre du Saint-Esprit. En bas à gauche : *Peint par Hyacinthe Rigaud ;* à droite : *Gravé par Pierre Drevet 1723,* et au milieu sur la tablette : *Louis Quinze.*

Ventes : Behague, épreuve avant toutes lettres, *la seule connue,* 2405 ; elle est citée dans le catalogue Paignon-Dijonval sous le nº 7465; la même, avec la lettre, 180 — Didot, même état, 60.

Louis XIV (F D 55). — Il est debout, revêtu du manteau royal, de trois quarts à gauche, la longue perruque dont il est coiffé forme deux boucles au-dessus des sourcils, il porte un maillot, jarretières

[1] Il en existe un exemplaire au *Département des Estampes,* serait-ce celui-là, nous l'ignorons.

au-dessous du genou et l'épée au côté. La main gauche repose sur la hanche. Sur un meuble recouvert d'un tapis fleurdelysé sont placés les apanages de la royauté. Derrière lui un fauteuil. Dans l'encadrement à gauche : *Hyacinthe Rigaud Pinxit ;* à droite : *P. Drevet sculpsit,* et sur la tablette : *Louis le Grand.*

Le 1er état, qui manque aux *Estampes,* se distingue particulièrement, dit Firmin-Didot, en ce qu'il est *avant la suppression* d'une boucle de cheveux au-dessus de l'œil droit et *avant l'augmentation* du mollet droit. Roth et Dutuit la possédaient ; ce sont *les deux seules* épreuves connues.

Ventes : Behague, 55 — Didot, 3e état, 120 — Mailand, 2e état, avant les contre-tailles sur la colonne, 116, *la seule* connue[1].

Duc de Villars (F D 123). — Revêtu de son armure, il est vu à mi-jambes, la croix du Saint-Esprit pend au grand cordon qu'il porte en sautoir et que sa main gauche appuyée sur sa hanche tient relevé. Il a dans sa main droite étendue le bâton de commandement. Au fond de la composition à droite une bataille, celle de Denain, qu'il gagna en 1712. En bas du cadre, ses armoiries timbrées de la couronne ducale. Sous le trait carré à gauche : *Peint par Hyacinthe Rigaud,* et à droite : *Gravé par P. Drevet.*

La *seule* épreuve de 1er état connue, c'est-à-dire *non terminée,* avant toutes lettres et *avant les trophées* dans les angles du haut, etc..., est actuellement à Londres, chez M. Morrison ; elle provenait de la collection Marshall.

Ventes : Behague, 4e et dernier état, avec l'inscription de 6 lignes, 23 — Didot, 2e état, épreuve terminée avant toutes lettres et *avant les trophées,* 1000 ; c'est un *des trois* exemplaires connus, les deux autres sont aux *Estampes* et à l'*Albertine ;* 3e état, avec l'inscription de 9 lignes, 79 ; 4e état, 12 — Mailand, 3e état, 191 ; 4e état, 26.

A mentionner encore comme fort remarquables : *Keller* (76) — *Madame Keller* (77) — *Boileau Despréaux* (24) — *Louis Phelypeaux* (83) — *François de Troy* (120).

DREVET (Pierre-Imbert)

Fils du précédent, né à Paris en 1697, mort le 27 avril 1739 ; héritier des qualités de son père, ses œuvres sont souvent confondues avec celles de ce dernier. Firmin-Didot relève 33 pièces dans son catalogue, dont 24 portraits.

[1] Dans le catalogue de la vente Didot en 1877, sous le n° 4116, on signale l'exemplaire de 2e *état* comme étant *unique ;* il est actuellement au *Département des Estampes.*

Jacques-Benigne Bossuet (F D 12). — Debout et de face, tête nue, il regarde à gauche, la main droite étendue est appuyée sur un livre posé debout sur une table au pied de laquelle gisent épars d'autres volumes, sa main gauche tient sa barrette pendant négligemment le long de son surplis. Le poids du corps porte sur la jambe gauche, derrière lui deux colonnes avec draperie soutenue par des cordons à glands, à droite un fauteuil. Sur le signet d'un des in-folio qui est au pied de la table on lit : *Graué par P. Drevet. f. s.*, et sur le dos d'un autre volume placé verticalement : *Peint par H. Rigaud.* En bas sous le cadre à gauche : *Hyacinthus Rigaud pinxit ;* à droite : *Petrus Drevet sculpsit 1723* ; au milieu une longue légende : *Jacobus Benignus...* Cette inscription est coupée en deux par un écusson armorié surmonté d'un chapeau d'évêque et d'une couronne de baron.

Le 1er état, dit *au fauteuil blanc*[1], c'est-à-dire avant les troisièmes tailles horizontales sur le dos du fauteuil, avant les dates de naissance et de mort, avec les mots écrits *Constorianus* et *Trecenses* et sans la virgule après le mot *præceptor*. Dans cet état, fleur de cuivre, la tête et les mains sont modelées avec une perfection et une finesse inouïes ; il y a là une science de l'outil qui permet la comparaison avec n'importe quel Nanteuil, n'importe quel Edelinck ; c'est un admirable chef-d'œuvre[2].

Le 2e état est avec les dates de naissance et de mort ; le 3e avec les mots rectifiés et écrits *Consistorianus* et *Trecensis*, la virgule existe après *præceptor ;* le 4e avec les tailles au fauteuil, et le dernier état conforme au précédent, avec cette différence cependant qu'après *Hyacinthus Rigaud pinxit,* il y a quelquefois un, deux, trois, jusqu'à huit points qui signifiaient, croit-on, qu'il y avait eu cent, deux cents, etc., épreuves tirées de cet état.

En somme, il n'y a d'intéressant à recueillir que les trois premiers états. — Le cuivre existe encore et se trouve chez A. Bernard fils, 1 rue des Grands-Augustins.

Ventes : Behague, 2e état, 700 ; 4e état, avant les points, 110 — Didot, 2e état, épreuve laissant un peu à désirer, 500 ; la même, 4e état, 150 ; la même, en copie *contemporaine,* mais presque introuvable, 20 — Mailand, 4e état, avant les points, 195 — Defer Dumesnil, même état, 175.

Cardinal Dubois (F D 15). — Vêtu d'hermine et presque souriant, il est assis de trois quarts à droite, il regarde de face, la main droite

[1] Cette désignation *au fauteuil blanc,* n'implique pas toujours le 1er état, l'épreuve est encore *au fauteuil blanc* au 2e et au 3e état ; ce n'est *seulement* qu'au 4e qu'apparaissent les *troisièmes* tailles qui viennent assourdir le petit effet de lumière presque *imperceptible* qui existe tout à fait au haut du dossier du fauteuil.

[2] Dont les *deux* seules épreuves connues sont : l'une au *Département des Estampes,* don de His de la Salle, le 27 mai 1846 ; l'autre à l'*Albertine* de Vienne.

ramenée sur les genoux tient sa barrette, l'autre est appuyée sur la table avec une adresse portant : *Au Roy*. Derrière lui une draperie relevée. A gauche : *Peint par Hyacinthe Rigaud*. A droite : *Gravé par P. Drevet 1724*. Sous le cadre, écusson armorié et : *Guillaume Cardinal Dubois*...

Le 1er état, qui est de *toute rareté*, est *avant* le médaillon renfermant les armoiries ; il n'existe que *deux* exemplaires connus, celui de la vente Didot et celui de l'*Albertine*. — La planche se trouve actuellement chez A. Bernard.

Ventes : Behague, 32 — Didot, 1er état, 1000, provenant de chez Camberlyn à la vente duquel elle fut adjugée 220, les armes et la lettre étaient exécutées à la plume ; la même, en 2e et dernier état, 26.

Adrienne Lecouvreur (F D 24). — A mi-corps dans un médaillon lézardé reposant sur un socle ; de face les yeux levés au ciel, cheveux relevés sous un long voile avec deux tresses retombant sur l'épaule gauche ; pendants d'oreilles en forme de poire, robe de velours noir décolletée. Dans les mains une urne funéraire contenant les cendres de Pompée, elle la presse contre sa poitrine et dans ce mouvement fait glisser le bas de sa manche qui découvre le bras gauche jusqu'au coude. Dans la tablette ce quatrain : *C'est peu de voir icy*...

Le 1er état est avant toutes lettres ; il n'existe, dit-on, que *quatre épreuves* de cet état[1] ; le 2e avec la faute, c'est-à-dire au dernier vers avec le mot « modèle » écrit *model*, et le 3e avec la faute rectifiée.

Ventes : Behague, 2e état, 260 ; 3e état, 45 — Didot, 1er état, 1010, la lettre était écrite à la main ; 2e état, 180 ; troisième état, 41 ; Muhlbacher, 2e état, 161 — Defer Dumesnil, même état, 80.

DREVET (Claude)

Neveu de Pierre et cousin de Pierre-Imbert, né en 1705 et mort à Paris le 23 décembre 1781. N'a fait que neuf portraits et six autres sujets religieux et profanes ; c'est un artiste fort habile, qui néanmoins est loin d'avoir la valeur de ses deux parents.

Comte de Zinzendorf (F D 15). — Souriant, debout et de face, il regarde à gauche, il est vu à mi-jambes, ayant au cou l'ordre de la Toison d'Or ; la main droite est sur la hanche, l'autre s'appuie

[1] Celles de *Didot*, du *Département des Estampes*, du *British Museum* et de l'*Albertine*.

sur sa toque qui est posée sur un socle près duquel est un vase, d'où sort une flamme qui s'allume sous le souffle d'une tête d'ange aîlé. Les armoiries et une légende : *Philippus Ludovicus Comes...* En bas à gauche : *Hyacinthus Rigaud...*, et à droite : *Claudius Drevet. Sculpsit. Parisis.*

Ventes . Behague, 2e état, avant toutes lettres, mais avec la bordure où la place des armoiries est réservée, 351 ; avec la lettre, 25 — Didot, 1er état [1], avant toutes lettres, avant les armes dans la marge, avant le cadre, avant l'achèvement des armoiries et la devise *Agitata Clarescit* sur le vase du socle, 610 ; le même, 3e état, 46.

Henri Oswald [2] (F D 12).

Un état *non décrit* par Firmin-Didot, qui n'en connaît qu'un seul avec la lettre, a passé à la vente Behague ; il était *avant l'inscription* sous le trait carré : *Hanc effigiem, venerationis...* et fut adjugé 705 ; épreuve *unique* sans doute.

DUVET (Jean)

Né à Langres en 1485, dit *Le Maître à la Licorne*, à cause de cet animal fabuleux qu'on remarquait souvent dans ses compositions. Son œuvre se compose d'environ 75 pièces.

Il est bon d'avoir dans une collection quelques spécimens de notre plus ancien graveur ou tout au moins d'un de ceux que nous considérons comme tel, car grâce aux travaux qui se poursuivent actuellement, lentement mais sûrement, nous sommes convaincu que certains Maîtres à monogrammes ou à millésime, considérés jusqu'à présent comme Italiens, Allemands, Hollandais ou Flamands, feront retour à notre école.

Saint Sébastien, saint Antoine et saint Roch (Robert Dumesnil 20). — Debout et de face, la tête auréolée, saint Sébastien, demi-nu, le bras droit levé, est adossé à un arbre ; un ange descendant du ciel lui dépose une couronne sur la tête. A gauche, saint Antoine, une clochette dans la main droite, un livre entr'ouvert dans la gauche. A droite, saint Roch et son chien. Entre saint Sébastien et saint Roch, on aperçoit un ange debout de profil à droite.

[1] Les deux autres exemplaires connus sont au *Département des Estampes* et dans la collection Roth ; nous ignorons qu'est devenu ce dernier.

[2] La planche existe chez A. Bernard.

Cette estampe est une pièce fort curieuse et pleine d'allure qui frise à s'y méprendre un dessin à la plume ; une épreuve fut adjugée à la vente Angiolini 194 francs.

Jésus chassant les Vendeurs du Temple (R D suppl^t 4). — Près d'une colonne du temple, le Christ le bâton levé, se dirige vers la gauche, il vient de renverser deux vendeurs dont l'un est encore sur le dos. Parmi les autres personnages, on en remarque un au second plan et au milieu de la composition, qui est assis à une table, la tête coiffée d'un chapeau et la main droite appuyée.

Un exemplaire de cette *rare* estampe fut payé 550 francs à la vente Angiolini.

EDELINCK (Gérard)

Né à Anvers en 1627, mort à Paris en 1707 ; comme son confrère van Schuppen, nous le condidérons comme un des nôtres. Il est avec Nanteuil le plus grand de nos burinistes. Son œuvre, catalogué par Robert Dumesnil, se monte à 339 pièces, dont 200 portraits. — Ne pas le confondre avec ses deux frères Jean et Gaspard-François ou avec son fils Nicolas.

Philippe de Champaigne (R D 164). — A mi-corps, au pied d'un arbre dans la campagne, il regarde légèrement vers la gauche, la main droite tient un rouleau de papier portant *1668*, et la gauche maintient le manteau jeté sur l'épaule. Au fond et au milieu de la composition un clocher, et tout à fait à droite une église. Dans la marge : *Philippus de Champaigne...*, puis à gauche : *Se ipse pinxit*, et à droite : *G. Edelinck sculpsit. 1676. Cum pri. R.*

C'est un fort beau morceau, celui que préférait l'artiste dans son œuvre ; le public amateur ne semble pas être du même avis, car il ne le paye pas, quand il passe en vente. Le 1er état est *avant le trait échappé*, c'est-à-dire avant le trait qui est presque perpendiculaire sur le ciel et les feuilles à gauche de la composition, soit à mi-hauteur entre le tronc du petit arbre et le dos du personnage à 5 millimètres du pan du manteau et à 66 du bord de l'estampe.

Le *Département des Estampes* possède une épreuve d'essai *unique* sans doute, *avant la lettre* et avant les contre-tailles sur le tronc d'arbre près la tête du personnage ; elle provenait de la collection Scitivaux et fut payée 1350 francs, prix énorme pour l'époque.

Ventes : Behague, 1er état, 72 — Didot, même état, 155.

Keller (R D 229). — Tourné à droite et à mi-jambes, il est dans son atelier, la main droite qui tient un compas s'appuie sur un canon. Par une fenêtre qui est au fond à droite, on aperçoit la campagne et une ville fortifiée. En bas à gauche : *de Largillière pinxit*, et à droite : *Edelinck scul. C. P. R.*

Le 1er état est avant les noms des artistes. — Il existe des épreuves où à l'aide d'une lame mobile on a ajouté... *Jean-Jacques Keller, commissaire,* etc...

Ventes : Guichardot, 1er état, 48 — Behague, même état, 245 — Didot, état *non décrit* et rarissime, il est avant toutes lettres et *avant le paysage* dans le fond à droite, 210; il provenait de la vente Camberlyn où il fut adjugé 51.

Desjardins (R D 182). — Debout de face, il regarde à gauche, le col déboutonné d'une fine chemise laisse entrevoir le cou, la main gauche demi-ouverte fait un geste, tandis que l'autre s'appuie sur une tête de bronze d'un des captifs du monument de la place des Victoires. A droite une draperie soulevée laisse apercevoir la campagne. Dans la marge : *G. Edelinck sculp. Martinus... Cum. Privil. ? Regis.*

Ce portrait très rare, d'après H. Rigaud, est à notre humble avis le *chef-d'œuvre* de l'artiste.

Ventes : Behague, 1er état, avant toutes lettres, 1005 — Didot, même état, 1020.

Nathanael Dilger (R D 185). — En buste dans un ovale équarri de trois quarts à droite, portant longue barbe et longs cheveux, il regarde de face, le manteau rejeté en arrière permet de voir le pourpoint et le col blanc. Dans la tablette : *Nathanael Dilgerus Aetat. circiter 75*, et à droite : *G. Edelinck sculps. cu. P. R. 1683.*

Superbe et très rare estampe, adjugée vente Didot, 100 francs, provenait de chez Marshall, et 165 francs à celle de Behague, elle portait au dos cette mention : *Donné à Charles Edelinck par moy Edelinck ;* voici une pièce superbe rendue encore plus précieuse par son annotation, et on ne la paye que 165 francs !! comment s'expliquer ça ?

La Sainte Famille d'après Raphaël[1] (R D 4). — Assise de profil à droite, la Vierge reçoit dans ses bras l'Enfant Jésus nu sortant de son berceau, derrière elle saint Joseph ; à droite saint Jean

[1] Le cuivre est conservé à la Chalcographie.

et sainte Anne, et en face de la Vierge un ange debout qui lui répand des fleurs sur la tête.

Il n'existe que *trois* épreuves *sans aucune lettre ;* la première, celle du *cabinet des Estampes,* provient de chez le duc de Buckingham à la vente duquel, en 1834, elle fut adjugée 73 livres sterlings, c'est-à-dire 1825 francs ; elle avait été primitivement chez le prince de Rubrempré qui fit sa vente en 1765, où Paignon-Dijonval l'acheta ; plus tard, Morel de Vindé, son héritier, vendit la collection entière au marchand anglais Woodburn [1], qui à son tour la céda au duc de Buckingham ; la seconde est à Vienne, après avoir traversé successivement les collections Borduge, duc de Saxe Teschen, et celle de son héritier le prince Charles ; la troisième à Berlin.

Cette estampe, dite *La Vierge de François Ier,* bien délaissée aujourd'hui, a eu son heure de célébrité ; voici quelques prix d'épreuves de 2e état, c'est-à-dire *avant les armes de Colbert,* qui viendront corrober notre assertion :

Ventes : Debois, 605 — Thorel, 1160 [2] — Didot, 240 — Dreux, 100.

On pourra joindre encore : *John Dryden* (187) — *Le Prince de Galles* (211) — *Louis XIV* (231) — *Marquise de Montespan* (278).

FIRENS (P.)

Nous signalerons de cet artiste, d'origine flamande, qui est né à Paris vers le commencement du XVIe siècle, dit Le Blanc, les deux superbes et *rarissimes* portraits suivants :

Louis XIII et Anne d'Autriche. — Le premier, jeune, est vu à mi-corps, il est dirigé vers la droite et revêtu du manteau royal ; dans la bordure ovale qui l'entoure on lit : *Ludovicus XIII Dei Gratia...* En haut de chaque côté, les armes de France et de Navarre, et en bas dans un cartouche, un quatrain commençant par ces mots : *Grand roy...* La seconde, vue à mi-corps, jeune également, est de trois quarts, les cheveux sont relevés sur le devant, et sur sa tête repose une couronne. Elle est vêtue d'une robe semée de fleurs de lys, et elle porte un collier de perles avec brillants. Dans l'ovale : *D. Anna d'Austria...*

Adjugés à la vente Behague 260 francs et à celle de Didot 50 ; à cette dernière vente, elles manquaient de fraîcheur et étaient avant le texte. — Pour plus amples détails, voir Didot : *Les Graveurs de Portraits en France,* tome Ier, pages 247, 248, 249.

[1] Qui paya 120000 francs cette collection.

[2] Acquise par Colnaghi de Londres.

Marie de Médicis. — A mi-corps, en costume de veuve dans une bordure armoriée en haut et en bas, sur laquelle on lit : *Marie de Médicis, Royne de...*, et dans la tablette du bas, un quatrain commençant par ces mots : *Combien que ce soleil..., 1610.*

Adjugé vente Behague 220 francs.

FORNAZERIS (Jacques de)

Les uns le croient Italien et né à Turin, les autres Français et né à Lyon; il travailla entre 1590 et 1620. Notre programme ne s'étendant pas aux recherches biographiques, nous ne faisons qu'enregistrer et passons. Nous le trouvons pour notre part un peu sec et incolore, cependant nous signalerons le *rarissime* portrait suivant :

Henri IV (R D 42). — En buste, grandeur presque nature, de trois quarts à droite sur un fond fleurdelysé, un manteau bordé d'hermines recouvre son pourpoint, il porte au cou le cordon de l'ordre du Saint-Esprit. Dans la marge un quatrain commençant par ces mots : *On ne peut rien treuuer de semblable au soleil...*

Adjugé à la vente Didot 500 francs.

GAULTIER (Léonard)

On ne sait rien ou presque rien sur la vie de cet artiste qui naquit à Mayence vers 1550, travailla à Paris et mourut après 1628. Il n'a point encore été dressé de catalogue raisonné et descriptif de son œuvre ; Robert Dumesnil ne mentionne même pas son nom. Le Blanc signale 162 pièces ; c'est surtout dans le portrait que s'est spécialisé notre artiste; il est l'auteur de la suite dite *Chronologie collée*[1], série de 144 petits portraits des hommes illustres de son temps. Le graveur signait soit d'un monogramme, soit de son nom entier. — Il eut pour continuateur J. de Fornazeris, Cl. Mallery et Granthomme.

Louis XIII (Le Blanc 124). — En pied, enfant, et de face, il est monté sur un coussin, à *sa* droite une table recouverte d'un tapis fleurdelysé, à *sa* gauche on aperçoit un berceau, derrière lui une

[1] Rubrique qui ne veut absolument rien dire, et dont on n'a encore pu jusqu'à présent établir la signification. A la vente Didot, cette suite complète fut adjugée 300 francs. Les estampes de cet artiste en général ne se vendent que de très petits prix ; le nombre de celles qui atteignent ou dépassent 400 francs est extrêmement limité.

chaise, dans la main droite un hochet, dans l'autre une branche de lys ; sur les draperies relevées de chaque côté et qui l'encadrent, un écusson armorié et une tablette dans le haut de laquelle on lit : *Portraict au naturel de Monseigneur...*, et dans la marge 8 vers sur deux colonnes : *Tous les Coniurateurs de l'Empire françois...* Dans les doubles traits de l'encadrement à gauche : *L. Gaultier fecit,* et à droite : *I. Le Clerc excu.*

Fort joli portrait finement gravé et *très rare,* adjugé à la vente Behague 112 francs.

Louis XIII (L B 122). — Enfant, debout et de face dans un appartement dont le fond est tapissé de fleurs de lys, le jeune roi, près duquel on voit un petit chien, appuie sa main droite sur une table, où sur un coussin sont placées les insignes du pouvoir, la couronne et le sceptre. Derrière le monarque un siège, et à droite et à gauche, des tentures. En haut de l'estampe : *Louis XIII Roy de France et de Navarre,* et dans la tablette du bas un quatrain : *Ce Prince en qui reluit...*

Rare estampe, adjugée 200 francs à la vente Behague.

Marie de Médicis (L B 128). — En pied, debout et de face, la main droite pend le long du corps et tient un mouchoir, l'autre est appuyée à plat sur une table recouverte d'un tapis à ses armoiries aux quatre coins desquelles figurent un *M* surmonté de la couronne royale, table sur laquelle un livre est posé ; à droite et à gauche de la composition des draperies, celle de droite est relevée. En haut de l'estampe dans une étroite tablette rectangulaire occupant toute la largeur de la pièce, on lit : *Marie de Médicis Royne Rege...*, et en bas dans la tablette : *Voicy le vrai pourtraict...*, et sur le parquet en mosaïques à gauche : *L. Le Clerc excud. avec Privilège du Roy,* et à droite : *L. Gaultier sculp. 1610.*

Le plus beau portrait du personnage, *très rare.*

Marie de Médicis (L B 130). — Dans un ovale équarri, à mi-corps de trois quarts à gauche et regardant de face, la reine porte une large collerette de dentelle tuyautée et des pendants d'oreilles en forme de poire, les cheveux relevés et crêpés sont ornés d'une étoile sur le devant et d'une branche de fleurs sur le côté droit, le corsage est agrémenté d'un collier de perles à quatre rangs. Dans l'ovale :

Marie de Médicis..., dans la tablette un quatrain : *Si le ciel veult donner...* En bas à gauche : *L. Le Clerc excu.*, au milieu : *Avec Privilège du Roy*, et à droite : *L. Gaultier fecit 1610.*

Très rare ; adjugé vente Behague 365 francs, avec le tracé des lignes très apparent, et vente Didot 26.

Marie Stuart. — A mi-corps de trois quarts à droite, elle regarde de face, un crucifix pend sur sa poitrine, elle porte une large collerette et des pendants d'oreilles en forme de poire. Au-dessus de sa tête : *La feu Royne d'Ecosse*, en bas un quatrain : *Je neus point de pareille en ma beauté divine...*, et au-dessous à gauche le monogramme suivi du mot *fecit*, et à droite : *P. Gourdelle excu.*

Nous croyons cette pièce *fort rare*, nous n'en avons vu qu'une épreuve un peu pâle au *Département des Estampes*, et elle n'est mentionnée ni par Didot dans les *Graveurs de Portraits en France*, ni par Le Blanc. — Les portraits du personnage sont du reste peu communs ; la collection de Mme Adolphe de Puibusque en contenait 47. — Une intéressante notice sur les portraits de l'infortunée reine fut publiée en 1860, à Saint-Pétersbourg, par le prince Alexandre Labanoff qui en possédait la plus belle collection connue.

Louis XIII et Elisabeth de France (L B 120). — Tous deux enfants, debout et de face. Louis est à gauche, coiffé d'un chapeau à plumes, il tient une lance dans la main droite et appuie la gauche sur un socle où est posé un casque empanaché. Elisabeth tient dans sa main droite une branche de laurier qu'elle élève vers un vase contenant un lys et autour duquel volettent des abeilles, ce vase est posé sur un socle faisant pendant à celui sur lequel est le casque. Au fond de l'estampe deux colonnes avec draperie à travers lesquelles on distingue la mer avec des vaisseaux et un dauphin couronné. En haut de la composition, dans une bande occupant la largeur de la pièce, on lit : *Les heureuses et fatales devises de Monseigneur le Dauphin et de Madame fille unique de Henri IIII Roy de France et de Navarre* ; et dans la marge du bas, dans quatre cartouches à coins armoriés, 16 vers, à raison de quatre par cartouche : *La mer est calme et les vents irrités...* Sous le socle de la colonne de droite : *L. Gaultier fecit 1604*, et tout à fait dans le bas de l'estampe entre les deux traits carrés : *I. de Fonteni.*

Pièce extrêmement curieuse et de *toute rareté*, à laquelle on ne fit cependant guère honneur à la vente Behague, puisqu'elle n'atteignit qu'avec peine 36 francs, 246 à celle de Didot et 40 à celle de Bérard.

Sacre et Couronnement de Marie de Médicis, 1610.

Vente Didot, avec la légende explicative, 200 francs, *très rare ;* sans la légende, 80.

GELLÉE (Claude dit Le Lorrain)[1]

Né à Chamagne, dans les Vosges, en 1600, mort à Rome en 1682. Son œuvre se compose de 44 eaux-fortes, eaux-fortes *pures,* pourrait-on dire, car il s'est à peine servi de la pointe ou du burin. Il y en a quatre ou cinq de vraiment intéressantes, les autres ne méritent guère d'être collectionnées. Les premiers états *seuls* sont à rechercher ; toutes les épreuves qui portent des numéros dans la marge inférieure sont à rejeter impitoyablement, les cuivres étant *éreintés.*

L'artiste est aussi l'auteur du *Liber Veritatis,* 200 planches de la grandeur des originaux[2], gravées en manière de lavis[3] par Earlom et publié en quatre volumes par Boydell au commencement de 1777. Ce livre que n'avait pas voulu acheter Louis XIV, malgré les instances du cardinal d'Estrées, ambassadeur à Rome, le fut par le duc de Devonshire, auquel du reste John Boydell le dédia. — Une exposition de l'œuvre du Maître a eu lieu en 1872 au *Burlington Fine Arts Club.*

La Danse au bord de l'eau (Robert Dumesnil 6). — Sur le bord de l'eau, au premier plan et au milieu de l'estampe, un homme et une femme se tiennent par la main et dansent, l'homme est à gauche ; derrière eux à droite deux vaches et deux chèvres jouant ensemble. A gauche cinq personnages dont deux assis sur un tronc d'arbre. La partie droite de la composition représente un moulin à eau adossé à des arbres, au fond des collines.

Pièce *très rare.*

Ventes : Knowles, 2e état, avant le numéro, mais avec le nom du Maître, les bords de la planche sont sales, 376 — Griffiths, 1er état, 525 — Straeter, 1er état, avant le nom et le numéro, 750, de chez Griffiths — Angiolini, même état, 1075.

[1] Consulter : *Eaux-fortes,* reproduites et publiées par Amand Durand, texte de G. Duplessis, chez G. Rapilly, Paris.

[2] C'étaient des dessins en bistre rehaussés de blanc. Comme Gellée faisait très mal les figures qui se trouvaient dans ses paysages, il avait recours pour les dessiner à Philippe Lauri ou à Jacques Courtois dit le Bourguignon.

[3] Ce sont des manières noires.

Le Bouvier[1] (R D 8). — Sur les bords d'une petite rivière serpentant à travers la campagne et dans laquelle s'abreuve un troupeau à gauche, un berger est assis à droite tourné de trois quarts à gauche, il a un bâton entre les jambes et il sonne de la trompe. Derrière lui un grand arbre isolé, et devant lui de l'autre côté de l'eau un gros bouquet d'arbres dans l'éclairci desquels on aperçoit une habitation. Au fond de l'estampe des collines joliment éclairées.

Pièce jouissant d'une *grande célébrité :* il y a 4 états, le 1er qui est de la plus *insigne rareté,* est avec le 2e, les seuls dignes d'être recueillis.

1er état. — Sans aucune inscription.

2e état. — Avec l'inscription dans la marge à droite : *Claudius in. et. f. Romæ 1636...* et avant le chiffre *4* dans la marge de gauche.

3e état. — Avec l'inscription et avec le chiffre *4.*

4e état. — Le *petit oiseau,* qui était très visible dans l'arbre de gauche le plus proéminent, *a disparu* pour ainsi dire sous un nuage.

Ventes[2] *:* Guichardot, 3e état, 585 — Straeter, 2e état, 1375 ; c'est un des *plus beaux connus ;* il provenait de chez Kalle — Defer Dumesnil, 3e état, 330 — Reiss, épreuve *truquée,* dans laquelle le *4* avait été gratté, vendue néanmoins 675 — Dreux, 2e état, 1310 ; il provenait de la vente Camberlyn où en 1865, il avait été adjugé 30 francs !!

La Danse sous les arbres (R D 10). — Dans la campagne, au milieu de l'estampe, des villageois dansent au son d'un biniou dont joue un homme assis sur un gros et long tronc d'arbre abattu à droite ; près de ce musicien cinq personnages. A droite à l'horizon indication de collines, à gauche dans une éclaircie deux vaches.

Très rare ; le dernier état n'a qu'*un seul oiseau* dans le ciel au lieu de *trois.*

Ventes : Guichardot, 2e état, avec le no 6 dans la marge à gauche, 210 — Straeter, 1er état, *avant* le numéro, c'est le bel état, 950, de la collection Seymour Haden — Dreux, épreuve remargée, 235.

Le Soleil levant (R D 15). — Au premier plan des bateaux et des appontements de planches qu'installent des pêcheurs. A gauche un arc de triomphe non loin duquel émerge une branche d'arbre très feuillée ; au fond, des collines à peine indiquées et le soleil levant, c'est là qu'est concentré tout l'intérêt de la pièce.

Duplessis compte 6 états, mais il y en a réellement 7.

[1] Ne pas confondre cette pièce avec *Le Chevrier* (19), absolument inférieure et de toute autre composition.

[2] En 1862, à la vente Jourdan, un exemplaire *avant* le *4* fut adjugé 310 francs ; il provenait de la collection Vallardi.

Ventes : E. Galichon, état *non décrit,* antérieur au premier, et *avant* le *C. L.* sur la planche qui est en travers sur le milieu de la composition et avant les travaux sur l'arc de triomphe à gauche, probablement *unique,* 1,800 — Straeter, 1er état, avant le nom et le numéro *11,* un *des plus beaux connus,* 1887 — Defer Dumesnil, 3e état, avant le numéro et avec l'inscription, 350.

Notons encore pour mémoire : *Les Sept Chèvres,* dont il n'existe qu'*une épreuve* de 1er état au *British Museum,* c'est-à-dire *avec* les 7 chèvres sur *la même* planche, particularité qui *a échappé* et à Robert Dumesnil et à Duplessis lui-même, qui ne signalent que les épreuves aux *Trois Chèvres* (26) et aux *Quatre Chèvres* (27), provenant du cuivre qui a été *coupé.*

LASNE (Michel)

Né à Caen vers 1595, mourut à Paris le 4 décembre 1667. — Quoique cet artiste ne soit pas un graveur de tout premier plan, nous ne pouvons le passer sous silence à cause de l'extrême rareté de son beau portrait d'*Anne d'Autriche,* pièce presqu'*introuvable* et que ne possédait même pas, croyons-nous, Firmin-Didot. L'artiste signait généralement de son monogramme : un *M* et un *L* accolés.

Anne d'Autriche. — La reine est jeune et en pied, revêtue d'un somptueux costume dans une bordure carrée au haut de laquelle on lit : *Anne d'Austriche, reine de France et de Navarre.* Au bas un quatrain commençant par : *Sa Majesté royale et la libre nature...*

Un superbe exemplaire fut adjugé 501 francs à la vente Behague.

Nous noterons encore un autre portrait également rare : *D. Margarita D. Austria,* dont une épreuve fut payée 175 francs à la même vente.

LECLERC (Sébastien)

Né à Metz en 1637, mort à Paris en 1714. — Son œuvre est considérable, près de 700 pièces. — Son catalogue a été fait par Charles-Antoine Jombert, en deux volumes en 1774, et par Edouard Meaume en 1877.

Les trois pièces les plus rares sont : *Entrée d'Alexandre dans Babylone*[1] (Jombert, 285) — *L'Académie des Sciences et des Beaux-Arts* (263) ; le bel état est, *avant toutes lettres* et avant le squelette du cerf, la grande écaille de tortue et le tatou — *Les Tireurs de Nantes à l'Arquebuse* (86) ; les bonnes

[1] Dans le 1er état, la tête d'Alexandre est vue de *profil,* c'est l'état recherché et tiré à petit nombre ; dans le 2e, on l'a retouchée et mise de face.

épreuves sont *très rares ;* le cuivre a été retouché et gâché par Garreau qui y a inscrit : *Regravé par Garreau 1694 ;* ces exemplaires sont sans valeur.

En 1887, à la vente d'Edouard Meaume de Nancy, le catalogueur de l'œuvre, 5 portefeuilles contenant 3842 pièces — collection des plus complètes — furent adjugés 2045 francs.

LEU (Thomas de)

Né en 1580[1] à Paris, mort, dit-on, vers 1612 ou 1620, c'est un de nos premiers et de nos plus brillants burinistes ; il peut aller de pair avec nos plus grands graveurs, tels que : Nanteuil, Edelinck, Masson, Drevet, etc., mais d'un métier *absolument différent* de ces artistes et rappelant plutôt l'école allemande ou flamande dans sa technique ; il fait souvent songer aux Wiérix dont il possède l'exquise finesse. Il était élève de Jean Rabel.

Il n'a pas fait que des portraits[2], et a traité avec une égale maîtrise les sujets religieux. — Robert Dumesnil mentionne dans son catalogue 507 pièces, gravées soit par lui-même, soit sous sa direction. — C'est un œuvre absolument abordable et d'un bon marché excessif, étant donné sa valeur ; on l'admire, mais on ne le paye pas. Les prix varient de 25 à 500 francs, encore ceux qui atteignent ce dernier chiffre — et ils sont peu nombreux — doivent-ils être de conditions exceptionnelles. — Voici quelques-uns des portraits *les plus rares* et *les plus recherchés :*

René Chopin (R D 339). — Dans un ovale équarri à mi-corps, il regarde presque de face, les cheveux sont courts sous le bonnet à cornes dit *chaperon*, la barbe rasée, mais vieille de quelques jours, commence à repousser ; il porte une collerette tuyautée. Le vêtement brodé qui est entr'ouvert laisse voir le pourpoint boutonné. Dans l'ovale : *Renat Choppinus, œtatis 60, an. 1597.* Dans le haut du coin gauche en dehors de l'ovale, des armoiries. Dans la marge du bas deux lignes de légende : *Haud sculptoris...*, et au-dessous : *Thomas de Leu. fe.*

Un exemplaire, provenant de chez Mariette, passa à la vente Didot et fut adjugé 75 francs.

François Ier (R D 372). — Presque de face dans un ovale équarri à mi-corps, il regarde devant lui, le cou très dégagé par l'échancrure

[1] Toutes ces dates, 1580 et 1612 ou 1620, sont absolument fantaisistes ; une seule chose semble certaine, c'est qu'il fut baptisé en juillet 1606 ; l'acte officiel a été relevé et publié dans *Le Cabinet de l'Amateur.*

[2] Presque tous — au nombre de 213 — sont de très petits formats avec 4 vers dans la marge du bas ; quelques planches, atrocement retouchées et dénaturées, ont été entourées de l'encadrement du marchand éditeur Odieuvre ; ce sont des non-valeurs.

du vêtement porte le collier de l'ordre de Saint Michel. Dans l'ovale : *François Ier...*, et dans la tablette un quatrain commençant par : *L'Italie creint Encore...* et *Thomas de Leu. Fe. et excudit.*

Vente Didot, 180 francs.

Louise de Budos, duchesse de Montmorency (R D 463). — Elle est à mi-corps dans un ovale équarri de trois quarts à droite, large collerette, corsage et manches garnis de perles. Dans l'ovale : *Loise de Budos famme de M. le Conestable, àagée de 21 an.* En bas 4 vers dans la marge : *La Beauté d'Agariste...* et *Tho. de Leu. Fe. Daigaliers.*

Portrait *ravissant*, assez rare.

Charles de Lorraine, duc du Maine (R D 448). — En buste presque de face dans un ovale équarri, il est tête nue, le cou entouré d'un large fraise. Dans l'ovale : *Charles de Lorraine...*, et dans la tablette 4 vers : *Vraiment l'on failliroit...*, et *Thomas de leu. Fec et excudit.*

Vente Didot, 500 francs ; *superbe* pièce.

Charles II de Bourbon (R D 321). — Dans un ovale équarri en buste, la barrette sur la tête, il est de trois quarts à droite et regarde de ce côté, le manteau entr'ouvert laisse voir la fourrure en hermine, ainsi qu'un cordon passé au cou soutenant une croix qui vient couper l'ovale du médaillon. Dans la bordure, le nom et dans la marge un quatrain, puis *Thomas de Leu. Fe : et Excu.*

Le portrait *très rare* de ce Cardinal et roi des Ligueurs existe au *Département des Estampes* dans un état *non décrit*, c'est-à-dire *avant toutes lettres.* — A la vente Didot, un exemplaire dans l'état que nous venons de décrire fut adjugé 305 francs.

Elisabeth de Bourbon, reine d'Espagne (R D 361). — Dans un ovale équarri dont les écoinçons sont ornés de branches de roses, la toute jeune reine — elle est enfant — est debout de face, la main droite caressant un perroquet qui est sur une table recouverte d'un tapis placée près d'elle. Dans l'ovale : *Pourtraict de Madame fille unique de Henri IIII Roy de France et de Navarre...* Dans la tablette 4 vers : *Princesse dont le cieux honorans...*, et entre le 2e et 3e vers en caractères plus petits : *Thomas de Leu fe. Johan Blasmez pinx.*

Pièce *charmante* et curieuse.

Henri de Lorraine, duc de Guise (R D 381). — A mi-corps de trois quarts à droite, il regarde de ce côté, la tête est nue et le cou enserré dans une collerette à fraise. Dans l'ovale : *Henry de Lorreine...*, puis dans la marge un quatrain ; *Engeance de l'Herebe...* et *Thomas de Leu. Fe : et excu.*

L'état que nous venons de décrire est, suivant nous, le 2e, contrairement à ce qu'atteste Robert Dumesnil, ou plutôt G. Duplessis, volume onze, pages 111, 112, qui considère comme le 2e celui où existent les vers : *D'un prince valeureux tu vois ici l'image...*

Ayant eu sous les yeux les deux exemplaires constituant les deux états dont nous venons de parler, nous avons fait cette remarque, que celui que nous avons décrit était *très fini, plein de vigueur* et de fraîcheur, tandis que l'autre avec les vers : *D'un prince...*, quoiqu'ayant l'apparence d'une planche usée et pâlotte devait être un 1er état, parce que la collerette était blanche et indiquée au simple trait, ainsi que la barbe et les cheveux, qu'il n'y avait point *encore* d'ombres portées et qu'enfin il y avait une sorte de criterium dans les *deux traits échappés*[1] qui se trouvaient dans l'ovale, l'un venant effleurer la lettre *R* dans *Henry*, l'autre passant entre la même lettre et l'*Y* du même nom.

Nous concluerons donc, en disant que, pour nous, le *1er état* est avec les vers : *D'un prince valeureux tu vois...* et le 2e avec ceux-ci : *Engeance de l'Herebe, et des Horreurs nuittalles...*

Henri IV (R D 409). — Dans un ovale équarri avec les écoinçons ornés d'armoiries et de fleurs de lys, le Roi est de trois quarts à droite regardant presque de face, il porte une collerette et un chapeau orné d'une aigrette que retient un bijou, le manteau jeté sur les épaules laisse entrevoir le pourpoint et le cordon de l'ordre du Saint-Esprit. Dans l'ovale on lit : *Henry IIII Roy de...*, et dans la tablette 4 vers : *Ce monarque français tout...*, et *Thomas de Leu. fe. F. Quenel pinxit.*

Parmi les 24 portraits du roi Henri IV, gravés par l'artiste, nous considérons celui-ci comme de beaucoup le meilleur.

Jean Lullier (R D 447). — Dans un ovale équarri, écoinçonné d'armoiries, le personnage est à mi-corps debout et de face, la main gauche ramenée sur la hanche, il est nu tête, le cou enserré dans une collerette. Dans l'ovale : *Iehan Luillier conseiller d'estat...*, en bas 4 vers : *Parmi le trouble...*, et *Thomas de Leu. fe.*

[1] Les traits *échappés*, comme l'indique leur désignation, proviennent d'un faux mouvement et sont presque toujours *effacés* dans l'état suivant, c'est ce qui nous incite à supposer qu'existant dans un état *non terminé*, qui doit être le 1er, ils ont été *supprimés* dans l'état postérieur qui a été terminé et qui est le 2e.

C'est une *admirable* estampe dont une épreuve, *avant les vers,* fut payée 200 francs à la vente Didot.

A mentionner encore : *Servin* (486) — *Charles de Bourbon, comte de Soissons* (488) ; vente Didot, 300 — *Henri III de France* (393) — *Marie de Médicis* (456) — *Charles III, cardinal de Bourbon* (500), dont un état *non décrit,* avant toutes lettres, fut adjugé à la vente Didot 400 francs — *Duc de Nemours* (467) ; un 1er état, aux cheveux relevés sur le devant, 460 francs, vente Didot — *Jeanne d'Albret* (422) ; même vente, 1er état, 150 francs — *Sébastien Rouilliard,* pièce *rarissime* et *inconnue* à Dumesnil, gravée d'après Daniel du Moustier, fut adjugée 200 francs à la même vente.

Beaucoup de portraits ont passé chez Odieuvre qui en a fait des *retirages* qui sont sans aucune espèce de valeur.

MASSON (Antoine)

Né à Loury, près d'Orléans, en 1636, mort à Paris le 30 mai 1700. Encore un burin *merveilleux ;* son œuvre se compose de 68 pièces sur lesquelles on compte 62 portraits, suivant Robert Dumesnil. — Voici ceux particulièrement recherchés des amateurs.

Guillaume de Brisacier (R D 15). — Dans un ovale équarri reposant sur une tablette, le bas de l'ovale orné de branches de laurier, le personnage est de trois quarts à gauche regardant de face, les cheveux très légers et grisonnants s'épandent sur les épaules, il porte fine moustache et mouche, et son cou est enserré dans une large collerette de dentelle, dont la blancheur est encore dièzée par le manteau noir vigoureusement ombré. Sur l'appui de l'ovale à gauche : *N. Mignard Auenonensis Pinxit,* et à droite : *Ant. Masson sculpebat 1664.* Dans la bordure on lit : *Guillaume de Brisacier secretaire des Commandemens de la Reyne 1664.*

Le 1er état est *avant* les noms et la qualité du personnage ; le 2e avec ses noms et qualités, mais ainsi orthographiés : *Brisasier* et *Segretaire ;* le 3e *Brisacier* est *correctement* écrit, mais la faute est restée à *Segretaire* ; le 4e est celui décrit.

Le *chef-d'œuvre* du Maître ; le 1er état, est *rarissime.*

Ventes : Behague, 2e état, 145 — Didot, 1er état, 305[1] ; 2e état, 73 ; 3e état, 17 — Malinet, 2e état, 155.

Henri de Lorraine, comte d'Harcourt[2] (R D 34). — Debout à mi-jambes, il est revêtu de sa cuirasse et tourné à gauche, l'oreille de

[1] La pièce n'a pas monté, car en 1844 à la vente Debois, cet état fut payé 430 francs.

[2] A aussi été gravée par Jean Morin d'après Ph. de Champaigne.

ce côté est ornée d'une perle, sur la table qui est près de lui sont déposés deux brassards et un casque empanaché, il tient dans sa main gauche un bâton de commandement. Dans le haut de l'estampe à gauche : *N. Mignard, Aveni. Pin. Anto. Masson, sculp., 1667.* Dans la marge un quatrain : *L'Honneur qu'il s'est acquis...*

Pièce connue sous le nom du *Cadet à la perle,* qu'il faut avoir en 1er état, c'est-à-dire *avant le 4* dans la marge à gauche, près du trait carré du haut d'un entablement, au-dessous de la naissance d'une voûte, et avant la taille échappée sur le fond près des cheveux, lors de la retouche de la planche.

Il existe de cette estampe un état *d'essai* de toute rareté, dont nous ne connaissons que *deux* exemplaires ; l'un se trouvait, en 1819, dans la collection de M. Wlassoff, chambellan de l'Empereur de Russie, à Moscou, l'autre chez M. Dutuit [1], à l'exposition duquel il a figuré en 1869, au Palais de l'Industrie. Dans cet état de nombreux travaux *n'existaient pas encore* sur le pommeau de l'épée et la ceinture, et l'épreuve portait en bas à droite l'inscription *Masson sculp. et excudit* qui fut plus tard remplacée par celle de Poilly.

Ventes : Guichardot, 1er état, 110 — Behague, même état, 145 — Didot, 2e état, 95 — L. Galichon, même état, 145, provenait de chez Didot.

André Le Nostre (R D 55). — Presque de face et tourné à gauche en faisant un geste, il regarde de ce côté. Dans la marge : *André Le Nostre, Conr du Roy...*, et plus bas à gauche : *Peint par Carle Marat ad vivum,* et à droite : *Masson del. et sculp.*

Le 1er état, *unique* sans doute, est avant toutes lettres et *avant les mèches de cheveux* volants qui retombent sur le front et avant le *deuxième* pli sous le menton. Il fut adjugé à la vente Didot 410 francs.

Denis Marin de la Chataigneraye (R D 50). — Dans un ovale, il est de trois quarts à gauche, il avance la tête et regarde à droite. Dans la bordure de l'ovale : *Dionisius Marin...* et *Ant. Masson ad vivum... 1672.*

Ventes : Behague, 1er état avant toutes lettres, 700, *rarissime* — Didot, 2e état avec le portrait de Médavy [2], deux pièces, 40.

Olivier Lefèvre d'Ormesson [3] (R D 58). — De trois quarts à droite, il regarde de face dans un ovale orné en bas d'un écusson

[1] Qui l'avait payée en 1812 la somme de 300 francs.

[2] A la vente Behague, une épreuve de 1er état, *avant toutes lettres,* de ce portrait seul fut payée 240 francs.

[3] Ce *très beau* portrait ne monte jamais en vente publique.

armorié d'où partent des branches d'olivier et de lys. Autour de la bordure : *Olivarius...*, sur l'appui : *Ant. Masson ad vivum, Pinge et sculpebat 1665.*

Ventes : Behague, 30 — Didot, 1er état, la figure est moins travaillée, 44 — Malinet, 1er état, 24.

Jacques-Nicolas Colbert (R D 19). — Dans un ovale décoré à sa base d'un écusson armorié d'où partent des branches de lys et d'oliviers où s'enroulent des serpents, le personnage de trois quarts à gauche regarde de face. Dans la bordure : *Jacobus Nicolaus...*, et sur la tablette d'appui à gauche : *Ant. Masson ad vivum*, et à droite : *pinge et sculpebat 1670.*

Ventes : Behague, état *non décrit* avant toutes lettres, 405, *rarissime* — Didot, même état, 190.

A signaler encore : *Gui Patin* (59) — *Charles Patin* (60) — et le *Portrait de l'artiste*, d'après Mignard (1), dont un exemplaire d'un état *non décrit*, c'est-à-dire : *avant* que le cartouche du bas ne soit orné de feuilles d'olivier et *avant* l'inscription : *Né à Orléans et est mort âgé de 66 ans* et *avant* les mots : *P. Mignard Trecensis*, fut adjugé à la vente Behague 555 francs ; l'épreuve courante, à celle de Didot, n'avait fait que 22 fr. et 5 fr. 50 à celle de Malinet. — *Pierre Dupuis* (25), *superbe* estampe dite *l'Homme à la chaine*, dont 2 états *non mentionnés* par Robert Dumesnil, passèrent à la vente Van den Zande en 1855. 1er état, avant que la planche n'ait été retravaillée au burin, notamment sur le visage et les cheveux du personnage [1]. 2e état, la planche est reprise et il existe maintenant *un trait échappé* vers le haut de la droite, partie sur les tailles horizontales, partie sur la marge du cuivre.

MELLAN (Claude)

Dessinateur et graveur au burin, élève de Simon Vouet, né à Abbeville en 1598, mort à Paris en 1688. L'artiste s'est singularisé dans la pièce bien connue dite *La sainte Face de Jésus-Christ* en la gravant entièrement et grandeur nature à l'aide d'un *seul trait circulaire* et sans solution de continuité commençant à l'extrémité du nez et se renflant selon le besoin du modèle jusqu'à complet achèvement de la face et des fonds. C'est une simple acrobatie graphique que nous enregistrons à titre de curiosité, l'art y étant complètement étranger.

Le catalogue de l'œuvre a été dressé par A. de Montaiglon. Abbeville 1856.

[1] Provenait des cabinets Daudet et Claussin.

MORIN (Jean)

Né vers la fin du XVIe siècle, mort le 3 juin 1650. Un peu à l'instar de Van Dyck il usa du *pointillé* pour le modelé des chairs du visage. Son œuvre catalogué par Robert Dumesnil comporte 108 pièces parmi lesquelles on relève 49 portraits. C'est à ces derniers auxquels il doit surtout sa renommée.

Guido Bentivoglio (R D 43). — Dans un octogone équarri en buste, il est de trois quarts à droite et regarde dans cette direction, du vêtement boutonné jusqu'en haut émerge un large col en toile souple, il porte les cheveux ras et la barbe entière et courte, le front est très dégagé. Dans la bordure : *Guido Bentivolus...*, et en bas dans les angles : *Antoine Van Dyck pinx an 1623. I. Morin scul. cum. priu. Reg.*

Ce portrait qui est le plus beau qu'ait signé l'artiste, existe au *Département des Estampes,* avant toutes lettres, c'est-à-dire *avant les inscriptions* mentionnées ci-dessus. Jusqu'à présent on n'en connaît pas d'autres exemplaires de cet état, il provenait de la collection Beringhen et fut acquis en 1731.

L'aspect de ce portrait n'est point celui d'un burin, mais bien plutôt celui d'une eau-forte ou d'un dessin à la plume.

Ventes : Guichardot, 90 — Behague, 135 — Didot, 90, de la collection Marshall — Malinet, 47.

Le Cardinal Mazarin (R D 68). — Dans un octogone presque de face, il regarde devant lui. Dans la bordure : *Eminentissimus Iulus...*, dans les angles en bas : *Ph Champaigne pinx. I. Morin scul. cum. priu. Regi...*

Contrairement à ce qui se produit généralement, le 1er état est *avec* les inscriptions ci-dessus mentionnées, au 2e état elles ont été effacées ; le fait est à noter, car il pourrait induire le collectionneur en erreur.

Ventes : Behague, épreuve de 1er état avant de nombreux travaux, notamment avant les tailles diagonales sur le carnaval, 550 — Didot, 36.

Antoine Vitré (R D 88). — Dans un carré, regardant de face et tourné à droite, la main est posée sur un appui où sont placés un composteur, des caractères d'imprimerie et une feuille imprimée. A droite en haut : *Æt. 60,* et sur l'appui le nom du personnage, et au-dessous à gauche : *P. Champaigne pin.,* et à droite : *Morin sculp. cum. pri. Re.*

Ventes : Behague, *avant* les tailles croisées sur les cheveux, 155 — Didot, 26 — Malinet, état Behague, 6.

Brachet de la Milletière (R D 48). — Dans un encadrement octogonal de trois quarts à droite, il regarde à gauche. Dans la bordure : *Théophile Brachet...*, et dans les angles du bas à gauche : *Ph. Champaigne pinx.*, et à droite : *I. Morin scul. cum. priu. Regis.*

Il faut choisir les éprcuves *avec les barbes* de la planche. Ces exemplaires sont de beaucoup plus brillants que les autres. Au *Département des Estampes* il y a une épreuve *avant toute inscription*, qui provient de la Bibliothèque Mazarine qui la céda en 1861.

Ventes : Didot, 12.

NANTEUIL (Robert)

Né à Reims en 1630 [1], mort à Paris le 10 décembre 1678, élève de Nicolas Regnesson. C'est *le plus grand graveur original* [2] de portraits au burin que nous ayons eu en France. On ne peut aller plus loin comme métier. Cela tient vraiment du merveilleûx. A ce sujet nous nous sommes toujours demandé, comment et pourquoi, payant 30, 40 et 50000 francs un portrait de Rembrandt, n'a-t-on jamais pu dépasser 1800 francs [3] pour un de ceux du Maître qui nous occupe. Evidemment les métiers sont absolument différents, mais dans l'espèce ses portraits *originaux* vont de pair avec ceux de Rembrandt, il y a là de véritables *chefs-d'œuvre* qui sont l'orgueil et la gloire la plus pure de notre Ecole, comment le répétons-nous, ne leur rend-on pas le même et suprême hommage, il y a là une *criante* et *honteuse* injustice que nous demandons au temps de réparer.

Robert Dumesnil catalogue 235 planches du Maître, se décomposant en 216 portraits et 18 sujets divers qui, eux, sont inférieurs aux effigies.

L'artiste a fait, paraît-il, *un journal* où il consignait les dates des portraits au fur et à mesure qu'il les gravait. Florent Le Comte assure l'avoir consulté vers 1698. Robert Dumesnil avoue n'avoir jamais eu la bonne fortune de pouvoir se le procurer.

Souvent Nanteuil faisait suivre son millésime d'une sorte de S horizontal suivi de un ou de plusieurs points ou virgules à droite, cela constituait des états. Le portrait de *Louis XIV* (156) et du *marquis de Longueil* (166) en sont des exemples.

Un des plus beaux œuvres formés fut celui de Armand Bertin, rédacteur en chef des *Débats;* il fut adjugé en 1854 à sa vente, au duc d'Aumont, 5700 francs. Il provenait de la réunion des collection Louis-Philippe [4] et A. Donnadieu.

[1] Certains biographes disent en 1623.

[2] Car à peu près tous ses portraits ont été gravés d'après ses *propres* dessins, crayons ou pastels.

[3] Et encore ceux-là sont-ils excessivement peu nombreux, et d'état et de condition *inrencontrables*, pourrait-on dire — si le mot était français — en général on peut avoir un Nanteuil irréprochable de 200 à 500 francs et souvent même au-dessous de ces prix.

[4] Adjugée 2675 francs. En 1769 à la vente Cayeux, 166 portraits se vendirent 4 *sous* l'un dans l'autre!!! — La vente Gouverneur en 1876 en présentait une très intéressante réunion.

Tous les portraits de Nanteuil sont pour ainsi dire à recueillir, mais voulant opérer une sélection, nous en prendrons une quinzaine seulement parmi *les plus rares* et *les plus précieux*.

Pomponne de Belièvre (R D 37). — Dans un ovale équarri à mi-corps de trois quarts à droite, il regarde presque de face, le vêtement est garni d'hermine et le derrière de la tête est recouvert d'une calotte. Le médaillon repose sur une tablette que viennent couper des armoiries. Dans l'ovale : *Pomponius de Bellièvre...*

Cet admirable portrait, considéré comme le *chef-d'œuvre* du Maître, est gravé d'après Charles Le Brun. Le 1er état, qui est d'une *insigne rareté*, est *avant le crochet*, après le point qui suit le mot *sculpebat*. — On le désigne généralement sous la rubrique *Le Pompomne*, ne pas le confondre avec celui d'après Champaigne (36).

Ventes : Behague, 2e état, 165 — Didot, 1er état [1], 1390, sans marge, de la collection Marshall — Dreux, épreuve de 2e état avec une petite tache de rousseur, 1420 !!!

Colbert (R D 74). — Buste grandeur presque nature dans un ovale équarri, écoinçonné de trois *C* entrelacés, le personnage est de trois quarts à gauche regardant de face, les cheveux un peu longs tombent sur les épaules, le col est garni d'une large dentelle à jour. Dans la bordure ovale : *Joannes Baptista...*, et dans le bas : *R. Nanteuil ad vivum sculpebat... 1668.*

Il y a 6 portraits du personnage. Celui-ci, qui est *admirable*, est le plus recherché.

Ventes : Gouverneur, un 5e état *non décrit* avec le chiffre 24 sous l'armoirie, 7 — Didot, 5e état, 105 — Behague, 2e état, avec le trait-d'union après *sculpebat*, 801.

Louis XIV (R D 156). — Dans un ovale équarri, grandeur nature en buste tourné à gauche, il regarde de face, revêtu de son armure que vient couper l'écharpe blanche. Dans la bordure ovale : *Ludovicus XIIII...* et *R. Nanteuil ad vivum... 1664.*

Dans le 1er état qui est *fort rare*, après le point qui suit 1664, on voit le signe qui ressemble à un *s* couché horizontalement, mais sans qu'au-dessus de ce signe se trouve la virgule ou plutôt l'accent aigu qui apparaît à droite au 2e état.

Ventes : Gouverneur, 161 — Behague, 600 — Didot, 400 : toutes épreuves de 1er état.

[1] A la vente Debois en 1844, cet état fut adjugé 190 francs.

Louis XIV (R D 161). — En buste grandeur nature tourné à gauche et regardant de face, il est revêtu de son armure avec le cordon bleu en partie masqué par l'écharpe blanche, il est dans une bordure de laurier posée sur une peau de lion. Cette bordure est au-dessus d'une sorte de cartel-bouclier contenant les conclusions d'une thèse. De chaque côté deux médaillons; dans celui de gauche on lit : *Uncrescunt obice vires*, et dans celui de droite : *Summum abrupisse dolebit*, sur la banderole qui les réunit on voit écrit : *Offerebat...*, puis sur la base du bouclier : *Has Theses Deo...*, et enfin sur le piédouche : *Nanteuil ad vivum... 1672.*

Pièce *rare* en deux cuivres, dite : *à la peau* ou *aux pattes de lion.*

Ventes : Behague, 530 — Didot, 3e état avec la thèse, 1810.

La Mothe Le Vayer (R D 143). — Dans un ovale équarri, à mi-corps de trois quarts à gauche regardant de face, il porte un large col blanc. Dans la tablette sous l'entablement où repose le médaillon : *Franciscus Mothaeus... a studiis 1661,* et à gauche : *Nanteuil ad vivum,* et à droite : *Delin et sculpebat.*

Cet admirable portrait fut adjugé 1100 francs à la vente Didot, il était en 1er état, c'est-à-dire *avant les deux guillemets* qui accompagnent l'année 1661, il provenait de la vente Debois où il avait été payé 201 francs. A la vente Gouverneur le dernier état fut adjugé 37 francs.

Jean Loret (R D 150). — Dans un ovale équarri reposant sur un socle, en buste de trois quarts à gauche et regarde de face ; il porte fine moustache et est coiffé d'une calotte. Les cheveux longs retombent sur un large col blanc garni de dentelle. Dans l'ovale : *Iean Loret...*, à gauche sur l'entablement : *Nanteuil ad vivum,* à droite : *Del et sculpebat 1658,* et dans la tablette un quatrain : *C'est, icy, de Loret...*

Le 1er état de cette *merveille* ne porte qu'*un seul* point après le millésime, il est *insignement rare ;* le 2e état porte *un crochet* après le point, et il *n'y a pas* de *virgule* après le nom de *Loret* dans le premier vers ; le 3e état a cette virgule.

Ventes : Gouverneur, 2e état, épreuve signée de Mariette, 66; 3e état, 28 — Behague, 2e état, 125 — Didot, 1er état, 1100 ; 2e état, 25 ; 3e état, 12.

Marie-Louise de Gonzague (R D 164). — Tournée à droite elle regarde de face ; dans la bordure de l'ovale on lit : *Louyse-Marie de Pologne...*, et sur le socle à gauche : *Juste pinxit,* et à droite : *R. Nanteuil sculpebat 1653,* en dessous un quatrain : *Telle et plus Belle encor...*

Ventes : Gouverneur, 12 — Behague, 1er état, *avant la rosette* autour du point en forme de losange, 655 — Didot, même état, 1010, il provenait de la vente Camberlyn où il avait été adjugé 151 en 1865.

Mentionnons encore : *Louis Dauphin de France* (R D 163), 1er état, Behague, 690 francs — *Vicomte de Turenne* (223), vente Gouverneur, 2e état, 440 ; 4e état, 190 — Didot, 2e état, 710 ; 3e, 155 ; 4e, 250 — Behague, 2e état, 990. Le 1er état qui est *unique* et qui est plutôt un essai, a passé dans la collection Revil — *Cardinal Mazarin* (183) — *Louis XIV* (157) — *Paul de Gondi* (217) — *Messire Charles Paris d'Orléans, comte de Saint-Paul...* (219), d'après Ferdinand, gravé en 1660, qui est peut-être *supérieur* encore, selon nous, à ceux considérés comme étant les plus beaux de l'œuvre ; c'est une *pure merveille ;* et enfin *Gaspard de Daillon du Lude,* portrait demeuré *inconnu* à Robert Dumesnil et même à Duplessis puisqu'il ne figure pas au supplément du *Peintre-Graveur* qu'il a continué et revisé. Voici du reste la description de cette *rarissime* estampe : il est tourné à gauche et regarde de face dans une bordure ovale armoriée, au bas sur la console du support on lit : *Nanteuil ad vivum pingebat et sculpebat 1661 ;* et dans la bordure : *Gaspard du Lude, Albiensis episcopus ac dominus temporalis.* — Nous n'avons relevé ce portrait dans aucune vente, sauf dans celle de Bertin où il passa en 1854.

NOLIN (J.-B.)

Molière. — L'illustre écrivain est assis sur une chaise, il tient un livre dans la main gauche et une plume dans la droite, la pointe dépasse le bord de l'estampe. — Gravé en 1685 d'après Mignard.

Un exemplaire de ce portrait *célèbre* et *rarissime,* avant la lettre en 2e état et avant le pilastre quadrangulaire avec socle dans le fond, sur lequel dans les états suivants le cartel est suspendu, fut adjugé à la vente Decloux, 1401 francs. — Il n'existe *qu'une* épreuve du 1er état.

Nolin ou Nolink qui a gravé ce portrait travaillait au milieu du XVIIe siècle. C'était surtout un artiste ornemaniste.

POILLY (François de)

Né à Abbeville en 1623, mort en 1693, c'est un buriniste extrêmement habile, très délaissé aujourd'hui ; c'est surtout dans ses *Vierges* qu'il s'est surpassé.

Nous noterons de lui : *La Nativité ; La Fuite en Egypte,* d'après Le Guide, et *La Vierge au Linge,* d'après Raphaël, cette dernière est surtout recherchée par l'Amérique, mais *avant les contre-tailles* sur le linge que soulève la Vierge pour laisser voir le divin Enfant à saint Jean.

Le portrait de *Bossuet*, d'après Mignard, *très rare ; Marie-Thérèse de France*, d'après Beaubrun, et *Philippe de France, duc d'Orléans*, qu'il faut avoir *avant* les mots *N. Poilly exc.* sur le listel de la bordure, tous portraits superbes valant de 125 à 200 francs.

Pour une cause que nous ignorons, Robert Dumesnil a omis de mentionner le nom de cet artiste, dont le catalogue divisé en trois parties et contenant 236 pièces avec un numérotage recommençant pour chaque série, a été dressé par R. Hecquet en 1752 ; malheureusement, ce tout petit volume est sans table, les recherches sont donc de ce fait rendues très difficiles.

SCHUPPEN (van)

Artiste d'une rare habileté, né à Anvers en 1623, mais ayant passé sa vie en France. Il est mort à Paris en 1802, nous le considérons donc comme un des nôtres. Il était élève de Nanteuil [1].

Il a gravé d'après tous les peintres célèbres de son époque : Ch. Le Brun, J. Nocret, de Troy, Beaubrun, P. Mignard, N. de Largillière, etc., et aussi d'après Nanteuil et ses dessins. Nous mentionnerons comme portraits tout à fait hors ligne et fort rares :

Jean-François de Gondi, adjugé vente Behague, 142 francs — *De la Reynie*, d'après Mignard 1685, avant toutes lettres et *non terminé*, 185, *rarissime* — et son chef-d'œuvre *Antoine-François Van der Meulen*, d'après Largillière 1685, une *merveille* avant toutes lettres payée 550.

TROUVAIN (Antoine)

Né à Montdidier en 1656, mort à Paris le 18 mars 1708, très bon artiste, grave généralement un peu gros, mais quand il le veut sait néanmoins le faire avec beaucoup de finesse comme il l'a prouvé dans maints portraits tels que : *Houasse, Habert, Delphine, Bertin, Denise Le Petit, Calliope de la Tremouille*, etc.

Nous allons donner la description encore *inédite*, croyons-nous, de la remarquable et célèbre suite des 6 pièces en travers dite : *Les Appartements du Roi Louis XIV*, dont le format est le petit in-folio.

Premier appartement. — *Les Billes :* Dans une pièce au milieu de laquelle est une sorte de billard au-dessus duquel est un lustre allumé, se trouvent réunis jouant aux billes, à gauche : M. le duc d'Anjou et M. le duc de Berry ; à droite : M. le prince de Galles tournant le dos et M. le comte de Brionne. Cinq autres personnages complètent

[1] Il fut même surnommé le *Petit Nanteuil*.

la scène. Au bas et au milieu de l'estampe on lit : *Premier appartement*, et au-dessous : *Gravé par A. Trouvain rue Saint-Jacques au Grand Monarque atenant les Mathurins avec privil. du Roy 1694.*

Seconde chambre des appartements. — *Les Cartes :* Assis autour d'une table, à gauche : Monseigneur vu de dos, Mme la princesse de Conty, douairière ; à droite : M. le duc de Bourbon, Mme la duchesse de Bourbon, M. de Vendôme, grand Prieur de France, accompagnés de deux autres personnages, jouent aux cartes ; des bougies allumées sont sur la table. Au bas de l'estampe et au milieu de la marge sous le trait carré on lit : *Seconde chambre des apartemens,* et : *Gravé à Paris...*

Troisième appartement. — *Le Billard :* Autour d'un billard occupant presque le milieu de la composition : Le Roy, Monsieur, M. le duc de Chartres, M. le comte de Thoulouze, M. le duc de Vendôme, M. d'Armagnac, M. de Chamillart et un autre personnage sont en train de faire des carambolages. En bas au milieu de l'estampe sous le trait carré : *Troisième appartement,* et l'adresse : *Gravé...*

Quatrième chambre des appartements. — *Le Théâtre :* A gauche de l'estampe, debout, M. le duc de Bourgogne ayant assis à sa gauche : Madame, Mme la duchesse de Chartres, Mme la duchesse du Maine, Mme la princesse de Conty ; à droite de l'autre côté de la composition : Mademoiselle et M. le duc de Chartres, celui-ci est sur le premier plan ; deux autres personnages et un orchestre de cinq musiciens placés en haut à gauche dans une loge ; un lustre est allumé dans la pièce. En bas au milieu de l'estampe sous le trait carré : *Quatrième chambre des apartements,* et : *Gravé...*

Cinquième chambre des appartements[1]. — *Le Concert :* A gauche une table, sur laquelle des bougies sont allumées et de ce même côté dans une loge élevée des personnages ; l'un d'eux joue d'une sorte de flûte, d'autres tiennent des rouleaux de musique ; en face de ces musiciens, sont assises à droite cinq dames de qualité ayant debout derrière elles trois jeunes seigneurs paraissant écouter le concert. En bas dans le milieu de la marge sous le trait carré : *Cinquième chambre des apartemens,* et : *Gravé...*

[1] Cette pièce et la suivante — contrairement à ce qui existe dans les quatre précédentes — ne portent *jamais* dans la marge les *noms* des personnages.

Sixième chambre des appartements. — *Le Buffet :* Devant un buffet placé au fond de l'estampe et chargé de fruits, plats et gobelets, six personnages. Deux domestiques, dont l'un à gauche vu de dos va remettre une corbeille de fruits sur la table, tandis que l'autre qui est presque au milieu de la pièce, remplit le verre d'un seigneur qui, une canne dans la main droite, est tourné de trois quarts à gauche. En bas de l'estampe au milieu sous le trait carré : *Sixième chambre des apartemens,* et : *Gravé...*

On a coutume d'ajouter à cette suite la pièce suivante qui est fort *rare :*

La Famille de Lorraine. — Au fond d'un appartement on aperçoit un escalier à gauche vers lequel se dirigent deux personnages, un homme et une femme. Sur le premier plan à gauche, un gentilhomme le chapeau à la main droite et de profil à gauche, montre du doigt une carte déployée sur une table recouverte d'un lourd tapis qui est au milieu du salon, et autour de laquelle cinq personnages sont réunis. De chaque côté de l'estampe à droite et à gauche, des piédestaux supportant des urnes. Dans la marge du bas à gauche : *P. Grafait pinxit,* et le nom des cinq personnages : 1. *M. le duc de Lorraine né en 1679.* — 2. *Mme la duchesse de Lorraine née en 1676, mariée le 10 septembre 1698.* — 3. *Le Prince Charles, Evesque d'Osnabruch, né en 1680.* — 4. *Le Prince Joseph né en 1685.* — 5. *Le Prince François né en 1689.* — *Se vend à Paris chez Trouvain,* etc...

On rencontre encore assez facilement ces pièces isolées, mais *réunies* elles sont de la *dernière rareté.* Elles sont très précieuses au point de vue costumes et ameublements.

Ventes : Behague, les 7 pièces en condition superbe, 2505 — Didot, 5 pièces, la sixième manque, 1650 — Destailleur, les 6 pièces toutes en grandes marges, sauf la seconde, superbes épreuves, 3900 ; La Famille de Lorraine, 101 — Baron Pichon, 1re, 2e, 4e et 5e, soit 4 pièces, 1200 ; la 3e *réduite* et en *contre-partie* publiée chez E. Guérard, 99 ; La Famille de Lorraine, 181 — Defer Dumesnil, la 3e chambre, 360.

École Hollandaise
et Flamande

ÉCOLE HOLLANDAISE & FLAMANDE

BERGHEM (Nicolas)

Né à Harlem en 1624 où il mourut en 1683; peintre animalier avant tout, a néanmoins traité quelques sujets de genre rustique. — Son œuvre se compose d'une soixantaine de pièces *très rares* à rencontrer en *belles* épreuves. — Ses maîtres furent J. van Goyen et P.-F. de Grebber. — Le premier catalogue de son œuvre fut fait par Henri Winter, en hollandais, en 1767; voir également Bartsch, Weigel et Dutuit.

Les trois Vaches au repos (Bartsch 3). — Deux sont couchées et une est debout. A droite une bergère et un berger — ce dernier vu de dos — sont assis près d'un grand arbre; à gauche un bouc, et dans l'éloignement un pâtre, des animaux et des fabriques; à droite un mouton couché; à gauche un vieux tronc d'arbre au premier plan. En haut à gauche : *N. Berghem fe.*

1er état. — Le tronc renversé au premier plan est *tout blanc* [1].
2e état. — Avant le nom de Berghem, et le petit nuage au-dessus du bouquet d'arbres, les travaux de pointe sèche ne sont pas encore ébarbés, mais il n'y en a pas encore sur les montagnes, une des vaches couchées a de fortes taches noires sur le dos, provenant des barbes.
3e état. — Encore avant le nom, mais avec le nuage, et travaux de pointe sèche sur les montagnes.
4e état. — Avec le nom.
5e état. — Avec le nuage.
6e état. — Avec l'adresse de *Fr. de Widt excudit.*

Ventes : Liphart, 2e état, 437 — Guichardot, 3e état, 405 — Knowles, 2e état, indiqué 1er par erreur, 1125, de chez Arozarena et Alferoff —

[1] C'est une épreuve *d'essai* dont nous croyons qu'il existe un exemplaire au *British Museum* qui possède un fort bel œuvre de l'artiste provenant de la collection Sheepshands; une autre épreuve de cet état a figuré en 1869 à l'Exposition Dutuit.

Schloesser, 3e état, 200, avec les bords de la planche sales — Oppermann, 2e état, 531 — Bouillon, 2e état, 115; 3e état, 130 — Straeter, 2e état, peut-être le *plus bel exemplaire connu*, provenait du cabinet Delamotte-Fouquet, 1656.

Le Joueur de cornemuse (4). — Le joueur cause avec un paysan qui, vu de dos et monté sur un âne, se dirige à droite vers deux vaches et un mouton, plus loin un pâtre conduisant son troupeau, et dans l'éloignement, des montagnes et des arbres. En haut à gauche : *N. Berghem fe.*

Cette estampe, dite *Le Diamant*, est considérée comme la pièce *capitale* de l'œuvre ; elle est rare.

1er état. — Eau-forte pure, avant le nom de Berghem ; *unique.*

2e état. — Retouchée à la pointe, mais encore avant le nom.

3e état. — Avec le nom.

Ventes : E. Galichon, 400 — Liphart, 2e état, sur papier à la folie, un des *plus beaux exemplaires* existant, 1218 — Schloesser, 2e état, papier aux armes d'Amsterdam, avec de légères barbes, 263 — Oppermann, 2e état, 312 — Bouillon, dernier état, 85 — Straeter, 2e état, provenant du cabinet Delamotte-Fouquet, 1150.

Le Retour des Champs (5). — Nu-tête, assis sur un âne, un homme se dirige vers la gauche, une femme portant un panier sur la tête le suit, une chèvre et un mouton les précèdent. Sur le devant de l'estampe, cinq moutons au repos. En bas à gauche : *Berghem 1664.*

Pièce *rare*, dite *La Perle ;* on la dénomme quelquefois aussi : *L'Homme monté sur un âne.*

Ventes : Liphart, 2e état, dit *au ciel blanc,* 569 — Knowles, même état, 839, de la collection Verstolk de Soelen — Schloesser, les bords de la planche sales, 144 — Oppermann, *au ciel blanc,* 812 — Bouillon, même état, 235 — Straeter, même état, 839.

Notons encore *La Vache qui s'abreuve* (B 1), belle pièce *fort rare*, dont un exemplaire du 1er état, avec le nom de l'artiste en gros caractères et le millésime 1680, fut adjugé à la vente Oppermann 419 francs. — Les estampes du Maître ressemblent souvent à celles de son compatriote Jean Vischer ; on les peut facilement confondre.

BOLSWERT (Schelte à)

On croit qu'il naquit à Bolswert vers 1586, il mourut en 1586. — Artiste au burin d'une très grande habileté. On raconte que Rubens retouchait au crayon ou au pinceau ses premières épreuves, ce qui permettait au graveur de reprendre son cuivre et de donner ainsi plus de fidélité à son interprétation. Son œuvre dépasse 200 pièces. — Il a été catalogué par Schneevoogt.

Le Christ à l'Eponge[1]. — Le Christ crucifié recommande sa mère à saint Jean ; près de deux hommes à cheval on en voit un troisième qui présente au Sauveur, à l'extrémité d'une longue perche, une éponge. Dans la marge du bas deux lignes du verset de saint Jean, et encore en dessous deux autres lignes de dédicace à : *François de Moncada*, suivie des mots : *Observantiae ergo*, etc..., à gauche sous cette dédicace : *S. A. Bolswert sculp.*, au milieu : *Cum. Privilegio...*, à droite : *Martinus van den Enden excudit*, et dans l'estampe même sur la terrasse, tout en bas à gauche : *A Van Dyc Pinxit.*

Voici les quatre états que nous connaissons de cette pièce :

1er état[2]. — Avant toutes lettres, avant la couronne d'épines sur la tête du Christ et avant l'ombre portée devant le gros orteil de l'homme qui présente l'éponge, saint Jean a la main sur l'épaule de la Vierge.

2e état. — La main de saint Jean ne s'appuie plus sur l'épaule de la Vierge, mais il n'y a pas encore d'ombre portée devant l'orteil.

3e état. — La main de saint Jean est remise sur l'épaule de la Vierge, et la signature de Van Dyck est toujours sur la terrasse, mais *à droite ;* le verset de saint Jean est en *une seule* ligne et n'est plus suivi de la dédicace à : *François*, etc...

4e état. — La main de saint Jean sur l'épaule a été de nouveau supprimée ; le reste, comme à l'état décrit.

Le cuivre *original* existe encore au musée Plantin Moretus, à Anvers ; on en fait des tirages et l'exemplaire se vend 30 francs.

Ventes : Didot, *un des deux* exemplaires en 1er état, 2050 — A la vente Debois, en 1843, une épreuve de 2e état fut adjugée 305; elle repassa en 1862 à la vente Simon et fut payée 135.

Le Couronnement d'Epines. — Un bourreau présente au Sauveur un roseau, pendant que les autres le saluent dérisoirement du nom de Roi des Juifs. Dans la marge du bas en une seule ligne, un verset de saint Mathieu : *Plectentes coronam de spinis...*, au-dessous une dédicace : *Nobilissimo et...*, à gauche : *Ant. van Dyck pinxit*, et au-dessous : *S. à Bolswert fecit*, à droite : *Martinus van den Enden excudit. cum Privilegio.*

Très remarquable estampe, gravée d'après un tableau passé en 1775 de l'abbaye aux Dunes à Bruges dans la collection du roi de Prusse ; actuellement à Postdam. — Les premières épreuves sont *avant les contre-tailles* au vêtement et à la jambe gauche du deuxième soldat debout à droite.

[1] La toile originale est à Gand, dans l'église Saint-Michel.

[2] Deux exemplaires connus seulement, l'un au *Département des Estampes*, l'autre chez Dutuit, qui figura à son Exposition en 1869.

Ventes : Schloesser, avec l'adresse de van den Enden et les contre-tailles, 152, de chez Brentano — Bouillon, état Schloesser, 162 — Defer Dumesnil, 1er état, 122.

Le Serpent d'airain.

Superbe estampe, d'après Rubens, dont un exemplaire, *avant* que le cintre qui sépare les armes de l'estampe ait été raccordé au burin, et *avant* l'adresse de G. Hendricx, fut adjugé 260 francs à la vente Schloesser. — Il existe une *copie* en contre-partie.

BOSCH (Hieronymus)

Né en 1450 disent les uns, en 1470 affirment les autres, mort en 1518 ; on le nommait aussi *Agnen de Bois le Duc.* — A gravé une quinzaine de pièces dont l'une des plus *curieuses* et des plus *insignement rares* est :

Saint Christophe (Passavant 10). — Sur la mer couverte d'êtres et d'animaux absolument fantastiques, saint Christophe les dominant tous de sa haute stature s'avance au milieu d'eux se dirigeant vers la gauche, muni d'un bâton sur lequel il s'appuie de ses deux mains. Il porte ainsi sur son épaule le Sauveur qui tient un monde dans sa main droite, sa tête est auréolée et derrière lui se déroule une longue banderole tout en haut de l'estampe portant une légende en caractères gothiques commençant par ces mots : *Christofore ste virtutis...* Sur un rocher à gauche, un ermite tourné à droite ouvre une lanterne. Au fond de l'estampe à gauche et à droite un château fort ; tout près de ce dernier sur un étendard le nom de l'artiste *Bosche* en mêmes caractères que ceux de la légende. Dans le coin droit inférieur de l'estampe, un enfant à demi-couché sur le dos pleure en but aux tracasseries d'une multitude de petits hommes grotesques. Entre les jambes de saint Christophe un énorme homard.

Un *superbe* exemplaire passa à la vente Angiolini, il fut adjugé 1689 francs. — Les œuvres de ce Maître sont toutes *rarissimes,* et il ne s'en rencontre pour ainsi dire jamais dans les ventes publiques.

DELFF (Willem-Jakobsz)

Né à Delft en 1580, mort en 1638 ; graveur de portraits estimés. Nous signalerons à titre de spécimen du talent de l'artiste la *très curieuse* et très rare estampe :

Guillaume d'Orange le Taciturne. — Assis et vu à mi-jambes, la tête couverte d'un chapeau, le personnage est vêtu d'une robe doublée de fourrure, la main droite tient le bâton de commandement, la gauche repose sur la garde de son épée. Au fond à droite, la salle des gardes du palais. Gravé d'après *van de Venne* 1623.

Vente Behague, 405 francs ; *rarissime.*

DU HAMEEL (Alaert)

On ne sait rien sur cet artiste de la fin du xve siècle que Bartsch, à tort suivant nous, met aux Allemands. Ses estampes peu nombreuses — une dizaine peut-être — sont d'une rareté telle qu'on les peut presque dire *introuvables.*

Mentionnons particulièrement la suivante qui est fort *curieuse :*

Le Jugement dernier (Bartsch). — Au milieu de l'estampe le Sauveur est assis sur un arc-en-ciel, les pieds reposant sur un monde ; à gauche dans le lointain, le chemin du ciel ; au fond à droite, l'enfer. Dans les airs deux anges sonnent de la trompette qu'entoure une banderole sur laquelle on lit : *Hec est dies, quem fecit Dominus.*

Il nous faut remonter à la vente Arozarena, en 1861, pour en voir passer un exemplaire qui s'adjugea 610 francs. — Il existe une *copie* moderne.

EVERDINGEN (Alaert van)

Né à Alkmaar en 1621, mort à Amsterdam en 1675. Il séjourna longtemps en Norwège et reproduisit de nombreux sites de ce pays : torrents, rochers, bois, chutes d'eau, paysages frustes et sauvages, cabanes de bûcherons[1], etc., etc... Ses pièces sont sans date, mais généralement signées des initiales *A. V. E.* Les états sont nombreux, ils varient de 2 à 7, mais il y en a presque toujours 2 ou 3 ; les premiers sont *fort rares.* Une particularité à noter : au *1er état* de la planche, le cuivre est à *angles aigus,* tandis qu'aux suivants ces angles sont *arrondis.*

Bartsch a catalogué 163 pièces, et Drugulin en 1873 en mentionne 167. Dutuit est le dernier écrivain d'art qui en ait fait la monographie, elle est extrêmement détaillée, il en signale également 167 pièces.

[1] Il a aussi illustré de 57 planches le poëme allemand du Reynier : *Les Fourberies du Renard.*

Sans être un artiste hors pair, quelques pièces du Maître sont dignes cependant de figurer dans le portefeuille d'un amateur à titre de spécimens. Nous conseillerons les suivantes qui sont les meilleures et *les plus rares :*

La Rivière en bas du grand rocher (Dutuit, 44) — *Marine à travers le rocher percé* (47) — *La Femme regardant la nacelle* (75) — *La Butte* (100), *rarissime* — *La Cascade près du moulin à eau* (102), pièce *capitale* de l'œuvre.

Le graveur avait l'habitude de retoucher ses ciels au burin, ce qui les alourdissait, et aussi de reprendre souvent ses animaux à la pointe sèche ; c'est *avant ces retouches* qu'il faut avoir les épreuves. Le métier de l'artiste rappelle quelquefois de loin celui de Ruysdaël. Ce graveur a aussi produit quelques pièces en *manière noire.*

La plus belle réunion de l'œuvre a été formée par Auguste Straeter d'Aix-la-Chapelle ; à sa vente en 1898, certaines pièces ont atteint 500 francs. Les collections Liphart, Knowles et Oppermann étaient aussi assez intéressantes par le choix des pièces importantes qui s'y trouvaient représentées.

GOLTZIUS (Henri)

Né à Mulbrecht en 1558, mort à Harlem en 1617. Artiste d'un talent merveilleux et d'un métier absolument indépendant et libre ; entendant sans cesse vanter les œuvres de ses devanciers, il résolut de montrer qu'il pouvait aussi bien faire, et grava *six* pièces qu'on est convenu d'appeler ses *six chefs-d'œuvre* [1], mais qui sont loin de mériter cette réputation et sur lesquelles il faudrait bien se garder de juger l'artiste ; elles eurent pourtant à leur époque un grand succès, passèrent pour des originaux et furent vendues comme tels. Il grava aussi quelques beaux bois.

Il eut comme principaux élèves Jacques Matham, Jean Muller et Jean Saenredam, ce dernier surtout, le pasticha d'une façon telle qu'on y retrouvait toutes les qualité du Maître et qu'on hésitait souvent à qui attribuer la paternité de certains morceaux, tant était grande la servilité de l'imitation. L'œuvre qui se compose d'environ 325 pièces, sujets bibliques, allégories et portraits surtout, a été catalogué par Bartsch et par Weigel.

Catherine Decker (B 210). — La vieille femme tournée à gauche est assise dans un fauteuil, en face d'une table ; à travers la croisée ouverte qui est près d'elle on aperçoit un paysage. En bas, quatre vers d'Horace : *Damnosa quid...*

[1] Savoir : *L'Annonciation*, dans le goût de Raphaël ; *La Visitation*, dans celui du Parmesan ; *L'Adoration des Bergers*, genre Bassan ; *La Circoncision*, manière de Dürer ; *L'Adoration des Rois*, goût de L. de Leyde ; *La Sainte Famille*, manière de Baroche. Ces *prétendus* chefs-d'œuvre, gravés en 1593 et 1594, ne dépassent pas dans les ventes *250* à *300* francs *les six ensemble*, et encore faut-il qu'ils soient en *1er état*, c'est-à-dire *avant le numéro et l'adresse de Visscher ;* n'est-ce pas là la confirmation absolue de notre appréciation. Ajoutons qu'à la vente Berard en 1894, la suite avec les numéros, fut payée 82 francs, les épreuves étaient belles.

Ventes : Didot, 1er état, avant la lettre et les travaux du fond, 295 ; avec la lettre, mais *avant les éraillures* sur la planche, 75.

Goltzius (B 172). — Presque de face en buste grandeur nature, légèrement tourné à gauche ; le vêtement est bordé d'une fourrure, une fraise entoure le cou et la tête est coiffée d'une calotte. En bas : *Hendric Goltius* et des armoiries à tête d'aigle. En haut à gauche du cintre, une tête de César couronné ; à droite, trois torches.

Il existe au *British Museum* un *1er état,* sans doute *unique,* dans lequel la tête, la barbe et la fraise sont seules gravées, le reste est fait à la plume. — Le 2e état est *avant Hendric...*

Pièce *très rare.*

Ventes : Didot, avant toutes lettres, 720 — Holford, avant l'inscription, 412 — Vendu en 1894 par H.-G. Gutekunst, 443 — En 1900 par le même, 812.

Henri IV (B 173). — En buste tourné à gauche, tête nue, et décoré du Saint-Esprit et de Saint-Michel. En bas quatre vers : *Ce grand Roy,* etc...

Ventes : Behague, 1er état, 305 — Holford, 1er état, avec l'adresse de P. van Houve, 156 — Vendu en 1894 par H.-G. Gutekunst, 387 — Angiolini, 45.

Le Jeune Frisius avec son Chien (B 190). — L'enfant essaie de monter sur un gros chien de chasse et tient sur le poing droit un oiseau de proie, un faucon sans doute. Au fond dans un paysage, un gros arbre. En bas quatre vers latins : *Quid tabula...*

Au 1er état, *la tête* de l'enfant *n'est pas terminée ;* nous croyons qu'une épreuve de cet état *rarissime* figurait dans la collection de Fries et de Verstolk. — Se défier de 5 ou 6 *copies* qui existent. — Cette estampe est généralement connue sous la dénomination du *Chien de Goltzius.*

Ventes : Liphart, 150 — Behague, 280 — Didot, 200 — Straeter, 1143 ; cet exemplaire, *le plus beau connu,* portait la signature de Mariette et provenait des collections Esdaile et Holford — Seymour Haden, 287 — Lacroix, 116.

Le Joueur de cornemuse.

Cette eau-forte, gravée sur étain, est restée *inconnue* aux iconographes ; un exemplaire passa à la vente Seymour Haden où il fut adjugé 31 francs ; il provenait des doubles du Musée d'Amsterdam. — *Rarissime.*

Noël de la Faille (B 212). — A mi-corps dans un ovale, un général entouré de trophées, appuye une main sur son casque, l'autre sur son épée. Dans l'ovale : *H. G. fec. Leges tueri...*

A la vente Knowles *un état non décrit* fut adjugé 626 francs ; il était avant la lettre, avant les armes et *avant que les soldats* du fond aient été gravés, cet exemplaire sans doute *unique* provenait de la collection Verstolk de Soelen, il avait passé croyons-nous par le cabinet de Fries. Il existe aussi des épreuves extrêmement rares *avant l'inscription* dans l'ovale et avant l'adresse de Herman Adolfz, un de ces exemplaires fut adjugé à la vente Didot, 105 francs.

Vénus, Bacchus, Cérès et Cupidon. — Sur un tertre, tournée vers la gauche, Vénus est couchée au pied d'un arbre, elle se retourne vers Bacchus qui est assis derrière elle le bras droit étendu et un verre à la main. Sur le devant, Cérès vue de dos, tient une corne d'abondance, et Cupidon assis près du genou gauche de Vénus, souffle sur un feu qui éclaire cette scène. En bas à gauche, le monogramme de Goltzius, et dans la marge une inscription commençant par ces mots : *Cum Bacchi et Cereris.*

Cette jolie pièce ronde est de *toute rarelé,* elle est restée *inconnue* à Bartsch et à Weigel, une épreuve passa à la vente Schloesser où elle fut adjugée 231 francs.

Johannes Zuremus (B 189). — Assis à mi-corps de trois quarts à droite il regarde de face, il est nu-tête et vêtu d'un vêtement bordé de fourrure, il tient un livre entr'ouvert dans les mains. Le front est chauve, la barbe longue, épaisse et frisottante. Tout en haut de l'estampe : *Johannes Zuremus A° Aetat 71 Domini 88.* A droite des armoiries. En dedans du trait carré et sous la main gauche : *H. G. fecit.* Dans la tablette quatre vers : *Corporis effigiem...*

La tête et le front avec ses rides sont d'un modelé *admirable.* C'est dans cette pièce et dans la suivante qu'il faut juger l'artiste, il est difficile de le surpasser comme métier. Nous n'infirmerons en rien ce que nous avons dit plus haut de son talent dans les quelques lignes de notice que nous lui avons consacrées, en constatant cependant avec étonnement qu'un artiste de cette trempe ait pu signer certaines grandes pièces d'une banalité désespérante, telles que par exemple : *Les trois Statues antiques de Rome* (B 143-145) et *Les Romains illustres par leur valeur* (B 93-103).

Rebecca (B ?). — Dans un ovale équarri dont les écoinçons sont ornés, ceux du haut : de deux personnages assis, celui de gauche jouant de la mandoline, celui de droite — une femme — chantant en tenant un cahier de musique dans la main gauche, et ceux du bas, de deux paons, une jeune femme est debout, à mi-jambes, de trois quarts à gauche et regardant de face. Le cou est serré dans une large

fraise, la main droite ramenée à la hauteur de sa ceinture et la gauche appuyée sur une tête de mort près du missel qui est sur la table placée devant elle. Derrière elle au fond de l'estampe, la campagne avec des personnages, des constructions et des collines à l'horizon. Dans l'ovale on lit en exergue : *Rebecca qualis, qualis aut parens...*, et au milieu dans un cartouche ombré sous le médaillon : *H. Goltzius fecit* 1589 (?)

Ces deux portraits — genre dans lequel excelle l'artiste — sont actuellement exposés dans la salle de travail du *Département des Estampes*, ils appartenaient, si notre mémoire ne nous trahit pas, à Mariette dont ils portent la signature avec la date 1667. Le premier de ces deux portraits fut adjugé à la vente Didot, 22 francs !!! Il y avait deux exemplaires de deux états différents, dont l'un était en 2e état *avant l'écusson*, l'épreuve était *superbe*, dit le catalogue, que nous devons croire. Voilà de douloureuses anomalies, on n'apprécie pas *un bijou* comme celui que nous venons de décrire, puisqu'il atteint avec peine 22 francs, mais en revanche on s'emballera et on paiera le prix idiot de 1500 à 2000 francs *La petite Bohémienne Espagnole* de Rembrandt qui ne vaut pas quatre sous ; bravo les amateurs !!!

Hercule tuant Cacus (B 231). — Dans une caverne, vu de trois quarts à droite, Hercule lève des deux mains sa massue pour achever Cacus qui gît à terre sur le dos. Dans la partie gauche de l'estampe on lit perpendiculairement : *H. Goltzius Inv* (?)

Très beau *clair-obscur* dont une épreuve figura à l'*Exposition de la Gravure sur bois* en 1902.

HEUSCH (Wilhem de)

Né à Utrecht en 1638 (?) ; on ignore l'année de sa mort. Il séjourna assez longtemps en Italie où il travailla. C'est un peintre-graveur surtout paysagiste et animalier ; il a produit peu : une quinzaine de pièces environ.

Les plus rares sont : *Les deux Arbres sur le bord du chemin* (Dutuit 13), estampe de la *dernière rareté* inconnue à Bartsch et à Weigel dont un exemplaire fut vendu en avril 1894 par H.-G. Gutekunst, 825 francs, et *Le Dessinateur* (Bartsch 1), adjugé à la vente Oppermann, 189 francs, *avant le millésime*, 1er état.

HONDIUS (Henri)

Il naquit, croit-on, à Dussel en Brabant vers 1573 et mourut à Leyde à l'âge d'environ 72 ans ; il eut pour maître Jean Wierix dont il chercha du reste à imiter le style. Son plus beau portrait est le suivant qui est d'une *extrême rareté*. On sait peu de chose sur cet habile artiste qui était surnommé *Le Vieux*, pour ne pas le confondre avec un autre graveur du même nom, né presque à la même époque à Londres.

Vladislas. — Le roi de Pologne est à cheval et se dirige vers la droite ; les crins de l'animal sont tressés et retenus par des rubans qui traînent jusqu'à terre. Au fond de l'estampe des soldats se livrent bataille.

Un superbe exemplaire de ce grand in-folio passa à la vente Behague, il était de condition parfaite et y fut adjugé 710 francs.

JEGHER (Christophe)

Né à Anvers en 1620, on ignore la date de sa mort. C'est à tort qu'il a été classé par quelques-uns dans l'Ecole allemande. Graveur sur bois de talent, il a su interpréter souvent avec bonheur de magistrales compositions de S. Rubens.

Nous attirerons l'attention des collectionneurs sur les belles pièces suivantes : *Le Repos en Egypte*, en clair-obscur ; *Silène ivre ; Jésus tenté dans le désert*, toutes d'après Rubens, et dont de fort beaux spécimens figuraient à l'*Exposition de la Gravure sur bois* en 1902.

KAREL DUJARDIN

Né à Amsterdam en 1635, mort à Venise en 1678. Peintre graveur animalier paysagiste, élève de Berghem et de Potter, a environ une cinquantaine d'eaux-fortes à son actif.

Mentionnons parmi les meilleures : *Les Mulets* (Bartsch 2), *Le Goujat et les deux Anes* (19), *très rare*, un exemplaire de 1er état, avant le numéro, atteignit à la vente Straeter 257 francs ; *L'Ane entre deux moutons* (32).

LEYDE (Lucas de) [1]

Né à Leyde en 1494, disent les biographes — date très probablement erronée — et mort en 1533. Artiste de tout premier ordre, une des gloires de l'Ecole des Pays-Bas, classé absolument à tort par Bartsch, et sans qu'on puisse se l'expliquer, aux vieux Maîtres allemands, tome VII, page 331. Il eut pour maître son père et Cornélius Engelbrecktsen.

Son œuvre se compose de 177 pièces sur cuivre et de 32 sur bois. Il signait presque toujours ses pièces de son initiale *L* et il les datait. Les états

[1] Consulter : Œuvre de Lucas de Leyde reproduit et publié par Amand Durand, texte de G. Duplessis, à Paris, chez Rapilly.

n'existent pour ainsi dire pas dans son œuvre. Les estampes du Maître sont rares, et extrêmement difficiles à rencontrer en très belles épreuves, certaines sont gravées avec une exquise finesse, telles que : *Suzanne et les vieillards* (B 33), *Le moine Sergius* (B 126), *Dalila coupant les cheveux à Samson* (B 25), etc. ; d'autres, au contraire, le sont d'une taille beaucoup plus large et grossière comme, par exemple : *La Charité* (B 129), *Le Portement de Croix* (B 64), etc., etc. Voici les plus intéressantes et les plus recherchées :

Abraham renvoyant Agar (Bartsch 17). — A gauche, Abraham la tête couverte d'un bonnet à oreilles, debout de profil à droite, un bâton dans la main gauche, remet à Agar une cruche que celle-ci saisit des deux mains ; Ismaële qui est devant elle les regarde, emportant un petit paquet qu'il tient dans ses bras. Sur le premier plan un chien, qui ressemble à un cochon. Au fond, un paysage avec des maisons, et Sarah assise tenant par la main Isaac. Au bas et au milieu de l'estampe, l'initiale *L*.

Cette pièce dite *La grande Agar*, gravée, pense-t-on, vers 1508, est d'une *insigne rareté*, elle manque même au *Département des Estampes*. Nous n'en connaissons que les 5 exemplaires suivants : chez le baron Edmond de Rothschild, à Amsterdam, au *British Museum*, et deux à la *Bibliothèque Impériale* de Vienne.

Ne pas le confondre avec une pièce portant le même titre, mais plus petite, et datée de 1516 (B 18), d'une tout autre composition et dans laquelle Abraham est *tête nue*.

David jouant de la harpe devant Saül (27). — Assis sur un trône, coiffé à l'orientale, le vieux roi Saül une sorte de lance dans la main gauche, écoute David qui à gauche, face à lui, joue de la harpe ; des hommes d'armes les entourent. Au bas de l'estampe, la lettre *L* à l'envers.

L'épreuve du *Département des Estampes* est superbe de fraîcheur et de tirage, ce qui est fort rare, car l'artiste employait souvent de mauvais papier et des encres très pâles, ce qui, joint à un travail de gravure peu creux, ne donnait qu'un nombre très limité de belles et vigoureuses épreuves.

Ventes : Guichardot, 175 — E. Galichon, 620, sur papier au *P* gothique — Liphart, même papier, 1562, probablement le *plus bel exemplaire connu* — Didot, 100 — Knowles, l'exemplaire provenant de Liphart, 1437 — Aylesford, 275 — Vendu par Gutekunst en 1894, une superbe épreuve, 975.

Esther devant Assuérus (31). — A gauche, Assuérus est assis sur son trône, de trois quarts à droite ; il est penché en avant tenant son sceptre de la main droite et donnant la gauche à Esther qui

s'agenouille humblement devant lui, suivie de ses deux femmes. Au fond de l'estampe, des personnages assistent à cette scène. En bas et presque au milieu de l'estampe, *L. 1518.*

Ventes : E. Galichon, 450 — Knowles, sur papier à la Licorne, 101 — Aylesford, 212.

L'Adoration des Mages (37). — Assise près d'un pilastre à la gauche de l'estampe près de saint Joseph, la Vierge de profil à droite légèrement penchée en avant tient l'Enfant Jésus nu sur ses genoux. Celui-ci la tête dans un rayonnement reçoit d'un Mage agenouillé à ses pieds un coffret qu'il entr'ouvre ; derrière lui à droite, une longue théorie de porteurs de présents. Sous le pied de saint Joseph, la lettre *L*, et de l'autre côté au bas de l'estampe, *1513.*

Cette admirable pièce, d'une insurpassable beauté au *Département des Estampes*, est une *des plus rares* de l'œuvre. Elle fut reproduite par Goltzius, avec quelques légères variantes dans ses *Six chefs-d'œuvre.*

Ventes : Didot, 690 — Knowles, 626 — Fisher, 1400 — Aylesford, 775 — L. Galichon, 600 — Angiolini, 169.

Le Repos ou Retour d'Egypte (39). — La Vierge est assise à droite, sa jambe gauche qui est nue sort de dessous sa jupe ; elle regarde saint Joseph qui, debout à *sa* droite, est appuyé sur un bâton ; entre eux deux au deuxième plan, l'Enfant Jésus nu et de trois quarts à droite fait sentir une fleur à la Vierge. Au fond de l'estampe, des arbres, des rochers, et au pied d'un de ces arbres un moine en prières devant une image qui y est accrochée. Sur une pierre dans le coin gauche, la lettre *L.*

Cette pièce est *unique*, le *seul* exemplaire connu, gravé vers 1508, est actuellement à Vienne; il provient, croyons-nous, de la collection du comte du Fries qui la possédait encore en 1808. Ne pas confondre cette pièce avec *Le Repos en Egypte* (38) adjugé 450 francs à la vente Didot.

Jésus présenté au Peuple (71). — Sur une place bordée de maisons à laquelle on accède par un escalier qui est à gauche, le Christ est amené à une barre pour être présenté au peuple. Il est couronné d'épines, a les mains liées et demi-nu, est conduit par deux bourreaux. — Scène avec très nombreux personnages. — Au bas de l'estampe et très à droite sur une grosse pierre près de laquelle sont deux enfants, on lit : *L. 1510.*

Ventes : Knowles, 625 — Fisher (?) — Aylesford, 650 — Straeter, sur papier au *P* gothique, superbe exemplaire, 1112.

Le Retour de l'Enfant prodigue (78). — Sur un tertre au pied d'un bosquet où se trouvent réunis quelques personnages, l'enfant prodigue arrive se dirigeant vers la gauche ; il met un genou en terre devant son père qui s'avance pour le recevoir. A gauche en face de la maison, un groupe de quatre personnes ; sur le premier plan, un chien. Au fond à droite, des montagnes et quelques constructions. Au bas de l'estampe dans un cartouche, la lettre *L.*

Ventes : E. Galichon, 3500, magnifique épreuve de chez le prince de Paar — Liphart, 137 — Knowles [1], 1612 — Aylesford, 400 — Angiolini, 131 — Defer Dumesnil, 300, légèrement épidermée.

La Sainte Famille (85). — Assise et adossée de face au pied d'un gros arbre sur un tertre, la Vierge a à *sa* droite l'Enfant Jésus et saint Joseph ; celui-ci présente à Marie une poire, elle en a déjà une dans la main droite que cherche à lui prendre son fils. A une des branches mortes de l'arbre est suspendu un cartouche portant un *L.* Au fond de l'estampe, arbres, collines et constructions.

Ventes : E. Galichon, 620 — Liphart, 519, sur papier au Serpent — Fisher, 775, de chez Hawkins — Vendu en 1900, par Gutekunst, 391.

Pièce *extrêmement rare.*

Conversion de saint Paul (107). — Sur un chemin dont une partie est bordée par un gros rocher, le saint la tête basse et devenu aveugle, se dirige vers la droite soutenu par deux hommes et suivi d'un nombreux cortège de guerriers. L'homme de gauche, sur lequel il s'appuye, tient son cheval par la bride. Au premier plan, un homme d'armes tient en laisse deux lévriers. Au fond à gauche, Saül renversé de sa monture, est aveuglé par un faisceau de rayons obliquant de droite à gauche. Au bas de l'estampe dans une petite tablette, *L. 1509.*

Pièce superbe, une *des plus rares* de l'œuvre ; le 2e état est avec l'adresse : *In insigni aurei fontis Martini Petri excu.*

Ventes : E. Galichon, sur papier au *P* gothique, 1350 — Knowles, même papier, 500 — Oppermann, 50 — Vico, 1450 — Lacroix, 430.

[1] A la fin de la vente Knowles on a adjugé — provenant d'une succession anonyme — l'œuvre presque complet de Leyde.

La Tentation de saint Antoine (117). — Assis près d'un arbre, de trois quarts à droite, une main levée et l'autre — la gauche — posée sur un livre ouvert, le saint semble parler à une femme à la longue ceinture qui vient lui apporter un vase précieux. Les cornes qui ressortent du bonnet qui la coiffe, indiquent clairement que Satan s'est métamorphosé en femme pour le tenter. Sur la pierre du premier plan on lit : *L. 1509.*

Ventes : E. Galichon, 1500, sur papier au *P* gothique — Knowles, 300 — Bouillon, 125 — Schultze, 181.

Marie-Madeleine se livrant au plaisir du monde (122). — Presque au milieu de l'estampe quoique légèrement à gauche, Marie-Madeleine la tête dans une auréole, relève délicatement sa jupe et se dirige vers la droite donnant la main à son danseur qui nu-tête tient son chapeau à plumes dans la main gauche. De nombreux personnages animent cette scène. Au pied du gros arbre de droite, deux musiciens, l'un joue du tambour, l'autre de la flûte ; près de ces musiciens, on distingue un personnage couronné de lauriers, dont le nez est extraordinaire, il est à droite du tronc d'arbre. Au fond de l'estampe, une chasse où Marie-Madeleine est aperçue poursuivant un cerf. Au bas de l'estampe dans un cartouche : *1519 L.*

Cette pièce justement célèbre est le *chef-d'œuvre* du Maître. Le 2e état porte l'adresse de *Martini Petri.* — Il existe une mauvaise *copie* de cette estampe dans le même sens que l'original, et aussi une *contre-partie* portant l'adresse de : Mallerac ex : Henri-Chemont.

Ventes : E. Galichon, une épreuve d'une *beauté exceptionnelle* fut adjugée 8500 ; un autre exemplaire ordinaire, 105 — Liphart, 1250 — Didot, 2400 — Knowles, 1062 — Seymour Haden, 1525 — Fisher 140 — Aylesford, 462 — Holford, 3200 — L. Galichon, 2060, exemplaire de chez Didot.

Le moine Sergius tué par Mahomet[1] (126). — Au premier plan à droite, renversé sur le dos, Sergius gît à terre, la gorge coupée ; à gauche Mahomet (?) assis et coiffé à l'orientale semble dormir, pendant qu'un homme d'armes vient en rampant lui enlever de la main droite son épée. Une gourde est suspendue au gros arbre devant la maisonnette du dernier plan à droite. Près du bouquet d'arbres de

[1] Passavant rectifie ainsi le titre : *Mahomet et le moine Sergius tué.* A notre tour nous proposerions celui-ci : *Mahomet et la mort du moine Sergius,* qui serait plus français.

gauche, un groupe de personnages causant. Dans le coin gauche inférieur de l'estampe dans un cartouche, un *L*, et en dehors *1508;* le *5* est *renversé.*

Cette estampe est une *œuvre admirable*; la tradition veut que cette pièce fut gravée par l'artiste à l'âge de *14 ans!!* nous nous refusons à le croire, parce que rien ne prouve que le Maître fut vraiment né en 1494, comme on se plaît à l'enregistrer. Les prix qu'elle obtient dans les ventes sont relativement modestes, nous en ignorons la raison.

Ventes: Liphart, 106 — Knowles, 244 — Fisher, 212 — Aylesford, 875.

Le poète Virgile suspendu dans un panier (136). — Au premier plan tout à fait à gauche de l'estampe, un groupe de trois enfants : deux sont assis ; celui qui est debout tourne le dos et montre du doigt un panier suspendu le long du mur d'une maison adossée à une tour, dans lequel on a mis le poète Virgile. Sur la droite, un portique, devant lequel quelques personnages causent et regardent. Dans le coin gauche de l'estampe sur une grosse pierre : *L. 1525.*

Pièce assez recherchée quoique *très médiocre* suivant nous.

Ventes: Liphart, 194, sur papier au *P* gothique — Didot, 600 — Knowles, 312 — Schloesser, sur papier au *P* gothique, une *des plus belles connues,* 1250 — Griffiths, 245, de chez Maberly — Aylesford, 125 — Par Gutekunst en 1894, superbe, 419 — Bouillon, 11 — De Sallet, 41.

La Laitière (158). — Au milieu de l'estampe, une vache en travers, la tête tournée à gauche, est tenue par un paysan à l'aide d'une corde ; une villageoise venant de droite, un chapeau d'une main, un seau de l'autre, s'avance pour la traire. Au fond, on aperçoit deux autres vaches. En bas au milieu de l'estampe, un *L* dans un cartouche, et le millésime *1510.*

Superbe et *très rare* estampe, dont il existe une *copie* dans le même sens.

Ventes: Didot, 250 — Knowles, 339 — Fisher, 325 — Aylesford, 125 — Defer Dumesnil, 1280 — A la vente Pierre Fisher, de Bâle, en 1852, un exemplaire fut adjugé 3 fr. 50!!

L'Espiègle (159). — Cheminant vers la gauche et suivi d'un âne chargé d'un panier portant des enfants, un paysan, une hotte sur le dos avec deux autres enfants, joue de la cornemuse, tandis que sa femme l'accompagne tenant la bride de l'âne, avec un autre enfant sur l'épaule ; devant eux et les précédant dans leur marche, un bambin

un bâton à la main droite et un hibou sur l'épaule. Au premier plan, un chien. Sous la branche de l'arbre qui est à droite, *1520*, et l'initiale *L*.

Cette pièce, d'une valeur et d'un intérêt très secondaires, est cependant *célèbre* et recherchée surtout à cause de son *insigne rareté*. Il n'en existe guère que 5 ou 6 exemplaires, dont un au *Département des Estampes*, provenant du cabinet de Marolles; un à Vienne et un autre à Amsterdam. La planche fut perdue et dès 1644 elle était *introuvable*. C'est à cette époque que Hondius en publia une *copie* sans valeur du reste; deux autres *copies* trompeuses furent encore faites, l'une de celles-ci se reconnaît à ce qu'il n'existe *qu'un seul caillou* entre la queue et la jambe de derrière de l'âne, l'autre au *texte hollandais* de trois lignes qui est au bas de l'estampe.

A la vente Aylesford une épreuve doublée, avec une autre légèrement abimée et quatre *copies* furent payées 256 francs, et en avril 1894, M. H.-G. Gutekunst, de Stuttgart, en adjugea un *superbe* exemplaire 2000 francs.

Portrait de Maximilien (172). — A mi-corps de trois quarts à gauche, coiffé d'un large chapeau, au cou le collier de la Toison d'Or, l'empereur tient dans la main droite un rouleau de papier. Sur la corniche du bâtiment qui est derrière, dans la partie cintrée, on aperçoit un petit personnage tenant un cartel avec l'initiale *L*. et le millésime *1520*. Sur l'entablement où s'appuie Maximilien, une draperie à franges avec armoiries de l'aigle à deux têtes.

Pièce *très rare* et *très recherchée*. Il existe une *copie* en contre-partie.

Ventes: Didot, 1720, de la collection Thiers — Knowles, 1750 — Aylesford, 225 — Gutekunst, de Stuttgart, 381.

Notons aussi pour mémoire: 1° *Jésus en prière à la montagne des Oliviers* (B 66), petite pièce ronde gravée à l'eau-forte, cataloguée par Bartsch à l'œuvre de l'artiste, mais indiquée par Passavant comme n'ayant pas été exécutée par Leyde, ce n'est, suivant lui, qu'une *copie* du n° 57, c'est-à-dire d'une des pièces rondes de la suite des neuf dite: *La Passion de Jésus-Christ;* un exemplaire passa à la vente Bouillon et fut adjugé 19 francs. — 2° *La Femme au rouet*, c'est un bois *non décrit* et inconnu à Bartsch et Passavant, représentant, assise dans une chambre, une jeune femme à son rouet, et en bas à droite, un enfant tenant une pelote de fil, le tout dans un riche encadrement d'architecture, en haut deux dauphins fantastiques, en bas une tablette blanche. Pièce de *toute rareté* mesurant en hauteur 35 centimètres et en largeur 23 centimètres 1/2; un exemplaire passa à la vente Angiolini où il fut adjugé 632 francs.

Parmi les plus beaux œuvres formés, mentionnons : celui du baron Vivant Denon (1826), il était presque complet et provenait du cabinet A. M. Zanetti ; celui de la *Bibliothèque Impériale* de Vienne, admirable et complet, probablement *le plus bel existant*, formé principalement des collections Ploos van Amstel, Mariette, de Saint-Yves et du comte de Fries ; celui du *Département des Estampes*, où cependant quelques épreuves laissent à désirer comme qualité; celui du *The British Museum* qui, en 1849, reçut de

M. Henry James Brooke les plus beaux spécimens de sa collection pour se compléter, et enfin la collection du baron Edmond de Rothschild.

Le faire de Lucas de Leyde rappelle un peu celui de Dürer, mais il est loin de l'égaler. — A rejeter les épreuves portant l'adresse de *Martini Petri,* elles sont sans valeur. — Les belles estampes du Maître sont *fort rares,* une exposition de son œuvre eut lieu au *Burlington Fine Arts Club* en 1869, en même temps que celle de Dürer.

MAËS (Peter)

Dit Le Vieux

Naquit à Harlem vers 1656 et fut élève de Nicolas Berghem.

L'Adoration des Bergers. — L'Enfant Jésus est couché sur un linge étendu sur de la paille ; il est entouré par la Vierge agenouillée les mains jointes, un ange et deux bergers. Derrière l'ange, saint Joseph est debout, et au second plan, derrière la Vierge, l'âne et le bœuf. Au fond à gauche, des maisons ; à droite dans le lointain, l'annonciation aux bergers. Le sujet est entouré de bordures et on lit : *Nativitas Iesu Christi. P. Maës Fecit ;* puis plus bas au milieu : *Jan busemcher ecxcudit* (sic), et dans le coin droit, le monogramme de l'artiste, *P. M.*

Extrêmement *rare* estampe *qui a échappé* à Bartsch. — Un exemplaire passa à la vente Didot où il fut payé 30 francs.

MAITRE A L'ECREVISSE

Les renseignements manquent complètement sur cet artiste ; Zani le croit Hollandais et du premier tiers du XVIe siècle, Brulliot le suppose d'origine italienne. Son monogramme était un crabe ou une écrevisse, ce qui l'a fait quelquefois nommer *Krebs.* Notons une curiosité de métier : *Des tailles très serrées parsemées de petits points.* — Son œuvre comporte une cinquantaine de pièces qu'il tirait avec une encre très pâle.

La Vierge assise (Passavant 34). — L'Enfant Dieu entoure de ses bras le cou de sa mère qui l'embrasse ; la tête de celle-ci est ornée de perles. En bas, l'écrevisse. Quelquefois dans les dernières épreuves on trouve le *monogramme de Dürer* au-dessus de l'écrevisse.

Pièce *très rare.*

Le Calvaire (P 29). — Au premier plan, sur de très grandes croix occupant toute la hauteur de l'estampe, le Christ crucifié entre les deux larrons ; celui de gauche est monstrueusement obèse. Entre

les deux croix de gauche, la Vierge de profil à droite est tombée évanouie dans les bras de saint Jean. Deux cavaliers et des hommes armés sont à droite, commandés par un personnage vu de dos. Au fond de l'estampe de ce même côté, une porte de fortification en ruines, à gauche, Jérusalem. Un vent violent fait incliner un arbuste mort qui se trouve au troisième plan, et flotter la draperie qui voile la nudité du divin Crucifié. Sans signature.

Cette estampe extrêmement curieuse est *la plus rare* de l'œuvre ; un fort bel exemplaire passa à la vente Angiolini où il fut adjugé 1300 francs.

La Nativité (Bartsch 3). — L'Enfant Jésus est couché dans une auge, adoré par la Vierge qui les mains élevées est de face et à mi-corps ; trois anges sont à gauche, et saint Joseph à droite également à mi-corps et en adoration. Au fond, l'étable dans une construction en ruines, près de laquelle on distingue à droite une bergère, et à gauche un paysan. Sans signature.

Ventes : Holford, 875 — Par H.-G. Gutekunst en 1894, une épreuve *admirable,* 1964, morceau de la *plus grande rareté.*

La Purification de la Vierge (Bartsch 4). — Dans un temple à droite, la Vierge est à genoux ; elle tient l'Enfant Jésus dans ses bras. Sur le tout premier plan à gauche près d'un pilier, un personnage vu de dos, tient un cierge allumé. Dans le bas du coin droit, l'*écrevisse.*

Estampe *rarissime* et curieuse, un bel exemplaire fut adjugé 380 francs à la vente Arozarena, il provenait des collections Wilson et Esdaile.

MAITRE A L'ETOILE

On ne sait rien de sa vie ; il vécut entre 1522 et 1544. Il s'appelait *Dirk van Star,* mais on le désigne plus communément sous le nom du Maître à l'Etoile. Il signait d'une *étoile* placée entre un *D* et un *V.*

Le Déluge (Bartsch 2). — Un ciel noir dont les nuages crèvent en pluie inondant une plaine au milieu de laquelle se dresse un grand arbre à la tête feuillue, près duquel se dirige allant vers la droite, un homme demi-nu poussant devant lui une brouette. Une multitude de personnages affolés gagnés par l'inondation se sauvent sur un radeau ou essayent de monter sur un toit à droite ; tout à fait à gauche de

l'estampe, un groupe danse en rond. En bas à gauche au-dessus d'un chien de profil à droite, le monogramme du maître avec la date *1544*.

Pièce *extrêmement curieuse*, rappelant le faire de Lucas de Leyde, adjugée 376 francs à la vente Liphart.

Saint Luc peignant la Vierge (9). — La Vierge est assise par terre, à droite, ayant l'Enfant Jésus sur ses genoux ; saint Luc fait son portrait. Un bœuf est couché aux pieds du peintre. Sur une sorte de siège qui est à gauche, on lit le chiffre de l'artiste, et en bas au milieu : *1526 IN. IVLI. 28.*

Vente : Didot, 130 francs.

MAITRE au monogramme -L- Cz.

Artiste très habile des dernières années du xve siècle, dont on ne connaît ni le nom, ni la vie. Bartsch le classe aux Allemands, Passavant aux Hollandais. Nous nous rangeons à l'opinion de ce dernier. A gravé une dizaine de pièces.

Le Christ tenté par le Démon (Bartsch 1). — Dans la campagne, le Christ à gauche drapé dans un ample manteau, de profil à droite, sa main droite qui s'est dégagée de dessous son vêtement souligne du geste sa parole, car il semble répondre au démon qui est à droite adossé à un énorme rocher ; ce dernier a pris pour le tenter la forme d'un être fantastique aux jambes de coq et aux mamelles pendantes. Au fond de l'estampe, des arbres, des collines et des maisons. En bas au milieu de la pièce, le monogramme.

L'exemplaire qui figure au *Département des Estampes* est de condition exceptionnelle.

Le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean (Passavant 4). — Le Christ en croix au milieu de l'estampe, entre la Vierge à gauche et saint Jean à droite. Au fond à droite, des maisons ; au pied de la croix une tête de mort près de laquelle on voit le monogramme de l'artiste. La physionomie de la Vierge et de saint Jean paraissent singulièrement jeunes.

Cette petite pièce ronde est d'une *insigne rareté*. Un exemplaire est à Berlin, le *seul autre connu* fut adjugé à la vente Didot, 1605 francs.

Saint Georges tuant le Dragon (P 7). — Le saint à cheval, couvert de son armure, s'avance vers la gauche tirant son épée du fourreau pour achever le monstre blessé grièvement et gisant sur le dos, le cou traversé d'une flèche. A gauche au second plan, dans une grotte deux petits dragons, et à droite, une femme[1] en prière à genoux les mains jointes. Au fond, couronnant une hauteur, un château fort. Pas de signature.

Cette estampe est *fort rare*, elle donne presque l'illusion d'un dessin à la plume. Un exemplaire qui passa à la vente Angiolini fut adjugé 1000 francs.

MAITRE DES JARDINS D'AMOUR

On ne sait absolument rien de ce Maître dont l'œuvre révèle un travail d'orfèvre aux cernures ou contours fortement accusés ; il appartient à l'école de Van Eyck et l'exécution des 6 gravures[2] que nous allons mentionner semble avoir eu lieu, dit Passavant, vers 1460 ; ajoutons qu'elles sont d'une *excessive rareté*. Les voici : *Saint Georges — Saint Eloi — Le grand Jardin d'amour — Le petit Jardin d'amour — L'Homme sauvage sur une licorne — La Femme sauvage sur un cerf.*

Il vient de paraître, chez Karl-W. Hiersemann de Leipzig, une importante étude sur le Maître, *Der Meister der Liebesgärten*, par M. Max Lehrs, le savant conservateur du cabinet de Dresde; ignorant malheureusement pour nos travaux la langue allemande, nous ne pouvons en donner l'analyse.

MAITRE DES SUJETS TIRÉS DE BOCCACE

L'artiste est ainsi dénommé parce qu'il a gravé plusieurs sujets tirés des ouvrages de cet écrivain. Son faire est serré et délicat, il rappelle un peu Israël van Meckenen dont on suppose même qu'il est l'élève.

[1] On n'est absolument pas d'accord sur la *personnalité* de cette femme qui apparaît toujours dans la reproduction de la scène de *saint Georges tuant le dragon*. Les uns y voient l'impureté, les autres le démon, ou la Princesse Alexandra, d'autres enfin, tels que M. Ernest Hello dans sa *Physionomie des Saints*, la Princesse Marguerite. Il raconte que ce dragon énorme habitait un lac aux environs de Beyrouth dont il sortait sans cesse pour se précipiter sur les hommes. On lui donnait cependant deux brebis par jour, mais celles-ci s'étant épuisées, on consulta alors l'oracle qui répondit qu'il lui fallait des créatures humaines tirées au sort. La fille du roi fut désignée, on la conduisit avec une brebis là où le dragon devait la prendre, mais Saint Georges, ayant frappé mortellement l'animal, ordonna à la jeune fille de dénouer sa ceinture, de la passer autour du cou du monstre et de le ramener dans la cité, disant au Roi, que s'il voulait croire en Dieu il achèverait le dragon : le monarque se convertit sur le champ et avec lui vingt mille hommes.

[2] Le volume de M. Max Lehrs reproduit en phototypie 28 pièces de ce Maître, ce qui porte à croire que les dernières recherches ont amené des nouvelles découvertes dans l'œuvre que nous venons de signaler.

Ses pièces sont de *la plus insigne rareté ;* nous pouvons nous tromper, mais nous ne nous souvenons pas en avoir vu passer en ventes publiques, à l'exception de celles du *Département des Estampes,* acquises aux collections Delessert et Delbecq. — Passavant mentionne 25 pièces.

En voici deux *extrêmement curieuses* qui sont du reste aux *Estampes,* à Paris.

L'Auteur écrit l'Histoire de nos premiers Parents (Passavant 4 — Bartsch 72). — Dans un étrange intérieur, assis de trois quarts à droite, devant un pupitre, une plume à la main posée sur un livre ouvert, l'auteur regarde Adam et Eve qui se présentent à lui complètement nus, la main sur la feuille de vigne qui cache leur sexualité, ils baissent les yeux, et la femme surtout paraît particulièrement intimidée ; derrière eux à droite deux chiens[1] jouent ensemble. Sur les murs sont représentées des scènes de l'Ancien Testament, entr'autres à droite, l'Ange une épée à la main chassant Adam et Eve du Paradis terrestre. Sans date, ni signature.

La Mort de Régulus[2] (P 8). — Sur des tonneaux, une sorte d'estrade est dressée, on y a étendu un homme nu sur des planches hérissées de clous et on l'attache avec des cordes ; il est entouré d'hommes d'armes ; son chapeau et ses vêtements sont jetés sur cette estrade. Par terre touchant presque le trait carré, trois cailloux à peine ombrés. Au fond de l'estampe, deux personnages sont à des fenêtres et assistent à cette scène. Sans signature, ni date.

Le *Voyage d'un Iconophile,* page 323, parle des deux pièces décrites ci-dessus. — A l'exposition Dutuit, en 1869, figurait *Le Duel,* pièce *non décrite,* de la dernière rareté, et considérée comme pendant à : *Le Roi et l'Homme mort* (P 5).

MAITRE DU CABINET D'AMSTERDAM

Artiste de l'école de van Eyck, sur le compte duquel on ne sait pour ainsi dire rien. Très habile et de premier ordre, il traita avec un égal bonheur les sujets les plus divers, sacrés et profanes. Le musée d'Amsterdam possède, croyons-nous, 80 pièces du Maître ; elles sont toutes d'une *extrême rareté* et proviennent de l'héritage du baron de Leyde en 1806. — On le désigne aussi quelquefois sous le nom du *Maitre de 1480.*

[1] Bartsch dit : Un *chien* et un *singe.*

[2] On désigne aussi cette pièce sous la rubrique plus claire, selon nous, de : *L'homme mis à la tortion et décapité à Bruges l'an 1402.*

Les Stigmates de saint François (Passavant 36). — Le saint est à genoux, tourné à gauche, les yeux fixés sur un crucifix muni de six ailes qu'on aperçoit dans les airs. Devant lui, un petit livre fermé ; plus loin, le frère Elie endormi. Dans le fond, au bord d'un fleuve à droite, un rocher surmonté d'un château.

Estampe *rarissime* de l'école du Maître, si elle n'est de lui-même, dont un exemplaire fut adjugé à la vente Camberlyn 205 francs ; il en existe des *copies*.

La Vierge debout (P 9). — La Vierge est debout de face, sur un croissant, la tête auréolée d'étoiles et couronnée ; elle tient l'Enfant Jésus sur le bras gauche, et un livre de la main droite qui sort des plis de son manteau ; elle a les yeux baissés et la tête penchée à droite.

Fort belle pièce.

Saint Georges (P 25). — Au pied d'une colline que couronne un château fort, saint Georges tue de son épée le dragon qui est renversé sur le dos à droite de l'estampe ; derrière lui, une femme est debout tenant par la bride le cheval du guerrier ; dans le ciel, un vol de cinq oiseaux.

Estampe *superbe* rappelant par sa finesse un dessin à la plume.

MOREELSE (Paul)

Artiste graveur sur bois, ayant fort peu produit, et de modeste notoriété, naquit à Utrecht en 1571 et y mourut en 1638.

Nous n'hésitons pas cependant à le mentionner, car il y avait de lui, à l'*Exposition de la Gravure sur bois,* le *superbe* clair-obscur que nous allons décrire ici :

L'Amour dansant avec deux Femmes. — L'Amour tient par la main deux femmes costumées à l'antique ; il regarde celle qui est à *sa* droite ; par terre dans le coin gauche, est déposé son carquois, sous lequel on lit : *P. Morelse 1612.* La femme de droite tient sa jupe qu'elle relève de ses deux mains ; celle de gauche laisse voir ses jambes nues qui se sont découvertes dans le mouvement de la danse. En haut de l'estampe, au-dessus d'ornements représentant une tête de bouc et une chauve-souris encadrées de deux singes, quatre lignes : *Aligerum trahit hic puerum...*

MULLER (Jean)

Elève de Goltzius, de la vie duquel on sait fort peu de chose, naquit vers 1570. Très habile graveur de portraits, d'un métier très synthétique et très sommaire.

L'Archiduc Albert, d'après Rubens (Bartsch 62).

Une épreuve d'essai, avec la tête seule terminée, *unique* sans doute, fut adjugée à la vente Didot, 440 francs.

Christian IV, d'après Rémy Rit (61).

Une épreuve : *avec la tête et le fond seulement terminés,* vente Didot, 465 francs ; un autre état, le 2e, *non décrit,* avec le portrait et la partie gauche entièrement terminés, 500 francs ; un 3e état, *non décrit également,* la planche complètement terminée, et avant toutes lettres, 325 francs, et enfin l'épreuve de tirage, 22 francs.

OSTADE (Adrien van)[1]

Né à Lubeck en 1610, mourut en 1685. — Son œuvre se compose de 51 pièces reproduites par Aman Durand. Artiste intéressant et original, s'est appliqué à reproduire avec une rare fidélité les scènes populaires de danse, cabarets, tabagies, etc., ses figures sont toujours lourdes, vieillottes et courtes ; on le croit élève de Franz Hals. Ses eaux-fortes comportent en moyenne deux ou trois états, quelquefois davantage, tels, par exemple, que *Le Goûté* et *Le Charcutier* qui en comptent six, le classement en est fort difficile. Il n'y a d'intéressant que *les premiers états* et les pièces dites *à la bordure fine,* c'est-à-dire avant que le trait carré qui entoure l'estampe ait été *renforcé* au burin. Les premiers états à l'heure qu'il est sont *extrêmement rares.* Le catalogue de l'œuvre de l'artiste a été établi par Bartsch, par Faucheux en 1862, et enfin par E. Dutuit ; ce dernier est admirablement bien fait, cependant nous lui reprocherions presque d'être un peu trop touffu, il y a là des descriptions d'états qui atteignent jusqu'à *quarante-cinq lignes ! !*

La Famille (Faucheux 46). — Dans l'intérieur d'une chaumière, une femme assise à droite donne à manger à un enfant qu'elle tient dans ses bras ; derrière elle, un homme debout coupe du pain. Autour d'une table, deux enfants, dont l'un présente quelque chose à un

[1] Consulter : Eaux-fortes de van Ostade : 51 planches gravées à l'eau-forte, à Paris chez Rapilly.

chien. Au fond de l'estampe, un lit, près duquel on distingue les premières marches d'un escalier et des ustensiles de cuisine disséminés. En bas à droite : *A. V. Ostade 1647.*

Ventes : Guichardot, avec la coulure d'eau-forte en bas à droite, 920; avec les trois marches de l'escalier presque *blanches,* et le trait carré très légèrement indiqué, 470; 2e état, 400 — E. Galichon, 600, eau-forte pure, même état que celui vendu 470 à la vente Guichardot — Knowles, 1er état, 764, provenant de chez Marshall et Alferoff — Didot, même état, 350 — Oppermann, même état, 376 — Fisher, 575 — L. Galichon, 285, de chez Didot — Straeter, 394, toutes ces épreuves en 1er état — Dreux, à la bordure fine, 95.

La pièce *capitale* de l'œuvre.

Le Peintre dans son atelier (32). — A gauche, assis dans son atelier devant son chevalet dont la toile est violemment éclairée par la gauche, un peintre coiffé d'un haut bonnet a près de lui à droite un banc sur lequel est posé un livre ouvert et par terre un autre livre fermé. Au dernier plan à droite, un escalier tournant, sous lequel on aperçoit deux enfants broyant des couleurs, ainsi qu'une malle ouverte. Dans la marge un quatrain en latin : *Pictor Apelœa...* Signé *A. V. Ostade fecit.*

1er état. — Avant le quatrain.
2e état. — Le mot *Auferet* du quatrième vers est écrit *Auferret.*
3e état. — Le mot est corrigé.
4e état. — Le bonnet est diminué.
5e état. — Le montant du bas qui soutient l'escalier est strié de tailles perpendiculaires et porte : *A. V. Ostade fecit et excud.*

Ventes : Guichardot, 1er, 2e et 3e états, de Faucheux, croyons-nous, vendus 2600, 1400 et 980; il y avait à cette vente 14 exemplaires différents de cette pièce — Knowles, 2e état de Faucheux, 437 — Oppermann, 5e état, 277 — Fisher, 925 — Angiolini, avec le haut bonnet et avant les hachures sur la table du chevalet et avant la troisième taille sur les deux premières marches de l'escalier, 600 — Straeter, avant le quatrain, 637, *rarissime;* avec la correction au mot Auferret, 500.

Cette estampe est *extrêmement rare.* — Il existe à Amsterdam une épreuve *unique* dans laquelle *le banc,* sur lequel est le livre du peintre, est remplacé par *un tonneau.*

La Dévideuse à la porte de sa maison (25). — Sur le seuil de la porte d'une maison que décore une luxuriante vigne à droite, une femme est assise dévidant sa quenouille ; une poule picore devant elle, et un homme vu presque de dos, un bâton à la main, cause avec elle ; derrière l'homme est un seau. En bas à droite : *A. V. O.*

Ventes : Guichardot, 1er état, 115; 2e état, 92 — Fisher, 1er état, 662 — Straeter, épreuve, croyons-nous, avec le *seau* qui est derrière l'homme presque *blanc* et l'absence de nombreux travaux tels, par exemple, que les cercles qui entourent ce seau, exemplaire probablement *unique*, 1875.

Paysan payant son écot (42). — Dans une auberge, un groupe de personnages assis boivent et causent entr'eux. Au fond de la pièce près d'une vaste cheminée à droite, un tabouret sur lequel une cruche est posée ; à gauche sur le premier plan, une femme légèrement penchée en avant, reçoit l'argent qu'un homme qui est en face d'elle lui met dans la main. En bas à droite : *A. V. Ostade.*

Ventes : Guichardot, état *non décrit* par Faucheux, intermédiaire entre le 1er et le 2e, 300 — Oppermann, 4e état, 74 — Buccleuch, 300, même état — Fisher, 1050, même état — Straeter, *avant les contre-tailles* sur le dos et sur le jupon de la femme qui reçoit l'argent, et avant celles sur les linges pendus au fond de la pièce à gauche, 2562 : épreuve *unique* sans doute, car on ne la connaît pas dans les cabinets de Vienne, Harlem, Amsterdam, Paris ou Londres.

La Danse au cabaret (49). — De nombreux personnages sont réunis dans un cabaret ; au milieu de l'estampe, l'un d'eux danse, son chapeau sous le bras droit ; derrière lui, un violoneux assis sur la table, sous laquelle on aperçoit un chien. A droite, un couple assis se lutine ; à gauche, une femme et un homme un pichet à la main descendent un petit escalier ; près d'un homme debout de trois quarts à droite, une femme est assise ayant dans sa main un gobelet que prend un enfant. Sur le tout premier plan, un escabeau renversé et un homme assis tournant presque le dos. En bas à droite : *A. V. Ostade fecit et excud.*

Ventes . Guichardot, 4e état, 460 — Didot, 80 — Knowles, 1er état, c'est-à-dire avant les travaux de pointe sèche, 781 — Schloesser, même état, 850, de chez Kalle — Oppermann, 443 — Fisher, 5e état, 462 — Straeter, épreuve provenant de la vente Simon, avant les travaux de pointe sèche sur les ombres, 1287 — Rosenberg, 116, avec la bordure fine — Hansen, 62, sur papier aux armes d'Amsterdam.

Cette estampe, très finement gravée, est remarquable surtout par sa jolie distribution de lumière, comme format c'est la plus grande pièce de l'œuvre.

Le Goûté (50). — Dans l'intérieur d'une ferme, autour d'une table, quatre hommes, et une femme à droite, près de celle-ci un chien, et l'entrée d'une cave dont l'un des battants de la porte est

fermé. L'homme de gauche est debout un verre à la main ; près de la chaumière tout à fait à gauche, deux enfants et des cartes éparses sur le sol. La lumière vient de droite. En bas dans le coin gauche : *A' Ostade*, et dans la marge deux vers latins de Tibulle : *Securæ reddamus.*

Ventes : Guichardot, eau-forte pure, la draperie qui est sur le manteau de la cheminée n'a *qu'une seule taille*, la petite fille qui boit a *un bonnet* sur la tête, *avant* les vers, 1600 ; avec les contre-tailles sur la draperie, 1500 ; avec les vers, 460 — Oppermann, avec la bordure fine, 101 — Griffiths, avant les vers, 50 — Buccleuch, avant les vers, 925 — Fisher, 525, de chez Hawkins — Straeter, avant les vers, 725 [1] — Hansen, 75 — Rosenberg, 110.

Le Charcutier (41). — Devant une ferme, au milieu de l'estampe, un paysan à genoux sur le porc étendu par terre qu'il vient de tuer, fait couler le sang de l'animal dans une poële que tient une femme placée près de lui. A droite, deux enfants près d'une pompe ; à l'extrême gauche, un paysan debout de profil à droite, regarde la scène, plus trois autres assistants ; en tout huit personnages. Au bas à gauche, *A' Ostade.*

Petite pièce ronde. Le 1er état à l'eau-forte pure est de *toute rareté*, une partie du ciel est *blanche*, mais il n'y a pas d'éclairage ; c'est au 2e état surtout qu'apparaît la scène de nuit vraiment saisissante, la caractéristique de cet état est que *le bonnet* est *presque blanc*, ainsi que le bras et la jambe droite du paysan qui est debout tout à fait à gauche.

Ventes : Guichardot, 180 — Oppermann, 90 — Fisher, 187, de chez Guichardot — Straeter, 356.

Les Pêcheurs (26). — Dans la campagne, un canal avec un pont de bois, sur lequel est un pêcheur à la ligne, ayant près de lui un garçonnet portant un panier. Au fond à gauche, un grand arbre ; à droite, maison et personnages. Dans le bas à droite dans l'eau : *A. V. O.*

Ventes : Guichardot, tout 1er état, de nombreux traits échappés perpendiculaires coupent le deuxième poteau à gauche sur lequel repose le pont, le ciel est *blanc*, la bordure est fine ; de toute rareté, 1165 — 2e état, les traits échappés ont été effacés et des travaux ont été exécutés dans le ciel, 240 — Oppermann, 2e état, 94 — Straeter, sur papier à la folie, 150 — Rosenberg, sur même papier, 2e état, 77 — Dreux, avec la bordure fine, 330.

[1] A cette vente, le dessin original, sépia sous trait de plume, fut adjugé 837 francs. Ceci nous suggère en passant la remarque suivante, que les dessins originaux des peintres-graveurs anciens sont bien moins payés que leurs beaux états d'eau-forte. Rembrandt en est un exemple particulièrement frappant ; à la vente Didot ses dessins atteignirent péniblement 17, 30, 70... 380 francs, tandis que ses eaux-fortes s'enlevèrent allègrement à 2.000, 3.900... et 17.000 francs !!

Notons encore comme *extrêmement rares,* quoique bien peu intéressantes cependant : *Le Coup de couteau* (19) dont le 1er état, eau-forte pure, fut adjugé 760 francs à la vente Guichardot, et 1375 à la vente Knowles, et *L'Epouilleuse*, que l'on considère comme *douteuse*, gravée selon Dutuit, par W. Basse, d'après Isaac van Ostade.

Parmi les plus beaux œuvres du Maître, citons ceux formés par : Van den Zande, un ancien administrateur des douanes, vendu en 1855; Auguste Simon, un tourangeau, vendu en 1862; Guichardot le marchand d'estampes, cette collection admirable comprenait 364 pièces en différents états — elle provenait en partie de chez Verstolk de Soelen où elle avait été adjugée 4420 francs — à sa vente elle fit modestement plus de 57000 francs ! ! et enfin dernièrement celui du docteur Auguste Stracter vendu en 1898, l'œuvre était complet, il ne lui manquait que *L'Epouilleuse,* encore est-il probable qu'il l'avait écartée à dessein vu son peu d'authenticité. Actuellement les deux plus belles réunions de van Ostade se trouvent chez le baron Edmond de Rothschild et au musée Teyler, à Harlem.

Les premières épreuves, les seules qu'il faille recueilli, sont *claires de ton*, et les meilleures impressions sont souvent tirées avec *une encre légèrement brune.* Le Maître a eu de nombreux imitateurs, parmi les principaux nous pouvons citer Cornélius Bega, Brauwer et Dusart, tous leurs personnages étaient laids, canailles, vulgaires et mal bâtis.

Au commencement du XVIIIe siècle les cuivres étaient aux mains de Bernard Picart qui les publia, à Amsterdam, vers 1720, sous ce titre : *Œuvre complet d'Adrien van Ostade, peintre célèbre, inventé et gravé par luy même.*

POTTER (Paul)[1]

Né à Enkhuizen en 1625, mort à Amsterdam en 1654, peintre-graveur animalier dont les 20 eaux-fortes qui forment l'œuvre sont assez recherchées ; nous nous sommes toujours demandé pourquoi ? car c'est d'un *poncif* et d'une *banalité désespérante.* Il a eu comme imitateur Marc de Bye. Mentionnons néanmoins, pour les enragés que cela peut intéresser, les moins mauvaises et les plus rares.

Le Vacher[2] (Bartsch 14). — Sur le premier plan, trois vaches couchées et deux debout, une de celles-ci, celle de gauche, vue absolument de dos. A droite sur un tertre dont une partie est boisée, le vacher poussant devant lui trois vaches à l'aide d'un bâton qu'il tient de ses deux mains. Dans le coin inférieur gauche : *I. Paulus Potter. In et fecit Aº 1643.*

[1] Consulter : Eaux-fortes de Paul Potter, reproduites et publiées par Amand Durand, texte par G. Duplessis, à Paris, chez G. Rapilly.

[2] Ne pas confondre cette estampe avec celle de *Le Berger* (B 15).

Dutuit rubrique cette estampe, la première qu'ait gravée l'artiste, *Vue d'une Prairie*. Il existe au *British Museum* la *seule* épreuve connue du 1er état, la vache couchée à gauche a la tête tournée *à droite* et le dos *presque blanc*, elle provient du cabinet de Fries; la signature et la date *n'existent* pas dans le coin gauche. Il y a des épreuves avec l'adresse de *de Wit* et d'autres avec celle de *P. Schenck*. — Le cuivre *existe* encore et a été publié en 1866 dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

Ventes : Schloesser, la planche coupée avant l'adresse, 66 — Oppermann, même état, 138.

La Tête de Vache (16). — Au-dessus d'une barrière en bois entrecroisés, la tête d'une vache de profil à gauche. Au second plan, également à gauche, un tronc d'arbre.

Pièce *rarissime*, dont il existe 5 ou 6 *copies*, entre autres par Bartsch, A. Schouman, Claussin, J. Bemme

Ventes : Didot, 760, provenant de chez Alferoff — Straeter, 875 !!! Certes, voilà de l'argent qui pourrait être mieux placé, car cette somme est vraiment *hors de proportion* avec la valeur d'art de l'estampe.

La Vache couchée près de l'arbre (17). — La bête est couchée la tête tournée à gauche, regardant de face, entre un petit bouquet d'arbres à droite et un gros tronc à gauche ; dans le ciel, trois oiseaux. Sans signature.

Il existe une *copie* par Bartsch. — A la vente Aylesford une fort belle épreuve fut adjugée 700 francs.

Enregistrons enfin une pièce *de la dernière rareté*, rubriquée *Le Zabucaia* (B 18), qui représente de profil à gauche, un singe à longue queue accroupi au pied d'un arbre et mangeant un fruit; à gauche, sur le ciel, en gros caractères *Zabucaia* et, à droite, touchant le trait carré : *Paulus Potter fecit 1650*. Il existe un 1er état au Musée d'Amsterdam *avant* le nom de l'artiste et le millésime.

REMBRANDT (Harmensz van Rijn)[1]

Né à Leyde le 16 juillet 1606[2], mort à Amsterdam le 8 octobre 1669, il était fils d'un meunier et eut pour maîtres, dit-on, J. van Swanenburch et Pierre Lastman. Nous ne nous étendrons pas en lignes dithyrambiques sur

[1] Consulter : Œuvre de Rembrandt, reproduit et publié par Amand Durand, à Paris chez Rapilly.

[2] Cette date est *discutable*, puisque l'épreuve : *Rembrand au chapeau rond et au manteau brodé* (Bartsch 7), de Holford, portait *de la main* de l'artiste une note indiquant qu'en *1631* il avait *24 ans*.

l'insurpassable Maître, chacun sachant qu'il demeure le géant de la gravure. Aucun artiste n'a tenté les iconographes autant que l'immortel Hollandais, douze catalogues ont été faits de son œuvre gravé. Les voici dans leur ordre chronologique :

Le premier fut dressé par Gersaint, le marchand d'estampes, qui s'aida de la collection du graveur Jacques Houbraken qui avait appartenu au bourgmestre Six, l'ami de Rembrandt, malheureusement il mourut avant d'avoir pu le mettre au jour, le manuscrit fut alors acquis par Helle et Glomy qui le complétèrent en scrutant avec soin les collections de Marolles, Beringhen, Coypel, Julienne, Potier et le *Cabinet des Estampes*, et le publièrent en 1751, il fut traduit en anglais par T. Jefferys et parut à Londres l'année suivante. En 1756, Pierre Yver en donna un supplément rectifié. Les autres furent faits par Daniel Daulby en 1796, Bartsch en 1797, Josi en 1816, le chevalier de Claussin [1] en 1824-1828, Wilson en 1836, Blanc en 1859-1861, Ch.-H. Middleton en 1878, Dutuit en 1882 [2], Rovinsky [3] en 1890 et enfin von Seidlitz en 1895 [4].

Nous ne saurions passer sous silence la très remarquable *Etude monographique de l'œuvre gravé de Rembrandt* [5] et *Rembrandt authentique et apocryphe* (1896), publiés par l'éminent peintre-graveur sir Francis Seymour Haden, nous y renvoyons le lecteur, c'est du plus puissant intérêt. Il y verra entre autres choses curieuses, la classification de l'œuvre du Maître en *trois périodes* bien distinctes.

La première période de 1628 à 1639 — *eau-forte pure* — où on rencontre de nombreux portraits de lui-même, de sa mère et de sa femme, puis la série des fameuses pièces *fausses*, avec preuve à l'appui, nous citerons parmi celles les plus connues et des plus populaires : *La fuite en Egypte* (Ch. Blanc 25), d'après le dessin de Lastman, de Bol probablement; *Le Bon Samaritain* (41), par Bol ou Rottermondt; *La grande Résurrection de Lazare* (48), où il semblerait que Bol et Lievens ont travaillé; *La grande Descente de*

[1] Il y a là une classification du travail en 7 *procédés* qui est d'une adorable naïveté, d'autant que l'auteur cherche à les *expliquer*, après avoir dit plus haut en parlant du Maître.... « dont il est en grande partie *l'inventeur* et qu'il paraît n'avoir voulu *transmettre à personne*, puisqu'on assure même qu'il avait la précaution de s'enfermer quand il gravait ou imprimait ses planches. »

[2] Il a fait reproduire l'œuvre complet dans ses dimensions originales.

[3] A aussi reproduit toutes les pièces dans leurs *états successifs* en 1000 phototypies sans retouche : il a suivi les numéros de Bartsch, en face desquels il a mentionné ceux de Gersaint, Claussin, Wilson, Blanc, Dutuit et Middleton. C'est, selon nous, le meilleur catalogue actuel du Maître.

[4] Dans les catalogues de ventes publiques on se reporte généralement, en France, pour les numéros, à Bartsch, Claussin et Ch. Blanc; en Allemagne à Bartsch et en Angleterre à Wilson. Les catalogues les plus prisés aujourd'hui sont ceux de Dutuit, Rovinsky et Seidlitz, tous sont dressés par groupement de sujets similaires, il n'y a que celui de Middleton qui suit le seul ordre *rationnel* de classement, l'ordre chronologique.

[5] Elle fut rédigée pour servir d'introduction au catalogue d'une exposition des eaux-fortes du Maître classées pour la *première fois* par ordre *chronologique*, exposition qui fut organisée sous la haute direction de sir Seymour Haden, au *Burlington Fine Arts Club* en 1877. Il y eut là, dit M. Gonse, un intéressant *échenillage* qui émut fortement M. Dutuit qui, du reste, en parla longuement dans son travail. — A consulter encore le bel ouvrage de M. Emile Michel, *Rembrandt, sa vie, son œuvre, son temps*, Paris, Hachette, 1893, ainsi que les différentes éditions de Vosmaer.

Croix (56), par Lievens; *La Fortune contraire* (81), sans doute par Bol; *Ecce Homo* (52), par Lievens; *Saint Jérome en méditation* (77), par Bol (?); *Le Peseur d'or* (189), dont la *tête* et les *épaules seules* sont du Maître; *Rembrandt dessinant d'après le modèle* (157), ces deux pièces de Bol probablement; *Les trois Têtes orientales* (173-288-289), de Lievens, etc.

La période moyenne de 1640 à 1649 — *eau-forte et pointe sèche* — avec les admirables paysages: *Les trois Arbres* (315); *Vue d'Omval* (312); *Campagne du Peseur d'or* (334); *L'Homme au lait* (316); *Paysage aux trois Chaumières* (318); *La Pièce aux cent Florins* (49); *Docteur Faustus* (84); *Paysage à la Tour* (324); *La Grotte et le Ruisseau* ou *l'Abreuvoir* (331).

Enfin, la dernière période, 1650 à 1661 — *pointe sèche* — c'est la plus belle; il ne fait plus le paysage, sauf un seul : *Le Bouquet de Bois* (323), mais en revanche il grave des merveilles : *Lutma* (182), *Tholinx* (188), *Les Deux Haarings* (178-179), *Le Christ présenté au Peuple* (51), *Les Trois Croix* (53).

Un autre peintre-graveur de talent, M. Alphonse Legros, un Français qui habite depuis longtemps l'Angleterre, que nous avons consulté quelquefois et qui nous a aimablement répondu comme on le verra plus loin, s'est aussi beaucoup préoccupé de Rembrandt surtout au point de vue métier; sur les 363 pièces qui sont censées constituer l'œuvre du Maître, il n'en trouve que 71 *d'indiscutables;* les voici avec les numéros d'ordre de Dutuit :

19 Rembrandt et sa femme.
20 Rembrandt au bonnet orné d'une plume.
21 Rembrandt appuyé.
22 Rembrandt dessinant.
32 Rembrandt gravant sur une planche haute et étroite.
44 David en prières.
45 Tobie le père aveugle.
46 L'Ange qui disparaît devant la fille de Tobie.
50 La Nativité.
52 La Circoncision.
66 Sainte Famille au chat.
67 Jésus au milieu des Docteurs.
68 Jésus discutant avec les Docteurs la loi.
71 La petite Tombe.
77 La Pièce aux cent florins.
83 Jésus présenté au Peuple.
85 Les Trois Croix.
89 Descente de Croix (esquisse).
90 Descente de Croix (effet de nuit).
94 Les Disciples d'Emmaüs.
99 Saint Pierre.
107 Saint Jérôme[1] (goût de Dürer).
113 Médée.
121 Petite Bohémienne.
126 Jeu du Kolf.
127 La Synagogue des Juifs.
129 Le Charlatan.
131 Le Paysan avec femme et enfant.
132 Juif à grand bonnet.
135 Le Joueur de cartes.
143 Paysan et Paysanne marchant.
153 Le Cochon.
154 Le petit Chien endormi.
166 Vieille Mendiante.
172 Mendiants à la porte d'une maison.
192 Les Baigneurs.
193 Académie d'homme assis à terre.
200 Jupiter et Antiope.
205 Le Pont de Six.
206 Vue d'Omval.
207 Ancienne vue d'Amsterdam.
209 Paysage aux trois Arbres.
210 L'Homme au lait.
211 Les deux Maisons à pignon pointu.
215 Paysage à la Tour carrée.
216 Paysage au Dessinateur.

[1] Il existe dans l'œuvre 7 *Saint Jérôme.*

219 Le Bouquet de Bois.
220 Paysage à la Tour.
221 La Grange à foin et le Troupeau.
222 La Chaumière et la Grange à foin.
223 La Chaumière au grand Arbre.
224 L'Obélisque.
225 La Barque à la Voile.
229 La Chaumière entourée de planches.
230 Le Moulin de Rembrandt.
231 La Campagne du Peseur d'or.
232 Canal avec les Cygnes.
234 L'Abreuvoir de la Vache.
254 Renier Ansloo.
259 Faustus.
263 Clément de Jonghe.
265 Jean Lutma.
267 Bourgmestre Six.
269 Jean Silvius.
273 Homme sous une treille.
277 Homme avec chaîne et croix.
280 Vieillard à barbe carrée.
282 Jeune Homme assis réfléchissant.
322 Buste de jeune Homme au trait.
344 Jeune Fille avec panier.
352 Griffonnements avec taillis, cheval, etc.

Il considère qu'on en pourrait peut-être ajouter encore 42, mais il n'en désigne pas les numéros.

Quant à nous, suivant nos pointages et d'après les appréciations de gens compétents et autorisés, nous estimons que l'œuvre *authentique* du Maître peut se monter de 160 à 180 pièces ; il y a loin de là aux 363[1] environ, qu'on a cherché à lui faire endosser.

Les élèves du Maître furent nombreux, trois surtout sont considérés comme ses meilleurs, ou tout au moins comme ceux ayant eu avec lui des attaches plus marquées, ce sont : Bol[2], Lievens[3] et van Vliet[4] ; le premier et de beaucoup le meilleur, pastichait merveilleusement Rembrandt ; le second retouchait ses eaux-fortes au burin, et le troisième — dont le métier était sans style — se faisait remarquer souvent par sa violence dans ses effets d'ombre et de lumière. Il faut encore citer parmi ses disciples : Philippe de Coninck, Rottermondt, Savry, de Poorter, de Wedt, J. Backer, Flinck, van den Eckout et Verbeecq.

Les plus belles collections anciennes de l'œuvre du Maître furent — en suivant à peu près l'ordre chronologique — celles de l'abbé de Marolles, Zoomer, Six, Halling, Maas, Molewater, Jacques Houbraken, puis plus récemment, celles de Zanetti, Sloan, Burgy, Mariette, Peters, Barnard, Cracherode, van Leyden, Denon[5], Pole Carew, Wilson, Debois, Verstolk de Soelen[6], Didot, Slade, Abraham Hume, Griffiths, Buccleuch, sir Seymour

[1] Bartsch en relève 375, Claussin 365, Wilson 366, Blanc 353 et Middleton 329. — On estime que le nombre de ses tableaux s'élève à environ 550, tous dispersés de par le monde ; une trentaine seulement sont restés en Hollande. – On sait qu'il n'a *jamais* gravé ses toiles.

[2] Son œuvre, 19 pièces.

[3] Son œuvre, 71 pièces.

[4] Son œuvre, 92 pièces.

[5] A sa vente en 1826, dirigée par Duchesne aîné, l'œuvre mis sur table fut retiré faute d'enchères suffisantes.

[6] Collection admirable dispersée à Amsterdam en 1847, les Rembrandt seuls atteinrent 80000 florins. Toute la fine fleur des cabinets Dumesnil, Pole Carew, Denon, Wilson, Six, etc..., s'y était donné rendez-vous. Le catalogue de cette vente en 3 parties est de la *dernière rareté*, nous n'avons pu nous le procurer qu'après quatre ans de recherches incessantes chez R.-W.-P. de Vries, libraire à Amsterdam.

Haden, Rovinsky[1], Holford, Straeter et Artaria, toutes dispersées à l'heure qu'il est.

A Moscou, il existe encore une admirable réunion de l'œuvre de l'artiste; elle appartient à M. Massaloff, qui, croyons-nous, achète toujours et ne laisse jamais échapper la belle pièce quand il lui est encore donné de la rencontrer.

Parmi les expositions les plus intéressantes qui ont été faites, il faut citer celles du *Burlington Fine Arts Club* 1877, *Musée de Boston* 1887, *Galeries de Wunderlich et Co* en 1888, à New-York, et enfin celle du *British Museum*[2] en 1899, de beaucoup la plus remarquable. Constatons douloureusement qu'en France, où nous possédons les plus beaux Rembrandt du monde, nous sommes encore *à attendre* la nôtre...

Les dépôts publics les plus importants sont, dans l'ordre de leur richesse : Paris, Londres, Vienne, Amsterdam et Dresde.

Nous ne parlerons pas des *copies* très nombreuses qui existent dans l'œuvre du Maître, quelques-unes, il faut l'avouer, sont *désespérément trompeuses*. Dès l'année 1768, *La Chronique de Saint-James* signalait au public les pastiches que faisait un Anglais qui habitait Bruxelles à cette époque.

Basan a publié un recueil de 85 pièces provenant des planches originales, auxquelles il a ajouté, gravé par lui et Watelet, 35 copies des planches les plus rares du Maître, soit en tout 120 pièces. — Ces cuivres, dispersés à l'heure présente, ont été à un moment la propriété du fonds Jean; les épreuves qui en proviennent sont sans valeur.

Disons pour en terminer que la question des états demeure toujours d'une extrême difficulté, au moins pour certaines pièces; il faut absolument avoir les exemplaires sous les yeux pour pouvoir constater et saisir les différences, quelquefois infimes, qui n'apparaissent même souvent que la loupe à la main. — Les classifications variant avec les catalogueurs, il faut faire suivre l'état indiqué du nom de l'iconographe, si l'on désire bien *préciser* dans l'esprit de l'amateur la pièce en question, car le 3e état de Wilson peut être différent de celui de Bartsch et celui de Bartsch ne pas correspondre du tout à celui de Rovinsky ou de von Seidlitz.

Rembrandt au chapeau rond et au manteau brodé (B 7 — Cl 7 — W 7 — Bl 211 — D 7). — A mi-corps, tourné de trois quarts à gauche, la tête de face, les yeux dirigés légèrement à droite, l'artiste très jeune et imberbe est coiffé d'un chapeau rond au bord très roulé sur la droite, il semble être appuyé sur le bras gauche, dont la main fermée et gantée sort du manteau brodé. Le cou émergé d'un large col blanc, la figure est éclairée de droite à gauche. Dans le haut du coin gauche de l'estampe : *Rt 1631*.

[1] L'auteur du catalogue qui, à sa mort, en fit don au *Musée de l'Ermitage*, à Saint-Pétersbourg.

[2] Il existe de cette exposition un petit guide anglais du plus *haut intérêt*, annoté par le distingué conservateur, M. Sidney Colvin, il le faut avoir.

1er état. — La tête, les cheveux et le chapeau seuls, sont très légèrement gravés; le bord du chapeau à gauche est sans contre-tailles obliques dans la partie ombrée.

2e état. — Avec les contre-tailles. Au *British Museum* il existe une épreuve où le reste du corps est dessiné à la pierre noire par le Maître; en haut, à droite, on voit le cintre d'une fenêtre, puis l'artiste l'a signée dans le fond à gauche avec ce même crayon, ajoutant : ÆT 27 [1] anno 1631.

L'épreuve de cet état provient, croit-on, de la collection de sir Hans Sloane acquise par le Musée en 1753.

Il existe des *copies*.

Ventes : Hume, avec la date, 380 — Didot, l'œil gauche a été redessiné, 600 — Schloesser, 1126 — Oppermann, 562 — Buccleuch, avant les broderies au manteau, 625; avec la date, 1050 — Gutekunst, 1875 — Artaria, la fraise est avant la dentelle, 220.

Rembrandt appuyé (B 21 — Cl 21 — W 21 — Bl 234 — D 21.) — A mi-corps, tourné de profil à droite, la tête complètement de face, le bras gauche appuyé sur un parapet, l'artiste aux longs cheveux frisottants et épars sur les épaules vous regarde. Il porte moustache, et son bonnet de Mezzetin est crânement posé sur l'oreille. En haut, dans le coin gauche : *Rembrandt. f. 1639.*

Ce portrait, un *des plus rares* du Maître, est de ceux qui a été le plus souvent reproduit par les différents procédés [2], on le considère comme un des plus beaux. M. Sidney Colvin assure que l'attitude et le motif de ce portrait ont été empruntés par Rembrandt à celui de Castiglione par Raphaël.

Il n'existe que deux états : le 1er, dans lequel le cordonnet ourlant la partie inférieure du bonnet est plus court sur la droite, et le 2e, dans lequel le cordonnet ayant été rallongé, va rejoindre la naissance des cheveux au-dessus de l'œil gauche. Il y a, paraît-il, des épreuves *truquées* de ce 2e état, dans lesquelles le nom de l'artiste a été effacé.

Se défier des *copies* dont il existe un grand nombre.

Ventes : Liphart, 1er état, 375 — Hume, 1er état, 656 — Didot, 1er état, 5730; 2e état, 900 — Schloesser, 363 — Oppermann, 331 — Buccleuch, 1er état, 3375 — Webster, 2e état, 800 — Seymour Haden, 1er état rehaussé par

[1] Ou 24, on n'est pas absolument sûr de ce dernier chiffre, en tous cas ce n'est pas 28 comme l'affirme Blanc.

[2] Et truqué, hélas ! avec une précision merveilleuse, à telle enseigne que tout dernièrement — nous garantissons expressément le fait, car nous étions présent — un exemplaire de ce portrait, devant passer en vente publique, fut présenté à un de nos plus *fins connaisseurs* en estampes anciennes qui le déclara nettement *authentique*, mais, que doutant encore, le marchand vendeur alla le porter au *Département des Estampes* où, après une minutieuse confrontation, il fut reconnu *faux*. Ceci dit, pour constater une fois de plus, combien la connaissance *parfaite* des estampes est *hérissée* de difficultés.

Rembrandt, 625 ; 2e état, 2275 — Fisher, 1er état, 2050 — Hulot, 2e état, 655 — Gutekunst, 1er état avec marge, 4325 — Artaria, 2e état, 160 — Straeter, 2e état, 1287 — Heredia, 2e état, 339 — Defer Dumesnil, 880 — Hansen, 1er état, sur papier à la fleur de lys, 4137 — Rosenberg, 169, en 2e état.

Rembrandt dessinant (B 22 — Cl 22 — W 22 — Bl 235 — D 22). — De face, coiffé d'un chapeau et vous regardant, l'artiste est assis à une table, dessinant sur un cahier de feuilles blanches très éclairées appuyées sur un livre. A gauche une croisée laissant entrevoir un paysage ; en haut de la croisée une banderole sur laquelle est écrit : *Rembrandt f. 1648.*

Au 1er état il n'y a ni millésime, ni signature. La pièce est extrêmement difficile à classer, Bartsch mentionne 4 états, mais Blanc et Rovinsky en donnent 10. Le bel état est celui où se trouve la banderole où sont inscrits le nom et l'année, mais *avant le paysage*, la main gauche n'étant ombrée que *d'une seule taille.*

Le paysage n'est pas de la main de Rembrandt. Il faut beaucoup de bonne volonté pour reconnaître dans ce portrait celui du Maître, car il n'a aucune espèce de ressemblance avec ceux faits antérieurement ou postérieurement ; ceci, du reste, n'a rien qui nous étonne, et nous pourrions citer comme exemple les six cents et quelques portraits de l'infortunée reine Marie-Antoinette, parmi lesquels il n'y en a pas *dix* qui lui ressemblent, ou plutôt qui se ressemblent entre eux, les artistes y apportant souvent une fantaisie extraordinaire qui enlève à l'œuvre toute espèce de sincérité. — La planche *existe* encore.

Ventes : Didot, avant le paysage et avant les manchettes ombrées, 1000 — Griffiths, même état, 625 — Buccleuch, même état, 2000 — Webster, même état, 1425 — Artaria, 480; une autre épreuve du bel état, 1320 — Straeter, avec le paysage, 104.

Rembrandt au sabre et à l'aigrette (B 23 — Cl 23 — W 23 — Bl 232 — D 23). — De trois quarts à droite, vu jusqu'aux genoux et très ventru, l'artiste est coiffé d'un petit bonnet de fourrure portant une aigrette blanche fixée par un gros diamant. Les cheveux sont crépus et l'oreille droite est ornée d'une perle. Il porte un justaucorps à brandebourgs, la main gauche s'appuie sur un sabre et le poing droit est posé sur la hanche. A droite de l'estampe : *Rembrandt f. 1634.*

On ne connaît que *quatre* épreuves du 1er état [1], c'est-à-dire avec la planche *rectangulaire.* Ces épreuves se trouvent actuellement ainsi réparties : au *Département des Estampes*, provenant du cabinet Peters qui l'avait payée 1800 francs et la revendit à notre merveilleux dépôt en 1785 avec nombre

[1] Il existe une *copie* sans valeur par Cumano.

d'autres pièces ; au *British Museum*, elle passa par le cabinet Denon où elle fut achetée par Verstok de Soelen et acquise par le Musée à la vente de ce dernier en 1847, pour la somme de 1805 florins, soit environ 4300 francs ; au *Musée d'Amsterdam*, provenant de la collection van Leyden, en 1805 (?) ; enfin la quatrième fut adjugée 50000 francs à la vente Holford en 1893, *c'est le prix le plus élevé atteint jusqu'ici par une estampe*, elle avait passé successivement par les cabinets Muilman, Georges Andrew, Ploos van Amstel et Josi qui la vendit en 1810, à lord Aylesford, 9187 francs en dernier lieu.

Au 2e état la planche est réduite en ovale avec quatre oreilles, et au 3e et dernier, l'ovale est complètement régularisé.

Avec une loupe très puissante et une attention extrême on peut, au 1er état lire dans le haut du coin gauche *Rembrandt f.* et, au-dessous *1634*, la date surtout a été gravée avec une telle légèreté qu'il faut être prévenu et la connaître pour la pouvoir déchiffrer.

Ce portrait, qui n'est rien moins que séduisant, est *fort rare*, on suppose que c'est le portrait du Maître, mais cette assertion est purement gratuite et ne repose sur rien, c'est un portrait de pure fantaisie très probablement.

On n'en connaît pas d'épreuve tirée sur japon ; à cette occasion, qu'il nous soit permis d'élucider ici un point relatif au mot *japon ;* on voit souvent dans les monographies et les catalogues : épreuve sur *chine*, épreuve sur *japon*. Or, à notre époque, le différence entre ces deux sortes de papier est absolument tranchée, il ne viendra à l'idée de personne de confondre l'une avec l'autre; du temps de l'artiste, nous ignorons s'il en était autrement, tout ce que nous pouvons dire, c'est que nous n'avons jamais vu d'épreuves du Maître tirée sur ce que nous appelons le *chine* de nos jours, nous estimons donc que Rembrandt se servait de *deux* japons, l'un *épais* et *jaunâtre*, l'autre *plus mince* et *plus blanc*, c'est de ce dernier dont on veut parler, quand on dit sur *chine* [1].

Ventes : Didot, 600 — Knowles, 475 — Schloesser, 328 — Griffiths, 450 — Buccleuch, 1650 — Holford, 1er état, 50000!!! — Artaria, 700; 3e état, 80 — Straeter, 769 — Hansen, 206 — Rosenberg, 112. — Tous ces prix sont pour des 2es états, à moins d'indications contraires.

Agar renvoyée par Abraham (B 30 — Cl 37 — W 37 — Bl 3 — D 37). — A la porte de sa demeure, le pied droit sur la première marche, Abraham richement vêtu, le corps de face, mais regardant à droite, congédie Agar qui s'éloigne de ce côté en s'essuyant les yeux avec son mouchoir, elle est accompagnée du petit Ismaël que l'on voit de

[1] Nous croyons, du reste, que le *papier de chine* ne fut importé en Europe que vers 1750, on s'en servit fort peu à cette époque, puisqu'il n'existe pas une seule gravure de l'Ecole dite du *XVIII*e *siècle* tirée sur ce papier, quelquefois cependant on en fit usage pour des titres de livres qu'on collait sur un feuillet de papier. M. Didot imprima, vers 1770/73, un livre entier sur chine, *La Dame de Nevers ;* mais on peut voir que l'emploi en était très restreint. C'est à l'époque de la Restauration surtout qu'il entra réellement dans la consommation, et encore fut-il promptement détrôné par un *simili* beaucoup plus propre et plus égal.

dos sur le tout premier plan à droite. De la fenêtre du logis, Sarah assiste à cette scène. Près d'Abraham, un chien sort de la maison. Dans le haut du coin droit de l'estampe on lit : *Rembrandt f. 1637.*

Cette petite pièce, une des plus *séduisantes* de l'œuvre, est extrêmement difficile à rencontrer en belle épreuve, c'est-à-dire avec toutes ses barbes. Deux admirables exemplaires passèrent aux ventes Didot et Knowles, celui de cette dernière, *un des plus beaux connus,* provenait des collections Barnard et Esdaile. — M. A. Legros semble douter de son authenticité, elle a été faite, nous écrit-il, d'après un beau dessin de Rembrandt que j'ai vu. — Ne pas confondre cette estampe avec les deux autres portant le même titre (Bartsch 31-32) d'une conception toute différente, et bien gratuitement attribuées à Rembrandt.

Il n'y a qu'un seul état. — Il existe des *copies.*

Ventes : Guichardot, 200 — E. Galichon, 290 — Liphart, 325 — Hume, 612 — Didot, 800 — Knowles, 312 — Hebig, 340 — Schloesser, 252 — Oppermann, 90 — Buccleuch, 200 — Hulot, 135 — Holford (?) — Artaria, 102 — Straeter, 505.

Le Triomphe de Mardochée (B 40 — Cl 44 — W 44 — Bl 12 — D 48). — A cheval, un sceptre à la main et se dirigeant vers la gauche, Mardochée richement vêtu est désigné au peuple qui l'entoure, par Aman ; à gauche, un homme d'armes à genoux ; à droite à un balcon, Esther et Assuérus ; à travers une porte cintrée on aperçoit au fond l'esquisse d'un temple. Sans date[1] et signature.

Le 1er état seul avec toutes ses *barbes* est intéressant, le 2e est sans valeur, la planche ayant été maladroitement retouchée. C'est une fort jolie pièce, presque au trait, mais pleine de couleur. Quant à sa date, on l'ignore absolument, Wosmaer la croit exécutée entre 1640 et 1645, Middleton au contraire opine pour l'année 1657 ; ce sont des suppositions purement gratuites et fantaisistes ne se basant sur rien de sérieux ; il est bien plus simple de dire carrément qu'on n'en sait rien, c'est du reste, de mince importance. M. A. Legros range cette pièce dans les *douteuses.*

A la vente Emile Galichon, en 1875, il en passa une épreuve d'une qualité *exceptionnelle,* c'était une fleur de cuivre, où les barbes du haut à gauche, donnaient ces merveilleuses taches de velours rappelant les beautés du *crayon lithographique,* celle de la vente Schloesser pouvait seule lui être comparée.

Ventes : Guichardot, 61 — E. Galichon, 850 — Liphart, 262 — Hume, 262 — Didot, 790 — Knowles, 187 — Schloesser, 626 — Oppermann, 337 — Buccleuch, 997 — Webster, 200 — Seymour Haden, 825 — Hulot, 550 — L. Galichon, 100 — Artaria, 400 — Bouillon, 200 — Cope, 150.

Il existe des *copies.*

[1] Dates présumées, paraissant les plus vraisemblables, 1652-1654.

L'Annonciation aux Bergers (B 44 — Cl 48 — W 47 — Bl 17 — D 49). — La nuit dans la campagne où l'on distingue des arbres et un pont, une gloire d'anges apparaît dans une lumineuse clarté, un de ces anges plus grand que les autres montre du doigt le ciel, terrifiant par son apparition les bergers et leurs troupeaux qui fuient épouvantés. La partie basse de l'estampe est seule éclairée, le reste est dans une profonde obscurité. En bas à droite : *Rembrandt f. 1634.*

Il n'existe que *deux épreuves* de *1er état,* sans nom ni date et avec les bergers, les anges et les animaux *au simple trait ;* elles se trouvent : l'une au *British Museum* de la collection Cracherode; l'autre au Musée de Dresde. Dans le 2e état, également *fort rare,* on voit portées au premier plan de nombreuses ombres, ainsi que dans la gloire d'anges, et un violent coup de lumière sur le grand ange, les branches supérieures des arbres sont encore *blanches.* Il n'existe également que *deux exemplaires connus* de cet état : l'un au *British Museum,* provenant, croyons-nous, du cabinet Denon, acquis en 1848, est retouché par l'artiste à l'encre de Chine pour souligner les ombres qui devaient être ajoutées ; l'autre au Musée d'Amsterdam.

Au Louvre, sous le no 2372, il existe un tableau du peintre hollandais Govaert Flink, rappelant quelques-uns des détails de la scène que nous venons de décrire ; l'artiste a dû certes s'inspirer de Rembrandt.

Ventes : Liphart, 443 — Hume, 1800[1] — Didot, 255 — Schloesser, 500 — Oppermann, 50 — Buccleuch, 2125 — Webster, 350 — L. Galichon, 305 — Bouillon, 650 — Straeter, 2862 ; cette épreuve *superbe* avait été achetée à la vente Buccleuch, provenant de chez Hawkins — Defer Dumesnil, 85 — Rosenberg, 2525.

La Fuite en Egypte (B 53 — Cl 57 — W 58 — Bl 26 — D 58). — Montée sur un âne se dirigeant vers la gauche, la Vierge Marie s'enfuie conduite par saint Joseph qui, muni d'une lanterne, éclaire la route en tenant la monture par la bride. En bas à droite : *Rembrandt fecit 1651 ;* le *6* est *renversé.*

Effet de nuit très intense dans lequel on ne distingue guère que la lanterne. — Nous ne mentionnons cette petite pièce de second plan que pour signaler un curieux état qui a passé en 1896 à la vente Artaria : *les personnages* et *l'âne* n'étaient ombrés que *d'une seule taille,* présentant beaucoup de parties blanches ; les jambes de derrière de l'âne étaient parallèles et se touchaient, et la lèvre de saint Joseph était très proéminente ; ce morceau très rare fut adjugé 800 francs. — Blanc dit qu'il existe des épreuves *truquées* dans lesquelles on a introduit *un croissant* qui n'a jamais existé dans aucun état.

Il existe une *copie* en contre-partie.

[1] C'est une épreuve du 4e et dernier état, fort belle, dans laquelle *on aperçoit distinctement les arches du pont,* ceci est un criterium.

La Fuite en Egypte, dans le goût d'Elzheimer (B 56 — Cl 60 — W 61 — Bl 29 — D 61). — La Vierge montée sur un âne que conduit saint Joseph, tient l'Enfant Jésus enveloppé dans son manteau, ils descendent en se dirigeant vers la gauche une colline à pente douce ; derrière eux à droite, au deuxième plan, s'élève un bouquet d'arbres, l'autre colline vers laquelle ils s'acheminent est très boisée ; au fond de la vallée où serpente une rivière, des coteaux et deux tours. Sans date, ni signature.

Cette estampe *fort rare* est *très recherchée,* elle sort absolument de la manière ordinaire du Maître. — Voir notre note à Hercule Seghers.

Il n'existe que *deux épreuves* du 1er et du 2e état. Ces deux états sont, croyons-nous, chez le baron Edmond de Rothschild; le *British Museum* possède l'autre épreuve du 1er, et le *Musée Rijks* d'Amsterdam, celle du 2e.

Le Musée d'Amsterdam possède encore une épreuve *unique* d'un 5e (?) état avec *trois* tours au lieu de deux dans le lointain.

Ventes : Liphart, 532 — Hume, 2e état (?), à droite le bouquet d'arbres est couvert de feuilles, tandis qu'au 1er état il y a plusieurs places restées blanches dans le feuillage, 577 — Didot, 250 — Schloesser, 2e état de Blanc, les noirs de l'estampe sont, dit-on, obtenus à la pierre ponce, 1000 — Oppermann, 344 — Buccleuch, 1er état sur parchemin, 2875, cette pièce provenait de chez Hawkins ; une autre épreuve du 2e état, avec le feuillage terminé au dernier arbre de la touffe droite, fut adjugée 2500 francs, elle provenait de la collection Denon — Webster, 625 — Hulot, 250 — Holford, 3500 — Artaria, avec la teinte de lavis produit par l'emploi de la pierre ponce, 610 — Straeter, 844 — Hansen, 218, de chez Aylesford et Artaria.

Jésus prêchant ou la petite Tombe (B 67 — Cl 71 — W 71 — Bl 39 — D 71). — Au milieu de l'estampe, adossé à une colonne, les yeux baissés, les bras étendus et levés, Jésus Christ prêche, entouré du peuple. Au premier plan, un petit enfant est couché à plat ventre, sa toupie près de lui, et tout à fait à gauche au tout premier plan, un homme vu presque de dos est debout, coiffé d'un turban et vêtu à l'oriental. Sous les pieds du Sauveur, une partie restée planche faisant songer au couvercle d'une tombe. Sans date [1], ni signature.

Le cuivre de cette estampe était la propriété d'un ami de Rembrandt nommé *La Tombe,* d'où la dénomination, comme la pièce est petite, de : *La petite La Tombe,* puis enfin, par corruption, de : *La petite Tombe,* pour la raison donnée dans la description ci-dessus.

[1] Date présumée, 1651.

Cette pièce est une des plus séduisantes de l'œuvre, mais il faut l'avoir *à la manche noire,* c'est-à-dire dans l'état où la manche de l'homme de gauche vêtu à l'oriental est encore couverte de barbes.

L'exemplaire qui est au *Département des Estampes* et qui provient de la collection Peters a été falsifié par le grattage de la *toupie;* cet effaçage, très habilement pratiqué, a-t-il été fait par Peters ou par le premier propriétaire de l'estampe? nous ne saurions nous prononcer. Rovinsky signale encore des exemplaires *truqués* au *British Museum* et à celui de Cambridge, mais les falsifications sont autres que celles de la *toupie.*

Dans une des ventes faites par Robert Dumesnil il a passé un très curieux état dans lequel le cuivre, non ébarbé, ne laissait apercevoir *ni les mains du Christ,* ni *la tête de l'homme* au turban placé *au second plan,* tout à fait à gauche; cet exemplaire, très probablement *unique,* était sur japon.

M. Colnaghi, de Londres, acheta le cuivre original en 1830, il avait précédemment appartenu à Pierre Norblin.

Il existe des *copies* en contre-partie.

Ventes : Guichardot, 680 — E. Galichon, 1100 — Liphart, 625 — Didot, 399 — Knowles, 612 — Hebich, 800 — Schloesser, 625 — Oppermann, 569 — Buccleuch, 775 — Webster, 760 — Seymour Haden, 800 — Fisher, 206 — Hulot, 300 — Holford, 776 — L. Galichon, 330 — Artaria, deux épreuves, 324 et 292 — Bouillon, 130 — Straeter, 3375, *le plus bel exemplaire connu* — Heredia, 155 — Rosenberg, 750 — Hansen, sur papier à la cloche, 294.

Tous ces exemplaires étaient *à la manche noire,* mais le plus merveilleux de tous était sans contredit celui de Straeter.

La grande Résurrection de Lazare (B 73 — Cl 77 — W 77 — Bl 48 — D 79). — A gauche, vu presque de dos et monté sur la pierre qui recouvrait le tombeau, le Christ, la main gauche étendue, ordonne à Lazare qui était dans le cercueil de se lever. Derrière le Sauveur, un groupe de six personnages, dont l'un debout les mains jointes regarde le ressuscité et, saisi d'épouvante, semble vouloir prendre la fuite. Devant le tombeau, d'autres personnages, entr'autres près de Marthe, un homme effrayé se rejetant brusquement en arrière; Marie, sœur de Lazare, penchée en avant les bras levés au ciel semble éperdue de bonheur. Au-dessus de cette scène dans le cintre de l'estampe, on voit accrochés des draperies, des armes et un turban. Le rocher et Lazare sont violemment éclairés par la lumière venant de droite. A la hauteur de la poitrine du Christ on lit : *Rt. v. Ryn f.* Sans date, mais on suppose qu'elle fut gravée vers *1632-34.*

Cette pièce, grand in-folio en travers, n'a point été gravée par le Maître qui, croit-on, l'a seulement dessinée ou composée; on suppose que l'exécution en a été faite par Bol et Lievens. — Blanc, contrairement à ce que nous venons de dire, est convaincu qu'elle est du grand artiste et l'admire dans des lignes absolument dithyrambiques.

Il y a dix ou onze états, très difficiles à classer, les épreuves à retenir sont celles où *l'homme effrayé* est *avant le bonnet ;* elles sont *rares.*

La planche *existe* encore et a été retravaillée au 7e état. — Il y a de nombreuses *copies,* une entre autres extrêmement trompeuse du 4e état par Denon, reconnaissable au *trait vertical* ajouté après la lettre *f,* particularité qui n'existe pas dans l'original.

Ventes : Liphart, le veillard barbu, à droite au fond, dont on voit la tête près de la main de l'*Homme épouvanté,* a un *turban* au lieu de la *calotte plate* de l'état précédent, 187 — Hume, les deux petites figures à droite de l'*Homme épouvanté* ont été brutalement retouchées, 918 — Didot, 170 — Schloesser, 450 — Oppermann, 612, japon — Buccleuch, l'*Homme effrayé* a *la tête nue,* 3375 — Webster, 375 — Holford, 3125 — Artaria, 280 — Straeter, 500 — Hansen, 756, de chez Poggi — Rosenberg, 394.

Jésus guérissant les malades (B 74 — Cl 78 — W 78 — Bl 49 — D 77). — Debout et de face, la tête dans un rayonnement, le Christ au milieu de l'estampe tourne le dos à une sorte de voûte ; autour de lui, le peuple et des malades, parmi lesquels une femme se dirigeant vers lui portant un enfant dans ses bras, une autre est étendue par terre ; plus loin, un enfant dans un berceau placé sur une brouette, et près de lui un vieillard s'appuyant sur un bâton, le bras droit soutenu par une vieille femme. Tout à fait à droite, un âne dont on aperçoit le cou et la tête penchée en avant. Ni date, ni signature.

Michel et Seidlitz supposent qu'elle fut gravée en 1649, Rovinsky en 1650. Cette admirable pièce, le *morceau-roi* de l'œuvre est vulgairement connu sous la dénomination de *La Pièce aux cent florins,* en anglais *The hundred Guilder Print,* en allemand *Hundertguldenblatt.* On donne comme origine à cette désignation deux versions : la première, c'est qu'à l'époque même et du vivant de Rembrandt on la payait déjà *cent florins,* la seconde — écrit Gersaint — c'est qu'à Rome un marchand échangea avec l'artiste un lot d'épreuves de Marc Antoine *estimé cent florins,* contre un des exemplaires de *Jésus guérissant les malades.*

La planche au 3e état a été reprise et écrintée [1] par le capitaine Guillaume Baillie, graveur-amateur, qui l'acheta, très oxydée, en 1775 du graveur anglais Greenwood, il en tira *cent* épreuves, dont quelques-unes sur japon, puis la coupa en quatre morceaux dont il tira encore quelques exemplaires.

Il n'existe que *8 épreuves de 1er état,* c'est-à-dire *avant les contre-tailles sur le cou de l'âne.* — Voici les noms des différents Cabinets où elles se trouvent actuellement :

A Paris, au *Département des Estampes,* provenant de chez le peintre Peters ; chez M. Dutuit, sur japon, à grandes marges, il l'acheta à la vente Palmer en mai 1868 et la paya 27500 francs, elle en avait coûté au vendeur 29500 ;

[1] Tel n'est cependant pas l'avis de Bartsch, qui en considère les épreuves comme étant aussi belles que celles provenant de la planche avant les retouches.

voici les différentes collections par lesquelles avait passé cette épreuve en suivant l'ordre chronologique: Jean Petersen Zoomer, Zanetti, Denon, Woodburn, Wilson, Verstolk de Soelen[1], Smith, et enfin Price[2]; c'est peut-être un des seuls exemplaires dont on ait pu noter le passage à travers les nombreux cabinets sans en jamais perdre la trace : à Vienne à la *Bibliothèque Impériale,* provenait de la collection du prince Eugène de Savoie et acquise par Charles VI vers 1736; à Berlin, de chez le duc de Buccleuch; à Amsterdam[3], portant une note manuscrite de Petersen Zoomer en hollandais et dont voici la traduction : *Don de mon respectable ami Rembrandt en échange de la Peste de Marc Antoine;* au *British Museum, deux* exemplaires sur japon de nuance différente, provenant des collections Hans Sloane et Crachcrode, l'un est retouché à l'encre de chine par une main inconnue. La dernière et huitième fut adjugée à la vente Holford, c'est *le plus bel exemplaire connu,* il est sur japon. Holford, en juin 1840, l'avait payé 231 livres sterlings, soit 5775 francs, cette pièce avait passé par les cabinets Esdaile et Hibbert. Au temps de Rembrandt cette pièce se vendait dans les 210 francs. En 1873, Léopold Flameng en a fait une très belle *copie,* le prix *avant* la lettre était de 100 francs et sur japon de 200 francs. T. Worlidge et d'autres anonymes l'ont également reproduite.

Cette estampe étant très particulièrement intéressante, nous allons remonter plus haut dans les ventes, et donner les prix d'exemplaires des 1ers et 2es[4] états à partir de la vente Burgy en 1755, en suivant comme toujours *l'ordre chronologique.*

Ventes : Burgy, 175 — Barnard, 827 — Hilbert, 1025 — Pole Carew, 4095 — Esdaile[5], 1er état, 5775 — Debois, 2800[6] — Verstolk de Soelen, 3600[7], 1er état — Johnson, 4000 — Simon, 3050 — Price, 1er état, 29500 — Palmer, 1er état, 27500 — E. Galichon, 9600[8] — Liphart, 1912 — Hume, 5380[9] — Didot, 8550 — Schloesser, 5125 — Oppermann, avant la retouche de Baillie, 475 — Griffiths, 7625[10] — Buccleuch, 1er état, 32500[11] — Webster, 4e état,

[1] A sa vente en 1847, elle fut adjugée 1600 florins, soit 3600 francs !!!

[2] Price l'avait acquise en novembre 1847 pour 5000 francs.

[3] Il y a en plus à Amsterdam *une maculature* de cet état, mais nous ne la mentionnons ici que pour mémoire, cette pièce étant sans aucune valeur artistique. On sait qu'au XVIIe siècle, quand on avait fini le tirage d'un cuivre, avant de le ramasser, on le *huilait* et que pour vider les tailles on retirait une dernière épreuve qui servait à envelopper cette planche permettant au besoin de la retrouver sans avoir la peine de la développer, le côté imprimé du papier étant à l'extérieur. C'est cette mauvaise impression que l'on désignait sous le nom de *maculature.*

[4] Les ventes où il n'y a aucune mention sont de 2e état.

[5] L'acquéreur était Colnaghi de Londres.

[6] L'épreuve avait 4 centimètres de marge et provenait de la collection Revil, 1838.

[7] Provenait des collections Denon et Wilson.

[8] Provenait du cabinet Aylesford avec 4 centimètres de marge et sur japon.

[9] Sur japon avec 4 centimètres et demi de marge de la collection Pole Carew.

[10] Avait passé par les collections Dr. Roy, Josi, sir Thomas Lawrence, Harding et Maberly.

[11] Sur japon épais avec cette curieuse note au dos de J. Barnard, que nous traduisons : *Cette estampe qui appartenait à M. Paul Painter fut vendue dans la collection de ses estampes pour £ 26.15.6 à M. Hudson Painter le 25 avril 1766, elle était alors considérée comme la plus belle existant en Angleterre;* elle est actuellement à Berlin.

65[1] — Seymour Haden, 4250[2] — Fisher, 18500[3] — Hulot, 6100[4] — Holford, 1er état, 43700; 2e état, 32250 — L. Galichon, 14550 — Angiolini, 381 — Artaria, 8000[5] — Bouillon, retouché par Baillie, 102 — Straeter, 11875[6] — Battig, 8875[7] — Hansen, avant la retouche, sur papier à la fleur de lys, 712 — Loyd, 7000, sur japon de chez Esdaile et Calonne.

Nous rappelons que le *1er* état indiqué par Bartsch n'est, à proprement parler, que le 2e; du reste, n'était la question de rareté du 1er état, beaucoup de connaisseurs donnent la préférence au 2e, considérant que dans celui-ci la pièce est bien plus à l'effet; un des exemplaires de ce 2e état, provenant de la collection Malcolm, est d'une *insurpassable* beauté, il se trouve actuellement au *British Museum*. A Nantes, le Musée Dobrée possède un exemplaire de 2e état également *superbe*, c'est un des plus beaux que nous ayons vus.

Jésus présenté au Peuple (B 76 — Cl 80 — W 80 — Bl 51 — D 83). — Sur la terrasse élevée d'un prétoire flanquée de deux bâtiments et dominant la foule qui se presse à ses pieds, le Christ debout de face, les mains liées et entouré de soldats, est montré au peuple par Pilate qui est à sa droite appuyé sur un pilastre, un long roseau à la main. Au-dessus de la porte à droite : *Rembrandt f. 1655.*

Dans l'état où se trouvent *la signature* et *le millésime*, les épreuves sont à rejeter, la planche étant complètement usée.

Les belles épreuves de cette grande planche en travers, admirable pointe sèche, sont *extrêmement* recherchées.

Au *1er état*, c'est-à-dire avant que la planche ne fut réduite en hauteur[8], lorsqu'on la rencontre sur *japon*, elle est toujours avec *une bande collée dans le haut*, le format de cette sorte de papier étant plus petit que le cuivre, a obligé d'en user ainsi pour obvier à cet inconvénient.

Le classement de cette pièce, dont Rovinsky mentionne 9 états, est particulièrement difficile ; elle semble être une réminiscence de celle de Lucas de Leyde (B 71).

Ventes : E. Galichon, *tout 1er état* avant la balustrade indiquée sur le haut à droite, l'*ombre* du bâtiment de *droite* n'est *pas encore* portée sur

[1] Cet exemplaire retouché par Baillie, portait au dos en anglais l'inscription suivante de J. Barnard dont voici la traduction : *Donné à moi par le capitaine William Baillie le 7 décembre 1775. J. B.*

[2] Sur japon, provenait du cabinet Monroe.

[3] Un *des plus beaux exemplaires connus*, provenait des collections de Fries, Verstolk et Price.

[4] Provenait de chez Didot ; pourquoi près de 2500 francs de baisse ? mystère !

[5] Sur japon, *un des plus beaux connus.*

[6] Cet exemplaire qui provient de la collection Griffiths avait figuré à l'exposition du *Burlington Fine Arts Club* en 1877, il peut être considéré comme *un des plus beaux connus.*

[7] Exemplaire *superbe* ayant une marge de 39 sur 44 millimètres, sur japon fort, provenait du cabinet Thiermann.

[8] Elle mesurait initialement 386mm et après la coupure 359mm.

celui qui fait *face*, où l'on aperçoit deux figures à une croisée, il n'y a pas de *contre-tailles* sur la cuisse de l'homme placé à l'extrémité gauche de la terrasse et séparé de Pilate par un socle ; la femme qui regarde à la croisée du bâtiment de gauche a le *visage clair*, 4700 — Liphart, *avec le groupe* en bas du perron, 1087 — Hume, *avec tes trois hommes* à bonnet sur le seuil de la porte du bâtiment de gauche, 1125 — Didot, 1er état sur japon, 2905 ; le même, *avant la balustrade* au-dessus des fenêtres du corps de logis à droite, 625 — Oppermann, *avant l'enlèvement* des figures au pied de l'estrade, 1032 — Buccleuch, 1er état sur japon, 28750, venait de chez Hawkins ; autre état, de la même provenance, 1875 — Seymour Haden, 1er état sur japon, 25000, des collections Reynolds, Festeticz et Galichon — Hulot, *avant l'effaçage* des figures au-dessous de la plate-forme [1], 580 — Holford, 1er état sur japon, 31250, un des *plus beaux exemplaires connus*, provenait de chez Aylesford — Angiolini, 625 — Artaria, avec la balustrade au-dessus des fenêtres à droite, l'homme au bonnet noir qui sort de la porte à droite est allongé, ses pieds portent sur la huitième marche, *avant les tailles verticales* dans l'ombre profonde de la fenêtre au fond à droite, l'épreuve a ses barbes et est sur japon, 1300 ; autre état, avec le nom et l'année, toutes *les figures* sous la plate-forme *sont effacées*, 850 — Straeter, état de la vente Hume, 812 — Rosenberg, sur japon, 1687.

Le pendant de cette estampe sont : *Les trois Croix*.

L'Ecce Homo (B 77 — Cl 82 — W 82 — Bl 52 — D 84). — A gauche de l'estampe, Pilate le bras droit étendu, harangue le peuple, un homme à genoux tient le roseau qu'il va tout à l'heure présenter au Sauveur, qui est debout, le torse nu et revêtu du manteau rouge, les mains enchaînées, près d'un dais à la porte d'un temple, exposé aux regards de la multitude, et entouré de satellites. Un homme à gauche regarde cette scène d'une fenêtre ouverte. En bas à gauche : *Rembrandt f. 1636, Cum privile.*

M. Sidney Colvin nous apprend que cette estampe reproduit en contre-partie, avec quelques légères modifications, une grisaille peinte par le Maître, naguère en possession de lady Eastlake et actuellement à la *National Gallery*. Cette gravure est en grande partie exécutée au burin, et, n'en déplaise à M. Ch. Blanc qui y voit là une des pièces les plus considérables du Maître, nous dirons hautement et nettement *qu'elle n'est pas* de Rembrandt, et nous ajouterons même que c'est une *mauvaise* pièce, sèche et dure, où rien ne vient révéler la superbe indépendance de métier de l'admirable artiste ; nous gagerions que si l'on soumettait à vingt collectionneurs d'estampes, un portefeuille de Rembrandt authentiques, auxquels l'œuvre du Maître serait — faisons-en l'invraisemblable hypothèse — complètement inconnu et dans lequel on aurait glissé l'estampe en question,

[1] Nous avons employé indistinctement, leur donnant le même sens, les mots : terrasse, perron ou plateforme.

les vingt collectionneurs arrivés devant cette dernière s'écrieraient tous comme un seul homme : mais ce n'est pas du *même* artiste, tant leur œil, ébloui par les merveilles antérieurement entrevues, serait choqué d'une différence de métier si apparente et si brutalement accentuée. Cette expérience purement *mécanique*, oserions-nous dire, ne deviendrait-elle pas concluante, créant un indiscutable *criterium* qui rejetterait une fois pour toutes et *sans appel* une estampe qui ne peut avoir droit de cité dans un œuvre aussi magistral que celui qui nous occupe.

Certains connaisseurs l'attribuent à des élèves ou imitateurs du Maître, tels que : Bol, van Vliet, Livens, ou Salomon Koninck. — Cette pièce *rare* est aussi rubriquée *le Christ devant Pilate.*

Il en a été fait des *copies.*

Ventes : Liphart, *avant les contre-tailles* sur la figure du Juif qui est au-dessous de celui qui tient le roseau, 1018 — Didot, même état, 600 — Oppermann, *avant l'allongement* du manteau du Christ, 4312, ce doit être un 2e état; la même, avant l'adresse, 375 — Griffiths, état Liphart, 900 — Artaria, la *jambe* du Christ est *allongée,* 240 — Straeter, état Liphart, 469.

Les trois Croix[1] (B 78 — Cl 81 — W 81 — Bl 53 — D 85). — Au milieu de l'estampe, le Christ en croix entre les deux larrons ; saint Jean à droite de la croix baise les pieds du Sauveur, la Vierge évanouie est entourée des saintes femmes ; sur le premier plan, deux personnages s'enfuyant vers la droite ; à gauche dans un groupe, un vieillard défaillant se retire soutenu par quelques personnes ; un chien s'enfuie près de ce groupe ; à gauche de la croix du milieu, des hommes d'armes à cheval. Des rayons obliques inondent les crucifiés. Toute une partie à droite et à gauche de la croix du milieu, n'est indiquée *qu'au trait,* et partant violemment éclairée. En bas à gauche : *Rembrandt f. 1653.*

Cette pièce rare est une des plus *impressionnante* qu'ait signée le Maître, il s'en dégage une poésie intense d'une incomparable magie. La *signature* et la *date* ne figurent que dans les derniers états, les premiers sont *clairs,* les derniers, à partir du troisième, sont *sombres,* c'est celui-ci, croyons-nous, qui est le plus apprécié par sir Francis Seymour Haden qui considère que c'est là le véritable effet que cherchait à atteindre l'artiste, M. Middleton, au contraire, estime que cet effet a été détruit, la planche ayant été gâtée par une main étrangère; pour notre part, nous n'hésitons pas à nous ranger de l'avis de sir Seymour Haden qui a senti que Rembrandt s'était inspiré du passage des Evangiles : « *Alors, depuis la sixième jusqu'à la neuvième heure, l'obscurité se répandit sur toute la terre et le voile du temple se déchira du haut en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent* » et l'a rendu avec une saisissante émotion.

[1] Ou *Le Christ entre les deux larrons.*

Cette grande estampe en travers, qu'il ne faut pas confondre avec la petite pièce ovale : *Jésus-Christ en croix entre les deux larrons* (B 79) fait pendant à : *Jésus présenté au peuple.*

Il existe des *copies.*

Ventes : Hume, la tête du vieillard *défaillant* n'est plus au trait mais est *ombrée*, 551 — Didot, épreuve sur parchemin, 1er état, avant l'ébarbage de la planche, le nom et l'année, 1100; autre état, le 3e, croyons-nous, *avant le changement* dans la composition, qui consiste en ce que : de lourdes et perpendiculaires ombres viennent obscurcir la scène, principalement des deux côtés, les figures du milieu et du premier plan à gauche sont presque effacées, le groupe à cheval, à gauche de la croix centrale, a été complètement modifié, le centurion est maintenant copié, dit M. Sidney Colvin, d'après une médaille italienne de Vittore Pisano, et derrière ce groupe on voit se cabrer un cheval tenu en bride ; le *nom* et la *date* sont presque *invisibles* tant la planche est sabrée par des balafres de pointe sèche *non ébarbée*, ce qui rend cet état (le 4e ?) extrêmement confus, 7050[1] — Schloesser, 1er état sur parchemin, 3750 — Oppermann, avant l'adresse, 275 — Buccleuch, 1er état, la tête du vieillard défaillant *est au trait*, 7250; autre état, 975 — Seymour Haden, 1er état sur parchemin, 2000[2]; 3e état, 950 — Hulot, 355 — Holford, 5000 — Artaria, avec le nom, la date et la tête ombrée de l'homme défaillant, 4120[3] — Straeter, 1er état, 769, exemplaire de Didot.

Ch. Blanc signale un état avec l'adresse de *Frans Carelse* dont il n'existe, paraît-il, *qu'un exemplaire connu* qui se trouve au *British Museum.*

La grande Descente de Croix[4] (B 81 — Cl 83 — W 83-84 — Bl 56 — D 88). — Inondé de rayons obliques qui éclairent d'une façon terriblement tragique cette scène admirable et sublime, un homme penché sur le bras droit de la croix, soutient le linceul dans lequel les personnages placés au pied de cette croix reçoivent le corps du divin Crucifié, qu'un homme monté sur une échelle soutient de son bras gauche. Sur le côté gauche de l'estampe, debout au premier plan, appuyé sur un bâton, la tête entourée d'un turban, Joseph d'Arimathie ; au fond de la composition, on aperçoit Jérusalem. En bas et au milieu sous le trait carré : *Rembrandt f. cum pryvlo 1633.*

Cette estampe fait pendant à *L'Ecce Homo* (B 77). — Il y a eu deux planches ; la première trop chauffée fit éclater le vernis. Le Maître la grava, fit mordre, et ne s'aperçut qu'au tirage de l'accident ; il n'existe que *trois*

[1] Provenait de la collection Arozarena où elle fut adjugée le 12 mars 1861 à Paris, 1861 francs !! elle sortait des cabinets Aylesford et Hawkins.

[2] Une bizarrerie des enchères, cet exemplaire était celui de la vente Schloesser à laquelle il avait était adjugé 3750 francs !

[3] Provenait de la célèbre collection Verstolk de Soelen.

[4] Ce motif, dit M. Sidney Colvin, est à peu de chose près la reproduction en contre-partie du tableau fait par Rembrandt pour le Prince Frédéric Henry, toile qui est actuellement à Munich.

exemplaires de cette planche; à Paris, de la collection Beringhen; au *British Museum* et à Amsterdam. Elle est très confuse, et dans cet état porte comme signature au bas : *Rembrant* (sic) *f^t 1633.*

La seconde, un peu plus grande, a subi quelques modifications ; quoiqu'en disent Bartsch, Wilson, Blanc et le docteur Hofstede de Groot d'Amsterdam, ce deuxième cuivre n'est certes point de Rembrandt — il est trop proprement exécuté, dirait Mariette — mais bien plutôt, comme le pense sir Seymour Haden, de Jean Livens.

Ce cuivre, très poussé et très travaillé au burin, *sort* absolument de la technique habituelle du Maître; quoiqu'il en soit, c'est un beau morceau, de conception *magistrale*, digne de figurer dans un portefeuille de l'œuvre de l'artiste.

Voici les états de cette seconde planche :

1er état. — Très peu d'ombre sur les jambes des deux hommes qui reçoivent le corps du Sauveur — *unique à Amsterdam.*

2e état. — Les jambes sont recouvertes d'une nouvelle taille.

3e état. — Avec l'adresse : *Amstelodami Hendrickus Vlenburgensis excudebat.*

4e état. — L'adresse précédente remplacée par celle de : *Justus Dankerts.*

5e état. — Cette dernière adresse est *effacée*, mais elle apparaît encore un peu cependant.

Ventes : Liphart, 875 — Hume, 815 — Schloesser, 287 — Griffiths, 1250 — Buccleuch, 750 — Artaria, 340 — Bouillon, 435 — Straeter, 975 — Hansen, 3e état, 291.

Tous ces exemplaires sont *avant l'adresse*, sauf celui d'Hansen. — Ne pas confondre cette pièce avec celle plus petite et de même rubrique (B 57). — Il existe une *copie* portant la mention : *Chez Moncornet.*

Le Bon Samaritain[1] (B 90 — Cl 94 — W 95 — Bl 41 — D. 75). — Au bas d'un perron auquel conduit un large escalier tournant, un cheval, la tête dirigée à gauche, duquel en descend un homme demi-nu, le chef enveloppé d'un bandeau. Sur ce perron le bon Samaritain s'entretient avec l'hôtelier; à droite en bas, une servante puise de l'eau. Le cheval est tenu par la bride par un jeune garçon, et un chien est accroupi de profil à droite au premier plan. Au haut de l'escalier, une croisée à gauche sur laquelle est accoudé un personnage à toque à aigrette, vu à mi-corps et contemplant la scène. En bas au milieu de la marge : *Rembrandt inventor et fecit 1633.*

La conception est du Maître, mais il *n'en a pas exécuté* la gravure; sir Seymour Haden y verrait la main de Bol; quelques critiques la croit

[1] Il existe une *copie trompeuse* dans laquelle on a omis l'un des oiseaux perché sur une branche d'arbre à droite.

cependant de Rembrandt dans son ensemble avec quelques additions de ses élèves, tels que *le chien*, *le baril*, etc... à notre humble avis, cette estampe est apocryphe, l'ouvrier absorbe ici complètement l'artiste qui disparaît entièrement devant *un travail de métier* auquel, certes, ne se serait jamais astreint Rembrandt.

Un tableau de même composition, mais en *contre-partie* et *sans le chien*, se trouve dans la collection Wallace. Claussin considère cette pièce comme une des plus belles de l'œuvre, Blanc est surpris de sa célébrité, ne la trouvant ni une des meilleures comme conception, ni une des mieux gravées; Blanc a raison, et on la paie toujours trop cher pour ce qu'elle vaut.

A la vente Thorel, en 1853, il passa un exemplaire de 1er état contenant dans la marge de droite des *attaques de burin* et *un essai de paysage ;* cette pièce, *unique* sans doute, fut adjugée 2100 francs à M. Colnaghi de Londres; elle provenait de la collection Debois, où elle avait été vendue 1800 francs.

Au 1er état, *la queue* du cheval est *blanche* et le *mur clair ;* au 2e, *la queue* est *ombrée*, mais le mur est resté *blanc*. La date du 1er état doit être *1632*, ainsi que l'indique une note *manuscrite* de l'artiste sur l'exemplaire de cet état qui est à Amsterdam.

Ventes : Liphart, 2e état, 312 — Hume, 787 — Didot, 1850 — Schloesser, 437 — Oppermann, 2e état, sur papier à la folie, 125 — Buccleuch, 1500 — Webster, 975 — Hulot, 1020 — Artaria, 2e état, 300 — Bouillon, 910 — Straeter, 1250 — Hansen, 255, de chez Thiermann.

Tous ces exemplaires sont en 1er état, sauf celui d'Artaria.

Il existe plusieurs *copies ;* la plus commune est celle où le graveur *a omis l'oiseau* qu'on aperçoit en l'air à droite en haut de l'estampe près d'un autre oiseau perché sur une branche sèche.

Le Retour de l'Enfant prodigue (B 91 — Cl 95 — W 96 — Bl 43 — D 76). — Sur le seuil d'une maison à gauche, l'enfant prodigue demi-nu ayant jeté près de lui son bâton de voyage, tombe à genoux dans les bras de son père qui le reçoit en pleurant; deux serviteurs sortent par une porte de droite lui apportant des vêtements, tandis que sa mère à gauche, entr'ouvrant le volet d'une croisée placée au-dessus de la tête du vieillard, contemple cette scène émouvante. Sur la marche : *Rembrandt. f. 1636.*

Cette petite pièce est charmante, et nous nous étonnons de ce qu'on lui fasse si peu d'honneur dans les ventes; elle est assez commune, *mais il faut l'avoir chargée de barbes*, les épreuves provenant de la planche usée étant sans valeur. — M. A. Legros affirme qu'elle n'est pas du Maître.

Ventes : Kalle, 171 — E. Galichon, 100 — Liphart, 312 — Didot, 105 — Oppermann, 116 — Webster, 29 — Hulot, 65 — Angiolini, 70 — Artaria, 45 — Rosenberg, 87.

Il existe des *copies* en contre-partie.

La Mort de la Vierge (B 99 — Cl 102 — W 104 — Bl 70 — D 102). — Sur un lit à baldaquin placé sur une estrade très basse, entourée de nombreux personnages, la Vierge étendue de gauche à droite est expirante, les deux bras sont hors du lit et la tête est légèrement penchée à droite sur l'oreiller que soulève saint Jean [1]. Un médecin consulte le pouls gauche, pendant que les saintes femmes qui sont autour du lit se lamentent; à gauche un grand prêtre, la tête coiffée de la mitre, ayant près de lui un enfant de chœur portant une longue crosse. Sur le tout premier plan du même côté, un personnage vu presque de dos est assis à une table recouverte d'un tapis et sur laquelle est un grand livre ouvert. Au-dessus du lit à droite, une gloire d'anges légèrement esquissée. Tout à fait à droite, de lourdes draperies, et au tout premier plan se profile un fauteuil. Au bas à gauche : *Rembrandt f. 1639.*

Admirable et *superbe* pièce dont toute la partie principale, la *Vierge* et le *lit* ne sont indiqués *qu'au trait*, donnant ainsi par cette sobriété de moyens une puissance d'un effet extraordinaire qui synthétise encore, en la diézant, la scène sublime que l'artiste a reproduite. — M. A. Legros considère cette estampe comme *douteuse*.

Au 1er état, le fauteuil de droite du premier plan est *très légèrement ombré ;* au 2e il l'est complètement, dans les belles épreuves *les essais de pointe* dans la marge du bas subsistent encore; au 3e — la planche existe encore — toutes les barbes et les essais de pointe ont disparu.

La différence de prix entre le 1er et le 2e état sont extrêmement considérables, comme on peut s'en convaincre par les chiffres suivants :

Ventes : Guichardot, 1er état, 1020 — Liphart, 2e état, 551 — Didot, 2e état, 495 — Schloesser, 1er état, 4250 — Oppermann, 106 — Webster, 2e état, 115 — Hulot, 2e état, 485 — Holford, 3625, merveilleux 1er état, provenant de la collection Aylesford [2] — E. Galichon, 2e état, 275 — Cope, 2e état, 300 — Stracter, 2e état, 469.

Il existe des *copies* en contre-partie.

Saint Jérôme écrivant (B 103 — Cl 106 — W 108 — Bl 74 — D 106). — Au premier plan, un immense tronc d'arbre très ombré

[1] Et *non saint Joseph*, comme le suppose à tort Blanc ; le mari de la Vierge était mort longtemps avant elle, il l'était même avant Jésus-Christ.

[2] Il y eut une vente Aylesford en 1893, peu importante, ce n'est pas de celle-là dont nous voulons parler ici, mais bien de celle à l'amiable que fit le célèbre collectionneur vers 1847 à Woodburn, qui paya la collection en bloc 75000 francs ; ce dernier revendit à Holford 17 pièces pour 88000 francs, parmi celles-ci figurait le *Rembrandt au sabre et à l'aigrette*, et le reste à Hawkins et au marchand Smith qui, à son tour, vendit le solde au *British Museum* pour 75000, le prix qu'avait coûté *le tout !*

derrière lequel émerge à gauche une tête de lion [1]; au second plan, saint Jérôme assis et écrivant, son chapeau est près de lui, le saint qui a des lunettes est de profil à gauche, devant lui une tête de mort assez mal indiquée. A gauche au bas de l'estampe : *Rembrandt f. 1648.*

Cette pièce est dite : *Saint Jérome au tronc d'arbre.* Le 1er état est *avant* le nom et le millésime; le 2e avec ces indications. L'estampe ne semble pas terminée, il la faut avoir avec ses barbes, elle est *fort rare.*

Ventes : Hume, 2e état, 412 — Didot, même état chargé de barbes, 530 — Schloesser, même état, 375 — Oppermann, 212 — Buccleuch, 1er état, 1375 — Seymour Haden, 1er état sur japon, 775, provenant de la collection Camesina et Arozarena — Hulot, 2e état, 285 — Holford, 1er état sur japon, 1525, de chez lord Aylesford — Artaria, 2e état, 90 — Rosenberg, 200.

Saint Jérôme, dans le goût d'Albert Dürer [2] (B 104 — Cl 107 — W 109 — Bl 75 — D 107). — Assis sur un tertre le coude gauche appuyé, le saint coiffé d'un large chapeau est tourné à gauche et lit ; à droite le lion son fidèle compagnon vu de dos sur une roche surplombant un torrent ; à gauche, derrière le saint, un gros arbre fortement branché ; au second plan à droite un pont, et au fond des fabriques et un couvent à tour carrée ; le milieu du tertre vide de travaux. Pas de signature.

C'est une *admirable* pièce rare et du plus haut intérêt, elle n'est pas terminée ; saint Jérôme est indiqué au trait, la figure seule et le chapeau sont travaillés. On ignore l'année où elle a été gravée ; Middleton suppose que ce fut en 1653, Vosmaër en 1650 ; ce doit être vraisemblablement vers cette époque, car Rembrandt se servait beaucoup de la pointe sèche de 1650 à 1661. Il faut l'avoir avec ses barbes. On n'en connaît que deux états :

1er état. — Le pilier gauche du pont est formé par *trois traits.* Très rare.
2e état. — Le pilier a été *renforcé* de deux autres traits.

[1] La légende raconte qu'au désert le saint avait retiré une épine de la patte d'un lion qui, reconnaissant, le suivait partout et ne le quittait plus ; c'est ce qui explique la présence de l'animal dans toutes les estampes consacrées à saint Jérôme.

[2] *Dans le goût d'Albert Dürer !!* Voici certes une désignation singulièrement *fantaisiste,* et nous nous étonnons vraiment de ce que vient faire ici Albert Dürer, c'est sans doute à sa pointe sèche (B 59) que l'on veut faire allusion. Cependant, le style de l'estampe qui nous occupe est du plus pur style italien comme le reconnaît sir Seymour Haden dans *About Etchings,* le dessin qui est du Titien fut adjugé en 1865, à la vente du docteur Wellesley d'Oxford, par MM. Christie à M. Locker Sampson, il différait de notre eau-forte en ce que *le lion n'existait pas* et que le saint était remplacé par une *Vénus couchée.*

Mais, comme il est de tradition de répéter ce : *dans le goût d'Albert Dürer,* nous sommes parfaitement convaincu que ce que nous venons de dire sera considéré comme nul et non avenu, nous ne nous faisons pas la moindre illusion à cet égard et les catalogueurs futurs continueront à l'enregistrer comme par le passé ; nous avons cru cependant faire notre devoir en signalant aux collectionneurs cette vaste bourde qu'on réédite depuis tantôt 150 ans, car ce furent Gersaint Helle et Glomy qui, les premiers, dans le premier catalogue de l'œuvre du Maître (1751), se servirent de cette comparaison ; Bartsch et les autres emboîtèrent le pas sans le moindre souci de la vérité.

Ventes : Kalle, 900 — E. Galichon, 1er état sur japon, 2605 — Liphart, 501 — Hume, 750 — Didot, 1er état, 2100 — Schloesser, 2400 — Hebich, 750 — Oppermann, 337 — Griffiths, sur japon, 700 — Buccleuch, 1er état, 3100[1]; 2e état, 400 — Seymour Haden, 1er état sur japon, 1450 — Hulot, 325 — L. Galichon, 570 — Artaria, 1er état avec de grosses *barbes* dans la crinière du lion, 1240; 2e état, 460 — Bouillon, 195 — Straeter, 1662, sur papier à la folie. — Rosenberg, 2e état, 681, de chez Galichon.

Toutes les ventes où les états ne sont pas mentionnés sont des 2es états.

Ne pas confondre cette pièce et la précédente avec les cinq autres de même rubrique (B 100 — 101 — 102 — 105 — 106).

Saint François à genoux (B 107 — Cl 110 — W 112 — Bl 78 — D 109. — L'ermite est à genoux, de profil à gauche, au pied d'un gros arbre ; il prie devant un crucifix à gauche qui s'élève au milieu du bois masqué par le gros arbre, les mains jointes sont posées sur un livre ouvert. La partie droite de l'estampe n'est qu'esquissée, on aperçoit, avec une réelle bonne volonté, un autre religieux de profil à droite, et coiffé d'un capuchon, à genoux, appuyé sur une traverse de bois, priant également avec un livre. Tout en haut à droite, une chapelle bâtie sur les rochers qui occupent toute la partie droite de l'estampe. En bas du même côté dans une petite bande : *Rembrandt f. 1657,* et plus bas en caractères plus gros et comme écrits avec une plume d'oie, cette *même* inscription qui vient empiéter sur les premiers caractères très légèrement tracés.

Il y a deux états : dans le 1er, la figure du saint est peu ombrée et l'inscription *Rembrandt f. 1657* n'est pas *répétée,* toute la partie à droite de l'estampe est restée *blanche,* et tout le haut du corps du saint se détache vigoureusement sur un fond blanc complètement *vide* de travaux. Le 2e état est celui décrit. — On suppose que dans cette composition l'artiste a dû s'inspirer de quelques Maîtres italiens tels que Le Titien, Giorgione ou Campagnola. L'estampe est superbe et une *des plus rares* de l'œuvre; à rejeter celles où les barbes n'existent pas.

Ventes : Kalle, sur japon, *un des plus beaux connus,* 2260 — Liphart, 1025 — Knowles, sur papier à la fleur de lys, 1187 — Didot, sur japon, 2420 — Schloesser, 375 — Buccleuch, 1er état, 2750; 2e état, 2500, les deux exemplaires provenaient de chez Hawkins — Seymour Haden, 1750 — Hulot, 1er état sur japon, 1050, provenait de la vente Arozarena[2] — Holford, 2e état (?), 2400 — Artaria, même état, 820 — Bouillon, 85, épreuve sans barbes — Straeter, 1er état, 2312, épreuve du cabinet Kalle.

[1] Provenait des collections Debois et Hawkins ; à la première elle fut adjugée 905 francs.

[2] Où elle fut adjugée 480 francs.

Le Tombeau allégorique (B 110 — Cl 112 — W 114 — Bl 80 — D 111). — Un tombeau au pied duquel gît un homme renversé sur le sol, les bras étendus; sur le tombeau, un socle portant un écusson au-dessus duquel deux génies ailés et de face sonnent de la trompette, ils tiennent une gerbe sur laquelle est perché entre eux deux, un oiseau aux ailes déployées. Dans les hachures du bas de l'estampe à droite : *Rembrandt f. 1658* [1].

Cette pièce est fort peu intéressante, nous ne la mentionnons qu'à cause de *son insigne rareté*. — On la désigne en Hollande sous le nom de *Le Phénix*, et on y voit une allusion à la statue du duc d'Albe renversée en 1577.

Ventes : Didot, sur japon, 2820 — Buccleuch, 875 — Hebich, 2550 — Artaria, 1340, du cabinet Aylesford.

La Médée (B 112 — Cl 113 — W 116 — Bl 82 — D 113). — Dans un temple à colonne, musiciens et nombreux personnages à gauche ; au milieu de l'estampe, sur une estrade, Jason et Créuse agenouillés devant un évêque qui, la crosse dans la main gauche, les bénit de la droite. Sous un baldaquin tout à fait à droite, on distingue la statue de Junon assise ayant près d'elle son paon. Vers l'escalier qui occupe le milieu de l'estampe et dans la pénombre, on voit s'avancer deux personnages. Dans la marge du bas de l'estampe, quatre vers en hollandais et *Rembrandt f. 1648*.

Cette pièce, qui devait illustrer une tragédie écrite par Jean Six, est fort peu intéressante, mais recherchée cependant. En voici les états :

1er état. — Avant la couronne sur la tête de Junon et le rallongement de la robe de Médée.
2e état. — Avant la couronne, mais la robe est rallongée.
3e état. — Avec la couronne et la robe rallongée.
4e état. — Avec le nom de l'artiste, la date et les vers.
5e état. — La marge où étaient les vers est coupée.

Ventes : Liphart, 4e état, 187 — Didot, 1er état, 710 — Schloesser, 1er état, 762 — Oppermann, 127 — Hebich, 1er état, 650 — Buccleuch, 4e état, 800 — Webster, 1er état, 625 — Seymour Haden, 1er état sur japon, 775 — Holford, 1er état, 800 — Artaria, 3e état, 620 — Bouillon, 4e état, 100 — Straeter, 2e état, 919, du cabinet Aylesford — Rosenberg, 4e état, 130.

Il existe des *copies*.

[1] Cette date presque *illisible* est discutée. Bartsch donne 1650, Claussin 1659, Blanc 1648, Rovinsky 1650, Middleton 1658; muni d'une loupe puissante nous avons examiné cette date avec un soin extrême, le 4 ou le 5 paraîtraient discutables, mais ayant revu scrupuleusement nombre de pièces bien millésimées par l'artiste et comparé ces deux chiffres, nous pouvons affirmer *avec certitude*, d'accord avec Middleton, que c'est bien *1658* qu'il faut lire.

La petite Bohémienne Espagnole (B 120 — Cl 122 — W 124 — Bl 83 — D 121). — A l'entrée d'un bois, deux femmes se dirigent vers la droite. La vieille duègne ou bohémienne est à gauche, elle est encapuchonnée et munie d'un long bâton qu'elle tient de la main gauche et semble s'appuyer sur le bras droit de la jeune fille. Le premier plan à droite devant les deux femmes, est vide de travaux. Sans signature, gravée probablement vers 1648.

Cette petite estampe devait servir d'en-tête à la tragédie de *Préciosa,* de Cervantès, dit Blanc, ou à la nouvelle *La Gitanilla,* dit Dutuit, ce qui nous paraît plus plausible. Quoiqu'il en soit, disons-le carrément, cette estampe ne vaut pas un clou, mais le monde est ainsi fait, et il y a des collectionneurs qui enfourchent des dadas quelques rosses qu'ils puissent être, et c'est le cas pour celui-ci. On se cabre quand on les voit payer les prix qu'on va lire; c'est sans doute cette mention de Bartsch : « *Un morceau extrêmement rare et du bon temps de Rembrandt* » qui a donné le coup de fouet et fait s'emballer le cavalier ; il est fâcheux, vraiment, d'obéir ainsi à la chambrière et de n'avoir pas assez de bras pour arrêter le coursier.

Ventes : Hume, 1750 — Didot, 1960 — Hebich, 2200 !!! — Buccleuch, 1500 — Seymour Haden, 1225 — Hulot, 785 — Holford, 1125 — Artaria, 940 — Straeter, 1887.

Une *copie* a été faite par Bassan. — Nous n'avons mentionné cette pièce qu'à cause de *son extrême rareté.*

Le Vendeur de mort aux rats (B 121 — Cl 123 — W 125 — Bl 95 — D 122). — A gauche, à la porte d'une maison, un vieillard, le bras droit en écharpe, est en train d'acheter de la mort aux rats à un marchand ambulant qui se présente à lui, un sabre au côté, un haut bonnet sur la tête, un rat sur l'épaule gauche et une longue perche au bout de laquelle sont pendus d'autres rats à un panier rond; un enfant, une boîte à la main, accompagne le vendeur; à gauche de la porte un gros tonneau défoncé ; au dernier plan à droite, une silhouette de chaumière. En bas de ce côté : *Rt 1632 ;* le *3* et le *2* sont *renversés.*

Au 1er état, dont il n'existe que *deux* exemplaires connus, au *British Museum* et à Dresde, *il n'y a point de tailles* sur le bouquet de branches qui émerge de la maison au-dessus du panier rond du vendeur ; au 2e état, ces tailles existent.

C'est une fort jolie pièce qui est *très recherchée ;* planche habile, dit M. Legros, *mais qui n'a rien du style et de la vigueur du Maître.* — Il existe des *copies.*

Ventes : Didot, 810 — Knowles, 400 — Schloesser, 384 — Oppermann, 380 — Hebich, 370 — Buccleuch, 70 — Webster, 50 — Rosenberg, 300 — Dreux, 300.

Le Cochon (B 157) — **Le Chien endormi** (B 158) — **La Coquille**[1] (B 159).

Nous mentionnons ces pièces à cause de leur *insigne rareté*, quoiqu'elles n'aient vraiment rien de bien particulier qui les puisse désigner à l'attention publique ; les deux premières sont remarquablement bien gravées, nous n'hésitons pas à le constater ; quant à la dernière qui, trouvée dans la boîte d'un marchand des quais, serait délaissée pour *quarante sous* si on n'en connaissait l'extrême rareté, on la voit adjugée[2] modestement dans les ventes publiques 4 à 5000 francs, quand passe un des *quatre* exemplaires connus du 1er état *au fond blanc ;* on en demeure *baba*, et l'on se demande rêveur, s'il n'y a pas un traitement spécial pour les gens atteints d'hystérie artistique ; la famille devrait intervenir et les faire soigner, elle y trouverait certes son compte !!

Trois Mendiants à la porte d'une maison (B 176 — Cl 173 — W 173 — Bl 146 — D 172). — Un vieillard, le bras gauche en écharpe, coiffé d'un haut bonnet, sur le seuil d'une porte à gauche de l'estampe, donne l'aumône à trois mendiants ; un enfant vu de dos, un homme, et une femme qui porte un enfant sur son dos. En bas à droite : *Rembrandt f 1648.*

Jolie pièce qui doit être recherchée avec ses *barbes*. — Il existe des *copies*.

Ventes : Guichardot, 1905 — Didot, 820 — Oppermann, 2e état, 241 — Knowles, 409 — Hebich, 500 — Buccleuch, 725 — Hulot, 220 — L. Galichon, 1er état, *avant les contre-tailles* sur le mur près du nez du maître de la maison, 600 — Artaria, même état, sur japon, 400 — Bouillon, 135 — Hansen, sur papier à la fleur de lys, 419.

Le Lit à la Française (B 186 — Cl 183 — W 183 — Bl 283 — D 183). — Sur un lit à baldaquin et à colonnes courtes, un homme et une femme[3] se rappellent le précepte de l'Evangile : *Croissez et multipliez*, et le mettent chrétiennement en pratique. Près d'eux, une petite table recouverte d'un tapis, sur laquelle sont déposés un verre et un plateau ; la toque à plumes de l'amoureux est posée sur une des colonnes du lit. En bas de l'estampe à gauche : *Rembrandt f 1646.*

Pièce de toute *rareté*[4], nombre d'épreuves ayant été anéanties à cause du sujet ; la mal n'est du reste pas grand, la pièce étant *fort médiocre*. La

[1] Dite encore : *Tigre* ou *Damier*.

[2] Ventes : Hume, 1er état, 5000 — Buccleuch, 1er état, 4625 ; 2e état, 1000 francs !!!

[3] Celle-ci a *quatre bras*.

[4] Elle est considérée par certains comme n'étant pas du Maître.

planche a été *coupée* deux fois, voici les différentes dimensions dans ses trois états :

1er état. — Hauteur 156 mm — Largeur 226 mm
2e état. — Hauteur 126 mm — Largeur 226 mm
3e état. — Hauteur 126 mm — Largeur 176 mm

Les belles épreuves ont leurs *barbes*. — Il existe une *copie* moderne en contre-partie.

Ventes : Didot, 3010, de chez Esdaile[1] — Schloesser, 1510, de chez Alferoff — Buccleuch, 1470, de chez Didot, 50 % de baisse!!! — Hulot, 925, elle provenait de chez Arozarena — adjugée 401 — qui la tenait de la vente Férol — Artaria, 1000.

Toutes ces épreuves étaient du 2e état.

Le Moine dans le blé (B 187 — Cl 184 — W 184 — Bl 152 — D 184). — Dans les blés, une sandale s'étant échappée de son pied, un moine dans une posture qui fait supposer qu'il ignore complètement le commandement de Dieu : *L'œuvre de chair ne désirera qu'en mariage seulement ;* à gauche de l'estampe, une cruche, et au tout dernier plan, la silhouette d'un paysan qui s'éloigne. Sans signature.

Toute petite pièce *sans aucune valeur*, si ce n'est sa *très grande rareté*, payée des prix vraiment scandaleux. Le catalogue de Burgy (1755) l'a rubriquée : *Le joli manœuvre du Moine dans le bled.* — Il faut l'avoir avec ses *barbes*. — Il en existe une *copie*, reconnaissable à une ligne qui est parallèle au bas de l'estampe.

Ventes : Didot, 1900 — Hebich, 700 — Buccleuch, 720 — Hulot, 445 — Artaria, 450

L'Espiègle (B 188 — Cl 185 — W 185 — Bl 153 — D 185). — Au coin d'un bois à gauche, une bergère est assise gardant son troupeau et tressant une couronne ; à ses pieds, couché à plat ventre, un patour, un hibou sur l'épaule, joue de la flûte, jetant un regard indiscret sous les jupes légèrement retroussées de la femme ; le berger a posé sa houlette contre un vieux tronc d'arbre. Au milieu du bas de l'estampe : *Rembrandt f 1642.*

1er état. — Avant le nom et l'année et *avec l'ombre* au-dessus du chapeau de la bergère.
2e état. — Avec le nom et l'année, l'ombre effacée.
3e état. — L'ombre est rétablie.
4e état. — La tête, qui existe aux trois états précédents, et que l'on voyait dans les arbres, à la hauteur de la houlette, a disparu.

[1] Cette épreuve avait primitivement passé par les cabinets J. Barnard et Hibbert, elle fut adjugée à M. Colnaghi de Londres.

Cette pièce, très rare, est *extrêmement poussée.* — Il existe des *copies* en contre-parties.

Ventes : Liphart, 712 — Didot, 720 — Schloesser, 1225, provenant de Liphart — Oppermann, 125 — Hulot, 1300, de chez Didot — Artaria, 4e état, 300 — Hansen, 62 — Prince Waldburg Wolfegg, 1612.

Toutes ces épreuves sont du 2e état, à l'exception de celles d'Artaria.

La Femme devant le poêle (B 197 — Cl 194 — W 194 — Bl 161 — D 194). — A gauche de l'estampe, tout le haut du torse nu, une femme de profil à droite, les yeux baissés, le bras droit appuyé sur sa chemise, est assise près d'un poêle, la tête nue. Sur le tuyau on lit : *Rembrandt f 1658.*

La pièce n'est pas fameuse, le *nu* étant le seul point *faible* de Rembrandt ; elle est cependant assez recherchée, mais il faut l'avoir *avant la clef*[1] *au poêle et avec le bonnet,* ou tout au moins, *avec le bonnet et avec la clef.*

Ventes : Liphart, sur japon, *avant la clef* avec le bonnet, 487 — Didot, même état sur japon, 870 — Schloesser, même état, 751 — Oppermann, sur japon, 326 — Buccleuch, même état, 1100; sans le bonnet, 425, toutes deux de chez Hawkins — Webster, sans la clef, 412 ; sans le bonnet, 425 — Hulot, état Liphart, sur japon, 500 ; avec la clef et sans le bonnet, 410 — Artaria, état Liphart sur japon, 800 — Heredia, sur japon, 200 — Prince Waldburg Wolfegg, 2512.

La Femme à la Flèche (B 202 — Cl 199 — W 199 — Bl 166 — D 199). — Complètement nue, vue de dos, assise sur sa chemise, la tête légèrement tournée à gauche, la jambe droite ramenée sous elle, une femme tient dans sa main droite levée une flèche la pointe en haut ; à ce bras est un bracelet ; à gauche de l'estampe une draperie. Dans le coin gauche en bas : *Rembrndt* (sic) *f. 1661,* la lettre *a* manque et le *d* est renversé.

Rovinsky donne les trois états suivants :

1er état. — Avant les contre-tailles sur la joue gauche.
2e état. — Avant les contre-tailles sur le bas de la chemise.
3e état. — Avec ces contre-tailles.

Cette estampe est *rarissime,* c'est *la meilleure figure nue* de Rembrandt ; dans le 1er et le 2e état le *nom* et la *date* sont à *peine visibles.* Cette pièce est la *dernière* qu'ait gravée le Maître.

Ventes : Didot, 280 — Knowles, fort chargée de barbes ; 1er état, le nom de Rembrandt, repris plus tard à la pointe sèche, est à peine lisible, 806, de

[1] La *clef* n'apparaît qu'au *4e état.*

chez Wolterbeck — Schloesser, même état que Knowles, 476 — Buccleuch, 1er état, 1250 — Webster, 787, de chez le comte de Fries et de Verstolk — Seymour Haden, état vente Knowles, 1050 — Artaria, 1er état, 581; 2e état, 375; 3e état, 350.

Vue d'Omval (B 209 — Cl 206 — W 206 — Bl 312 — D 206). — A gauche de l'estampe, un bouquet d'arbres au pied duquel deux personnages sont assis et difficiles à distinguer dans la pénombre; à droite au second plan, occupant tout le reste de l'estampe, un fleuve devant lequel un homme est debout tournant le dos et regardant passer un bateau qui se dirige vers la gauche, abritant sous sa tente des personnages. Sur la rive opposée, maisons, moulins et barques. En bas dans le coin droit : *Rembrant* (sic) *f 1645.*

Estampe *très remarquable,* difficile à rencontrer en belle épreuve; le cuivre a mal mordu et certaines parties reprises à la pointe sèche donnent des noirs vraiment par trop accusés qui nuisent à la beauté de la pièce. Au 1er état, tout en haut dans le coin, on remarque *des essais de pointe* qui ont presque disparu au 2e — de *toute rareté.*

Rovinsky dit qu'il existe des dernières épreuves où les deux personnages de la pénombre ont été remplacés par *un enfant qui fait des bulles de savon* et *une carte* sur laquelle est écrite : *Leven-2.*

Ventes : Hume, 1100, de chez Barnard — Didot, avec le fond et les bords sales, 950, de chez Marshall — Griffiths, de chez Debois et Brook, 375 — Buccleuch, 1100, toute première épreuve — Webster, 900 — Hulot, avant la planche nettoyée, 500 — Holford, 8000, épreuve *admirable* — Artaria, état avec les *essais de pointe* dans le coin du haut, et des barbes sur le nom de Rembrandt, sur papier à la folie, 2000, provenait du cabinet de Festeticsz — Bouillon, 170 — Straeter, 2875, de la collection Hebich — Reiss, 1100.

Le Paysage aux trois Arbres (B 212 — Cl 209 — W 209 — Bl 315 — D 209). — Au premier plan à droite d'un paysage plat au clair horizon qui forme le fond de l'estampe, mais au ciel chargé d'orage à gauche, trois gros arbres mêlant leur feuillage se détachent sur un tertre sombre au pied duquel, dans une mare à gauche, un homme et une femme pêchent à la ligne; à travers les arbres on aperçoit une charrette se dirigeant vers la droite. Dans le haut du coin gauche, des rayons exécutés au tire-ligne simulent une pluie d'orage. Sous la touffe de joncs de la mare, au tout premier plan, on lit *très difficilement* à gauche : *Rembrandt f. 1643.*

On distingue, en y prêtant beaucoup d'attention, tout à fait à droite dans la partie basse la plus ombrée de l'estampe, *deux personnages assis.* Quant *au prétendu fantôme,* censé vu dans la partie claire du ciel presqu'au milieu de

l'estampe, c'est une pure fantaisie de cerveau malade qui l'a créé, est-ce qu'on a pas toujours fait dire aux nuages et aux cloches tout ce que l'on voulait!! il n'y a donc rien dans cette pièce que ce que Rembrandt y a voulu mettre, car, à son époque, on n'avait point encore inventé le petit jeu de : *Où est le chat?* et : *Cherchez la bergère!*

Cette estampe admirable est le plus *merveilleux paysage* qu'ait gravé le Maître, et il est à juste titre *célèbre* entre tous. Il n'existe qu'un seul état, mais les exemplaires sont souvent très différents de beauté, le tirage jouant, on le sait, un grand rôle dans la qualité de l'épreuve, les *premiers* présentent des *barbes* dans le ciel.

Quoique cher, elle n'est pas payée à sa valeur, quand on la compare à certaines autres pièces très inférieures et qui, malgré cela, atteignent des prix très sensiblement supérieurs. L'épreuve du *Département des Estampes* acquise en 1816 fut payée 150 francs! Rovinsky affirme que le fond et les ombres sont teintées à la fleur de soufre, l'éminent directeur du Cabinet des Estampes d'Amsterdam, M. van der Kellen, opinerait plutôt pour la pierre ponce douce; quant à nous, ayant examiné à la loupe différentes épreuves, nous n'hésitons pas à croire que ces teintes, extrêmement légères, ont été obtenues à l'aide d'un grain de résine ou de fleur de soufre, elles n'existent du reste que dans les *toutes premières épreuves*, et encore d'une façon fort peu marquée.

Ventes : Howard[1], 1675 — Liphart, 3812 — Hume, 3000 — Didot, 2000 — Knowles, 2625, de chez Marochetti — Schloesser, 2137, un *des plus beaux connus* — Griffiths, 3125, de chez Maberley — Buccleuch, 4125, de chez Hawkins — Webster, 2225 — Seymour Haden, 3700 — Hulot, 1000 — Holford, 4250 — Angiolini, 981 — Artaria, 1400 — Straeter, 6000, *admirable* exemplaire de chez Hebich — Miller Whitehead, 2000 — Battig, 3075[2], de chez Buccleuch, sur papier à la folie — Defer Dumesnil, 2100, épreuve doublée — Rosenberg, 2262, sur papier aux fleurs de lys — Reiss, de la collection Johnson, 5875.

Il existe de nombreuses *copies* par Novelli, L. Maroy, Baillie, R. Byron, etc.

L'Homme au lait (B 213 — Cl 210 — W 210 — Bl 316 — D 210). — A droite de l'estampe, sur une route, un homme portant à l'aide d'une traverse qui est sur ses épaules deux bidons de lait, un chien court près de lui, il est vu de dos et s'éloigne; à sa droite la mer sans borne avec des navires; en contre-bas à gauche de l'estampe, bouquet d'arbres, chaumière et mare avec un canot; de ce même côté gauche à l'horizon, une légère silhouette de collines. Sans signature.

Pièce *rare* et recherchée avec ses *barbes*. — Il n'existe que deux états :

1er état. — Avant les collines indiquées à l'horizon — *rarissime*.
2e état. — Avec les collines.

[1] Un fait curieux à signaler, c'est que dans cette collection très remarquable, il n'existait que ce *seul* échantillon du Maître.

[2] Acheté par le docteur Elischer de Budapest.

Ventes : Hume, 2e état, 682 — Liphart, 2e état, 625 — Didot, même état, 1720, *superbe* exemplaire de chez Böhn — Knowles, 1050 — Schloesser, 1625 — Buccleuch, 1er état, 5125, de chez lord Aylesford et Hawkins; 2e état, 1000 — Webster, 1025 — Hulot, 925, sur japon, de chez Esdaile — Holford, 1er état sur japon [1], 3625, de chez lord Aylesford; 2e état (?) — Angiolini, avec barbes sur japon, 812 — Artaria, 1er état, 310!!! 2e état, sur papier à la folie, 882.

Il existe des *copies*.

Le Paysage aux trois Chaumières (B 217 — Cl 214 — W 214 — Bl 318 — D 214). — Sur le bord d'une route qui occupe la gauche de l'estampe, trois chaumières presque sur la même ligne perpendiculaire; à droite sur le tout premier plan du même côté, un grand arbre très feuillé et très branchu. Dans le bas du coin gauche : *Rembrandt f. 1650.* Le cuivre est cintré par le haut.

Voici les états :

1er état. — Le devant de la première chaumière n'a qu'une *seule* taille perpendiculaire et la pièce n'est pas terminée; il y a des parties *blanches* sur la route — *rarissime.*

2e état. — La pièce est terminée, il y a une contre-taille sur le toit de la troisième chaumière.

3e état. — Contre-taille sur le devant de la première chaumière.

Encore un des meilleurs paysages, rare et *très recherché* qu'il faut avoir, inutile de le répéter, comme toutes les pointes sèches avec ses barbes. M. A. Legros dit que cette pièce *peut être du Maître*, mais néanmoins il laisse planer un doute sur son authenticité. — Il existe des *copies;* une ancienne, est surtout particulièrement trompeuse.

Ventes : Guichardot, 1280 — E. Galichon, 1200 — Liphart, 912 — Hume, 825 — Didot, 3e état très chargé de barbes, 1000 — Schloesser, 1000 — Hebich, 3e état, 1260 — Buccleuch, 1er état, 6875, de chez Hawkins — Webster, 3e état, 1250 — Holford, 1er état, 6875; 2e état, 2500, toutes deux de chez lord Aylesford — Artaria, 2e état, 870 — Straeter, 1er état sur japon, 5500, de chez Weber.

Le Paysage à la Tour carrée (B 218 — Cl 215 — W 215 — Bl 319 — D 215). — Au milieu d'un petit hameau — Raarep, sans doute — qui s'étend sur la gauche, on aperçoit une cour carrée; une barrière de bois montant sur le premier plan à droite, occupe plus des deux tiers de l'estampe. Dans le bas du coin droit : *Rembrandt f. 1650.*

C'est une pièce *rare* et *très recherchée*, nous la notons à ce titre, éprouvant pour elle fort peu d'emballement; du reste, nous croyons qu'on en revient

[1] Pourquoi cette baisse de 1500 francs pour *le même exemplaire* ? Cruelle énigme!!

un peu et, à moins de qualité exceptionnelle, les prix auraient plutôt tendance à fléchir.

Le 1er état, dans lequel *le mur* de l'arche du pont qui est à droite de la tour présente *une partie claire* et *une partie ombrée*, n'existe qu'à *trois exemplaires ;* ils se trouvent au *British Museum*, au Musée d'Amsterdam et, croyons-nous, chez le baron Edmond de Rothschild.

Ventes : E. Galichon, avant le trait échappé *qui coupe* le nom de Rembrandt aux lettres *br*, 850 — Liphart, 512 — Hume, 446 — Didot, 610, très chargé de barbes — Knowles, 375 — Schloesser, 462 — Buccleuch, 1er état sur japon, provenant de chez Hawkins, 7375 — Hulot, 300 — Holford, 1er état, 3250, de chez lord Aylesford — Artaria, 670, dernier état — Bouillon, 420, avec la planche sale — Straeter, tout le mur est ombré, 2e état, 544, de chez Camberlyn, où elle fut adjugée 251 — Hansen, de chez lord Aylesford et Chambers Hall, 862.

Ne pas confondre cette estampe cintrée par le haut avec *Le Paysage à la Tour* (B 223) dont nous nous occuperons tout à l'heure.

Le Canal (B 221 — Cl 218 — W 218 — Bl 322 — D 218). — Quelques chaumières entourées d'arbres sur le milieu de l'estampe, et une à gauche, derrière laquelle on distingue un bateau à la voile ; sur le devant, un petit canal qui fait le coude à gauche ; dans le fond à l'horizon, un village avec son église. Sans signature.

Pièce *très rare*, très cher, mais d'un médiocre intérêt ; Middleton et von Seidlitz la croient gravée vers 1652. Le 1er état est *au fond sale* et à la planche *non ébarbée ;* le 2e est ébarbé. — Il existe des *copies*.

Ventes : E. Galichon, épreuve *hors ligne* chargée de barbes, 2000 — Didot, 980 — Oppermann, 100 — Hebich, 1000 — Buccleuch, 3000, de chez Hawkins — Wesbster, sur japon, *une des plus belles connues*, 3125, du cabinet Verstolk de Soelen — Hulot, 405 — Artaria, 1680 — Straeter, 1887, de chez Weber — Reiss, 1500.

Le Paysage à la Tour (B 223 — Cl 220 — W 220 — Bl 324 — D 220). — A droite d'un bouquet d'arbres peu élevés, une chaumière, et au dernier plan une tour surmontée d'un dôme ; au pied de cette tour à gauche, est accolée une construction plus basse. Le tout premier plan à droite de l'estampe, vide de travaux. Sans signature.

Très rare, très cher, très apprécié. — On croit que c'est le petit village où naquit la seconde femme de Rembrand ; c'est cette raison sans doute qui fait rechercher la pièce, plus encore que sa véritable valeur artistique. Nous n'ignorons pas que tous les *paysages* de Rembrandt sont *très chers ;* mais il n'est vraiment pas rationnel de voir payer cette petite pièce des prix atteints difficilement par l'admirable *Paysage aux trois Arbres ;* on devrait cependant comprendre qu'il n'y a pas de comparaison possible entre ces deux estampes, et que la dernière que nous avons mentionnée

est de cent coudées supérieure à *La Tour ;* mais tous les raisonnements tombent devant l'entêtement du collectionneur qui est un peu — honni soit qui mal y pense, car nous sommes de la confrérie — très fortement mouton de Panurge en consultant beaucoup plus le goût du jour que le sien propre; on arrive ainsi, par une obstination que rien ne saurait justifier, à maintenir des cotes tout à fait hors de proportion avec la valeur de l'objet.

Etant donné les *gros* prix pratiqués, nous croyons devoir donner les différents états de cette estampe pour payer au moins avec connaissance de cause :

1er état. — La tour est surmontée d'une petite *coupole* terminée en pointe, dans le ciel à gauche de longues hachures zèbrent la planche et une *tache d'acide* ronde apparaît dans le coin droit.

2e état. — La coupole existe encore, mais les *taches noires* et longues produites par les hachures ont été *effacées;* elles sont encore un peu visibles cependant.

3e état. — Coupole et taches ont disparu.

Ventes : Kalle, 3e état, 1287 — Hume, 2e état, 5750 — Didot, 2e état, 730 — Hebich, 2e état, 510 — Schloesser, 3e état, 500 — Griffiths, 1er état, *hors ligne*, 7500, achetée par M. Dutuit — Buccleuch, 1er état, 6500; 3e état, 1175 — Webster, 3e état, 825 — Seymour Haden, 1er état sur fin japon, 4550; 3e état, 1275, de chez Kalle — Hulot (?), 700 — Artaria, 3e état sur papier à la folie, du cabinet Verstolk, 1400 — Straeter, 3e état, 606, de la vente Debois où elle fut adjugée 166.

Il existe des *copies.*

La Chaumière et la Grange à foin (B 225 — Cl 222 — W 222 — Bl 327 — D 222). — Au milieu de l'estampe, une chaumière, à gauche de laquelle se trouve une grange à foin vide, sous laquelle est remisée une charrette; à droite de la chaumière, un petit pont, que traversent une paysanne et son chien. Un enfant assis pêche dans le ruisseau sur lequel le pont est établi, près de lui un autre enfant tient un panier. Au fond, très légèrement silhouettés, un château et des arbres; à gauche, une ville avec moulin et clochers. En bas dans le coin droit: *Rembrandt f. 1641.*

Ventes : Kalle, 800 — E. Galichon, 1510 — Hume, 2021 — Liphart, 514 — Didot, 1420 — Hebich, 1450 — Schloesser, sur papier à la fleur de lys, un *des plus beaux connus*, 1875, provenant de chez Debois, adjugé 272, qui le tenait du cabinet Poggi — Oppermann, 762 — Buccleuch, 1750, de chez Hawkins — Webster, 2400, *superbe* — Seymour Haden, 950 — Fisher, 1275 — Holford, 1875 — L. Galichon, 1205 — Artaria, épreuve de 13mm plus haute que les épreuves courantes, pleine de barbes, 1170 — Bouillon, 280 — Straeter, une *des plus belles connues*, 5500, de chez Hume — Defer Dumesnil, 950 — Rosenberg, 2000, de chez Verstolk, Barnard et Buccleuch — Hansen, 687 — Dreux, 1550.

Très belle pièce dont il existe des *copies.*

Le Verger et la Grange (B 230 — Cl 227 — W 227 — Bl 330 — D 227). — Tout à fait à gauche, une maison couverte en chaume, puis un verger à droite de cette maison ; également à droite, dans une allée indiquée par des piquets, un homme un bâton sur l'épaule s'éloignant. Tout au fond et dans le berceau formé par les arbres, un personnage à cheval, très difficile à distinguer. Sans signature.

Estampe *rarissime,* ne figurant même pas à l'exposition qui fut faite de l'œuvre du Maître en 1899, au *British Museum.* — La planche au 1er état mesurait en largeur 204mm, et au 2e 162mm ; quant à la hauteur, elle n'a pas variée et est restée de 90mm dans les deux états.

Ventes : Didot, 2e état, 1980 — Schloesser, 2500, de chez Didot — Holford, 4250, de chez lord Aylesford.

Le Moulin de Rembrandt (B 233 — Cl 230 — W 230 — Bl 333 — D 230). — A gauche de l'estampe, un moulin à vent sur le premier plan ; au second plan, presque accolée, une chaumière carrée couverte en tuiles ; à droite, la campagne nue. Dans le bas du coin droit : *Rembrandt f. 1641.*

Nommé à tort *Le Moulin de Rembrandt,* ce n'est point là que naquit le Maître, mais bien à Leyde. Dans toutes les épreuves on remarque *des craquelures* dans le ciel, cela tient au vernis qui a crevé pendant la morsure, ces *craquelures* s'atténuent au fur et à mesure du tirage, dans les toutes premières épreuves elles sont *plus accentuées.*

Il existe plusieurs *copies;* l'une, entre autres, gravée en 1844 par une femme amateur atteint une telle perfection qu'elle donne, dit Maberley, l'illusion de l'original.

Ventes: E. Galichon, 600 — Didot, 410 — Schloesser, 263 — Oppermann, 126 — Hebich, 400 — Griffiths, 305 — Buccleuch, 650 — Webster, 300 — Seymour Haden, 1725 — Holford, 525 — L. Galichon, 195 — Artaria, 900, les *craquelures* sont très apparentes et il y a des barbes sur la date et le nom de Rembrandt — Bouillon, 175 — Straeter, 1150 — Rosenberg, 250 — Hansen, 1462, de chez Verstolk et Buccleuch.

La Campagne du Peseur d'or (B 234 — Cl 231 — W 231 — Bl 334 — D 231). — Grand paysage plat en largeur, sans caractère, à gauche à l'horizon, un village avec une église qui le domine ; très à gauche du rideau d'arbres qui occupe le milieu de l'estampe, une tour ronde surmontée d'une girouette. Dans le bas du coin gauche : *Rembrandt 1651.*

C'est la campagne de Uytenbogaert, l'ami de Rembrandt ; c'est une grande esquisse fort recherchée et *extrêmement rare,* traitée d'une façon très sommaire à la pointe sèche. Il y a des tirages sur *japon jaune* chargés de

barbes qui sont *très beaux;* nous trouvons la pièce un peu surfaite, surtout quant au prix.

Ventes : E. Galichon, 700 — Liphart, 1312 — Didot, 1100 — Knowles, 825 — Hebich, 650 — Schloesser, 1000, *une des plus belles connues* — Oppermann, chargée de barbes, 1062 — Buccleuch, sur japon, 5250, de la collection Hawkins — Webster, 2800, sur japon, chargée de barbes — Holford, même condition, 1800 — Artaria, 660 — Straeter, 975, de chez Coppenrath — Rosenberg, 1181, sur papier aux fleurs de lys, de chez Camesina, Coppenrath et Straeter — Reiss, 1725.

Citons encore pour mémoire les paysages suivants qui, malgré leur moindre importance, sont d'une *extrême rareté : Le Paysage à la Vache* (B 206). — *Les deux Maisons avec pignons pointus* (B 214) que l'on ne rencontre guère que *lavé à l'encre de chine,* ce qui avait fait croire un instant que cette pièce, ainsi que quelques autres, étaient des dessins originaux ; il en résulta même qu'au début de leur apparition ils furent vendus comme tels. On alla jusqu'à dire que c'était une supercherie de Rembrandt exécutée dans le but bien déterminé de tromper les amateurs ; ceci n'a jamais été prouvé et reste à l'état de pure hypothèse. — *La Terrasse* (B 216). — *Le Canal à la petite Barque* (B 240). — *Le grand Arbre* (B 241). — *Le Pêcheur dans une Barque* (B 243). — *Le Paysage au Canal* (B 244). — *La Maison basse sur le bord du Canal*[1] (B 245). — *Le Pont de Bois* (B 246). — *Le Paysage aux Palissades* (B 247). — *Le Paysage non fini* (B 255). — *Le Paysage aux deux Pêcheurs,* signalé dans le catalogue Denon et *inconnu* à Bartsch et à Blanc ; disons encore en un mot que presque *tous les paysages* de l'artiste sont *très rares* et *très chers.*

Faustus (B 70 — Cl 267 — W 272 — Bl 84 — D 259). — Debout dans son laboratoire, tourné vers la droite, coiffé d'un bonnet, vivement éclairé et vêtu d'une longue robe, le docteur légèrement penché en avant, les deux mains appuyées sur sa table, interroge anxieux les signes cabalistiques qui lui apparaissent sur la fenêtre placée au milieu du fond de l'estampe. Derrière lui, une tête de mort, et devant lui sur le premier plan, un globe terrestre, des papiers et un gros livre à fermoir. Sans signature[2].

Superbe pièce dont le *cuivre existe* encore. — Le 1er état est *avant la troisième taille* sur le livre à fermoir et le travail de pointe sèche sur l'épaule droite.

Ventes : E. Galichon, 1er état sur chine, 850 — Kalle, 637 — Liphart, 812 — Didot, 550 — Schloesser, 251 — Oppermann, 2e état, 350 — Buccleuch, sur japon, 1375, de chez Hawkins — Webster, 600 — Fisher, 210 — Gutekunst,

[1] Il n'en existe, paraît-il, que *trois exemplaires,* l'un au *British Museum,* l'autre à Amsterdam, et un troisième adjugé à la vente Webster 9000 francs, il provenait de chez lord Aylesford.

[2] La plupart du temps on assigne des dates aux pièces qui n'en ont pas, mais les avis sont si partagés et les écarts quelquefois si grands entre les différents catalogueurs, que nous croyons souvent préférable de nous abstenir de les relater ici, tellement cela nous semble hypothétique.

2e état, 310 — L. Galichon, 380 — Artaria, très chargée de barbes, 820 — Straeter, 1262, provenait du cabinet de Fries — Rosenberg, 2e état, 375.

Toutes les épreuves ci-dessus sont de 1er état, sauf indication contraire.

Il existe une *copie*.

Le vieux Haaring (B 274 — Cl 271 — W 276 — Bl 178 — D 261). — Assis de face dans un fauteuil, la main droite ramenant son manteau à la hauteur de la ceinture, et l'autre pendant négligemment, le vieil homme aux chevaux bouffants et grisonnants recouverts d'une calotte regarde de face. Il est vêtu d'un justaucorps avec un large col blanc serré par une cordelière d'où pendent deux glands. Derrière lui, est une large croisée grillée avec un rideau à gauche. Ni signature, ni date [1].

Il y a trois états :

1er état. — Epreuve d'essai *unique* qui se trouve à l'*Albertine de Vienne*, provenant de la collection Barnard. Ce n'est guère qu'une esquisse; le rideau, à gauche, tombe droit sans empiéter par un pli sur la croisée, *l'expression du visage* n'est pas la même que dans les états suivants.

2e état. — Avant le châssis qui se trouve au milieu de la grille de la croisée et avant l'empiètement du rideau.

3e état. — Avec le châssis et avec le rideau émergeant sur la croisée.

C'est sans conteste le plus beau des portraits, *c'est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre* du genre, laissant loin derrière lui celui de *l'avocat Tholing* que nous allons mentionner tout à l'heure. Il est *extrêmement rare* en 2e *état*.

M. Alphonse Legros, l'éminent peintre-graveur, consulté par nous sur ce portrait, n'hésite pas à le déclarer *carrément faux ;* nous nous contentons d'enregistrer son opinion, désolé de notre désaccord.

Ventes : Hume, 6375 — Didot, 2900, une autre épreuve sur parchemin, du même état, peut-être unique dit le catalogue, 300! — Hebich, 2e état, 5500 — Buccleuch, 1750, de chez Hawkins — Holford, 4750 — Angiolini, 2e état (?), 8515 — Artaria, 2740 — Straeter, 2e état, 6625, de la collection Danby Seymour, l'épreuve était *exceptionnelle*.

Les épreuves ci-dessus dont l'état n'est pas indiqué étaient, croyons-nous, du dernier état. — Il existe une *copie*.

Jean Lutma (B 276 — Cl 273 — W 278 — Bl 182 — D 265). — Tournant le dos à une croisée, assis presque de face dans un fauteuil sur le bras duquel il s'appuie, la tête coiffée d'une calotte de velours, le célèbre orfèvre tient dans sa main droite une statuette; sur la table

[1] Date présumée, 1656.

à droite, on aperçoit un marteau et un plat d'argent ; la tête souriante et fine se détache suprêmement distinguée. A droite dans le haut de la croisée : *Rembrandt f. 1656,* et au-dessus de la table du même côté : *Joannes Lutma...* écrit par une main étrangère.

Le 1er état, très rare, est *avant la croisée,* les noms de Rembrandt, de Lutma et la date ; le 2e état est avec la croisée et les inscriptions ci-dessus mentionnées. C'est un *pur chef-d'œuvre* et un des plus beaux, et surtout un des plus séduisants portraits gravés par le Maître ; malheurcusement cette admirable planche a été abimée, et on en a fait ce qu'on appelle le 2e état qui n'est pas, affirme M. A. Legros, de la main de Rembrandt. Il y a encore un 3e état très mauvais, mais *excessivement rare,* dont il existe une épreuve au Musée d'Amsterdam, elle provient de la planche réduite à 185 mm, elle faisait initialement en hauteur 198 mm.

Ventes : E. Galichon, 1er état sur japon, 3600 — Hume, même état, 3875, de chez Hibbert — Didot, même état sur japon, 3900, venait de chez Camberlyn, où elle fut adjugée 2605 — Knowles, 1er état, 4400, de chez Hawkins ; 2e état, 750 — Webster, sur vélin fin, 1er état, 800, de chez Hawkins — Seymour Haden, 1er état, 4250 — Fisher, 3e état, 105 — Hulot, 1er état sur japon, 3700, provenait de chez Didot — Holford, 1er état *non terminé,* l'eau-forte ayant mal mordu, dit le catalogue, 425, de la collection Barnard ; le même état, 4500 — Angiolini, 1er état, exemplaire *superbe,* 6250 — Artaria, 1er état, 2000 ; 2e état, 120 — Bouillon, 1er état, chargé de barbes, 2620 — Straeter, 1er état, 1375, des collections Six et Festeticsz — Defer Dumesnil, 2e état, 590, épreuve signée au verso P. Mariette, 1668 — Rosenberg, 2e état, 225 — Hansen, 2e état, 345.

Ephraïm Bonus (B 278 — Cl 275 — W 280 — Bl 172 — D 256). — Coiffé d'un chapeau à larges bords, le manteau sur l'épaule laissant voir un ample col blanc, portant moustache et barbiche, Ephraïm Bonus descend se dirigeant vers la droite un escalier, sur la rampe duquel il appuie la main droite dont l'index est orné d'une bague. En bas du coin droit : *Rembrandt f. 1647.*

Cette estampe est dite aussi *Le Juif à la rampe,* elle est *célèbre* et *rare,* mais c'est une réputation usurpée et, suivant nous, c'est un des moins bon portrait gravé par l'artiste. M. A. Legros *trouve la planche très habile, mais ne la croit pas de Rembrandt.* Du 1er état, dont la caractéristique la plus marquante est la *bague noire,* il n'existe que *trois exemplaires* connus, ils sont actuellement : l'un au *British Museum,* acquis en 1847, à la vente Verstolk de Soelen, pour 1650 florins, soit environ 3960 francs, après avoir passé par les cabinets Denon, Wilson ; l'autre au Musée d'Amsterdam, quand au troisième, il passa à la vente Holford en 1893.

Ch. Blanc reste plein d'admiration devant la réflexion que ce portrait a suggérée à Wilson dans le catalogue qu'il a fait de l'œuvre du Maître où il dit : « *Il semble réfléchir sur la maladie d'un de ses clients* », et il ajoute, dièzant encore la note : « *On dirait, en effet, qu'il délibère s'il ne remontera*

pas l'escalier ! » Nous ne partageons pas l'emballement de l'éminent écrivain d'art sur ce morceau que nous trouvons raide et sans accent.

Les prix suivants donneront cependant raison sur nous à l'ancien directeur des Beaux-Arts.

Ventes : Kalle, 1700 — Liphart, 1437 — Hume, 2300 — Didot, 1550 — Schloesser, 850 — Hebich, 1375 — Griffiths, 1900, de chez Maberley — Prince Lobanoff, 2940 — Buccleuch, 3000 — Webster, 2500, superbe épreuve provenant de Verstolk — Seymour Haden, 2170, de chez Gevers — Holford, 1er état, 48750, de chez lord Aylesford — Gutekunst, 450 — Angiolini, 1875 — Artaria, 1490 — Straeter, 2062, provenant de chez Alferoff, *c'est un des plus beaux exemplaires connus ;* il avait passé successivement par les collections Camesina, Wolterbeck, de la Motte-Fouquet, van den Zande, Godefroy de Caen, Molasse, et enfin Alferoff, d'où elle provenait en dernier lieu.

Cette estampe n'a *jamais* été tirée sur *japon.*

Jean Utenbogardus (B 279 — Cl 277 — W 281 — Bl 190 — D 272). — Dans un ovale sur un cuivre octogonal, assis dans un fauteuil, presque de face, coiffé d'une calotte, le cou entouré d'une fraise, le célèbre prêcheur tient de la main gauche le livre ouvert qui est sur une table. A droite on distingue plusieurs volumes posés les uns sur les autres sans symétrie. En dehors de l'ovale à gauche en haut : *Rembrandt f.*, et à droite : *1635 ;* en bas quatre vers latins : *Quem praemirari plebes...*

Voici les différents états signalés par M. Sidney Colvin :

1er état. — La planche est rectangulaire mesurant 249 mm sur 186 mm ; le col est presque blanc, l'expression de la bouche et des yeux est *grave* et *triste*, la face modelée par des ombres légères.

2e état. — *Unique*, de nombreux travaux ajoutés dans la face viennent altérer l'expression de la bouche et des yeux, le col est terminé.

3e état. — L'épreuve est terminée et le cuivre rogné en octogone ; les travaux additionnels, qui ne sont pas de la main du Maître, consistent principalement dans les ombres portées sur le rideau et dans la partie à gauche et la plus basse de la planche. La signature et la date apparaissent dans les deux angles du haut, ainsi que les quatre vers de Hugo Grotius dans la marge du bas.

On ne connaît du 1er état que *trois exemplaires* : à Amsterdam, au *British Museum* et le troisième qui passa à la vente Buccleuch ; *cet* état n'a pas été tiré sur japon.

Ventes : Didot, dernier état, 710 — Buccleuch, 1er état, 32000 — Schloesser, 1712 — Oppermann, 350, sur japon — Artaria, 600 — Straeter, 362 — Rosenberg, 450, de chez Seymour Haden, Aylesford et Straeter.

Utenbogaert (B 281 — Cl 278 — W 283 — Bl 189 — D 271). — De trois quarts à gauche, la tête tournée à droite coiffée d'une large toque et portant un vêtement garni de fourrures, Utenbogaert est assis devant une table, au-dessus de laquelle une balance est suspendue ; sur cette table des sacs d'écus et un livre ouvert sur lequel il écrit. Il remet de la main gauche un sac à un jeune garçon, qui un genou en terre près de lui va remplir le baril qui est à sa droite. Au fond, on aperçoit deux personnages à mi-corps. Sur le premier plan, une malle et des barils. Dans le bas de l'estampe à gauche et en dehors de la partie gravée : *Rembrandt f. 1639.*

Cette pièce est aussi dénommée *Le Peseur d'or* ou *Le Banquier*. Nous ne nous associons point à l'enthousiasme que professe pour elle Bartsch qui la qualifie « d'un des plus beaux et des plus rares portraits qu'ait fait Rembrandt, très fini dans toutes ses parties et dont l'effet est admirable. » D'abord il n'y a de gravé par l'artiste que la *tête* et les *épaules*, le reste est, tout porte à le croire, l'œuvre de Bol, nous ne nous expliquons guère que l'œil de Bartsch, si exercé, n'ait pas senti l'énorme différence qui existait entre la technique du Maître et celle de l'élève.

Dans le 1er état, dit au *visage blanc*, la tête du *receveur* n'est exprimée qu'au trait. Cet état est *extrêmement rare ;* au 2e état la *tête est ombrée* [1], une *copie* en a été faite par le capitaine Baillie, on lit dans la marge du bas : *Scilicet unprobæ...* et son monogramme *W. B.* entrelacés à droite. Le 3e état ne porte ni la date ni le nom, ils ont été effacés ; il y a eu, dit Blanc, des épreuves tirées sur un *faux japon* très cassant.

Rovinsky affirme qu'il y a eu des 2es états *falsifiés*. — Le cuivre *existe* encore. — Un anglais, Jacques Hazard, a fait une *copie* différente de l'original, en ce que le livre sur lequel écrit le peseur d'or ne présente *aucune écriture*.

Ventes : Liphart, 331 — Hume, 2e état sur japon, 572 — Didot, 1er état, 6500, de chez Marshall, la même, retouchée par Baillie, 305 — Schloesser, 2e état, très veloutée, sur vieux japon, 1750 — Griffiths, 825 de Maberley — Buccleuch, 1er état, 4000, de chez Hawkins — Webster, sans nom ni date, provenant de chez Hippisley, 650, probablement unique dit le catalogue [2] — L. Galichon, *avant* les tailles perpendiculaires entre les jambes du jeune garçon agenouillé, 590 — Artaria, même état, 260 — Bouillon, même état, 610 — Straeter, 2e état, 1062, de chez Alferoff.

Le Grand Coppenol (B 283 — Cl 280 — W 285 — Bl 175 — D 258). — Assis et vu à mi-corps, de trois quarts à droite, coiffé d'une calotte, large col blanc souple, il regarde presque de face ; ses deux

[1] Les bonnes épreuves sont *chargées de barbes*.

[2] C'est, croyons-nous, l'exemplaire qui a figuré au *Burlington Fine Arts Club* en 1877.

mains tiennent une feuille de papier blanc, une plume d'oie est passée entre l'index et le majeur de la main droite, son manteau entr'ouvert laisse voir son justaucorps. Derrière lui se profile une colonne à gauche. Sans signature, ni date ; on suppose en 1661.

1er état. — La planche mesure 335 mm en hauteur sur 281 mm en largeur ; elle n'est pas terminée et est au *fond blanc* et avant l'achèvement de la manche droite et des deux mains.
2e état. — Terminée ; un *rideau* forme le fond à gauche, remplaçant la colonne, la manche est ombrée, mais demeure plus claire que le reste du corps.
3e état. — Le bras et la manche ont reçu de nouvelles tailles qui les ont assombris.
4e état. — A droite, dans le haut du rideau, les plis ont été retravaillés.
5e état. — La planche est *coupée* et les vers hollandais calligraphiés en l'honneur du Maître et du modèle ont disparu.

Clausin a dit qu'au 1er état la *colonne* qui est à gauche *n'est légèrement ombrée que jusqu'au milieu de sa hauteur* — ce qui laisse clairement entendre que le reste est demeuré *blanc* — or, semblable *particularité* n'a encore *jamais été confirmée*, c'est *une erreur* qu'a rééditée Ch. Blanc et qu'il importe de *détruire complètement*. Cette pièce n'est intéressante que dans le 1er état — dont Basan a fait une *copie* moins haute d'un centimètre environ que l'estampe originale — et dans le 2e état.

Il n'existe du 1er état que *deux exemplaires connus*, l'un au *Département des Estampes*, provenant de la collection Beringhen, l'autre à Amsterdam, sortant de chez Verstolk de Soelen à la vente duquel il fut adjugé 2687 francs.

Ventes : Liphart, 3e état, 369 ; un autre état sur japon, 887 — Hume, 5e état, 1275 — Didot, 4e état, 650 ; 5e état, 30 — Schloesser, 3e état, marge de 5 mm aux trois côtés et 14 mm en bas, les bords sales, 987, de chez Ackermann, Festeticsz, Arozarena et Kalle — Buccleuch, 2e état sur japon au fond blanc, 29750, des collections Esdaile, Verstolk et Hawkins ; 3e état, 3250 ; 4e état, 2125 — Webster, 4e état, de chez Barnard, Hibbert et Willcox — Fisher, 4e état, 625, de Howard et Danby Seymour — Holford, 2e état, de Wilson, 33975, mais réellement le 1er, dit le catalogue, provenait de la collection Aylesford — Artaria, 225, de chez Faccioli, *avant* la planche coupée — Reiss, sur japon, 4e état, 875, de chez Esdaile — Loyd, 3e état, 1950.

L'avocat Tholinx[1] (B 284 — Cl 281 — W 286 — Bl 188 — D 270). — Assis de face dans un fauteuil, il regarde d'un air songeur ; la tête, recouverte d'un chapeau à larges bords légèrement relevés, est un peu enfoncée dans les épaules ; le large col est blanc et la barbe du menton taillée en carré. Il a devant lui une table chargée de

[1] Ou encore le *Docteur Petrus van Tol*, ce qui semble plus vraisemblable.

livres, dont l'un est ouvert ; il tient un lorgnon de sa main droite qu'il ramène vers lui, les deux avant-bras sont appuyés sur les montants du fauteuil. A droite derrière lui, on aperçoit trois bouteilles ; sur le justaucorps du personnage un vêtement fourré. Le fond de l'estampe est blanc. Sans signature, ni date.

1er état. — La barbe est *irrégulière* et divisée en deux parties, le coude droit n'est *pas arrondi.*
2e état. — La barbe a été régularisée et taillée en carré.
3e état. — La partie claire qui se voit sur la poitrine est ombrée de deux tailles.

De tous les portraits — une des plus belles planches de Rembrandt, nous écrit M. A. Legros — c'est incontestablement et de beaucoup le *plus rare* [1], on peut même dire qu'à l'heure actuelle il est *absolument introuvable*, toutes ou à peu près toutes les épreuves sont encore chargées de barbes, la planche, perdue croit-on, ayant été fort peu tirée. Cependant — et voilà qui va sembler infirmer cette assertion — il passa à la vente Didot une fort mauvaise épreuve, elle avait été payée 20 francs par lui et avait appartenu au comte de Noë.

Du 1er état on ne connaît que *quatre* exemplaires : au *British Museum*, don du Rev. C. M. Cracherode en 1799 ; au *Musée d'Amsterdam ;* au *Département des Estampes*, provenant de la collection Peters, et enfin celui adjugé à la vente du Rev. John Griffiths, qui avait successivement passé par les cabinets Rechberger, de Fries et Six.

A la vente Verstolk de Soelen une épreuve du 1er état fut adjugée 330 florins, et un autre exemplaire de 2e état, aux bords *raboteux* et chargé de barbes, 1800 florins, il provenait de chez Barnard et Pole Carew [2], à la vente de ce dernier elle avait été adjugée 5500 francs.

On suppose que cette estampe fut gravée entre 1654 et 1656, on n'en connaît qu'une *seule* épreuve sur *japon.* — Il existe plusieurs *copies*, une entre autre *extrêmement remarquable* par le capitaine Baillie.

Ventes : Hume, 12750 — Didot, 1120, épreuve faible, celle achetée 20 fr. — Griffiths, 1er état, 38000 — Buccleuch, 2e état, 20000, de chez Hawkins — Hulot, 780, provenant de chez Didot — Holford, 13250, de chez lord Aylesford.

Le bourgmestre Six (B 285 — Cl 282 — W 287 — Bl 184 — D 267). — Il est debout, presque de face, en culotte courte, et adossé à une croisée entourée de rideaux d'où vient la lumière ; il tient dans ses deux mains sa tragédie *La Médée*, qu'il lit avec attention, ses cheveux gris et bouffants s'épandent sur ses épaules, les cordons à glands de son col sont dénoués. A *sa* droite dans l'ombre, on aperçoit

[1] Notre *Musée Dobrée* en possède une *superbe* épreuve.
[2] Il l'avait achetée en 1809, à la vente Hibbert, 1400 francs.

son épée et son baudrier; en face de lui sur une chaise à coussin à glands, quelques livres sont posés. Sous le trait carré à droite en bas de l'estampe : *Rembrandt f. 1647*, et à gauche : *Jean Six Æ 29.*

1er état. — Il existe à la croisée une *sorte d'appui* venant à la moitié de la hauteur de l'épaule du modèle, et il n'y a ni nom, ni date.

2e état. — L'appui *a disparu*, et dans la date 1647 les chiffres *6* et *4* sont *renversés*, on lit à droite, le nom de Rembrandt sous le trait carré près de ces chiffres.

3e état. — Les chiffres sont redressés et dans la marge à gauche, on a ajouté : *Jean Six, Æ 29.*

Le 1er état n'existe qu'à *deux exemplaires*, à Paris, acheté 864 francs à la vente du comte de Chabannes en 1755, et à Amsterdam. Ce portrait est *célèbre*, le personnage étant un ami de Rembrandt.

Nous ne partageons pas l'enthousiasme du public relativement à cette estampe, parce que nous estimons que dans la circonstance le Maître n'est pas resté lui même, il a momentanément *abdiqué* son indépendance, et pour plaire au modèle il a, n'en doutez pas, obéi à des instructions qui ont paralysé sa liberté en le faisant descendre au simple rôle d'ouvrier exécutant, l'outil domine dans ce portrait, et la tête seule — partie certes la plus intéressante du morceau — tout admirablement modelée qu'elle soit, est loin de nous donner, comme l'a judicieusement fait observer M. Dutuit, la physionomie d'un homme de *29 ans*, c'est bien plutôt *un vieillard* que nous présente l'artiste, ce seul fait est une *tare* qui vient corroborer nos critiques.

On rencontre de fort belles épreuves, même en 3e état, celle par exemple du *Département des Estampes*, est superbe.

Le cuivre *existe* encore dans la famille, et se trouve actuellement chez le professeur Jhr. Dr. J. Six, Heerengracht à Amsterdam, il figura même à une exposition qui y fut faite en 1876, croyons-nous.

En février et mars 1892, au *Cincinnati Museum Association*, un des *plus beaux* exemplaires connus fut exposé.

Il y a quatre ou cinq *copies*, entre autres une de Basan et l'autre de François Novelli; cette dernière que nous n'avons pas vue est, paraît-il, supérieure. — Marcelin Desboutin l'a aussi, croyons-nous, gravé.

Ventes : Liphart, 3e état, 650 — Hume, 3e état, 6750, superbe épreuve provenant de chez Josi — Didot, 2e état, 17000[1], elle provenait de la vente Arozarena où elle fut adjugée 5251 francs, elle portait au *verso* la signature de dom Artaria, et sortait du cabinet de Férol où elle fut vendue 5150 francs, c'était un exemplaire de qualité *exceptionnelle* — Schloesser, 3e état, 1876 — Griffiths, 2e état, 12625, de chez Harding et Maberley — Buccleuch, 2e état, 12500, de la collection Hawkins — Seymour Haden, 3e état, 9750, de chez Hume — Holford, 2e état, 9500, de chez Lord Aylesford; 3e état, 6375 — L. Galichon, 2e état, 12050, *la plus belle connue* dit M. Dutuit dans son manuel, provenait de chez Arozarena et Didot — Artaria, 3e état, 900 — Reiss, 3e état sur japon, 13500, des collections Barnard, Astley, Hibbert et Aylesford

[1] En 1860, Didot l'avait payée 6250 francs; voilà ce qu'on peut appeler un placement de père de famille.

La grande Mariée Juive (B 340 — Cl 330 — W 337 — Bl 199 — D 329). — Assise presque de face, quoique légèrement tournée vers la gauche, tête nue, ses longs cheveux épandus sur les épaules et retenus sur le front par une bandelette, la femme de l'artiste — car on suppose que c'est elle — tient dans sa main gauche un rouleau de papier, tandis que l'autre s'appuie sur le bras du fauteuil où elle est assise ; à gauche, une table chargée de livres. Tout à fait sur le côté gauche de l'estampe et parallèlement au trait carré qui est perpendiculaire, on lit avec une extrême difficulté en écriture renversée : *R 1634* ou *1635*, il est absolument impossible de savoir si c'est un *4* ou un *5 ;* on opine généralement cependant pour 1634.

Très beau morceau, *très rare* et *très poussé*, tout porte à croire que des élèves de Rembrandt ont travaillé à ce cuivre. — M. A. Legros affirme que ce portrait n'est pas du Maître, quelques-uns veulent y reconnaître Saskia van Ulenburg, la seconde femme de l'artiste, la jolie frisonne qu'il avait épousée en 1634.

Dans le 1er état, tout le vêtement et le bas de la planche sont restés *blancs* ; ni *les mains*, ni *les jambes* du personnage *n'existent encore*, il n'est vu que jusqu'à la ceinture, et le bas de la planche est complètement *vide* de travaux, le buste et le haut du fond sont seuls terminés, toute la *poitrine* est restée *blanche* et *l'ombre projetée* par le personnage est *très accusée ;* cet état est *superbe*, mais *d'une insigne rareté*, une épreuve a figuré au *Cincinnati Museum Association*, en février-mars 1892. — Il y a une trentaine d'années, croyons-nous, sir Seymour Haden en paya un exemplaire 4000 francs à Clément.

Ventes : E. Galichon, 3e (?) état avec le *point noir* très apparent sur la joue gauche, 640, de chez Arozarena — Liphart, 575 — Hume, 850 — Didot, 1er état, 4005, provenait de chez Barnard ; 3e état, 1500, de chez Esdaile — Knowles, 443, sur papier à la fleur de lys, de chez Brentano — Schloesser, sur papier à l'aigle impérial, 651 — Buccleuch, 1er état, 3750 ; 2e état, les mains et la robe sont *blanches*, extrêmement rare, 6500, les deux exemplaires venaient de la collection Hawkins — Webster, 3e état, 825, de chez Didot, près de 50 % de baisse ! ! — Seymour Haden, 1er état, 4500, de chez Hippisley — Holford, 1er état, 4375 — L. Galichon, 3e état, 260 — Artaria, les assises ou *ciment* des pierres sont marquées sur le pilier droit, c'est un 4e état, 260 — Rosenberg, 475.

Nous eussions pu allonger considérablement la liste que nous venons de produire, mais nous estimons que les 56 pièces décrites suffiront amplement à donner la physionomie exacte de l'œuvre admirable dont elles sont l'expression exquise et délicate. Si, cependant, il nous était loisible de choisir parmi les joyaux qui constituent cet écrin, voici les trois diamants de toute première grandeur que nous n'hésiterions pas à en détacher : *La Pièce aux cent florins — Le Paysage aux trois arbres — Le Vieux Haaring*, qui synthétisent merveilleusement les trois genres : scène biblique, paysage et portrait auxquels s'adonna l'artiste avec une égale maëstria.

RUBENS (Pierre-Paul)

Né en 1577, mort en 1640. Des graveurs de premier ordre travaillèrent sous sa direction, les plus célèbres furent *Bolswert, Pontius, Worstermann Suyderhoff, Soutmann, Witdouck*, etc... Cette école, dite de Rubens, produisit plus de 500 planches. C'étaient surtout les dessins plutôt que les tableaux qui étaient interprétés par ces Maîtres. Un œuvre très remarquable et *absolument irréconstituable* aujourd'hui fut mis sur table à 30000 francs à la vente de l'ancien marchand d'estampes Henri Lacroix, en février 1901, n'ayant pas trouvé acquéreur il fut retiré ; il est actuellement au *Musée de Berlin*. Il y avait là également des œuvres des Maîtres de son école, *Van Dyck, Jordaens*, etc., au nombre de 1480 pièces renfermées dans 23 portefeuilles.

Notons pour mémoire, à cause de sa *rareté*, car elle est à nos yeux *sans valeur*, la seule eau-forte qu'ait, dit-on, gravée le maître lui-même :

Sainte Catherine (Dutuit 15). — Debout sur les nues et vue de face, la sainte appuie la main gauche sur le glaive qui est posé sur la roue de son martyre, la droite tient une palme.

Ventes : E. Galichon, 130 — Didot, 80 — Angiolini, 91 — Rosenberg, 45.

Le catalogue des estampes gravées d'après Rubens a été fait par R. Hecquet en 1751, et par C. Cr. Woorhelm Schneevoogt en 1873.

RUYSDAËL (Jacques)[1]

Né en 1630, mort en 1681 à Harlem. On ne sait rien de sa vie. L'artiste a signé une douzaine d'eaux-fortes pittoresques *fort recherchées*.

Voir ses catalogueurs : Bartsch, Weigel, et Emile Michel qui publia sur le Maître et son école une brochure en 1890 à la *Librairie de l'Art*.

Voici les quatre pièces les *plus remarquables* de son œuvre.

Le Petit Pont (Bartsch 1). — A gauche adossée à des arbres, une chaumière au toit à demi défoncé, devant celle-ci est une mare dans laquelle est tombé un tronc d'arbre à droite ; du même côté au second plan, un petit pont, que traverse un homme suivi de son chien se dirigeant vers la droite. A la porte de la chaumière, on distingue une

[1] Consulter : Eaux-fortes de Jacques Ruysdaël reproduites et publiées par Amand Durand, texte par Duplessis, à Paris, chez Rapilly.

femme à mi-corps et de profil à gauche ; dans le ciel à droite, un vol de six oiseaux. Sous le trait carré et à la hauteur du tronc d'arbre tombé : *J. Ruysdaël f.*

Cette estampe, qui est loin d'avoir la célébrité des *Voyageurs* dont nous allons parler tout à l'heure, est certainement *une des plus intéressantes* de l'œuvre, et *supérieure* suivant nous et de beaucoup, à celle que nous venons de nommer.

Ventes : Liphart, 45, du cabinet Esdaile — Knowles, sur papier à la folie, 250, de chez Kat — Oppermann, eau-forte pure *avant le ciel* et avec la planche sale, 376 ; autre état, avant que les travaux à la pointe sèche aient disparu, 125.

Les Voyageurs (4). — Venant de gauche deux hommes et une femme précédés d'un chien — on les distingue à peine — se dirigent vers la droite, cotoyant un terrain inondé et boisé. A gauche de l'estampe, un gros chêne aux fortes ramures, et à droite près des voyageurs, un arbre à moitié déraciné, incliné à gauche et dont les branches baignent dans l'eau. Dans le coin inférieur de l'estampe : *Ruysdaël.*

Pièce *célèbre* plus encore, suivant nous, par sa *rareté* que par sa valeur d'art. Il est très curieux de noter combien il est difficile de faire revenir le public amateur sur le jugement porté sur une estampe, si une pièce de *second* plan est cotée de *premier*, c'est pour *toujours*. La contre-partie existe également, et l'on peut suivre dans les ventes des morceaux de premier ordre délaissés et obtenus à vil prix : anomalies que rien ne saurait expliquer !

Il y a deux états bien caractéristiques[1] : dans le 1er, le ciel à droite n'est indiqué que par de légers travaux, et *le nuage ovale* ombré de hachures *n'existe pas,* tandis qu'*il apparaît* au 2e. — Il y a une *copie.*

Ventes : Liphart, sur papier à la folie, 675 — Knowles, 2e état, 1000, de chez Dupper — Straeter, *avant* le nuage, 2562, c'est *le plus bel exemplaire* connu, il provenait de la collection Detmold.

Le Champ de Blé (5). — A gauche un champ de blé, à droite des arbres, dont l'un très grand et très touffu se détache très vigoureusement presque au premier plan. Tout en haut dans le coin droit : *Ruysdaël fc,* et en bas du même côté : *F. V. W. excud,*, c'est-à-dire *Franciscus van Wyngaerde excudit.*

Estampe *très recherchée* et *fort rare* surtout en premières épreuves, c'est-à-dire *sans nom, ni adresse.*

[1] Notre *Musée Dobrée* à Nantes possède un exemplaire de chaque état ; le premier, *avant le nuage,* fut acquis en 1856 à la vente His de la Salle et payé 980 francs, il est *superbe.*

Ventes : Liphart, avant nom et adresse, 700 ; avec ces mots, 625 — Knowles, état *intermédiaire* entre le 1er et le 2e état avec la bordure fine mais *avant* le nom et l'adresse, 751 — Schloesser, eau-forte pure, 1er état *avant* la bordure, le nom du Maître et l'adresse, 425 — Oppermann, même état et condition, 750 — Straeter, même état, 1937 — Bättig, 500 — Defer Dumesnil, 120, mauvaise épreuve.

Les Trois Chênes (6). — A gauche d'un tertre couronné par un bouquet de trois chênes, une mare sur laquelle nagent deux canards ; au pied de ce monticule, du bois abattu. Au milieu de la marge du bas : *J. Ruysdaël in. f. 1649.* Le *4* est à *l'envers.*

Très rare. — Il existe une *copie* trompeuse dans laquelle la letttre *n* de *in* est un *u.*

Ventes : Liphart, 539 — Didot, 101 — Oppermann, avant le ciel nettoyé, 330 — Fisher, 52, épreuve un peu coupée — H. G. Gutekunst, en 1894 adjugé 215 — Straeter, *superbe* exemplaire, 2000, de la collection Kalle.

SACHTLEVEN (Hermann)

Né à Amsterdam en 1609, mort à Utrecht en 1685, élève de van Goyen, s'est particulièrement distingué comme paysagiste et peintre de mœurs rustiques.

Son nom est orthographié aussi quelquefois des manières suivantes : *Saft-Leven, Zachtleven* ou *Zaftleeven.*

Le Grand Arbre (Bartsch 28). — A droite de l'estampe, un grand arbre très touffu qui penche vers la gauche ; sur un tertre occupant le milieu de la pièce, un homme est assis parlant à un autre personnage qui traverse le chemin devant lui, l'homme assis étend la main droite, il a près de lui un compagnon qui s'appuie sur un bâton.

Cette rare estampe est la pièce *capitale* de l'œuvre.

Ventes : Knowles, 375 — Oppermann, 257 — Angiolini, 162.

La Porte des Femmes blanches à Utrecht (29). — Une petite rivière à une entrée de ville ; à droite, des arbres et des maisons ; à gauche au deuxième plan, séparé des maisons ci désignées, un château. Au tout premier plan, un homme faisant baigner deux chevaux, il est monté sur l'un d'eux. Dans le coin gauche inférieur sous le trait carré, le monogramme ; au milieu la rubrique de l'estampe : *De Wittervrouwen - poort*, et à droite : *A° 1646.*

A la vente Knowles, un fort bel exemplaire de ce *rare* morceau fut adjugé 225 francs, il était en 1er état, c'est-à-dire *avant le ciel chargé de nuages.*

SEGHERS (Hercule)

Né à Utrecht vers 1590, mort en 1640[1] croit-on? Elève de Gillis de Conincxloo d'Amsterdam, absolument méconnu de son temps et fort peu répandu du nôtre, est un artiste paysagiste qui trouva la manière d'imprimer ses œuvres *en couleurs*. Decamps dans sa vie des peintres hollandais raconte qu'un jour il porta à un marchand une planche où il avait mis tous ses soins à graver un admirable paysage, et que ce dernier n'eut pas honte de lui en offrir le prix du cuivre, lui conseillant de faire de sa planche des boîtes à mettre du tabac à fumer. Découragé, il s'adonna à l'ivrognerie et se tua un jour en tombant dans son escalier.

Il n'usait, nous apprend M. Sidney Colvin, le distingué conservateur du *British Museum*, que *d'une seule planche* et d'une seule couleur bleue, verte, brune ou blanche et produisait de très riches effets de ton en tintant ses papiers, soit avant, soit après l'impression, il se servait de papiers coloriés jaune, brun ou gris bleu et couvrait aussi son papier blanc ou chamois d'un fond lavé d'aquarelle; ses méthodes de coloration variaient avec chaque impression. Rembrandt l'admira et l'étudia beaucoup.

A la vente de W.-P. Knowles qui eut lieu à Francfort-sur-le-Mein en 1879, l'estampe suivante de cet artiste, d'après Elsheimer :

« Tobie traînant un poisson de la main gauche est accompagné par un ange. Ils » dirigent leurs pas vers la gauche et descendent une petite colline, au second plan » un paysage laisse entrevoir un horizon coupé par une rivière et renfermé entre » deux montagnes garnies de bouquets d'arbres ».

fut adjugée 5000 francs à Clément pour un amateur dont nous respecterons ici l'anonymat.

Cette estampe n'existe qu'à *deux exemplaires*, l'autre est à Amsterdam. — A la mort de Seghers le cuivre fut acquis par Rembrandt qui s'en servit pour sa *Fuite en Egypte* (B 56); il enleva les figures de Tobie et de l'ange et les remplaça par celle de la Vierge montée sur un âne à côté duquel marche saint Joseph, en ajoutant au deuxième plan une *grande touffe d'arbres*.

Au 1er état, on aperçoit très bien encore des *repentirs* qui ne sont autres que *les ailes* de l'ange. La montagne et la partie occupant le devant à gauche n'ont pour ainsi dire pas été modifiées.

Le *Musée de Dresde* possède 20 pièces de l'artiste, et le *British Museum*, 11; ces dernières furent acquises en 1835 de la collection Sheepshanks.

SIEGEN DE SECHTEN (Louis)

Hollandais de naissance, mais allemand d'origine, naquit en 1609 et mourut vers 1680, il est l'inventeur incontesté maintenant, du procédé dit *manière noire*[1] qu'il découvrit vers 1640 et qui fut exploité par le Prince Rupert.

[1] Dates absolument *incertaines*, car d'autres biographes le font naître en 1625 et mourir en 1675.

[2] Manière noire se dit en anglais *Mezzotinto* et en allemand *Schabkunst*. — Lire : *Histoire de la gravure en manière noire*, par Léon de Laborde, Paris, 1839, ainsi que la préface et les notes de John Chaloner Smith ; *British Mezzotinto portraits*, etc., 5 vol., Londres, 1878-1883.

Nous ne pouvons nous étendre longuement ici sur le procédé en lui-même, nous sortirions de notre programme, disons simplement que la planche est *grainée* au moyen du balancement d'un instrument qu'on appelle *berceau,* et que les lumières s'obtiennent à l'aide d'un outil dit *racloir* qui opère sur le cuivre comme le ferait un crayon blanc sur une feuille de papier noir. L'ancien graveur procédait par *ombres,* de Siegen au contraire procède par *clairs ;* l'un, a-t-on dit judicieusement et pour établir nettement par une comparaison la différence de la technique, se servait du *crayon blanc,* l'autre du *crayon noir.*

Ce procédé, tout nouveau qu'il fut, prit difficilement son essor et ce n'est guère, chose curieuse à enregistrer, que près de *cent ans* plus tard qu'il commença à être remis en honneur, surtout et très particulièrement en Angleterre — ce qui fit même qu'on l'appelle souvent *manière anglaise* — tant il s'y était vigoureusement implanté en établissant une suprématie définitive sur tous les autres pays. C'est surtout de 1750 à 1810 qu'il y battit son plein, du reste nous y reviendrons lorsque plus tard nous nous occuperons de l'*École anglaise* et que nous signalerons ses artistes.

Contentons-nous de dire qu'en dehors de ce pays il n'y eut que l'Allemagne et les Pays-Bas à utiliser le nouveau procédé.

La France ne compte guère que : Sébastien Barras, André Bouys, Louis Bernard, Henri Gascar, Sarrabat et L. Lombart, tandis que l'école néerlandaise possède, en suivant à peu près l'ordre chronologique, des artistes de premier ordre, tels que : Wallerant Vaillant, Abraham Blooteling, Gérard Valck, Jan van Somer, Peter Schenck, Direk Maas, Carel de Moor, Nicolas Verkolje, Jacob Gole, Cornelis Dusart, A. van Halen, Pieter Louw... et l'Allemagne : prince Rupert, Gaspar de Furstenberg, Jean van der Bruggen, David Loggan, Jean-Jacob Kremer, Jodocus Bickart, Hermann-Hendrick Quiter, Paul Multz, Benjamin Block, André Wolfgang, Henri Popp, Christoph Lederwasch, Christoph Veigel, Christoph Heiss, Bernard Vogel, George Kilian, les Haid, etc..., pour ne citer que les plus marquants de ces deux nations.

On peut compter dans toutes les écoles environ 350 artistes qui usèrent du procédé, parmi ceux-ci une soixantaine employèrent des monogrammes, lesquels bien entendu, se détachent toujours *en blanc* dans la gravure.

L'œuvre de Siegen se compose, croyons-nous, de 9 pièces, *toutes extrêmement rares ;* voici celles qui nous ont semblé les plus dignes d'attirer l'attention :

Amélie-Elisabeth Landgravine de Hesse (Smith 1). — En buste, le corps tourné de trois quarts à gauche et regardant de face, les cheveux bouclés sont épandus sur les épaules que recouvre une large collerette unie et empesée, le derrière de la tête est couvert par un voile de crêpe retombant sur le dos. Au-dessous du portrait, un texte de cinq lignes commençant par ces mots : *Amelia Elisabetha...,* puis en bas à droite de cette légende : *Ao Dnj* cIↃ.IↃ.C.XLII. Le cuivre est cintré par le haut.

C'est le *premier* portrait gravé par ce procédé. Siegen le data de *1642* et en tira un nombre d'épreuves extrêmement limité qu'il offrit à ses amis et à quelques hauts personnages : c'est le *1er état*, qui est de *toute rareté*. L'année suivante, la planche fut livrée à l'éditeur qui, pour la *rajeunir*, si nous pouvons nous exprimer ainsi, au moment de sa publication, ajouta un *I*, ce qui la millésima *1643* : c'est le 2e état, qui est encore assez rare ; un exemplaire de cet état passa à la vente Griffiths et fut adjugé 325 francs ; précédemment, à la vente Didot, une épreuve de 1er état avait été payée 205 francs.

Eléonore de Gonzague (2). — En buste, le corps de trois quarts à gauche et regardant de face, décolletée, une broche damier avec un pendentif est fixée sur une berthe de fine guipure, à la naissance des seins, au cou un collier de grosses perles à un simple rang. Cheveux frisés avec boucles retombant sur le cou. Sur la tête, une couronne posée très en arrière avec un bijou en forme de poire revenant sur le front, à la naissance des cheveux et de la raie.

Cette estampe, gravée en 1643, est *rarissime* mais peu séduisante. — Un exemplaire fut adjugé en avril 1894, à Stuttgart, par M. H.-G. Gutekunst, 1750 francs ; c'était un 1er état, *avant l'inscription* et *les boucles de cheveux sur le front.*

Guillaume, prince d'Orange, comte de Nassau (3). — Très jeune, à mi-corps, de trois quarts à droite, il regarde de face, on aperçoit le haut de l'armure du bras droit, les cheveux très épais couvrent presque le front et viennent par derrière s'épandre sur un large col blanc garni d'une fine guipure. Au bas de l'estampe, sur une seule ligne occupant toute la largeur, on lit : *Guilhelmus D. G. princeps... MDCXLIIII.*

Superbe portrait, *très rare*, adjugé 3125 francs par H.-G. Gutekunst, en avril 1894.

Augusta-Maria, fille de Charles Ier d'Angleterre (4). — A mi-corps, décolletée, presque de face et regardant légèrement à droite, les cheveux sont bouclés et retombent de chaque côté sur les épaules, le chignon comme le cou est orné d'un rang de perles. Un bijou avec pendentif en forme de poire est fixé sur le devant de la berthe, à la hauteur de la poitrine. Au bas de l'estampe, sur une seule ligne occupant la largeur du cuivre : *Augusta-Maria-Caroli...*

Rare. — Un exemplaire fut adjugé en avril 1894, par H.-G. Gutekunst, 3375 francs ; le modèle n'est pas séduisant.

Citons encore les autres pièces gravées par Siegen : *L'Empereur Ferdinand III* qu'il faut avoir en 1er état, c'est-à-dire *avant* le monogramme et la répétition du millésime 1654 ; *saint Bruno ; La Sainte Famille ; saint Jérôme* et *saint Ignace de Loyola.*

Les gravures en *manière noire* ont un peu le même aspect que celles obtenues par *l'aquatinte ;* la technique est, on le sait, *essentiellement* différente, et un œil tant soit peu exercé ne pourra se tromper sur le procédé.

Parmi les pièces de divers autres artistes, de la *dernière rareté,* mentionnons : *Sir Thomas Isham,* d'après *Lély,* par *David Loggan,* 3 exemplaires connus. — *Barbara, duchesse de Cleveland et sa fille,* par Henri Gascar, 5 exemplaires. — *Princesse Anne-Sophie de Hanovre,* par *Bernard Lens,* 2 exemplaires.

SUYDERHOEF (Jonas)

On ignore la date de sa naissance et de sa mort, on croit cependant ne pas trop s'éloigner de la vérité en leur assignant les années 1600-1670. On ne sait également rien de sa vie ; c'est à Leyde probablement qu'il naquit. Il était élève de Soutmann.

Graveur habile, son catalogue fut dressé par J. Wussin en 1862, et traduit en français en 1863, par M. H. Hymans, le très distingué conservateur de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, auquel nous sommes heureux d'adresser ici nos respectueux remerciements pour l'amabilité et le savoir avec lesquels il a bien voulu répondre aux renseignements que nous lui avons demandés dans maintes circonstances.

Wussin relève 130 pièces ; 101 portraits et 29 sujets divers. — Ch. Le Blanc en mentionne 136.

René Descartes (Wussin 23).

Nous mentionnons ce portrait parce que à la vente Didot il en passa un état *non décrit,* avant l'adresse de P. Goos, il fut adjugé 235 francs ; *très rare.*

Jean Koets (48).

Un 1er état *non décrit,* avant le nom R. Koets Pins, en bas à gauche de l'ovale, adjugé à la même vente 150 francs ; *très rare.*

Les Syndics (102). — Les quatre syndics coiffés de chapeaux à larges bords sont assis dans une salle ornée de niches avec statues, lorsqu'entrant à gauche, le chapeau dans la main droite, l'avocat Corneille van Davelaer vient anoncer l'arrivée de la reine de France.

Cette belle estampe servait à illustrer un volume publié à Amsterdam en 1639, intitulé : *Blyde Inkomst... van Maria de Médicis,* etc., elle fut gravée d'après Keyser. — Au *Cabinet des Estampes,* il existe une épreuve de 1er état

avant les noms des artistes, *quatre* exemplaires seulement sont connus, le nôtre fut acquis en 1812 à Amsterdam, moyennant 600 francs.

Ventes : Liphart, 82 — Oppermann, 100 — Griffiths, 78 — Bouillon, 18.

La Paix de Munster (103). — Debout, autour d'une table recouverte d'un lourd tapis, les très nombreux plénipotentiaires et ambassadeurs se trouvent réunis, attentifs à la communication d'un texte qui *va* leur être donné, car les deux personnages qui tiennent ce texte ont encore la bouche fermée. Les personnages qui sont à gauche ont levé la main droite. Sur la table, différents objets dont un coffret ; sur le mur tout à fait à gauche, une planche rectangulaire est accrochée et on y lit : *Pax optima rerum.* En bas, en dedans du trait carré à gauche : *Geraert ter Burch pinxit.* A droite : *Jonas Suyderhoef sculpsit.* En dehors du trait carré, dans toute la longueur de l'estampe sur trois lignes : *Icon exactissima, qua ad vivum...*

Grande et belle pièce *célèbre,* malheureusement tirée *un peu sec* et presque toujours *trop encrée.* Il faut tâcher de l'avoir en 1er état *avant toutes lettres,* ou en 2e état avec la lettre, mais *avant* le nom des artistes.

Ventes : Behague, 1000, le *plus bel exemplaire connu* — Bouillon, 76, de chez Esdaile — Defer-Dumesnil, 165.

Les Joueurs de trictrac (123).

A la vente Guichardot, un exemplaire de 1er état *avant toute adresse* fut adjugé 230 francs ; la pièce est gravée d'après van Ostade.

VAN DE VELDE (Adrien)

Né à Amsterdam en 1637 où il mourut en 1692 ; habile graveur animalier et paysagiste. — Son œuvre compte une vingtaine de pièces.

La Porte du bourg (Bartsch 18). — La place d'une bourgade avec sa porte occupe le milieu de l'estampe ; à gauche quatre paysans sont assis à la porte d'un cabaret, près d'une grande table, ils semblent saluer un homme, une femme et un garçon qui arrivent accompagnés de deux ânes et de deux moutons, la femme est montée sur l'âne, l'homme et le jeune gars sont à pied. En haut à gauche : *A. V. Velde f. 1653 ;* le *3* est renversé.

Une épreuve fort belle fut adjugée en 1894 par H.-G. Gutekunst, 500 francs ; c'est de *toute rareté.*

Le Paysan à cheval (21). — Un paysan à cheval, enveloppé de son manteau et coiffé d'un large chapeau rond, se dirige vers la gauche, il est suivi d'un autre paysan qui a son bâton sur l'épaule et derrière lequel marchent bœuf, mulet et trois personnages ; au fond, une chaumière entourée d'arbres devant laquelle passe un berger avec son troupeau. En haut à droite : *A. V. Velde 1653.*

Très rare.

VAN DER MEER DE JONGE

Elève de Nicolas Berghem, naquit vers l'an 1656 et mourut en 1706. Son œuvre est fort mince, 8 ou 10 pièces au plus.

La Brebis debout (Bartsch). — Dans la campagne, au pied d'un gros arbre à gauche, une brebis occupant le milieu de l'estampe est debout la tête à droite, tétée par son agneau ; derrière elle un autre petit est couché, et à droite au premier plan deux autres moutons.

Un exemplaire d'un *état inconnu* à Bartsch et à Weigel a passé à la vente Oppermann où il fut adjugé 562 francs ; il était *avant les taillles* sur la tête de la brebis qui est debout et *avant les taillles diagonales* sur l'ombre du coin inférieur à droite. *Rarissime*, peut-être même *unique*, nous ne le signalons qu'à titre de curiosité, car la brebis a *l'air en bois* tant les jambes sont raides et mal dessinées.

VAN DYCK (Antoine)[1]

Né à Anvers le 22 mars 1599, mort à Londres le 9 décembre 1641. Le meilleur élève de Rubens, peintre fameux entre tous par la distinction de sa facture, le merveilleux de son coloris, a gravé lui-même 19 portraits à *l'eau-forte ;* ces pièces, dont il n'a exécuté de *sa main* que *les têtes*, sont extrêmement *rares* et *recherchées*, il les faisait terminer par des artistes de grand talent qui se nommaient de Jode, Galle, G. Hondius, Schelte à Bolswert, Vorsterman et Pontius. Ces trois derniers surtout étaient de métier très supérieur. Voici les noms des 19 personnages dont il a reproduit les traits :

Jean Breughel — Pierre Breughel — Antoine Cornelissen — Van Dyck — Erasme — François Franck — Momper — Adam Noort — Paul Pontius —

[1] Il y a quelques années une des plus belles collections de l'œuvre se trouvait à Philadelphie, chez M. Henry C. Léa. — Consulter : Eaux-fortes d'Antoine van Dyck, reproduites et publiées par Amand-Durand, texte par G. Duplessis, à Paris, chez Rapilly.

Jean Snellincx — François Snyders — Just Suttermans — Antoine Triest — Lucas Vorsterman — Guillaume de Vos — Paul de Vos — Jean Wael — Jean Wawerius — Philippe Leroy.

Il a, de plus, gravé : *Le Christ au Roseau*, et *Le Titien et sa Maîtresse.*

Il est vraiment extraordinaire de constater que ce peintre des suprêmes élégances, n'ait pas gravé *un seul portrait de femme*, lui qui vivait dans ce milieu raffiné de la cour de Charles Ier d'Angleterre, où fréquentaient les beautés les plus orgueilleuses de cette époque ; il a craint, sans doute, d'être impuissant à rendre et la blancheur de leurs gorges et la troublance de leurs yeux, et il a demandé à la magie de son pinceau ce que l'eau-forte lui eut certainement refusé.

Il existe cependant une suite de dix portraits dite *Les Comtesses de Van Dyck*; mais Pierre Lombart qui les grava est un artiste de second plan, qui se montra traducteur sec et incolore, aussi ces burins ne sont-ils point à recherchés par les collectionneurs. Il est fâcheux vraiment que le Maître ait eu un aussi pauvre interprète pour populariser les traits de cette fine fleur de l'aristocratie anglaise qui se nommait les comtesses : Anna Carr de Bedfort, Lucie et Marguerite de Carlisle, Anne-Sophie de Carnavon, Élizabeth de Castlehaven, Élizabeth de Devonshire, Rachel de Middlesex, Pénélope Naunton et Pénélope Herbert de Pembrocke, Dorothée de Sunderland.

Huit iconographes se sont particulièrement occupés de l'artiste, les voici, d'après l'ordre chronologique : William Hookham Carpenter, de Londres[1] (1844); Hermann Weber, marchand d'estampes à Bonn (1852); von Szwykowski (1859); G. Duplessis (1874); le docteur Wibiral (1877), ce dernier, qui avait une collection[2] très intéressante et presque complète de l'œuvre du Maître, est, croyons-nous, le plus consulté aujourd'hui, malheureusement, d'une prolixité dont on aurait supposé que fut née la clarté, il n'est résuté souvent que la confusion la plus grande. Signalons aussi une chose unique et *tout à fait extraordinaire* dans un catalogue raisonné... l'auteur *a omis* tout simplement *de décrire* les pièces mentionnées ! ! Eugène Dutuit (1881) ; Alfred Michiel (1881), et enfin Jules Guiffrey (1882).

L'œuvre gravé de Van Dyck au point de vue des états et des éditions de son *Iconographie*[3] est singulièrement compliqué, essayons de jeter un peu de lumière au sujet de ces derniers en disant que les éditeurs de ces planches ont été nombreux, et que *le premier* est *Martinus van den Enden*, d'Anvers, les portraits avec cette adresse sont au nombre de *80*. La plus grande partie de ce fond passa vers 1641 à *Gillis Hendricx*, d'Anvers également, qui porta au nombre de *100* les portraits de cette *Iconographie* connue alors sous le nom de *La Centurie*. Un petit nombre de planches allèrent chez d'autres éditeurs tels que : J. Meyssens et Fr. van de Wyngaerde.

Van den Enden marquait ses cuivres de ses noms ; Gillis Hendricx de ses initiales G. H ; son premier successeur les effaça soigneusement, et les cuivres sont *absolument sans adresse.*

[1] Traduit par L. Hymans en 1845, à Anvers.

[2] Vendue à Vienne en Mars 1883, par Wawra.

[3] *Icones principum, Virorum doctorum, pictor... numero centum, Antwerp Gilles Hendricx.*

La plupart de ces cuivres, au nombre de *128*, furent vendus en 1851 à la *Chalcographie*[1] *du Louvre*, pour 2500 francs, par un marchand de Liège nommé van Marke qui au lieu de recevoir cette somme en espèces, fut payé en estampes de la dite Chalcographie. Disons en passant que, dès avant cette cession, les portraits de *van Oort*, *Friest* et *Waverius* avaient donné lieu à des truquages.

En résumé voici, d'après nos recherches, comment se peuvent classer les éditions de l'Iconographie (*Icones principum*, etc.).

1re édition. — Le titre ci-dessus avec l'adresse de *Martin van den Enden*.
2e édition. — Le titre ci-dessus avec l'adresse de *Gilles Hendricx* ou *ses initiales*.
3e édition. — Les initiales enlevées, le titre changé en : *Le Cabinet des plus beaux portraits... Anvers, Verdussen*. Sans date.
4e édition. — Sur le titre, au lieu d'Anvers, il y a *Bruxelles 1728*.
5e édition. — Le titre est encore modifié et on lit : *Iconographie ou vie des hommes illustres du XVIIe siècle... Amsterdam 1759*.

Disons aussi que le collectionneur ne doit rechercher dans l'œuvre de Van Dyck, que *les premiers états d'eau-forte* des portraits qui sont gravés de *la main même* du Maître ; les autres sont sans intérêt.

Voici, dans la série des 19 gravés par lui, les 7 qui sont les plus intéressants, ces portraits sont *fort recherchés*, nous le répétons, mais personnellement nous devons confesser — quitte à nous faire conspuer — qu'ils n'ont pas le don de nous emballer, nous n'y pouvons trouver l'originalité, la vie, le modelé, le relief, cet accent, en un mot, que nous rencontrons si puissant chez ceux de Rembrandt, de Nanteuil, Edelinck, etc.

Jean Breughel[2] (Wibiral 1). — A mi-corps, de trois quarts à gauche, la tête est nue presque de face, le nez un peu fort, les yeux profonds, forte moustache, barbiche en pointe, le cou orné d'une collerette, la main droite a ramené le manteau sur la poitrine.

1er état. — La tête est terminée, le fond est blanc. La ligne du bas qui servira d'encadrement existe seule à la pointe.
2e état. — Avec le fond, l'encadrement terminé à la pointe.
3e état. — Dans la marge du bas, au burin : *Joannes Breughel*, mais avant les initiales G. H.
4e état. — Avec les initiales.
5e état. — Les initiales effacées.

Les deux premiers états sont *introuvables ;* on s'accorde à croire que les états d'eau-forte étaient tirés à *100* exemplaires seulement, mais c'est une pure supposition ; dans tous les cas, ils sont excessivement rares. — Le cuivre *existe encore*.

[1] La chalcographie vend aujourd'hui 150 francs la collection complète des 120 portraits. Les planches isolées varient de 60 centimes à 5 francs.

[2] Dit *de Velours*.

Ventes : Liphard, 2e état, 364 — Schloesser, même état, 387 — Mailand, même état, 345; l'exemplaire était signé au verso P. Mariette 1672 — Oppermann, 1er état, 512 — Wibiral[1], 2e état, 522, de chez Schloesser — Griffiths, 1er état, 450, de chez Delessert — Wolff, 2e état sur papier aux C entrelacés, 512 — Straeter, 4e état, 115 — Bättig, 1er état, 331.

Pierre Breughel[2] (2). — A mi-corps, de trois quarts à droite, la tête nue et de face, le cou entouré d'une collerette, moustache et barbiche, un manteau sur les épaules laissant entrevoir seulement la main droite.

1er état. — Avant toutes lettres, la tête seulement terminée, au bas de l'estampe tracée brusquement une ligne sous laquelle sera la légende.
2e état. — Avec la lettre : *Petrus Breughel...* mais avant les initiales *G. H.*
3e état. — Avec ces initiales.
4e état. — Le mot de la légende : *Prospectuum* a été remplacé par *Actionum.*
5e état. — Les initiales *G. H.* ont été effacées.

La planche *existe* encore.

Ventes : Liphart, 1er état, 625; 3e état, 75 — Didot, avant toutes lettres, 500 — Knowles, 1er état, 389 — Griffiths, 1er état, 450 — Wibiral, 1er état, 402 — Wolff, 1er état, 575, papier aux deux C entrelacés — Buccleuch, l'œuvre gravé par le Maître lui-même, c'est-à-dire 21 pièces — il y manquait les portraits de Cornelissen, Snyders, Triest et Waverius — relié en cuir de Russie, fut adjugé 8750 francs à Meder de Berlin ; nous ignorons si c'était pour son compte ou s'il était commissionné.

Antoine van Dyck (4). — La tête seulement de trois quarts à droite, indiquant par son mouvement que l'artiste tournait presque le dos, fine moustache et petite mouche courte, cheveux frisants.

1er état. — Eau-forte pure, avant toutes lettres, un simple trait indique le collet du vêtement qui n'existe pas ; *non décrit* et *rarissime.*
2e état. — Terminé par Jacques Neeffs ; sur le socle où est posé le buste, on lit sur le piédestal une inscription de 10 lignes : *Icones principum...* à gauche en bas, on lit : *Jac Neeffs sculpsit,* et dans un cartouche : *Antwerpiæ Gillis Hendricx excudit A° 1645*[3]. — *Très rare.*
3e état. — *A°* et *1645* sont effacés.

[1] La collection du docteur Wibiral était *exclusivement* composée de van Dyck, celle du docteur H. Wolff l'était en majeure partie.

[2] Dit *d'Enfer,* peintre de diableries.

[3] C'est le portrait qui, dans cet état, sert de frontispice à la *première édition* de G. Hendricx.

4e état. — L'adresse de G. Hendricx remplacée par celle de : *Henricus et Cornelius Verdussen excudunt* et au lieu du numéro *centum* on lit : *Numéro centum et Viginti quatuor.* — Planche *remaniée* et très mauvaise.

Ventes : Liphart, 2e état, 262 — Oppermann, 2e état, 275 — Griffiths, 1er état, 1312 — Wibiral, 2e état, 420 — Wolff, 1er état sur papier aux deux C entrelacés, 2650, un des *plus beaux exemplaires connus* — Seymour Haden, même état, 1250 — Holford, même état, 1875 — Straeter, 2e état, 300 — Dreux, 1er état, 310.

François Franck (6). — A mi-corps, de face, enveloppé dans son manteau d'où émerge la main gauche, il est vêtu d'un justaucorps boutonné très haut et laissant apparaître un large col de chemise ; à la gauche du personnage, une colonne rectangulaire.

1er état. — Eau-forte pure, avant toutes lettres, avant le trait carré, la tête seule est gravée.
2e état. — Travaux du fond enlevés au burin, la colonne apparaît ainsi que le trait carré à peine indiqué dans le bas.
3e état. — Avec le titre : *Franciscus Vranx...* et avant les initiales G. H.
4e état. — Avec les initiales.
5e état. — Le nom *Vranx* est écrit *Franck.*
6e état. — Les initiales sont effacées.

Le 1er état est *tellement rare* qu'on peut presque le considérer comme *introuvable.*

Ventes : Liphart, 403 — Didot, 480 — Oppermann, 508 — Wibiral, 442 — Wolff, 256 — Straeter, 256. — Toutes ces estampes sont du 2e état.

Philippe Le Roy (Wibiral, page 69). — A mi-corps, tourné de trois quarts à droite et regardant de face, avec cependant une légère tendance des yeux à gauche, les cheveux frisants aux tempes, avec une houpe ou mèche relevée sur le milieu du front, fine moustache et barbiche.

Il existe 6 états ; le 1er est une eau-forte pure, avec *une tache de morsure d'acide* à droite, à la hauteur de la barbiche de laquelle elle est distante d'environ douze millimètres ; il n'y a de gravé que la tête et une partie de la poitrine, cette tache a disparu au 2e état. — *Insigne rareté.*

Le *Département des Estampes* en possède un exemplaire *superbe* exposé dans la salle de travail ; il porte à l'encre cette note manuscrite du temps : *Philippe le Roy anno 1631 peint par Van Dyck.*

Ventes : Liphart, 4e état, 400 — Didot, 1er état, 230 — Mailand, mauvaise épreuve doublée, 45, exemplaire coté 4e état par Wibiral, et 2e par Duplessis — Oppermann, avant toutes lettres, avant la chaîne d'honneur, et avant les armes, *particularités inconnues* à Wibiral, 258 ; *de toute rareté* — Wibiral, 72 — Wolff, 1er état, 1506, sur papier aux deux C entrelacés — Holford, même état, 725 — Angiolini, même état, 1062 — Straeter, 2e état, 694.

Ecce Homo *dit* **Le Christ au Roseau** (Wibiral, p. 68). — A droite debout de face à mi-corps, le torse nu, les mains liées, la tête couronnée d'épines et dans un rayonnement, le Christ l'air attristé, le corps légèrement incliné, regarde à gauche le roseau que lui remet un bourreau, entre eux deux un homme d'armes casqué de profil à droite, avec une lance dont on ne voit que la hampe dans la main droite.

1er état. — Eau-forte pure. — Deux exemplaires connus, au *British Museum* et chez le *duc de Devonshire*.
2e état. — Reprise par Wosterman, croit-on, avec en bas quatre vers, commençant par : *Ecce stat...*
3e état. — Les mots *Cum privilegio* sont suivis de *Regis* et de l'adresse de : *A. Bon Enfant excu.*
4e état. — L'adresse de *A. Bon Enfant* effacée; et à la suite de van Dyck, on lit : *Invenit et fecit aqua forti.*
5e état. — Avec l'adresse de J.-P. Le Bas, etc...

Ventes : Howard, 4e état, 73 — Liphart, 2e état, 312 — Didot, 2e état, 60 — Griffiths, 106, de chez Maberley — Wibiral, avant que les mots... *et fecit aqua forti* aient été ajoutés, 126 — Bouillon, 3e état, 135.

Le Titien et sa Maîtresse (Wibiral, p. 69). — A droite de l'estampe, à mi-corps, le visage presque de face, le corps de trois quarts à gauche, le corsage au revers fourré laissant voir le cou par son décolletage carré, la jolie Laure de Diante[1] a le coude gauche appuyé sur une cassette de forme cubique renfermant une tête de mort, pendant qu'à gauche le vieil artiste, la tête coiffée d'une calotte, le bras droit reposant sur un entablement, de profil à droite, la contemple amoureusement.

1er état. — Eau-forte pure avant toutes lettres, toute une partie droite du cou et de la joue et de l'épaule de la femme restée *blanche*. — Epreuve *unique* au *British Museum* provenant de la collection Cracherode.
2e état. — La partie blanche reprise, mais encore avant toutes lettres. — *Rarissime.*
3e état. — Avec les quatre vers : *Ecco il belveder...* et la dédicace : *Al molto illustre...*
4e état. — Sous la dédicace : *Titian inventor...* et *A. Bon Enfant excu.*
5e état. — L'adresse de *A. Bon Enfant* effacée.

Ventes : Howard, 4e état, 40 — E. Galichon, 3e état, 330, de chez Bertin, où elle fut payée 255 en 1854 — Liphart, 3e état, 250 — Didot, 3e état, 100 —

[1] Seconde femme du duc de Ferrare Alphonse Ier, et d'abord sa maîtresse et non celle du Titien comme l'indique à tort le titre de l'estampe.

Schloesser, 2e état, 564 — Oppermann, même état, 294 — Wibiral, même état, 187 — Wolff, 3e état, 181 — Bouillon, même état, 52.

Citons pour terminer le portrait de *Don Emannel Frockas Perera et Pimentel* (W 47) dont *un état inconnu* à Wibiral, c'est-à-dire *avant toutes lettres* et *avant la planche coupée* [1], passa à la vente Oppermann où il fut adjugé 500 francs et 737 à celle de Wolff.

Une intéressante exposition de l'œuvre fut faite par F. Keppel à New-York en 1897, le catalogue était précédé d'une courte introduction de M. Atherton Curtis.

VISSCHER (Cornélis)

Il y eut plusieurs Vischer, mais le plus célèbre, celui qui nous occupe ici est *Cornélis* ou *Cornélius*, il naquit à Harlem vers 1610 et mourut en 1670. Son œuvre qui est considérable, 200 pièces environ, est assez recherché, certains morceaux en états exceptionnels, il est vrai, atteignent parfois de gros prix dans les ventes, nous en citerons quelques-uns ; ce sont les portraits qui dominent.

Il a eu de nombreux catalogueurs, les principaux sont : Hecquet 1751, William Smith 1864, Wussin 1865, Wessely 1866 et Dutuit 1885.

Gellius de Bouma (Smith 89 — Wussin 8). — Assis et vu jusqu'aux genoux, tourné à droite et regardant de face, il porte une longue barbe blanche et une tête pleine d'expression émerge d'une large collerette empesée, la main droite tient le pan de son manteau ; à sa droite est une table sur laquelle se voit un grand livre ouvert, et près d'un écritoire et d'une plume un petit papier sur lequel on lit : *C. de Vischer ad vivum deli et sculp.*, écrit en trois lignes. Dans la marge : *Gellius de Bouma,* et au-dessous quatre vers latins et quatre vers hollandais, et à la suite : *J. Visscherius.*

Ce portrait, qui est la pièce *capitale* de l'œuvre, est connu dans le monde des estampes avec celui de *Vinius* et de *Ryck* sous la rubrique : *Les grandes Barbes.*

Le 1er état qui est *rarissime* est dit *au livre blanc*, c'est-à-dire que le feuillet de gauche du livre, dont le coin est relevé, est tout *blanc*, et que celui de droite *n'a pas* encore *les tailles* indiquant les lignes d'écriture. Le 2e état est avec l'écriture sur le feuillet du livre, mais *avant* l'adresse : *Tot Amsterdam by Johannes*, etc... et *avant* le millésime *1656*. Aux épreuves du dernier état, l'adresse et l'année *sont effacées*, et le tirage, *très faible* alors, a été généralement fait sur un papier *plus épais* que celui dont on s'est servi pour les états précédents.

[1] Elle mesurait initialement 194mm sur 253mm.

Ventes : Liphart, 2e état, 100 — Didot, 1er état, 805, provient de la vente Debois où, en 1845, il fut adjugé 510 ; le même, en 3e état, 100 — Schloesser, 2e état, 201 — Oppermann, même état, 189 — Griffiths, même état, 125 — Aylesford, même état, 200 — Straeter, même état, 1000, provenait de chez Griffiths — Defer Dumesnil, avec le millésime, 175 — Loyd, *au livre blanc*, 2525 francs.

Willem de Ryck (Sm 115 — W 40). — Assis, à mi-corps, il regarde de face, la main gauche ramenée sur la poitrine, la barbe est très longue, la tête est coiffée d'une calotte.

Le 1er état *avant* le titre et *avant les douze vers* est *extrêment rare.*

Ventes : Didot, 2e état de Smith, 350 — Straeter, provenant de chez Didot, 725, mais classé 4e état par Dutuit.

Vinius (Sm 126 — W 53). — Vu à mi-jambes et assis, il a le coude appuyé sur une table et tient de la main gauche un papier couvert d'écritures, derrière lui des armures et des carabines. Au milieu de l'estampe à gauche en deux lignes : *Corn Visscher — Delinea et sculp.* ; au-dessous sur un ballot on lit *1650*, et sur un tonneau *A° 2500*, et sur un autre tonneau placé derrière le fauteuil, *1000 ff.*

Cette estampe est dite : *L'Homme au pistolet.* — Il existe un état *extrêmement rare* qui est le 2e, croyons-nous, il est avant la lettre, avec *A° 2500*, mais *avant* le chiffre *1000* qui est sur le tonneau, derrière le fauteuil.

Ventes : Didot, 2e état, provenant de chez Révil et Verstolk de Soelen, 1510 — Griffiths, 306, de chez Verstolk, mais sans désignation d'état.

La Fricasseuse (Sm 42 — W 162). — Une femme est assise devant une cheminée, ayant près d'elle un vieillard qui allume sa pipe et un enfant qui tient un beignet. Une jeune fille est debout derrière le vieux ; des ustensiles de cuisine et un chat sur un rouet complètent le tableau. En bas à gauche : *Corn. Vischer Inv. et sculp.*

Le 1er état est *avant* l'adresse de Cl. de Jonghe. — C'est *une des meilleures* pièces de l'artiste.

Ventes : Howard, avec l'adresse, 80 — Liphart, même état, 62 — Griffiths, *avant* l'adresse, 220 — Straeter, même état, 114, de chez Holford.

Le Marchand de mort aux rats (Sm 43 — W 160). — Accompagné d'un chien et d'un petit garçon qui, au bout d'une perche, porte des rats pendus, le marchand coiffé d'une casquette et vu de face présente un morceau de sa drogue ; sur sa manche droite court

un de ces rongeurs ; sa main gauche s'appuie sur la boîte qu'une courroie suspend à son côté. Dans le haut du coin droit, au-dessus de la tête du gamin : *C. Wisscher inv. et sculp.*

C'est encore une des bonnes pièces du graveur qui vaut dans les mêmes prix que la précédente ; un 1er état avant la lettre, *avant* les mots *Inv. et sculp.* et les armes d'Amsterdam, passa à la vente Schloesser ; il y fut adjugé 575 francs.

A *rejeter* les épreuves portant l'adresse de *F. de Witt* qui est le dernier et 6e état.

Signalons pour finir le *très beau* morceau : *Les Violonneurs* (Sm 80 — W 161).

VLIEGER (Simon de)

Très joli graveur, de la vie duquel on ne sait pour ainsi dire rien ; on le croit né à Amsterdam en 1602. Il s'adonna aux paysages, marines et scènes champêtres ; environ une vingtaine de pièces. Il signait souvent des lettres S. D. V.

La Langue de terre (Bartsch 4). — Une presqu'île plantée d'arbres est baignée par une large rivière sur les bords de laquelle on aperçoit à droite des maisons entourées d'arbres. Dans cette rivière un bateau est amarré à un arbre à gauche ; à droite il y a deux canards près desquels on voit les lettres *S. D. V. f.*

Eau-forte de la *dernière rareté* qui manque au *Département des Estampes.*

Ventes : Kalle, 127 — Knowles 1er état *non décrit* d'eau-forte pure, avant le ciel, avant le numéro 2 au coin supérieur gauche, avant la lettre F derrière la lettre V du monogramme, et avant les travaux au burin sur le grand arbre au milieu de la langue de terre, 425 francs, exemplaire de la collection Mecklenburg ; la même, 2e état, 140 — Straeter, sur japon de la collection Isendoorn, 169.

Le Bourg[1] (9). — A gauche de l'estampe des maisons au bout desquelles deux gros arbres ; à droite un gros arbre sous lequel un cheval s'abreuve dans une auge et un homme tirant de l'eau d'un puits. Au milieu de l'estampe, bœufs et charrette attelée de deux chevaux se dirigeant vers la gauche ; devant la charrette, un mendiant

[1] Ou *Le Vieux Bourg*, fait pendant à *L'Auberge ;* une épreuve rarissime de cette dernière pièce *avant le fond tracé*, figurait à l'exposition Dutuit en 1869.

à la jambe de bois, son chapeau à la main, son chien près de lui. En bas à gauche, sous le trait carré très légèrement tracé à la pointe : *S. de Vlieger.*

Ventes : Liphart, 1er état d'eau-forte pure avant le fond au milieu, les arbres et le mur n'existent pas, on ne voit qu'*un seul* arbre à côté des maisons, et la couverture de la charrette est blanche, *rarissime,* 200 — Knowles, même état, 556 — Oppermann, sur papier à la folie, 2e état, 112.

VORSTERMAN (Lucas)

Né à Anvers en 1578[1], mort à Bommel en 1667. Graveur d'une habileté consommée, peut-être le meilleur élève de Rubens, a gravé environ 150 planches, dont la moitié sont des portraits.

Citons suivant nous son *chef-d'œuvre,* d'après van Dyck ; la figure de la Vierge est admirable d'expression.

Le Christ mort. — Le Sauveur est couché au pied de la croix où il vient d'expirer, la face encore angoissée par la douleur et le sang s'échappant du flanc droit, il est étendu de gauche à droite soutenu par sa Mère qui, les yeux au ciel les bras étendus, prie. Les anges arrivent de la gauche, l'un a les mains jointes, l'autre les bras étendus. Sur le premier plan à droite, deux clous et la couronne d'épines sont à terre. Au fond à droite on aperçoit un temple et dans le ciel trois têtes d'anges.

Le 1er état est avec le titre en *deux lignes,* avant le mot *Regis* et avant l'adresse du graveur ; le 4e et dernier état est avec l'adresse de Bonenfant.

Mentionnons encore la superbe *Descente de Croix,* d'après Rubens, dont un exemplaire de 1er état, c'est-à-dire *avant* l'adresse de *Corn. van Merlen,* atteignit 375 francs à la vente Didot.

WALLERANT-VAILLANT

Né à Lille en 1623, mort à Amsterdam en 1677. Un des premiers graveurs en *manière noire.* Son œuvre est assez considérable et se monte à près de 250 pièces ; il a touché un peu à tout : portraits, sujets bibliques, mythologiques et allégoriques ; il a même fait quelques paysages.

[1] Certains biographes le font naître à Gueldre en 1580 ; c'est bien entendu de Vorsterman dit *le Vieux* dont nous parlons ici, et non de son fils.

Il a été catalogué par Wessely avec annotations et amplifications de Ver Loren van Themaat à Utrecht, en 1865.

Parmi les portraits *les plus rares* qu'il ait gravés, citons celui de *Madame Vaillant :* Assise à mi-corps sur une chaise, les bras croisés à la hauteur de la ceinture, la jeune femme est de trois quarts à droite et regarde de face. Les cheveux sont séparés par une raie médiane, elle porte des bandeaux plats, presque à la Botticelli ; le lobe de l'oreille est orné d'un bijou en forme de poire.

On ne collectionne guère l'œuvre de cet artiste bien monotone et bien peu intéressant.

WATERLOO (Antoine)

Né à Amsterdam ou à Utrecht vers 1618, mort en 1662 (?) — On ne sait rien de sa vie. Paysagiste réputé, il a rendu avec infiniment de sincérité les bois, les étangs, les rochers et tout particulièrement le feuillage ; on croit qu'il faisait mordre très légèrement ses cuivres à l'eau-forte et redonnait ses valeurs à l'aide du burin, ce qui souvent produisait des lourdeurs qui venaient s'accentuer encore quand l'usure du tirage faisait évanouir les délicatesses de l'eau-forte. Ses *figures* étaient mauvaises, et ses pièces presque toujours de petit format.

Il n'y a pas dans son œuvre, qui se compose de 130 à 140 pièces, de morceaux absolument hors ligne, mais nous estimons qu'il est bon d'avoir quelques spécimens de l'artiste dans une collection ; il y a aussi un choix très attentif à faire au point de vue du tirage, qui est parfois très inégal. Notons que *les premiers* états sont *excessivement rares.*

Le Rocher percé (Bartsch 3).

Un état unique, *non décrit* par Dutuit, c'est-à-dire *avant* le numéro et le nom, a passé à la vente Straeter où il fut adjugé 294 francs.

Les Voyageurs au bord du grand chemin (98).

Un tout 1er état, à la même vente, adjugé également 294 francs.

Le Fauconnier et le Chasseur (104).

A la vente Liphart, une *épreuve de tirage*, c'est-à-dire un dernier état, fut adjugé 21 francs, tandis qu'un *tout 1er état*, à la vente Straeter, monta jusqu'à 331 francs ; ces énormes écarts de prix, constamment remarqués dans les adjudications, montrent bien aux amateurs que les conditions d'état, de marge, de conservation ont une influence considérable sur la valeur marchande de la pièce. Ceci dit surtout pour certains provinciaux — honni soit qui mal y pense — qui sont absolument étonnés de voir qu'on ne voudrait pas leur payer quatre sous certaines estampes qu'ils possèdent, et qu'ils viennent de voir coter des prix qui leur paraissent absolument fabuleux.

Le Moulin (119).

Un des paysages *les plus rares* de l'œuvre. Le 1er état est au *toit presque blanc* et *avant le trait échappé* qui descend de l'arbre vers le moulin.

Paysage avec le Prophète de Juda (133).

Rarissime estampe adjugée à la vente Liphart 375 francs et 351 à celle d'Oppermann en *épreuves d'essai,* c'est-à-dire *avant* les travaux sur les jambes du prophète, ce qui les fait paraître *nues.*

Les collections Liphart, Oppermann et Straeter étaient particulièrement riches en œuvres de cet artiste.

WIERIX (Jean, Jérôme et Antoine)

Selon Alvin, qui a fait en 1866 un catalogue extrêmement remarquable de l'œuvre de ces artistes — 2055 pièces[1] y sont mentionnées — Jean était né en 1549, Jérôme en 1553, quant à Antoine, on ne connaît que la date de sa mort en 1624.

On avait longtemps cru que ces graveurs étaient natifs d'Amsterdam, Alvin a prouvé qu'ils étaient *Anversois.* Ils tiennent une place considérable dans l'histoire de la gravure de leur pays, où ils rayonnèrent de 1562 à 1618.

Jérôme est généralement considéré de beaucoup supérieur à ses frères, la question est fort discutable cependant, et nous n'osons nous prononcer, il reste acquis néanmoins que tous trois étaient des artistes d'une rare valeur.

Ils ont tous été graveurs originaux, et aussi traducteurs de nombreuses compositions de Martin de Vos, de Durer — plus de 40 pièces, dont certaines *copies* tellement habiles qu'elles peuvent presque donner le change à l'œil le mieux exercé — de Leyde, de Raimondi, de Pencz, de Martin Schöne, etc... La perfection de leur métier, particulièrement dans les pièces de format *réduit,* permet de les comparer aux *petits maîtres allemands.* Mais c'est surtout dans les *portraits* où ils sont tout simplement *admirables.*

Les éditeurs des Wierix étaient presque tous des Anversois, à l'exception des Visscher qui étaient Hollandais.

A noter surtout :

Henriette Balzac d'Entragues (Alvin 1860). — En buste de trois quarts à droite, collerette tuyautée, pendants d'oreilles en forme de poire, trois plaques de bijoux dans les cheveux avec une aigrette de plume, une torsade de perles au chignon placée sur le haut de la tête, le corsage garni de rangées de perles. En bas dans la marge,

[1] Le catalogue de la vente Didot signale 16 portraits qui ont échappé aux recherches de l'éminent conservateur de la Bibliothèque Royale de Bruxelles.

quatre vers : *Tout le beau des beautez*, etc..., et à gauche dans la tablette où sont les vers : *Hieronymus Wierx sculp in Septembri anno 1600,* on lit à droite : *Avec privil. : du Roy. Harman Adolfz excudebat Haerlemensis.*

Ventes : Didot, 1er état, *non décrit*, avec l'adresse de : *Paules de la Houve excudebat, au pallaes à Paris*, 1160, fut acheté, croyons-nous, par Loizelet — Behague, 685.

Catherine de Bourbon (1872).

Ventes : Didot, 1er état, *non décrit*, avec l'adresse de P. de la Houve, 400 — Behague, 600, même état.

Henri III. — En buste coiffé d'un toquet à aigrette, de trois quarts à gauche et regardant de face. En bas un quatrain : *Peintre afin que ton art...*, et : *Joan = Wirix scul. : auec preuilège*, etc. [1]

Ce portrait du roi de France, *extrêmement rare* et *non décrit*, est en *contre-partie* et de même grandeur que celui décrit par Alvin sous le numéro *1918*, qui lui, est gravé par *Jérôme* et considéré comme *la perle* de l'œuvre.

Ventes : Didot, 1er état, *avant* l'inscription : *Hanry 3e Roy de France* en haut de la planche et avec l'adresse de *Paules de la Houve* au-dessous des vers, 680, acheté par Dutuit — Behague, le même, 660 — Angiolini, celui décrit par Alvin, 312.

Jacques Ier d'Angleterre et sa femme Anne de Danemark (1956). — Tous deux debout, le roi à gauche, la reine à droite. En bas à gauche les armes d'Angleterre et la légende : *Jacobus et Anna... Johan Wiricx f. et ex. cum gratia...*

Rarissime estampe des deux portraits sur la même feuille, adjugée à la vente Behague 455 francs — Didot, 400.

Marie de Médicis (1978). — En buste de trois quarts à droite, regardant presque de face, collerette, plaque au cou avec pendentifs, boucle d'oreille forme poire retenue aux oreilles par un nœud de diamant. Dans la marge quatre vers : *Princesse dont le nom...*, à gauche de ce vers : *Joan Wierix sculpsit 1600,* et à droite : *Avec privil. du Roy Harman Adolfz excudebat Haerlemensis.*

[1] Le dernier état est avec l'adresse de *Henricus Hondius.*

L'état décrit ci-dessus *n'est pas donné* par Alvin, il ne mentionne que celui avec l'adresse de : *La Houue au Palais.*

Vente : Didot, 400.

Guillaume d'Orange, le Taciturne (1992). — En pied, en cuirasse et tête nue, il tient en main le bâton de commandement ; en haut à gauche les armoiries ; sur la table à droite où s'appuie la main du prince, son casque et son gantelet. Sans aucune inscription.

Portrait de la *dernière rareté* dont un exemplaire, à la vente Didot, fut adjugé 510 francs.

Les Wierix eurent un élève nommé *Jean Valdor* qui, paraît-il, exagéra les qualités de finesse et de soyeux de ces Maîtres; nous enregistrons purement et simplement le nom de cet artiste dont il ne nous a jamais été donné de voir les œuvres.

École Italienne

ÉCOLE ITALIENNE

ANDRÉANI (Andréa)

Surnommé aussi *Mantuano*, naquit vers 1541 et mourut à Rome en 1623, graveur sur bois et en *clair-obscur* d'une grande habileté. On raconte qu'il acheta de nombreuses planches qu'il retoucha et signa, il faut donc se défier de certaines pièces auxquelles on lui attribue à tort la paternité.

Parmi ses très beaux *clairs-obscurs* nous signalerons :

Jésus mis au tombeau (B II. 24). — Dans une anfractuosité de rochers près de la Vierge évanouie à droite et soutenue par une sainte femme, un apôtre saisit le Christ sous les bras pour le mettre au tombeau, dont la pierre qui est près de lui, est éclairée par le rayonnement de la tête du divin Maître. En bas dans le coin gauche : *Raff da Reggio... 1585.*

Précieuse estampe ayant figuré à l'*Exposition de la Gravure sur bois* en deux épreuves de colorations différentes.

L'Enlèvement d'une Sabine (B VI. 1). — Un homme est debout de profil à gauche, il tient dans ses bras nerveux une femme qui se débat ; près de lui, un autre homme agenouillé de trois quarts à droite. Dans le coin gauche inférieur, on lit dans la partie blanche qui est réservée : *Rapta Sabina...*

Figurait à la même exposition ; pièce d'après *Jean de Bologne 1584.*

L'Adoration des Mages (B II. 4). — La Vierge Marie assise de face, les yeux baissés, au pied d'une colonne près d'une grange, tient l'Enfant Jésus dans ses bras, ils sont entourés de bergers et de mages qui apportent des présents. A droite, trois anges descendent du ciel. En bas, on lit : *Luvin inv.*

Ce clair-obscur, *un des plus merveilleux* qu'il nous ait été donné de voir, est gravé d'après *Luvini*, il est d'une puissance telle que ses *blancs* ressemblent à des rehauts de *gouache*.

ANONYME FLORENTIN DU XVe SIÈCLE

Saint Sébastien. — Le saint est debout et de face attaché à un tronc d'arbre, ses pieds ne touchent pas terre ; quatre archers, deux à droite, deux à gauche sont tout près de lui et lui décochent des flèches ; du côté gauche, un vieillard est assis de profil à droite et semble aussi avoir dans les mains une arbalète. A la hauteur des épaules du saint, on lit sur une ligne horizontale à gauche : *S. Sebastiane*, et à droite : *Ora pronobis*. Au-dessus de lui, deux anges viennent poser sur sa tête la couronne du martyr, celui qui est à droite a une palme dans la main gauche. Au-dessus d'eux et dominant cette scène, le Père Eternel. Dans le haut du coin gauche de l'estampe, le soleil (?) dans le droit, la lune (?) La pièce est entourée d'une bordure d'environ deux centimètres, agrémentée d'arabesques. En dedans de cette large bordure, entre les deux traits carrés de la marge du bas, deux lignes de texte commençant par ces mots : *Ob. secro. te. beate. Sebastiane...*, et se terminant par : *amen*.

Pièce *extrêmement* typique et curieuse *restée inconnue jusqu'à ce jour*. Le seul exemplaire que nous connaissons passa à la seconde vente du prince Waldburg-Wolfegg, où il fut adjugé 4062 francs.

ANTOINE DE TRENTE

Artiste graveur en bois et *clair-obscur*, né vers 1508, que l'on croit être le même que *Antoine Fantuzzi ;* malgré de grandes divergences d'opinion à cet égard appartient à ce que l'on est convenu d'appeler l'*Ecole de Fontainebleau*[1]. Il a beaucoup gravé d'après *Le Parmesan*, et sa pièce la plus

[1] On donne ce nom à la pléiade d'artistes qui, sous François Ier, se trouvaient réunis à sa cour particulièrement pour procéder à la décoration du palais de cette ville. Ces graveurs subirent directement l'influence italienne des Maîtres Le Primatice et Le Rosso, chefs de cette école, et de Le Parmesan, L. Penni, Le Romain ; ils se nommaient — pour ne citer que les principaux — Fantuzzi, Léonard Thiry, René Boyvin, Ruggiery, D. del Barbiere, Miguon, Despêches, Bonneionne, Augustin le Vénitien, Ghisi, Vico, Bonasone, etc..., etc... *La Société Archéologique du Gâtinais* a publié sur cette école des articles du plus haut intérêt sous la signature de M. Herbet. — A la vente de la bibliothèque Destailleur en 1895, un recueil contenant 542 estampes en trois volumes fut adjugé 3400 francs.

remarquable est, suivant nous : *Le Martyr de saint Pierre et de saint Paul* (B IV. 28) d'après ce Maître, dont cinq épreuves de colorations différentes figuraient à l'*Exposition de la Gravure sur bois.*

BALDINI (Baccio)

Orfèvre et graveur, né à Florence en 1436, mort dans la même ville à une date inconnue. Il est considéré comme *un des plus beaux primitifs* italiens, bien que sa manière soit extrêmement sèche et raide ; il se faisait aider par Sandro Botticelli, dont souvent il gravait les dessins, mais, comme tous deux ne *signaient jamais*, il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, d'en établir la paternité d'une manière irréfutable. — L'œuvre se compose d'environ 120 à 125 pièces.

L'Adoration des Mages (Passavant 96). — La Vierge avec l'Enfant Jésus est assise devant l'étable, le divin Sauveur bénit un vieux mage prosterné devant lui, les mains étendues à terre ; saint Joseph sur le devant appuie sa main gauche sur sa joue. A gauche, la suite des rois au milieu desquels on aperçoit un guerrier à cheval ; au premier plan, un gros chien, un chat tigre et de nombreux personnages.

Rarissime estampe adjugée, vente Galichon, 2000 francs.

Les sept Planètes (P 61-67).

Il est presque *impossible* de rencontrer ces sept pièces *réunies*, le *Département des Estampes* les possède cependant à *la Réserve* dans des conditions superbes de conservation. On croit que les originaux furent dessinés par Botticelli, mais on en est cependant pas positivement sûr. A la vente Angiolini la seule planète *Jupiter* fut adjugée 8125 francs.

David vainqueur de Goliath (P 94). — Au milieu de l'estampe au premier plan, Goliath tombé la face contre terre, la tête à gauche, les mains en avant ; près de lui à gauche, David tenant son glaive à deux mains s'apprête à lui couper la tête ; derrière eux l'armée des Israëlites combattant celle des Sarrazins. Au fond à droite des collines, et à gauche une ville forte entourée de murailles et de tours crénelées. Sur le fourreau vide du géant qui pend à sa ceinture, on lit : *Golias*, et sur le vêtement de son vainqueur : *David.*

Petit in-folio en travers qui est d'une *rareté insigne* et qui manque même au *Département des Estampes.*

A la vente Angiolini il en passa un exemplaire *superbe* d'un état *non décrit*, c'est-à-dire *avant* les noms de *Golias* et de *David;* il fut payé 11000 francs. On peut le considérer comme *unique*, nous ne le connaissons dans *aucune* collection publique ou privée.

Une autre pièce curieuse du Maître est : *Allégorie sur la lutte de l'urbanité contre la rude grossièreté*, qui peut-être, étant donnée la précision du dessin, est de Sandro Botticelli.

BARBARY[1] (Jacopo de)

Dit aussi le *Maître au caducée* parce qu'il signait souvent ses estampes d'un *caducée*. Les uns le classent aux Flamands[2] comme Renouvier, d'autres dans l'école de Nuremberg comme Passavant et Bartsch, d'autres, enfin, comme Emile Galichon et M. Charles Ephrussi, le considèrent comme un primitif de Venise, ce qu'il est réellement suivant nous, son faire étant absolument italien. On ne sait rien de sa vie ou presque rien, il travailla à Nuremberg, où on l'appelait Jacob Walk, et passa fort jeune à Venise. Il commença à graver dès les toutes premières années du XVIe siècle, une trentaine de pièces en tout, *finement* exécutées, puis deux ou trois bois, croit-on.

En 1896, la *Société internationale Chalcographique* a publié une notice par M. Paul Kristeller où sont mentionnées les pièces gravées par N. Wilborn d'après Jacopo de Barbary. L'œuvre du Maître qui nous occupe est *très rare*.

Vénus (Bartsch 12 — Galichon 14). — La déesse vue à mi-jambes, les cheveux épandus sur les épaules, se contemple dans un miroir convexe qu'elle tient dans la main gauche. En bas à droite, le caducée.

Très rare estampe, provenant de chez Marshall, adjugée 600 francs à la vente E. Galichon.

Satyre jouant de la cornemuse (B 14 — G 19). — Dans un pli de terrain, un faune joue de la cornemuse pendant que son compagnon assis sur une souche se désaltère à une outre remplie de vin. En haut à droite, le caducée.

Les *premières épreuves* de cette *rare* gravure sont sur *papier à la couronne*. Un exemplaire fut adjugé, à la vente Galichon, 900 francs.

[1] Lire et consulter : Emile Galichon, *Extrait de la Gazette des Beaux-Arts*, Paris, 1861 — Charles Ephrussi, *Notes Biographiques...*, Paris, Jouaust, 1876 — *Jacob de Barbari et Albert Dürer*, par le comte A.-E. de Candilto, Bruxelles, van Trigt, 1881.

[2] Parce que beaucoup de ses planches furent imprimées en Hollande et sur papiers filigranés aux fabriques néerlandaises : *la main, la grande couronne, le P bourguignon*, etc., ce qui ne prouve rien — Zani a été jusqu'à dire qu'il était peut être *Français !!!*

Phœbus et Diane (B 16 — G 16). — Le Dieu nu et debout de profil à droite sur la sphère du monde semée d'étoiles, un carquois en bandouillère, s'apprête à darder une flèche dans l'espace ; près de lui à droite, Diane et un cerf. Dans le haut du même côté, le caducée.

Pièce *rarissime* mais *mal dessinée* dont un exemplaire, à la vente E. Galichon, atteignit 1620 francs. Il existe des épreuves sur papier à la tête de bœuf. — Cette estampe a été *copiée* par Jérôme Hopfer.

Le grand Sacrifice à Priape (B 19 — G 21). — Un enfant présenté par sa mère offre une couronne de gazon au Dieu Priape ; une branche de myrte se consume dans un vase devant sa statue, deux femmes complètent le tableau. A gauche à mi-branche d'arbre, le caducée et une tablette.

C'est très probablement la reproduction d'un bas-relief : adjugé à la vente E. Galichon 1080 francs et à celle de Didot 50.

Mars et Vénus (B 20 — G ?).

Adjugé 710 francs à la vente Didot.

Saint Sébastien (Passavant 27 — G 9). — De face, nu jusqu'aux genoux, adossé à un arbre une draperie voilant sa nudité, le saint a les bras levés au-dessus de la tête et serrés par un nœud coulant, les yeux sont noyés dans l'infini. Sans caducée.

Cette estampe, imprimée sur papier au P bourguignon, est de la *dernière rareté*, une épreuve fut adjugée 4105 francs à la vente Emile Galichon.

La Femme au Miroir bombé. — Elle est nue de face et regarde à gauche, les cheveux flottants sur l'épaule droite, un chapeau à plumes sur la tête. Dans sa main droite elle tient un miroir et un voile qui, en passant dans sa main gauche, cache sa nudité. En bas à droite, une boule et des quilles.

Pièce *rarissime* et *inconnue* aux iconographes qui fut adjugée à la vente E. Galichon 1205 francs.

Citons encore, ne pouvant tout décrire : *Les trois Supplices* (B 17), rare *pointe sèche* adjugée 1025 francs à la vente Seymour Haden — *La Sainte-Famille sous une treille* (B 4). Ventes : Guichardot, 290, Schloesser, 1250, Angiolini, 825 — *Cléopâtre* (P 28), vente Holford 675, et enfin son grand bois *si rare* en six planches : *Vue perspective de Venise en l'an 1500*, adjugé en 1er état à la vente Angiolini 1000 francs.

BRESCIA (G.-A. de)

Artiste appartenant à l'école de Padoue, on ignore les dates de sa naissance et de sa mort, il florissait au commencement du XVIe siècle, son métier varie beaucoup, tantôt s'attachant à la manière de Dürer, tantôt au contraire, pastichant Raimondi et Mantegna; il est peu original, ce qui n'empêchent pas les soixante et quelques estampes qu'il grava d'être *rares* et *recherchées*.

La Vierge avec des Saints (P 33). — Assise dans une niche, la Vierge offre une grenade à l'Enfant Jésus qui est sur les genoux de sainte Anne; sainte Hélène est à gauche et saint Michel à droite. Au bas trois inscriptions d'une ligne chacune. Sans signature.

Pièce *rarissime* adjugée à la vente E. Galichon 7700 francs.

Hercule tuant l'Hydre de Lerne (B. 12). — De face, debout et nu, son manteau soulevé de ses épaules comme par un vent violent, Hercule étreint de la main gauche l'hydre de Lerne qui est enroulée à son bras, la gueule ouverte et menaçante, il la fixe levant sur elle sa main droite armée d'un bâton. Sous la queue de l'hydre les lettres *I. F. T.*, et sur le côté droit de l'estampe : *Divo Hercules*...

Bartsch et Passavant attribuent tous deux cette pièce à Brescia, malgré la signature I. F. T., nous ne nous reconnaissons pas la compétence suffisante pour nous prononcer. Un exemplaire vente E. Galichon 1200 francs.

La Sainte Famille (B 5). — L'Enfant Jésus est debout sur les genoux de la Vierge au milieu de l'estampe; à gauche sainte Elisabeth, et saint Jean qui offre une fleur à l'Enfant Dieu. Pas de signature.

Délicieuse pièce adjugée: vente Fisher 762; Holford 3675.

CAMPAGNOLA (Dominique)

Appartenant à l'école de Lombardie et de Padoue, cet habile et grand artiste naquit en 1481, et mourut à Venise en 1550, on le dit fils du sculpteur Jérôme Campagnola. Il a fait quelques bois, mais c'est surtout à ses gravures sur cuivre qu'il doit sa célébrité. On croit qu'il eut pour maître Le Titien. Son œuvre est d'une trentaine de pièces.

Douze Enfants dansant (Passavant 16 — E. Galichon 15). — Douze garçons et filles se tiennent par la main. A gauche, un garçon de profil avec une petite fille qui lève le bras gauche ; de ce même côté, un autre garçon qui joue du tambourin. Au milieu du bas de l'estampe, dans un cartel carré, on lit : *Dominicus Cāpagnola 1517.*

Rarissime et *délicate* pièce en travers, le *chef-d'œuvre* du Maître, d'après Le Titien sans doute, dont un exemplaire imprimé à l'encre *rouge* fut adjugé 3700 francs à la vente E. Galichon. — L'épreuve du *Département des Estampes* est imprimée *en noir.* — Vente Reiss 625 francs.

Vénus (E G 14). — Adossée à un bouquet d'arbres, la déesse nue, de trois quarts à droite, est assise dans la campagne sur un pan d'étoffe ; le coude droit supporte le poids du corps et la main gauche s'allonge sur la cuisse droite qui est atrocement dessinée. Au fond à droite, une route aboutissant à des maisons. Dans le coin gauche inférieur sur un cartouche : *.DO. CAMP. 1517.*

A la vente Reiss un bel exemplaire de cette *rarissime* estampe fut adjugé 725 francs.

La Danse des Demoiselles. — Quatre femmes demi-nues et vêtues de tunique flottante et transparente dansent en se tenant par la main, celle du milieu de la composition est vue de dos.

Très rare et *très remarquable* estampe pleine de séduction, restée *inconnue* à tous les iconographes.

Paysage avec un Village (P 24).

Pièce *inconnue* à Bartsch, dont un des *rarissimes* exemplaires atteignit le prix de 3625 francs à la vente Reiss en 1901. — On en trouve des épreuves de tirage *moderne.*

CAMPAGNOLA (Jules)

Cet artiste est considéré à juste titre, comme le plus célèbre des Campagnola, il naquit à Padoue en 1482 et mourut à une date restée ignorée. Son faire rappelle un peu celui de Mantegna ; son œuvre, très recherché, comporte une vingtaine de pièces, il en a gravé quelques-unes en se servant du *maillet*, procédé dit *opus malei.* Il appartient à l'école de Venise. — Ottley a fait son catalogue ainsi qu'Emile Galichon.

La Samaritaine (Bartsch 2 — Galichon 2). — Le Christ, près d'un puits orné de deux têtes de béliers, s'adresse à la Samaritaine qui s'avance pour puiser de l'eau après avoir posé son vase sur la margelle ; à droite un tronc d'arbre, au loin des îles et des monuments se reflétant dans l'eau, une tour carrée domine ces constructions du milieu desquelles elle s'élève.

Une des pièces *capitales* et *très rares* de l'œuvre. Le 1er état est *avant* les taches dans le ciel à droite de la tour. — Un exemplaire fut adjugé à la vente E. Galichon 2300 francs, il avait une grande marge.

Ganymède (B 5 — G 6). — S'envolant vers la gauche, l'aigle emporte sur son dos, dans l'espace, Ganymède qui est terrifié de voir au-dessous de lui, mer, montagnes et maisons.

Rare estampe, gravée suppose-t-on, d'après Mantegna. Dans le 1er état on lit en haut à droite *Iulius Compagnola*, dans le 2e, le mot *Antenoreus* a été ajouté sous le nom de l'artiste. Le *paysage* est celui de la *Vierge au Singe*, de Dürer. — Un exemplaire, vente E. Galichon, 1900 francs.

Le jeune Berger (B 6 — G 8). — Un jeune berger est assis sur un tertre dans une pose alanguie, son bras droit est appuyé sur une souche et il a cessé de jouer de sa flûte double. A droite dans un creux ou repli de terrain, apparaît la tête d'un vieillard. Au fond, paysage et montagne.

E. Galichon considère cette pièce *exquise* comme le chef-d'œuvre du Maître, à sa vente elle fit 2250 francs.

Le Daim enchaîné (P 15).

De *toute rareté*, exécutée *au maillet* et adjugée 725 francs à la vente Angiolini.

Le jeune Homme contemplant une tête de mort (P 12 — G 10). — Assis au milieu de rochers, demi-nu et drapé dans un lambeau d'étoffe, le coude gauche appuyé sur un tronc d'arbre, la main ramenée sur la tête, l'homme songe, il est de profil à droite, les yeux mi-clos et baissés regarde la tête de mort qui est à ses pieds. Au fond à droite, des maisons. Au bas de l'estampe une inscription de deux lignes à peine lisible se terminant par le mot *rapit*.

Superbe burin enveloppé à la pointe sèche, *très rare*.

Sainte Geneviève (P 10 — G 4). — Demi-nue, assise dans une anfractuosité de rochers, elle donne le sein à son enfant. Au fond à droite, un homme à longue barbe et à quatre pattes — comme on dit familièrement — des constructions et des collines. Dans le coin gauche supérieur : *Julius Campagnola Antenoreus.*

Pièce aux contours *très cernés* et exécutée pour ainsi dire presque au trait.

Le jeune Berger (P 5 — G 12). — Sur le tout premier plan, assis ou plutôt couché sur le dos la tête à gauche, un berger joue du chalumeau qu'il tient dans la main gauche, derrière lui une chèvre et un mouton. Au fond, des maisons et des arbres légèrement indiqués, et dans le haut du coin droit : *Julius Cāpagnola.*

Jolie estampe *très finement* gravée, l'exemplaire du *Département des Estampes* est fort beau. — Il existe une *copie* en contre-partie.

Le vieux Berger (B 7).

Pièce de la *dernière rareté* gravée avec une grande finesse, dans le haut du coin droit le monogramme. Un exemplaire *superbe* fut adjugé par H.-G. Gutekunst, en avril 1893, le gros prix de 4737 francs. — Il existe des *copies* par Augustin le Venitien.

Saint Jean-Baptiste (B 3). — Il est debout de face dans un paysage, la bouche demi-ouverte, la main droite relevant le pan de sa tunique, la gauche tenant une coupe à la hauteur du sein gauche. Il regarde à gauche. Au fond, arbres, montagnes et maisons ; à gauche, des moutons et deux bergers.

Pièce *très curieuse* comme métier, le paysage et certaines parties du vêtement du personnage donnent à l'œil la sensation du procédé *lithographique ;* c'est, croyons-nous, la seule estampe de l'œuvre traitée ainsi.

Ventes : Liphart, 500 — Didot, 250 — Fisher, toute première épreuve, 800 — Defer Dumesnil, 505.

CANALETTI[1] (Antonio)

Né à Venise en 1697, il y mourut en 1768. Les eaux-fortes — vue d'Italie — de ce Maître sont *admirables*, faites de rien pourrait-on dire, elles ont de par leur sobriété même une saveur et une couleur absolument personnelles. Elles sont peu communes et malgré cela le prix n'en est jamais très élevé. Ce n'est *qu'excessivement rarement* qu'il en passe en ventes publiques, ce qui

[1] De son vrai nom *Canale* dit aussi *Canaletto.*

laisserait croire qu'elles sont peu collectionnées, nous nous expliquons difficilement le fait, ces estampes étant, nous le répétons, d'un *pittoresque sans égal;* mais hélas! en matière collectionnable il ne faut s'étonner de rien...

Parmi celles que nous recommandons tout spécialement aux délicats nous mentionnerons : *Ale Porte del Dolo — Al Dolo — La Piera del Bando* (palais ducal Piazetta) — *Le Preson — Le Procuratie nioue e S. Ziminian — Le Porte del Dolo — Pra della Valle,* et surtout ces deux chefs-d'œuvre : *Mestre* et *La Torre di Malghera.*

A la vente Malinet, en 1887, vingt-cinq eaux-fortes *Vues de Venise et Environs,* avant les lettres et les numéros au bas à droite, furent adjugées 176 francs; à celle de Lacroix, en 1901, trente-deux pièces plus le titre, dont quelques-unes avant les numéros, atteignirent 265 francs. On le voit on les a pour rien, nous engageons donc vivement à profiter des occasions.

CARRACHE (Les)

Augustin-Annibal et Ludovic, artistes de la décadence italienne dont l'œuvre terriblement monotone et triste, n'est pas selon nous, digne d'arrêter l'attention du collectionneur. Des trois cents et quelques pièces qui le composent, nous n'en retiendrons qu'une, mais celle-là *magistralement belle.*

Portrait du Titien (Bartsch 154). — En buste de profil à gauche, la tête coiffée d'une calotte, il est revêtu d'un vêtement de fourrure laissant entrevoir son pourpoint, il porte toute sa barbe. En bas dans la tablette, une légende commençant par ces mots : *Illmo et Rmo...,* et dans le coin droit : *1587.*

Cette estampe est l'œuvre d'Annibal. Le 1er état est *avant* l'inscription *Titiani Vecellii...,* il est *fort rare.*

Ventes : Didot, 1er état, 600 — Holford, même état, 750 — Angiolini, même état, 687 — Defer-Dumesnil, dernier état, 80.

FINIGUERRA (Maso)

Le plus celèbre des *nielleurs* italiens, naquit à Florence en 1426 et mourut vers 1470. Il ne fut pas l'inventeur de la gravure comme on l'a dit à tort, mais bien le premier ou l'un des premiers *à avoir imprimé sur papier* la planche gravée.

On le considère généralement[1] comme l'auteur du plus beau *nielle*

[1] Nous disons généralement, car quelques écrivains d'art tels que Rumohr et tout dernièrement Eugène Dutuit se refusent à lui en attribuer la paternité ; ce dernier, croyons-nous, ne voulant point ajouter foi au prétendu paiement de cette pièce 66 florins d'or 1 livre 6 deniers mentionnés dans les archives AA de 1452 du syndicat des marchands de Florence.

imprimé connu, *La Paix de Florence,* 1452, représentant *L'Assomption de la Vierge* [1] (Duchesne 129) ou à plus proprement parler, *Le Couronnement de la Vierge.* Ce nielle — nous parlons de l'épreuve — est la *merveille des merveilles* et malgré l'extrême finesse de certains burins allemands, nous n'en connaissons aucun qui lui puisse être comparé.

La plaque d'argent originale — le *nielle* lui-même — est aujourd'hui au Musée Bargello de Florence, et pèse dit Dutuit 107 grammes et la monture en vermeil qui l'entoure 1k 073. Il existe deux exemplaires *d'empreintes en soufre :* l'un, qui provient de chez le marquis Durazzo, fut acquis en 1872, croyons-nous, par le baron Edmond de Rothschild ; l'autre, qui sort de chez le marquis de Serati [2] et de chez le duc de Buckingham, est actuellement au *British Museum* depuis 1835.

On s'est longtemps demandé, et certains se le demandent encore, si les épreuves sur *papier* étaient tirées *directement* sur le *nielle lui-même* — sur le métal, la planche en un mot — ou sur *l'empreinte en soufre.* Notre opinion est depuis longtemps faite sur ce sujet ; elles étaient tirées *directement sur le nielle lui-même* [3]. Il ne doit subsister l'ombre d'un doute à cet égard, la fragilité du soufre d'abord, n'eut pas permis ce tirage, et ensuite l'épreuve qui en eut résulté, eut été loin de présenter la finesse et la netteté qui sont l'apanage des gravures provenant des nielles. Bartsch néanmoins a eu la naïveté de soutenir le contraire, en affirmant que *Le Couronnement de la Vierge* qui nous occupe, avait été tiré sur l'empreinte en *soufre de Sérati.* Eh bien ! qu'on nous passe le mot, nous allons *coller* Bartsch et cela d'une façon *absolument irréfutable,* en lui disant que : si l'épreuve avait été tirée comme il l'assure, la légende et les noms des saints ne seraient pas écrits *à rebours* comme ils le sont sur l'épreuve en question, mais bien *à l'endroit,* ce qui n'est pas.

Qu'on veuille bien nous lire avec attention et contrôler scrupuleusement les opérations suivantes qui, dans l'esprit de Bartsch, ont dû être ainsi faites :

Sur la plaque qui n'est pas encore niellée, mais gravée seulement, la légende et les noms des saints sont écrits en caractères *non renversés,* on coule du soufre sur cette plaque, *l'empreinte* qui en résulte présente ces caractères *renversés* — ceci n'est pas discutable — on encre alors le soufre et l'épreuve qui en résulte donne les caractères *redressés.* On voit donc la gaffe colossale faite par l'éminent iconographe qui étant du bâtiment aurait bien dû s'en abstenir ! ! Ajoutons — chose vraiment curieuse à constater — que *jusqu'à présent personne* encore, parmi ceux qui ont combattu son assertion, n'a songé à donner la raison péremptoire et sans réplique que nous venons d'exposer, raison qui eut clôt victorieusement les débats en annihilant tous les commentaires ultérieurs qui auraient pu se produire.

[1] Voir Duchesne aîné, *Essai sur les Nielles,* Paris, Merlin, 1826. Cet écrivain remarquable fut conservateur de notre *Département des Estampes* de 1839 à 1855.

[2] Il avait été acheté à Malte en 1813 par un capitaine anglais qui le vendit 150 livres sterlings à Colnaghi qui, à son tour, le céda pour 250 livres au duc de Buckingham.

[3] Nous ne voulons pas dire pour cela, qu'exceptionnellement *des essais* de tirage sur le soufre n'aient pas été tentés, mais nous nous refusons à croire que les épreuves en provenant fussent présentables.

C'est l'abbé Zani qui, à la fin de 1797, découvrit la *précieuse* pièce dans la collection du *Département des Estampes,* elle provenait de chez l'abbé de Marolle, dont le cabinet avait été commencé avant tous les autres cabinets d'Europe. On s'étonne qu'une pièce de cette importance n'existe qu'à l'état *d'unité.* En 1841, Robert Dumesnil avait cru en trouver une seconde épreuve dans la Bibliothèque de l'Arsenal, mais elle était apocryphe. L'année suivante un autre exemplaire fut présenté à Colnaghi de Londres, mais c'était une seconde épreuve de celle rencontrée par Robert Dumesnil. En 1802, Pauquet en a fait une copie et Antoine Roggerone également aux frais du marquis Durazzo, mais en y inscrivant *Anrus* au lieu de *Anbrus.*

Nous prévenons les amateurs que l'encre dont on se servait pour imprimer les nielles — comme du reste presque toutes les estampes de l'école italienne — n'étant pas *très fixe,* il faut éviter de les metttre dans l'eau, surtout dans l'eau chaude, car on risquerait de les détériorer.

Les nielles — ce sont des estampes dont nous parlons — sont *très rares,* de petites dimensions, de tailles *très nettes* et *très fines,* le fond toujours ou presque toujours *noir* [1], et les inscriptions quand il y en a, en caractères *renversés* [2]. On peut estimer à environ 1200 le nombre de nielles connus existant; les plus riches collections sont celles du baron Edmond de Rothschild, du *British Museum* et du cabinet de Dresde. Il est rare de rencontrer plusieurs exemplaires d'un même nielle; les nielles italiens sont infiniment *supérieurs* aux allemands et beaucoup plus recherchés que ces derniers.

L'Assomption (Duchesne 129). — Assise sur un trône de profil à gauche dans le milieu du haut de l'estampe, les mains croisées sur la poitrine, la Vierge est couronnée par le Sauveur qui porte sur sa tête le bonnet des Doges. Au-dessous de cette scène à genoux saint Augustin et saint Ambroise et nombre d'autres saints et saintes. Dans le haut de l'estampe à droite, sous l'espèce de portique où a lieu le couronnement, des anges sonnent de la trompette; la partie correspondante à gauche n'est pas terminée et est assez confusément indiquée au trait; dans la banderole que tiennent les anges au-dessus du cintre du portique, on lit écrit à rebours: *Assumpta est Maria incelum ave exercitus angelorum,* également à l'envers *Agosti* et *Anbrus* sur le collet des vêtements des deux saints précités.

Pièce *unique* et superbe cintrée par le haut, d'une *conservation* merveilleuse contenant environ 43 personnages. — Elle est exposée dans la salle de travail du *Département des Estampes.*

[1] Quand le fond est *blanc,* c'est que la pièce n'était *pas terminée,* ceux-là sont une exception.

[2] Il en existe cependant avec les inscriptions en *caractères à l'endroit,* mais ce nous semble alors plutôt être de *simples petites estampes* que des nielles, car le nielle métal avait toujours ses légendes en caractères *non renversés,* étant un objet dont la destination n'était point d'être reproduit par l'impression. Les nielles qui servaient *d'ornements* remontent au VIIe siècle, ils disparurent complètement de 1515 à 1520.

L'Adoration des Mages (D 32).

Cet admirable nielle d'une importance inusitée mesurant : H. 168mm — L. 100mm, passa à la vente E. Galichon où il fut adjugé 4100 francs ; il est actuellement au *Département des Estampes.*

Voir plus loin à la rubrique *Nielles.*

FRANCIA [1] (Jacopo)

Artiste appartenant à l'école de Bologne, né en 1450, mort dans la même ville en 1517. Son œuvre est peu considérable, une vingtaine de pièces environ ; la manière du maître rappelle quelquefois celle de Marc Antoine.

Il a aussi gravé 7 à 8 nielles.

La Vierge et l'Enfant Jésus sur des nuages. — La Vierge, la tête auréolée tournée à gauche, est assise sur des nuages, ses pieds reposent sur le croissant, l'Enfant Jésus assis sur son bras droit donne sa bénédiction, tenant de sa main gauche une banderole sur laquelle on lit : *Ego sum, nolite timere.*

Pièce *rarissime* demeurée *inconnue* à Bartsch, dont il ne faut recueillir que les *premières épreuves,* c'est-a-dire *avant* la signature *I. F.* et l'inscription *incomplète.*

Un fort bel exemplaire fut adjugé à la vente Liphart 1137 francs.

La Sainte Famille (B 2). — La Vierge est assise à droite, elle tient l'Enfant Jésus debout dans une cuvette dans laquelle une femme s'apprête à verser de l'eau. Près de cette femme on remarque un singe et un enfant assis ; à travers la porte de la chambre où se passe cette scène on aperçoit un paysage et un passant au milieu de ce paysage.

Très rare estampe ; une épreuve, vente E. Galichon, adjugée 670 francs.

LIPPI [2] (Fra Filippo)

Primitif né en 1412 et mort en 1469 à Spoleto où il est enterré dans la cathédrale ; il a longtemps travaillé à Florence et a été un des premiers à exercer l'art de la gravure en Italie, malheureusement son métier est *sec,* il grava presque toujours au trait et ses ombres n'ont qu'une seule taille. Son œuvre peu considérable est fort *recherché* et se paie *très cher.*

[1] Ou *Francesco Raibolini.*

[2] Consulter : Fra Filippo Lippi par *Edward C. Strutt,* London, George Bell & Sons, 1901.

L'Annonciation (Passavant 1). — Dans le temple, dont la colonne occupe le centre de l'estampe, à gauche l'ange à genoux de profil à droite, vient annoncer à Marie qui se détourne vers lui en se penchant, qu'elle va être la mère du Sauveur ; tout à fait à droite, le pupitre devant lequel elle était debout. Sans signature.

Cette estampe exécutée presqu'au trait est *excessivement rare,* une épreuve passa à la vente E. Galichon et y fut adjugée 3305 francs.

Le Christ présenté au Peuple (P 7). — Assis au milieu de l'estampe devant la porte d'entrée du temple, le Christ, les yeux bandés, est entouré de soldats et de peuple ; un personnage placé derrière lui s'apprête à le frapper, pendant que d'autres sont à genoux devant lui. Sans signature.

Rarissime, le 1er état est *avec* la couronne d'épines, un exemplaire fut adjugé 3505 francs à la vente E. Galichon.

La Présentation au Temple (P 4). — A l'entrée du Temple, saint Siméon au milieu de l'estampe tient l'Enfant Jésus dans ses bras ; à droite la Sainte Vierge ; à gauche saint Joseph apportant deux colombes. Sans signature.

Vente : E. Galichon, 1005 francs.

La Vierge entre deux Anges (B 3). — Au milieu de l'estampe, la Vierge est assise de face, la tête penchée à gauche, elle tient dans sa main un rouleau de papier à demi déployé et son bras droit soutient Jésus nu debout sur ses genoux ; saint Jean enfant genou en terre offre au Sauveur un agneau. A droite et à gauche deux anges debout jouent de la musique, celui de droite porte sur la poitrine les initiales *M. A.* Sur le tout premier plan de chaque côté de la composition des lapins gambadent. Au milieu dans un cartouche sur trois lignes on lit : *Dive Marie Virgini.* Au fond un fleuve et des constructions. Sans signature.

L'estampe qui est à *la Réserve* est *superbe,* c'est la plus belle pièce de tout l'œuvre.

Le Triomphe de la Renommée (P 75, page 71). — Sur une sorte de caisse rectangulaire entourée de tous les peuples du monde et trainée par deux éléphants, se dresse une pièce d'orfèvrerie surmontée d'un disque au milieu duquel la Renommée est assise de

face tenant un glaive nu dans la main droite et le Dieu de l'amour dans la gauche ; derrière elle, une montagne ; à droite et à gauche de ce médaillon dans le haut de l'estampe, des nuages.

Un superbe exemplaire de cette *très rare* estampe fut adjugé en avril 1891 à Stuttgart par H.-G. Gutekunst, 3135 francs.

LONGHI (Giuseppe)

Artiste fort habile, né à Monza en 1766, mort à Milan en 1831. Ses estampes eurent leur heure de célébrité il y a une quarantaine d'années ; elles sont, croyons-nous, un peu moins recherchées aujourd'hui ; à moins de tous premiers états et de conditions de beauté exceptionnelles, on les délaisse. Nous en citerons deux des plus remarquables.

La Madeleine lisant dans le désert (Le Blanc 14).

Pièce *superbe* gravée en 1810 pour MM. Artaria de Mannheim, moyennant 75000 francs, d'après Le Corrège [1], adjugée à la vente Holford, 1425 francs ; elle était en 1er était *avant les armes* et seulement avec les noms des artistes.

Le Mariage de la Vierge (L B 4).

Tirée à 1200 épreuves *numérotées* de 1 à 1200 pour les *souscripteurs,* il y en eut douze cents autres sans numéro, toutes avec l'adresse de Bardi l'imprimeur ; elles sont recherchées seulement avec cette adresse, celles portant le nom de Lissant sont à rejeter. Estampe gravée d'après Raphaël en 1820, les premiers états sont de *toute rareté.* — A la vente Holford, un 3e état sur japon avec les vers tracés *à la pointe* fut payé 500 francs.

La planche fut retouchée par Marri, les derniers états sont reconnaissables par le monogramme qui est sur le temple.

MAITRE A LA RATIÈRE

On ne sait rien de cet artiste, né à la fin du xve siècle. Certains le classent dans l'école néerlandaise, d'autres comme Bartsch et Passavant le considèrent comme italien. Il s'appelait *Nadat* ou *Na Dat,* mais est plutôt connu sous la rubrique du *Maître à la Ratière,* parce que la plupart de ses estampes portaient une souricière dans laquelle une souris s'apprêtait à rentrer. Il gravait fin.

[1] Dont la toile originale est à la galerie de Dresde.

La Vierge et sainte Anne (Bartsch 1). — Assise dans une sorte de niche centrale entre deux portiques cintrés, la Vierge de face à droite a l'Enfant Jésus sur ses genoux, sainte Anne à gauche de profil à droite regarde le groupe divin. Sous leurs pieds, un cartouche portant une légende commençant par ces mots : *Gratia ex qua...* A travers le portique de gauche on aperçoit un berger et son troupeau, à travers celui de droite, un vieillard couché au pied d'un arbre. Au-dessus des scènes vues à travers les portiques, deux anges descendent du ciel tenant chacun une tablette ; dans celle de gauche on lit : *Redi ad....*, et dans celle de droite : *Fili davit....* Sur le carrelage en damier du temple en bas à droite, la ratière.

Très rare et belle pièce finement gravée.

Ventes : E. Galichon, 1er état *avant* l'adresse de Salamanca, 1700, provenait de la collection Durand — Didot, 100 — Oppermann, 115.

Les Enfants monstrueux (P 3). — Dans un bois, à travers l'éclaircie duquel on aperçoit la mer, deux enfants s'amusent, l'un est à quatre pattes ayant sa sœur sur son dos ; ils sont dos à dos, la tête de la fille est à droite, tandis que la tête du frère est à gauche. Sur un gros arbre qui est à gauche, une tablette portant une inscription commençant par ces mots : *Quos designatos...*, et au pied de ce même arbre : *Nadat* et la ratière, et tout à fait à droite sur une pierre les initiales *T. N.*[1]

Les deux Armées (B 2). — Deux armées de cavaliers, dont les soldats sont munis de lance et d'étendard qu'ils tiennent perpendiculairement, sont en présence. Sur le tout premier plan à gauche un canon avec des boulets, et au milieu de la composition au deuxième plan deux personnages face à face semblant se menacer, leur toque est ornée de plumes. Au milieu de l'estampe : *1530 Nadat* et la ratière, et au-dessus : *Ant Sal exc.*

Cette pièce qui est fort belle est dite aussi *La Bataille de Charles le Hardi* — A la vente Holford, un 1er état *avant* la date et l'adresse fut adjugé 775 francs ; *très rare.*

[1] Lettres dont on n'a jamais pu expliquer la signification.

MAITRE au monogramme M.

La Mort surprenant une Femme nue (Bartsch XV, p. 541). — Une femme nue de trois quarts à droite tourne la tête pour se voir dans une glace placée derrière elle ; elle lève son bras droit au-dessus de sa tête, tandis que du gauche elle esquisse un mouvement qu'elle essaie de rendre gracieux. Au fond de l'estampe à gauche, la mort un sablier à la main ricane en la regardant ; par terre une roue debout et une aile. Au bas de l'estampe, entourée d'un double trait : *Mortalia facta peribunt,* puis dans un cartouche, une grosse lettre *M.*

Pièce *fort belle* et *fort rare,* dont un exemplaire existe au *Département des Estampes ;* on la croit gravée d'après Michel Ange.

MAITRE au monogramme P. P.

Ou Martino da Udine surnommé Pellegrino da San Daniele, appartient à l'école de Lombardie. On le suppose élève de Jean Bellini, il naquit vers 1470 et mourut vers 1545. Il fut un des premiers, si ce n'est le premier, à se servir de ce procédé au pointillé dit *opus mallei.* Son œuvre est peu considérable, une dizaine de pièces environ.

La Puissance de l'Amour (B 3 — P 4 [1]). — Au milieu de colonnes, socles, piedestaux, etc..., on voit à gauche de face un homme et une femme nus montés sur un entablement, l'homme les yeux levés au ciel lui présente un coffret ; à leurs pieds un homme nu également est assis sur un cheval profilant à droite ; à terre deux enfants couchés près d'un vase occupant le milieu de l'estampe ; nombreux autres personnages assis, couchés et debout ; tout à fait à gauche un homme à genoux tourné de ce côté élève dans ses deux mains une statuette. Près du vase occupant le milieu de la composition, les deux lettres *P. P.* avec un paraphe dans le bas.

Composition allégorique bizarre aussi difficile à décrire qu'à saisir. Elle est d'une *excessive rareté.* — Il y a deux états, dans le 1er *le bas* des lettres des *P n'existe pas,* dans le 2e les deux *P* et le paraphe sont *nettement* indiqués.

[1] Passavant la rubrique : *Le Triomphe de Sélène.*

Ventes : Howard, 1er état, 2275 — Liphart, 2e état, 275 — Didot, *avant la retouche,* c'est-à-dire avant la disparition de la figure du cavalier qui est dans le croissant, 155 — Angiolini, même état, 1190.

MANTEGNA [1] (Andrea)

Un des artistes les plus considérables de l'école italienne, naquit en 1431 à Padoue, et mourut à Mantoue en 1506. Il fut un des premiers graveurs sur cuivre de son pays, ses tailles sont grosses et obliques, ses cernures ou contours brutalement accusés, les valeurs n'existent pour ainsi dire pas et les plans sont absolument sacrifiés, c'est sec et dur, l'encre souvent bistrée dont il se sert est d'un œil peu agréable, le dessin laisse aussi quelquefois à désirer, en un mot son métier est loin de nous séduire, il manque complètement d'originalité, ce n'est sans doute pas l'opinion générale et les prix auxquels on verra que certaines estampes ont été adjugées ne seront pas pour nous donner raison. Son œuvre est peu considérable, 20 à 30 pièces environ, beaucoup lui sont *gratuitement* attribuées qui doivent être rejetées ; Zoan Andrea et Brescia rappellent sa manière, et les œuvres de ces artistes peuvent être confondues avec celle du maître qui nous occupe. Jamais Mantegna ne signait ses pièces, que l'on rencontre *très rarement* en belles conditions de conservation.

La Flagellation (Bartsch 1). — Demi-nu à gauche de l'estampe, le Christ est attaché par les mains liées derrière le dos à une des colonnes du temple, le corps faisant face à droite ; il regarde derrière lui le bourreau qui le flagelle ; au-dessus de sa tête une auréole. Deux autres bourreaux armés de verges et des hommes d'armes complètent cette scène.

Il existe une *copie* de cette estampe dans laquelle le sol au lieu d'être *dallé* comme dans l'original est *nu*.

Ventes : E. Galichon, 200 — Liphart, 162 — Schloesser, 182, de chez Esdaile — Reiss, 5625, exemplaire *exceptionnel* provenant de chez Renesse — Breidbach et Marshall.

La Sépulture (2). — En face d'une grotte, deux apôtres et deux saintes femmes mettent le Christ dans son cercueil. Sur le premier plan la Vierge évanouie est soutenue par deux saintes femmes, saint Jean à droite vu de dos pleure ; sur un tertre les trois croix.

[1] Consulter : Œuvre d'Andrea Mantegna reproduit et publié par Amand Durand, texte par G. Duplessis, à Paris, chez Rapilly.

Dans cette estampe en hauteur, de laquelle il existe de nombreuses *copies*, la figure de la Vierge est beaucoup *trop jeune*, elle accuse à peine 20 ans, et l'on sait qu'à cette époque elle avait dépassé la cinquantaine.

La Descente de Croix (4). — Au pied de la montagne, la croix, de laquelle deux disciples montés sur des échelles descendent le divin Crucifié ; celui de gauche soutient sur son épaule le corps du Sauveur, à gauche la Vierge est évanouie dans les bras des saintes femmes ; en face de la croix, debout et vue de dos, Marie-Madeleine les bras étendus ; à droite saint Jean ; les autres disciples et des hommes d'armes complètent le tableau. Au fond de l'estampe se profilent les murs de Jérusalem.

Pièce *célèbre*, mais d'une *extrême raideur*, les nuages ressemblent à des *rochers* et le ciel à *la mer*. Nous avons beau faire tous nos efforts, il nous est impossible de nous laisser aller à ces admirations *de tradition* que rien ne saurait justifier. — Une épreuve *sans le ciel* existe à *l'Albertine*.

Le Christ descendant aux limbes (5). — Jésus-Christ vu de dos, un étendard dans la main gauche, s'apprête à descendre aux limbes dont la porte brisée est éparse sur le premier plan ; à gauche, un homme nu debout tient une immense croix ; à droite, également nus et debout, Adam, Eve et Abel ; au-dessus du portique qui forme l'entrée des limbes, deux êtres fantastiques sonnent de la trompe.

Estampe *très rare*, une des bonnes de l'œuvre.

Ventes : Liphart, 375 — Griffiths, 135 — Fisher, 750 — Angiolini, 250 — Reiss, 900, des collections de Fries et Marshall.

La Vierge dans la grotte (9). — Dans une grotte, la Vierge assise de trois quarts à gauche, l'Enfant Jésus dans ses bras, est entourée d'une légion d'anges, elle reçoit les hommages d'un vieillard à gauche pendant que saint Joseph à droite est appuyé sur son bâton. Ces *deux personnages* ainsi que le bas et le haut de la grotte sont restés *blancs*, la planche n'ayant pas été terminée [1].

Superbe et de grande allure, cette *rarissime* estampe est la *perle* de l'œuvre elle est de couleur un peu *bistrée*.

Ventes : Liphart, 4937 — Defer Dumesnil, 1220.

[1] Ce qui laisse à penser que ce cuivre est le *dernier* gravé par l'artiste.

Combat de Dieux marins[1] (B 17-18).

1re planche : Au second plan à gauche, une horrible mégère nue aux seins pendants tient dans sa main gauche une tablette où se lit le mot *Invid* au-dessus d'un griffonnage illisible ; elle semble exciter à la lutte les dieux marins qui se battent au milieu des plantes aquatiques, montés sur des chevaux fabuleux ; celui de gauche va frapper son adversaire avec trois poissons qu'il tient dans sa main droite.

2e planche : Au milieu de roseaux et de plantes marines, deux tritons se combattent ; celui de gauche cherche à parer les coups avec le squelette d'une tête de cheval dont il se sert comme bouclier, il porte en croupe une femme nue à l'air effrayée.

Ventes[2] *:* Didot, 68 — Holford, 1250 — L. Galichon, 100 — Par H.-G. Gutekunst, 312 — Reiss, 3625, de chez Sykes, Maberley et Marshall.

Les deux Paysans (Passavant 24). — Celui de gauche est debout de face regardant à droite, le coude gauche appuyé sur le bâton qu'il tient de la main droite ; celui de droite semble entrer dans une pièce invisible à droite en soulevant son chapeau de la main gauche, il a son bâton dans la droite.

Pièce de *toute rareté,* mesurant H. 149 mm — L. 107 mm, restée *inconnue* à Bartsch, dont il existe trois autres épreuves à *Berlin,* à *l'Albertine* et au *British Museum.* — Un exemplaire passa à la vente Emile Galichon et y fut adjugé 605 francs.

Le jeune Prisonnier (P 25). — Debout de profil à gauche, le corps de trois quarts à droite, un homme très jeune porte sur son épaule gauche un joug garni de ses accessoires, il traîne un boulet à ses pieds entravés.

Pièce allégorique *rarissime* que l'on désigne quelquefois sous la rubrique de *La Servitude ;* le graveur anglais Vivarès en a fait une *copie.*

A noter encore : *Les Eléphants portant des torches*; *Soldats portant des trophées,* 2 planches (B 12-13), dont une *copie* a été faite par Brescia.

[1] Deux planches en travers, dont la seconde *a été copiée* par D. Hopfer.

[2] Tous ces prix sont pour la planche *18* seulement.

MAZZUOLI (dit Le Parmesan)

Cet artiste naquit à Parme en 1503 et mourut à Casalmaggiore en 1540 ; il ne fut point comme on l'a supposé un instant l'inventeur de l'eau-forte, mais seulement *un des premiers* à savoir se servir du procédé et à lui faire rendre ce qu'il pouvait donner sans le secours de la pointe ou du burin. Son œuvre peu important du reste, se borne à 15 ou 20 pièces fort *rares* à rencontrer en belles épreuves provenant de planches originales qui n'ont point été retouchées.

Signalons comme particulièrement intéressantes : *La Mise au Tombeau* (B 5) — *Judith* (B 1) — *L'Amonr dormant* (B 11), très rare — *Les deux Amants* (B 14), rare.

MELDOLLA [1] (Andrea Schiavone, dit)

Né en 1520, mort en 1582. Nous trouvons cet artiste extrêmement intéressant, très curieux d'allure et de métier, il ne rappelle en aucune façon la manière italienne et possède une indépendance et une liberté d'outil qui en fait un tempérament très original à nos yeux ; il avait coutume de retoucher presque toujours ses eaux-fortes à la pointe sèche, qu'il ébarbait malheureusement un peu trop, ce qui leur enlevait de la couleur et de la puissance. On a trouvé avec juste raison qu'il faisait songer au Parmesan dans certaines pièces. — Son œuvre est considérable, 200 estampes environ ; elles n'atteignent jamais de gros prix quoiqu'*assez rares* en général, nous ajouterons même pour être sincère, qu'elles ne sont pas très recherchées, laissant souvent à désirer au point de vue du dessin.

La Circoncision (Bartsch 13). — La Vierge tient sur une table l'Enfant Jésus à qui le grand prêtre pratique l'opération de la circoncision, il est accompagné d'un acolyte. Au fond à droite, la tête de saint Joseph apparaît ; près de la Vierge une servante portant sur la tête un vase et un plat ; de profil à droite une autre femme la main sur la poitrine, et enfin à gauche deux hommes, l'un jeune, l'autre vieux vus à mi-corps. En haut de l'estampe le monograme de l'artiste.

Fort rare.

Le Retour de l'Enfant prodigue. — Il est agenouillé à gauche aux pieds de son père qui se penche pour le presser sur son cœur.

[1] Consulter : *Stanley's edition of Bryan's Dictionnary* — Dictionnaire de Bryan, édition de Stanley.

Une femme vue de dos lui ajuste un vêtement sur les épaules. La scène se passe devant une habitation ; deux autres personnages assistent à cet émotionnant retour.

Estampe de *toute rareté* demeurée *inconnue* à tous les catalographes ; Bartsch et Passavant eux-mêmes ne la mentionnent pas ; un exemplaire a passé à une des ventes Robert Dumesnil.

Le Jugement de Pâris (B 80). — Assis à droite de l'estampe et tourné à gauche, le berger — ayant derrière lui le dieu Mercure — remet la pomme à Vénus près de laquelle se réfugie l'Amour, ils sont entourés de nombreux personnages, et des chèvres sont couchées à leurs pieds. Dans le ciel on voit, au haut de l'estampe, des dieux et des déesses.

Pièce *capitale* de l'œuvre, d'après le Parmesan. — Une épreuve à la vente Griffiths, *la plus belle connue*, dit M. Ford, de la collection duquel elle provenait, fut adjugée 46 francs ; elle avait passé par le cabinet Lloyd. Nous la trouvons mal dessinée.

L'Enfant Jésus dans son berceau (B 62). — L'Enfant Dieu est dans son berceau entouré de six personnages ; l'un d'eux, celui qui est debout à gauche, tient dans sa main une sorte d'urne qu'il élève. Le monogramme[1] est sur le siège qu'occupe la Vierge.

Estampe pleine de couleur et de liberté, rappelant un peu un *dessin à la plume*.

Signalons encore deux pièces fort rares : *La Présentation au Temple* (B 11), d'après le Parmesan, et *L'Adoration des Mages*, estampe *inconnue* à presque tous les iconographes, dont un exemplaire passa à la vente Griffiths, où il fut adjugé 16 francs ! !

MOCETTO (Girolamo)

Primitif de Venise, né vers 1454, élève de Jean Bellini. — Son œuvre *extrêmement rare* se compose d'une vingtaine de pièces qu'il signait quelquefois de *Hieronymus Mocetus* quand il n'employait pas un monogramme assez compliqué et en lettres *renversées*. Il accuse toujours *les plis* des vêtements par *une ligne* dure et *encrée*, ainsi que tous les contours en général, ce qui donne de la lourdeur à ses estampes ; quelques-unes cependant sont exemptes de ces défauts et gravées avec plus de finesse.

[1] Nous croyons que l'épreuve de *la Réserve* n'en porte pas, cependant nous n'osons l'affirmer.

Triomphe de Neptune (Passavant 13 — E. Galichon 13).

Estampe *très rare* gravée sur deux feuilles :

1re planche : Un triton suivi de deux chevaux marins ; sur le dos de l'un d'eux Galatée, derrière celle-ci un second triton portant sur sa croupe une néréide, puis un dauphin ayant un enfant sur son dos, puis enfin deux autres enfants tenant par les cornes des chimères.

2e planche : Deux tritons, l'un portant un trident, l'autre soufflant dans une corne..., et enfin Neptune sur la poupe d'un navire fouettant les chevaux marins qui le traînent.

Ventes : E. Galichon, épreuve rognée, 2605 — Angiolini, 331.

La Vierge sur un trône (Bartsch 4 — Gal 8). — Assise de face sur un trône dont le dossier est orné de deux cornes d'abondance, la Vierge tient un livre entr'ouvert de la main droite et soutient de la gauche l'Enfant Jésus qui est sur ses genoux. Au fond de l'estampe un treillage et une haie de rosiers. Sans signature.

L'exemplaire qui est à *la Réserve* est superbe de fraîcheur et de conservation. L'épreuve de la collection E. Galichon, exemplaire *d'essai* non terminé *avant la haie de rosiers,* maintenue par le treillage qui clôt l'enceinte, fut adjugé 3900 francs.

Le Baptême du Christ (B 2 — Gal 6). — Au milieu de l'estampe le Christ, les mains presque jointes, est debout dans le Jourdain à gauche sur le bord du fleuve. Saint Jean verse de la main droite de l'eau sur la tête du Sauveur. Sur l'autre rive à droite, trois anges, les mains jointes, prient ; deux d'entr'eux tiennent sur leurs bras le manteau de leur divin Maître. Au fond de l'estampe on aperçoit le fleuve serpentant au milieu des collines. Tout en haut de la composition, le Père Eternel, dans un nuage les bras étendus, domine la scène. Sans signature.

Superbe pièce pleine d'allure et d'accent, dont un exemplaire provenant de la collection Wellesley fut adjugé à la vente Fisher, 3100 francs ; *très rare.*

Bacchus (B 6 — Gal 12). — Couronné de pampres et tourné à droite, Bacchus nu est assis par terre la tête appuyée dans la main gauche, tandis que la droite tient un vase d'où s'échappe le vin. Au fond, un pont et une ville au pied de collines. Sans signature.

Le 1er état est *avant* les constructions à gauche, entre l'arbre et le bord de la gravure. Une épreuve vente E. Galichon, 3150 francs.

Judith (B 1 — Gal 4). — A gauche près d'un arbre, Judith tient de la main droite la tête d'Holopherne qu'elle met dans un sac qu'une servante tient de ses deux mains. Au fond un paysage et à droite un château fort. Sans signature.

Le 1er état est *avant le paysage,* le dessin est, croit-on, de Mantegna.

Ventes : Griffiths, 325 — Defer Dumesnil, doublée, 360 — Reiss, 3000.

MONTAGNA (Benedeto)

Florissait au commencement du XVIe siècle, et gravait plus finement que Mantegna ; il a fait une soixantaine d'estampes qu'il signait souvent de ses initiales ou de son nom tout entier orthographié de façons différentes. Il appartenait à l'école de Lombardie et de Padoue. Il a cherché quelquefois à imiter Dürer dont il a gravé en contre-partie *la Nativité,* mais il est loin d'égaler ce maître.

L'Enlèvement d'Europe (Bartsch 23). — Au bord d'une rivière, une femme à califourchon sur un taureau couché et sur la tête duquel elle dépose une couronne ; près d'elle à droite deux autres personnages debout. Au fond de l'estampe maisons et collines. Dans le haut de la composition à gauche : *Benedeto Montagna.*

Extrêmement rare. — Ventes : E. Galichon, 1000 — Didot, 300.

L'Homme à la Flèche (B 33). — Debout et de face complètement nu ayant jeté sur l'avant-bras droit une draperie qui passe derrière son dos et qu'il retient de la main gauche, le personnage tient dans cette main une flèche pointe en bas. Derrière lui à droite le tronc d'un gros arbre, et à gauche un petit monticule. En haut dans une tablette à gauche : *Benedeto Montagna.*

Les belles épreuves de 1er état, c'est-à-dire *avant le petit monticule* qui est à gauche, sont *extrêmement rares ;* un exemplaire dans cette condition fut adjugé à la vente E. Galichon, 2705 francs. — L'épreuve de *la Réserve,* quoique fort belle, est *avec* le monticule.

Saint Jérôme et un autre saint travaillant aux Evangiles. — Saint Jérôme est debout appuyé contre le tronc d'un arbre, sa main gauche tient un livre avec le doigt sur le feuillet qui fait l'objet de sa

méditation. Son compagnon assis à droite sur les débris d'une corniche semble dormir. Derrière un rocher, est bâtie la cabane du patriarche à laquelle on parvient par un escalier taillé dans le roc.

Cette pièce n'a *jamais* été décrite, elle est donc d'une *insigne rareté,* une épreuve passa à la vente E. Galichon où elle fut adjugée 2000 francs.

Vénus (P 49). — Complètement nue, debout et de face, de longs cheveux ondulés épandus sur les épaules, la déesse, la bouche entr'ouverte, les yeux levés au ciel, tient dans la main droite qui pend le long de sa cuisse, un miroir ; tandis que la gauche est levée dans un geste de surprise. En haut à gauche on lit : *Vénus.*

Pièce qui n'a guère de mérite que son *extrême rareté ;* les parties ombrées du corps le sont par des tailles excessivement fines. — A la vente Angiolini un *superbe* exemplaire fut payé 1000 francs.

Le Berger qui joue de la flûte (B 27). — Genou en terre et tourné de profil à gauche il joue de la flûte, ses moutons sont près des arbres au fond de l'estampe. En bas au milieu de la pièce les initiales *M. B.*

Pièce presque *introuvable.* — A la vente Angiolini un exemplaire *avant toutes retouches,* notamment *avant le trait diagonal* sur la colline qui est derrière, fut adjugé 562 francs.

A noter encore la *très rare* estampe *La Famille du Satyre* (B 17), adjugée à la vente du Prince Waldburg Wolfegg, 206 francs.

MORGHEN [1] (Raphaël)

Elève de Jean Volpato, né à Naples en 1760, il mourut à Florence en 1833, c'est un buriniste d'une habileté consommée. La plus belle collection de son œuvre se trouve au *British Museum* qui l'acheta à M. Colnaghi en 1842. Elle avait été formée par Jacob Tarma qui habitait le palais Priuli à Venise, il y fut aidé par l'ami intime de Morghen, le signor Abrizi. A la mort du signor Tarma, ses héritiers vendirent la collection entière à Luigi Bardi qui l'augmenta encore, et finalement la céda à M. Colnaghi, le grand marchand londonien que nous venons de nommer tout à l'heure, et dont l'importante et très honorable maison subsiste encore. Les pièces les plus remarquables de cet artiste, presque notre contemporain, sont : *La Trans-*

[1] Le catalogue en a été dressé par ordre chronologique par M. Palmerini.

figuration et *La Vierge à la Chaise,* d'après Raphaël ; *Le Char de l'Aurore,* d'après Le Guide, et sa *fameuse* estampe :

La Cène.

D'après Léonard de Vinci, dont la fresque orne le réfectoire des Pères Dominicains à Milan. Voici à titre de curiosité quelques prix remontant à une cinquantaine d'années ; on verra que contrairement aux estampes célèbres, ces prix n'ont pas suivi la marche ascensionnelle ordinaire.

Ventes : Debois[1], *avant la lettre,* seulement les armes, la dédicace et le nom des artistes tracés, 2030 — Thorel, l'exemplaire de chez Debois, 1930 — Johnson d'Oxford, *avant toutes lettres,* avec les armes mais *au plat blanc*[2], 7900 — Archintoff de Milan, même état, 8400 — Poggioli de Libourne, même état, 6875 — Simon, *épreuve d'essai* avant l'inscription, avant les armes et la dédicace, *au plat blanc* sans les lettres *R M* sur ce plat, 575 — Camberlyn, état Debois, on y a joint *Le Char de l'Aurore,* les 2 pièces, 1705 — Oppermann, *avant la lettre* et avec la dédicace en grands caractères tracés, 1750 ; la même, *avant la virgule* à la suite de *vobis* et *avant le point* sous le nom du graveur, 241 — Defer Dumesnil, *avant la virgule*... t. m., 265 — Loyd, *au plat blanc,* 5000 ; la même *avant* les mots *Amen dico vobis*... mais avec les armes et la dédicace à l'eau forte, 675.

NADAT ou NA DAT

Voir : *Le Maître à la Ratière,* page 217.

NICOLETTO DA MODENA

On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il florissait au commencement du XVIe siècle. Il rappelle Mantegna et appartient à l'école de Padoue. Il a à son actif 80 à 90 pièces et quelques nielles. Ses estampes sont rares.

Saint Antoine (Galichon 17). — Le saint précédé d'un cochon s'achemine vers la gauche, s'appuyant sur une béquille munie d'une clochette ; derrière lui on aperçoit un portique inachevé avec pilastres surmontés de cartouches ; dans celui de gauche sous des tailles perpendiculaires on distingue les lettres *O. D. N.* qui signifient *Opus di Nicoleto.*

Estampe *inconnue* à Bartsch et Passavant, de *toute rareté,* adjugée vente E. Galichon, 700.

[1] Qui a eu lieu en avril et novembre 1844, et avril 1845 et *non en 1843* comme on le dit souvent par erreur, parce que la couverture et le titre du catalogue portent ce dernier millésime.

[2] Il n'y a que *11 exemplaires* de connus ; le *plat* est devant *le troisième* personnage, en allant de droite à gauche.

Hercule terrassant un Centaure (G 20). — Hercule, le genou posé sur les reins d'un centaure renversé et qui s'enfuyait vers la droite, frappe de sa massue son ennemi qui lève en vain une main suppliante. A droite aux branches desséchées d'un arbre, un cartouche dans lequel on lit : *Divo Erculi.*

Mêmes réflexions qu'à l'estampe précédente, adjugée vente Galichon, 905.

La Vestale Lucia[1] (P 86 — G 59). — Une écharpe lui ceint le front et flotte autour d'elle, elle se dirige demi-nue vers la droite tenant de ses deux mains un crible plein d'eau ; derrière elles des plantes aquatiques. En haut au milieu de l'estampe dans un cartouche suspendu par des rubans, le monogramme ombré par des tailles.

Un exemplaire de 1er état passa à la vente E. Galichon et y fut adjugé 1950 francs, il était *avant le monogramme ombré*, c'est-à-dire avant les lettres *N. D. M.*

Vénus et l'Amour (B 47 — G 58). — A gauche de l'estampe, debout nue et de face, la déesse couronnée et chaussée de cothurnes tient dans sa main gauche une flèche et dans la droite une pomme ; à ses pieds à droite, l'Amour nu est couché et endormi appuyé sur le coude gauche. Derrière la déesse une sorte de temple en ruines à travers desquelles, au fond de l'estampe, on aperçoit la mer, un bateau et, au dernier plan, des montagnes. Au haut du pilier près duquel est la déesse on lit : *Vénus.*

Ventes : E. Galichon, 1305 — Angiolini, 169.

Sainte Catherine (P 84). — A droite, à l'entrée d'un riche portique, la sainte est debout, la main gauche qui relève sa robe, porte une palme, le coude repose sur un bouclier, la droite tient une longue épée pointe en terre ; à ses pieds une roue brisée et un livre ouvert. Au premier plan sur la base d'un socle à droite, on lit en gros caractères : *Nicoleto da Modena.*

Vente : Angiolini, 775. — *Très rare.*

Saint Sébastien. — Le saint demi-nu de face, regardant à droite, est ligotté au pied d'une colonne quadrangulaire qui occupe le milieu de la composition et semble appartenir à un temple en ruines.

[1] Ou *Tucia* ou encore *La Sybille de Cumes.*

Derrière lui un canal bordé à droite et à gauche de constructions. En haut à droite au-dessus de la tête du martyr, sur une légère poutrelle est un oiseau, duquel se dégage un rayonnement ; il regarde le saint dont le corps est transpercé de cinq flèches. Sans signature.

Pièce d'une insigne rareté, *inconnue à tous les iconographes,* H. 248 mm — L. 171 mm. — Un superbe exemplaire fut adjugé à la vente Angiolini, 3762 francs.

NIELLES

Nous nous contenterons de donner ici quelques pièces avec leurs prix dans trois ventes importantes. — Voir *Finiguerra,* page 212.

Adoration des Mages [1]. — La Vierge assise près d'un pilier richement orné, présente l'Enfant Jésus à l'adoration des mages ; à droite saint Joseph, et dans le lointain un berger ; à droite la théorie des rois se tient près d'une porte cintrée.

Une épreuve de ce nielle en forme de *losange* mesurant H. 60 mm — L. 46 mm, passa à la vente E. Galichon où elle fut adjugée 160 francs, les figures se détachaient sur un fond bleu. — Pièce *non décrite.*

Mercure debout (Duchesne 217).

Vente : E. Galichon, 805 francs, elle provenait du cabinet Sykes.

Une Femme avec trois hommes et un satyre (D 242).

Même vente, 1er état, *avec la touffe d'herbes* entre les jambes de l'homme qui porte trois têtes d'animaux, la touffe exprimée par *deux* feuilles, 605 ; le 2e état, la touffe d'herbes a *quatre* feuilles, 50.

Pyrame et Thisbé (D 289).

Même vente, 905 francs ; l'encre d'impression a une teinte *verdâtre.*

Artaxerce recevant la tête de Cyrus (D 262).

Même vente, 700 francs ; sur l'estrade du trône on lit *Cirro.*

[1] A la vente Martelli de Florence qui eut lieu à Paris en 1858, cette pièce ou une autre portant la même rubrique, fut adjugée 1600 francs.

Arabesques avec un Satyre allaitant deux enfants (D 362).

Vente : Angiolini, 1er état, 62 ; 2e état, avec le fond terminé, 625, par Peregrini.

Le Triomphe de l'Amour (Passavant 643).

Vente : Reiss, 2048 francs, provenait de chez Wellesley.

Allégorie sur la Navigation (D 303).

Même vente, 2750 francs, de chez Wellesley, au bas on lit les initiales *O. P. D. C.*, ce qui signifie *Opera Peregrini da Cesena.*

Le Sacrifice à Mars (D 221).

Même vente, 2400 francs de chez Wellesley ; on suppose que c'est de Peregrini également.

PAGANO (Matteo)

Graveur sur bois dont on ne sait rien de la vie, si ce n'est qu'il habitait Venise vers le milieu du XVIe siècle. Nous signalerons de lui la grande pièce suivante imprimée sur huit feuilles et qui est de *toute rareté* ; on croit qu'elle est du Titien ou du Tintoret.

Procession du Doge de Venise (Passavant 98). — Le Doge s'avance à travers la ville suivi des ambassadeurs et des autorités civiles. On remarque beaucoup de spectateurs et surtout des femmes aux fenêtres. En haut sur une tablette on lit : *In Venetia par Matthio...*

Un exemplaire passa à la vente Didot et y fut adjugé 1780 francs.

PEREGRINI DA CESENA[1]

Orfèvre et nielliste de l'école de Bologne, on ignore la date de sa naissance et de sa mort, on suppose qu'il était élève de Francia, tant sa manière rappelle souvent celle de ce maître.

Le Triomphe de Mars et de Vénus (Duchesne 220). — Sur un char se dirigeant vers la gauche et conduit par deux lions que guide

[1] Voir *Essai sur les nielles, gravures des orfèvres florentins du XVe siècle*, par *Duchesne aîné*, Paris, 1826.

un homme nu, Vénus demi-nue est assise, tournée à droite, sur les genoux de Mars autour du cou duquel elle a amoureusement passé son bras gauche. Sur ce même char, devant le couple, l'Amour les yeux bandés, le carquois sur l'épaule, l'arc dans la main droite, est montée sur un globe où l'on distingue la lettre *P*. Deux personnages derrière ce char soutiennent les chaînes qui lient le Dieu et la Déesse, tandis que deux autres tout à fait devant à gauche précèdent le cortège.

Ce nielle en travers qui mesure 95 mm sur 62 mm est de la *dernière rareté*. Il y a deux états; dans le 1er *la figure* qui est dessinée debout sur le bouclier de Mars est *indécise* et la lettre *P* est *mal formée ;* dans le 2e, cette figure est précisée et le *P* bien indiqué.

Il se trouve un *1er état* chez Dutuit et au *Département des Estampes* [1], mais l'épreuve qui se trouve dans notre dépôt national est de *couleur bleuâtre ;* le 2e état que nous possédons également est en noir. — Cette pièce existe aussi à la *Bibliothèque Impériale* de Vienne et au *British Museum*.

Un exemplaire passa à la vente Liphart et y fut adjugé 1187 francs.

POLLAJUOLO (Antoine)

Primitif de Florence, né en 1433 et mort à Rome en 1498, orfèvre et graveur très distingué dont les œuvres fort peu nombreuses — 3 à 4 pièces — sont devenues pour ainsi dire *introuvables*. Leur conservation laisse aussi généralement beaucoup à désirer, presque toujours elles sont restaurées ou doublées.

Les Gladiateurs (Bartsch 2). — Composition de dix figures représentant des hommes complètement nus se combattant avec des haches et des glaives recourbés ; deux sont déjà tombés à droite et à gauche de l'estampe et en train d'être achevés par leur adversaire. Derrière l'homme de l'extrême gauche qui décoche une flèche avec son arc, on distingue une tablette suspendue à un des arbustes qui forment le fond de l'estampe et sur laquelle on lit, inscrits sur quatre lignes, ces mots : *Opus Antonii. Pollaioli Florentini*. Des boucliers et des fourreaux sont épars sur le sol.

Pièce d'une *finesse de tailles* admirable, à laquelle cependant on pourrait reprocher la cernure un peu trop accusée des contours. — Cette estampe de *toute rareté* est suivant nous la pièce *capitale* de l'artiste.

[1] Qui possède *à la Réserve* 28 nielles de cet artiste, plus 13 *douteux* qui ne lui sont *qu'attribués*.

Ventes : Howard, 400 — E. Galichon, 310 — Liphart, 81, en mauvais état — L. Galichon, 300 — Defer Dumesnil, doublée et restaurée, 145.

A citer encore : *Hercule combattant les géants* (B 3), dont une épreuve existe *non terminée* au *British Museum*. Sur le fourreau de l'épée du dieu, une inscription est gravée.

PORTO (Giovani-Battista del)

Dit aussi le *Maître à l'Oiseau*, parce qu'il avait coutume de mettre un oiseau devant les lettres *I. B.*[1] dont il signait ses pièces. Il florissait au tout commencement du XVIe siècle et son œuvre se compose d'une vingtaine de cuivres et d'une dizaine de bois très finement gravés. Il appartenait à l'école de Modène.

Léda et ses enfants (Bartsch 3 — Galichon 7). — Léda est représentée assise avec ses quatre enfants et allaitant Hélène. Clytemnestre, le pied sur le dos d'un cygne, montre un papillon qu'elle vient de prendre. Castor et Pollux luttent avec l'oiseau qui les culbute, et saisit la main de l'un d'eux dans son bec. Au fond, un temple et une rivière où se baignent des cygnes. A gauche sur une tablette à fond noir, le monogramme de l'artiste en blanc.

Ventes : E. Galichon, 400 — Didot, 490 — Schloesser, 437.

Le Crucifiement.

Une épreuve de ce bois absolument *inconnu* à Bartsch, Passavant ou Galichon passa à la vente Fisher où elle fut adjugée 775 francs; on la considère comme *le seul* exemplaire existant.

Saint Sébastien attaché à un arbre. — Sur le bord d'une rivière à laquelle il tourne le dos, le saint demi-nu le corps de face penché à gauche et regardant à droite, est attaché à un gros arbre. La main gauche est fixée par une corde au-dessus de sa tête auréolée, la droite est passée derrière son dos. Un rayon lumineux filtre à droite à travers l'arbre. Sur la rivière on aperçoit deux barques avec des rameurs. Au pied du saint un carquois et un arc, et à droite au-dessus du trait carré le monogramme de l'artiste dans l'intérieur de l'estampe.

[1] Ne pas le confondre avec un maître allemand peu connu qui signait aussi de *ces mêmes* initiales.

Ce *clair-obscur* n'est point *décrit*, et il est *tellement rare* qu'on peut le considérer comme probablement *unique*. — En avril 1894, H.-G. Gutekunst en vendait un *superbe* exemplaire qui fut adjugé 1131 francs ; il mesurait H. 182 mm — L. 122 mm.

RAIMONDI (Marc-Antoine)

Né à Bologne vers 1488 et mort dans cette ville aux environs de 1530. Nous parlerons très brièvement de cet artiste qui, à un moment donné, a été considéré comme l'étoile de première grandeur, l'astre radieux et rayonnant de l'école italienne. On est revenu et on en revient tous les jours [1] — on n'a mis que quatre cents ans à s'en apercevoir !! Nous nous demandons comment même pareille réputation a pu être usurpée à ce point. Son œuvre tout entier, à part quelques rares pièces, est d'une monotonie désespérante, c'est veule, incolore et poncif. Ce n'est point un graveur *original*, mais un reproducteur servile des dessins de Raphaël [2] et c'est à ce seul fait d'avoir été comme le pâle reflet du Maître, qu'il doit d'avoir jouit d'une renommée imméritée dont n'est pas digne à coup sûr un simple ouvrier, un pur interprète. On est même surpris de voir Bartsch — qui intitule son catalogue *Le Peintre-Graveur* — mentionner un artiste qui *n'est pas un peintre-graveur*. Le célèbre iconographe a cédé au mouvement d'admiration de commande de son époque, ce qui nous attriste en nous étonnant. Nous sommes heureux et fier de nous rencontrer du reste avec la plus haute personnification de l'autorité, en matière de gravures — sir Seymour Haden — qui lui aussi confesse n'avoir jamais éprouvé pour Marc-Antoine qu'une admiration très relative.

Quoiqu'il en soit l'artiste a fait école, il a eu des disciples, quelques-uns même valurent mieux que lui, *les Ghisi* par exemple ; les autres furent pour ne citer que les principaux : *Eneas Vico, Marc de Ravenne, le Maître au Dé, Bonasone, Martin Rota, Cartaro, les Carrache* et *Tempesta*, etc... — Consulter le consciencieux travail que lui a consacré le *vicomte Henri Delaborde* [3], Paris, Librairie de l'Art, 1887.

Nous allons donc signaler ici sans les décrire — nous ne nous en sentons pas le courage — les pièces généralement recherchées en les faisant suivre de quelques notes, remarques ou réflexions qui pourront intéresser les

[1] Notons cependant qu'il existe encore quelques envoutés irréductibles qui s'obstinent à le pousser dans les ventes, mais hâtons-nous d'ajouter qu'ils sont heureusement fort rares, ceci dit en passant pour le bon goût de la corporation des collectionneurs.

[2] On raconte même que c'était Raphaël qui, de *sa propre main*, traçait sur *le cuivre* les contours de ses dessins pour plus de justesse. Que restait-il alors à l'actif du malheureux Marc-Antoine, si on lui livrait la besogne à ce point *mâchée*, qu'il n'avait plus qu'à la sabrer de ses tailles horribles et brutales.

[3] Chose curieuse à noter, ce catalogue, où une somme énorme d'érudition et de travail a été dépensée, *ne contient aucune description* des estampes qui y sont mentionnées ; c'est là une lacune regrettable qu'on ne saurait s'expliquer.

amateurs de plus en plus clairsemés du Maître[1]. Disons aussi que Marc-Antoine a copié certaines pièces de Dürer, telles que : *La Vierge au Papillon — Les Offres d'Amour — La Dame à cheval et l'Ecuyer — Seigneur et Dame à la promenade — La Vierge au Singe*, en contre-partie — *Le Retour de l'Enfant prodigue*, également en contre-partie — et que toutes ces estampes sont d'une *telle rareté* qu'elles manquent même au *Département des Estampes*.

Parmi les grands écrivains admirateurs de l'artiste il faut citer : MM. de Laborde, Vitet et Alvin, ce dernier classe l'œuvre de Raimondi en quatre manières et les analyse ainsi :

« *La première :* avant 1506, dure, roide et maigre ; exemple : *Pyrame et Thisbé*. — *La deuxième :* 1506-1510, plus souple et plus pure ; on sent l'influence allemande et flamande : *Mars et Vénus* ; *Les Grimpeurs*. — *La troisième :* 1510-1520, la période Raphaëlienne, correction et grâce du dessin : *Lucrèce ; Le Massacre des Innocents*. — *La quatrième :* après la mort de Raphaël, il conserve les qualités acquises : *Le Martyr de saint Laurent* ». Ajoutons qu'après cette mort, il travailla pour Jules Romain et Baccio Bandinelli.

Quant à la fameuse histoire des *Postures* ou *Amours des Dieux et Déesses*, en Italien *I Modi*, prétendue suite de 20 pièces érotiques, d'après les dessins de Jules Romain et sonnets de l'Arétin, c'est un peu comme Madame Benoiton, on en parle toujours mais on ne les voit jamais. On raconte cependant que l'Arétin les dédia à Baptiste Zatti dans sa lettre du 11 décembre 1537, et que ces dessins furent gravés à l'insu de Romain. On dit aussi, qu'un marchand d'estampes, nommé Jollain de la rue Saint-Jacques à Paris, ayant cru trouver les cuivres originaux, les acheta 100 écus pour les détruire, mais qu'il fut trompé n'ayant affaire qu'à des *copies*. On dit encore qu'à la vente de Pierre-Jean Mariette en 1775, l'œuvre du graveur composé de 724 pièces contenu dans trois volumes fut adjugé 4600 livres et que *les 20 postures*[2] s'y trouvaient. On dit enfin — car il faut que nous abrégions tous ces racontars — qu'à la fin du règne de Louis XVI, alors que M. Joly était conservateur du Cabinet du Roi, on vint les lui offrir pour 80 louis d'or, et que pendant qu'il allait consulter le Roi, le duc de Cumberland de passage à Paris en ayant eu vent les lui souleva, et qu'à l'heure présente *9* de ces estampes se trouvent au *British Museum*, mais ce ne sont que de simples *fragments*, montrant seulement *les têtes* ou *les parties supérieures du corps*, qui ont été indubitablement coupées dans la suite originale du Maître. Nous tenons ces derniers détails de l'obligeance du savant et distingué conservateur adjoint du *British Museum*, M. Freeman O'Donoghue, que nous remercions respectueusement ici. — Baviera était l'imprimeur du Maître, et Antonio Salamanca son éditeur.

[1] Car nous n'osons imaginer qu'aujourd'hui — battit-on la caisse à la faire crever — on vendrait, comme en 1843 à la vente Debois, 150 pièces en détail, la somme énorme de *41700 francs ! !*

[2] Elles y sont *réellement cataloguées* sous le n° 38, page 225, ainsi que *dix* autres petites pièces du même genre, le tout en épreuves de la plus grande beauté et presque toutes *avant* le nom de Salam (lisez *Salamca*). Passavant dit qu'en 1804 il en a été fait une copie sous la rubrique : *Collection de 21 groupes libres.*

Adam et Eve[1] (Bartsh 1).

On considère cette *rare* gravure qui est sans signature, comme une des premières faites à Rome. On a fait judicieusement remarquer combien il était grotesque d'avoir placé des *maisons* dans le paradis terrestre.

Ventes : Didot, 1900 — Fisher, 1er état sur papier à la sirène, 750.

Le Massacre des Innocents (B 18).

Pièce dite *au chicot*, c'est-à-dire *avec la tête du sapin* dominant un groupe d'arbres tout à fait à droite de l'estampe, au-dessus de la femme qui tient son enfant sur son bras gauche et qu'un homme frappe au sein d'un coup de poignard — Passavant *nie* qu'elle soit du maître, il l'attribue à *Pencz*, trouvant qu'elle ressemble comme métier à ses *Triomphes du Pétrarque* — On compte trois états : 1o avant l'inscription du nom de Raphaël sur le piedestal à gauche et avant le monogramme ; 2e avec ces inscriptions ; 3e la planche reprise et retouchée ; elle est actuellement dans la collection Malaspina à Milan. — En 1820, on en a fait tirer des épreuves dont un exemplaire existe au *Département des Estampes*, la planche est complètement *usée*, il n'y a plus que le trait, *les ombres n'existent plus*. — Le dessin original de Raphaël est au *British Museum*.

Ventes : E. Galichon, 415 — Liphart, 505 — Didot, 1er état, 400 — Griffiths, 1250 — Fisher, 250 — Holford, 4750, de la collection Lely — L. Galichon, l'exemplaire de chez Didot, 320.

Le Massacre des Innocents (B 20).

Sans le chicot, mais *aussi rare* que la précédente. Il y a eu et il y aura des discussions sans fin relativement à ces deux pièces ; on n'a pu et on ne pourra jamais se mettre d'accord sur leur véritable paternité. Nous ne rééditerons point ici les théories plus ou moins oiseuses qui ont été mises en avant et qui ont fait cruellement mentir le proverbe : *De la discussion jaillit la lumière*. Pour notre part, nous dirons simplement qu'elles sont *aussi mauvaises* l'une que l'autre ; généralement, cependant, on préfère celle *avec* le chicot. L'état à rechercher est celui *avant* l'adresse de Salamanca et *avant* les tailles sur les ombres des maisons.

Ventes : E. Galichon, 1050 — Liphart, 587 — Didot, 300 — Knowles, 175 — Griffiths, 1037, de chez Debois, Verstolk et Hawkins — Haden, 500 — Fisher, 525 — Angiolini, 375 — Sallet, 194 — Defer Dumesnil, 135.

La Cène (B 26).

Cette estampe est dite *La pièce des Pieds* parce qu'ils paraissent tous sous la table. Une répétition de cette gravure a été faite par Marc de Ravenne, qui y a mis son monogramme à droite.

Ventes : E. Galichon, 1150 — Didot, 500 — Schloesser, 200 — Angiolini, 469.

[1] Sauf indication contraire, les gravures que nous allons mentionner sont d'après Raphaël.

La Descente de Croix (B 32).

Vente : E. Galichon, 2000.

Saint Paul prêchant à Athènes (B 44).

Ventes : E. Galichon, 3005 — Didot, 180 — Fisher, 1150 — Waldburg Wolfegg, 1137.

Notre-Dame à l'Escalier (B 45).

Ventes : E. Galichon, 4705, avec marge — Didot, 370 — Schloesser, 187 — Fisher, 37, *copie non décrite* où les maisons ont *un étage de plus* que dans l'original ou dans les autres copies signalées par Bartsch — Angiolini, 106.

La Vierge allaitant l'Enfant Jésus (B 60).

Ventes : Liphart, 575 — Knowles, *état non décrit* dans lequel on distingue le petit doigt de la main gauche de la Vierge qui retient l'Enfant Jésus sur ses genoux, cette main est *plus grosse* que dans le 2e état, 2500, de la collection Brentano.

La Vierge au Palmier (B 62).

Ventes : E. Galichon, 3500 — Didot, 500 — Fisher, de chez Hawkins ? — Holford, 1025.

Le Martyr de saint Laurent (B 104).

Estampe gravée d'après Baccio Bandinelli, une des dernières productions de l'artiste et la plus grande comme format, qu'il faut avoir *avec les deux fourches* dans la main du bourreau qui étend le saint sur le gril, elle est *extrêmement rare* dans cet état et fut adjugée 1000 francs à la vente Didot en 1852 ; à celle de Benjamin Delessert, elle fit 2110 francs.

Jésus bénissant (B 113).

Pièce dite sans aucune espèce de raison *Les cinq Saints,* puisqu'il n'y a que le Père Eternel, deux saints et deux *saintes.* — Elle a été aussi gravée par Henriquel Dupont.

Ventes : E. Galichon, 1300 — Fisher, 450 — Angiolini, 281.

Sainte Cécile (B 116).

Il faut l'avoir dans l'état dit *au Collier,* c'est-à-dire avec *l'ombre portée* sur le cou.

Ventes : E. Galichon, 2950, de chez His de la Salle — Liphart, 2031 — Didot, 200 — Schloesser, 2000, sur papier très mince à l'ancre — Fisher, 412 — Par H.-G. Gutekunst en 1894 à Stuttgart, 1375 — Bouillon, 445 — Par H.-G. Gutekunst en 1900 à Stuttgart, 780.

Le Jugement de Pâris[1] (B 245).

C'est une des *meilleures* pièces du Maître; celle qui est *aux Estampes* fut donnée par M. Simon, elle provenait du cabinet Debois où elle avait été acquise moyennant 3350 francs plus les 5 °/₀, elle avait passé précédemment par les cabinets Pierre Lély, van Puten et Revil où en 1838 elle fut payée 1399 francs.

Ventes : E. Galichon, *avec* les traces de *pierre ponce* sur le terrain, 6705, de la collection Rattier — Didot, 800 — Schloesser, sur papier mince filigrané aux ciseaux, *une des plus belles connues,* provenait d'un échange avec le *Département des Estampes de Paris,* 3626 — Griffiths, 762 — Fisher, 362 — Angiolini, 756 — Par H.-G. Gutekunst en 1900 à Stuttgart, 975.

Satyre surprenant une Nymphe (B 319).

Ou *La Nymphe du Printemps et le Satyre,* d'après un maître inconnu, adjugé à la vente E. Galichon, 2410 francs, *avant* la retouche.

La Poésie (B 382).

Ventes : E. Galichon, 1er état, *avant l'inscription* dans la tablette, 2500; on n'en connaît que *3 épreuves,* celle-ci et celles de Dutuit et du *British Museum* — Didot, 300 — Schloesser, 1000, avec *l'ombre large* sur la joue de la poésie, sur papier mince au cor de chasse dans un cercle — Fisher, 575 — Holford, 525.

Le Serpent parlant à un jeune homme (B 396).

De toute rareté, adjugé vente E. Galichon, 4000 francs.

La Peste (B 417).

C'est suivant nous une *des meilleures* de l'œuvre et une de celle qui se vend cependant le moins cher.

Ventes : Liphart, 150 — Didot, 605 — Holford, *avant* les inscriptions sur le rayon de lumière à gauche et sur le piédestal, 950.

Les Chanteurs (B 468).

Pièce *douteuse,* d'après peut-être le dessin du Maître lui-même; malgré cette incertitude elle fut payée à cause de *sa rareté* sans doute, 7005 francs à la vente Galichon.

Les Grimpeurs (B 487).

D'après un carton de Michel Ange pour la guerre de Pise; chose curieuse à constater, le paysage du fond *est le même* que celui de Lucas de Leyde

[1] A la vente Johnson d'Oxford, en 1860, il fut adjugé 10000 francs!

dans l'estampe *Sergius tué par Mahomet,* il y avait deux ans que cette pièce était gravée.

Ventes : E. Galichon, 3600 — Didot, 400 — Schloesser, 2500 — Fisher, 1275 — Holford, 800, du cabinet Mariette.

Pierre Arétin (B 513).

Ce portrait finement buriné est considéré généralement comme *la maîtresse* pièce de l'œuvre, il est d'une *excessive rareté.* M. Delaborde en donne deux états. On suppose que cette estampe a été gravée d'après Le Titien.

Ventes : Howard, épreuve *avant le monogramme,* avant les ornements de la coiffure et avant la troisième et autres lignes de l'inscription : *Non manus artificis...,* 19500 !!! à MM. Colnaghi, pour qui ? pour un amateur qui, croyons-nous, désire garder l'anonymat ; c'est *une des deux épreuves connues,* l'autre est au *British Museum* — E. Galichon, 3505[1] — Didot, 325 — Prince Waldburg Wolfegg, 3812.

La Carcasse (B 426).

On ignore de qui est la composition, et on n'est même pas sûr que cette pièce ait été gravée en entier par Marc-Antoine. Les initiales *A. V.* qui existent *sur le cornet* dans lequel souffle le jeune garçon à cheval sur un bouc qui galope, tout à fait dans le coin à gauche de l'estampe, fait supposer qu'elle est due au burin *d'Augustin le Vénitien.* — M. Delaborde nous apprend que le cuivre *existe* encore et est conservé à Cobourg dans la forteresse.

Ventes : Oppermann, 37, épreuve doublée — Fisher, 100.

Lucrèce prête à se percer le sein. — Elle est assise à la gauche de l'estampe, vue de trois quarts, dirigée vers la droite, la tête tournée à gauche ; elle tient un poignard de la main gauche. H. 112 mm — L. 72 mm.

Cette estampe absolument banale et poncive de la plus *grande rareté* sinon *unique* est restée *inconnue* à tous les iconographes, y compris M. Delaborde ; A la vente Arozarena en 1861, elle fut adjugée 300 francs, elle provenait de la collection de Sir Master Sykes. — Ne pas la confondre avec *Lucrèce se donnant la mort* (B 192), cette *basse médiocrité* dont M. Delaborde fait un si pompeux éloge.

En 1868 une exposition de l'œuvre de l'artiste fut faite au *Burlington Fine Arts Club.*

[1] On savait que M. Emile Galichon était très friand et très admirateur de l'école italienne, c'est ce qui fait que le public, se fiant au goût délicat du collectionneur, n'hésitait pas à payer toujours *plus cher* ce qui sortait de son portefeuille, il y trouvait une garantie dont il voulait profiter.

ROBETTA[1]

Bel artiste de l'école florentine qui florissait au commencement du XVIe siècle ; il était orfèvre et grava beaucoup d'après les dessins de Lippino Lippi, surtout après la mort de ce dernier. C'est toujours un peu sec, mais ça ne manque pas quelquefois cependant, d'une certaine beauté. Les mains laissaient malheureusement souvent à désirer. Il signait *R. B. T. A.*

Hercule étouffant Antée (Bartsch 22). — Au milieu de rochers, Hercule, nu de profil à droite, étreint vigoureusement contre sa poitrine Antée qui, soulevé de terre, essaye de se dégager en arcboutant son bras droit sur la tête du dieu, tandis que de l'autre il lui saisit le bras. Dans le haut de l'estampe à droite, des nuages ; dans le bas du même côté, au pied d'un arbre mort, un enfant nu à demi-couché.

Pièce de la plus *insigne rareté*, l'exemplaire de *la Réserve* est superbe.

Ventes : Fisher, 625 — Par H.-G. Gutekunst en 1893 à Stuttgart, 1200 — Angiolini, 900.

La Vierge (B 12). — Dans une campagne accidentée, la Vierge est assise ayant l'Enfant Jésus tourné à gauche sur ses genoux, lui présentant de la main droite un petit oiseau. Au fond de l'estampe, rivière et collines. En bas au milieu de la composition : *R. B. T. A.*

Estampe *rarissime.*

Ventes : E. Galichon, de chez Sykes, 580 — Griffiths, 1er état *non décrit*, l'auréole de la Vierge est *sans rayons,* il n'y a pas de nimbe à l'Enfant Jésus, et la jambe droite de la Vierge n'est pas indiquée au-dessous du genou, elle doit être reployée sous la cuisse, 3375 ; la même avec ces modifications, 150 ; toutes deux provenaient de chez Pierre Vischer où elles avaient été vendues en 1852, la première 282, la seconde 108.

Adam et Eve avec leurs enfants (B 4). — Tous deux assis et les yeux baissés, Adam à gauche et Eve à droite ; celui-ci la bêche entre les jambes, celle-là un de ses enfants sur ses genoux, l'autre assis à droite sur une pierre. Au fond, un fleuve, des collines, et tout

[1] Certaines pièces du Maître portent l'adresse d'Antonio Salamanca.

à fait à gauche, une petite maisonnette que l'on dirait empruntée à Dürer. Sans signature.

Rare et curieuse pièce *très finement* gravée et fort belle.

Ventes : E. Galichon, 90 — Schloesser, 662 ; c'est l'exemplaire Galichon — Fisher, 62 — Angiolini, 250.

L'Adoration des Rois (B 6). — Entre deux arbres, entourée d'anges, la Vierge est assise et auréolée, elle tient l'Enfant Jésus sur ses genoux et est environnée d'une multitude qui lui apporte ses hommages. Au fond, on aperçoit une rivière encaissée dans de hautes collines. En bas à droite, sous la calotte d'un des mages qui est déposée par terre, on lit : *Robetta.*

L'épreuve qui est à *la Réserve* est d'une fraîcheur telle, qu'on jurerait *qu'on vient de la tirer ;* la pièce est finement gravée.

Ventes : E. Galichon, 80 — Liphart, 37, de chez Otto — Vico, 125 — Angiolini, 31.

La Vieille et les deux Couples amoureux (B 24). — Au milieu de l'estampe, une vieille femme nue aux mamelles pendantes a à sa droite et à sa gauche un couple nu, homme et femme, qui se tiennent par la taille ; près du couple de gauche, un Amour nu est assis par terre tenant un oiseau. Au fond de l'estampe, silhouette d'une ville et de colline. Pas de signature.

SESTO [1] (Cæsare da)

Artiste inconnu à Bartsch et à Passavant, qui appartenait à l'école milanaise et sur lequel on sait très peu de chose. Nous citerons de lui une pièce *excessivement rare* qui passa à la vente E. Galichon où elle fut adjugée 700 francs, c'était :

La Décollation de saint Jean-Baptiste. — En pleine campagne sur le bord de la mer, le bourreau s'apprête à remettre au fourreau l'épée avec laquelle il vient de décapiter saint Jean-Baptiste qui s'affaisse en inondant la terre de son sang. Hérodiade précédée de Salomé emporte en s'enfuyant vers la gauche la tête du saint sur un plat.

[1] Voir la *Gazette des Beaux-Arts*, tome XVIII, page 550.

UGO DA CARPI

Naquit à Carpi en 1450 ? et mourut à Rome vers 1520. — Les Italiens ont voulu en faire l'inventeur des clairs-obscurs, c'est une erreur profonde, car son premier bois ne date que de *1516*, tandis que ceux de Lucas Cranach [1], *saint Christophe* et *Vénus et l'Amour* sont monogrammés et millésimés *1506*, il fut seulement le premier ou un des premiers Italiens à se servir du procédé. Il eut de nombreux imitateurs parmi ses compatriotes, les plus connus furent : *Boldrini, Antoine de Trente, Fantuzzi, Joseph-Nicolas de Vicence, Andréa Andréani de Mantoue, Gallus,* etc. Sa manière était complètement différente de la technique allemande, il travaillait avec *deux planches,* ses figures obtenues par teintes plates sans contour accusé, avaient des dégradations de couleur et de tons si habiles, qu'il était presque impossible à l'œil d'en distinguer la juxtaposition.

A *l'Exposition de la Gravure sur bois* en 1902, il y avait quelques fort beaux spécimens de l'œuvre du Maître, nous avons remarqué surtout :

David coupant la tête de Goliath, d'après Raphaël (Bartsch I. 8). — Goliath gît tout de son long étendu par terre sur le ventre, David le genou droit sur lui s'apprête à lui couper la tête avec son glaive qu'il tient des deux mains. A droite et à gauche de la composition, tentes et guerriers ; Au fond la campagne. Au bas au milieu de l'estampe : *Raphaël Urbinas.*

Il y avait deux exemplaires de colorations différentes.

Diogène, d'après Parmesan (B IV. 10). — Il est assis de trois quarts à droite près de son tonneau, un livre ouvert à ses pieds ; on aperçoit un poulet plumé qui s'enfuit. En bas : *Franciscus Parmesano.*

Cette estampe que nous avons admiré en trois épreuves de colorations différentes, est rangée parmi les pièces *capitales* du Maître.

A noter encore : *La Descente de Croix,* d'après Raphaël (B II. 22). — *La Surprise,* d'après Le Parmesan (B X. 10).

VINCI (Léonard de)

L'immortel et sublime artiste, auteur de *La Cène, La Joconde* et de tant d'autres impérissables chefs-d'œuvre, est né à Vinci en 1452 et mort en France, à Cloux, près d'Amboise, en 1519.

[1] C'est donc à l'Allemagne, avec ses *Jean-Ulric Pilgrim, Jost de Necker d'Augsbourg,* etc..., qu'il en faut attribuer la paternité. Ces artistes se servaient presque toujours de 3 à 4 planches.

On suppose qu'il a gravé lui-même quelques eaux-fortes et on lui attribue entr'autres, la planche dite des *Quatre Cavaliers*[1]. C'est, sur le même cuivre, une esquisse au trait fort sommaire, et il faut le dire sans grand accent, de quatre cavaliers dans des attitudes différentes sur des chevaux qui se cabrent ; la conception en est banale et le rendu sans originalité[2]. Cette estampe que l'on considère comme *unique*, mais qui n'est, nous le répétons, *qu'attribuée*[3] à Léonard de Vinci, passa à la vente Angiolini en 1895 et y fut adjugée 9100 marks, soit 11375 francs !!! elle fut trouvée chez un marchand d'objets d'art de Milan nommé Vallardi, et est actuellement au *British Museum*. On nous permettra d'ajouter que le prix payé est absolument *hors de proportion* avec l'importance et la valeur artistique de ce croquis.

Enregistrons encore à cette même vente : deux femmes à mi-corps, les seins nus, tenant de leurs deux mains une pomme à la hauteur de la ceinture, et se profilant l'une sur l'autre à droite, qui furent payées 5000 francs ; cette pièce *unique* et *inconnue* jusqu'à ce jour, mesurait : H. 158 mm — L. 83 mm ; puis, une vieille femme en buste, au masque de polichinelle, de profil à droite, coiffée d'un colimaçon sur lequel est assis un Amour tenant en laisse à l'aide d'un fil, l'escargot qui montre sa tête et tire ses cornes. La vieille mégère est sans bras et ses seins émergent du corsage, H. 162 mm — L. 84 mm, adjugé 3062 francs. Répétons que ces deux pièces sont *douteuses*, nous ne les mentionnons du reste qu'à cause de leur prix quasi fantastiques et à titre de pure et rare *curiosité*, ce n'est pas là-dessus, certes, qu'il faudrait juger *le génie* qu'était Léonard de Vinci.

[1] Etude certainement faite en vue de la statue équestre qu'il devait élever au duc François Sforza, mais que la mort du prince empêcha d'exécuter.

[2] La reproduction très fidèle, grandeur de l'originale, en est faite dans le catalogue Angiolini, et en réduction page 223, dans le *Léonard de Vinci* de Eugène Müntz, Paris, Hachette, 1899.

[3] On pourrait être moins timide, ce nous semble, et les inscrire carrément à l'actif du Maître, le doute ne semblant guère permis quand on voit les esquisses similaires, et *authentiques* celles-là, conservées à la bibliothèque de Windsor.

École Anglaise

XVIIIe SIÈCLE

ÉCOLE ANGLAISE

XVIIIe SIÈCLE

Nous avons déjà dit un mot à *Siegen* sur la *manière noire* ou *mezzotinte*, procédé qui caractérise d'une façon si spéciale l'école anglaise du XVIIIe siècle, nous n'aurons donc que quelques mots à ajouter, particulièrement sur les artistes qui l'ont employée dans ce pays et à les appuyer de quelques réflexions.

Tout collectionneur doit se munir de l'indispensable ouvrage anglais de John Chaloner Smith[1] : *British mezzotinto Portraits*[2], 4 parties en 5 vol. 1878-1883, plus le portefeuille de même format contenant 125 portraits en réduction[3]. C'est un catalogue admirablement rédigé où 3800 portraits et 350 sujets de fantaisie dans lesquels on croit retrouver la ressemblance de personnages de marque, sont décrits avec concision et clarté ; on peut assurer qu'à l'exception de quelques pièces, *tous* les portraits gravés *existants* y figurent avec leurs différents états, c'est complet. On a ajouté également la série dite des *Humorous*, dont les titres seuls sont indiqués avec le numéro correspondant au catalogue Laurie et Whittle, successeurs de Robert Sayer, dont il sont extraits et que ce dernier publia en 1795. Ces estampes sont au nombre de 365, elles existent tantôt en noir, tantôt en couleurs, beaucoup sont sans nom de graveurs, elles sont intéressantes et précieuses au point de vue documents ; celles en noir se vendaient un shilling et celles en couleurs deux shillings.

Le nombre des graveurs signalés est d'environ 240 ; il a omis le nom de *Samuel Cousins*, ce qui ne laisse pas que de nous étonner, car le titre de son ouvrage dit textuellement : ..... « *Descriptive Catalogue of these engravings, from the introduction of the art to the early part of the present century* » ce qui signifie : Catalogue descriptif de ces gravures depuis l'introduction de cet art jusqu'aux *premières années du présent siècle ;* or, Cousins est né en 1801 et mort en 1887 !

[1] Son admirable collection fut dispersée et vendue en plusieurs fois par Sotheby et Cie de 1890 à 1896.

[2] Il cite aussi les principales pièces des premiers graveurs en *manière noire* étrangers, mais est muet sur toute pièce exécutée au *pointillé*, ne s'étant point occupé de ce dernier procédé.

[3] Chose curieuse à noter, aucun des portraits qui font fureur actuellement, tels que ceux de : *Ladies Waldegrave, Mme Carnac, Duchesse de Rutland, Lady Bampfylde*, etc., n'y est reproduit, le goût d'alors n'était pas celui d'aujourd'hui.

Des travaux précédents similaires avaient déjà été faits ; l'un par H. Bromley en 1793, l'autre plus détaillé — il y avait 7 vol. — par J. Granger, 1804-1806, mais le classement était fait par personnages au lieu d'être comme il l'est ici par graveurs.

Parmi les graveurs anglais en *manière noire* les plus célèbres et les plus appréciés, citons en suivant, selon nous, l'ordre de leur mérite : J. Dixon, J. Watson, T. Watson, W. Dickinson, J. Ward, S. Cousins, Valentine Green [1], W. Ward, J.-R. Smith, W. Pether — J. Dean, G. Keating, J. Mac Ardell — W. Sharp, R. Earlom, R. Houston, John Jones, Dunkarton, etc.

Ceux qui ont le plus gravé sont : John Faber Junior, 419 pièces ; J. Smith, 287 ; J.-R. Smith, 200 ; Mac Ardell, 201 ; J. Watson, 167 ; V. Green, 163 ; W. Dickinson, 95.

Les peintres qui ont été le plus reproduits sont : d'abord Reynolds, puis Kneller, Lely, Romney, T. Hudson, Hoppner et Gainsborough.

La belle et brillante période de la *manière noire* fut de 1750 à 1810 ; Mac Ardell fut le premier graveur qui remit le procédé en honneur, et Samuel Cousins le dernier artiste qui en usa.

A l'heure qu'il est un *vent de folie* souffle en Angleterre sur les estampes en manière noire, les prix atteints en ventes publiques dépassent tout ce que l'imagination la plus dévergondée peut rêver — nous n'avons pas besoin de dire que les pièces qui bénéficient de ces faveurs exagérées — sont, *en 1er état, tirées en noir* et *dans des conditions de marge, de conservation et de fraicheur absolument exceptionnelles.* On verra plus loin les prix obtenus aux grandes dernières ventes Hulth, Edgcumbe, Normanton et Blyth, cette dernière surtout tient le record ; 346 numéros ont produit 21717 livres sterling, c'est-à-dire 542925 francs ; mais les anglais sont patriotes, certaines pièces n'ont jamais quitté l'Angleterre et ils ont juré qu'elles n'en sortiraient jamais, l'argent dans la circonstance devient donc une quantité absolument négligeable.

Nous avouons pour notre part ne guère comprendre pareil emballement et ces prix si hors de proportion avec la valeur artistique de l'objet. Il y a dans cette école, nous le reconnaissons sans peine, *d'exquises* et *délicieuses* estampes, mais on ne peut nier néanmoins que le procédé par lui-même ne soit *terriblement monotone* et, de plus, *essentiellement impersonnel ;* que ce soit gravé par Watson ou Ward, par Earlom ou par Green, nous vous défions d'en voir la différence. On confessera donc, que dans de telles conditions, une collection exclusivement composée de *manière noire* est loin d'avoir la séduction d'une réunion de pièces présentant les diversités d'aspect que donnent l'eau-forte, la pointe sèche, le bois, le vernis mou et même le burin.

Faisons observer que tous les *premiers états* sont imprimés *en noir* et que lorsque la planche commence à s'user, ce qui arrive très vite [2], on la tire en

[1] Il a paru dernièrement chez le libraire anglais B. Quaritch une monographie très complète de cet artiste par Alfred Whitman.

[2] Il ne faut guère compter plus de 30 à 40 épreuves de 1er état, c'est-à-dire d'exemplaires *fleur de cuivre.* Disons aussi que les portraits si réputés de : *La Duchesse de Rutland, Mme Carnac, Lady Bampfylde,* etc... n'existent pas en couleur, *originalement* tout au moins ; il ne nous a, du reste, jamais été donné de les voir autrement *qu'en noir.*

couleurs pour masquer ses faiblesses. Notons aussi — bizarrerie des collectionneurs — que si *les portraits* ne sont recherchés et surpayés qu'*en noir*, les *sujets de fantaisies* ne le sont, au contraire, qu'*en couleurs*.

En 1881, *The Burlington fine Arts Club*, toujours à la tête du mouvement artistique de son pays, fit une très remarquable exposition de gravures en *manière noire* depuis son origine jusqu'à nos jours, puis une seconde en 1902[1], cette dernière ne faisait figurer que les portraits de 1750 à 1830. Nous ne pouvons passer sous silence une inexplicable omission, celle de l'œuvre du célèbre artiste *Samuel Cousins*; comment se fait-il qu'un graveur de cette envergure ait été encore oublié? nous disons *encore* parce qu'il en fut de même en 1881. Le catalogue de cette exposition avait une préface de M. W.-G. Rawlinson extrêmement intéressante, il nous apprenait de curieuses choses sur la technique, le tirage, les états, les prix qu'on payait naguère une planche pour un portrait au XVIIIe siècle, prix qui variaient, suivant les dimensions, entre 500 et 1250 francs, et qu'aujourd'hui on ne pourrait obtenir à moins de 3700 et 6000 francs et souvent davantage, il mentionnait aussi le procédé de l'*aciérage*[2] qui, pouvant se répéter indéfiniment, refait pour ainsi dire chaque fois une nouvelle virginité à la planche, à ce point que MM. Graves et Cie lui ont assuré avoir pu tirer d'un *même cuivre* aciéré sept ou huit fois, *trois cents* épreuves d'artistes, et plus de *10.000* épreuves courantes et ce, *sans fatigue* apparente de la planche.

Entre ces deux expositions, une troisième avait pris place en 1886, c'était celle de l'œuvre à peu près complet de James Mac Ardell.

En 1900, les amoureux des belles estampes ont pu admirer à leur aise au Pavillon Royal d'Angleterre la collection *ultra select* de 21 portraits les plus célèbres gracieusement prêtés par lord Cheylesmore[3].

Signalons aux amateurs le complément obligé de Chaloner Smith, c'est-à-dire : *Eighteenth century colour prints, an essay on certain stipple engravers and their work in colour*, par Julia Frankau, London 1900[4]. C'est un volume fort instructif, illustré de 52 planches avec un texte explicatif passant en revue les différents procédés au *pointillé* depuis son origine. Ce procédé n'est vraiment séduisant qu'en couleurs, en noir il est abominable. Les artistes qui s'en sont servis avec le plus d'habileté sont surtout : Bartolozzi, T. Collyer, J. Collyer, R.-S. Macuard, C. Knight, W. Nutter, T. Gaugain, L. Schiavonetti, C. Wilkin et P.-W. Tomkins.

[1] Dans la première exposition, qui contenait 198 pièces, le classement avait été fait chronologiquement par noms de graveurs, avec une notice biographique sur chacun d'eux ; dans la seconde, qui comprenait 101 pièces, on avait au contraire, procédé au classement par le nom des personnages auxquels on avait également consacré une petite note biographique, sans préjudice de celle donnée aux artistes, qui avait été placée à la fin du catalogue. — Les plus belles collections de portraits actuellement en Angleterre sont chez le duc de Devonshire, le comte de Hardwick et le comte de Stanford.

[2] Inventé par Salmon et Garnier vers 1859 ou 1860 ; c'est de cette époque que datent les galvanos.

[3] Décédé en mai 1902, l'éminent amateur a fait don au *British Museum* de sa collection composée d'environ 14000 portraits qu'il avait commencé à réunir vers 1870.

[4] Nous pouvons ajouter encore : *Masters of Mezzotint*, par M. Alfred Whitman, du *British Museum*, publié chez George Bell & Sons de Londres. — M. Whitman est encore l'écrivain distingué du très intéressant volume *The Print-Collector's Handbook*.

Mentionnons, pour en terminer, les estampes en *manière noire* suivantes, qui rachètent leur laideur par une insigne rareté : *Lady Neville*, d'après Pooley, par S. Leader, deux exemplaires connus — *Charles Ier*, d'après Van Dyck, par R. Robinson, exemplaire unique — *William Bullock*, par T. Johnson, cinq exemplaires — *Mrs Cibber*, d'après Hudson, par John Faber, quatre exemplaires — *William King*, d'après Dalh, par Thomas Beard, deux exemplaires.

Et maintenant, passons en revue les plus délicates gravures de cette école qui, à l'heure qu'il est, tient presque la tête du marché quant aux prix payés.

BEECHEY (William, d'après)

1753-1839

Children at Play (Smith 6). — Dans la campagne, quatre enfants tous tournés vers la droite — trois filles et un garçon — ce dernier, debout, s'apprête à décocher une flèche en bandant son arc, il a près de lui par terre, au tout premier plan, son chapeau sur lequel deux flèches sont posées. Sous le trait carré à gauche, *Painted by W. Beechey ;* à droite, *Engraved by Th. Park.* Au milieu, *Chidren at Play*, et au-dessous en dernière ligne, *Published by Park 1791* [1].

Estampe en couleurs *très rare.*

Ventes : En 1901, par J. Halle, antiquaire à Munich, 2000, avec la lettre *ouverte* — C. J. et G. K., 1380.

BIGG (W.-R. d'après)

1755-1828

The Romps [2] (par W. Ward). — Dans une salle de pensionnat où jouent sept fillettes, la maîtresse entre à droite et réprimande vertement une élève qui, en renversant une table, a répandu l'encrier sur sa robe. Au fond de la pièce, une cheminée.

[1] Disons une fois pour toutes, que les estampes anglaises portent généralement, comme les nôtres du reste, sous le trait carré : à gauche le nom du peintre, à droite celui du graveur, au milieu de la marge le titre, et en plus, et en dernière ligne, ce qui n'a lieu que plus rarement chez nous, le nom de l'éditeur avec le quantième du mois et l'année de la publication. Nous ne reproduirons point *in extenso*, toutes ces inscriptions qui surchargeraient notre texte et absorberaient de l'espace, nous nous contenterons d'indiquer seulement en français les dates de publications intéressantes au point de vue chronologique. Nous ajouterons, que le premier état des *manières noires*, toujours *extrêmement rare*, est *vierge* de toutes ces inscriptions et *est imprimé en noir.*

[2] *Les Jeux bruyants.*

Truants[1] (par W. Ward). — Un professeur gronde des enfants qui avaient accusé un petit paysan d'avoir dérobé des fruits.

Fort jolies estampes en couleurs se faisant *pendants*.

Ventes : Comte Esterhazy; the Romps, 790; the Truants, 400 — Par Halle, les deux pièces, 975 — C. J. et G. K., les deux, 1580.

A Lady and her children reeving a Cottager[2] (par Bartolozzi[3]). Devant une humble chaumière, une pauvre femme est agenouillée, son enfant dans ses bras, elle reçoit la visite d'une riche châtelaine accompagnée de ses deux enfants et d'un domestique nègre qui porte son vêtement et son ombrelle. Au premier plan à gauche, un petit chien aboie.

Pièce en couleurs *au pointillé* qui n'est pas très commune, adjugée vente G., 65 francs[4].

Saturday morning favourite chickens going to market[5] (par J. Burke). — Devant une chaumière des fermiers et leurs enfants sont rassemblés ; à droite un âne et son ânon, et près d'eux une marchande de poulets accroupie tendant la main pour recevoir son argent sans doute. A droite s'étend la campagne.

Pointillé en couleurs charmant, une épreuve à la vente Esterhazy fut adjugée 182 francs.

Shipwreck'd Sailor boy telling his story to a cottage door[6] (par T. Gaugain). — Venant de la droite, nu-pieds, un bâton à la main, un petit mousse échappé d'un naufrage, raconte son histoire à trois femmes et deux enfants qui sont à la porte d'une chaumière à gauche. La campagne se déroule à droite.

Pointillé en couleurs dont un exemplaire fut adjugé à la même vente 166 francs. — Cette pièce existe aussi gravée par J. Schmitz.

[1] *L'Ecole buissonnière.*

[2] *Une Dame et ses enfants secourant une paysanne.*

[3] A la même époque que ce maître, vivait un *contrefacteur* qui, pour donner le change, copiait servilement l'artiste et signait Bartoloni, se défier de ce pasticheur déshonnête.

[4] A cette vente faite par Bouillon le 10 mai 1894, le catalogue dit par erreur, croyons-nous, gravé par J.-R. Smith.

[5] *Le samedi matin les poules favorites allant au marché.*

[6] *Un Mousse naufragé raconte son histoire à la porte d'un cottage.*

The Sailor's Orphans or the young Ladie's subscription[1] (par Ward).

Une épreuve en couleurs à la vente C. J. et G. K., 920 francs; à la même vente, une épreuve *en noir* avec son pendant *The Soldier's widow or School boy's collection*[2], par Dunkarton, fut adjugée 250 francs.

COSWAY (Richard, d'après)

1740-1821

Mrs Fitzherbert (par J. Condé). — Elle est assise de face au pied d'un gros arbre, la main droite étendue horizontalement sur un tertre gazonné, la gauche tenant un livre entr'ouvert; son chien est près d'elle à gauche qui la regarde, et derrière elle on aperçoit deux ramiers sur une branche. Publié en 1792.

Pointillé en couleurs recherché et *très rare*.

Ventes: Defer Dumesnil, 510 — Baron F. de L., 1937 — A Londres, le 19 février 1902, adjugé 2835.

The fair Moralist and her Pupil (par Bartolozzi). — Une jeune femme coiffée d'un grand chapeau à plumes légèrement incliné à gauche, est assise de face sur un canapé, son bras gauche est étendu sur le dosier de ce siège, près d'elle un jeune enfant debout s'appuie sur ses genoux, feuilletant un livre que sa mère tient dans sa main droite. Publié en 1787.

Rare *pointillé* en couleurs représentant *Mme Harding et son fils*.

Ventes: Par Halle, 1600 — Baron F. de L., avec la lettre *grise*, 406.

COSWAY (Maria, d'après)

1760-1825

Mrs Cosway (par V. Green) — Smith 29. — A mi-corps, de trois quarts à gauche et regardant de face, elle est assise dans un fauteuil, les bras croisés, à son cou un velours noir où pend une croix. Publié le 1er septembre 1787.

Ventes : Ligaud, 330 — Baron F. de L., 950 — C. J. et G. K., 1180.

[1] *Les Orphelins du marin ou la quête des jeunes femmes.*

[2] *La Veuve du soldat ou la collecte des écoliers.*

Georgiana Duchess of Devonshire (par V. Green) — S 36. — Sortant d'un nuage derrière lequel apparaît le ciel où scintillent quelques étoiles, elle semble descendre sur la terre ; elle est de face, un croissant dans les cheveux, le bras droit levé vers le ciel qu'elle vient de quitter. En bas cinq vers. Publié le 1er janvier 1783.

Jolie pièce dont il faut *rejeter* les épreuves portant le titre *Cynthia* ainsi que l'adresse *14 Percy street Bedford square.*

DAYES (Ed., d'après)

A Promenade in St-James's Park (par F.-D. Soiron).

Cette jolie et *très rare* estampe publiée en janvier 1793, fut adjugée avec *An airing in Hyde park*, par Gaugain en 1796, à la vente Blyth, 1627 francs ; à la vente C. J. et G. K., ces deux mêmes pièces atteignirent 3000 francs ; *An airing...* seule fit 1510 francs. Cette dernière estampe à une vente anonyme faite le 14 mars 1903, fut adjugée 3000 francs.

A la vente de Mme C. Lelong, *A Promenade...* avec *A Tea Garden* furent adjugés 5900 francs.

Nous n'avons fait qu'entrevoir ces gravures, ce qui nous prive d'en donner la description, leur souvenir n'étant pas assez présent à notre mémoire.

DOWNMAN (John, d'après)

? - 1824

Lady Duncannon (par Bartolozzi, 1788). — Elle est dans un ovale, vue à mi-corps et coiffée d'un large chapeau empanaché.

Un rare exemplaire de cette pièce en couleurs fut adjugé à la vente C. J. et G. K., 780 francs, *avec la lettre grise*, et 755 à une vente anonyme faite le 14 mars 1903.

Duchess of Richmond (par T. Burke, 1797). — Dans un ovale, à mi-corps, assise de trois quarts à gauche, elle regarde de ce côté, un fichu sur les épaules vient se nouer sur la poitrine.

Ventes : Ligaud, en couleurs, 700; en noir, 91 — C. J. et G. K., 920, encadré mais la marge inférieure manquait — Baron F. de L., 1400.

Miss Farren (par J. Collyer). — En buste dans une bordure ovale, de profil à droite et à mi-corps. Publié le 14 février 1788 [1].

Très rare.

Ventes : Ligaud, 1245, épreuve remargée — C. J. et G. K., encadrée et en bistre, 800 — Baron F. de L., 1450.

Miss Kemble (par J. Jones). — Dans un ovale, à mi-corps, de face et assise les bras croisés, elle regarde à gauche ; derrière elle de ce côté, une branche d'arbre feuillée. Publié en 1784.

Ne pas confondre ce portrait avec celui gravé par le même artiste *d'après Reynolds* (Smith 42) — Les quatre estampes ci-dessus décrites sont toutes des *pointillés.*

Un exemplaire fut adjugé par Halle, 425 francs.

ENGLEHEART (G. d'après)

1752-1829

Mrs Mills (par J.-R. Smith) — Sm 108. — Elle est assise, tournée à gauche et regarde de face. Elle est coiffée d'un grand chapeau orné de plumes et tient une lettre dans la main droite. Publié le 18 décembre 1786.

Ventes: A Londres, le 18 avril 1898, un exemplaire, 1575 — Ligaud, 2010, avec une *grande* marge; la même, avec une petite marge et un coloris différent, 210.

GAINSBOROUGH [2] (d'après)

1727-1788

Mme Bacelli (par John Jones). — De face, elle danse, la tête inclinée sur l'épaule droite, la main droite à la taille, la gauche suivant le mouvement de la cadence. Dans le coin de l'estampe on lit : *Signora Bacelli.* Au fond s'étend la campagne. Publié le 5 février 1784.

[1] Nous croyons, sans l'affirmer, qu'il y a eu *un retirage* daté de *janvier 1797.*

[2] Consulter *Thomas Gainsborough his Life and Works par Mrs Arthurs Bell,* publié à Londres, chez George Bell & Sons.

A rejeter les épreuves portant la date du *14 juin 1811*. Ne pas *confondre* aussi ce portrait avec celui d'après Reynolds, gravé par notre artiste (Sm 6), où elle est dans un ovale de trois quarts à droite regardant de face et tenant de la main droite, à la hauteur de son visage, le masque qu'elle vient d'enlever. Un exemplaire superbe de la *ravissante* pièce que nous venons de décrire figurait au *Pavillon Britannique* à l'Exposition de 1900.

Ventes : Gentien, 260 — Blyth, une belle épreuve adjugée 1260 francs.

Her Royal Highness the Duchess of Cumberland (par V. Green) Smith 31. — Debout au pied d'une colonne, de face, regardant à droite. La main gauche — une vraie main de duchesse, tant elle est fine et fuselée — s'appuie sur le dossier d'un fauteuil, la gauche pend le long du corps, soutenant les plis du long manteau doublé d'hermines dont elle est revêtue ; le cou se dégage gracieux d'un corsage légèrement échancré. Au fond, de lourdes draperies laissent entrevoir à gauche, au tout dernier plan, deux tours très élevées.

Adorable pièce qu'il faut avoir en 1er état, c'est-à-dire avec la date de publication du *1er janvier 1783* et non avec celle du 1er janvier 1790 publiée par Brydon et qui est de beaucoup inférieure. Bromley croit pouvoir affirmer que la *tête seule* est de Gainsborough et que le reste est de Cosway.

Mrs Richards (par J. Spilsbury) — Sm 35. — Dans un ovale, à mi-corps et tournée à droite, elle regarde de face. La coiffure est basse quoique les cheveux soient relevés, elle porte des boucles d'oreilles, un collier de perles avec une collerette de dentelles à petits volants laissant entrevoir un peu de la poitrine. Au corsage, un bouquet que retient la main gauche. Publié le 20 septembre 1768.

On ne connaît *qu'un* exemplaire *avant* les inscriptions.

HAMILTON (W. d'après)

1751-1801

Morning (par P.-W. Tomkins). — A la porte d'une ferme, à gauche, une femme trait une vache, deux autres femmes sur le premier plan portent l'une un seau de lait, l'autre un joug ; à droite, deux enfants dont l'un boit un bol de lait. Au fond, dans une ferme, un autre baratte.

Evening[1] (par le même). — Un troupeau de moutons rentre à droite; à gauche, une femme est à genoux, et presqu'au milieu de l'estampe, un homme et une femme sont debout, l'un joue de la musette, l'autre tient une houlette; un chien est près d'eux. Au fond la campagne.

Jolis *pointillés* en couleurs publiés le *4 juin 1789* se faisant pendants.

The Shepherdess of the Alps[2] (par J. Eginton 1792). — Assise dans la campagne au pied d'un gros arbre, de trois quarts à droite, elle regarde dans cette direction, les mains jointes sur les genoux, un bâton en travers sur le bras droit, elle garde ses moutons qui sont à droite. Au fond, des collines.

Cette estampe *au pointillé* ne justifie point, suivant nous, par sa valeur artistique les hauts prix qu'on va lire :

Ventes : par Halle, 1062 — Baron F. de L., 1250.

HOPPNER[3] (John, d'après)

1758-1810

The children Douglas[4] (par J. Ward) — Sm 14. — A droite, un petit garçon debout tourné à droite regarde de face, il est coiffé d'un chapeau à plumes et porte un large col blanc ; au centre, une fillette est assise sur un banc, regardant fixement devant elle ; derrière elle, sa sœur aînée ; une autre jeune fille à genoux et appuyée sur son bras droit, parle à la petite fille. Au fond, la campagne. Publié le 1er mars 1799.

Children bathing[5] (par le même) — Sm 27. — A gauche, un jeune garçon debout tourné à gauche regarde de face, il porte un large col blanc et déboutonne sa jaquette ; sur le bord d'un ruisseau deux autres enfants assis et à demi-déshabillés. Au fond, la campagne. Publié le 1er avril 1799.

Ces deux estampes qui se font *pendants* sont rares et *extrêmement recherchées,* à la vente Blyth elles furent adjugées 9450.

[1] *Le Soir.*
[2] *La Bergère des Alpes.*
[3] L'artiste a gravé *lui-même* deux ou trois mezzotintes.
[4] Le sous-titre est *Juvenile retirement* qui signifie *Amusement du jeune âge.*
[5] *Enfants se baignant.*

Daugthers of Sir Thomas Frankland (par W. Ward) — Sm 38. — Assises toutes deux dans la campagne, de trois quarts à gauche, un portefeuille d'estampes entre elles deux sur leurs genoux ; la jeune femme du deuxième plan a passé son bras gauche sur l'épaule de sa sœur qu'elle regarde de face, un chien est couché sur leurs jupes devant elles. Publié le 1er mars 1797.

C'est à coup sûr une des plus *ravissantes* pièces de l'école anglaise et l'on comprend facilement les sacrifices pécuniaires qu'on s'impose pour la posséder.

Il faut noter qu'au 4e état, c'est-à-dire avec le titre *The Sisters*, elle est infiniment moins séduisante quoique parfaitement digne encore de retenir l'attention du collectionneur.

Ventes : Hulth, en 1er état, 9975 — Le 18 février 1898 à Londres, 1er état, 9500 — Blyth, 4e état, 3281.

Lady Charlotte Gréville (par Young) — Sm 29. — Elle est assise sur un banc de gazon et caresse un jeune chien en regardant à gauche. Elle a un ruban dans les cheveux et les manches de sa robe sont étroites. Au fond, la campagne.

Délicieuse et *rarissime* estampe.

Ventes : Le 6 juin 1898 à Londres, 1100 — Blyth, 1er état, 2625 — C. J. et G. K., 4100, épreuve encadrée et signée au verso par le graveur.

Mrs Parkyns (par Ch. Wilkin 1795). — Debout dans la campagne, de trois quarts à gauche, elle regarde de face. Elle est légèrement décolletée, coiffée d'une toque à plumes, un collier de perles au cou, un mantelet de dentelle sur les épaules, et la main gauche qui pend le long du corps tient un mouchoir de poche.

Pièce au *pointillé*.

The Right Honble Lady Anne Lambton and Family (par Young) — Sm 46. — Debout et regardant à droite, elle a le coude appuyé sur un piédestal ; près d'elle sa fille qui arrange le sabre de son frère aîné. Deux autres enfants complètent la scène, l'un d'eux a le pied droit déchaussé. Au fond, la campagne. Publié le 6 avril 1799.

Une fort belle épreuve atteignit à la vente Blyth, 5250 francs.

Lady Mildmay and Child (par W. Say 1803). — La jeune femme est nu-tête, de trois quarts à gauche, regardant de face, le bras gauche

demi-nu pend le long du corps, retenant une écharpe légère; sa fillette déchaussée est assise sur un socle rectangulaire, elle se penche vers elle, enlaçant son cou de ses bras. Derrière elles, une balustrade.

Très rare ; un exemplaire — qui n'est pas cité dans Smith — fut adjugé vente Blyth, 9450 francs.

Sallad Girl (par W. Ward) — Sm 47. — Jeune fille légèrement tournée à gauche et regardant de face, elle porte un bonnet et un fichu et tient dans les mains un panier de salade. Publié le 10 février 1783.

A contemplative Youth[1] (par G. Hodges) — Sm 4. — Assis à droite et tourné à gauche, il regarde de face, les yeux levés au ciel, les mains appuyées sur les genoux. Au fond, la campagne. Publié le 3 avril 1786.

Ces deux estampes qui ne semblent cependant pas se faire pendants, furent adjugées ensemble à la vente C. J. et G. K., 3350 francs : la première qui est *très rare*, était *avec la faute*, c'est-à-dire avec le mot écrit *Sailad ;* la seconde en 2e état, *avant les inscriptions effacées.*

The setting Sun[2] (par J. Young) — Sm 27. — Dans la campagne à gauche de l'estampe, au pied d'un bouquet d'arbres, une jeune femme, le genou gauche en terre, soutient de son bras droit une fillette à laquelle de la main droite elle indique le soleil qui sombre à l'horizon. L'enfant rejetée légèrement en arrière, lève la main gauche à la hauteur de ses yeux pour se les protéger contre la clarté de l'astre mourant. Devant elles, un petit garçon debout, le corps de profil à gauche, regarde de face. Publié le 21 janvier 1790.

Cette *délicieuse* estampe représente *les enfants Godsale* dans le parc de Iscoyd, dans le Flintshire.

Ventes : En 1901, par Halle, 2812 — Baron F. de L., 3850.

Duchess of York (par W. Dickinson) — Sm 94. — Dans un parc, au pied de grands arbres, la duchesse est debout, de trois quarts à gauche et regardant de face, sa main droite s'appuie sur une balustrade, l'autre est ramenée sur sa hanche, un petit chien la regarde ;

[1] *Master Lambton ;* cette estampe est d'après Reynolds.

[2] *Le Soleil couchant.*

derrière elle trois demoiselles d'honneur, l'une d'elle relève la traîne de sa jupe. Publié le 1er décembre 1795.

Rare et *charmante* pièce adjugée à la vente du baron F. de L., 612 francs.

Sophia Western (par J.-R. Smith). — La jolie jeune femme — très probablement assise — est vue à mi-corps, de face, les bras croisés sont sans doute appuyés sur le montant d'une croisée, les brides qui partent de derrière le chapeau viennent se rejoindre sur la gorge demi-nue, la tête est légèrement inclinée à gauche, les oreilles sont ornées de boucles en forme de poire.

Miranda[1] (par W. Ward). — Au pied de rochers à gauche, bordés par la mer à droite, la jeune femme est debout, bras et tête nus, un simple ruban dans ses cheveux épars, le corsage fortement échancré laisse entrevoir la naissance du sein droit. Elle est de trois quarts à gauche, regardant de face, son bras droit est étendu vers le rocher, un vent violent soulève ses jupes et l'ample vêtement qui recouvre ses épaules. Derrière elle le flot avec son écume blanche, et au loin sur la mer un alcyon.

Pièce en couleurs délicieuse mais de la *dernière rareté* qui semble, chose extraordinaire, ne pas exister en noir, car Smith n'en fait pas mention.

Une fort belle épreuve dans la collection de M. Frank T. Sabin, de Londres. — *Le Connaisseur*[2] nous apprend qu'un exemplaire superbe existe dans la collection de lord Cheylesmore et qu'il fut payé par le grand collectionneur 1000 francs ; il ajoutait que dernièrement un marchand lui en proposa un autre beaucoup moins beau, dont il demandait modestement 650 livres sterling, soit 16250 francs.

A citer encore : *Duchess of Bedford* (par S.-W. Reynolds), adjugé vente Blyth 4625 francs — *Mrs Benwell* (par W. Ward), Sm 7, publié le 7 mai 1783, adjugé vente Ligaud, en couleurs, 1850 francs.

KAUFMANN (Angelica, d'après)

1740-1807

Lady Rushout and Daughter (par Thomas Burke). — Dans la campagne, assise et presque de face au pied d'un gros arbre, la

[1] C'est *Mr Michael Angelo Taylor.*

[2] Périodique mensuel anglais avec texte français et illustration dont le 1er numéro, a paru en septembre 1901. Actuellement le texte français est supprimé.

délicieuse jeune femme a près d'elle debout à *sa* droite sa fillette qui tient dans ses mains écartées une guirlande de fleurs.

Une épreuve de cette *rare* et *fort jolie* pièce au *pointillé* en couleurs fut adjugée à une vente faite en 1901 par Halle, 937 francs.

LAWRANSON (W. d'après)

?

Lady at Haymaking (par J.-R. Smith) — Sm 183. — Une jeune femme coiffée d'un grand chapeau, debout et regardant de face, s'appuie sur une fourche ; à droite, une charette chargée de foin ; au fond, la campagne. Publié le 8 octobre 1780.

Palemon et Lavinia (par le même) — Sm 184. — Au pied d'un gros arbre, au bas de la terrasse d'un château qu'on aperçoit au fond de l'estampe, un jeune homme presse tendrement la main d'une jeune fille qui est à *sa* droite et qui baisse timidement les yeux. Au dernier plan à gauche, on distingue un autre couple. Publié le 10 novembre 1780.

Pièces se faisant *pendants*.

Mrs Edwards (par J. Jones) — Sm 24. — A mi-corps, de trois quarts à droite, regardant de face, les bras croisés sur une sorte d'entablement, elle tient dans sa main droite une lettre ouverte et s'appuie sur un manchon, un manteau de gaze légère est jeté sur ses épaules. Publié le 15 mai 1780.

LAWRENCE (Thomas, d'après)

1769-1830

Miss Farren (par Bartolozzi, 1792). — Elle est dans la campagne, debout de trois quarts, et se dirige vers la gauche, elle regarde de face, enveloppée dans un manteau bordé de fourrures, sa main gauche pend le long de son corps, tenant un énorme manchon.

Joli pointillé très rare et fort recherché.

Ventes : Hollandt, 706 — Le 5 décembre 1898, à Londres, 5500 — Blyth, 2650 — Baron F. de L., avant toutes lettres, 906 — C. J. et G. K, en bistre avec la lettre grise et une grande marge, 1300.

Master Lambton (par Samuel Cousins, 1827). — Assis de face sur un rocher battu par la mer et dominant les flots, l'adorable et délicieux enfant vêtu de velours, la main droite appuyée sur le roc, la gauche soutenant sa tête nue aux cheveux frisottants, regarde le ciel, les yeux perdus dans l'infini ; sa jambe droite est repliée sous la gauche, une collerette souple et échancrée laisse voir le cou. Publié le 26 mars 1827.

La séduction du modèle, l'habileté extraordinaire du graveur[1] font de ce portrait la *plus magnifique estampe* qu'on puisse rêver, c'est une des *perles* de l'école anglaise qui en compte de nombreuses.

Il existe un état de tirage postérieur et bien moins recherché avec l'adresse de *Colnaghi son.* — Cette estampe a aussi été gravée par Geo-H. Philipps, elle est sans valeur pour les collectionneurs.

M. Algernon Graves et M. E.-C. Leggett, tous deux marchands d'estampes, de Londres, et amis personnels de Cousins[2] possèdent de cet artiste des *raretés* dont ils ne se sépareraient à aucun prix. — M. Pycroft d'Exeter a publié sur cet artiste une monographie tirée à très petit nombre et devenue actuellement absolument *introuvable.*

Ventes : En juin 1895, à Londres, un 2e état 866 — Par Halle, avant la lettre, 981 — Blyth, même état, 3780 — C. J. et G. K., même état, 920 — Loyd, même état, 1875 — A une vente anonyme faite par Danlos le 14 mars 1903, une épreuve sans indication d'état fut adjugée 470 francs.

Marquise d'Exeter (par S.-W. Reynolds, 1803). — Assise dans un parc, sur un canapé, de trois quarts à gauche, elle regarde de face, son bras droit replié s'appuie sur le dossier du siège ; son chien est couché à *sa* droite. Au fond de l'estampe, dans une éclaircie, on aperçoit une maison.

Extrêmement rare et recherchée fut adjugée 812 francs à la vente du baron F. de L.

Elizabeth Countess Grosvenor (par S. Cousins). — A mi-corps de face, regardant de trois quarts à droite, vêtue d'une robe de mousseline transparente laissant voir les bras et deviner la naissance de la gorge sous l'échancrure du corsage, l'idéale jeune femme, les cheveux noirs ramenés en accroche cœur sur les tempes et sur le

[1] En 1872 l'artiste fit don de son œuvre presque complet au *British Museum.*

[2] Samuel Cousins, dont F. Keppel fit une exposition de l'œuvre en 1899, est un contemporain, car il est né en 1801 et mort en 1887; il peut être absolument assimilé comme métier à ses grands devanciers du XVIIIe siècle, c'est dire assez en quelle haute estime nous le tenons.

front, a ramené sa main gauche à la hauteur de sa ceinture. Publié par Colnaghi et C° en 1833.

Les traits d'une finesse exquise et la suprême distinction du personnage font de ce portrait une estampe *d'une rare séduction*. — Un 1er état à la vente Blyth atteignit 1365 francs; ce même portrait, gravé par H.-T. Greenhead, à la vente Cope, de Philadelphie, 1000 francs. — Notons encore *Countess Gower and Child* par le même qui, à la même vente, fut adjugé 4500 francs en 1er état.

LÉLY (Peter, d'après)

1617-1680

The Beauties of Windsor[1] (par T. Watson) — Sm 5.

Suite de six portraits de femmes, connue sous la dénomination *Les Beautés de Windsor*, savoir :

Duchess of Cleveland — Countess of Northumberland — Countess of Ossory — Duchess of Richmond — Countess of Rochester — Lady Whitmore.

Adjugé vente Blyth, avant la lettre, 2150; vente baron F. de L. 400, avec la lettre.

Lady Grammont (par Mac Ardell) — Sm 91. — A mi-jambes, assise et regardant de face, les cheveux sont courts et bouclés, la main gauche tient une palme. Au dernier plan, une colonne et un fragment de roue. Sur le mur, le monogramme du peintre.

Cette *superbe* estampe, où le modèle semble être représenté en sainte Catherine, est dite aussi *La Belle Hamilton*. — Il faut rejeter le 3e et dernier état, c'est-à-dire celui qui porte la mention : *Sold by E. Fischer at the Golden Head...*, la planche est usée. Un bel exemplaire de 1er état *avant toutes lettres* fut adjugé à la vente Blyth, 1800 francs.

Eleonora Gwynne (par H.-H. Quiter). — Assise au pied d'un arbre, de face et regardant devant elle, l'échancrure de la chemise laisse voir les seins nus, elle a sa main gauche appuyée sur la tête d'un mouton qu'elle a entouré d'une guirlande de fleurs. En bas, deux vers anglais commençant par : *The Sculptor part is done...*

Cette estampe en manière noire, qui est fort *laide*, est de la *plus insigne rareté*, elle n'a point été signalée par Chaloner Smith, et James Holbert

[1] Le peintre Lely exécuta 14 toiles sous ce titre, dont les 6 que nous venons de mentionner furent seules gravées.

Wilson ne la possédait pas dans sa collection. Une épreuve qui passa à la vente du baron F. de L. fut adjugée 506 francs. Le graveur Quiter est né dans la Frise vers 1620, et mourut fort vieux au commencement du XVIIIe siècle.

MORLAND (Georges, d'après)

1763-1804

Artiste fort intéressant dont les compositions de genre — chasses, scènes rustiques, etc. — sont extrêmement gracieuses et recherchées; il a souvent eu comme interprète son beau-frère W. Ward, un graveur de grand talent.

Dancing Dogs[1] (par Gaugain). — A gauche de l'estampe, une jeune femme est assise au pied d'un gros arbre devant une maison, un enfant est sur ses genoux et les deux autres qui sont près d'elle regardent des chiens habillés que font danser deux personnages, l'un est armé d'un fouet, l'autre joue de la musette.

Guinea Pigs[2] (par le même). — A la porte d'un cottage à droite, une jeune femme avec ses deux fillettes regardent un paysan qui, genou en terre et de profil à droite, vient de sortir de son panier trois petits cochons d'Inde; son bâton et son chapeau sont près de lui.

Ces deux pièces en couleurs se font *pendants*.

Ventes : Par Halle, 1656 — Baron F. de L., 1356.

The contented Waterman[3] (par W. Ward). — Une chaumière sur le bord de l'eau devant laquelle sont quatre personnages : une femme assise et cousant, une fillette jouant avec sa poupée, un homme jeune tenant une longue pipe et un autre plus âgé assis et vu presque de dos, un pichet à la main qu'il appuie sur son genou gauche. Au tout premier plan à droite, la tête d'un porc sortant de son auge.

Jack in the Bilboes[4] (par le même). — Sur le bord d'un quai, accoste une barque que tire par une chaîne un homme qui est à terre

[1] *Chiens dansant.*

[2] *Cochons d'Inde.*

[3] *Le Marinier satisfait.*

[4] Ce titre, dont nous avouons ne pas saisir exactement la signification, mais qui doit vouloir dire *Jack dans les fers*, fait sans doute allusion à la situation du personnage de la chanson célèbre de Dibbins intitulée : *My Poll and my Partner Joe;* d'où cette estampe et la précédente sont tirées.

et dans laquelle se trouvent trois personnages : un homme et une femme jeunes assis à l'arrière, et un homme debout les mains jointes, l'anxiété peinte sur le visage, dont vont s'emparer deux autres hommes.

Pièces en couleurs se faisant *pendants* adjugées par Halle, 625 francs.

A Party Angling[1] (par Heating). — Dans un bateau, à l'ombre de grands arbres, six personnages, dont deux femmes, sont en train de pêcher à la ligne ; celui qui est sur l'avant du bateau est penché en avant et s'efforce de faire entrer dans son épuisette le poisson qui est au bout de la ligne et que vient de prendre son voisin.

The Anglers Repast[2] (par W. Ward). — Dans la campagne où nos pêcheurs viennent de débarquer pour prendre leur repas, une nappe est étendue par terre ; à droite, le domestique nègre qui est dans le bateau qui accoste, passe une bouteille au gentleman qui est de ce côté et qui a un plat sous le bras droit.

Ces deux estampes qui se font *pendants* ont été publiées en 1789, elles sont *adorablement* jolies et tout à fait *hors pair,* elles sont rares et fort enviables.

Ventes : Par Halle, en noir, les deux, 1337 ; les mêmes, en couleurs, 3725 — Le 11 juin 1901, à Londres, en noir, 1312 ; en couleurs 3675 — Baron F. de L., en couleurs, 4344.

A Visit to the Boarding School[3] (par W. Ward). — Deux femmes sont assises à droite de l'estampe ; celle du premier plan est coiffée d'un large chapeau à plumes et a une boîte de fruits sur les genoux, elle regarde la porte qui est en face d'elle, et par laquelle entre sa fille que la maîtresse d'école lui amène par la main, et au devant de laquelle se précipite son petit frère sans doute ; tout à fait à gauche, deux fillettes regardent curieusement cette scène.

A Visit to the Child at nurse[4] (par le même). — Une grande et élégante jeune femme au large chapeau à plumes suivie de sa petite fille, vient d'entrer dans une modeste chambre, et penchée en avant,

[1] *La Partie de pêche.*
[2] *Le Repas des pêcheurs.*
[3] *Une Visite à la pension.*
[4] *Une Visite à l'enfant en nourrice.*

va prendre dans ses bras son enfant qui est dans ceux de la nourrice assise ; de profil à gauche, derrière celle-ci, une petite fille dort sur un lit où elle a été portée tout habillée ; un quatrième enfant assis sur le premier plan à gauche, joue. Au milieu de l'estampe, on voit une petite charette à deux roues à laquelle est attelé un petit cheval de bois.

Délicieux *pendants* en couleurs au moins aussi séduisants que les deux pièces précédentes.

Ventes : Decloux, 545 — G., la seconde, 225 — Le 24 mars 1900 à une vente anonyme par Danlos, la seconde seulement, 1029 — Le 11 juin 1901, à Londres, les deux, 2153 — Lacroix, les deux 260, mais en très mauvais état — Par Halle, les deux en noir, 1169; les mêmes en couleurs, 4175 — Baron F. de L., les deux en couleurs, 3037 — Les deux en couleurs adjugées le 25 novembre 1902, à Londres, 3281.

Morning or the benevolent Sportman[1] (par J. Grozer). — Dans la campagne à gauche de l'estampe, deux paysans leur enfant et leur chien sont assis près d'une petite hutte; un second enfant plus âgé s'est levé et s'approchant d'un chasseur à cheval qui arrive de la droite suivi de son porte carnier et de ses trois chiens, lui tend son chapeau dans lequel le sportman jette une pièce de monnaie. Au tout premier plan à droite, un âne est couché.

Evening or the Sportman Return[2] (par le même). — Le chasseur arrivant de gauche est descendu de son cheval dont la bride est passée à son bras droit qui tient le fusil, tandis que de l'autre il montre à sa femme et à ses enfants qui sont à la porte du cottage, un faisan. Le fils aîné assis tout à fait à droite sur le premier plan, montre un lièvre à un de ses frères. En face de l'habitation à gauche, une grange et quatre chiens autour du chasseur.

Pendants en couleurs publiés en 1795 et adjugés 2819 francs à la vente du baron F. de L., ils étaient avec la *lettre tracée*.

Delia in the Country[3] (par J.-R. Smith, 1788). — Jolie, elle est assise dans un parc au pied d'un arbre, de trois quarts à droite, la tête complètement de profil est baissée sur le livre ouvert qu'elle tient

[1] *Le Matin ou le Chasseur bienveillant.*

[2] *Le Soir ou le Retour du chasseur.*

[3] *Delia dans la campagne.*

dans sa main gauche ; elle est coiffée d'un large chapeau de feutre et une écharpe de dentelle couvre ses épaules. Sous le titre, 8 vers sur deux colonnes commençant par ces mots : *At lenght from Town the peerless Maid*... Publié à Londres, le 10 février 1788...

Charmante pièce ovale au *pointillé* en couleurs adjugée 1450 francs à la vente Ligaud.

The Tavern Door[1] (par J.-R. Smith). — Deux femmes à la porte d'une taverne, celle de gauche coiffée d'un large chapeau, le poing sur la hanche, semble en vouloir défendre l'entrée à un homme qui la regarde, la cravache passée sous les bras croisés, dans une attitude menaçante ; derrière lui arrive une petite fille, un bidon d'une main, un papier de l'autre.

Ravissante pièce au *pointillé* en couleurs.

The Public House Door[2] (par W. Ward). — Un chasseur suivi de ses deux chiens, son fusil dans la main droite, un lapin dans la gauche, franchit le seuil d'une maison qui est à gauche, pendant que son compagnon attache son cheval à un gros arbre au pied duquel est une table circulaire où ont été déposés une pipe et un verre.

Un exemplaire *en noir* mais *avant* la lettre, en 1901, fut vendu par Halle, 531 francs.

Blind Man Buff[3] (par W. Ward). — Scène de colin-maillard à laquelle prennent part huit enfants, parmi lesquels une jeune fille les yeux bandés qui étend ses deux bras vers la droite, un jeune garçon accroupi qui lui touche le pied de sa main droite, et une fillette qui s'apprête à lui présenter un chien qu'elle soulève dans ses bras.

Children nutting[4] (par E. Dayes). — Devant une ferme, des enfants en train de cueillir des noisettes ; la petite fille qui est à droite, lève les bras pour en atteindre dans une branche qu'elle tire à elle ;

[1] *La porte de la Taverne.*

[2] *La porte de l'Auberge.*

[3] *Le Colin-Maillard.*

[4] *Enfants cueillant des noisettes.*

au premier plan derrière elle, un petit garçon assis examine celle qu'il a dans la main.

Ventes : En 1901, par Halle, la seconde avec *Children birds nestings*[1] (par Ward), 1437 — Baron F. de L., les deux décrites, 1250.

Rural Amusement[2] (par J.-R. Smith). — Une jeune femme au grand chapeau à plumes, tournée à droite, un chien près d'elle, arrose des arbustes.

Rustic Employment[3] (par le même). — Une jeune femme au grand chapeau à plumes, tournée à gauche, un panier dans la main gauche, donne de la main droite des graines aux poules qui sont autour d'elle.

Nous signalerons ces deux *pendants* en couleurs publiés en 1788 et *absolument médiocres*, à cause de leur *rareté* et du prix scandaleux — 4950 francs — auxquels ils ont été adjugés à la vente du baron F. de L.

Notons, par contre, deux autres *délicieuses* pièces : *Saint James Park* et *A Tea Garden* adjugées le 5 décembre 1898, à Londres, 2300 francs, et le 1 mars 1902, dans la même ville, 2363, toutes deux gravées par F. D. Soiron.

NORTHCOTE (J. d'après)

1746-1831

A Young Lady encouraging the low Comedian[4] (par J.-R. Smith 1787). — Accompagnée de sa fillette, une élégante jeune femme de profil à droite, jette une pièce de monnaie dans le chapeau d'un petit garçon assis avec son singe sur l'épaule ; effrayée par la vue de cet animal, l'enfant se réfugie dans le giron maternel.

A une vente anonyme faite par Danlos le 24 mars 1900, cette *délicieuse* pièce en couleurs fut adjugée 1120 francs; le 11 juin 1901, à Londres, elle atteignit 1375, et Halle de Munich, la vit pousser jusqu'à 2337.

Visit to the Grand Mother[5] (par J.-R. Smith) — Sm 185. — Une vieille dame est assise à gauche, un chat près d'elle, un panier à

[1] *Enfants cherchant des nids.*
[2] *Amusement de la campagne.*
[3] *Occupation de la campagne.*
[4] *Une jeune femme encourageant un comédien de bas étage.*
[5] *La Visite à la grand'mère.*

ouvrage à ses pieds ; à droite une jeune femme lit, pendant que derrière elle une autre jeune femme coiffée d'un chapeau à plumes, coud. Publié le 14 mai 1785.

On donne comme *pendant* à cette pièce *Visit to the grand father*, par et d'après J.-R. Smith [1].

Ventes : G., les deux pièces 425 — Lacroix, les deux pièces en noir, 500 — Par Halle, les deux mêmes en noir, 356.

OPIE (J. d'après)

1761-1807

Almeria (par J.-R. Smith) — Sm 106. — A mi-corps, assise de profil à gauche et regardant de face, elle est coiffée d'un immense chapeau de feutre noir orné d'un nœud de ruban sur le devant, les mains sont croisées sur les genoux ; au cou, un nœud de mousseline blanche formant une sorte de collerette plate ; les cheveux ondulés et frisottants s'épandent sur les épaules. Au bas, deux vers commençant par ces mots : *Not only here...*

Ce charmant portrait en couleurs, *publié le 12 mai 1787*, n'est autre que celui d'*Elizabeth Meymot*, il est *extrêmement recherché* et à différentes ventes anonymes faites à Londres, il obtint les gros prix suivants : 28 mars 1901, *en noir*, 1785 francs — 30 avril même année, *en noir*, 2205, et en couleurs, 5906 francs — 25 novembre 1902, en couleurs, 5512.

PETERS (William, d'après)

? -1814

The Fortune Teller [2] (par J.-R. Smith) — Sm 186. — De profil à droite, une bohémienne a pris la main d'une élégante jeune femme coiffée d'un ample chapeau, et levant vers elle l'index gauche, lui prédit un avenir joyeux sans doute, car la jolie interrogatrice sourit. Derrière elle, un petit garçon un doigt sur les lèvres, semble se moquer de sa crédulité. Publié le 22 mai 1786.

[1] Voir ce nom.

[2] *La Diseuse de bonne aventure.*

The Gamesters[1] (par W. Ward) — Sm 97. — Au milieu de la composition, un jeune homme à une table tient ses cartes à la main, à gauche un vieil homme s'appuie sur son épaule, et avec sa main droite désigne une carte qu'il a dans la main, tandis que de la gauche il la signale à l'adversaire de droite qui lui montre l'as de carreau. Publié le 22 mai 1786.

Estampes en couleurs *extrêmement jolies* qui se font *pendants*.

Ventes : La première, adjugée le 6 juin 1898, à Londres, 1575 — Ligaud, la même, 200 — Le 14 mai 1901, à Londres, les deux pièces 2887 — Blyth, la seconde, seule avec une autre pièce, 145.

Sophia (par J. Hogg). — Dans un médaillon, elle est assise de face, les jambes reployées sous elle, un rateau dans la main droite, la gauche appuyée sur un panier qui est près d'elle ainsi que deux bouteilles, la tête est légèrement penchée à gauche.

Assez recherchée, quoique vraiment peu intéressante. — Adjugée le 6 juin, à Londres, 1050, et à la vente Ligaud 350, tirée en *bistre*.

Love in her eye sits playing[2] (par J.-R. Smith) — Sm 187. — A mi-corps, de face et regardant de même, la tête légèrement inclinée à droite, coiffée d'un large chapeau à plumes, des boucles de cheveux sur le cou, le bras gauche orné d'un bracelet de perles et ramené sur la poitrine, une gaze légère sur les épaules, derrière elle une lourde draperie, la jeune femme sourit. Publié le 1er mai 1778.

Ventes : Hollandt, 350 — Ligaud, 405.

Lydia (par W. Dickinson) — Sm 95. — Une rieuse et jolie fille est couchée dans son lit sur le dos, la tête coiffée d'un coquet bonnet de nuit, elle regarde de face ; les draps rejetés en avant laissent voir les seins complètement nus.

Les bonnes épreuves ont été publiées le *1er décembre 1776*, il y a eu des retirages le 10 juillet 1821 qu'il faut rejeter.

Ventes : G., 160 — Deux exemplaires de cette gracieuse estampe en *noir* passèrent à la vente Ligaud, ils furent adjugés, l'un avec les noms des artistes en *grands caractères*, 75 francs, l'autre, avec ces noms en *petites lettres*, 50 francs.

[1] *Les Joueurs.*

[2] *L'Amour se joue dans ses yeux.*

Notons encore : *Much ado about nothing*[1] et *The Merry wives of Windsor*[2], suite de quatre estampes au *pointillé* tirées de scènes de Shakspeare, qui sont *extrêmement jolies*, elles peuvent valoir ensemble de 1800 à 2000 francs (?) et sont difficiles à trouver réunies.

RAMBERG (d'après)

Hésitation (par Ward). — Assise de trois quarts à droite, devant une petite table ronde où elle repose son coude gauche et sur laquelle on voit un encrier et du papier à lettre, elle regarde presque de face ; la main droite qui tient la plume, pend négligemment dans un mouvement d'abandon plein de grâce, elle songe..., un chapeau-bonnet recouvre une abondante chevelure.

Temptation (par le même). — Accoudée à un balcon, une jeune femme semble regarder dans une rue invisible mais qui se devine, sa main droite tient un éventail et elle porte un fichu menteur qui découvre légèrement la gorge ; à *sa* gauche, un chien est couché près d'une lourde portière.

Fort jolis *pointillés* en couleurs qui se font *pendants*.

REYNOLDS[3] (Sir Joshua, d'après)

1723-1792

Mrs Abington[4] (par T. Watson) — Sm 1. — Debout de face, elle regarde à gauche, sa coiffure est haute, sa main droite tient un masque et son coude s'appuie sur une sorte de piédestal ; au fond, la campagne. Publié le 17 août 1769.

Ventes : Mailand, 71 — G., avant la lettre, 1000 — Le 15 janvier 1901, à Londres, 4987 — Blyth, 4462 — Le 16 juin 1902, à Londres, 7575.

[1] *Beaucoup de bruit pour rien.*

[2] *Les joyeuses Commères de Windsor.*

[3] Le catalogue de son œuvre gravé a été fait en 1874 par Hamilton. — Un très intéressant article lui a aussi été consacré par Frederick Keppel dans le numéro de janvier 1894 du *Scribner's Magasine* (page 93). — A la vente Casimir-Périer, son œuvre gravé par Samuel-William Reynolds, graveur du Roi, publié par S.-W. Reynolds Bayswater en juillet 1820, recueil de 383 pièces gravées à l'aquatinte en toutes premières épreuves à toutes marges, renfermé dans quatre volumes demi-reliure, fut adjugé 4655 francs.

[4] Ou : *The Comic Muse.*

Lady Bampfylde (par T. Watson) — Sm 2. — Debout dans la campagne, de face et regardant à gauche, elle a le coude droit appuyé sur une murette en pierre, une écharpe en gaze légère est sur ses épaules, une sorte de turban orne sa haute coiffure, et un corsage légèrement échancré permet de voir son cou qu'entoure un collier de perles. A droite, ne dépassant pas la hauteur du mur, un lys à longue tige aux fleurs épanouies. Publié le 1er mai 1779.

Ravissant portrait *extrêmement rare* et recherché en 1er état. — La toile originale se trouve actuellement chez le baron Alfred de Rothschild.

Ventes : Blyth, 23100 — Edgambe, 12600 — Le 30 avril 1901, à Londres, 12600 — Le 11 juillet même année, même ville, 9187 — Le 16 juin 1902, à Londres, 9175 — Critchley, en 1902, à Londres, 9187 — Toutes estampes superbes et *de 1er état.*

The Honble Mrs Beresford, Mrs Gardiner, The Right Honble Anne Vicountess Townshend (par T. Watson 1776) — Sm 6. — Dans la campagne, trois femmes occupées à enguirlander de fleurs une statue de l'Hymen sans doute, posée sur un socle en forme de gaîne qui tient une torche entre ses bras. La femme de gauche — Mme Beresford — est à genoux de profil à droite, en train de passer des fleurs à celle qui est à *sa* gauche, agenouillée sur le banc qui est près du socle. La troisième enfin, celle qui se trouve tout à fait à droite, est debout une urne à ses pieds.

Il faut *rejeter* les épreuves qui portent le titre : *A sacrifice to Hymen.* — Cette estampe existe aussi en *reproduction moderne.*

Ventes : Mailand, 78 — Blyth, 11550 — Le 4 juillet 1901, à Londres, un 2e état, 2806 — Le 16 juin 1902, même ville, 12850.

Elisabeth Duchess of Buccleugh and Daughter (par J. Watson) Sm 16. — Assise dans la campagne au pied d'un gros arbre, la duchesse de trois quarts à droite, tient dans ses bras sa fille qui, debout et de face, s'appuie sur ses genoux ; à gauche une table, à droite un griffon et un autre chien sautant sur sa robe. Au fond, des arbres et des champs.

Vente : Blyth, 7875 francs.

Lady Elizabeth Compton (par V. Green) — Sm 27. — Dans un parc, debout et regardant de face, ayant au cou un collier de perles, elle a la main gauche sur la hanche et l'autre appuyée sur un mur. Publié le 1er décembre 1781.

Vente : Blyth, 3413 francs.

Lady Betty Delmé and Children (V. Green) — Sm 35. — Assise de face dans la campagne au pied d'un gros arbre, elle regarde devant elle, elle a passé son bras gauche sur les épaules de ses deux enfants qui se serrent près d'elle ; le petit garçon qui est de trois quarts à droite, a un petit griffon couché à ses pieds, que la fillette regarde en souriant d'un air attentif. Publié le 1er juillet 1779.

Une des plus jolies scènes de famille qui se puisse rêver. — Estampe *extrêmement recherchée* dont il faut rejeter les épreuves portant la date de publication d'*avril 1790*. — Le cuivre doit encore exister, car il fut vendu le 23 avril 1844, lorsque Richardson se sépara de sa collection.

Ventes : Blyth, 1er état, 24120 — Le 16 juin 1902, à Londres, un 2e état fut adjugé 4575 — Le 18 mars même année, à Londres, 1er état, 6825.

Lady Hamilton (par J.-R. Smith) — Sm 75. — Dans la campagne, à mi-corps, de profil à droite, elle regarde de face, la tête est couronnée de fleurs, elle esquisse un sourire le doigt de la main droite malicieusement appuyé sur sa bouche, une longue mèche de cheveux retombe sur ses épaules. Publié le 6 septembre 1784.

Cette femme s'appelait *Emma Hart* de son nom de fille, mais c'est sous la rubrique de la gravure, *A Bacchante*, que Smith l'a cataloguée : elle était, dit-on, d'une beauté merveilleuse et comme telle exhibée par un charlatan nommé le Dr Graham ; de nourrice qu'elle était autrefois, elle devint grâce à ses charmes et par son mariage, lady Hamilton. — Il faut avoir l'état avec la *première* adresse, *83 Oxford street* et rejeter ceux portant *31 King street Covent Garden*. — M. Gosselin fils, graveur et marchand d'estampes du quai des Grands-Augustins, très épris de la *manière noire*, en a fait une intéressante reproduction, il a aussi consacré un long article sur ce procédé dans l'*Estampe* du 15 décembre 1901, et est entré dans des détails techniques très précieux pour les amateurs de ce genre de gravure.

Ventes : Le 6 juin 1898, à Londres, 2675 — Ligaud, en couleurs, 800 — Le 2 mai 1901, à Londres, 1475 — Blyth, 6300 — Normanton, 8138 — Baron F. de L., avec la 2e adresse, 1000.

Jane Countess of Harrington (V. Green) — Sm 62. — Dans un parc, de profil à droite et se dirigeant de ce côté, elle porte dans sa main gauche une couronne de fleurs, retenant de la droite une ceinture légère que le vent fait flotter, des boucles de cheveux tombent sur son cou légèrement décolleté. Publié le 1er juin 1780.

Vente : Blyth, 5250 francs.

Lady Elizabeth Herbert and Son (par J. Dean) — Sm 11. — Elle est assise dans la campagne et regarde à gauche son fils qui lui

touche le menton de sa main gauche, elle a son bras droit appuyé sur une pierre qui est derrière l'enfant. Publié le 1er février 1779.

Ventes : Blyth, 7875 — Normanton, 4068.

Mrs Hale (par J. Watson) — Sm 69. — Dans la campagne, décolletée, bras nus, rayonnante de jeunesse, une rose au corsage, chaussée de cothurnes, elle esquisse un pas. Derrière elle, deux enfants frappent sur un triangle, pendant qu'à droite deux autres encore jouent, l'un de la flûte, l'autre des cymbales. Au deuxième plan, un groupe de danseurs à droite. En bas : *L'Allegro.*

Il existe une 2e planche gravée également par J. Watson, avec de nombreuses mais légères modifications, et une 3e par Corbutt (Sm 36).

Ventes : Mailand, 130 — Blyth, 525.

Mrs Payne Galwey and Son (par J.-R. Smith) — Sm 133. — De profil, les yeux baissés et l'air attristé, elle se dirige vers la gauche, son fils sur son dos. L'enfant a sa main droite passée au cou de sa mère et regarde de face. Publié le 1er février 1780.

Cette estampe est *extrêmement rare.*

Ventes : Par Halle, 1062 — Le 31 juillet 1901, à Londres, 1675 — Esterhazy, 450 — Blyth, 7613 — Baron F. de L., 812.

Lady Caroline Howard (par V. Green) — Sm 68. — Elle est assise par terre et regarde à gauche un bouquet dans lequel elle prend une rose. Elle est vêtue d'un ample manteau. Au fond, la campagne. Publié le 7 décembre 1778.

Extrêmement rare.

Ventes : Normanton, 11550 — Le 4 juillet 1901, à Londres, 5250 — Baron F. de L., 475.

Miss Jacobs (par J. Spilsburg) — Sm 21. — Assise de profil à droite, la gorge découverte, le coude droit appuyé sur le bras du fauteuil, elle tient des fleurs sur ses genoux, elle baisse les yeux et son cou est orné d'un collier de perles. Publié le 1er janvier 1762.

Vente : Blyth, 4463 francs.

Miss Frances Kemble (par J. Jones) — Sm 42. — Elle regarde en bas à gauche et porte un ruban autour du cou et un bonnet avec

un double plissé. Au fond, un paysage de montagnes. Publié le 23 mars 1784.

Dans le 1er état, qui est avant toutes lettres et avec le bonnet au *simple* plissé, le personnage est *habillé de blanc*, tandis que dans le 2e il est *habillé de noir*.

Ventes : Huth, 2e état, 1785 — Edgcumbe, 2e état, 2441 — Fordham, 1er état, 4069 — Blyth, 1er état, 3938; 2e état, 2573 — Le 16 juin 1902, à Londres, 1er état 4050.

Elizabeth Duchess of Manchester and Son (par J. Watson) — Sm 97. — A la campagne sous de grands ombrages, elle est assise, un croissant au front, une lance dans la main, elle se penche en avant à gauche. Elle cherche à enlever l'arc à son fils qui personnifie l'Amour et qui est couché au pied d'un arbre ; le bambin sourit, son carquois est auprès de lui. Au fond, la campagne.

A la vente Blyth un exemplaire fut adjugé 2888 francs — *Le Département des Estampes* en possède une épreuve superbe avant la lettre. — Pièce *très rare*.

Mrs Musters (par C.-H. Hodges) — Sm 25. — Elle est *en Hébé* sur un nuage, tournée à droite et regarde de face, elle tient une coupe de la main gauche dans laquelle un aigle se désaltère et qu'elle remplit de la main droite. Publié le 20 octobre 1785.

Vente : Blyth, 6038 francs.

Mrs Musters (par J.-R. Smith) — Sm 120. — Debout de profil à gauche, elle regarde de face et cueille des fleurs qui sont devant elle, au-dessus de la balustrade d'une terrasse sur laquelle elle se trouve ; à gauche, son chien la regarde. Au fond, la campagne. Publié le 27 avril 1779.

La toile originale se trouve actuellement chez Lord Leconfield.

Ventes : Sligo, 6956 — Blyth, 9975 — En mars 1902, même prix que vente Blyth.

Mrs Pelham feeding Chickens (par W. Dickinson) — Sm 59. — Debout et de face, elle prend dans un crible qui est sous son bras, des graines pour jeter aux poules qui sont devant elle ; un pigeon arrive en volant pour se joindre à celles-ci. A gauche au fond, un étang derrière lequel on aperçoit des fermes. Publié le 8 mai 1775.

Il n'existe, croyons-nous, *qu'un seul* état de cette estampe. — La toile originale est actuellement chez le comte de Yarborough.

Ventes : Huth, 8137 — En mai 1895, à Londres, 3125 — Le 1er mars 1898, à Londres, 11035 — Riggal, 7500 — Blyth, 8531.

Lady Catherine Pelham Clinton (par J.-R. Smith) — Sm 43. — Une fillette debout et de face regarde tout à fait à droite, pendant que de sa main droite elle laisse tomber des graines qu'elle a prises dans son tablier relevé, aux poulets qui sont à sa gauche. Au fond de l'estampe, s'étend la campagne avec un petit lac. Publié le 1er février 1782.

A la vente Blyth un 1er état fut adjugé à 24675 francs !!! C'est un prix de *folie*, pour une gravure qui est du *dernier ordinaire*. Comme c'est triste de voir ainsi gaspiller l'argent pour des pièces *tout à fait d'arrière plan*, et comment, si l'on est de sang-froid, peut-on se laisser aller à un pareil emballement que rien ne saurait justifier.

Mary Isabella Duchess of Rutland (par V. Green) — Sm 115. — Dans un parc, en pied, de face, haute coiffure avec turban et plumes, la jolie jeune femme regarde à droite, le coude gauche est appuyé et la main droite pend négligemment le long du corps, à demi perdue dans les plis de la robe ; la jambe gauche est légèrement repliée et le pied dépasse la jupe, son vêtement doublé d'hermines a glissé de l'épaule droite qu'il laisse découverte. Publié le 1er juillet 1780.

Délicieuse et *ravissante* pièce qu'il faut avoir au moins en 2e état, c'est-à-dire avec l'adresse : *29 Newman street Oxford street* et non avec celle de *Charing Cross 73*.

A la vente Blyth un exemplaire d'une *beauté exceptionnelle* atteignit le prix fabuleux de 1000 guinées[1], c'est-à-dire 26250 francs !!! L'année suivante, le 19 février 1902, à une vente faite par MM. Christie, Manson and Woods, une épreuve *d'égale beauté* et de *même état* eut de la peine à atteindre 600 guinées, soit 15750 francs, chiffre néanmoins fort honorable. On raconte que cette pièce avait été trouvée dans la boutique d'un marchand de campagne et payée 15 shillings par un amateur qui, à cette époque, n'en soupçonnait pas lui-même la valeur.

Le 16 juin 1902, à une vente anonyme faite à Londres, une épreuve de 2e état fut adjugée 4462 francs.

La toile originale fut détruite par l'incendie, en 1816, au château de Belvoir.

[1] Dans son intéressante préface du catalogue de la dernière Exposition au *Burlington-Club* (1902) l'érudit M. W.-G. Rawlinson nous apprend que cette pièce et certaines autres de même valeur étaient publiées à l'époque aux prix de 15 shillings pour les épreuves d'artistes, et de 5 shillings 6 pence pour les exemplaires de tirage courant.

Mrs Carnac (par J.-R. Smith) — Sm 31. — Dans la campagne, debout, ayant de gros arbres derrière elle, le corps de face, elle regarde à droite ; elle porte une haute coiffure avec des plumes et un corsage décemment échancré, une large ceinture lui enserre la taille, la main gauche est ramenée sur la hanche enfouie dans les plis de la jupe, la droite pend le long du corps ; pleine de grâce et de séduction, elle semble sourire. Publié le 10 juin 1778.

Peut-être plus séduisante encore que la précédente, cette estampe, de la *dernière rareté* [1], fut adjugée en avril 1901 à la vente Edgcumbe, en 1er état, 1160 guinées, soit *30450 francs*; c'est le chiffre *le plus extravagamment élevé* obtenu par une estampe quelle qu'elle soit — exception faite pour les Rembrandt — depuis tantôt cinq cents ans qu'on en vend. On a beau essayer de s'accoutumer aux gros prix, ceux-là surprennent toujours, d'autant que c'est absolument *factice*, c'est du *soufflé*. Allez donc avec votre exemplaire — si vous en possédez — chez les marchands des deux mondes et demandez-leur ce qu'ils vous en offriraient, nous serons heureux d'avoir la réponse.

La même année, le 4 juillet 1901, un autre exemplaire vint sur le marché, on le paya 14700 francs ; voilà déjà un progrès sensible [2]. A la vente Mailand un exemplaire de dernier état, très ordinaire, fut adjugé 135 francs, nous ne signalons, bien entendu, ce prix qu'à titre de renseignement et il n'entre nullement dans notre pensée d'établir un parallèle entre ce prix et les précédents, cet état étant sans aucune valeur artistique. Le 10 mars 1902 une épreuve de 1er tirage atteignit, à Londres, 300 francs. La 1re adresse de la pièce que nous venons de décrire est : *10 Bateman's Buildings Soho square ;* l'autre est : *18 New Bond street*, elle est à rejeter. — Il existe aussi des épreuves *modernes*, mais l'amateur ne peut s'y tromper.

La toile originale est actuellement chez lady Wallace, elle fut achetée en 1861 par lord Hertford et payée 44953 francs.

Emily Mary Countess of Salisbury (par V. Green) — Sm 116. — Sous un grand arbre dans la campagne, le corps de profil à gauche, elle se dirige de ce côté, regardant de face. Elle glisse sa main gauche dans un long gant pendant qu'un petit épagneul court devant elle, jouant avec le volant de sa robe qu'il a saisi dans sa gueule. Publié le 1er décembre 1781.

Ventes : Blyth, 10813 — Le 19 février 1902, à Londres, même 1er état que vente Blyth, 13125 — Le 10 mars même année, un 2e état fut payé 3875.

The Right Honourable Lady Talbot (par V. Green) — Sm 128. — Tournée à gauche, elle regarde de face, sa main droite est posée sur

[1] Elle ne figurait même pas dans la collection Blyth.

[2] Nous n'oserons pas cependant assurer *d'une façon formelle* que ce soit le même état.

le vase qui est sur un autel à gauche et duquel se dégage de l'encens ; au fond une colonne cannelée, et à gauche une statue de Minerve. Publié le 1er mai 1782.

Vente : Blyth, 5513 francs.

Ladies Elizabeth Laura, Charlotte Maria, Anne Horatia Waldegrave (par V. Green) — Sm 133. — Toutes trois assises devant des colonnes que masquent presque de lourdes draperies, elles travaillent autour d'une petite table ronde, celle de droite qui brode au tambour est Lady Horatia. Au fond à droite, la campagne. Publié le 1er décembre 1781.

Pièce *délicieuse*. — A rejeter les épreuves *où l'adresse est effacée*. — Existe en tirage moderne.

Ventes : Mailand, 190 — Le 18 février 1898, à Londres, 8250 — Blyth, 13125 — Edgeumbe, 10500 — Fordham, 2e état, 3938 — Sligo, 9712 — Le 16 juin 1902, à Londres, 2e état, 4975.

Guardian Angels (par C.-H. Hodges). — Vus tous à mi-corps ; à droite, un tout petit enfant de trois quarts à gauche, que deux anges enlacent de leurs bras ; l'aile gauche de l'ange qui est au milieu, se déploie pour abriter le chérubin. Au-dessous d'eux, le ciel et les nuages. Publié le 30 mars 1786.

Très rare *pointillé* très doux de ton.

Ventes : Mailand, avec la lettre tracée, 110 — C. J. et G. K., avec les inscriptions à la pointe, en couleurs, 1700 — Baron F. de L., 262.

Lady Georgia Spencer Duchess of Devonshire (par Bartolozzi). De trois quarts à gauche et penchée en avant, elle est dans un parc, la main droite appuyée sur une balustrade en pierres et regardant de face, plumes dans les cheveux, cou et bras nus, le bras gauche pend le long du corps.

Une épreuve *avant toutes lettres* existe au *Département des Estampes*, elle fut donnée par le frère de la duchesse. — A la vente Defer Dumesnil, un 1er état avant toutes lettres de ce *pointillé* tiré en bistre fut adjugé 680 francs à Colnaghi.

David Garrick between Tragedy and Comedy (par Ed. Fisher, 1762) — Sm 20. — Presque de face, le célèbre acteur est tiraillé par la Comédie à gauche qui lui sourit, et par la Tragédie à droite qui d'un

geste olympien, semble lui montrer le ciel ; la première a l'air provocant et mutin, la seconde impassible et sévère ; il semble fort hésitant.

Ce sont Mmes Sheridan et Abington qui personnifient la Tragédie et la Comédie. — En mars 1900, dans une vente anonyme faite par Danlos une épreuve ordinaire fut adjugée 185 francs, tandis qu'à celle de Blyth, un état *avant la lettre* atteignit 2573 francs.

The Honourable Miss Bingham (par Bartolozzi). — A mi-corps de trois quarts à gauche, elle regarde de face, coiffée d'un grand chapeau posé sur le côté, une boucle de cheveux tombant sur l'épaule ; les bras ramenés sur les genoux ne laissent pas voir les mains.

Pointillé en couleurs.

Ventes : Mailand, 26 — Blyth, 2e état en bistre, 383 — Baron F. de L., en couleurs, 3450.

Misses Crewe (par J. Dixon) — Sm 12. — Au pied d'un arbre, à mi-jambes, toutes deux regardant à gauche, les deux sœurs se tiennent enlacées ; l'aînée, celle de droite, a une corbeille de fleurs passée au bras gauche. Publié le 30 septembre 1782.

Un exemplaire, vente Blyth, 1800 francs — Vente Edwin R. Cope, à Philadelphie, *avant* le titre, 1000, très rare. — Il existe des épreuves en tirage moderne.

Georgiana Duchess of Devonshire (par V. Green) — Sm 37. — Elle regarde de face et se dirige vers la gauche pour descendre les marches d'un perron sur la balustrade duquel elle appuie la main droite, les cheveux sont relevés avec plumes. Au fond la campagne, et à l'extrême gauche un tertre sur lequel est une statue sur un socle. Publié le 1er juillet 1780.

Dans cette estampe nous ferons remarquer combien les mains sont *mal* dessinées. — La duchesse était tellement jolie, qu'un jour un balayeur la voyant passer, s'avança vers elle pour lui demander la permission d'allumer sa pipe au feu de ses yeux. — La toile originale est actuellement la propriété du comte Spencer.

Ventes : Mailand, 180 — Le 4 juin 1901, à Londres, 1628.

Lady Caroline Price (par J. Jones) — Sm 64. — A mi-corps de profil à gauche, elle regarde de face et porte un spencer (?) à double collet et au cou un fichu de mousseline blanche, les cheveux sont poudrés. Publié le 3 juin 1788.

Pièce que nous considérons comme *très ordinaire*, mais que nous mentionnons néanmoins à cause du prix de 4988 francs qu'elle atteignit à la vente Blyth ; elle avait été précédemment payée 1050 francs à Londres le 5 décembre 1898.

Diana Viscountess Crosbie (par W. Dickinson) — Sm 14. — Dans la campagne, regardant de face, l'air étonnée, elle se dirige précipitamment vers la droite ; le bras gauche est étendue et la main droite soulève légèrement sa seconde jupe. Publié le 20 septembre 1779.

Cette estampe est *extrêmement recherchée*.

Ventes : Mailand, 81 — Par Halle, 1787 — Normanton, 1er état, 15200.

Lady Smyth and Children (par F. Bartolozzi, 1789). — Elle est assise au pied d'un gros arbre, le corps de face, regardant à droite, elle est coiffée d'un large chapeau plat orné de plumes, ayant devant elle ses trois enfants, deux fillettes qui soulèvent de terre, en le prenant par sous la jambe, leur petit frère.

Pointillé absolument charmant.

Ventes : Mailand, 32 — Blyth, 1901.

Jane Countess of Harrington (par le même). — Au pied d'un fût de colonne dans la campagne, de trois quarts à droite, elle retient par la jupe sa petite fille qui est debout près d'elle, sur le banc où elle est assise ; derrière elle, son second enfant a posé sa main droite sur son épaule.

Pointillé rare.

Ventes : G., avec la pièce précédente, 535 — Le 18 avril 1898, à Londres, 1850 — Par Halle, 3475; avec la pièce précédente, 1887 — Blyth, 280 — Baron F. de L., 562.

The Honble Miss Monckton (par John Jacobe) — Sm 6. — Assise dans un parc, de trois quarts à droite, elle regarde de face, le coude gauche appuyé sur un piédestal où est posé un vase sur lequel sont sculptées des figures à demi-cachées par le feuillage ; un king charles est couché à ses pieds. Légèrement penchée en avant, l'index appuyé sur la lèvre, elle semble rêver en souriant.

A une vente faite en 1901 par Halle, il a passé un curieux état *qui n'a été décrit ni* par Hamilton, *ni* par Smith, il était avec le nom des artistes et : *London Publ 1st of January 1779 by John Jacobe and Mrs Sledges, Henrietta street Covent Garden and Dickinson and Walson no 158 New Bond street ;* il

fut adjugé 1250 francs. A la vente du baron F. de L. ce même exemplaire, croyons-nous, ne fit que 956 francs. Le 16 décembre 1902, un fort bel exemplaire à Londres atteignit 23625 francs!!! — La toile originale est actuellement chez Mme Monckton.

Lady Henrietta Herbert (par V. Green) — Sm 64. — A mi-jambes, elle est tournée à gauche et regarde de face, haute coiffure et longs gants. Au fond la campagne, à droite des arbres. Publié le 16 octobre 1778.

Il faut *rejeter* les seconds tirages qui ont été publiés le *1er janvier 1779.*

Ventes: Normanton, 1er état, 11288 — Edgcumbe, même état, 5644.

Signalons encore: *Lady Sarah Bunbury* (par E. Fischer, 1766). Sm 6; adjugé, vente Blyth, 3019 francs — *Mrs Bonfoy* (par Mac Ardell, 1755). Sm 23 — *Lady Cockburn and Her Children* (par Ch. Wilkin, 1er décembre 1791), *très rare pointillé* qui vaut, *avant* le titre, dans les 1200 francs — *Caroline, countess of Carlisle* (par J. Watson). Sm 23, *charmant* — *Master John Crewe,* en Henri VIII (par J. R. Smith). Sm 47; adjugé, vente Blyth, 2625 francs — *Miss Frances Harris* (par J. Crozer).

RICHMOND (G., d'après)

Elizabeth Fry (par S. Cousins). — Elle est debout, de face, coiffée d'un bonnet blanc, un châle sur les épaules, la main gauche ramenée à la hauteur de la ceinture, le bras droit pendant le long du corps. A droite au fond, on distingue seulement le pied d'une colonne ronde, dont le fût n'est pas achevé [1].

Une épreuve de ce *rare* portrait passa à la vente Edwin R. Cope, à Philadelphie, il était sur chine *avant l'inscription* et avec le nom des artistes à la pointe et fut adjugé 510 dollars, soit 2550 francs.

ROMNEY (G., d'après)

1734-1802

Caroline Duchess of Malborough (par J. Jones) — Sm 53. — Elle est debout, regardant légèrement à droite, une boucle de cheveux tombe sur l'épaule droite, le corsage est un peu ouvert, elle s'appuie

[1] Tout au moins dans l'exemplaire de la vente, dont nous donnons le prix.

sur une sorte de piédestal ; au fond à droite, on distingue dans l'éloignement un bâtiment en forme de rotonde. Publié le 30 juillet 1791.

Vente : Blyth, 2625 francs.

Louisa Lady Stormount (par J.-R. Smith) — Sm 159. — Elle est assise, les bras croisés et regarde à gauche. Publié le 18 mai 1780.

Vente : Blyth, 4331 francs.

Miss Francis Woodley (par J. Walker) — Sm 19. — Dans la campagne, de face, elle regarde à gauche, le coude droit est appuyé sur un piédestal et la main soutient le cou, la gauche pend négligemment le long du corps. Publié le 10 décembre 1781.

Il faut *rejeter* les épreuves qui portent la date du *12* décembre 1781.

Vente : Blyth, 4138 francs.

Emma Lady Hamilton (par J. Jones). — Assise dans un fauteuil, de trois quarts à gauche, elle regarde de face ; le bras droit est ramené sur les genoux et le menton repose dans la main gauche. Elle est coiffée d'un grand chapeau autour duquel est passé un large ruban qui semble là pour le maintenir contre le vent qui le pourrait enlever. Publié le 29 décembre 1785.

Pièce au *pointillé*.

Ventes : Le 5 décembre 1898, à Londres, 4450 — Ligaud, avant la lettre, grande marge, 1750, en noir; la même, en couleurs, 410 — Le 16 juin 1902, à Londres, 1er état, 6125.

Miss Ann Parr (par J. Dean) — Sm 20. — A mi-corps, complètement de profil à gauche, elle regarde de face, la coiffure est un peu haute, une boucle de cheveux retombe dans le cou, la robe est claire avec semis de petites fleurs. Publié le 5 février 1778.

Cette estampe est *très rare*, un exemplaire, à la vente du baron F. de L., atteignit 312 francs.

Lady Hamilton[1] (par Thomas Cheesman, 1789). — Assise de profil à droite et regardant de face, elle est devant son rouet et tient

1 *As the Spinster* dite *La Fileuse*.

le fil de sa quenouille dans la main gauche ; à ses pieds, une poule et ses poussins.

Fort joli *pointillé* adjugé, à la vente Fordham 3301 francs, et 6168 en juin 1902.

Lady Isabella Hamilton (par J. Walker) — Sm 6. — Sur les marches d'un perron sans doute, et adossée à un gros arbre, elle est debout de profil à gauche et regarde de face ; le corsage est décolleté, le bras gauche demi-nu pend le long du corps, la main tient un livre, le coude droit s'appuie sur une balustrade invisible. Au fond à gauche, la campagne et des montagnes à l'horizon. Publié le 6 mars 1782.

Estampe fort jolie, *rare* et recherchée, dont un exemplaire de *1er état* fut adjugé le 11 juillet 1901, à Londres, 11025 francs.

Nature (par J.-R. Smith) — Sm 76. — Vue à mi-corps de trois quarts à gauche, elle est souriante et regarde de face, elle a sous son bras gauche un king charles ; le corsage ouvert laisse entrevoir la naissance des seins, elle est nu-tête. A gauche au fond, la campagne. En bas, cinq lignes de légende : *Flush'd by the spirit of the genial year...*

Un exemplaire de ce charmant portrait, qui n'est autre que celui de *Emma Hart*, fut adjugé, à la vente Huth, 5250 francs.

Miss Cumberland (par J.-R. Smith) — Sm 49. — Les mains enfoncées dans son manchon, elle se dirige vers la droite et regarde de face, elle est coiffée d'un vaste chapeau dont les brides se rattachent sous le menton. Publié le 30 décembre 1779.

Le 1er état est, croyons-nous, avant toute inscription, il est *rarissime ;* le 2e, avec l'adresse : *No 10 Bateman's Buildings Soho square ;* le 3e, avec la nouvelle adresse : *48 New Bond street*, épreuves à *rejeter*.

Ventes : Huth, 2e état, 2125 — Le même état, vendu le 15 janvier 1901, à Londres, 6562 — G. Beaufoy [1], même état, 3360.

A mentionner encore : *Henrietta countess of Warwick* (par J. R. Smith). Sm 174 — *The Seamstress*, portrait de Lady Hamilton, par Cheesman, 1787 — *Children of Earl Gower* (par J. R. Smith), publié le 20 août 1781. Sm 68 — *Elizabeth countess of Derby* (par J. Dean), publié le 24 mai 1780. Sm 7.

[1] Cette collection, vendue en février 1902, produisit 115.725 francs.

ROWLANDSON (Thomas, d'après)

1756-1827

Le Vaux Hall (gravé par Robert Pollard, aquatinté par F. Jukes, le 28 juin 1785). — Dans un jardin, de nombreux personnages vont et viennent, écoutant une chanteuse debout de trois quarts à droite, un cahier de musique à la main ; derrière elle, est un orchestre.

Pièce *extrêmement rare* en épreuve *ancienne* — toujours alors imprimée en bistre — elle vaut, suivant état et condition, de 500 à 800 francs. Il en existe, paraît-il, des réductions in-4° ; le regretté Jules Bouillon et Paul Roblin en vendirent chacun leur exemplaire le 10 janvier et le 22 avril 1895, il ne nous a pas été donné de les voir. — Le cuivre *existe*.

SMITH (J.-R., d'après)

1752-1812

Thoughts on Matrimony (par W. Ward, 1786). — Une ravissante jeune femme assise de trois quarts à droite, à mi-corps, regarde de face, le coude droit est appuyé sur le bras du fauteuil et la main soutient le menton, une lettre est dans la main gauche. Elle est coiffée d'un large chapeau et son vêtement est rejeté en arrière sur le dos du fauteuil.

Joli *pointillé* ovale en couleurs.

Ventes : Decloux, 253 — Ligaud, 455 — Baron F. de L., avec *Louisa*, les deux pièces 3000.

Miss Thompson (par Jane Thompson) — Sm 2. — Assise dans la campagne, des perles dans les cheveux, un jabot frisé autour du cou, elle regarde à gauche.

Vente : Ligaud, en couleurs, 1220 francs.

The Widow's Tale[1] (par W. Ward) — Sm 102. — Assise près d'une table à droite, une veuve raconte à son amie placée en face

[1] *L'Histoire de la Veuve.*

d'elle, son histoire. Derrière cette amie, une petite fille est debout. La veuve a la main gauche gantée. Publié le 2 juin 1789.

Ventes : Gentien, avec The Disaster, la première 610, la seconde 500 — Lacroix, 400 — J. C. et G. K., avec The Disaster, les deux pièces 2900 ; à la même vente, The Widow's tale seul 1600.

Visit to the Grand Father[1] (par J.-R. Smith) — Sm 101. — Un vieillard est assis, près de lui est une fillette avec un cheval de bois ; à gauche, une dame amène avec elle un garçon et une petite fille. Publié le 12 janvier 1788.

On donne comme *pendant* à cette pièce : *Visit to the Grand Mother*, d'après Northcote, gravé également par J. R. Smith. — *Voir Northcote.*

Ventes : Decloux, les deux pièces avec marge, 425 — Lacroix, les deux pièces, 500 — C. J. et G. K., les deux sans marge, 410.

What you will (par J.-R. Smith).

Un exemplaire de cette *très rare* estampe gravée en 1791 fut adjugé, vente Decloux, 387 francs, superbe de qualité, 605 à la vente Ligaud, 2020 à celle de J. C. et G. K. et 3950, en mars 1903, par Danlos, c'était un tout premier tirage, avec le nom du maître écrit sous le trait carré au milieu de l'estampe.

The Promenade at Carlisle House[2] (par le Maître, 1781). — La Duchesse de Devonshire et Lady Duncannon occupent le milieu de la composition, l'une est de profil, l'autre de face, elles se dirigent vers la droite. Derrière elles, plusieurs personnes prennent le thé autour d'un guéridon. A droite, debout et coiffé d'un tricorne, un homme appuyé sur sa canne, regarde les deux femmes qui s'avancent vers lui.

Ventes : Behague, en noir et avec *les lettres tracées*, 530 — Muhlbacher, *avant toutes lettres*, 620 — Decloux, même état, 995 — Destailleur, même état, 905 — Blyth, état Behague, 4100.

STUART (C.-G., d'après)

1754-1828

George Washington Esqre (par James Fischer). — A mi-corps, de trois quarts à gauche, il regarde de face, le cou enserré dans une haute cravate blanche à rabat de dentelles. En bas, on y lit : *From*

[1] *La Visite au grand-père.*

[2] Gosselin fils en vend la reproduction 25 francs. — Il en existe une autre copie.

the original Picture in the possession of J. Seb. de Franca Esq. of Devonshire square London — Publish'd by P. Fische, april 10th 1801.

Cette estampe, qui est de la plus *insigne rareté*, a échappé à tous les iconographes, même à Baker; il y a quelques années, J. Halle, le grand marchand d'estampes de Munich, en possédait une épreuve dont il demandait 450 marks, soit 562 francs. Elle manquait à la précieuse collection du Dr Charles E. Clark, si remarquable par la réunion de portraits des Américains célèbres, et en particulier de ceux de Washington, qui fut vendue à Boston, en janvier 1901, par le ministère de MM. C. F. Libbie et Co de cette ville.

TURNER (Joseph-Mallord-William)

Célèbre peintre paysagiste anglais né à Londres en 1775, mort à Chelsea en 1851; c'est donc, on peut presque dire, un contemporain. Sa place est ici marquée par son recueil *Liber Studiorum*, dont le plus bel exemplaire connu est celui du *British Museum*. Il fut formé par John Pye, graveur de grand talent et ami intime du peintre, auquel il fut acheté en 1869; il avait mis plus de cinquante ans à le réunir.

Cette publication devait avoir primitivement 100 planches, mais pour des causes qu'on ignore, il n'en parut que 70 [1] plus un frontispice [2]. C'est en 1807 qu'on commença à les publier par série de cinq pièces, en 1819 c'était terminé. Le catalogue en a été dressé par M. W. G. Rawlinson à Londres en 1878.

Voici comment procédait l'artiste : il faisait et terminait complètement ses dessins à la sepia, puis gravait *lui-même* les contours de ces derniers *au trait seulement* et donnait la planche à terminer en *mezzotinte* à des graveurs de profession [3]. Huit planches cependant furent *entièrement* exécutées de *sa main*, et trois autres mezzotintées seulement, l'eau-forte n'était pas de lui. La curiosité du procédé consiste dans la combinaison de l'eau-forte et de la mezzotinte sur une seule planche, et dans l'usage d'une encre brune et chaude qui donne à l'estampe, en le rappelant, la saveur du dessin original. Malheureusement, ces cuivres étaient très délicats et baissaient rapidement au tirage, après environ vingt-cinq épreuves il les fallait retoucher et c'était presque toujours le Maître qui le faisait *lui-même*.

Au début de la publication, le graveur Charles Turner devait tout graver et s'occuper du placement de cet œuvre, mais par suite de difficultés survenues il fut remercié, et l'artiste créateur devint alors son propre éditeur.

Dans le *Turner's liber Studiorum* c'est le *paysage* qui domine, les quelques sujets d'architecture ou de genre qui s'y rencontrent sont en infime minorité. Ce recueil est le pendant, pourrait-on dire, du *Liber Veritatis* de Claude

[1] Sur lesquelles, 16 sont *sans titre*.

[2] Vingt autres restèrent *inachevées* à l'état d'eau-forte et ne furent *jamais publiées*, elles sont *rarissimes ;* l'une d'elles surtout, *The Thames near Kingston*, est *introuvable* et ne figura même pas à l'Exposition qui eut lieu de l'œuvre au *Burlington Fine-Arts Club* en 1872.

[3] Qui se nommaient : C. Turner, W. Say, R. Dunkarton, T. Hodgetts, J. C. Easling, W. Annis, G. Clint, F. C. Lewis, H. Dawe, Th. Lupton, S. W. Reynolds, tous graveurs en mezzotinte.

Gellée dit Le Lorrain. Mais l'œuvre de Turner est infiniment supérieur et de beaucoup *plus rare;* les épreuves varient, suivant état et conditions, de 50 à 1800 francs [1]. Nous devons noter cependant que ce recueil est fort déprécié depuis quelques années et que l'engouement un peu factice dont il avait joui a considérablement diminué.

Une première exposition du *Liber Studiorum* eut lieu, en janvier 1888, au *Grolier-Club* de New-York, et une seconde en mai-juin 1900, à la Bibliothèque publique de cette ville. M. J. Iwine Smith, d'Edimbourg, possède une collection très remarquable et pour ainsi dire *complète* de cette suite.

WARD (James, d'après)

1769-1859

The Citizen's Retreat [2] (par W. Ward). — Devant un cottage, une jeune femme très éclairée, entourée de son mari et de ses enfants, donne à manger à des poules. Au deuxième plan à gauche, un porc sort de son étable. Publié en 1796.

Selling Rabbits [3] (par le même). — Dans un intérieur rustique, contre le mur duquel à gauche on aperçoit des cages à poules; un paysan tient dans ses deux mains, un lapin qu'il cherche à vendre à une vieille femme. A gauche, un chien se profile; à droite et par terre, deux lapins sur le premier plan. Cinq autres personnages complètent le tableau.

Deux manières noires *extrêmement jolies* et *recherchées* se faisaient *pendants.*

Ventes : G., 155 — Le 16 avril 1901, à Londres, 1312 — Baron F. de L., 712.

The Dairy Farm [4] (par et d'après J. Ward). — A gauche sous un gros arbre, une grange, devant laquelle est une charrette dans laquelle une femme est montée; au milieu de l'estampe, un métayer remplissant de lait une sorte de grand bidon ou récipient; à droite de la ferme, des vaches et une femme en train de traire l'une d'elles.

Une des *plus jolies* pièces rustiques de l'école, en manière noire également, et au moins aussi séduisante que les précédentes.

[1] Ces prix furent pratiqués en mars 1887 à la première vente du duc de Buccleuch. Ajoutons, pour mémoire, qu'un artiste contemporain, M. Short, a reproduit par ce procédé plusieurs planches du Maître et aussi quelques dessins inédits et ce, avec une maëstria qui fait le plus grand honneur à son talent.

[2] *La Retraite du citadin.*

[3] *La Vente des lapins.*

[4] *La Laiterie.*

WHEATLEY (Francis d'après)

1747-1801

The Full of the Honey Moon[1] (par L. Laurie). — Un homme est assis à une table, dans un fauteuil de trois quarts à droite, il vient de s'endormir devant la lettre qu'il a écrite ; la bougie qui était dans le flambeau est consumée, mais fume encore. Derrière lui, la gorge demi-nue, une femme s'approche pour saisir la lettre en question.

The Wane of the Honey Moon[2] (par le même). — Une femme est assise de trois quarts à droite sur un canapé et vient d'ôter son masque, un homme à ses genoux la saisit par la taille et détourne la tête, elle le regarde d'un air étonné, son tricorne et son masque sont à terre près de lui.

Ces deux manières noires qui se font *pendants*, très curieuses au point de vue du costume, ont été publiées en 1789.

Ventes : Par Halle, les deux pièces, 625 — Baron F. de L., 562.

The Disaster[3] (par W. Ward) — Sm 104. — A gauche, un piano ouvert avec un cahier de musique, et devant ce piano, un fauteuil sur le dos duquel un vêtement est jeté ; à droite, une jeune femme et une fillette atterrées de voir par terre, renversée par le chat, une cage de laquelle un serin s'est envolé ; derrière elles, une croisée ouverte laissant apercevoir le paysage. Publié le 26 juillet 1789.

Pièce *extrêmement* séduisante en couleurs.

Ventes : J. C. et G. K., avec The Widow's tale (*Voir J. R. Smith*), deux pièces, 2900 — Baron F. de L., 775 — Par Danlos, le 1er mars 1902, vente anonyme avec *The Widow's tale*, deux superbes exemplaires en couleurs, 4200 francs.

The Return from Coursing[4]. — Deux cavaliers rentrent à leur château, à la grille duquel ils sont attendus par une jeune femme avec ses deux enfants, A gauche, au premier plan, un porteur de gibier avec deux levriers ; à droite, deux paons montés sur un banc circulaire.

[1] *La Pleine Lune de Miel.*
[2] *Le Déclin de la lune de miel.*
[3] *Le Désastre.*
[4] *Retour de la chasse à courre.*

The Return from Shooting [1]. — Sous des arbres en bordure de bois, trois cavaliers dont l'un est descendu de son cheval ; un des gardes accroupi est en train de passer une laisse au collier d'un des chiens qui occupent le premier plan. Le gibier jonche le sol. Au fond, la campagne.

Fort jolis sujets de chasse au *pointillé* en couleurs, se faisant *pendants*, d'après Wheatley et W. Hamilton, gravés par A. Cardon et Bartolozzi, adjugés à la vente du baron F. de L. 1762 francs.

The Cries of London [2].

Suite de *13* planches en couleurs, dont les noms suivent, *extrêmement recherchées* et *rares* à trouver *réunies* et de belle qualité. Ces estampes valent fort cher comme on va pouvoir en juger :

Strawberries, searlet Strawberries	par Vendramini.
Old chairs to mend	»
Fresh gathered peas, young hastings	»
Hot spice Ginger bread, smoking hot	»
Knives, scissors and razors to grind	»
A new love song only ha' penny a piece	par Cardon.
Round and sound five pence a pound of Duke sherries	»
Do you want any matches	»
New mackrel, new mackrel	par Schiavonetti.
Sweet china oranges, sweet china	»
Milk below maids	»
Two bunches a penny	»
Turnips and earrots	par Gaugain.

Ventes : Voici quelques-uns des prix atteints pour la série complète *en couleurs* pendant l'année 1901 à Londres, 13387 — 21212 — 15750. Le 11 juin de cette même année, une série d'une *insurpassable beauté* fut poussée en vente publique jusqu'à 26250 francs ! ! ! Ce prix, assez coquet cependant, ne parut pas suffisant au vendeur qui la fit retirer — A Munich, par le ministère de I. Halle, 11819 — Baron F. de L., 21625. Quand on songe qu'en 1891, à la vente Kinnen, la suite *complète* fut adjugée 3100 francs, quel chemin parcouru ! A la vente Blyth elles n'atteignirent que le chiffre de 3150, mais elles étaient tirées *en bistre*, partant infiniment moins intéressantes.

A Londres voici, pendant l'année 1902, les derniers prix pratiqués : 11287 — 9712 — 18375 et 20175 francs.

The itinerant Potters [3] (par J. Whessell). — Sur une route à travers la campagne, un potier et sa femme cheminent, ils sont accompagnés d'un âne qui porte leur marchandise. L'homme est vu de dos et la femme qui le suit se détourne pour regarder.

[1] *Retour de la chasse à tir.*

[2] *Les cris de Londres.* — Il existe une *réimpression* de cette suite qui se paye dans les 150 à 180 fr.

[3] *Les Potiers ambulants.*

The Woodman's Return[1] (par le même). — Sur le premier plan, un bûcheron portant sur ses épaules un fagot au bout d'un bâton ; près de lui à droite, sa femme, son chien et deux enfants. Au fond à gauche, des moutons sont couchés.

Charmantes estampes se faisant *pendants*, elles sont — si notre mémoire est fidèle — au *pointillé*.

WRIGHT (Joseph, d'après)

1734-1797

A Blacksmith's Shop[2] (par Richard Earlom) — Sm 47. — Un atelier de forge; sur l'enclume, une pièce de fer rouge que deux hommes sont occupés à marteler ; l'ouvrier du deuxième plan qui tient la pièce de la main droite est violemment éclairé. Sur le premier plan à droite, un vieillard et deux enfants regardent les forgerons. Publié le 25 août 1771.

Nous avons mentionné cette estampe en *manière noire*, comme un spécimen du *summum d'effet* que peut donner ce procédé, il y a là une puissance d'éclairage dont la vigueur serait, croyons-nous, difficilement surpassée. — A la vente Kinnen une épreuve fut adjugée 90 francs.

Nous sommes heureux de signaler parmi les collectionneurs français de cette gracieuse époque un très galant homme, M. George Usslaub, l'aimable administrateur délégué des Docks libres et Magasins généraux de Marseille, qui possède environ 4000 pièces des différents artistes français et étrangers des XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, il a, entre autre, su réunir l'œuvre à peu près complet de Jean Morin en épreuves superbes ; les amateurs *provinciaux* sont *trop rares* pour qu'on ne se fasse pas un plaisir de mentionner leurs noms et de les donner en exemple.

[1] *Le Retour du bûcheron.*

[2] *La Boutique du forgeron.*

École Française

XVIIIe SIÈCLE

ÉCOLE FRANÇAISE[1]

XVIIIe SIÈCLE

Ayant déjà traité, avec toute l'ampleur nécessaire, croyons-nous, le XVIIIe siècle dans nos précédents travaux[2] et tout particulièrement dans le dernier[3], nous avons hésité un instant à le faire encore figurer ici, mais voulant présenter aux amateurs un tout complet et sans solution de continuité à travers les âges, et ne pas faire mentir notre titre, nous avons jugé à propos de ne pas l'exclure de notre étude. Néanmoins, nous avons été obligé d'être plus bref et avons, à dessein, éliminé certaines pièces intéressantes, mais de second plan qui ne devaient pas trouver leur place dans une réunion de morceaux *ultra select*. Nous avons profité de la circonstance pour rectifier quelques erreurs, compléter certains renseignements, et signaler les ventes importantes de ces dernières années. Nous nous sommes aussi particulièrement étendu, comme on vient de le voir, sur l'école anglaise si en faveur aujourd'hui, et avons scrupuleusement mentionné la plupart de ses belles estampes, portraits et genre, si ardemment convoitées.

BAUDOUIN[4] (Pierre-Antoine, d'après)

1723-1769

Les Amants surpris (par Choffart, 1767) — B 3. — Une fille est surprise par sa mère dans une chambre de ferme, demi-nue, elle pleure, la tête dans sa main; l'amoureux s'enfuit pendant ce temps-là, oubliant par terre son chapeau.

[1] Il a paru dernièrement à Londres un intéressant travail de Lady Dilke intitulé : *French Engravers and Draughtsmen of the XVIIIe Century ;* c'est-à-dire *Graveurs et Dessinateurs français du XVIIIe siècle.*

[2] *Les Estampes du XVIIIe siècle ;* avec une préface de Paul Eudel. Paris, Dentu, 1885 : *épuisé* — *Les Françaises du XVIIIe siècle ;* avec une préface du baron Roger Portalis, en collaboration de feu notre ami le marquis de Granges de Surgères. Paris, Dentu, 1887.

[3] *Dessins, gouaches, estampes et tableaux* du XVIIIe siècle. Paris, Morgand, 1893.

[4] Voir le catalogue de son œuvre, par Emmanuel Bocher, Paris, 1875. — Nous avons suivi l'ordre alphabétique adopté par l'écrivain, en ayant soin de grouper cependant les pièces qui se font pendants.

Les Amours champêtres (par Choffart, 1767) — B 8. — Deux femmes, l'une assise, l'autre debout à la porte d'une ferme, regardent deux pigeons qui se becquettent ; d'une croisée au-dessus d'elles, un gars les observe.

Le Jardinier galant (par Helman, 1778) — B 25. — De trois quarts à gauche, assis près d'un puits, un jeune garçon embrasse une fillette ; derrière eux, sur un perron à droite, une autre fille les épie.

Marchez tout doux, parlez tout bas (par Choffard, 1782) — B 30. — Dans une chambre de ferme, une jolie fille debout, en chemise, fait signe du doigt à un jeune gars qui entre par une croisée à droite, de ne pas faire de bruit. A gauche, une porte entr'ouverte laisse voir les parents couchés et dormant.

Suite de quatre pièces ; la dernière n'a jamais de titre, il en existe une réduction *en couleurs*, par Metz, intitulée *L'Eveillé*. La gouache originale sous la rubrique *La Fille mal gardée*, fut adjugée le 14 juin 1900, à la vente du marquis de B., 5050 francs.

Ventes : Behague, la seconde, 61 ; la première, t. m.[1], par Harleston, 35 ; la troisième, eau-forte non terminée, avec la tablette blanche, 455 ; la même, avec la lettre g. m., 99 ; la dernière, avant toutes lettres, avec la tablette blanche, 505 — Muhlbacher, la deuxième, 1er état, eau-forte pure, 225 ; la même, par Harleston, non entièrement terminée, 115 ; la première, en 1er état, 350 ; la troisième, eau-forte pure, 245 ; la dernière, 58 — Hocquart, la première, avant toutes lettres avec les armes, 50 — Decloux, la première, g. m., 61 — Destailleur, la première, g. m., 18 ; la troisième, g. m., 75 — Bayard, la première, avant toutes lettres, 35 ; la troisième, eau-forte pure, 116 ; la même, avec la lettre, 73 ; la dernière, avant toutes lettres, mais avec les armes, 340 — Bayard, la dernière, t. m., 120 — Bardin, la troisième, g. m., 70.

Le Bain (par N.-F. Regnault) — B 10. — Deux caméristes en train de sortir leur maîtresse du bain, cette dernière est tournée de trois quarts à gauche ; par terre, au premier plan à droite, une éponge dans une cuvette plate.

Pièce *en couleurs* à laquelle on donne comme pendant *Le Lever*, par et d'après Regnault. — Voir ce nom.

[1] La *marge* jouant, comme on le sait, un grand rôle au point de vue marchand, dans les estampes du XVIIIe siècle de l'école française, nous l'indiquerons généralement, par les abréviations suivantes : *s. m.*, sans marge — *p. m.*, petite marge — *g. m.*, grande marge — *t. m.*, toute marge — *m. v.*, marge vierge.

Ventes : Behague, les deux pièces, 199 — Wasset, les deux, 265 — Muhlbacher, *Le Bain*, avant toutes lettres, 385 — Hocquart, les deux, 360 — Aubin, les deux, 495 — Destailleur, les deux, 1050 — Bayard, les deux, 321 — Belenet, les deux, remargées, 405 — Josse, *Le Bain*, g. m., 530 — Patellier, *Le Bain*, 200 — Lelong[1], les deux, 1500 — Leroy[2], les deux pièces, s. m., 405 — Léon Roux, *Le Bain* seul, t. m., 580.

Le Carquois épuisé (par N. de Launay) — B 11. — Un jeune seigneur est assis à gauche sur un canapé dans une attitude alanguie, près d'un lit défait; il cause avec une jolie jeune femme en deshabillé galant; devant la cheminée qui est à droite, un écran; par terre au premier plan, son épée. Sur un socle, l'amour dont le carquois est vide.

Les Soins tardifs (par N. de Launay) — B 45. — Un jeune gars et une fraîche villageoise se lutinent dans un grenier; ils sont surpris par la mère qui y monte par une échelle.

Pièces se faisant *pendants*. — A la vente de Goncourt, la gouache originale des *Soins tardifs* qui provenait de la collection Tondu (1865) fut acquise au prix de 3750 francs par M. Gaston Menier, croyons-nous. Une réplique ou le même exemplaire, nous l'ignorons, fut adjugé le 14 janvier 1900, à la vente du marquis de B., 4950 francs.

Ventes : Behague, *Le Carquois*, état d'eau-forte, le carquois *n'existe pas*, à sa place est une *touffe de roses*, 805; le même, avant la lettre et les armes, 380 — *Les Soins tardifs*, avant les armes, 389 — Muhlbacher, *Le Carquois*, avant la lettre, avec le cartouche blanc avant le carquois renversé[3], *non décrit*, 400 — *Les Soins tardifs*, eau-forte, avant toutes lettres et l'encadrement ornementé, 295; la même, avant toutes lettres et avec la tablette blanche, 245 — Hocquart, *Le Carquois*, avant toutes lettres et avec la tablette blanche, 310; *Les Soins tardifs*, même état, 175 — Decloux, *Le Carquois*, 210 — Destailleur, *Le Carquois*, état d'eau-forte, 250; le même, avec la lettre, g. m., 190; *Les Soins tardifs*, 2e état, 150, avec la lettre, t. m., 182 — Kinnen, *Le Carquois*, eau-forte pure, 130; avant toutes lettres, 340 — Pavie, *Le Carquois*, eau-forte pure, 230 — Gentien[4], *Le Carquois*, avant la lettre, avec le cartouche blanc, 530; *Les Soins tardifs*, même état, 355 — Goncourt, *Le Carquois*, eau-forte pure, 380; avec la lettre, g. m., 275 — C. J. et G. K.[5], *Le Carquois*, avant toutes lettres et avant le carquois renversé, *non décrit*, 920 — Lacroix, *Les Soins tardifs*, g. m., 86.

[1] Il n'y avait à cette vente qu'une cinquantaine d'estampes de très belle qualité et presque toutes encadrées.

[2] Collection vendue sous les initiales H. L. N., toutes les estampes étaient encadrées.

[3] Qui n'existait ainsi que dans l'état d'eau-forte.

[4] Petite collection dont les 57 *numéros* de toute première qualité, ont produit 61105 francs.

[5] Initiales de MM. Jourdier et Kinnen, collection délicate et précieuse dont les 145 numéros firent 125685 francs.

Le Chemin de la Fortune (par Voyez Major) — B 14. — Une vieille femme soulève la jupe d'une danseuse dont la jolie jambe ravit de joie un musicien et un vieillard qui sont présents.

Ventes : Behague, 1er état, le corset de la danseuse est *ouvert*, g. m., 560 — Wasset, le corset est fermé, 90 — Muhlbacher, 1er état, 260 — Decloux, 2e état, 101 — Destailleur, 1er état, 180 — Bayard, 1er état, g. m., 400; 2e état, 60 — Goncourt, 1er état, 500.

Le Coucher de la Mariée (eau-forte de Moreau le jeune, burin de Simonet) — B 16. — Dans une chambre à coucher extrêmement luxueuse, à droite, un lit dans lequel s'apprête à monter la jeune épousée ; une femme près d'elle, lui murmure quelques mots à l'oreille ; son mari, en robe de chambre, est à ses genoux. Trois soubrettes complètent le tableau.

Ventes : Behague, avant toutes lettres avec les armes, g. m., 665 — Wasset, 1er état, eau-forte pure, 3200 — Maherault, même état, 2205 — Muhlbacher, même état, avec une note manuscrite de Moreau, pense-t-on, disant : *on a tiré 24 épreuves de cette eau-forte*, 2015; 3e état, avant toutes lettres, 1220 — Decloux, avec la lettre, t. m., 310 — Kinnen, avant toutes lettres et avec les armes, 1450 — Gentien, même état, g. m., 1800 — Pavie, eau-forte pure, 900 — Defer Dumesnil, 165 — Guyot de Villeneuve, avant la lettre et avant les armes, g. m., 1220 — Lacroix, 241 — C. J. et G. K., avant toutes lettres, avec les armes, g. m., 1550 — Patellier, 235, marges — Leroy, 160 — Léon Roux, m., 360.

Le Danger du tête-à-tête (par Simonet) — B 18. — Près d'une cheminée, une jeune femme est assise, la gorge découverte, elle repousse mollement l'amoureux qui est à ses pieds, dans une posture suppliante.

Ventes : Behague, avant toutes lettres et avant l'encadrement ornementé, 2e état, g. m., 305 — Destailleur, même état, 510 — Bayard, avec la lettre, 92 — Gentien, 2e état, t. m., 295 — Goncourt, même état, 385 — Ligaud, même état, 475 — C. J. et G. K., même état, 375.

L'Enlèvement Nocturne [1] (par N. Ponce) — B 20. — Au pied du mur d'un couvent, se dresse une échelle au bas de laquelle un jeune homme reçoit dans ses bras une jeune fille ; sur le mur, une autre femme est à califourchon. Une voiture attelée de deux postiers attend à gauche ; deux autres chevaux avec un cavalier sont à droite.

[1] Le cuivre est chez Gosselin fils — 57, quai des Grands-Augustins — ainsi que ceux de : *L'Epouse indiscrète* et de *La Sentinelle en défaut.*

Ventes : Behague, avant la lettre, t. m., 225 — Roth, 1er état, eau-forte pure, 460 — Muhlbacher, même état, 396 — Decloux, avec la lettre, 65 — Destailleur, 2e état, avant la lettre, mais avec les noms des artistes, 420 — Pavie, eau-forte, avant toutes lettres, avant les armes, 150 — Gentien, avant la lettre, 385 — Goncourt, avant la lettre, avec les armes, t. m., 685 — Ligaud, 390 — Lacroix, avant toutes lettres, 200 — Patellier, m., 170.

L'Épouse indiscrète [1] (par N. de Launay, 1771) — B 21. — Dans une chambre à coucher, l'épouse blottie à droite derrière des matelas, surprend son mari qui a renversé sur le lit sa femme de chambre.

Ventes : Behague, avant la dédicace avec le titre et les armes, 3e état, 300 — Roth, même état, 399; avec la lettre, 155 — Wasset, eau-forte pure sans aucune lettre, 1100 — Muhlbacher, même état, 500; 2e état, avant lettre, armes et dédicace, 500, *c'est le bel état ;* 3e état, 240; le titre est alors *Les Indiscrets* — Goncourt, eau-forte pure, 400 — C. J. et G. K., 4e état, 250.

Le Fruit de l'Amour secret [2] (par Voyez Junior) — B 23. — Une jeune femme qui vient d'accoucher, tourne le dos à un lit dont les rideaux sont fermés ; à droite, près d'une croisée, son amant auquel elle tend la main ; une amie vue de dos, la console ; la sage-femme passe le nouveau-né à un homme qui entre par une porte à gauche.

Ventes: Behague, avant toutes lettres, avant les armes, 1er état, 360 — Muhlbacher, état *non décrit* avant toutes lettres, avant les armes et *avant* que *l'expression* de l'accouchée *ait été modifiée*, 320 — Goncourt, avant toutes lettres mais avec les armes, 2e état, 195.

Le Goûter (par Bonnet) — B 24.

On joint cette pièce en couleurs généralement aux trois autres de J.-B. Huet : *Le Déjeuner, le Dîner, le Souper*, gravées par le même artiste.

Ventes : Pavie, les quatre, 450 — C. J. et G. K., 410.

Le Lever (par Massard, 1771) — B 29. — Une jeune femme demi-nue, assise sur son lit, regarde un chat qui s'y trouve près d'elle. Deux servantes l'entourent; l'une lui donne ses pantoufles, l'autre lui passe un peignoir. A droite, un paravent.

[1] A la vente de Goncourt la gouache originale provenant de chez Paignon-Dijonval fut adjugée 25100 francs à M. Edmond Veil Picard.

[2] La gouache originale à la vente Henri Josse fut adjugée 4650 francs, elle reparaît à la vente Muhlbacher en 1899 où elle ne fait que 3100.

La Toilette (par M. Ponce, 1771) — B 48. — De profil à droite, debout devant sa toilette, une jeune femme se fait lacer son corset par sa soubrette, pendant qu'elle cause à un jeune seigneur assis à droite.

Ces deux estampes se font pendants. — En 1898, à la vente Marmontel, la gouache originale du *Lever* fut adjugée 11500 francs; *La Toilette* 10000. Un an plus tard, à celle de Muhlbacher [1], elles reparaissent et atteignent chacune 10000 francs — A la vente de Goncourt le croquis à la plume, lavé d'aquarelle, avait fait 1000 francs.

Ventes : Behague, *Le Lever*, 2e état, eau-forte avant l'encadrement, le titre en *capitales grises*, les noms des artistes à la pointe, 990; les deux avec la lettre, g. m., 450 — Roth, *Le Lever* avant le changement d'adresse, c'est-à-dire avec l'adresse de Mme Baudin au lieu de celle de Basan, 4e état, g. m., 165; *La Toilette*, 3e état, avec la tablette ombrée, le nom des artistes sans aucune lettre, 499 — Muhlbacher, *Le Lever*, 1er état, eau-forte pure et avant l'encadrement ornementé, 745; état d'eau-forte plus avancé encore avant toutes lettres, 600 — Decloux, les deux pièces avec l'adresse de Mme Baudouin, 4e état, 370 — Bayard, *La Toilette* avant la lettre, t. m., 600; *Le Lever*, 4e état, 140 — Gentien, les deux pièces, 4e état, 520 — Goncourt, *Le Lever* avant toutes lettres, t. m., 730; *La Toilette*, 4e état, 408 — Lacroix, les deux pièces, 4e état, 560 — Defer Dumesnil, *Le Lever* avant la lettre, 200 — C. J. et G. K., *Le Lever* avant la lettre, 1050 — Léon Roux, les deux pièces, 330.

Le Matin (par de Ghendt) — B 33. — Dans une chambre, sur un lit, couchée sur le dos, les seins nus, la chemise relevée, une femme dort ; un abbé entre par une porte à gauche, la regarde, et essaie d'en masquer la vue à l'enfant qui l'accompagne, avec le pan de son manteau.

Le Midi (par le même) — B 33. — A l'entrée d'une serre aux riches treillages, à gauche, une jeune femme assise, à demi-pâmée, le corps rejeté en arrière, a laissé tomber le livre qu'elle lisait, sa main gauche s'est égarée sous sa jupe; par terre à droite, son ombrelle ouverte.

Le Soir (par le même) — B 46. — A gauche, une jeune femme toute nue est en train de se faire essuyer par sa caméristé, quand soudain par une porte entr'ouverte à droite, la tête d'un homme apparaît ; la seconde femme de chambre s'efforce de maintenir la porte en repoussant l'indiscret.

[1] Cette *admirable* collection fut dispersée du 15 au 18 mai 1899. Elle contenait un choix *précieux* des œuvres les plus remarquables du XVIIIe siècle : tableaux, dessins, gouaches, miniatures, marbres..., ce fut un triomphe et pour l'amateur raffiné qui avait su les réunir et pour le distingué commissaire-priseur, M. Paul Chevallier, qui avec son habileté coutumière enleva son public et fit produire à la vente la coquette somme de: 1.726.700 francs ! !

La Nuit (par le même) — B 35. — Au pied d'un tertre, dans un parc, un homme a renversé une jeune femme sur le dos, le corsage dégrafé laisse voir le sein gauche; l'amoureux est près de l'enlacer. A gauche sur un socle, une statue de l'amour. La lune éclaire cette scène.

Les quatre gouaches originales furent adjugées à la vente Muhlbacher 8000 francs. A la vente de Goncourt, *Le Matin*, aquarelle sur trait de plume, fit 7100 francs.

Ventes : Behague, les quatre avant la lettre, avec la tablette blanche[1] *Le Matin* et *Le Soir* sont avant le changement, c'est-à-dire que les parties de la femme ne sont absolument pas voilées par la chemise ou la draperie, 705 — Muhlbacher, les quatre, état Behague, 495 — Mailand, les quatre, état d'eaux-fortes avant toutes lettres, deux de ces états ne sont *pas décrits* pour *Le Matin* et *Le Midi;* dans *Le Soir*, la femme nue a un *bonnet* sur la tête, 3200 — Dubois du Bais, les quatre avant toutes lettres, *Le Matin* et *Le Soir* avant le changement, 510 — Hocquart, les quatre avec les tablettes blanches, *Le Matin* et *Le Soir* avant le changement, 670 — Destailleur, les quatre pièces, état Hocquart, 600; les mêmes, dernier état, 200 — C. J. et G. K., *Le Matin* avant la draperie, 145; *Le Soir*, même état, 115 — Patellier, les quatre pièces, 400 francs.

Le Modèle honnête (eau-forte de Moreau, burin de Simonet) — B 34. — Dans un atelier, un peintre assis dans un fauteuil, se retourne émerveillé à la vue d'une superbe fille nue et confuse qu'une vieille femme cherche à cacher de son manteau.

Ventes : Behague, avant toutes lettres, 215 — Roth, eau-forte pure, 399 — Mahérault, eau-forte pure, 1510; état terminé, 170 — Decloux, avec la lettre, 65 — Destailleur, eau-forte pure, 320; avant toutes lettres, avant les armes, 2e état, 660 — Gentien, 2e état, g. m., 510 — Goncourt, eau-forte pure, 145; 2e état, 365 — Ligaud, 2e état, 840 — Lacroix, 4e état, avant la dédicace, 335 — Defer Dumesnil, 2e état, 410.

Mentionnons encore la jolie suite de quatre pièces: *Perrette* (par Guttenberg), *Marton* (par N. Ponce), *Jusque dans la moindre chose*[2] (par Masquelier), *Sa taille est ravissante* (par Lebeau) qui, dans le bel état *avant toutes lettres*, valent de 300 à 400 francs. *Le Curieux* (par Malœuvre) vaut, suivant état, de 250 à 300 francs, le 1er état d'eau-forte pure, où le curieux a *un habit boutonné* et non *un rabat*, est *rarissime*, à la vente Behague elle fut adjugée 435 francs. *Le Rendez-vous* (par Bonnet), en imitation de pastel, pièce ravissante *assez rare*, fut adjugée à la vente Roux 115 francs.

[1] Dans cet état, c'est *Le Midi* qui est la pièce la plus rare.

[2] Il existe un état *non décrit*, entre le 2e et le 3e, avec la tablette ombrée et le nom des artistes, mais *sans inscription* dans la tablette, c'est *fort rare;* une épreuve passa à la vente Defer Dumesnil et fut adjugée 285 francs.

BERNARD (d'après)

?

Madame Létine (par La Live). — En buste, gracieusement tournée de trois quarts à droite, elle est vue de face dans un médaillon ovale entouré de guirlandes de roses et surmonté d'une couronne, dans un encadrement rectangulaire avec tablette inférieure. Elle est coiffée d'un petit bonnet dont les brides sont nouées sous le menton, sa robe de chambre est garnie de fourrures. A gauche, sous le trait carré : *Bernard p.*, et à droite : *La Live sc...* Au bas, un quatrain commençant par ces mots : *Tendre, sensible, heureuse mère...*

Délicieuse estampe d'une *excessive rareté* dont *l'eau-forte* certainement d'*Augustin de Saint-Aubin*, fut terminée au burin par La Live de July. — Un fort bel exemplaire passa à la vente de Goncourt où il fut adjugé 360 francs.

BOILLY[1] (Louis-Léopold, d'après)

1761-1845

Les estampes *en couleurs* d'après ce Maître sont en *grande hausse* depuis surtout quatre ou cinq ans, quelques-unes sont assez intéressantes, mais leur valeur artistique ne justifie pas toujours les prix parfois exagérés qu'elles atteignent. Elles existent toutes en *noir* et en *couleurs*[2], la plupart au *pointillé*.

La Comparaison des petits pieds (par Chaponnier). — Une femme assise à gauche, a croisé sa jambe droite sur son genou gauche pour se déchausser et comparer son pied avec celui de son amie qui, debout devant elle les seins nus, a relevé sa jupe ; derrière elle, un homme à genoux se dissimule, cherchant à en voir davantage.

L'Amant favorisé (par le même). — Au fond de la chambre, un lit de coin, et sur le premier plan à gauche, une jeune femme debout, la gorge demi-nue, se précipite sur la porte qu'elle cherche à main-

[1] Consulter le très intéressant volume que lui a consacré M. Henry Harrisse, Paris 1898.

[2] Celles-ci beaucoup plus harmonieuses se paient toujours plus cher.

tenir de ses deux mains, pendant que le galant s'esquive par celle qui se trouve à l'extrémité de la pièce, emportant souliers et vêtement.

Pièces faisant *pendants*, la seconde parut en juin 1792 au prix de 9 livres.

Ventes : Behague, avant la lettre, 50 — Muhlbacher, avant la lettre en noir, 95; en couleurs, 100 — Decloux, en réduction publiée chez Fillon et Valmont, m., 236 — Bayard, en réduction, 110 — Mme O., en réduction par Goüy, 200, g. m. — Ligaud, en réduction par Goüy, la première seulement 43 francs — Lacroix, la seconde avec : *Ah! qu'il est joli*, 220 — C. J et G. K., les deux en réduction ovale par Alix, encadrées, 810!! — Leroy, les deux pièces 490, en réduction par Alix — *La Comparaison* seule avant la lettre, par Chaponnier, g. m., 135.

On la tire aujourd'hui[1] (par Tresca). — Près d'une porte entrebaillée à gauche, une jolie jeune femme, la gorge demi-nue, entoure de son bras droit la taille d'un homme qui tient dans sa main une liasse de billets de loterie. Au fond de la chambre, une femme assise devant une glace se peigne.

Ventes : Behague, avec la lettre en couleurs, 62 — Muhlbacher, 31 — Aubin, avant la lettre, 62 — Kinnen, en couleurs, 100 — Ligaud, en noir, 28 — Lacroix, avant la lettre, restaurée, 52 — Roux, avant la lettre, 85.

Le Prélude de Nina (par Chaponnier). — Assise devant un piano, une charmante femme décolletée se retourne vers son accompagnateur, un jeune violoniste qui la baise sur la bouche. Au fond de la pièce, un lit.

Ventes : Behague, avant la lettre, 37 — Muhlbacher, même état, 45 — Decloux, même état, 105 — Kinnen, même état, 45; réduction ronde en bistre, par de Goüy, 68 — Ligaud, 108 — Pavie, avant la lettre, 90 — Patellier, avec m., 135 — Roux, 45.

La Douce Résistance[2] (par Tresca). — Un jeune homme en costume Directoire, presse tendrement dans ses bras une jeune fille qui, une guitare à la main, le repousse mollement ; près d'eux, un pupitre renversé, et au fond de la pièce, une porte vitrée par laquelle une servante curieuse regarde ces ébats.

[1] Voilà, certes une des plus jolies pièces de l'œuvre qui n'est pas cotée à sa valeur, en revanche on paiera bêtement 276 francs et 355 francs ! aux ventes du 29 novembre 1899 et à la vente Ligaud : *La Douce Impression de l'Harmonie* et *Suite de la Douce Impression de l'Harmonie*, par Wolff, deux *piteuses* estampes s'il en fût.

[2] Existe en *réduction* ronde par de Goüy.

Ventes : Muhlbacher, avant toutes lettres, les noms des artistes à la pointe en noir, 31 — Kinnen, en couleurs, 145 — Ligaud, en couleurs, g. m., 700 — Lacroix, 59 — Patellier, état Muhlbacher, g. m., 220, en noir, croyons-nous.

Citons encore, à titre de renseignement, quelques prix pratiqués à la vente Ligaud sur les pièces suivantes en couleur:

L'Amour couronné (par Cazenave), avant la lettre, 160 francs — *Le Cadeau, Qu'elle est gentille* (par Bonnefoy), les deux pièces, 200 — *La Dispute de la Rose, La Rose prise* (par Eymar et Cazenave), la première avant toute adresse, 345 — *L'Evanouissement* (par Tresca), 98 — *L'Optique*[1] (par Cazenave), 365, et hâtons-nous de dire que ces pièces de dernier plan ne valent pas plus de 40 à 50 francs l'une dans l'autre, et encore est-ce pour nous un grand maximum. Les Boilly n'ont jamais vu se pratiquer sur eux les hauts prix; qui donc aujourd'hui y met le feu, nous sommes encore à nous le demander?

BOREL (Antoine, d'après)

1743- ?

La Bascule (par A. Leveillé, 1785). — Une foire de village; à gauche de l'estampe, une bascule, au bout de laquelle une femme tombée à la renverse les jupes retroussées est relevée par un jeune homme. A droite dans le coin de la pièce, un groupe de quatre personnages assis.

Le Charlatan (par le même). — Devant des baraques de forains, un charlatan ayant devant lui une petite table pliante chargée de fioles, débite son boniment aux nombreux personnages qui l'entourent, pendant qu'une jeune femme qui lui fait face à une certaine distance, glisse un billet au jeune homme qui est derrière elle. Très à gauche, une pièce d'eau avec une barque contenant quatre personnes.

A la vente Muhlbacher, les deux aquarelles originales furent adjugées 1600 francs, elles provenaient de la vente Richard Lion où elles avaient été payées 3350 francs.

Ventes : Behague, *La Bascule* avant le nom du graveur, 160 — Muhlbacher, les deux avec la lettre, 495 — Aubin, les deux mêmes états, 400 — Bayard, les deux avant toutes lettres, avant la bordure, 302 — Pavie, les deux, 350 — Eudel, *La Bascule*, 250 — Ligaud, les deux, 500.

[1] Cette pièce à la vente Patellier vient de faire 490 francs !

BOSIO (D.-S. d'après)

?

La Bouillotte [1]. — Autour d'une table, de nombreux personnages jouent à la bouillotte ; à gauche, une jeune femme debout, arrange ses cheveux dans la glace, pendant qu'un des invités lui prend la taille, lui montrant du doigt la pendule.

Ventes : Behague, 155 — Muhlbacher, 85 — Wasset, en noir, 30 ; coloriée, 80 — Aubin, 185 — Decloux, 165 — Kinnen, 114 — Heredia, 110 — Roux, coloriée, 250.

Bal de Société. — Deux salles de bal séparées par une colonnade ; à gauche, trois musiciens à demi-cachés par une des colonnes. Au fond, des danseurs exécutent un quadrille. Au premier plan à gauche, un grand monsieur demande une danse à une dame ; à droite, trois personnages font un tour de salle ; plus à droite encore, quatre jeunes filles assises ; au-dessous d'elle, une dame et un arlequin causent ensemble.

Ventes : Behague, t. m., 216 — Muhlbacher, 160 — Dubois du Bais, *avant* toutes lettres, *rarissime*, 350 — Destailleur, état d'eau-forte, 30.

Le Bal de l'Opéra.

Ventes : Behague, t. m., 130 — Muhlbacher, 115 — Kinnen, 152 — Baudet, 75 — Roux, coloriée, 230 ; en noir, 165.

On joint à ces pièces généralement comme formant *série*, *L'Escamoteur* et *La Lanterne Magique*, cette dernière, *la plus rare* des cinq, qui déjà ne sont pas communes, vaut de 150 à 200 francs. Elles existent en noir et coloriée [2].

BOUCHER (François, d'après)

1703-1770

La Toilette de Vénus (par Janinet, 1783). — Assise de face, la déesse est nue, une colombe à ses pieds, une autre entre les bras. Trois Amours l'entourent, l'un d'eux lui arrange sa coiffure.

[1] Gosselin fils, 57, quai des Grands-Augustins, en a fait une jolie reproduction ainsi que du *Bal de l'Opéra*, du *Bal de Société* et de *La Lanterne Magique*. Il les vend 25 francs la pièce.

[2] Notons une fois pour toutes que généralement, à tort ou à raison, car ce sont un peu des subtilités. On appelle estampes *en couleurs* au XVIIIe siècle celles provenant de plusieurs cuivres, et *coloriées* celles obtenues autrement, c'est-à-dire à *la poupée*, *au pouce* ou *au patron*.

Pièce en couleurs dont l'état *le plus recherché*, quoique *le plus commun*, est celui où *se trouvent les trois Amours ;* celui où *l'Amour qui peigne n'existe pas*, est de beaucoup, cependant, le plus rare.

Ventes : Behague, avant toutes lettres, 500 — Decloux, t. m., 630 — Destailleur, 370 — Pavie, avant la lettre, 855 — Baudet, avant toutes lettres, encadrée, 665 — Ligaud, 440.

La Bouquetière galante (par Tilliard). — Dans un jardin, au milieu de buissons de roses légèrement esquissés, elle est debout, la taille svelte et élancée, coiffée d'un petit bonnet, elle porte attachée à sa ceinture devant elle, une corbeille de fleurs que recouvre presque son tablier retroussé, les bras sont demi-nus, elle offre un bouquet. Le corsage ouvert en carré, laisse entrevoir la gorge.

Pièce de la *dernière rareté*, fort jolie.

Ventes : Behague, 250 — Decloux, 605 — Goncourt, t. m., 1000 — Ligaud, 500 — Leroy, 1010.

Madame de Pompadour (par Bonnet). — En buste, la tête penchée à droite, le corps tourné de trois quarts de ce côté, elle regarde dans cette direction, elle est décolletée et les cheveux sont légèrement relevés et ornés.

Pièce en manière de crayons, *délicieuse* et de *toute rarelé*, qui donne *l'illusion absolue* d'un dessin original ; une belle épreuve à la vente de Goncourt fut payée 550 francs.

Notons en passant que les Boucher interprétés en imitations de pastel par L. Bonnet, sont en train de monter fortement — voilà certes un mouvement ascensionnel dont le besoin ne se faisait guère sentir — un *Portrait de jeune fille*, remargé, fut adjugé 1420 francs, et une *Tête de Flore*, 2800, à une vente anonyme faite par Danlos, le 14 mars 1903.

CHALLE (Michel-Ange, d'après)

1718-1778

The officious waiting Woman[1] (par Chaponnier). — Une fort jolie fille à plat ventre sur son lit, la chemise retroussée, les bras appuyés sur son oreiller, attend le lavement que va lui administrer

[1] *La Femme de Chambre complaisante.* — Au mois de Février 1895, Edmond Lortie nous écrivait qu'il en possédait la gouache originale, signée et datée, dans le cadre de l'époque.

une accorte soubrette qui, de la main droite, fait signe de ne pas bouger à un galant indiscret qui entre par la porte à gauche.

Il existe de cette estampe une *réduction* assez rare gravée par de Goüy, sous le titre *Chu-u-u*.

Ventes : Behague, avant la lettre, avant le nom du peintre, tirée en bistre, les figures et les chairs seules coloriées, 409, *rarissime ;* avant la lettre en noir, 82 — Muhlbacher, avec la lettre en noir, 41 ; coloriée, 76 — Decloux, avant la lettre, 165 — Destailleur, même état, 110 — Kinnen, épreuve coloriée, 110 — Bayard, état de la vente Behague, 155 — Pavie, la réduction de Goüy, avec *Coucou*, réduction de *Dors, Dors* de Regnault, par le même graveur, 2 pièces en couleurs, 201 — Pichon, avant la lettre et avant le nom du peintre, 130 — Patellier, avant la lettre, 170.

L'Amant surpris (par Descourtis). — Dans une luxuriante campagne, un jeune homme est assis de face en train de lire des lettres, quand soudain une femme le surprend par derrière en lui appliquant ses deux mains sur les yeux.

Les Espiègles (par le même). — Deux jeunes femmes complètement nues, viennent de prendre un bain, elles sont assises sur des rochers, près d'une cascade et lisent. Pendant ce temps, deux gamins, à l'aide d'une ligne, cherchent à leur dérober leurs vêtements ; ils ont déjà réussi à accrocher un soulier qu'ils enlèvent.

Pièces *en couleurs* se faisant *pendants.*

Ventes : Saint-Geniès, avant la lettre, 305 — Muhlbacher, avant toutes lettres, seulement les noms des artistes à la pointe, 310 — Aubin, état Muhlbacher, 410 — Decloux, 255 — Bayard, 245 — Ligaud, 360 — Pichon, la première, 241 — Lacroix, pièces restaurées, 250 — C. J. et G. K., la première seule, sans marge et encadrée, 710 — Roux, les deux pièces, 810.

La Ruelle (par Malapeau). — Demi-nue et sortant de son lit, une jeune femme est lutinée par un jeune homme qui lui prend le sein gauche en cherchant à lui enlever son dernier voile, sa chemise.

Ventes : Behague, *avant la chemise rallongée*, avant toutes lettres, t. m., *rarissime*, 309 — Muhlbacher, même état, 210 — Bayard, même état, 130 ; avec la lettre, 32.

CHARDIN (Jean-Baptiste-Siméon, d'après)

1699-1779

Certaines pièces de l'artiste sont recherchées *en épreuves d'état*, mais en général l'œuvre est délaissé en exemplaires avec la lettre, il y en a cependant de charmantes parmi lesquelles nous citerons : *Le Benedicite* (par Lepicié) —

La bonne Education (par Le Bas) — *Jeu de l'Oye*, *Les Tours de cartes*, pendants (par Surugues fils) — *La Maitresse d'école* (par Lepicié) — *Les Amusements de la vie privée* (par Surugue). — Voir le catalogue qu'en a dressé Emmanuel Bocher, Paris 1876.

CHARLIER (d'après)

Florissait vers 1780

Vénus en réflexion — Vénus désarmant l'Amour.

Deux pièces en couleurs, par Janinet, *rares* et *recherchées* quoique sans le moindre intérêt comme, du reste, la plupart des sujets mythologiques, valent *avant toutes lettres* de 150 à 200 francs.

COCHIN[1] (Noël, par)

La Foire de Guibray.

Cette très grande estampe est gravée d'après un dessin de Chauvel (1658), cette foire avait lieu en Normandie près de la ville de Fallaize. — La pièce est d'une *insigne rareté*, elle fut adjugée ventes : Didot, 100; Destailleur[2], avec trois autres pièces, 300 — H. G., 400.

COYPEL Ch.-A. (d'après)

1694-1752

Adrienne Lecouvreur (par P.-J. Drevet). — A mi-corps, dans un médaillon lézardé reposant sur un socle, elle est de face, les yeux levés au ciel, les cheveux relevés sous un long voile avec deux tresses retombant sur l'épaule gauche, pendants d'oreilles en forme de poires, robe de velours noir décolletée. Elle serre contre sa poitrine, une urne funéraire contenant les cendres de Pompée. Dans la tablette, un quatrain : *C'est peu de voir icy...*

[1] Dit *Le Vieux*, né à Troyes en 1662, mort à Venise en 1695; il s'en suit, que cette estampe aurait dû être classée au XVIIe siècle et non ici. Nous signalons cette erreur, que le collectionneur aura lui-même redressée, nous en sommes convaincu.

[2] A la vente de la Bibliothèque en 1895.

On assure qu'il n'existe que *quatre épreuves connues* du *1er état*; le 2e état a le mot modèle écrit *model* dans le quatrième vers du quatrain.

Ventes : Behague, 2e état, avec la faute, 260 — Didot, 1er état, 1010 — Muhlbacher, avec la faute, 161 — Goncourt, 3e état, 38.

DAGOTY (Le Chevalier Louis-Charles)

?

Trait de Bienfaisance de la Reine Marie-Antoinette.

Pièce en manière noire, *rarissime*, adjugée vente Behague 280 francs; vente Bardin 90 francs.

Portrait de son frère. — A mi-corps de trois quarts à droite, coiffé d'un chapeau rond à bords légèrement relevés, un col blanc souple, il regarde de face ; sa main gauche tient sa palette et la droite, trois pinceaux ; la bouche entr'ouverte laisse apercevoir les dents. En bas sous ce portrait, on lit[1] : *Portrait d'Edouard Dagoty inventeur de la gravure en cõleurs né à Paris l'an 1745 mort à Florẽce l'8 maj 1783. Pent par Kanchsius gravé et dessiné par Lasinio - Imprimé par Labrelis.*

Quoique indiqué gravé par Lasinio, on est convaincu qu'il l'est par l'artiste lui-même, il est *excessivement rare*; nous avons eu occasion d'en voir un superbe exemplaire chez Roblin.

Ventes : Defer Dumesnil, 1350 — Prince Waldburg Wolfegg, 1362 — Par J. Halle, à Munich, 2062.

Mme la Comtesse du Barry, d'après Drouais[2]. — Assise à sa toilette, elle prend une tasse de chocolat que lui présente son négrillon Zamore.

Ventes : Muhlbacher, en couleurs, 250; en noir, 255 — Ligaud, en noir, *très rare*, 900, c'est un 1er état.

Marie-Antoinette.

Un portrait de la Reine, attribué à Jacques Fabian Dagoty, passa à la vente du baron F. de L., à Munich, il fut adjugé 3187 francs. Un autre portrait du personnage existe gravé par Dagoty l'aîné, en pied, debout, la

[1] Nous avons respecté l'orthographe.

[2] A la vente Muhlbacher en 1899 l'original *attribué* à Drouais fut adjugé 3020 francs.

main appuyée sur une sphère, *très rare ;* nous en connaissons deux épreuves, l'une chez M. Henri Béraldi, l'autre chez notre regretté ami le marquis de Surgères.

Marie-Antoinette (par J.-F. Gautier Dagoty). — A mi-corps de face, les cheveux relevés sont ornés de perles, plumes et aigrette, la tête est légèrement tournée vers la gauche, deux longues boucles de cheveux retombent sur le devant du corsage très légèrement décolleté et garni d'une guimpe. Un manteau fourré d'hermines est jeté sur les épaules.

Estampe en couleurs en imitation de pastel qui *n'est qu'attribuée* à Dagoty ; *rarissime*, mais pas belle. Un exemplaire était coté en février dernier (1902), chez M. Halle, de Munich, 2500 marks, soit 3125 francs, il était dans son cadre originale et d'une fraîcheur, paraît-il, exceptionnelle.

Marie-Antoinette (attribué au même). — De face à mi-corps, dans un ovale tronqué, la Reine regarde devant elle, les cheveux sont relevés et ornés de plumes blanches. Le corsage décolleté est agrémenté d'une guimpe et d'une guirlande de lis et de roses. Deux boucles de cheveux retombent sur les épaules que recouvre en partie le manteau fleurdelysé.

Pièce en couleurs de la *derniere rareté.* Les portraits de Marie-Antoinette ont beaucoup baissé depuis une vingtaine d'années, les gros amateurs qui les collectionnaient tels que : Lord Ronald Gower et MM. G. Peck, Ducoin, Behague, etc... ne s'en occupent plus ou ont disparu. Nous croyons savoir que M. Paul Debrou, conseiller général du Loiret, possède actuellement une fort belle réunion de portraits de la Reine, ainsi que H. Béraldi.

DANLOUX (d'après)

1745-1809

Princesse de Lamballe (par Ruotte). — Dans un médaillon ovale, de profil à gauche, les cheveux sont frisés, le corsage est montant avec un fichu menteur.

Pointillé en noir et en couleurs, *assez rare.*

Ventes : Behague, avant toutes lettres en couleurs, 200 — Goncourt, même état, 91.

DEBUCOURT[1] (Louis-Philbert, par)
1755-1832

Le Juge ou la Cruche cassée (Fenaille 1) — *3 états.* — Dans un intérieur rustique, à droite, une vieille femme furieuse tient au collet un jeune garçon qui vient de casser la cruche à sa fille!!! Cette dernière, placée entre son père et sa mère, semble fort peu émue de l'accident. Son père montre au plus jeune des deux juges qui sont assis, l'objet fêlé en question. Très à gauche de l'estampe, au second plan, près d'une porte ouverte, deux femmes et un homme causant.

L'eau-forte *seule* est du Maître, et encore est-elle restée inachevée, la planche fut terminée par Leveau[2]. — Pièce *fort rare.*

Ventes: Vignères, 57 — Baudet, avec une autre épreuve plus avancée, 100 — Goncourt, 202. Tous ces prix sont pour l'eau-forte.

Suzette mal cachée ou les Amants découverts (4) — *1 état.* — Au milieu d'une chambre, une vielle femme de profil à gauche et enveloppée d'un châle, écarte brusquement les rideaux d'un lit défait qui est à droite et devant lequel, en chemise et demi-nue, sa fille surprise se tient confuse, debout, les yeux baissés; derrière la mère, le galant à genoux, les mains jointes, implore son pardon, pendant que par la porte qui est à gauche, entre le père ajustant ses lunettes.

La Porte enfoncée ou les Amants poursuivis[3] (5) — *1 état.* — Au fond de la chambre à droite, une porte enfoncée par laquelle viennent d'entrer précipitamment le père et la mère de la jeune fille qui, demi-nue, s'enfuie avec son amoureux par une porte qui se trouve à gauche. La mère furieuse montre le poing aux deux coupables, le père tombé par terre à plat ventre, esquisse le même geste à leur adresse.

[1] Consulter le très remarquable et très complet catalogue qu'a consacré à l'artiste M. Maurice Fenaille. Paris, Librairie Morgand, Edouard Rahir et Cie, successeurs, 1899, où il signale 577 pièces gravées. Dans la nomenclature des pièces que nous donnons ici, nous suivons l'ordre *chronologique* adopté par l'écrivain en groupant cependant celles qui, publiées à des dates différentes se font *pendants;* le nombre des états mentionnés sont ceux indiqués par M. Fenaille.

[2] Il vient de paraître chez Durel, Paris, un fort volume sur la vie et l'œuvre de l'artiste par l'éminent écrivain d'art, M. Jules Hédou, de Rouen.

[3] Quelquefois désignée sous la rubrique *La Fille enlevée.*

Ces deux *très mauvaises* aquatintes ovales en couleurs en travers, gravées en 1785, qui se font pendants, n'ont pour tout mérite que leur *insigne rareté*. La première en noir, la seconde en couleurs passèrent à la vente de F.[1], elles y furent adjugées 2300 francs; c'est Paul Roblin, l'aimable marchand d'estampes, qui en faisait la vente; il s'empressa de nous les signaler avec sa bonne grâce habituelle sachant combien nous sommes friand de documents concernant les raretés ou les états non décrits. Ce même jour il vendit dans cette même collection, pour la somme de 575 francs, une autre pièce du Maître avant toutes lettres : *Petite fille jouant avec un chat*, au moins *aussi rare* que les deux précédentes, car nous ne la connaissions pas, et elle a échappé aux recherches si scrupuleuses de M. Fenaille. A la vente A. Josse, sous la rubrique *La Fille enlevée* qui n'est autre que *La Porte enfoncée*, cette estampe atteignit 2800 francs. Profitons de l'occasion pour redresser une erreur que nous avons commise dans notre dernier volume : *Dessins, gouaches, estampes*, etc..., page *144* en attribuant à Debucourt une pièce intitulée *La Visite à la Pension* dont on n'a pas encore jusqu'à présent réussi à découvrir l'existence ; de Goncourt l'avait signalée simplement dans l'*Art du XVIII*e *siècle* comme mentionnée dans le catalogue d'une vente faite le 13 décembre 1857. C'est peut-être tout bonnement la jolie pièce du Maître : *Jouis tendre Mère*[2] — qui pourrait aussi bien par la nature du sujet s'appeler *Visite à la Pension* — qui a provoqué cette équivoque.

Les deux Baisers, 1786 (7) — *3 états.* — De profil à gauche, assis dans un fauteuil, un vieillard, les jambes croisées, un king charles sur les genoux, regarde avec intention la toile qui est devant lui sur un chevalet où il est représenté embrassant une jeune femme ; celle-ci qui est derrière lui, profite du moment pour glisser un billet doux au jeune peintre qui lui baise la main.

Ventes : Behague, avec la lettre, 601 — Muhlbacher, avant toutes lettres, 3000 — Aubin, avec la lettre, 920 — Decloux, même état, 2005 — Destailleur, même état, 1750 — Kinnen, même état, 1420 — Gentien, avant toutes lettres, avec le nom de l'artiste à la pointe, 9120[3] — Goncourt, avec la lettre, 2420 — Ligaud, 920 — C. J. et G. K., encadrée, 3300 — Baron F. de L.[4], 2700 — Leroy, 2080, sans marge.

Notre *Musée Dobrée* de Nantes en possède une épreuve de 2e état *éblouissante* et telle que nous n'en avons encore jamais rencontré de pareille. En février 1787, moment de sa mise en vente, cette pièce était cotée 6 livres.

[1] Le 13 mars 1899 — Chose curieuse il y avait eu déjà une vente de F..., en avril 1881 où ces deux pièces avaient été adjugées 200 francs !! Quel chemin parcouru depuis cette époque.

[2] Le 22 décembre 1902, à la vente du Comte de L... dont Loys Delteil était l'expert, il a passé une épreuve d'un état encore *non signalé* jusqu'ici dans lequel le mot *jouis* est écrit *joui*.

[3] C'est le plus *haut prix enregistré* en vente publique jusqu'à ce jour pour une estampe française.

[4] Vente *très importante* faite le 2 juillet 1902, à Munich par les soins intelligents de J. Halle, antiquaire de cette ville. Il y avait là de superbes pièces de l'École française et anglaise du XVIIIe siècle.

Le Menuet de la Mariée, 1786 (8) — *6 états.* — A la campagne, au milieu de nombreux paysans et invités, la jeune mariée esquisse un pas avec le vieux bailli, pendant que son époux, debout à droite près de son père, contemple la scène d'un air béat.

La Noce au Château, 1789 (21) — *4 états.* — En plein air, à gauche, au bas de l'escalier du château, le nouveau marié danse avec la châtelaine, pendant que sa jeune femme passe son bras sous celui de son père ; derrière eux, des musiciens, et à gauche et à droite, des paysans et des paysannes. On aperçoit à gauche, près de la grille, un carrosse.

Deux estampes en couleurs se faisant *pendants*, la première est moins rare que la seconde. M. Fenaille a relevé pour la *première fois* une *particularité* restée complètement inaperçue jusqu'ici dans le *Menuet de la Mariée* c'est le grand *mât* dit *Mai*, qui s'élève à gauche et au haut duquel est suspendue une couronne au 2e *état*, mât qui a été *supprimé* au 3e comme on peut s'en convaincre par la trace très légère qui en subsiste encore dans le ciel. Le catalogueur a aussi fait remarquer qu'après la date 1786 il existe après le *point réglementaire* quelquefois un point ou deux *en plus* [1], ce qui caractérise un *deuxième* ou *troisième tirage* après l'état *définitif;* les estampes qui *ont* ces points sont donc de *qualité inférieure* à celles précédemment tirées, d'autant plus que la planche reprise a encore subi certaines modifications, dit M. Fenaille, telles que *effaçage* des plis de la tente qui abrite l'estrade, retouches à la roulette de l'habit du bailli, etc...

En décembre 1896, nous eûmes l'occasion de voir chez Roblin une très curieuse petite pièce en couleurs de Debucourt qui *n'est pas mentionnée* par M. Fenaille, elle représentait *seulement* la jeune mariée et le vieux bailli esquissant leur pas; l'exemplaire superbe et à toute marge était certainement *une épreuve d'essai* que nous considérons comme *unique*. Le possesseur l'avait payée 39 francs ! croyons-nous.

Ventes: Behague, 2e état, 3505 — Muhlbacher, *Le Menuet*, 1er état, 1960; *La Noce*, 2e état, 1605; la même, avant toutes lettres en noir, 500 — Hocquart, remargées, 1900 — Aubin, avec la lettre, 1400 — Destailleur, *Le Menuet*, avant toutes lettres, le nom du Maître à la pointe, 1410; la même, en noir, 340 — Kinnen, avec la lettre, 1305 — Baudet, encadrées, 1600 — Pavie, *Le Menuet*, avant toutes lettres et les armes, 1605 — Gentien, 2300 — Goncourt, *Le Menuet*, avec la lettre, 860 — Ligaud, *Le Menuet*, 800 — C. J. et G. K., les deux, premier tirage, la première avant les retouches dans le ciel, 2000 — Baron F. de L., les deux, 4375 [2] — Patellier, *Le Menuet*, 5e état, 680 — Roux, la première seule avec un *seul* point après la date, 1555 francs.

[1] Cette particularité n'est pas *nouvelle* et Debucourt n'en est point l'inventeur. Déjà au commencement du XVIIIe siècle en 1723, Pierre-Imbert Drevet en avait usé dans son portrait de *Bossuet*.

[2] Nous voyons avec orgueil l'Allemagne payer chez elle nos chefs-d'œuvre *plus cher* que nous ne les payons chez nous.

L'Oiseau ranimé, 1787 (9) — *2 états.* — Deux jeunes femmes sont debout, près d'un lit placé à gauche dans une chambre à coucher ; celle de droite a dégrafé son corsage et regardant son amie en souriant, semble lui montrer le petit oiseau qu'elle vient de placer entre ses deux seins opulents pour essayer de le ranimer. Au premier plan à droite, une table ronde, et au fond de la pièce, un piano sur lequel un cahier de musique est ouvert.

Délicieuse pièce en couleurs de la *dernière rareté,* ardemment recherchée des collectionneurs; aujourd'hui un exemplaire avant la lettre, marge vierge et de toute fraîcheur, vaut 10000 à 12000 francs. Quelques catalogues de vente indiquent comme *particularité* que la jeune femme qui tient l'oiseau a les *seins découverts,* c'est de la superfétation, *ça n'existe pas autrement.*

Ventes : Muhlbacher, avant la lettre, 1500 — Aubin, même état, 1800 — Decloux, 2400 — Goncourt, même état, 5320 — Le 11 juin 1902, dans une vente anonyme faite par Danlos, une épreuve de 2e état fut adjugée 6200 — C. J. et G. K., épreuve habilement remargée, 4050 — Leroy, 800[1] — Lelong, 9200!!! et l'épreuve était *loin* d'être exceptionnelle.

Promenade de la Galerie du Palais Royal, 1787 (11) — *4 états.* — La galerie remplie de nombreux personnages allant et venant, quelques-uns en costumes grotesques ; presqu'au milieu de l'estampe, se dirigeant vers la droite, un petit garçon ayant sous le bras un gros carton rond, suivi d'un chien et précédé d'une femme ayant dans la main droite un volumineux manchon. Au fond, les boutiques portant les numéros *162, 163, 164, 165, 166.* En bas, sous le trait carré à gauche, la date *1787.*

Cette *admirable* pièce en couleurs, qui est *la perle* de notre XVIIIe siècle, ne porte dans aucune de ses parties, soit le nom, soit la signature du Maître, quoiqu'étant indubitablement son œuvre.

Absolument supérieure à la *Promenade publique,* mais supérieure de toutes façons, et comme conception et *surtout comme gravure,* nous ne pouvons vraiment pas comprendre comment on lui préfère toujours cette dernière. Il y a là un manque de goût qui nous semble terriblement choquant ; nous voudrions essayer de dessiller les yeux des amateurs, mais nous craignons bien de n'être point entendu, et nous aurons la tristesse de voir continuer à payer 5000 ou 6000 francs une *Promenade,* quand une *Galerie* atteindra péniblement 2500, 3000 francs au plus. Voilà de ces anomalies singulières et malheureusement trop fréquentes chez les collectionneurs ; nous tenions à les signaler, parce que nous voudrions qu'on y portât remède, mais, hélas ! les moutons de Panurge ne sont pas morts ! et nous prêchons dans le désert.

[1] L'épreuve n'était pas entière.

Les deux beaux états sont : le 1er avant toutes lettres [1], et le 2e avec un seul des numéros, *le 166*, sur une boutique. Le dernier état, qui est de beaucoup le moins bon, porte : *Imprimé par Chapuy* au lieu de *Emprimé*... et a *deux* points après 1787 au lieu de *un seul*.

Ventes : Behague, avec la lettre, 530 — Muhlbacher, même état, 1575 [2] — Hocquart, 2e état, 1000 — Aubin, 3e état, exemplaire superbe, 1787 — Decloux, 2e état, remargée, 1500 — Destailleur, avec la lettre, 1100 — Pavie, avant les numéros, 675 — Gentien, même état, 1400 — Goncourt, avec la lettre, 870 — Ligaud, même état, 1120 — Lacroix, 1160 — C. J. et G. K., 3e état, avec les numéros et le mot *Emprimé*, 2600 — Baron F. de L., 2e état, 3687, condition *exceptionnelle* de beauté — Vente anonyme, 14 mars 1903, faite par Danlos, 1920 — Lelong, 2450 ; un autre exemplaire, 1900.

La Promenade publique, 1792 (33) — *3 états* [3]. — De nombreux personnages se promènent dans une allée de marronniers, sur le premier plan ; à gauche, un gandin assis sur une chaise, semble tomber à la renverse en saluant ; au milieu de l'estampe, une table ronde entre deux chaises, l'une est couchée par terre, sur l'autre est une rose oubliée ; à l'extrémité droite, une autre table autour de laquelle devisent un groupe d'hommes assis. Au dernier plan, légèrement à gauche, un précieux de l'époque mollement étendu sur quatre chaises. Dans le bas du coin droit et à l'intérieur du trait carré : *D. B. 92.*

Ventes : Behague, tout 1er état, avant toutes lettres et avant D B et 92, 900, *rarissime* — Muhlbacher, 2e état, avant la lettre, g. m., 1380 — Hocquart, avec la lettre, 665 — Aubin, même état, 1105 — Jacquinot, 725 — Decloux, état Behague, 5700 — Destailleur, état Behague, 6300 [4] ; exemplaire en noir, le seul connu, 5000 [5] ; avec la lettre, 900 — Kinnen, état Behague, 5000 — Baudet, 2e état, avant la lettre, mais la signature en bas et le millésime, marge et encadré, 2465 — Pavie, 2e état, 1035 — Galichon, 3e état, 1100 — Gentien, exemplaire de Kinnen, 4020 ; le même, 2e état, 2650 ; le même, en noir, unique, 2000 — Goncourt, avec la lettre, g. m., 1675 — Ligaud, 3e état, 780 — Guyot de Villeneuve, encadrée, 1520 — Lacroix, 3e état, 1520 — C. J. et G. K., 1520 — Baron F. de L., 3275, superbe ; le même, 1337 — Lelong, 2700, avec l'adresse de Depeuille.

[1] D'une *insigne rareté*, nous n'avons *jamais* eu la bonne fortune d'avoir pu le rencontrer, et s'il n'était pas signalé par M. Fenaille, nous nous permettrions d'en douter.

[2] A une vente faite en 1862 cette estampe fut adjugée 134 francs et la *Promenade publique* 121, ces prix sont *follement exagérés* disait à cette époque la bonne *Revue Universelle des Arts*...

[3] C'est par erreur que nous avions signalé un état avec *l'adresse de Debucourt*. M. Fenaille n'a jamais eu l'occasion de relever cette particularité.

[4] Cet exemplaire admirable, marge vierge, avait été vendu par Gosselin 1500 francs.

[5] L'acquéreur était M. Gentien, à sa vente en 1896 elle ne fit que 2000 francs ! !

Il existe de cette estampe des épreuves *tirées à la poupée* sur le cuivre *original* au commencement du XIXe siècle ; elles sont infiniment supérieures à toutes les reproductions modernes, on les cote 200 francs.

Promenade du Jardin du Palais Royal, 1787 — *4 états.* — Le café de la Rotonde avec ses tentes et ses arbres et de nombreux personnages allant et venant ; au milieu de la composition, de trois quarts à droite et regardant à gauche, une femme portant un immense chapeau, se promène, une longue canne à la main ; à gauche, un enfant accourt nu-tête vers sa mère, tandis qu'à l'extrémité droite, un personnage coiffé d'un bicorne, prend une femme par la taille.

Cette estampe en couleurs, comme vient de le prouver M. Fenaille, n'est ni dessinée ni gravée par Debucourt. *On suppose* que l'auteur est Claude-Louis Desrais, et on est sûr que le graveur est Le Cœur. A la vente Destailleur en 1896, le dessin, sépia et plume, fut adjugé 4300 francs. Nous avons cru devoir porter cette pièce à l'œuvre du Maître, parce qu'elle fait partie quand même de ce qu'on est convenu d'appeler *Les Trois Promenades.* C'est la *plus rare.*

Ventes : Behague, 600 — Muhlbacher, 1300 — Hocquart, 655 — Aubin, 675 — Decloux, 1800 ; en réduction par un artiste inconnu, 270 — Destailleur, 705 ; à l'état d'eau-forte, *fort rare,* 105 — Kinnen, 705 — De G., réduction en manière de lavis, *rarissime,* 725 — Pavie, 675, état d'eau-forte pure, avant le changement dans la coiffure de la femme qui est au second plan, assise et accoudée à une table derrière le premier arbre de gauche, 84 — Goncourt, 1300 — Lacroix, 1520 — C. J. et G. K., avant-dernier état, c'est-à-dire *Imprimé par Aumont,* au lieu de *Imprimé par Landié,* 2550 — A une vente anonyme faite le 14 mars 1903, avant la retouche dans la coiffure, 2230.

Heur et Malheur ou la Cruche cassée, 1787 (12) — *3 états.* — Près d'une fontaine jaillissante sur le mur de laquelle une bergère est debout et accoudée, tenant de la main gauche une cruche fêlée, un jeune gars est à genoux, la regardant d'un air tendre en saisissant la cruche. Par terre, un rateau et l'habit de l'amoureux ; à gauche de la fille, un mouton.

L'Escalade ou les Adieux du matin, 1787 (13) — *3 états.* — Sur le devant d'une cour de ferme, un jeune gars s'apprête à franchir un petit mur qui est à gauche ; il y a déjà posé la main droite, enlaçant de son bras gauche la taille de son amoureuse qu'il embrasse sur la bouche. La fille dont les seins nus saillent du corsage donne un morceau de pain au chien qui est près d'elle. Au fond de la pièce, sur une poutre transversale, un chat blanc est couché.

Ventes : Behague, *L'Escalade*, 1er état, avant toutes lettres, avec la signature dans le coin inférieur gauche de la partie gravée, g. m., 4950, *rarissime ; Heur*, avant toutes lettres, avec la signature en bas à gauche sous le trait carré, 860 — Muhlbacher, *L'Escalade*, avec la lettre, 500 ; *Heur*, même état, petite marge, 390 — Aubin, les deux, 1255 — Decloux, les deux en 2e état, 5500 — Destailleur, les deux avec la lettre, 1280 — Kinnen, même condition, 1250 — Baudet, encadrées, 1185 — Galichon, 1000 — Pavie, 1340 — Gentien, 2e état, belle marge, 4150 — Ligaud, *Heur* seule, 245 — C. J. et G. K., les deux pièces encadrées, 1150 — Lelong, les deux pièces, 2600.

Le Compliment ou la Matinée du Jour de l'An, 1787 (15) — *5 états.* — Assis à gauche sur un canapé, un grand-père[1] et une grand'mère tournés à droite, écoutent le compliment que leur débite un petit garçon accompagné de sa sœur, que viennent d'amener leurs parents qui se tiennent derrière eux. Au fond de la pièce, un vieux domestique en livrée portant un plateau. Un placard entr'ouvert à gauche, laisse entrevoir des jouets, entr'autres un polichinel. Un chien gambade devant les enfants.

Les Bouquets ou la Fête de la Grand'Maman, 1788[2] (16) — *4 états.* — Assise de face près d'une petite table ronde, une grand'mère se retourne à gauche pour embrasser sa petite fille qui lui apporte un bouquet, le grand-père qui est derrière la grand'mère se penche en avant, la main gauche appuyée sur le dos du fauteuil. A gauche, le père, la mère et le petit frère et à droite au dernier plan, une servante complètent le tableau.

La particularité *des points* après les dates, signalée précédemment, joue encore ici son rôle. — Les tirages en *noir* des *Bouquets* sont *rarissimes.*

Ventes : Behague, épreuve de 2e état, 500 — Muhlbacher, *Le Compliment* en 1er état, *Les Bouquets* en 2e, 3000 — Aubin, avec la lettre, très g. m., 710 — Decloux, avec la lettre, 450 — Destailleur, 2e état, 1400 — Kinnen, avec la lettre, 400 — Baudet, même état, encadrées, 590 — Pavie, les deux pièces, 735 — Ligaud, *Le Compliment* seul, 190 — Lacroix, les deux, 985 — Patellier, les deux, rognées à l'ovale, 480 — C. J. et G. K., les deux, avant les marbrures de l'encadrement[3], 1680 — Vente anonyme du 14 mars 1903, les deux, 1000 — Lelong, *Le Compliment* seul, 620 — Roux, *Les Bouquets*, 3e état, avec *un seul* point après la date, 605.

[1] La main *droite* du grand-père est *atrocement dessinée.*

[2] Cette estampe et la précédente quand elles parurent en septembre 1788 étaient cotées 6 livres chaque.

[3] Ces deux estampes sont des ovales équarris.

La Rose, 1788 (17) — *4 états.* — Dans un parc, un jeune homme de profil à gauche est à genoux devant une jeune femme assise à laquelle il offre une rose que celle-ci semble repousser. On voit derrière la jeune femme, une statue de l'Amour qui s'apprête à lancer une flèche. Au bas dans la marge, 14 vers sur deux colonnes : *C'est l'âge qui touche à l'enfance...* par *Le Ch^er^ de P.*

La Main, 1788 (18) — *4 états.* — Au bas des marches d'un perron, dans un parc, une jeune femme assise de trois quarts à gauche, se laisse baiser la main gauche par un jeune homme, son autre main qui pend le long du corps, tient une rose. En bas, sur deux colonnes, 24 vers commençant par : *Quand on aime bien, l'on oublie,* par le même auteur que dans l'estampe précédente.

Estampes en couleurs, faisant *pendants.* — Les points après la date existent encore pour ces deux pièces.

Ventes : Behague, t. m., 1900 — Muhlbacher, 2200 — Decloux, 3500, extrêmement fraîches — Destailleur, 2300 — Kinnen, 2e état, avec le titre et les vers, mais avant l'adresse, le nom de l'artiste à la pointe à gauche, est entre le 1er et le 2e trait carré, 3285 — Gentien, les vers ont été coupés, 2120 — Goncourt, les deux pièces, *La Rose* en 1er état, c'est-à-dire avant toutes lettres, *rarissime,* 3510 — Ligaud, *La Main,* 1000 ; *La Rose,* 620 — C. J. et G. K., *La Main*[1] seule avec la première adresse, celle de *l'auteur ;* la seconde est celle de *Depeuille,* 1750. — Vente anonyme du 14 mars 1903, les deux, adjugées 2200 — Lelong, *La Main* seule, 1600.

Almanach National, 1791 (26) — *4 états.*

Au haut de la planche, au milieu de l'estampe, il existe un médaillon avec le portrait de Louis XVI, et l'inscription : Louis XVI, roi des Français ; on s'est plu à raconter qu'il existait un état où le portrait du Roi avait été remplacé soit par des attributs révolutionnaires, soit par une simple marbrure du médaillon, c'est une *pure invention* ; nous avons consulté *toutes les sommités* de la gravure à cet égard, amateurs et marchands, *personne ne l'a jamais vu.*

L'explication de ce que représente cette estampe est au bas de la planche. Cet almanach *n'existe pas* avec le calendrier *imprimé sur l'estampe elle-même,* mais il existe séparément. Paul Roblin l'a possédé il y a quelques années, on le colle alors sur la place marbrée qui lui était réservée ; il est *rare* à rencontrer.

Ventes : Behague, 211 — Wasset, avant toutes lettres en noir, 158 — Muhlbacher, 350 — Aubin, 399 — Decloux, 555 — Destailleur, épreuve en

[1] Pour *La Rose,* il existe également des épreuves avec l'adresse de Depeuille.

noir, les inscriptions sont à la pointe, 80 — Kinnen, 260 — Baudet, 550 — Galichon, 1010 — Pavie, avant toutes lettres, 505 — Leroy, 1300, sur le cartouche destiné à recevoir le calendrier on remarquait des griffonnis et une étude de tête de vieux.

La Rose mal défendue, 1791 (27) — *4 états.* — Près d'un lit, un jeune homme essaie de prendre la rose à une jeune femme qui semble résister ; par terre, le chapeau et le gant de l'amoureux ; à droite, un fauteuil qui a été renversé dans la lutte.

La Croisée (28) — *4 états.*

N'ayant pu, à notre grand regret, revoir cette pièce en temps utile pour apporter certaines modifications à la description faite dans notre dernier volume *Dessins*... Nous renvoyons le lecteur au travail de M. Fenaille.

Disons qu'encore ici *les points* après les mots : *Dessiné et gravé* qui se trouvent à gauche sous le trait carré indiquent des tirages successifs. Ces deux pièces sont considérées comme se faisant *pendants*, elles marquent dans la technique du Maître un changement très notable, on sent à l'œil que le métier n'est plus le même et qu'il a été profondément modifié.

Ventes : Behague, *La Rose mal défendue,* avec le titre et le nom du Maître à la pointe, 245; la même, en noir, 140 ; la même, réduction en noir, par Bonnemain, publiée chez Depeuille, 51 — Muhlbacher, *La Croisée,* 1er état avant toutes lettres, en noir, g. m., dans cet état *le jeune homme est sur l'échelle,* la substitution *des enfants* n'a point encore été faite, *très rare,* 605 ; la même, en noir, avec la lettre, 61; en couleurs, 152; *La Rose mal défendue,* avant toutes lettres, la femme a *les seins découverts,* en noir, 330 ; la même, en noir, titre et nom à la pointe, 105 ; en couleurs, 220 ; en réduction, 140 — Decloux, *La Rose mal défendue,* en noir, 1er état avant les retouches, 160 ; en réduction, t. m., 160 — Aubin, *La Croisée,* 205 — Kinnen, *La Rose mal défendue,* 95; en réduction, 60; *La Croisée,* 155 — Baudet, *La Rose mal défendue,* 305; *La Croisée,* 85 — Gentien, *La Rose mal défendue,* 1510 — Ligaud, la même, 290 — J. C. et G. K., *La Rose mal défendue,* s. m., encadrée, 660 — Patellier, cette dernière pièce 2e état mais remargée, 500 — Roux, *La Rose mal défendue* seule, 310; la même, en réduction, par Bonnemain, 90 — *La Croisée,* 2e état, avec l'adresse de l'auteur, 300; les états suivants sont avec celle de Depeuille.

Lise poursuivie (29) — *2 états.* — A gauche, un jeune homme vu à mi-corps, sort d'un fossé pour s'élancer à la poursuite d'une paysanne qui se sauve, ayant une corbeille de fleurs sur la tête.

Le Songe réalisé (30) — *1 état.* — Un jeune homme se soutenant à une branche d'arbre, s'approche d'une jeune fille endormie pour contempler son visage. A droite, une fontaine.

Ces pièces se font *pendants* et sont tirées généralement *en noir*, elles sont *extrêmement rares*; elles valent suivant état et condition de 400 à 600 francs les deux. M. Fenaille ne mentionne *qu'un* état aux deux pièces ci-dessus, il a omis de mentionner à *Lise poursuivie* celui *excessivement* rare de *avant toutes lettres*, dont un exemplaire a passé à une vente anonyme faite par Danlos le 11 juin 1902, à Paris, où il fut adjugé 400 francs.

Frascati (196) — *3 états.* — Le grand salon de cet établissement célèbre, le soir; de nombreux promeneurs élégants y circulent, et de chaque côté, des consommateurs sont assis à de petites tables. On distingue à droite quatre musiciens.

Cette estampe, très recherchée comme document de l'époque, devient *fort rare*[1], ce n'est plus l'ancienne manière du Maître avec plusieurs planches, mais une simple eau-forte aquatintée et coloriée. C'est bien Debucourt qui l'a gravée, mais quoique tout porte à croire qu'il en est également le dessinateur rien ne permet de l'assurer formellement. Le dessin original, largeur 0.340, hauteur 0.245, aquarelle sur trait de crayon figurait au catalogue Morgand n° 40 en mars 1897, il était coté 2500 francs; il a été reproduit en couleurs dans *Le Direcloire*, de Paul Lacroix.

Venles: Behague, 680 — Muhlbacher, 2e état avant toutes lettres, m., 1000 — Michelot, 3e état avec la lettre en noir, 700 — Mailand, t. m., 910 — Destailleur, 500 — Kinnen, 555 — Baudet, g. m., encadrée, 810 — De G., avant toutes lettres, 600 — C. J. et G. K., encadrée, t. m., 1430.

Nous pouvons encore citer comme pièces intéressantes mais de second plan cependant: *L'Oiseau privé* (51), gravé au pinceau, vaut de 100 à 180 franes; *Il est pris*[2] (34); *Elle est prise* (35), les deux 300 à 400 francs, et comme *extrême rareté* à trouver *rénnies* les 52 pièces coloriées in-8° : *Modes et manières du jour à Paris à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe* (71 à 122), gravures à l'eau-forte imprimées en noir et coloriées à la main, publiées par *La Mésangère*, valant actuellement 2500 à 3000 francs la collection complète — *La Réprimande*[3] (159) — *Son Altesse Royale Madame ta duchesse d'Angoulême consolant l'aveugle de Sichon* (333), estampe *insignement rare*, nous n'en connaissons *que qualre exemplaires*, un chez M. Fenaille, un chez M. Fould et les deux autres chez M. Maurice de la Rochemacé, château de la Roche, à Couffé (Loire-Inférieure); c'est une aquatinte coloriée. Il existe aussi quelques fort belles pièces d'après Carle Vernet, tels que: *Catèche se rendant au rendez-vous de chasse* (181) — *La Course* (156) — *Fin de la Course* (157), etc... qui, en bel état de conservation, et *avant toules letlres*, sont d'un superbe effet décoratif et valent de 800 à 1200 francs.

[1] Le 1er état *au trait*, est dans la collection du baron Edmond de Rothschild, il est *rarissime*.

[2] Qu'il faut avoir *avec le poisson* dans la main droite de la femme, ce qui prête alors à une grossière équivoque.

[3] Qui n'est *qu'attribuée* suivant M. Fenaille.

Notons, du reste, que beaucoup de pièces en couleurs de la mauvaise époque du Maître — c'est-à-dire après 1792 — accusent un mouvement *ascensionnel* très marqué, nous ne pouvons que déplorer cette erreur que rien ne saurait justifier et qui ne peut être attribuée qu'à la pénurie de plus en plus marquée des estampes en couleurs.

C'est chez M. Gerbeau qu'il nous a été donné de voir les plus beaux Debucourt qui soit au monde, l'aimable collectionneur qui est un raffiné dans ce que le mot a de plus pur et de plus vrai, nous en a fait les honneurs avec une grâce charmante. Nous avons vu là, chez lui, une réunion d'estampes des XVIIIe et XIXe siècles absolument *sans rivale*. Ce n'est pas à la quantité que vise cet amateur au regard si fin et si exercé, c'est à la pureté de la pièce et à sa rareté; que ce soit en estampes, en japonisme ou en faïences, tout ce qu'il possède est d'une *exceptionnelle beauté*, qu'il nous permette de lui dire ici que nous n'oublierons jamais la matinée passée rue Poussin, et que notre œil ébloui et charmé en gardera toujours la radieuse et ineffaçable vision.

DESRAIS (Claude-Louis, d'après)

1746-1816

La Promenade du Boulevard des Italiens ou le Petit Coblentz, avril 1797 (par E. Voysard). — Quinze personnes occupent le bas de l'estampe ; au milieu, une femme assise tient sur ses genoux un enfant, pendant qu'un autre enfant la caresse. Un petit chien est devant elle sur une chaise, aboyant contre une merveilleuse qui tient un éventail. A droite sur un magasin, on lit : *Café Petite Glacière.*

Les épreuves de 1er état, qui sont fort rares, sont *avant les feuilles* et le *cinquième arbre à droite.*

Ventes : Behague, 101 — Muhlbacher, g. m., 120 — Pavie, 1er état, 120.

Le Signal du Bonheur (par Mixelle).

Ventes : Decloux, 50 — C. J. et G. K., avant la lettre, 320, *très rare.* — Pièce en couleurs.

Les Nouveaux Epoux (par Mixelle).

Pièce en couleurs égrillarde, *assez rare*, vaut de 250 à 300 francs.

DROUAIS (François-Hubert, d'après)

1728-1775

Portrait de la Dubarry (par Beauvarlet). — Dans un médaillon ovale équarri, assise en costume de chasse, le corps un peu penché

en avant vers la droite, elle regarde de face ; elle a des mouches sur le visage et son jabot de dentelle légèrement entr'ouvert laisse deviner la gorge.

Une particularité très curieuse à signaler, c'est que, *contrairement* à ce qui se passe *toujours*, ce n'est pas *l'avant-lettre* qui est la moins commune, mais bien *l'épreuve avec la lettre* qui est de la *dernière rareté*[1] ; il faut l'avoir en 1er état *avant toutes lettres* avec *salissures* de burin *dans les marges*, seul état apprécié.

Ventes : Behague, 2e état avant la lettre, t. m., 445 — Muhlbacher, 2e état, 275 — Decloux, 2e état, 195 — Ligaud, avec la lettre, 3e état, 137 — Goncourt, avant la lettre, g. m. 455 — Defer Dumesnil, 1er état, 900 — C. J. et G. K., 2e état, 520; 1er état, 600.

Le même personnage (par Gaucher[2]). — Dans un tout petit médaillon ovale équarri très orné, à mi-corps de face, elle porte un peignoir décolleté et regarde de face.

Les *deux seules épreuves connues* du 1er et du 2e état eau-forte pure et eau-forte plus avancée sont chez M. Béraldi. Les avant toutes lettres *seules désirables* valent 500 à 600 francs.

DUGOURE (d'après)

?

Le Lever de la Mariée (par Trière). — Intérieur Louis XVI, une soubrette ouvre les rideaux d'un lit. Au milieu de la composition, la mariée assise près de son père et de son mari ; deux servantes mettent de l'ordre sur la table de toilette. Entre la jeune femme et la soubrette qui est à gauche, un chat ronronne.

Cette estampe sert quelquefois de pendant au *Coucher de la Mariée*, de Baudouin, dont elle est loin d'avoir le charme et la valeur. On la paye de 150 à 400 francs suivant état et conditions.

[1] Quoique la meilleure marché.

[2] Les *premiers états seuls* de ce graveur sont *de beaux tirages*, les cuivres *mous* dont il avait l'habitude de se servir baissant de suite, les derniers sont *sans valeur*. — Voir les *Françaises du XVIIIe siècle*, Paris, Dentu, 1887, écrit en collaboration de notre cher et regretté ami le marquis de Granges de Surgères.